LA LECTURE

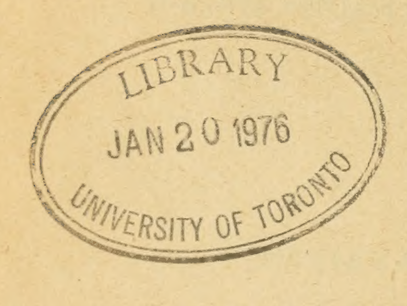
ILLUSTRÉE

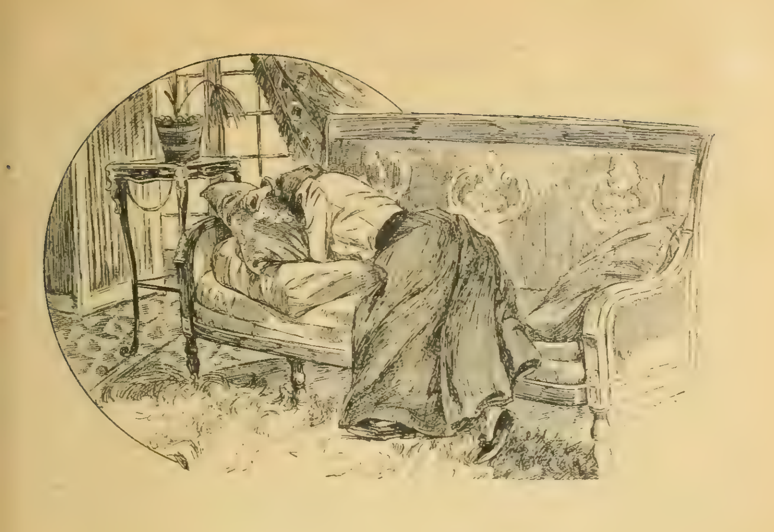
LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC

TOME QUATRIÈME

F. JUVEN ET C[IE]
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS





LE FIL D'OR[1]

(*Suite.*)

XXIV

Quand vint le moment de se rendre à Paris pour ses affaires, Barrois éprouva pourtant un petit serrement de cœur. Il trouvait assez dur de s'en aller tout seul, dans un appartement où il vivrait presque en garçon, et il le dit à sa femme.

— Mais, fit-elle, cela t'est arrivé dix fois d'aller à Paris passer quelques jours sans moi?

— Pas cet hiver, rétorqua Roger, pas cet hiver! Je t'aime beaucoup plus, cet hiver.

Lucette se mit à rire.

— La saison fait donc une différence? demanda-t-elle.

Elle se montrait très gaie, mais ses yeux un peu battus témoignaient contre sa feinte bravoure.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.

Roger vit charger dans le break sa malle et sa valise; le cocher l'attendait, prêt à lui remettre les rênes...

La journée était magnifique; l'été de la Saint-Martin, venu avant son temps, jetait une trompeuse apparence de jeunesse sur le doux paysage; rien ne ressemble à des arbres qui n'ont plus de verdure, comme des arbres qui n'en ont pas encore.

Les peupliers superbes des îles de la Loire faisaient briller au haut de leurs cimes quelques feuilles isolées, pareilles à des paillons d'or ou d'argent; le fleuve roulait ses eaux bleues sur les bancs de sable jaune; les héliotropes des corbeilles, chauffés par le soleil, répandaient un parfum plus pénétrant qu'aux jours d'été...

Au moment de partir le jeune homme embrassa du regard le paysage lointain, le parterre, sa jeune femme enveloppée d'un long manteau ouaté, la tête emmitouflée de dentelles...

Il se pencha vers elle.

— Demande un chapeau et partons ensemble! fit-il tout bas.

C'était un véritable regard d'amant qu'il jetait sur sa femme, et le cœur lui battait à la pensée de l'enlever ainsi, à l'improviste. Il lui prit doucement la main et l'attira vers le break.

Elle recula avec un petit mouvement d'inquiétude.

— Non, dit-elle, cela ne se peut pas. Va, mon cher mari, va, mon amour, ajouta-t-elle plus bas; et surtout reviens samedi soir!

Respectueusement, comme il convient devant ses gens, Roger baisa la main de sa femme et monta sur le siège du break; il rassembla les rênes, et les chevaux partirent d'un trot égal. La grille était ouverte.

— Eh bien! Bricou, avez-vous graissé les gonds? demanda Barrois en ralentissant son allure pour tourner.

— C'est huilé, huilé, monsieur! Il en pleure, de l'huile! Elle ne fait pas plus de bruit maintenant qu'une souris.

— C'est bien, mon brave, faites bonne garde. Madame est restée au château, ayez bon pied, bon œil!

Lucette resta sur le perron jusqu'à ce que le bruit des roues se fût perdu dans l'espace, puis elle fit le tour de son domaine.

Sur le perron opposé, on voyait à quelques centaines de mètres la ligne du chemin de fer; les mains appuyées sur la pierre

attiédie par le beau soleil d'automne, elle regarda longtemps la vallée de la Loire, pleine d'une lumière si douce que le cœur en était attendri.

Attirée par le parfum délicat d'une *Gloire de Dijon* enlacée autour des dessins de la balustrade, elle se pencha vers les roses tardives et leur sourit comme à des personnes aimées; puis tout à coup elle se redressa pour écouter...

Oui, c'était le train qui emportait son mari; serait-il à la portière seulement? Aurait-il songé à regarder sa maison en passant?

Avec un roulement de tonnerre, l'express glissa devant ses yeux éblouis, puis disparut derrière les arbres du parc. Mais dans l'apparition vertigineuse, elle avait vu la figure de Roger, debout dans la portière... et lui, le cœur plein de joie, il avait vu la gracieuse silhouette de sa femme qui l'attendait.

Lucette rentra dans le salon, ouvrit le piano, et sans s'asseoir, d'une main distraite, esquissa la mélodie du *Fil d'or*...

Elle voulut chanter le refrain, mais sa voix se brisa dans sa gorge, et elle alla enfouir sa tête dans les coussins d'un canapé en pleurant à chaudes larmes.

— Oh! que c'est dur, que c'est dur de le laisser partir comme cela! pensa-t-elle à travers ses larmes, mais il le fallait.

Un sourire parut sur ses lèvres, à travers ses cheveux blonds ébouriffés, semblable au joli soleil d'automne qui jouait dans les menues branches d'un bouleau, en face d'elle dans le parc; elle se remit sur son séant, soupira, rétablit une sorte d'ordre dans ses boucles follettes et murmura :

— Voyons, il faut être sérieuse, madame Luce; nous ne sommes pas ici pour nous amuser, tâchons de bien employer notre temps.

A peine arrivé, Roger fut accueilli par nombre de questions et d'épigrammes. Comment, Mme Barrois était restée là-bas? Et Mme d'Esparre en Italie? Quel amour de la solitude!

Il avait beau alléguer que nombre de femmes ne reviennent qu'en janvier, le petit ménage Barrois n'avait point donné cette habitude à son entourage, et les entourages, — chacun le sait, — ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs habitudes.

XXV

Le samedi, Roger ne put prendre que le train de cinq heures; il était près de deux heures du matin, par un temps effroyable, lorsque les roues de son coupé firent crier le gravier devant le perron. Lucette attendait derrière la fenêtre; il vit sa silhouette se détacher sur le fond éclairé de la chambre.

— Comment! pas encore au lit, à cette heure? fit-il en la serrant contre lui.

— Je n'aurais jamais pu, te sachant en route...



Elle faisait toutes sortes de petites courses à pied, seule avec Phanor.

Ah! quel dimanche bienheureux! Il pleuvait à verse, le ciel était de la même couleur que l'eau de la Loire, et le paysage seulement un peu foncé! Mais nos amis n'y songeaient guère.

Une fois, Lucette, ayant regardé au dehors, laissa retomber le rideau et regarda son mari en disant :

— Il fait bon ici!

Certes, il faisait bon dans le salon, comme dans la salle à manger lambrissée de vieux panneaux de chêne sculpté, comme dans la jolie chambre à coucher, toute tendue de pongée brodé de bluets, fraîche à l'œil, tiède et engageante. Cela valait le voyage!

Mais il fallait reprendre le train à neuf heures du soir, si l'on voulait être rentré le matin à Paris.

— Une nuit en chemin de fer, c'est dur. Tu ne pourrais pas rester, dis, petit mari?

L'envie n'en manquait pas à Roger, mais sa cliente, la veuve avec l'orphelin, avait rendez-vous chez lui à onze heures du matin... Impossible!

Les samedis se suivirent et se ressemblèrent, sauf pour le

temps, qui était redevenu fort beau. Roger, à moitié résigné le dimanche, était généralement d'une humeur fâcheuse le lundi matin, ce qui n'étonnait que ses clients.

Lucette, au contraire, semblait s'arranger à merveille de cet état de choses; en semaine, elle faisait toutes sortes de petites courses à pied, seule avec Phanor, qui ne s'était jamais vu à pareille fête.

Tantôt elle allait elle-même à la Possonnière mettre à la poste une lettre pour son mari, car elle lui écrivait tous les jours; tantôt elle rendait visite à quelque voisine, tantôt elle allait chez son curé, et revenait de ces endroits divers avec une couleur charmante sur le visage, et un éclat rieur dans les yeux.



A cent pas il vit sortir une forme masculine.

— Je n'ai jamais vu madame se promener comme cela! déclara un jour la femme de chambre. Ce n'est pas la peine d'avoir des voitures, pour me faire passer ma vie à brosser des bas de jupes! A la saison qu'il est, et avec ce gros idiot de chien, qui essuie ses pattes après madame, comme si c'était une serviette!

Luce faisait beaucoup de charités cet hiver-là.

Les jolies maisons enchâssées dans la glycine ne sont plus si avenantes quand vient novembre, et elles ne le sont plus du tout, lorsque décembre arrive.

Les petits enfants empaquetés de guenilles de laine ressemblent à des colis négligés; leur nez lui-même, ignorant des lois du savoir-vivre et plus difficile à réprimer, dans ses écarts, sur une manche de drap que sur un sarreau de toile, ôtait beaucoup de charme à leurs petits minois ébouriffés.

Pourtant Lucette entra partout, et dans chaque demeure laissa des visages souriants.

— Tu ne veux donc pas t'en revenir? lui dit un dimanche soir Roger, qui n'était pas de très bonne humeur.

Il commençait à s'apercevoir que sept et sept font quatorze, et que de trente-six heures en passer quatorze en chemin de fer, dont une nuit et demie, était décidément plus fatigant qu'agréable.

— Après Noël, mon Roger! répondit sa femme en s'appuyant câlinement sur son épaule. Que ce sera gentil, Roger, dis, le jour où tu m'emmèneras!

— Ah! oui! ce sera gentil! grommela l'époux mécontent. Ce serait encore bien plus gentil si c'était tout de suite!

Mais Lucette ne voulait pas entendre de cette oreille; elle se mit au piano et chanta le *Fil d'or*.

— N'est-ce pas que c'est joli? dit-elle en se retournant vers son mari d'un air ravi. Moi, je l'aime toujours autant!

— Moi aussi, répondit Roger en bâillant. Huit heures et demie? Quelle misère! Je passerais une si bonne nuit dans mon lit, et voilà ce brigand de Joseph qui va arriver avec son coupé... Heureusement il n'y a pas de neige! Ce serait à casser la jambe à toute l'écurie!

— C'est pourtant joli, la neige! fit Lucette d'un air rêveur. J'aimerais bien qu'il neigeât pour Noël.

— Pas moi! Avoue que je suis un mari bien indulgent, Lucette!

— Un amour de mari, répondit-elle en l'embrassant dans le cou. Mais il faut convenir aussi que je suis une femme...

— Oh! une femme bien étonnante! La jolie Mme Barrois, comme on dit dans les journaux mondains, qui s'enferme à la campagne en hiver, c'est une des choses les plus extraordinaires qui se soient encore manifestées sous le ciel de France!

— Tu viendras pour Noël, Roger? fit Lucette, en le regardant tout à coup d'un air inquiet. La veille, dis? Avant le dîner?

— La veille, oui; avant le dîner, je ne crois pas! Il me faudrait partir à onze heures du matin! Perdre une journée...

— Roger! fit Lucette, les yeux brillants d'une décision irrévocable, si tu ne viens pas pour dîner, je ne te le pardonnerais jamais!

— Oh! oh! fit Roger, et pourquoi?

— Parce que l'autre train arrive trop tard, et il faut que tu viennes avec moi à la messe de minuit. Tu comprends, je ne peux pas y aller seule! et...

— La messe de minuit est très belle à Saint-Augustin, à Paris, et si tu m'en crois, c'est là que nous irons ensemble. Tu partiras d'ici le matin...

— Du tout, du tout! Je veux que ce soit ici!

Elle était toute rouge et presque fâchée.

— Tu as dit Noël! fit-elle avec autorité, et Noël, c'est Noël! Tu ne voudrais pas manquer à ta parole!

— J'ai dit jusqu'à Noël, répliqua Roger; cela veut dire aussi bien la veille que le lendemain de Noël.

— Oh! s'il est permis! s'écria Lucette, en frappant ses mains l'une contre l'autre, après quoi elle les laissa retomber devant elle d'un air accablé. Si mon mari n'est plus de parole, à qui se fier?

— Un jour de plus, un jour de moins, la belle affaire! insista Roger, qui commençait à s'échauffer.

— Pour moi, cela fait quelque chose! dit Lucette à voix basse, en se détournant.

Roger eut honte de sa taquinerie; il allait prendre sa femme dans ses bras, lorsque le valet de chambre annonça :

— Le coupé est avancé; Joseph présente ses excuses à monsieur, il est un peu en retard, il n'y a plus que juste le temps!

Roger embrasse Lucette à la hâte et saute dans le coupé, qui part grand train. Pour la première fois de sa vie, M[me] Barrois s'est séparée de son mari sous l'impression d'une querelle.

Bien futile, bien ténue, en vérité, la querelle! Roger n'a pas été gentil; il savait très bien que jusqu'à Noël cela signifie jusqu'après Noël, et non avant! Mais les hommes sont si ergoteurs!

Lucette pense à son beau-frère d'Esparre, qui n'avait pas une once de méchanceté dans toute sa haute et large personne, et qui a fait à sa pauvre petite femme Claire la vie la plus intolérable... Il l'aimait pourtant à sa façon, et la tenait en grande grande estime... Si Roger veut se mettre sur ce pied-là!...

Les larmes de Lucette coulent abondantes pendant un moment... Tout à coup, dans la nuit, on entend le grondement sourd du train qui passe...

— Mon Roger! mon cher mari! soupire Lucette en essuyant ses yeux. Je t'aime tout de même, si tu savais!

Mais elle a beau essuyer ses yeux, les larmes reviennent. Alors, le cœur encore tout gros, elle va au piano, et très lentement joue l'hymne de Noël : *Adeste fideles*. Au bout d'un instant, elle chante tout bas : *Datus est nobis*..., et quoique la voix soit encore mouillée de larmes, Lucette sourit vaguement :

— J'arriverai pourtant à en faire quelque chose! se dit-elle en fermant le piano.

Sur cette parole énigmatique, Mme Barrois remonte à sa chambre, qu'elle trouve froide, triste et surtout énorme...

Comme Roger doit être mal dans son wagon de premières, les genoux plus haut que la tête, s'il y a de la place, et les jambes pleines de crampes, si le wagon est au complet!

Et Mme Barrois dort médiocrement.

La veuve et l'orphelin avaient vraiment, pour cette fois, une chance extraordinaire; leur affaire se présenta au jour dit, le détenteur inique fut confondu, moins par l'éclat de ses méfaits que par l'éloquence de Me Barrois. Celui-ci, plein de feu et d'audace, fit une plaidoirie des plus brillantes.

Après avoir reçu les compliments de ses collègues et les remerciements de sa cliente, Me Barrois, qui était vraiment épuisé, alla dîner; il ne s'était pas attendu à une fin si prompte, et se trouvait avoir devant lui deux journées presque vides...

« Demain, je file à Bellefeuille, se dit-il ; c'est Lucette qui sera contente ! Il y a un train le matin à sept heures et demie, par l'Ouest ! Je le prends ! et à trois heures je serai chez nous ! Je n'écris point, pas de télégramme ; une vraie surprise ! Enfin, dans six jours Noël arrive ! Et il en est temps, vraiment ! Je commence à en avoir plus qu'assez ! »

Le lendemain, vers trois heures, Me Barrois descendit de wagon à la Possonnière ; n'ayant pas prévenu, il n'avait point de voiture pour l'emmener ; mais trois ou quatre kilomètres n'effrayaient pas un bon marcheur comme lui.

L'après-midi était froid et clair ; le soleil, déjà très bas, allait bientôt disparaître derrière les bois. En passant près du vieux moulin à vent encore fort gaillard, perché sur une éminence, il ne put s'empêcher de rire au souvenir de l'aventure survenue là, l'été précédent.

« C'est qu'elle est coquette, ma chère petite femme, pensa Roger en arpentant la route. Ce qui m'étonne précisément, avec l'humeur dont je la connais, c'est qu'elle ait voulu rester ici. Qu'y

a-t-il dans les environs maintenant? Quelques vieilles dames et le curé... Pas moyen de coqueter avec le curé... Un bien brave homme, mais pas mondain pour un sou... Il n'a qu'une fibre artistique, il est fou de musique, et c'est une passion malheureuse; quand les châtelains de la Possonnière sont partis, je ne vois pas qui pourrait la satisfaire... »

Tout en soliloquant, il était arrivé près de sa maison; le crépuscule d'hiver envahissait la route. A cent pas devant lui, il vit sortir par la grille à peine entr'ouverte une forme masculine qu'il ne reconnut pas.

C'était un homme jeune évidemment, de taille moyenne, qui s'en allait en tournant le dos à Roger. Un chapeau de feutre sur la tête, un cache-nez autour du cou, enveloppé d'un paletot sombre assez mal coupé, il ressemblait à tout le monde.

Phanor, en rupture de chenil, arrivait à sa rencontre; en le croisant, il lui fit la politesse d'un frétillement de queue et fourra son museau dans la main que l'individu sortait de sa poche. Après quoi l'homme et le chien se séparèrent sans se retourner.

En apercevant son maître, Phanor, partagé entre le désir de lui témoigner sa joie et la certitude d'avoir mérité une correction, s'accroupit sur le sol avec des sons et des attitudes en apparence inconciliables.

Roger était si surpris par la sortie de ce visiteur inconnu, qu'il s'en informa près de son chien.

— Le connais-tu, Phanor? fit-il. Hein? dis-moi un peu ce que c'est que celui-là?

Il indiquait le promeneur qui, les mains dans ses poches, le front en avant, s'en allait comme un homme pressé.

Phanor ne pouvait pas dire grand'chose; avec des mouvements tout à fait acrobatiques il se faufila derrière son maître et se trouva de l'autre côté de la grille.

— Bricou, dit Roger en ouvrant la porte de la loge, qui est-ce qui sort d'ici?

— D'ici? Personne! Bonjour, monsieur Barrois, vous voilà donc revenu par ici?

— Quelqu'un vient de sortir, insista Roger; un homme avec un chapeau melon.

— Un chapeau melon? Aussi vrai que vous voilà, Monsieur, et encore que je ne vous attendais pas, il n'est sorti personne!

— Mais je l'ai vu ! fit Roger impatienté. Et Phanor l'a vu ! Il l'a même caressé.

— Phanor aura eu la berlue, Monsieur. Je suis sûr que personne n'a ouvert la grille.

Roger jeta un regard de mépris courroucé sur le mouchoir bourré de coton qui faisait à son vieux gardien une inséparable mentonnière entre la Toussaint et Pâques, et sortit sans insister.

— Incorrigible, ce vieux paysan, pensa-t-il. Ni manières, ni attentions... Il est honnête, le beau mérite ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est sourd et aveugle...

Sans sonner, Roger entra chez lui ; dans le vestibule, il rencontra le valet de chambre qui portait une lampe ; celui-ci fit un sursaut en le voyant, mais, très digne, déposa la lampe sur un meuble et s'approcha pour lui ôter son pardessus.

— Madame est sortie ? demanda le mari.

— Madame est au salon.

Roger entra, suivi par la lampe. En le voyant, Lucette poussa un cri de joie et se précipita à son cou. Elle resta là un instant, un peu essoufflée ; le valet de chambre s'était retiré.

— Que c'est gentil, que c'est gentil ! répétait la jeune femme. Et justement j'avais si grande envie de te voir !

Roger l'embrassa une douzaine de fois, et s'assit à côté d'elle.

— Tu ne t'es pas ennuyée ? demanda-t-il. Tu as reçu des visites depuis que je ne suis venu ?

— Pas une, figure-toi, pas une ! Je ne sais pas s'ils sont tous morts, gelés ou partis ! Le curé lui-même, qui m'avait promis de venir dîner hier, s'est fait excuser : il a des malades.

— Mais aujourd'hui, personne n'est venu ?

— Personne ! Quand je te dis qu'ils sont tous ankylosés !

Roger se trouvait dans le singulier état d'esprit où l'on est en face d'une évidence désagréable, dont il n'existe aucune preuve. Il avait *vu* le visiteur, il en était sûr ; et pourtant il aurait voulu pouvoir se dire que c'était faux. Une idée lui vint.

— Tu ne t'ennuie pas, toi ; mais ta femme de chambre, qu'est, ce qu'elle dit de cette villégiature hivernale ?

— Rien ; je crois qu'elle épousera Joseph un jour ou l'autre... et ce sera ce qui pourra arriver de mieux, car vraiment...

Elle termina sa pensée par un hochement de tête scandalisé.

— Et, dis-moi, personne ne vient voir le valet de chambre ? J'ai défendu les visites...

— Sois tranquille, c'est un garçon très rangé ; il ne sort pas et ne s'est lié avec personne dans les environs.

La cuisinière avait soixante-sept ans ; de ce côté, rien à craindre. Le jardinier avait une entrée à part, sur une autre route.

— Alors, personne n'est venu te distraire ou te déranger ?

— Personne ! Pourquoi me demandes-tu cela ?

Lucette avait l'air si surpris que Roger en fût ahuri.

— Après tout, se dit-il, j'ai peut-être rêvé ! J'aurai eu une hallucination ; cela arrive, même en plein jour.

Lucette, parfaitement heureuse, fut tout sourire et caresses.

— Plus que cinq jours, mon Roger, disait-elle en comptant sur ses doigts ; cinq jours jusqu'à la veille de Noël, et alors tu m'emmèneras ! Nous partirons le lendemain, si tu veux.

— Soit, fit le mari ; comme tu voudras !

Il se résignait à subir une destinée obscure qu'il ne pouvait éviter. Lucette avait bien voulu ce qu'elle avait voulu ! Sans doute, il eût pu user d'autorité... Mais Me Barrois avait assez l'expérience des choses de ce monde pour savoir qu'avec sa femme, user d'autorité est encore le pire moyen pour se faire obéir.

Quand il partit, Lucette l'accompagna à pied jusqu'à la grille. Le temps était sec et froid, mais un peu couvert.

— S'il pouvait neiger ! dit-elle. Un Noël sans neige, ce n'est pas Noël !

— Pour aller à la messe de minuit, tes chevaux ne seraient peut-être pas de cet avis-là !

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien ! Il me faut de la neige ! quand nous devrions revenir à pied !

XXVI

A Paris, le jour qui précédait la veille de Noël tant attendue, Roger se trouva libre d'assez bonne heure et s'avisa qu'il ferait bien d'aller coucher à Angers. Quelques menues affaires qu'il devait y régler seraient expédiées dans la matinée, et rien ne l'empêcherait alors d'aller surprendre Lucette au milieu de son déjeuner.

Il fit comme il l'avait pensé ; mais le train qu'il avait pris étant un train omnibus qui s'arrêtait à une station beaucoup plus voi-

sine de Bellefeuille que celle des trains express, il n'eut à faire que quelques centaines de mètres. La température était très rude, le vent glacial coupait la respiration, les nuages bas semblaient vouloir envelopper la terre d'une sorte d'ouate irrespirable.

— Ouf ! se dit Roger en reprenant haleine, j'ai idée que Lucette aura lieu d'être satisfaite, et qu'il neigera ce soir.

Comme il passait par la grille, fermée au loquet seulement, il aperçut le dos de Bricou confortablement tourné vers la fenêtre, pendant qu'il se chauffait les pieds au feu. Rien ne lui ayant signalé la présence de son maître, il ne sourcilla point.

— Quelle maison bien gardée ! pensa le jeune homme. Quand la grille criait, on l'entendait jusque dans la maison ! Et c'est moi qui ai fait huiler les gonds ! On n'a pas de l'à-propos tous les jours !

Il entra dans le hall sans avoir été vu, et son humeur n'en devint pas meilleure. Les sons du piano arrivaient à lui à travers les portes fermées. Lucette frappait un dernier accord.

On entendit un bruit de pas, de pas masculins, puis une porte se ferma...

Roger pensait voir son visiteur inconnu : point ! Personne ne se présenta.

Très nerveux, il entra dans le salon ; Lucette était seule, debout près du piano.

— Roger ! s'écria-t-elle en se retournant pour lui sauter au cou. Quel bonheur ! As-tu déjeuné ?

— Non ! grommela le mari en l'embrassant tout de même, si grognon qu'il fût. Tu as donc changé l'heure de tes repas ? Je croyais te trouver à table.

— Aujourd'hui seulement. J'ai déjeuné il y a une heure, ne pensant pas que tu viendrais ; mais on va te servir tout de suite. Tu as vu le valet de chambre ?

— Je n'ai vu personne, répliqua Roger d'un ton gros de sous-entendus que sa femme ne sembla pas comprendre.

Avec mille chatteries, mille câlineries de la voix, du geste et du regard, elle assista au déjeuner de son mari, lui choisissant les meilleurs morceaux, lui versant à boire elle-même, enfin lui faisant un petit paradis domestique de cet intérieur clos et tiède, pendant que, par les grandes baies vitrées, la campagne apparaissait aussi morose que M[e] Barrois lui-même.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda ingénument Lucette quand,

après lui avoir sucré son café, elle vit qu'il ne se déridait point.

— J'ai mal à la tête! répondit-il d'un ton bourru. Tiens, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de dormir deux heures sur le divan.

— Pauvre Roger! fit Lucette en tapotant les coussins. Vois-tu, c'est la neige.

Quel interminable après-midi! Et quel lamentable dîner! La gaieté de Lucette était tombée devant l'attitude de son mari.

— Tu as quelque chose, Roger? lui dit-elle timidement vers neuf heures du soir, alors que l'un et l'autre étaient devenus presque également tristes et maussades.

— Que veux-tu que j'aie? Est-ce que ma vie n'est pas la plus belle qui se puisse imaginer? répliqua amèrement Mᵉ Barrois.

Elle le regarda en silence un instant, puis s'approchant de lui avec précaution comme si elle avait peur de le secouer :

— Tu es nerveux, voilà! C'est la neige!

— Nerveux? s'écria Roger du ton dont il eût reçu un mortel outrage. Moi? Dieu merci! C'est bon pour les femmes!



Le valet de chambre fit un sursaut en le voyant.

Avec un regard compatissant, jeté de côté seulement, par prudence, Lucette se promit de ne plus jamais dire à personne : « Vous êtes nerveux », parce que, en général, ça ne réussit pas.

La neige commençait à tomber, en effet. On voyait, à travers les grandes glaces des baies vitrées, les gros flocons flotter lentement en tournoyant sur eux-mêmes. A la lumière des lampes, ils s'irisaient le long des fenêtres en chatoyant comme une pluie de pierres précieuses. La pelouse était déjà toute blanche; les sentiers seuls restaient gris; mais bientôt ils seraient recouverts.

— Tiens, fit Roger, la voilà la neige! Es-tu contente?

— Oh ! à présent, elle ne me fait plus plaisir ! dit tristement Lucette.

Enfin, l'heure vint de partir. Après être montée dans sa chambre pour faire toilette, la jeune femme reparut vêtue de blanc ; sa robe de laine était garnie de fourrures d'agneau blanc, douces à l'œil et au toucher.

— Regarde, Roger, dit-elle, moi aussi je suis en neige !

— C'est joli ; mais tu parais moins mince ; le blanc fait souvent cet effet-là !

Lucette ne dit rien ; très affairée, elle revêtait sa pelisse. Le coupé les attendait ; ils y montèrent et prirent le chemin de l'église, sous la neige qui tombait de plus en plus épaisse.

XXVII

C'était une jolie église romane, une des plus anciennes de l'Anjou ; la voûte de charpente planchéiée de sapin produisait l'effet d'une grande quille de vaisseau retournée ; elle était propre, claire et gaie. L'autel ruisselait de lumières, et Roger y reconnut les grands candélabres d'argent qui venaient de sa grand'mère, avec beaucoup d'autres qu'il se souvenait d'avoir vus en dînant chez ses voisins de campagne.

Il s'était assis dans son banc, avec sa femme. Tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus là ; pendant qu'il passait la revue du luminaire, elle avait disparu.

Surpris, il se retourna et la chercha des yeux... Elle n'était nulle part.

C'était un peu fort ! Comment, le mystère le poursuivait même à l'église ?

Il allait se lever pour interroger le bedeau, quand l'orgue retentit, et la messe commença.

Roger se sentait plein de pensées amères et troublantes ; sa femme n'avait plus confiance en lui ! Certes, les cachotteries qu'elle lui faisait devaient être innocentes et sans importance, mais pourquoi ne pas agir franchement ? Pourquoi ne pas lui laisser, car c'était là le fond de son grief, la belle tranquillité passée des quatre années heureuses qui venaient de s'écouler ?

Peu attentif à la messe, il ressassait dans son esprit ces idées pénibles, lorsque l'orgue résonna pour la seconde fois, et une voix d'homme inexpérimentée, mais d'une fraîcheur, d'un velouté qui n'appartiennent qu'à l'extrême jeunesse, entonna la Prose du jour :

Adeste, fideles;
Læti triumphantes,
Venite, venite ad Bethleem.

Une autre voix, exquise, un peu tremblante, fondue de douceur et de chaude persuasion, reprit :

Datus est nobis...

Tous les soupçons vagues, toutes les humeurs noires de Roger s'évanouirent dans le nuage d'encens qui montait de l'autel, et il se retourna.

Dans la tribune, sa Lucette, debout, chantait de toute son âme, les yeux levés au ciel, comme si elle voyait vraiment l'Enfant divin entouré d'anges, bien au-dessus de la voûte noircie par le temps et la fumée des cierges.

On ne chante pas avec cette voix-là, on n'a pas cette expression-là quand on fait des mystères, même innocents... Il avait tout rêvé... Quel vilain rêve, et que le réveil en était doux !

La voix d'homme reprit en duo avec Lucette :

Venite, adoremus...

Roger, sans plus se soucier de scandaliser l'auditoire, se tourna et vit le chanteur. C'était un jeune homme de dix-huit ans à peine, avec de bons yeux de chien et une barbe naissante, vêtu comme un petit bourgeois d'un complet de confection.

— D'où sort-il, celui-là, qui chante avec ma femme ? pensa Roger tout à fait mécontent. Je ne l'ai jamais vu...

Il voulait être furieux, et n'y parvenait pas ; la voix de Lucette tombait de la tribune sur la foule recueillie comme une rosée de paix céleste, et, bon gré, mal gré, il fallait s'attendrir.

Roger baissa la tête, se souvint du jour où il avait vu Lucette, couverte de ses cheveux d'or, en prière devant la Vierge de Béhuard, et, malgré toutes les évidences, il demanda pardon à sa femme de l'avoir seulement blâmée dans son âme.

La Prose terminée, la messe continua ; Lucette revint d'un pas discret et se coula dans le banc, près de son mari. Tout bas, il lui demanda, les yeux encore humides :

— C'est pour cela que tu voulais rester jusqu'à Noël ?

— Pour cela et encore autre chose, répondit-elle sans le regarder, mais avec un sourire délicieux.

L'office achevé, on se fit des saluts et des compliments ; toute la petite clientèle d'enfants et de pauvres qui appartenait spécialement à Lucette vint lui offrir ses hommages. Enfin on sortit...

O surprise ! la neige brillait au clair de lune, et le coupé de Barrois n'était plus sur la place, qui miroitait comme une flaque d'eau.

— Joseph n'est pas là ? demanda Roger en serrant contre lui le bras de sa femme, à qui il n'avait encore pu dire un mot.

L'aubergiste qui demeurait en face s'approcha.

— Il faut que monsieur Barrois excuse, dit-il ; le verglas est tombé tout à coup, et si dur que Joseph n'a pas osé rester là. Il a dit qu'il allait rentrer avec ses chevaux qui n'étaient pas ferrés à glace, et que sans ça il leur casserait les jambes, pour sûr !

— Ce n'est pas trop mal pensé en ce qui concerne les chevaux, dit Roger ; mais nous, comment allons-nous rentrer ?

— Joseph va revenir avec le petit-duc et le vieux cheval ; si monsieur et madame veulent me faire l'honneur d'entrer chez moi pour attendre...

— Non, fit tout bas Lucette à son mari ; c'est plein de gens qui vont faire réveillon...

— Je vous remercie, dit Barrois tout haut ; nous aimons mieux attendre en plein air.

Après un moment de curiosité, la foule s'était dispersée, non sans quelques chutes qui avaient diverti l'assemblée.

— Tu vas mourir de froid, sous ce porche, à attendre ! dit Roger en regardant sa femme avec pitié.

— Ce n'est pas si glissant, fit-elle ; en allant très doucement, nous pourrions peut-être faire un bout de chemin. J'aimerais cela, mais bien lentement, Roger ; je ne voudrais pas tomber !

Ils essayèrent quelques pas, mais il fallut y renoncer. Très ennuyé, Barrois allait proposer d'entrer dans l'auberge, lorsqu'un jeune homme bien enveloppé sortit de derrière l'église.

— Léonor, c'est Léonor, dit Lucette. Léonor, venez donc ici !

Sous le paletot épais, Roger reconnut l'inconnu que Phanor avait salué sur la route, et en même temps le chanteur inconnu.

— C'est Léonor, le fils du charpentier; il a une jolie voix, n'est-ce pas, Roger? Il a eu de la peine à chanter en duo, ça ne lui était jamais arrivé; mais il en est venu à bout tout de même. Pour un garçon de dix-sept ans, ce n'est vraiment pas mal.

— Pas du tout! répondit Roger, qui se fût volontiers donné des coups de cravache à lui-même. Couvrez-vous donc, Léonor, il fait froid; madame le permet.

— Qu'est-ce que vous traînez derrière vous, au bout de cette corde? demanda Lucette.

— C'est le petit traîneau, répondit le jeune homme de sa voix musicale; on s'en sert en hiver pour porter le linge à la rivière, et aujourd'hui j'ai amené ma petite sœur dessus, parce qu'elle a mal à un pied. Je le ramène chez nous; ma sœur est restée à coucher dans le bourg, chez ma grand'mère.


Dans la tribune, sa Lucette, debout, chantait de toute son âme.

— Lucette, fit Roger, frappé d'une idée subite, si tu voulais, nous te ramènerions en triomphe à Bellefeuille, Léonor et moi?

— Je traînerai bien madame à moi tout seul! s'écria le jeune garçon, dont les yeux brillaient de joie.

— A nous deux, mon garçon; vous devant, moi derrière.

Lucette s'assit sur le petit traîneau long et étroit, garni seulement d'un méchant bout de tapis, et ses deux chevaliers se mirent à la besogne, l'un traînant, l'autre poussant. La lune était magnifique, le ciel sans nuages, et le temps s'était adouci.

— Une vraie partie de plaisir! dit Roger à l'oreille de sa femme. D'où lui vient ce nom romantique au jeune charpentier?

— On ne sait pas! A la campagne ils ont des idées!

— Et toi, tu avais idée d'en faire un ténor?

— Ne te moque pas, Roger, il a une jolie voix, et c'est le meil-

leur garçon du monde. Il chantait en tapant des clous à la sellerie, et ça m'a donné l'idée. Seulement, il est, comme on dit ici, « point fin ».

— Ça veut dire bête ?

— Oh ! oui, fit-elle d'un ton convaincu.

Ils avaient fait à peu près un kilomètre en cet équipage, et pas vite, lorsqu'au détour du chemin ils virent arriver Joseph conduisant le vieux cheval, plus habitué à traîner une charrette de fumier que le petit-duc de madame ; aussi ne pouvait-il venir à bout de lui faire prendre une autre allure que le pas.

— Voilà qui est parfait, dit Roger. On attachera le traîneau derrière la voiture, et Léonor va monter sur le siège. Je ne serai pas fâché d'être traîné à mon tour, fût-ce au pas.

Ils atteignirent enfin Bellefeuille ; Léonor détacha son traîneau, en remerciant, et continua sa route jusque chez son père, qui ne demeurait pas bien loin.

Un réveillon délicat attendait les deux époux. Ils congédièrent leurs gens et s'assirent près du feu. Quand ils eurent apaisé leur faim, — une vraie faim, car ils avaient parfaitement mal dîné, — ils montèrent dans leur chambre, si jolie, si souriante, lorsqu'ils y étaient ensemble.

— Eh bien, Lucette, confesse-toi maintenant, dit Roger d'un air grave, mais les yeux riants. Tu voulais donner de la musique à notre curé pour sa Noël ? et c'est pour cela que tu m'as fait morfondre deux mois ?

— Ce n'est pas pour le curé, Roger ; mais c'était pour la musique... Vois-tu, c'était un vœu, ajouta-t-elle avec un peu d'embarras.

— Un vœu ? fit le jeune mari surpris.

— Oui, j'avais fait vœu de chanter l'*Adoremus* dans notre église, si... si... enfin, Roger, nous avons eu beaucoup de chagrin, tu te rappelles, la première année de notre mariage ?

— Oui, je me rappelle ! dit-il ému au souvenir des fragiles espérances sitôt évanouies.

— Eh bien ! j'avais fait vœu, cette fois, de chanter le Noël ici, — et aussi de rester bien tranquille pour que le même malheur n'arrivât pas deux fois... Il y aura un Noël chez nous à la Saint-Jean, Roger...

Ses yeux brillaient de larmes souriantes, pendant qu'elle

annonçait à son mari la grande nouvelle, les mains croisées sur sa jeune poitrine.

— Oh ! Lucette, Lucette ! fit-il. tout bas. Si tu étais tombée ! Quel danger tu as couru et sans me le dire !

— Mais Léonor s'est trouvé là bien à propos ! Sais-tu ? son petit traîneau avait l'air d'une crèche ; cela m'a fait plaisir de m'asseoir là dedans.

Ils restèrent pensifs un instant, émus par l'avenir nouveau ouvert devant eux ; puis très lentement Roger baisa le front et les yeux de sa femme.

XXVIII

— Eh bien, Claire, te voilà marraine ! dit Lucette à sa sœur. Celle-ci était revenue un peu hâlée par le soleil d'Italie, mais plus belle qu'on ne l'avait jamais vue sous le ciel de France.

— Ah ! j'en suis bien heureuse, soupira Mme d'Esparre. Si tu savais combien j'ai eu peur de fois... Et ton escapade de Noël ? Si c'est comme cela que tu entends la prudence...

— Mais songe donc, chérie, j'étais restée deux mois sans bouger ! Sans même aller en voiture !

— C'est pour cela que tu t'es promenée en traîneau ! Enfin, puisque cela t'a réussi, je n'ai pas de reproches à te faire.

— Et Bébé est superbe ! proclama Lucette.

Elle le disait au moins vingt fois par jour, mais personne ne se lassait de l'entendre. Le héros de cette épopée, grave comme un personnage officiel, allait et venait sur la terrasse, porté sur les bras de sa nourrice.

— Il ne crie pas, il a un caractère adorable ; et puis, sais-tu ? j'ai idée qu'il aura des dents de très bonne heure.

Mme d'Esparre se mit à rire.

— Pourquoi te moques-tu de moi ? fit Lucette scandalisée.

— Parce que je n'ai jamais vu une jeune maman qui m'épargnât cette phrase-là au premier quart d'heure de conversation.

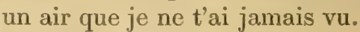
— Oh ! alors, si je suis dans la règle, cela va bien, dit Mme Barrois rassérénée. Mais Lucien est réellement avancé pour son âge. Vois comme il nous regarde, il nous connaît, je t'assure ! Et il n'a que trois mois.

Claire sourit doucement.

— Oui, ma chérie, dit-elle avec la bonté exquise qui la rendait incomparable pour ceux qu'elle aimait, tu as raison. Aime-le, trouve-le plus beau, plus sage, plus spirituel que tout au monde, tu es dans le vrai, il n'y a que cela de vrai !

Lucette l'écoutait, souriant elle-même.

— Claire, dit-elle après un moment, quand la nourrice les eût quittées, je ne comprends pas... Sais-tu que tu es belle ? Tu as



un air que je ne t'ai jamais vu.



— Vraiment ?

— Oui, un air de femme qui connaît la vie, qui juge le monde..., et qui est très bonne. Je ne comprends pas que tu ne te maries pas !

— Allons ! bon ! Toi aussi ! fit Claire en rougissant un peu.

— Moi aussi ? et qui donc encore ?

— Ton mari, répondit Mme d'Esparre.

— Il a grandement raison ! Et Dérolle aussi ! Et Emma, et de Joüy et tous ceux qui t'aiment ! Tiens, la petite Mme Vernal, la dernière fois que je l'ai vue, elle me disait : « Votre sœur est faite pour le bonheur d'un galant homme. »



Grave, sur les bras de sa nourrice.

— Elle s'occupe donc aussi des autres ? demanda malicieusement Mme d'Esparre. Je croyais qu'elle n'avait d'yeux que pour son mari et la photographie !

— Méchante ! Tout cela, c'est pour rompre les chiens. Mais tu perds ta peine. Tu finiras par te marier, une fois ou l'autre ! Tu verras !

— Je veux bien, fit Claire d'un air détaché.

— Ah ! Et avec qui ?

— Avec Dérolle.

Lucette surprise.

— Ah ! s'il avait vingt-cinq..., non, trente-cinq, enfin je ne sais plus, des masses d'années de moins, c'est bien le mari qu'il t'aurait fallu !



Et ses deux chevaliers se mirent à la besogne (Chap. XXVII.

— Je te demande ce que tu peux en savoir, petite fille ! dit Claire en riant. Mais il est parfait, c'est vrai. Tu ne veux pas que je l'épouse ?

— Non. Ce que je voudrais pour toi, ce serait un mari... comme...

— Dis-le donc ! C'est un pari que vous avez fait, Roger et toi !

— Eh bien, pourquoi pas ? Nous avons bien le droit de causer de tes affaires, je pense ? Mais tu te trompes, il ne m'a parlé de personne, c'est moi qui ai pensé à quelqu'un...

— Berluques ?

Au nom du grotesque personnage, les deux jeunes femmes éclatèrent de rire ensemble.

— Il hanche toujours dans les portes, dit Lucette. Si tu l'avais vu cet hiver ! Je ne suis guère sortie, mais au mois de janvier, tout de même, il a fallu se montrer un peu ; Berluques ne m'aborde plus, va ! Non, celui que je voudrais te voir pour mari, c'est le docteur Driseulles.

— Bien entendu ! Et tu prétends que Roger ne t'a rien dit ?

— C'est qu'il m'aura suggestionnée alors, car je t'affirme... Il t'en avait parlé ?

— Oui, répondit brièvement Claire.

Elle regardait dans le vague ; les plis de sa robe grise tombaient gracieusement le long du fauteuil où elle était assise.

— Tu ne quitteras donc jamais tout à fait le deuil ? demanda incidemment Lucette, dont les idées voltigeaient comme une bergeronnette, sans pour cela s'écarter beaucoup.

— C'est un gris rose, répondit Claire, qui avait compris à demi-mot.

— Il faut porter autre chose, du beige, du marron, du bleu : il faut sortir de tous ces mauves-là. Les bluets te vont si bien ! Je veux que tu sois jolie ; je veux que tu sois aimée, c'est si bon d'être aimée ! Et d'aimer soi-même, ah ! c'est peut-être encore meilleur.

Claire ne dit rien.

— Tu verras ; tu ne sais pas, c'est assez naturel que tu aies peur de recommencer une vie qui ne serait pas agréable. Mais...

— Je t'en prie, fit Claire avec douceur, n'insiste pas. Il faut se connaître soi-même, n'est-ce pas ?

— C'est ça qui est difficile ! avoua Lucette avec une touchante sincérité.

— Oui, c'est difficile. Eh bien, je ne voudrais pas m'enchaîner, car tu sais, Lucette, qu'une fois liée, ce serait pour tout de bon...

— Un long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort ! fit Mme Barrois.

— Précisément; eh bien, il ne faudrait pas me lier sans savoir si je ne le regretterais pas. Laissez-moi le temps de me creuser.

Driseulles fit une visite à Bellefeuille cette année-là, mais Claire était allée passer une quinzaine chez Mme de Joüy.

— C'est exprès pour ne pas me voir ! dit-il à Barrois sous une apparence de calme qui cachait un amer désappointement.

— Lucette prétend que, si ma belle-sœur était restée, autant valait dire qu'elle vous acceptait; et elle ne peut se résoudre à aliéner sa liberté.

— Si je lui plaisais, répliqua Driseulles, elle ne craindrait pas de me voir, au risque de me tourmenter. C'est que je lui déplais.

— Ce n'est pas l'avis de Lucette, répondit Roger, en taquinant sa moustache ; mais il n'osa offrir à son ami de consolation plus nette.

Après cette visite, lorsque les deux sœurs se revirent, Mme Barrois blâma véhémentement Claire de s'être, disait-elle, « lâchement évadée ».

— Que veux-tu ! je n'aime pas à voir souffrir ! répondit Claire en riant à demi.

— Il souffre très tranquillement, et je t'assure qu'on ne s'en douterait pas si l'on n'était averti ! fit Lucette, prenant héroïquement le parti de leur ami. Enfin, que voudrais-tu qu'il fît?

— Je ne sais... quelque chose qui exciterait mon imagination, répondit enfin Mme d'Esparre, voyant un peu clair en elle-même pour la première fois. J'ai l'imagination paresseuse ; je ne me représente pas les gens dans des situations où je ne les ai pas vus...

— C'est parfois très heureux pour eux ! interrompit Mme Barrois.

— Bien entendu ! Mais Driseulles, tout parfait qu'il est, peut-être parce qu'il est parfait, me semble le parfait gentleman. Je ne puis m'imaginer que la passion vibre en lui, et je crains, moi qui ai si peu vécu, de retomber dans la monotonie du mariage de convenances... Cela va t'étonner ? C'est la vérité, pourtant. Je suis capable de ne pas me marier; mais si je me marie...

— Enfin, que veux-tu de lui ? s'écria Lucette impatientée; veux-tu qu'il arrête un cheval emporté, qu'il tue un chien enragé, qu'il sauve un enfant tombé à l'eau? Ce sont des affaires de sergents de ville, ça ! On ne peut pas demander ça à un médecin qui porte des gants comme tout le monde !

— Je ne lui demande rien du tout ! fit Mme d'Esparre, un peu contrariée; je te demande de ne plus me forcer à l'épouser, voilà tout.

— Comme tu voudras, répondit Lucette piquée.

Et pendant bien longtemps elle évita même de prononcer le nom de Driseulles.

Henry Gréville.

(*A suivre.*)





LE CAPITAINE SATAN[1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite.)

— En apprenant hier votre prochain mariage, mon cher Roland, dit-il, en me réjouissant avec vous, une pensée triste a traversé mon esprit.

— Laquelle?

— Je songeais à votre frère, Roland.

Le comte tressaillit, Gilberte parut attentive.

— Un frère, dit-elle, monsieur le comte ne nous en a jamais parlé!

— C'est, avança un peu ironiquement Cyrano, qu'il a craint de vous attrister par une révélation pénible.

— En effet, balbutia Roland. Pourquoi réveiller ces souvenirs, pourquoi évoquer cette sombre histoire, qui, hélas! ne doit pas avoir de fin?

Cyrano eut un sourire vague et murmura :

— Peut-être.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 12 Mars.

Une expression d'inquiétude se peignit sur les traits du comte de Lembrat.

— Racontez-nous cette histoire, Monsieur de Cyrano, supplia Gilberte, je vous en prie.

— Elle est bien simple.

« Ludovic, le frère de Roland, avait cinq ans alors que j'en avais treize, et le vieux comte de Lembrat, auprès duquel j'avais été élevé, me confiait souvent cet enfant ; je lui apprenais à monter à cheval, à faire des armes, toutes choses que je professais déjà passablement. Un jour que j'étais absent de Fougerolles, Ludovic s'éloigna un peu du château, avec le fils du jardinier, nommé Simon Vidal, un écolier de son âge. Quand vint le soir on chercha vainement les deux enfants. Étaient-ils tombés dans la Dordogne, en cherchant des nids sous les saules ? Avaient-ils été enlevés par une bande de gitanos ? Nul ne put le dire. Le comte de Lembrat est mort en me recommandant Roland et en me rappelant Ludovic, que je lui ai juré de retrouver s'il existe encore. »

— Il y a plus de quinze ans que Ludovic a disparu, intervint le comte ; il est mort sans doute.

— Votre frère aurait maintenant l'âge où l'homme raisonne et cherche ; qui sait s'il ne vous trouvera pas un jour, puisque vous-même n'avez pas eu la chance de le trouver ?

— Oh ! je le souhaite de grand cœur, s'écria Gilberte.

On a deviné le but de Cyrano. Avant de révéler à Roland l'existence de son frère, il étudiait le cœur du gentilhomme ; avant de le mettre à l'épreuve de l'amitié, il voulait savoir sur quel terrain il allait engager la partie.

La contenance de Roland était évidemment gênée. La possibilité du retour de son frère éveillait en lui une sourde révolte ; il se sentait instinctivement menacé.

— Cette reconnaissance, reprit Cyrano répondant à l'exclamation de Gilberte, cette reconnaissance coûterait à Roland la moitié de sa fortune ; mais j'imagine qu'il ne le regretterait pas.

Le comte sentit le coup et dit froidement :

— Mon frère peut revenir, il sera reçu à bras ouverts ; je ferai pour lui ce que je dois, mais je n'oublierai pas que je suis l'aîné des Lembrat !

« Je l'avais bien jugé, songea Cyrano, il y aura lutte. »

Puis doucement :

— L'aîné des Lembrat, c'est fort bien, insinua-t-il; mais...

— Mais...?

— Cela ne vous dispenserait pas de rendre des comptes à votre frère.

— Le droit commun est pour moi, je pense.

Le caractère de Roland commençait à se révéler sous son véritable jour.

— Le droit commun est respectable, sans doute, dit Cyrano, pourtant il cède devant certaines considérations.

— Lesquelles?

— La volonté du père de famille.

— Il faudrait, en ce cas...

— Quoi?

— Un testament!

— Précisément, mon cher ami, et voilà où j'en voulais venir! Ce testament...

— Eh bien?...

— Il existe!

— De mon père?

— De votre père!

— Vous vous trompez, Cyrano.

— Nullement; je ne vous ai rien dit de cela, parce qu'il était inutile de vous en parler tant que vous n'aviez aucun engagement à prendre; mais vous allez vous marier, il est juste que votre nouvelle famille n'ignore pas les dettes de votre passé et les obligations de votre avenir.

— Mon père était jaloux plus que personne de l'éclat de son nom; s'il a fait ce que vous dites, il n'a pu me déposséder sans déroger à ses principes.

— Il aimait ses fils d'un amour semblable; il a voulu que l'un et l'autre fussent égaux en fortune et en honneurs.

— Pour être si bien instruit, vous connaissez donc ce testament?

— Je le connais.

Roland se mordit les lèvres.

— Où mon père l'a-t-il déposé, demanda-t-il, tremblant.

— Entre mes mains!

Le comte étouffa un cri.

— Monsieur le comte, dit Gilberte, intérieurement froissée par l'attitude de son fiancé, auriez-vous regret du choix qu'a fait votre père?

— Dieu m'en garde! mon père aimait Savinien et le savait fort et dévoué ; je ne forme maintenant qu'un vœu : que mon frère revienne! Même en lui transmettant la moitié de mon bien, je serai encore assez riche pour vous donner l'existence heureuse que vous êtes en droit de rêver.

— Bien parlé, Roland, dit Cyrano qui se leva pour prendre congé.

Le comte le retint, et, l'attirant un peu à l'écart :

— Un mot, mon cher ami, dit-il à voix basse.

— Voyons!

— Où est le testament de mon père?

— Pourquoi?

— Simple curiosité! Et puis ne pourrait-on obtenir les dispenses nécessaires pour ouvrir cet écrit?

— Prenez garde, Roland, vous doutez de ma parole!

— Nullement.

— Il y a dans le testament de votre père autre chose que des questions d'argent.

— Qu'y a-t-il donc?

— Une confession terrible!

— Terrible! pour qui?

— Pour vous!

— Pour moi?



Le comte prit un flambeau.

— Oui, croyez-moi, Roland; pour votre propre tranquillité, laissez dormir le secret de votre père.

— Mais, enfin, insista le comte, irrité et tout à la fois troublé de ces confidences derrière lesquelles il sentait une vague menace, si vous veniez à mourir, vous, que deviendrait ce testament?

— Ne vous inquiétez pas de cette difficulté ; j'y ai pourvu.

Et comme Roland le regardait avec indécision :

— Mon cher comte, conclut Cyrano en lui tendant la main, ce n'est pas sans intention que je viens de vous dire toutes ces

choses. Vous touchez à un moment solennel, et, avant de vous mettre en présence des faits, j'ai voulu savoir ce que je pourrais espérer ou craindre de votre cœur; mon opinion est faite maintenant.

— Qu'allez-vous m'apprendre encore?

— Vous le saurez demain.

— Demain?

— Chez moi; puis-je compter sur votre visite?

— Je vous le promets. A dix heures je frapperai à votre porte.

X

Dans la chambre de Cyrano, Sulpice Castillan écrivait, assis devant une table, près de la fenêtre ouverte à l'air frais et à la claire lumière du matin. De sa plus belle écriture, le scribe recopiait une scène de cette tragédie d'*Agrippine* qui causa tant de tracasseries à Cyrano, son auteur.

Maître Castillan n'était pas content, car il chantait. Tel était le caractère de ce brave garçon. Quand la satisfaction emplissait son âme, Castillan jouissait paisiblement de son bonheur; par contre, sa mauvaise humeur se traduisait en chansons et en facéties. Voulait-il s'étourdir ou narguer la destinée? Problème à résoudre. Toujours est-il qu'il ne semblait jamais aussi triste que lorsqu'il se sentait heureux, et jamais aussi gai que lorsqu'il était mécontent.

Ce matin-là, soit que sa plume fût mauvaise, soit qu'un songe fâcheux eût troublé son sommeil, Castillan recommençait pour la dixième fois ce triolet, sorti un jour du cerveau de son maître.

De duellistes aguerris,
L'on n'en verra plus dans Paris!
Consolez-vous, jaloux maris,
Adieu, raffinés et bravaches!
L'on ne verra plus dans Paris
Tant de plumes ni de moustaches;

Le couplet fini, Sulpice allait le reprendre pour la onzième fois, lorsque entra une servante ronde, grasse, fraîche et marchant d'un pas tout à fait cavalier. Suzanne, c'était son nom, était une franche Périgourdine effleurant la quarantaine, que

Cyrano avait prise à son service, en un jour d'opulence. Elle s'était attachée à lui, et quoique le poète, dès le second mois de son service, eût oublié de lui payer ses gages, elle n'avait pas voulu le quitter. Aussi était-elle à peu près maîtresse dans le logis, où son franc parler n'était un sujet d'étonnement pour personne.

Elle se campa devant Castillan et l'apostropha sans façon :

— Il chante, le sans-gêne! Dis donc, est-ce que c'est pour chanter qu'on te paye?

— Je chante parce que je m'ennuie, Suzanne.

— Le beau museau! voyez-le donc! et pourquoi t'ennuies-tu?

— Parce que le temps est beau, parce que je voudrais sortir et que M. de Bergerac tarde à venir m'en donner la permission.

— Au fait, où est-il notre maître?

— Il ne s'est pas battu depuis avant-hier, et M. de Nangis l'est venu quérir au petit jour pour qu'il lui servît de second.

— Bon là! il va nous revenir avec quelque balafre. Oh! l'enragé bretteur que ton patron, Castillan!

— Que veux-tu? c'est sa vie, à cet homme! Quand il n'a pas un coup d'épée à donner trois ou quatre fois par semaine, il trouve que le monde va de travers.

Malgré les prévisions de Suzanne, Cyrano rentra sain et sauf. Il était neuf heures, et Roland de Lembrat ne devait pas tarder à paraître.

A la vue de son maître, Suzanne se hâta de sortir, et le gentilhomme vint s'asseoir à côté de Castillan.

— As-tu fini? demanda-t-il au scribe, qui, à la pensée de sa prochaine délivrance, avait pris tout à coup un air morose.

— Oui.

— Bon! tu peux aller te promener jusqu'à ce soir; je n'aurai pas besoin de toi. Ah! attends, il faut que je te dicte une lettre.

— A qui?

— A ce gros crevé de Montfleury.

— Le comédien de l'hôtel de Bourgogne?

— Oui.

— Qu'a-t-il fait encore?

— Il s'est avisé de mettre l'interdit sur mes pièces et d'empêcher ses camarades de les jouer.

Sulpice se mit à siffloter. Sa mauvaise humeur revenait. Il se résigna cependant et, prenant la plume :

— Je suis prêt, dit-il.

Cyrano se mit à marcher à grandes enjambées et tout en marchant, dicta la lettre suivante, qu'il n'est pas sans intérêt de recueillir comme un trait du caractère de notre personnage et comme un exemple de son étrange tournure d'esprit :

« Gros homme, je puis vous assurer que si les coups de bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules.

« Pensez-vous donc, parce qu'on ne saurait vous battre tout entier en vingt-quatre heures, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau ? Non ! En attendant, sachez que je vous interdis pour un mois, coquin, et tenez pour assuré que si vous mettez en oubli ma défense et vous osez montrer sur le théâtre, je vous empêcherai de compter parmi les choses qui vivent et vous aplatirai de telle sorte qu'une puce, en léchant la terre, ne saurait vous distinguer du pavé. »

Quand cette triomphante épître fut finie, celui qu'on appelai le capitaine Satan y apposa sa griffe héroïque et poussa un soupir de satisfaction. La journée s'annonçait bien. Cyrano étai content de lui.

— Va, mon fils, ordonna-t-il à Castillan, porte la lettre toi même, et si le drôle n'est pas content, dis-lui que j'irai ce soi chercher ses oreilles ; va.

Castillan s'empressa d'obéir. Dans l'escalier, il se croisa ave le comte Roland de Lembrat, qui arrivait, fidèle au rendez-vou pris la veille.

Savinien avait trop préparé son terrain et connaissait trop bie les dispositions de son visiteur pour ne pas aller droit au bu Décidé à trancher promptement la situation, il donna à peine Roland le temps de s'asseoir.

— Savez-vous pourquoi je vous ai prié de venir ? lui demand t-il avec gaieté.

— Je vous serai obligé de me le dire, car vos paroles d'hi soir contenaient un mystère que je veux absolument éclaircir.

— Bon ! je ne mettrai pas votre patience à une longue épreuv vous êtes un homme, et je pense qu'une joie, si vive qu'elle so ne vous tuera pas.

Cela fut dit d'un ton ironique, qui n'échappa point à Rolan

— Quelle est votre intention ? interrompit-il.

— Je vous ménage une surprise.

— Voyons ?

— Une grande surprise. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit hier devant Mlle Gilberte ?

— Que vous ai-je dit ?

— Ceci : « Mon frère peut revenir ; il sera reçu à bras ouverts ! »

Roland commençait à comprendre. Il sentit sa chair se mouiller de sueur.

— Mais c'est tout naturel, formula-t-il avec contrainte.

— Eh bien, mon ami, s'écria Cyrano en soulevant la portière d'une chambre voisine, ouvrez donc les bras, votre frère est revenu : le voici !

Ce coup de théâtre préparé par Cyrano, prévu peut-être pas Roland, brisa les forces de ce dernier, et le fit se cramponner convulsivement au bras de son interlocuteur.

Pendant une seconde, il ne vit plus, il n'entendit plus. Mais lorsque, dans ce frère qu'on lui présentait et qui, tremblant, éperdu de joie et d'espérance, lui tendait les bras, il put reconnaître le bohémien de l'avant-veille, l'audacieux aventurier qui s'était fait son rival, l'homme qu'il avait ignominieusement chassé, une sourde exclamation s'échappa de la poitrine du comte, et il se rejeta violemment en arrière pour échapper à cette odieuse vision.

— Lui ! lui ! répéta-t-il ensuite en serrant instinctivement le poings.

— Lui ! dit Cyrano. Regardez-le : n'a-t-il pas tous les traits de votre père ?

Pendant que Roland jetait un regard troublé et indécis sur son frère, Manuel s'approcha doucement et, fléchissant le genou devant le comte :

— Mon frère, dit-il, la Providence nous a placés, il y a deux jours, en face l'un de l'autre et rien ne nous a dit que le même sang coulait dans nos veines. Je vous ai doublement offensé alors : je vous en demande pardon ; vous êtes l'aîné des Lembrat, vous me trouverez désormais fidèle au dévouement, à l'amitié et au respect que je dois au chef de ma famille ; ma vie fut obscure et misérable, mon honneur est intact ; donnez-moi votre main, mon frère, je suis resté digne de la serrer.

Roland fit un violent effort pour paraître calme, et, tendant, comme à regret, la main à Manuel :

— Relevez-vous, Monsieur, prononça-t-il. Il ne m'est pas permis encore de laisser éclater franchement ma joie ; il faut d'abord que le jour se fasse sur votre situation. Avant de vous donner ce titre de frère que vous revendiquez, j'ai besoin d'une preuve, d'une preuve concluante.

— Parbleu, mon cher Roland, lança Cyrano d'une voix mordante, vous ne faites guère honneur à ma loyauté, ce me semble ; croyez-vous que ce soit un frère d'occasion que je vous présente ? En tout cas, cette preuve ou ce témoignage qu'il vous faut, vous allez l'avoir.

Et s'adressant à Manuel :

— Va, dit-il, et ramène Ben-Joël ; nous t'attendons.

Pendant que le jeune homme courait à la Maison du Cyclope, Cyrano mit le comte au courant de ce qui s'était passé. Il lui parla des notes consignées dans le livre de Joël, notes confirmées par le témoignage du bohémien auquel, au besoin sans doute, s'ajouterait celui de Zilla, et Roland comprit qu'il n'y avait plus, pour le moment, qu'à s'incliner devant la destinée qui lui était faite.

Manuel ne tarda pas à revenir, ramenant son compagnon d'aventures. A la vue de Roland, la physionomie de Ben-Joël s'éclaira soudainement ; le rusé coquin voyait les choses se dessiner.

Une expression de contentement se peignit en même temps sur les traits du comte. Dans ce bandit à l'air hypocrite, à la démarche oblique, il avait bien vite reconnu une nature prête à toutes les concessions, et il s'était dit spontanément :

« C'est là qu'il faut frapper pour vaincre. »

Ben-Joël, interrogé, répéta docilement tout ce qu'il avait dit la veille. Comme la veille aussi, il refusa de livrer le précieux livre. Sur ce point le comte n'insista pas, et, tendant avec une apparente franchise la main à Manuel :

— Mon frère, dit-il, toutes mes hésitations sont tombées. Bergerac répond pour vous, et je sens au mouvement de mon cœur que vous êtes vraiment celui que j'attendais ; venez, je vais vous présenter moi-même à tous mes vieux serviteurs, dont plus d'un se souviendra de l'enfant perdu.

« C'est bien parler, mais est-ce sincère ? » pensa Cyrano.

Manuel prit la main que son frère lui abandonnait et la baisa respectueusement.

— Voyez-le, dit Savinien au comte, il a vraiment bonne grâce ; avant huit jours, nous en aurons fait un raffiné.

« Avant huit jours, répéta mentalement l'aîné des Lembrat, il aura repris ses guenilles. »

Et se tournant vers Ben-Joël :

— Tiens, fit-il en versant dans la main du bohémien tout l'or que ses poches contenaient, voilà un premier témoignage du plaisir que tu me causes.

Puis, tout bas, il ajouta, tandis que Manuel pleurait de joie sur l'épaule de Cyrano :

— Où te trouve-t-on, quand on a besoin de toi ?

— A la Maison du Cyclope, près de la porte de Nesle, Monseigneur.

XI

Roland de Lembrat avait sa demeure dans la rue Saint-Paul. En arrivant à Paris, où il comptait passer la plus grande partie de son temps, le comte avait acheté dans cette rue un hôtel, entouré de jardins et d'un aspect seigneurial qui flattait fort la vanité de son nouveau propriétaire.

Le premier étage de cette vaste maison était en grande partie occupé par une salle lambrissée de chêne et ornée de ces lourdes dorures comme on en voit encore dans les vieux appartements du Louvre. Autour s'ouvraient d'autres pièces, dont l'une était la chambre à coucher de Roland de Lembrat.

Deux jours après les scènes qu'on vient de lire, le comte, ayant congédié ses gens, se promenait avec agitation dans cette chambre. Quand il eut arpenté l'appartement dans tous les sens, s'arrêtant parfois et grondant comme un tigre en cage, il vint s'asseoir devant une table et se mit à feuilleter quelques papiers. Puis il saisit une plume et aligna des chiffres d'un air pensif ; besogne singulière pour un gentilhomme de mœurs brillantes et dissipées, comme l'était le comte Roland. Que faisait-il ? Il comptait tout simplement ce qu'allait lui coûter la résurrection de son frère.

Son calcul terminé, Roland écrasa la plume sur le papier et

plongea sa tête dans ses mains. Evidemment le mot du problème qu'il étudiait n'apparaissait pas encore clairement dans son esprit.

— Bah ! fit-il tout à coup en se levant et comme répondant à une pensée intime, à quoi bon ? J'ai mieux que cela ; quand on ne peut défaire le nœud, on le tranche.

Le comte prit un flambeau, dont il abrita la flamme avec la main, ouvrit une porte et s'enfonça dans un corridor de service longeant les grands appartements. Au bout de ce corridor, il éteignit la lumière qu'il portait, souleva une draperie et se trouva dans un étroit cabinet, dont le sol couvert d'un tapis amortissait le bruit de ses pas.

Étendant la main en avant, le comte marcha doucement jusqu'au mur et chercha du doigt une cheville enfoncée dans la cloison. Cette cheville trouvée, il la retira discrètement et appliqua son œil au trou où elle s'adaptait. Voici ce que vit alors le comte Roland.

Un jeune homme était debout dans la chambre voisine ; c'était Manuel, c'était Ludovic de Lembrat, depuis la veille installé à l'hôtel de la rue Saint-Paul. Un élégant costume de satin gris faisait valoir sa bonne mine et sa fière tournure. Il ne restait plus rien sur toute sa personne qui pût faire reconnaître l'homme des jours précédents. En entrant dans sa nouvelle condition, Manuel n'avait presque rien à acquérir. Plus instruit que la majeure partie des gentilshommes de ce temps, il en avait d'instinct adopté les galantes manières et pouvait très honorablement faire figure au milieu d'eux.

Pour revenir brièvement sur son passé et le lier aux événements qui vont suivre, nous dirons comment était né l'amour du jeune homme pour Gilberte de Faventines. Simple histoire, vieille comme l'homme et toujours nouvelle cependant ! Il avait vu une fois Gilberte à sa fenêtre, et, comme un rêveur, comme un poète, comme un fou, — charmante folie, — il s'était empli l'âme et les yeux de cette vision. Aimer, c'est se sentir vivre. Manuel aimait. Que la femme fût loin ou près de lui, il ne s'en souciait pas encore : il la voyait à la dérobée ; le soir, il se glissait le long des murs, escaladait sa fenêtre pour poser un bouquet sur la grille du balcon, et s'en allait.

C'était tout.

Et il était heureux, heureux de ce mystère, de ces tressaillements profonds qu'il connaissait pour la première fois, de cette

chimère qui peuplait son esprit de rêves indécis. Il ne savait même pas le nom de sa divinité. Dans ces doux préludes de la passion, ce que l'on aime avant tout, ce n'est pas l'amante, c'est l'amour avec ses incertitudes charmantes, avec ses joies immenses faites de mille riens délicieux.

Maintenant que Manuel pouvait se raisonner, maintenant qu'il était quelque chose, ses sentiments vagues se coordonnaient et prenaient un corps. L'amour n'était plus chez lui une force sans direction. Sa religion avait une idole dont rien ne le séparait plus. Il pouvait espérer, il pouvait vouloir.

Telle était du moins sa croyance, au moment où Roland de Lembrat vint l'épier dans l'intimité de sa nouvelle existence.



Ils arrivèrent sans encombre au logis de Ben Joël.

Le regard du comte tomba droit sur Manuel. Le jeune homme n'était pas seul, car il parlait avec animation. Roland chercha l'interlocuteur, d'abord invisible, auquel s'adressait son frère, et aperçut Cyrano étendu dans un vaste fauteuil, au coin de la cheminée.

Cet examen terminé, le comte ne songea plus à regarder ; il écouta. La voix claire et bien accentuée du poète ne tarda point à parvenir à son oreille.

— Ainsi, mon cher Ludovic, fit cette voix, tu es satisfait de ton frère ?

— Très satisfait ! il me traite avec une grande bonté.

— C'est naturel ; mais dis-moi ?...

— Quoi ?

— T'a-t-il entretenu de la question capitale ?

— Quelle question ?

— Ta fortune.

— Il ne m'a rien dit, et je ne lui ai rien demandé.

— Réserve qui t'honore ; il faudra pourtant en venir là.

— Pourquoi ? Mon frère m'a bien accueilli ; il a prévenu tous mes désirs; je n'ai rien à exiger.

— Oh ! ces poètes ! sourit Cyrano, comme ils font bon marché de la vie ! Je suis là, heureusement.

— Que veux-tu faire ?

— Parbleu ! je veux que ton indépendance soit assurée, que tu sois chez ton frère non comme un obligé, mais comme un égal, et pour cela...

— Pour cela ?

— Je vais faire valoir le testament de ton père.

— Je t'en prie, ne blesse pas les sentiments de Roland.

— Sois tranquille, je parle pour l'avenir seulement. Reste un mois, deux mois dans la situation que ton frère t'a faite ; après, nous verrons.

— C'est cela, attendons ; il sera toujours temps de soulever ces ennuyeuses questions ; j'ai d'ailleurs de plus sérieuses préoccupations.

— Lesquelles ?

Manuel regarda Cyrano, puis avec un soupir :

— Savinien, dit-il, as-tu donc oublié mon amour ?

— Diable ! grimaça le poète, voilà, en effet, où le bât nous blesse. Ton frère te prime, mon ami.

Le comte prêta une plus vive attention, car, comme s'ils eussent eu l'intuition de son espionnage, les deux interlocuteurs avaient baissé sensiblement la voix.

— Mon frère ! répéta Manuel. Aime-t-il, en effet, Mlle de Faventines, ou ce mariage n'est-il qu'une affaire de convenance ?

— Il l'aime, je le crois ; reste à savoir si elle l'aime, elle ; cela, je ne le crois pas.

— Alors ?

— Alors, ce n'est plus qu'une question de respect pour la parole donnée, et décemment, ce n'est pas toi qui peux songer à demander à ton frère le sacrifice de sa position.

— C'est vrai, avoua tristement Manuel, je suis condamné à me taire. Pourtant...

— Achève.

— Si Mlle de Faventines elle-même...

— Jeune présomptueux, tu as donc deviné qu'elle t'aimait ?

— Non ; mais n'est-il pas permis à celui qui se sent menacé dans ce qu'il a de plus cher de se rattacher à toutes les espérances ?

— Sans doute. Un mot toutefois. Prochainement tu verras Gilberte, car ton frère et moi-même nous ne pouvons fermer l'hôtel de Faventines au vicomte de Lembrat, comme on l'eût fermé à l'aventurier Manuel.

— Eh bien ?

— Quand tu la verras, que feras-tu ?

Un tremblement invincible altéra la voix de Manuel.

— La voir, fit-il avec une sorte de crainte naïve, lui parler sans lui faire offense ! je n'avais pas songé à cela ?

— Il faut y songer ; voyons !

— Tiens, fit résolument Manuel après un court silence, dis-moi que je suis coupable, que je suis ingrat, que je suis déloyal ; mais si je vois Gilberte, si je lui parle, mon premier regard sera un éclair de passion, mon premier mot un serment d'amour ; je le sens à ma main qui tremble, à mon cœur qui bouillonne, je n'aurai pas la force de garder mon secret. Je suis un enfant sauvage, vois-tu, Savinien ; l'habit que je porte ne m'a pas changé tout entier. Si je ne résiste pas à cette voix qui me crie : « Aime, va et jette ton cœur aux pieds de cette femme » ; si je commets cette lâcheté de trahir la confiance de mon frère, j'irai vers Roland et je lui dirai : « Chassez-moi, reniez-moi, rendez-moi mes haillons et ma misère, oubliez que j'existe, mais ne me demandez pas de renoncer à mon amour ! »

— Et après ? interrogea froidement Cyrano, sans paraître surpris du ton quasi farouche dont cette déclaration était faite.

— Après ? continua Manuel, ne me restera-t-il pas mon nom ?

— Maigre fortune.

— Cela suffira pour que le roi m'accepte pour un de ses soldats ; avec du courage et de la bonne volonté on arrive à tout.

— La cape et l'épée, c'est bien maigre, mon cher, et le blason de Faventines a furieusement besoin d'être redoré.

Manuel n'écoutait plus. Il rêvait, il bâtissait un nouvel échafaudage de chimère.

— Il est tard, fit Cyrano en se levant pour se retirer. Tu ré-

fléchiras à tout cela; mais le plus prudent serait de tout oublier.

— Non! formula nettement Manuel.

— Après tout, conclut le poète en rattachant son épée, advienne que pourra, tu sais que mes vœux sont pour toi.

« J'en sais assez, pensa le comte Roland, en quittant son observatoire pour retourner dans sa chambre ; ce n'est plus une guerre sourde qu'il faut pour briser cet homme, c'est un coup de foudre. »

Après cette réflexion, il sonna. Un valet parut. A la façon dont il aborda son maître, il était facile de comprendre que ce n'était pas là un serviteur de la commune espèce. Sa face bistrée s'éclairait d'un sourire presque familier; on devinait en lui un de ces maroufles qui se savent indispensables en certaines occasions et pour qui les scrupules sont passés depuis longtemps à l'état de légende.

Il aborda tranquillement son maître et se tint debout devant lui, attendant la question qu'on allait lui poser.

— Rinaldo, prononça le comte, te souviens-tu bien de ce que je t'ai dit hier?

— Si j'ai bonne mémoire, Monseigneur m'a parlé de la venue de son jeune frère et du petit désagrément qu'elle lui cause.

— Je t'ai dit aussi que j'aurais besoin de toi.

— Me voici, répondit simplement Rinaldo, non sans une légère nuance d'orgueil.

— Dans huit jours, reprit Roland, il n'y aura plus ici d'autre maître que moi.

— Si tôt? fit le confident ; nous avions dit, il me semble, Monseigneur, que ce serait pour plus tard.

— J'ai changé d'avis, répliqua sèchement Roland.

— Alors il ne nous reste plus qu'à chercher le moyen de nous débarrasser honnêtement du jeune homme.

— Précisément.

— Nous avons d'abord la suppression définitive?

— Non, pas de sang... pas encore du moins.

— La négation de la preuve?

— Peut-être.

— Le témoignage de quelques braves gens que je sais.

— Nous y songerons ; pour le moment tu vas m'accompagner. L'homme qui tient entre ses mains le secret de la naissance de Manuel est celui qu'il faut gagner tout d'abord. En ce qui con-

cerne Cyrano, qui m'a mis cette belle affaire sur les bras, nous verrons plus tard.

— Où allons-nous ?

— A la Maison du Cyclope.

Malgré l'heure avancée de la nuit, le comte et Rinaldo, d'ailleurs bien armés, arrivèrent sans encombre au logis de Ben-Joël.

Quand le bandit vit paraître Roland de Lembrat, il eut un sourire d'une suprême éloquence.

— Je vous attendais, Monseigneur, dit-il.

— Tu m'attendais, et pourquoi cela, je te prie?

— Parce que j'ai beaucoup réfléchi et beaucoup observé, Monseigneur, répondit-il avec une impudence railleuse.

Les trois hommes s'enfermèrent dans la chambre de Zilla et eurent ensemble un long et mystérieux entretien. Quand le comte quitta la Maison du Cyclope, une pâle lumière envahissait doucement le ciel ; le jour allait paraître.

XII

Roland de Lembrat paraissait radieux. Zilla accoudée à sa fenêtre baignait son front dans l'air frais du matin, et un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres entr'ouvertes...

Roland n'était nullement pressé de presenter son frère au marquis de Faventines. Mais ce dernier trancha les hésitations du comte en venant lui-même à l'hôtel de Lembrat féliciter Manuel de sa résurrection. Le même soir, les deux frères se rendirent chez le marquis sur son invitation expresse, et pour la première fois, depuis la scène de l'improvisation, Manuel se trouva en présence de Gilberte.

— Mademoiselle, dit Roland de Lembrat à la jeune fille, avec un sourire dont personne ne remarqua la perfide douceur, voici l'audacieux poète que vous avez si galamment inspiré l'autre jour. Il pourra maintenant vous dire des vers tout à son aise. Ce n'est plus un étranger, c'est mon frère... le vôtre, ajouta-t-il avec intention.

Gilberte et Manuel se regardèrent, et une vive rougeur envahit les traits de Mlle de Faventines, tandis que le jeune homme balbutiait quelques mots dont il n'eut pas même conscience.

Cette présentation faite, le comte Roland laissa son frère et sa

fiancée en tête-à-tête et vint s'asseoir à côté de la marquise. Il lui plaisait de jouer ainsi avec le feu, de donner libre carrière aux amoureuses entreprises de Manuel. Les résultats possibles de cette entrevue le préoccupaient médiocrement. N'avait-il pas le sentiment de sa force, et ne savait-il pas maintenant que d'un mot, quand il le voudrait, il rejetterait son frère dans le ruisseau d'où Cyrano l'avait tiré?

Quand le trouble qui l'avait d'abord saisi se fut dissipé, Manuel s'assit résolument à côté de Gilberte et se décida à ne pas perdre une minute pour sortir de la position dont Bergerac lui avait clairement montré la délicatesse. Manuel, nous l'avons vu, était une nature prime-sautière, étrange composé d'audace et de réserve ; son esprit n'avait point peut-être toute la tenue que les circonstances eussent exigée. En retrouvant son frère, il lui avait promis obéissance, amitié et respect ; et voici que déjà son amour l'emportait et qu'il ne songeait plus à ses engagements. Croyant faire assez en renonçant aux bénéfices de sa naissance, il allait donc, sans scrupule, où son cœur le poussait. Il était jeune, il ne savait rien des petits compromis ayant cours dans le monde, et, par-dessus tout, il aimait follement. Qui aurait pu lui reprocher ce qu'il pouvait y avoir d'absolu dans sa pensée?

— Mademoiselle, dit-il à Gilberte, le grand événement qui s'est accompli dans mon existence ne m'a point fait oublier le passé. Et, dans ce passé, il est une chose dont je dois vous demander pardon.

La jeune fille attendait presque ce début. Cependant elle tressaillit; puis songeant que ce n'était plus le pauvre chanteur des rues qu'elle avait devant les yeux, mais un gentilhomme, le frère de son fiancé, et qu'il lui était impossible d'échapper à cet entretien plein de dangers, elle se composa un maintien grave, presque glacial, et regarda Manuel comme pour l'interroger.

— Oui, reprit ce dernier, j'ai à vous demander pardon. Quand je n'étais rien, mon audace, si grande qu'elle fût, ne pouvait vous atteindre ; maintenant...

Et, comme il hésitait, Gilberte répéta :

— Maintenant?

— Maintenant, acheva Manuel, je sens que le gentilhomme doit s'excuser de l'offense que vous a faite l'aventurier.

— Vous avez rompu avec votre ancienne existence, Monsieur, il faut oublier tout ce qui se rattache à 11

— Oublier ! fit le jeune homme. Vous me demandez la seule chose qu'il me soit impossible de promettre ; ordonnez-moi de m'humilier devant vous, rappelez-moi au respect que je vous dois, mais n'exigez pas le sacrifice de mes souvenirs.

Gilberte ne répondit pas.

— Tenez, Mademoiselle, reprit Manuel, s'enivrant au son de ses propres paroles et tout ébloui par la radieuse beauté de Gilberte, il faut que je me confesse à vous. Quand vous saurez toute ma vie, vous aurez peut-être pour moi une parole d'indulgence ou de pitié.

Il parla, toujours encouragé par le silence de celle qui l'écoutait ; il dit tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait osé. Il raconta comment il se glissait la nuit dans l'ombre des murailles de l'hôtel de Faventines ; il éclaircit le mystère des bouquets qui, chaque matin, fleurissaient la fenêtre de Gilberte ; il révéla tous ses rêves, toutes ses aspirations vaines, toutes ses folies de poète et d'amoureux.

En l'écoutant, Gilberte sentait se fondre son cœur dans sa poitrine et sa respiration s'arrêter. Elle oubliait son père, elle oubliait Roland, elle oubliait tout.

La vue de Roland vint tirer les deux jeunes gens de cette situation pénible et charmante. Le comte était là depuis un instant, les couvant d'un regard de flamme.

Ce soir-là, Manuel quitta le salon du marquis et rentra chez lui, sans revenir de l'égarement délicieux dans lequel son entretien avec Gilberte l'avait plongé. Les jours suivants, le vicomte Ludovic retourna à l'hôtel de Faventines.

Le reste se devine. Manuel et Gilberte s'aimaient. L'aveu de cet amour sortit de leurs lèvres, presque sans qu'ils s'en doutassent ; l'avenir était maintenant devant eux plein de trouble et de menaces.

Vers le septième jour qui suivit sa visite à la Maison du Cyclope, — et les choses en étant au point que nous venons de dire, — le vicomte Roland de Lembrat pria son futur beau-père de vouloir bien assister, avec Mme de Faventines et Gilberte, à une fête qu'il se proposait de donner le surlendemain.

— J'ai cru vous être agréable, termina-t-il, en conviant à cette réunion messire Jean de Lamothe, votre docte ami.

— Le grand prévôt ! se récria le père de Gilberte. Hé ! mon

cher comte, vous savez bien qu'il ne se plaît guère à nos veillées profanes.

— Soyez tranquille, il viendra, et je vous réponds qu'il tiendra bien sa place à l'hôtel de Lembrat, fit le comte avec un sourire qui, malgré lui, s'égara vers Manuel.

Cette fête dont venait de parler Roland ne devait pas avoir lieu à l'improviste. Rinaldo en avait fait faire activement les préparatifs, et tout était prêt déjà lorsque son maître lança ses invitations. Le matin du grand jour, Ben-Joël reçut un billet contenant simplement ces mots :

« Ce soir. »

Pendant que s'ourdissait dans l'ombre la trame qui devait l'envelopper, Manuel s'habillait pour la fête, tout en chantant à demi-voix une chanson d'amour dans laquelle le nom de Gilberte revenait incessamment comme un doux refrain...

Roland de Lembrat avait beaucoup d'amis sans doute, car dans ses salons se pressait une foule brillante et bruyante. Pour cette soirée, il avait convié la fine fleur de la cour et de la ville. On s'étouffait un peu, condition indispensable au succès d'une fête.

La première figure qu'aperçut le marquis de Faventines, en pénétrant dans le salon, fut celle de messire Jean de Lamothe. Le grand prévôt avait l'air plus grave et plus guindé que de coutume.

— Vous ici? lui dit gaiement le marquis, vous le savant, vous le sage, au milieu de cette folle société?

— La justice est bien partout, monsieur le marquis, répondit solennellement le vieillard.

— Je le sais; mais ce n'est pas le juge que je rencontre ici, je pense, c'est l'ami?

— L'un et l'autre, Marquis.

— Vous êtes bien sérieux, ce soir; en voulez-vous toujours à Bergerac, et, sachant le trouver ici, êtes-vous venu pour le convaincre de magie, d'hérésie et d'offense envers la religion?

— Non, mais le tour de Bergerac viendra, n'en doutez pas.

— Bon! Et de qui donc le tour est-il venu, s'il vous plaît? Nous sommes ici tout à notre plaisir; nous fêtons la présence de Ludovic de Lembrat, nous partageons le bonheur de son frère; sans nous en douter, mon cher ami, marcherions-nous sur des serpents, ou bien la maison du comte cacherait-elle des conspirateurs?

— Non, fit Jean de Lamothe assez sèchement.

— Alors je n'y comprends rien.

Le grand prévôt se pencha à l'oreille du marquis et lui dit quelques mots à voix basse.

M. de Faventines, en recevant cette confidence, laissa tomber ses bras le long de son corps, puis, avec une stupeur profonde :

— Bah! fit-il, est-ce possible?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Le comte de Lembrat m'a prévenu; je ferai mon devoir jusqu'au bout.

— Étrange! étrange! murmura le marquis en s'éloignant au bras du grand prévôt.

Au moment où les deux interlocuteurs franchissaient la porte du premier salon, ils virent Gilberte s'avancer, conduite par Manuel.

Le marquis fit un mouvement comme pour courir vers le jeune gentilhomme et l'arracher d'auprès de sa fille, mais Jean de Lamothe le retint en lui disant :

— Modérez-vous; il n'est pas temps encore.



Oublier! fit le jeune homme.

Manuel et Gilberte passèrent et vinrent s'asseoir auprès d'une fenêtre ouverte sur les jardins. La nuit était transparente et tiède, de vagues aromes montaient dans l'air, et dans la profondeur des massifs on entendait des voix et des éclats de rire.

— Ainsi vous l'avouez, disait Manuel, pour qui l'histoire du commencement de son amour était un thème inépuisable, vous m'aviez reconnu?

— Dès le premier moment; une divination, sans doute.

— Ah! vous allez me donner de l'orgueil, Gilberte. Quoi! ce pauvre bohème, ce poète de la rue, vous l'avez aimé, malgré les préjugés, malgré le monde?

— Et malgré moi, Ludovic. Oui! je souffrais, persuadée que rien ne pouvait nous réunir, et je me promettais de vivre, sacri-

fiée peut-être, mais gardant, comme une consolation, le souvenir de mon émotion première.

— Chère Gilberte! Quand donc pourrai-je proclamer hautement mon bonheur?

— Quand vous aurez le courage de dire loyalement la vérité au comte, comme je veux la dire à mon père.

— Roland! c'est vrai, je l'oublie encore. Je l'oublie toujours. Pourquoi faut-il qu'en me rendant une famille, Dieu m'ait mis dans la cruelle alternative de choisir entre l'ingratitude et le malheur!

— Ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser ici, Ludovic.

— Qui donc?

— Moi-même. Je n'ai pas eu le courage de résister à la volonté de mon père, et pourtant je n'aimais pas le comte. Mais, à présent, je parlerai.

— Et mon frère?

— Votre frère est trop loyal et trop juste pour vous savoir mauvais gré de mes propres sentiments.

— Vivons donc dans le présent, Gilberte.

— Vivons dans le présent et espérons dans l'avenir.

Cyrano venait d'entrer; il aperçut les deux amoureux et vint les rejoindre.

Peu d'instants après, le comte Roland se montra à son tour. Après avoir reçu la plupart de ses invités, il s'était retiré un instant dans sa chambre, où il avait eu avec Rinaldo une rapide conférence.

— Tout est prêt, lui avait dit ce dernier.

Le comte aborda Savinien de Cyrano avec empressement.

— Hé! fit-il, vous êtes en retard; nous n'attendions plus que vous pour le divertissement.

— Quel divertissement?

— Un peu de musique, un petit ballet.

Puis à Gilberte :

— Voyons, Mademoiselle, vous êtes la reine de la fête, et je suis votre humble valet. Dois-je donner le signal?

— Mais certainement! fit Gilberte avec empressement.

Le comte frappa dans ses mains. Un rideau tendu à l'une des extrémités du salon se releva, et des musiciens rangés sur une petite estrade firent entendre les premières mesures d'un air de ballet. Ce rideau relevé laissait voir un théâtre sur lequel vinrent figurer des danseurs italiens, alors fort à la mode à Paris.

Le divertissement fut court; il n'était que le prologue de la comédie qui se préparait.

— C'est charmant, dit Cyrano. Vous êtes un homme de goût, mon cher Roland.

— N'est-ce pas? fit ironiquement le comte. Oh! je vous garde bien d'autres surprises.

A ce moment, la figure hétéroclite de Rinaldo apparut dans la baie d'une porte. Le drôle portait un plateau de rafraîchissements; d'autres domestiques le suivaient, remplissant le même office. Il avait pris pour la circonstance un air honnête, décent et presque naïf.

— Tiens! fit Cyrano, n'est-ce pas là ce coquin de Rinaldo, qui habitait Fougerolles au bon temps de notre enfance, ami Roland?

— Précisément, répondit Roland.

En même temps, il jeta au prévôt un regard d'intelligence, comme pour appeler son attention sur ce qui allait se passer. Le prévôt inclina gravement la tête, pour montrer qu'il avait compris.

Par une coïncidence fortuite, peut-être aussi par suite d'une savante manœuvre de Roland, tous les principaux personnages de l'assemblée se trouvaient groupés autour de lui.

Rinaldo fit le tour du cercle, offrant respectueusement son plateau, et ne tarda pas à se trouver en face de Manuel. Mais, au lieu de lui présenter les rafraîchissements, il se mit à le regarder, comme absorbé par une préoccupation impérieuse.

— Eh bien, qu'avez-vous à m'examiner ainsi, mon ami? demanda le jeune homme.

Rinaldo fit un soubresaut et joua à merveille son rôle d'homme surpris en défaut. Le plateau s'échappa de ses mains, et les cristaux se brisèrent avec éclat sur le parquet. Ce bruit eut pour résultat d'attirer le gros des invités vers le point où se passait la scène. Le comte avait l'auditoire qu'il souhaitait.

— Maladroit! cria-t-il à Rinaldo.

Ce dernier essuya l'épithète sans sourciller, et, s'approchant de son maître, lui dit rapidement quelques mots.

— Savez-vous, mon frère, lança alors à voix très haute Roland de Lembrat, savez-vous ce qui cause le trouble de cet homme?

— Apprenez-le-moi, je vous prie, fit tranquillement Manuel.

— Eh bien! il prétend qu'il vous reconnaît.

— C'est bien possible. Pour moi, je ne le connais pas.

— Oui, il prétend cela, insista Roland, et il ajoute...

— Il ajoute ?...

— Que vous n'êtes pas mon frère.

Un vif mouvement de curiosité se fit dans la foule. La noble assemblée flairait un scandale. Manuel eut comme un étourdissement. Il se remit pourtant, et essayant de sourire :

— Vos serviteurs sont fort plaisants, en vérité ! balbutia-t-il.

— Hé ! hé ! il y a quelque vipère sous roche, murmura Bergerac.

Rinaldo était resté debout au milieu du groupe. Manuel s'approcha de lui, et, la main sur son épaule, les yeux dans ses yeux :

— Voyons, mon ami, formula-t-il, regarde-moi bien, et dis-moi un peu qui je suis, sinon le vicomte Ludovic.

Le valet prit un air embarrassé :

— Sauf votre respect, Monseigneur, hasarda-t-il, vous êtes Simon Vidal.

— Simon Vidal, le fils du jardinier de Lembrat ! ricana Cyrano, Par Dieu ! voilà une singulière prétention !

— Oui, réitéra Rinaldo, le petit Simon, qui a été perdu le même jour que le second fils de notre pauvre maître.

Cyrano haussa les épaules, et, se tournant vers Manuel :

— Cet homme est fou ; tu n'as rien à répondre.

— Laisse-moi ; il importe que tout le monde soit juge de ma bonne foi.

Et, prenant de nouveau à partie le valet de Roland :

— Ta mémoire est bien fidèle ou bien complaisante, drôle ! A quoi reconnais-tu Simon Vidal, qui avait cinq ans lorsqu'il disparut ?

— Bah ! objecta Rinaldo, j'étais de son âge, et je retrouve tous ses traits dans les vôtres, que j'étudie depuis huit jours. D'ailleurs, s'il me restait un doute, certain détail les lèverait. Un jour, en jouant avec Simon, je lui fendis le front d'un coup de pierre. La blessure était large et profonde, ma foi !

Et Rinaldo, étendant la main vers le front de Manuel :

— En voici la cicatrice, ajouta-t-il avec calme.

A ce coup de théâtre, une rumeur courut dans la foule.

— Misérable ! s'écria Manuel, on t'a payé pour débiter de pareilles calomnies. Mon frère, au nom de la vérité, chassez cet homme.

Roland eut un ricanement méprisant. Son tour était venu de donner la réplique dans cette scène platement infâme.

— A bas le masque, Monsieur ! répliqua-t-il ; cet homme a dit la vérité ; il y a huit jours que vous me trompez.

— Que dit-il ? murmura Gilberte, qui assistait avec une sorte de stupeur à cet incident.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, Roland ! intervint soudainement Cyrano, sans laisser à son protégé le temps de répondre.

— Laissez-moi, Bergerac ; depuis trois jours je sais que celui-là qui se dit mon frère est un imposteur ; depuis trois jours je dompte ma colère. Le témoignage d'un valet est insignifiant, je le veux bien ; mais, à force de recherches, de questions et de menaces, j'en ai recueilli d'autres plus terribles. Sûr d'atteindre le coupable, je l'ai laissé s'endormir dans sa fausse sécurité ; j'ai voulu confondre ce misérable au milieu d'une fête, aux yeux de ce monde qui m'avait vu l'accueillir à bras ouverts. La reconnaissance a été éclatante et publique ; le châtiment doit être éclatant et public à son tour.

Manuel se réfugia instinctivement auprès de Cyrano.

— Savinien ! Savinien ! murmura-t-il éperdu, défends-moi, car je ne trouve rien à répondre.

Cyrano était prêt à la riposte.

— Ah ! vous jouez une terrible partie, comte de Lembrat, dit-il. Songez-y : les preuves de l'identité de Ludovic existent, et j'ai entre les mains, moi, une arme dont vous ne connaissez pas la valeur : le testament de votre père.

— On vous a trompé comme nous tous, Cyrano : cet homme n'est pas un Lembrat ; il a profité et abusé de votre premier mouvement ; vous-même, en ne vous défiant pas assez d'une impression spontanée, vous avez encouragé la tromperie dont je suis victime.

Tout cela fut dit avec un calme souverain. Roland de Lembrat était décidément un rude adversaire.

— Mais, insista Cyrano, bouillant de colère, mais la ressemblance de Ludovic avec le comte ? mais la preuve écrite ?

— Je n'ai rien de plus à dire, conclut froidement Roland. J'ai dénoncé l'intrigue, c'est affaire à M. le prévôt d'en obtenir justice.

— Ah ! monsieur le prévôt est de la combinaison ? Je vous fais compliment, Roland, vous avez bien tout prévu.

Le grand prévôt s'avança, et, avec une satisfaction qu'il ne prit pas la peine de dissimuler :

— Oui, Monsieur, intervint-il, tout est prévu. Rien n'échappe à l'œil du juge, vous m'entendez? Rien! méditez ceci. Depuis trois jours, prévenu par M. de Lembrat, j'ai travaillé à démolir ce que vous aviez édifié; j'ai fait arrêter et interroger vos complices.

— Mes complices! gronda Cyrano. Sang-dieu! prévôt, veillez sur votre langue, si vous ne voulez pas que nous nous fâchions!

Devant le geste menaçant de l'irascible auteur du *Voyage à la Lune*, Jean de Lamothe fit une retraite prudente.

— Tout doux, monsieur de Bergerac, risqua-t-il une fois à distance respectueuse, je ne suis pas un matamore, moi! On ne m'appelle pas le capitaine Satan. Je vais vous prouver clairement que M. le comte de Lembrat vient d'agir selon son devoir.

— Qu'allez-vous faire?

— Produire les témoins!

— Quels témoins?

— Le bohémien Ben-Joël et sa sœur.

— Ben-Joël! s'écria Manuel, je suis sauvé.

Cyrano poussa une exclamation de colère :

— Simple que tu es, tu ne comprends donc rien?

Manuel ne comprenait rien encore, en effet; il ne soupçonnait pas toute la profondeur de l'abîme vers lequel on l'entraînait.

La porte s'ouvrit, Ben-Joël et Zilla parurent, Manuel fit un mouvement vers eux; puis, soudain, les ayant regardés, il tressaillit, s'arrêta et devint fort pâle.

Le visage de Ben-Joël était brouillé comme un ciel pluvieux; le front de Zilla était de marbre.

A ce moment Manuel se sentit vraiment perdu. Par contre, Cyrano semblait prendre son mal en patience. Avec un grand sang-froid il s'était assis et regardait.

XIII

Les deux aventuriers étaient restés sur le seuil.

— Avancez et parlez franchement.

Ben-Joël jeta un regard circulaire sur l'assemblée attentive, tout en s'avançant lentement vers la table où siégeait Jean de Lamothe, et ce fut d'un ton fort humble qu'il répondit :

— Monseigneur le grand prévôt sait que, lui ayant avoué déjà toute ma faute, je n'ai plus rien à redouter de sa sévérité.

— Nous verrons. Vous reconnaissez cet homme?

Le bohémien se tourna vers Ludovic, que lui désignait le prévôt :

— Oui, dit-il simplement; c'est Manuel, mon compagnon.

— A la bonne heure, cette franchise vous sera comptée. Dites maintenant à ces messieurs, comme vous me l'avez dit à moi-même, la raison qui vous a déterminé à faire passer ce Manuel pour le jeune Ludovic de Lembrat.

— Oui, drôle, intervint Roland, dis-nous cela; car moi surtout j'ai été la dupe de ta mauvaise foi.

Le bandit prit un ton léger :

— Eh! fit-il, ma faute est bien excusable, Monseigneur. Le hasard m'a mis en présence de M. de Bergerac, et M. de Bergerac ayant cru, à certains signes, reconnaître dans Manuel le vicomte Ludovic de Lembrat, j'ai profité de ses bonnes dispositions pour faire la fortune d'un de mes frères, fortune dont je ne pouvais manquer de tirer ma part, car Manuel n'est pas un ingrat.

Ludovic, écrasé de stupeur, commençait à douter de lui-même. en présence des explications de Ben-Joël.

— C'est une machination diabolique, interjeta Jean de Lamothe.

Cyrano, qui n'avait pas bronché jusqu'alors, se leva aux derniers mots du bohémien, et, se campant devant lui :

— Qui trompes-tu ici, Égyptiaque damné? fit-il. Ceci mérite explication.

Le frère de Zilla se courba avec une humilité un peu narquoise devant l'interrogateur et répliqua :

— C'est la vérité pure, Monseigneur.

— Tu mens! s'écria alors Ludovic, secouant sa torpeur. N'as-tu pas entre les mains la preuve de mon origine?

— Oui, appuya Cyrano, la déclaration consignée sur le livre de famille du vieux Joël. Retenez ce fait, monsieur le prévôt.

Jean de Lamothe sourit d'un air malin et demanda :

— Ce livre dont vous parlez, l'avez-vous vu, monsieur de Bergerac?

— Non.

Le prévôt haussa les épaules, et s'adressant à Ludovic :

— L'avez-vous vu au moins, vous?

— Je ne l'ai pas vu, avoua le jeune homme en courbant la tête, mais on en a parlé si souvent devant moi, et cela sans que j'y fusse intéressé, que je ne puis douter de son existence.

— Vous n'avez pas vu ce livre, trancha le prévôt sans s'arrêter à l'observation de Ludovic, parce que ce livre n'existe pas.

A son tour, Cyrano sentit le trouble s'emparer de son esprit. Une seconde lui suffit pour triompher de cette impression; il était sûr jusqu'à l'évidence de l'identité de Ludovic, et il se reprochait déjà son mouvement d'hésitation, pourtant fort excusable en si singulière aventure. De nouveau, il aborda Ben-Joël, dont il entrevoyait pour la première fois toute l'astucieuse scélératesse, et lui secouant rudement le bras :



La porte s'ouvrit, livrant passage à un exempt.

— Est-ce vrai, cela? interrogea-t-il, ne voulant pas croire à l'allégation du prévôt.

— C'est vrai!

Roland triomphait. Aucun des éléments de succès sur lesquels il avait compté ne lui faisait défaut à ce moment décisif.

— Vous voyez, Messieurs, ricana-t-il, en s'adressant à ses hôtes, vous voyez sur quelles misérables bases cet édifice de mensonge était fondé. J'ai agi comme un fou en cette affaire : je me suis contenté de la parole d'honneur d'un vagabond. Heureusement tout est facile à réparer, et ma crédulité ne m'aura pas coûté trop cher.

— Oh! Savinien, murmura Ludovic, étreignant les mains de son ami, maudit soit le jour où tu m'as tiré de mon ignorance!

— Encore une question, reprit à cet instant le prévôt, ardent

à poursuivre son enquête, et ramenant brusquement vers lui l'attention de Ben-Joël et des assistants. Vous saviez l'histoire de l'enlèvement de Ludovic et de Simon Vidal, le fils du jardinier de Lembrat?

Ben-Joël inclina la tête en signe d'affirmation.

— Ainsi, celui que vous appelez ici Manuel, c'est?...

— C'est Simon Vidal.

— Mais l'enfant volé? mais Ludovic?

— Ludovic! raconta le bohémien d'une voix un peu troublée, il est mort à l'âge de huit ans, dans le camp de mon père. Voilà tout ce que je sais, Monseigneur.

— Vous devez savoir autre chose.

— Quoi donc?

— Vous devez savoir, insinua le juge, si votre ami Manuel était de moitié dans vos beaux projets d'ambition.

L'aventurier hésita. Il eut une lueur d'honnêteté, puis la voix de Zilla lui glissa tout bas ces mots :

— Ne le perds pas.



Cette arme est celle d'un gentilhomme.

En même temps le comte de Lembrat, passant à côté de lui, murmurait :

— Souviens-toi.

Ainsi placé entre deux influences opposées, le bohémien resta un peu interdit. Il avait tout à gagner en ménageant les intérêts de Roland, et pourtant il désirait ne pas s'aliéner l'esprit de Zilla, qui, d'un mot, pouvait tout perdre.

— Répondez donc, gronda le prévôt; Manuel était-il le confident, le complice de vos projets?

Cette interpellation fut comme le grain de sable qui suffit à faire pencher le plateau de la balance. Elle emporta l'âme

de Joël dans la voie contraire à la justification de Ludovic.

— Oui, répondit-il, Manuel était mon complice.

— Misérable, rugit le vicomte hors de lui, tu mens encore, tu mens toujours ! Ah ! Zilla ! ma sœur, ma bonne Zilla, dis-leur donc, toi, que leur jugement s'égare ! tu me connais, tu sais que je suis incapable d'une pareille duperie !

Zilla avait froncé le sourcil lorsque son frère avait laissé échapper contre Ludovic une parole accusatrice. Quand Ludovic lui parla, son front reprit sa rigidité, et d'une voix froide, elle répliqua sans lever les yeux sur son interlocuteur :

— Je n'ai jamais rien su des projets de mon frère et des vôtres ; je n'ai personne à accuser, personne à défendre.

Puis, au fond de son cœur, elle se dit : « Il est tombé assez bas ; il peut m'aimer à présent. »

Ludovic allait parler ; le grand prévôt lui imposa silence pour dire sévèrement :

— Manuel, vous êtes accusé et suffisamment convaincu, ce me semble, d'avoir usurpé le nom et les titres du vicomte Ludovic de Lembrat ; vous irez attendre au Châtelet la décision de la justice.

Sur un signe de Jean de Lamothe, la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à un exempt suivi de quelques soldats.

— En prison ! réclama violemment Cyrano. Ah ! pardieu ! la chose est trop forte.

— Silence ! ordonna le prévôt.

Puis à l'exempt :

— Faites votre devoir.

L'exécuteur de la justice prévôtale s'approcha de Ludovic et lui demanda son épée.

Le jeune homme, à bout de courage, se jeta dans les bras de Cyrano ; puis, refoulant les larmes de colère et de honte qui montaient à ses yeux ardents, il tira lentement son épée et la remit à Savinien, ne voulant pas la rendre lui-même à l'exempt. Cyrano était redevenu calme ; ce fut d'une voix apaisée qu'il s'adressa à l'exempt, et avec un geste presque courtois qu'il lui tendit l'épée de Ludovic.

— Cette arme, prononça-t-il, est celle d'un gentilhomme, quoi qu'on en dise. Recevez-la donc avec respect, Monsieur. Quant à vous, prévôt, continua-t-il assez cavalièrement, sachez que je n'ai pas dit mon dernier mot, si vous avez dit le vôtre.

Puis sa main tomba dans celle de Manuel, qu'il serra avec énergie.

— Va sans crainte, mon fils, conclut-il ; va faire ton purgatoire ; je suis libre, moi, et je tiens les clefs du paradis.

Après cette phrase alambiquée, l'étrange ami de Ludovic pirouetta sur ses hauts talons, au grand ébahissement de Roland et du prévôt, surpris de le voir accepter aussi philosophiquement les conséquences de cette aventure.

Pendant ce temps, Ludovic avait pu s'approcher de Gilberte.

— Adieu, Mademoiselle, dit-il d'une voix brisée. Oubliez-moi, ma vie est finie.

Un sanglot le prit à la gorge. Il eut peur d'éclater, de paraître lâche, et, comme un fou, il se précipita hors du salon sans regarder personne, et suivi de près par l'exempt et les soldats.

— Ah ! mon père, murmura Gilberte défaillante dans les bras du marquis de Faventines, je l'aime ! je l'aime !

— Malheureuse, tais-toi, fit le vieillard, tes larmes sont une insulte pour le comte.

La jeune fille se redressa froide, résolue, inexorable :

— Le comte ! Que m'importe ? je ne l'épouserai pas.

Ce fut au tour du marquis de se raidir contre cette volonté qui s'affirmait aussi audacieusement en face de la sienne.

— Tu l'épouseras, reprit-il ; je l'ai promis, je le veux.

Tandis qu'on emportait Gilberte évanouie, et que Ben-Joël s'éclipsait prudemment avec Zilla, sous la conduite de Rinaldo, celui qu'on appelait le capitaine Satan et qui, durant toute cette scène, avait paru assez jaloux de sauvegarder sa réputation, étant resté presque complètement passif, Cyrano, disons-nous, se pencha vers Roland de Lembrat, et, tout souriant, il lui dit :

— Vous venez de porter là un fort joli coup, ami Roland, mais vous allez voir la riposte !

Louis Gallet.

(*A suivre.*)



LA MAIN

De l'instant où je sus qu'elle me trompait, je n'eus qu'une pensée, une obsession : la tuer, et je cherchai les moyens les plus pratiques pour mettre à exécution ce dessein. Serait-ce le jour ou la nuit ? La frapperais-je avec un couteau très affilé, bien pointu ? Verserais-je dans son verre, au milieu du repas, tandis qu'elle aurait la tête tournée, une de ces poudres blanchâtres qui amènent la mort foudroyante comme par enchantement ? La strangulation peut-être ? à l'aide d'une cordelette savonnée ; non... avec les doigts, c'est plus sûr ! Je fus longtemps avant de me décider ; toutes ces manières variées avaient chacune leur charme, toutes me tentaient également, et pourtant il fallait éliminer, *choisir*. Avant de prendre une résolution définitive, je me livrai au fond de moi-même aux plus minutieuses réflexions. Je ne songeais qu'à cela. J'apportais à la préparation de ma vengeance les attentions les plus délicates et mille soins d'une étonnante ingéniosité. Suprême hommage rendu à la Beauté et à la Grâce ! Je l'avais tant chérie que je ne pouvais

en conscience faire moins pour Elle. Il faut bien que le cœur soit de la partie dans tout ce qui touche de près une femme aimée. Pendant son sommeil, je la regardais des heures entières; elle dormait paisiblement dans dans des poses tour à tour voluptueuses et confiantes, et son incroyable sécurité renforçait encore ma haine. Pendant quelques mois, bien qu'elle eût été condamnée irrévocablement, je m'amusai à la laisser vivre jusqu'au jour où, lassé de ma condescendance, je décrétai : — « Ce sera pour demain. » Mon plan, comme vous allez le voir, était d'une extrême simplicité, malgré le raffinement des détails.

Je voulais... Mais je préfère ne rien vous dire à l'avance et ménager votre surprise en vous contant minute à minute la scène du meurtre.

Nous habitions la campagne à cette époque de l'année, et Mai donnait toutes ses fleurs, tous ses parfums. Un soir, après le dîner, comme elle était accoudée à la fenêtre, pensive et alanguie, je lui dis : « Veux-tu venir dans le bois, tous les deux... voir la nuit ? » Elle me répondit : « Je veux bien, nous nous embrasserons ? » Je lui demandai : « Tu n'as pas peur ? » — « Avec toi, fit-elle, oh non ! » Délicieux aveuglement ! l'inoffensive créature ne se doutait de rien. Vraiment c'était trop beau, et je regrettai qu'elle n'eût pas quelques soupçons. Mais qu'à cela ne tienne, on peut toujours les faire naître... Elle alla prendre un mantelet, et jeta un voile de dentelle sur sa tête. Nous sortîmes par la petite porte du jardin et elle se pendit aussitôt à mon bras, pressée contre moi. Sa jambe touchait la mienne à chaque pas. J'avais caché dans ma poitrine, sous ma chemise, un bon coutelas, et la lame posée à même ma peau, avait le froid d'un morceau de glace. Oh ! les tendres choses que nous nous disions : et comme elle épuisait le vocabulaire d'amour. Trois fois elle voulut s'arrêter pour avoir mes lèvres. Trois fois je m'arrêtai pour les lui donner. Et tout se taisait sous la feuillée, hormis un oiseau invisible qui jetait par saccades, dans la nuit, deux ou trois notes d'une exquise tristesse. Nous marchions dans un chemin mystérieux, hospitalier, plein de branches mouillées qui nous frôlaient le visage... Quand elle tomba de sa hauteur... de toute sa hauteur... poum ! mon couteau fiché dans le dos jusqu'au milieu du manche... un grand cri traversa la forêt, auxquels répondirent des battements d'aile effrayés, un aboiement lointain, puis plus rien. C'était fait, et bien fait.

Alors, m'agenouillant sur elle, je coupai sa main droite, coupable d'infidèles caresses, de câlinements adultères, et, laissant son cadavre devenir la proie des fouines, des renards et des loups, je rentrai chez moi tenant par son pouce cambré, cette main qui saignait. Et je me faisais l'effet d'un chasseur adroit qui revient secouant une perdrix molle ou une caille tiède encore. Je montai dans *notre* chambre et je jetai la main sur une table. Après quoi, ayant allumé une bougie, je m'assis avec un grand soupir de satisfaction. Mais soudain, mes yeux étant tombés sur la table, je vis une chose terrifiante... impossible... La main coupée remuait — doucement c'est vrai,... crispations à peine perceptibles, — mais elle remuait, et de posée qu'elle était sur le dos, elle se retourna toute seule, se mit sur ces cinq doigts comme un crabe assurant ses pattes, et s'avança. Je restai pétrifié. Elle arriva au rebord de la table, le contourna, descendit le long du pied et courut sur le parquet avec une vélocité surprenante, pour aller se refugier sous mon lit.

Quelle angoisse ! Jamais je ne pourrais dormir, ni même oser me coucher. Elle allait ressortir... J'attendis. Rien ne parut.

Je pris une canne pour la traquer dans la ruelle ; elle me devina, la mâtine, et s'élançant, grimpa plus rapide et plus légère qu'une araignée jusqu'au plafond, où elle se tint, accrochée à l'envers. Puis, toujours comme une araignée... elle dévida un fil au bout duquel elle se pendit... gracieuse, se balançant au-dessus de moi. Et brusquement, voilà qu'elle s'abattit sur ma tête... Je sentis ma dernière heure arrivée... cinq crocs de fer s'enfoncèrent dans ma gorge, et, me débattant pour échapper à l'horrible bête, je poussai le hurlement le plus épouvantable qui soit jamais sorti d'un gosier humain...

Alors, un bien-être instantané succéda aux affres de la Mort... Mes yeux s'ouvrirent, reconnurent la chambre, les objets familiers qui me tiennent compagnie depuis quinze ans de veuvage. Et, — ceci vous expliquera la folie de mon cauchemar, — je vis sur ma table de chevet, posés à la même place que la veille, mes deux auteurs favoris, Edgard Poë et Tourgueneff, près de la main en marbre blanc de Celle qui n'est plus, la main de ma chère femme, que j'ai fait mouler quelques heures, après sa mort, pour en garder l'image et la forme, irréprochablement pures.

Henri Lavedan.



LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(*Suite.*) (1)

Quand le jour parut, je vis une rivière à ma droite, et une petite ville à ma gauche. J'aurais bien voulu y pénétrer car cela m'aurait intéressé de voir de près les coutumes de ces Anglais, si différentes de celles des autres peuples ; mais avec mon uniforme, c'eût été dangereux. Ma coiffure, ma moustache, tout aurait concouru à me trahir.

Je continuai donc mon chemin vers le nord, regardant continuellement autour de moi, pour m'assurer que je n'étais pas poursuivi, mais je ne vis rien.

Vers le milieu du jour, j'arrivai à un vallon retiré, au milieu duquel était une petite chaumière sans aucune autre habitation en vue. C'était une petite maison bien propre avec un jardinet

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.

devant, fermé par une barrière. Une bande de poules picoraient autour. Je me mis en observation derrière un buisson car cela me semblait juste l'endroit où je pourrais me procurer ce que je voulais. Mon pain était épuisé, et cette longue course m'avait affamé. Je résolus de faire une courte reconnaissance, et puis de marcher sur la maison, la sommer de se rendre et de me fournir ce dont j'avais besoin. J'y trouverais tout au moins un poulet et une omelette. L'eau me venait à la bouche, rien que de penser à cela.

Comme j'étais là, à mon poste d'observation, me demandant qui pouvait bien habiter cette maison retirée, je vis sortir un petit homme alerte accompagné d'un autre plus âgé, qui portait deux grosses massues dans ses mains. Il donna celles-ci à son jeune compagnon qui se mit à les balancer de haut en bas et à les faire tourner autour de sa tête avec une extrême rapidité. L'autre se tenait auprès de lui, l'examinant avec une grande attention et de temps en temps, il lui donnait des conseils. Après avoir continué cet exercice quelque temps, il prit une corde et se mit à sauter comme une petite fille pendant que le vieux l'observait gravement. Vous devez penser si je faisais des conjectures, me demandant ce que pouvaient bien être ces gens là ; la seule idée qui me vint, c'est que l'un était un médecin, et l'autre un malade qui se soumettait à quelque singulière méthode de traitement.

J'en étais encore à mes pensers quand le vieux présenta à l'autre un gros pardessus que celui-ci endossa et boutonna jusqu'au menton. Il faisait assez chaud, et cela m'étonna encore plus que le reste. Évidemment, me dis-je, l'exercice est terminé. Mais tout au contraire, l'homme se mit à courir malgré son gros pardessus, et il se trouva que ce fut de mon côté qu'il prit sa course pendant que son compagnon rentrait dans la maison. Cela faisait admirablement mon affaire : Je prendrais les vêtements du petit homme, et je courrais jusqu'au premier village où je pourrais acheter des provisions. Les poulets étaient certainement tentants, mais il y avait au moins deux hommes dans la maison ; aussi, je me disais qu'il serait peut-être plus sage de ne pas m'y hasarder, car je n'avais pas d'arme.

Je restai tapi parmi les bruyères. Bientôt j'entendis les pas du coureur, et je le vis tout près de moi avec son gros manteau, la sueur lui coulant sur le visage. Il me sembla très solidement

bâti, mais petit, si petit que je craignis que ses vêtements ne me fussent d'aucune utilité. Encore un pas, et il allait me marcher sur le corps quand je me dressai tout d'un coup devant lui. Ah! mes amis, si vous aviez vu avec quel air il me regarda!

— Le diable m'emporte! s'écria-t-il. Il y a donc un cirque par ici, oubien on a avancé le carnaval?

Ce qu'il voulait dire, je ne prétends pas vous l'expliquer.

— Vous m'excuserez, Monsieur, dis-je, mais e me vois dans a nécessité de vous prier de me lonner vos vête nents.

— Vous donner quoi?

— Vos vêtenents.

— Ah! elle est aide, celle-là! Et ourquoi faut-il ous donner mes êtements?

— Parce que en ai besoin!

— Et si je ne eux pas?


Je vis autant d'éclairs qu'à Austerlitz.

— By jove! s-je, je n'aurai pas d'autre choix que de les prendre.

Il mit les mains dans les poches de son pardessus, et un soure passa sur son visage entièrement rasé.

— Ah! vous les prendrez! dit-il. Vous ne manquez paaudace, mon bonhomme, mais permettez-moi de vous dire que ous vous trompez d'adresse pour cette fois. Je sais qui vous êtes :

« Vous êtes un Français évadé de la prison là-bas ; il n'y a pas besoin de vous regarder deux fois pour deviner ça. Mais vous ne savez pas qui je suis, moi, autrement vous n'auriez pas essayé de jouer ce petit jeu-là. Eh bien ! mon cher, je suis le tombeur de Bristol, le champion du Sud, et c'est ici que je m'entraîne. »

Il me regarda avec de grands yeux, comme si sa déclaration allait me faire rentrer sous terre, mais je souris à mon tour, et je le toisai des pieds à la tête en relevant ma moustache.

— Vous pouvez être un homme très brave, dis-je, mais quand je vous aurai dit que vous avez devant vous le colonel Étienne Gérard, des hussards de Conflans, vous reconnaîtrez qu'il ne vous reste pas autre chose à faire que de me donner vos vêtements sans autre observation.

— Prenez garde à vous, « Monsir ! » (1) cria-t-il. Il va finir pa vous en cuire.

— Allons ! Vos vêtements, et tout de suite ! m'écriai-je e m'avançant hardiment vers lui.

Pour toute réponse, il se débarrassa de son pardessus et s planta devant moi dans une singulière attitude, un bras tendu e le poing à hauteur de l'œil, l'autre en travers de la poitrine, e me regardant avec un singulier sourire. Pour moi, je ne connais-sais rien aux méthodes de combat de ces gens-là, mais avec o sans arme, à pied ou à cheval, je suis toujours disposé à joue mon rôle. Vous comprenez qu'un soldat ne peut pas toujour choisir la manière de se battre, et il est bien obligé de se tire d'affaire comme il peut. Je me précipitai donc sur lui, et je lu lançai un grand coup de pied. Au même moment, mes deu jambes volèrent en l'air, je vis autant de chandelles qu'à Auste litz, et le derrière de ma tête sonna sur une pierre. Après cela je ne me rappelle plus rien.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur un lit de sangle dan une pièce à demi-meublée. La tête me résonnait comme un cloche, et quand j'y portai la main, je tâtai une bosse gross comme un œuf au-dessus de mon œil. Une bande de papi trempée de vinaigre était placée en travers de mon fron A l'autre bout de la chambre, le terrible petit homme était ass sur une chaise, une jambe de son pantalon retroussée et son com pagnon lui frottait le genou avec un liniment. Ce dernier sembla

(1) Prononciation populaire anglaise du mot « Monsieur ».

être de très mauvaise humeur, et ne cessait de grommeler pendant que le jeune homme écoutait, l'air sombre.

— Je n'ai jamais vu chose pareille, disait-il : voilà un mois que je me tue à vous entraîner, et quand je vous ai mis bien en forme, voilà que vous allez vous faire abîmer par un étranger, et à deux jours de votre match !

— Allons, allons, en voilà assez ! dit l'autre rageusement. Vous êtes un bon entraîneur, mais vous avez trop de langue.

— Si vous croyez que je peux me taire quand je vois de telles choses ! Si votre genou n'est pas guéri, on va dire que vous vous dérobez, et la prochaine fois, vous pourrez aller chercher quelqu'un pour parier sur vous.

— Me dérober, grogna l'autre. J'ai gagné dix-neuf luttes, et pas un homme ne s'est encore risqué à me dire en face que j'ai refusé le combat. Que vouliez-vous que je fisse avec cet individu qui voulait me prendre mes habits sur le dos ?

— Bah ! vous saviez bien que la police et les gardes étaient à moins d'un mille de vous. Vous n'aviez qu'à les lui mettre aux trousses, et vous auriez bientôt retrouvé vos frusques.

— C'est bon ! Je sais bien que j'ai eu tort, mais vous croyez que je pouvais souffrir qu'un Français, à peine capable d'enfoncer son poing dans une motte de beurre, voulût me prendre mes vêtements.

— Pour ce qu'ils valent ! Savez-vous que lord Ruflon seul a mis 5,000 livres sur vous ! Vous n'aurez pas moins de 50,000 livres de risquées sur vous mercredi. Jolie petite somme à défendre avec un genou enflé, et cela pour une mauvaise histoire avec un Français !

— Pouvais-je m'attendre à ce qu'il allait se battre à coups de pied ?

— Vous pensiez peut-être qu'il allait se battre d'après les règles du Club de la boxe ! Croyez-vous qu'ils savent seulement ce que c'est que de se battre en France ?

— Mes amis, dis-je, en m'asseyant sur mon lit, je ne comprends pas grand'chose à vos paroles, mais vous venez de dire une sottise. Nous savons si peu nous battre en France, que nous avons fait une petite visite à presque toutes les capitales de l'Europe, et nous comptons bientôt venir à Londres. Mais nous nous battons comme des soldats et non comme les gamins dans les rues. Vous me donnez un coup de poing dans la figure, je réponds

par un coup de pied. C'est un jeu de gamins, cela. Mais si vous voulez me donner un sabre, et en prendre un autre, je vais vous montrer comment nous nous battons de l'autre côté de l'eau.

Ils me regardèrent tous les deux.

— Ma foi, Monsieur, je suis content que vous ne soyez pas mort ! dit le vieux à la fin. Vous étiez pourtant dans un triste état quand nous vous avons apporté ici, le tombeur et moi : vous n'avez pas la tête assez dure pour supporter le coup de poing du premier boxeur de Bristol.

— C'est un rude gaillard tout de même, fit l'autre en se frottant le genou. Il s'est élancé sur moi comme un vrai coq de combat. Mais je lui ai allongé mon vieux coup gauche, et il est parti tout de suite les jambes en l'air. Ce n'est pas ma faute, Monsieur, je vous avais bien dit qu'il vous en cuirait.

— Vous avez du moins, reprit le vieux, quelque chose dont vous pourrez vous vanter toute votre vie : c'est d'avoir attrapé cela avec le premier boxeur de l'Angleterre. Tout le monde n'a pas cet honneur et encore, vous avez trouvé le tombeur dans sa meilleure forme, entraîné par moi, Jim Hunter.

— Je suis habitué aux coups, dis-je, en déboutonnant ma tunique et en leur montrant mes blessures.

Puis je leur fis voir ma cheville et leur montrai l'endroit de mon œil où j'avais reçu le coup de poinçon du guerillero.

— C'est un fier soldat, dit le jeune homme à son entraîneur.

— Quel champion j'en ferais avec six mois d'entraînement, répartit le vieux ; il serait capable d'étonner le monde. Quel dommage que l'on soit obligé de le renvoyer en prison.

Cette dernière remarque ne me plut guère. Je reboutonnai mon vêtement et me levant :

— Je vous demande la permission de continuer mon voyage, dis-je.

— Je regrette, Monsieur, répondit l'entraîneur. C'est bien dur de voir un homme comme vous retourner en prison, mais vous savez, les affaires sont les affaires, et il y a une récompense de 20 livres sterling. Les gardes étaient ici ce matin à votre recherche, et je les attends de nouveau bientôt.

Ces paroles me glacèrent le cœur.

— Vous n'allez pas me trahir ! m'écriai-je. Je vous enverrai le double de la somme dès que j'aurai remis le pied en France, je vous le jure sur mon honneur d'officier français.

Mais ils se contentèrent de secouer la tête. Je plaidai je suppliai, je leur parlai de l'hospitalité anglaise et de l'amitié qui doit unir les braves, mais j'aurais pu tenir le même langage aux deux massues de bois qui se dressaient devant moi sur le plancher. Je ne vis aucun signe de sympathie sur leurs figures de bouledogues.

— Les affaires sont les affaires, répétait le vieil entraîneur. Et puis, comment ferai-je pour présenter le tombeur mercredi, si la police l'empoigne pour avoir favorisé l'évasion d'un prisonnier de guerre? J'ai charge du champion, et je ne veux pas courir de risques.

Ainsi, tout était bien fini, je n'avais plus rien à espérer. J'allais être reconduit à cette affreuse prison comme un pauvre agneau étourdi échappé de la bergerie. Ils ne me connaissaient pas, et s'imaginaient que je me soumettrais à un tel sort. J'en avais entendu assez pour savoir où était le point faible de ces deux hommes, et je leur montrai, comme je l'avais souvent prouvé auparavant, qu'Étienne Gérard n'est jamais si terrible que quand tout espoir semble l'avoir abandonné. Je fis un bond, je saisis une des massues et la fis tournoyer au-dessus de la tête du tombeur.

— Arrive que pourra ! criai-je. Je vais vous mettre en état pour mercredi.

Il poussa un juron et allait s'élancer sur moi, mais l'autre le saisit à bras le corps et le força à se rasseoir sur sa chaise en criant :

— Pas de çà, jeune homme, pas de ça, tant que je serai là! Allez Français, filez vite ! Allez-vous-en pendant que je le tiens.

Le conseil était bon, et je courus vers la porte, mais arrivé là, la tête me tourna et je fus obligé de m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Songez aussi à l'état dans lequel j'étais après cette série d'aventures : les difficultés de mon évasion, ma longue course inutile au milieu de la tempête, cette journée passée dans les herbes humides, avec rien que du pain pour nourriture, ma seconde course dans la nuit et les blessures que j'avais reçues en essayant de prendre ses vêtements au lutteur. Rien d'étonnant à ce que j'eusse atteint la limite de ce que je pouvais endurer. J'avais fait tout ce qu'il était humainement possible et je ne pouvais rien de plus.

Le bruit de chevaux arrivant au galop me fit lever la tête, et, à

dix pas de moi, je vis le gouverneur de la prison de Dartmoor, lui-même, accompagné de six cavaliers.

— Ainsi, mon colonel, dit-il avec un sourire, nous vous retrouvons enfin.

Quand un brave a fait son possible et qu'il a échoué, il montre sa bonne éducation par la façon dont il accepte sa défaite. Je pris donc la lettre que j'avais dans ma poche, et faisant un pas, je la remis au gouverneur avec toute la grâce dont je suis capable.

— J'ai eu le malheur, Monsieur, lui dis-je, de détenir, malgré moi, une lettre qui vous est adressée.

Il me regarda d'un air étonné et fit signe à ses cavaliers de m'arrêter. Puis il brisa le cachet de la lettre. Je vis une singulière expression se manifester sur sa figure comme il lisait.

— Ce doit être la lettre que sir Charles Méredith a perdue, dit-il. Elle était dans la poche de son manteau. Vous l'avez entre les mains depuis deux jours?

— Depuis avant-hier soir.

— Et vous n'avez pas pris connaissance de son contenu?

Je le regardai d'un air qui lui fit comprendre que sa question était déplacée, et n'était pas de celles qu'un gentleman peut se permettre d'adresser à un autre gentleman.

A ma grande surprise il partit d'un éclat de rire.

— Colonel, me dit-il, en essayant de se contenir, vous nous avez donné, et vous vous êtes donné à vous-mêmes, vraiment trop de peine. Permettez-moi de vous lire la lettre que vous portez depuis deux jours.

Et voici ce que j'entendis :

« Au reçu de la présente, vous êtes invité à mettre en liberté le colonel Étienne Gérard du 3e hussards qui a été échangé contre le colonel Masson, de l'artillerie de la garde, en ce moment interné à Verdun. »

Et il se reprit à rire ; les cavaliers, les deux hommes rirent. Devant cette gaieté universelle, il ne me restait, à moi honnête soldat, qu'une chose à faire : m'appuyer contre le mur et rire d'aussi bon cœur qu'eux tous. Et certes, j'avais moi, pour rire, de non moins bonnes raisons : devant moi, je revoyais ma chère France, et ma mère, et l'Empereur, et mes hussards ; derrière moi, la terrible prison de Dartmoor et la lourde main du roi anglais.

IV

COMMENT LE COLONEL DÉBARRASSA L'EMPEREUR DES FRÈRES D'AJACCIO.

Quand je vous ai conté, l'autre jour, comment je gagnai la croix de la Légion d'honneur, je vous ai répété, vous vous souvenez, ce que l'Empereur m'avait dit : « Que j'étais le cœur le plus solide de toutes ses armées. » En faisant cette remarque, l'Empereur montrait la perspicacité qui l'a rendu si fameux. Il est vrai qu'il en gâta l'effet par les quelques mots qu'il y ajouta sur l'épaisseur de ma cervelle. Mais, passons ; il n'est pas généreux de s'appesantir sur les moments de faiblesse d'un grand homme. Je dirai que lorsque l'Empereur avait besoin d'un agent pour une mission délicate, il me fit toujours l'honneur de se rappeler le nom d'Étienne Gérard, bien qu'il ait paru l'oublier quand il y avait des récompenses à distribuer. Pourtant j'étais colonel à vingt-huit ans, aussi je n'ai pas de raisons pour me plaindre. Si les guerres avaient continué encore trois ou quatre ans, j'aurais pu gagner mon bâton de maréchal, et, vous savez, quand on le tenait, on n'était plus qu'à quelques pas d'un trône : Murat avait bien changé son bonnet de hussard pour une couronne, et je ne vois pas pourquoi un autre hussard n'aurait pu en faire autant. Mais tous ces rêves se sont évanouis à Waterloo, et quoique je n'aie pu réussir à fixer mon nom dans l'histoire, il est suffisamment connu de tous ceux qui ont servi avec moi dans les grandes guerres de l'Empire.

Je vais vous raconter, ce soir, une affaire singulière qui fut le point de départ de ma rapide carrière et qui eut pour effet d'établir un lien secret entre l'Empereur et moi. Mais, avant, je veux vous dire un mot seulement. Quand vous m'écoutez, mettez-vous bien dans l'esprit que vous avez devant vous quelqu'un qui a vu l'histoire elle-même. Je parle de ce que mes oreilles ont entendu et de ce que mes yeux ont vu ; en conséquence, il ne faut pas essayer de réfuter ce que je dis en m'opposant les assertions de tel ou tel savant ou écrivailleur, qui a fait un livre d'histoire ou de mémoires. Il est beaucoup de choses que ces gens-là ignorent, et que personne ne saura jamais. Pour mon

propre compte, je pourrais vous en raconter de surprenantes, n'était l'indiscrétion que je commettrais en le faisant. Les faits que je vais vous révéler, aujourd'hui, ont été tenus secrets par moi, tant que l'Empereur a vécu, parce que je lui avais donné ma parole de ne pas les divulguer, mais je ne pense pas qu'il puisse y avoir aucune forfaiture maintenant à vous dire le rôle extraordinaire que j'ai joué dans cette affaire.

Donc, vous devez savoir qu'à l'époque du traité de Tilsiett, je



J'indiquai l'endroit, dans mon œil.

n'étais que simple lieutenant au 10e hussards; je n'avais pas beaucoup d'argent et peu de chances d'être promu. J'avais pour moi, il est vrai, ma prestance et ma bravoure, et je m'étais déjà fait une réputation dans l'armée par mon habileté au sabre; mais avec la foule de braves qui entouraient l'Empereur, ce n'était pas suffisant pour s'assurer une carrière rapide. Je comptais bien que la chance viendrait pour moi, un jour; cependant je n'avais jamais rêvé que ce dût être dans des circonstances aussi notoires.

Quand l'Empereur rentra dans Paris, après la conclusion de la paix, en 1807, il vint séjourner avec l'Impératrice et la Cour

à Fontainebleau. Cette époque était l'apogée de sa gloire. Il avait, dans trois campagnes successives, humilié l'Autriche, écrasé la Prusse, et forcé les Russes à se tenir au delà du Niémen. Le vieux bouledogue, de l'autre côté de la Manche, grognait bien encore, mais il ne pouvait guère quitter son chenil. Si,



Mettez en liberté le colonel Étienne Gérard.

à ce moment nous avions pu conclure une paix durable, la France eût pris, dans le monde, une place comme jamais nation, depuis les Romains, n'en avait occupée : du moins c'est ce que j'ai entendu dire à des gens autorisés, car, moi, j'avais autre chose à penser. Toutes les jeunes filles étaient joyeuses de revoir l'armée, après sa longue absence, et je vous prie de croire que j'eus ma part des faveurs qu'elles lui avaient réservées. Vous pourrez juger des succès que je devais avoir, quand je vous aurai dit que même

aujourd'hui, à l'âge de soixante ans — mais à quoi bon insister sur ce qui est suffisamment connu ?

Mon régiment de hussards tenait garnison à Fontainebleau avec les chasseurs de la garde. Fontainebleau est, comme vous le savez, une petite ville, au cœur de la forêt du même nom. C'était un spectacle unique, à cette époque, que cette foule de Grands-Ducs, d'Electeurs, de Princes, se pressant autour de Napoléon, comme des chiens, autour de leur maître, attendent qu'il lui jette un os. Dans les rues, on entendait parler plus allemand que français : ceux qui nous avaient aidés dans la dernière guerre venaient quémander quelque récompense, et ceux qui nous avaient combattus, essayer de détourner le châtiment. Entre-temps le petit homme chassait tous les matins, silencieux et songeur, le visage pâle, les yeux gris et froids, et tous le suivaient dans l'espoir qu'il lui échapperait quelque parole. Alors, quand la fantaisie l'en prenait, il jetait à celui-ci cent kilomètres carrés, en enlevait autant à celui-là, arrondissait un royaume d'une rivière, limitait un autre d'une chaîne de montagne. Voilà comment il entendait les affaires, ce petit artilleur, que nous avions élevé si haut avec nos sabres et nos baïonnettes. Il était toujours poli envers nous, car il savait d'où venait sa force. Nous le savions aussi, nous, et nous le lui prouvions par notre attitude. Il était indiscutable, vous comprenez, qu'il était le premier chef du monde, mais nous n'avions garde d'oublier que les hommes qu'il commandait étaient aussi les premiers soldats du monde.

Or, un jour, j'étais dans ma chambre, en train de jouer aux cartes avec le jeune Morat, des chasseurs à cheval, quand la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer Lassalle, qui était notre colonel. Vous savez quel beau garçon c'était avec cet uniforme bleu de ciel des hussards qui lui allait à ravir. Nous autres, les jeunes officiers, nous étions si enthousiastes de lui que tous, nous avions pris l'habitude de jurer, de jouer, de boire et de faire le diable à quatre, tout simplement pour ressembler à notre colonel. Nous oubliions que ce n'était pas pour ses habitudes de joueur et de viveur que l'Empereur se proposait de le mettre à la tête de la cavalerie légère, mais bien pour la sûreté de son coup d'œil à juger d'une position ou de la force d'une colonne, et à saisir le moment où il fallait déployer l'infanterie ou démasquer l'artillerie. Nous étions trop jeunes pour comprendre tout cela ; cependant, nous

aussi, nous retroussions nos moustaches, nous faisions sonner nos éperons, et nous usions le bout de nos fourreaux à les laisser traîner sur le pavé, dans l'espoir que nous deviendrions tous des Lassalle. Quand il entra dans ma chambre, avec un cliquetis de sabre, Morat et moi nous fûmes sur pied d'un bond.

— Mon garçon, dit-il, en me frappant sur l'épaule, l'Empereur désire vous voir à quatre heures.

La chambre tourna autour de moi à ces paroles, et je fus obligé de m'appuyer des deux mains sur le bord de la table.

— L'Empereur désire me voir à quatre heures, répétai-je, presque avec inconscience.

— Oui, dit-il, en souriant de mon étonnement.

— Mais l'Empereur ne sait même pas que j'existe, Colonel, dis-je. Pourquoi m'enverrait-il chercher ?

— Ma foi, c'est justement ce que je me demande, répondit Lassalle, en tordant sa moustache. S'il a besoin d'un bon sabre, pourquoi va-t-il chercher un de mes lieutenants ? Il eût pu trouver ce qu'il lui fallait à la tête du régiment.

Quoi qu'il en soit, continua-t-il, en me frappant de nouveau sur l'épaule, à sa manière cordiale, il faut que chacun ait sa chance. J'ai eu la mienne, autrement je ne serais pas colonel du 10e ; je ne vous en veux pas de la vôtre. En avant, mon garçon. Je souhaite que ce soit votre premier pas vers le chapeau à plumes.

Il n'était que deux heures, aussi il me quitta en me promettant de revenir pour m'accompagner au palais. Vous devez vous imaginer quelles conjectures je faisais sur ce que l'Empereur pouvait bien me vouloir. J'allais et venais dans ma petite chambre, en proie à la fièvre. A un moment je me disais que peut-être il avait entendu parler des canons que j'avais pris à Austerlitz ; mais il y en avait bien d'autres qui avaient pris des canons à Austerlitz ! et il y avait deux ans de cela ; ou bien peut-être voulait-il me récompenser pour mon affaire avec l'aide de camp de l'empereur de Russie. Puis, tout à coup, j'étais pris d'une sueur froide, et je m'imaginais qu'il me faisait appeler pour me réprimander. J'avais sur la conscience quelques duels et quelques farces commises à Paris depuis la paix.

Mais non, ce n'est pas cela, me disais-je, en me rappelant les paroles de Lassalle : S'il a besoin d'un homme brave.

Il était évident que notre colonel avait quelque idée de ce qu'il y avait dans l'air. S'il n'avait pas su que ce fût pour mon avan-

tage, il n'aurait pas eu la cruauté de me féliciter. Cette conviction se fit plus forte dans mon esprit et me remplit de joie ; je m'assis pour écrire à ma mère et lui dire que l'Empereur m'attendait en ce moment même pour avoir mon opinion sur une affaire importante. Je souris en écrivant, à la pensée que cela ne ferait que confirmer ma chère mère dans l'opinion qu'elle avait du bon sens de l'Empereur.

A trois heures et demie, j'entendis le cliquetis d'un sabre sur les marches de mon escalier. C'était Lassalle, accompagné d'un petit monsieur, très proprement vêtu de noir, avec un jabot et des manchettes de dentelle. Nous ne connaissions pas beaucoup de civils, nous les militaires, mais ma parole, celui-ci était un de ceux qu'il nous était impossible d'ignorer. Je n'eus qu'à considérer ces yeux pleins de vivacité, ce nez retroussé d'une façon comique et ces lèvres minces et serrées, pour reconnaître que j'étais en présence du seul homme avec lequel la France et même l'Empereur avaient à compter.

— Monsieur de Talleyrand, dit Lassalle, je vous présente le lieutenant Étienne Gérard.

Je saluai, et l'homme d'État m'examina, depuis le sommet de mon panache jusqu'à la molette de mes éperons, avec un regard qui me fit l'effet d'une pointe de fleuret.

— Avez-vous expliqué au lieutenant les circonstances dans lesquelles l'Empereur le fait appeler, demanda-t-il de sa voix sèche, criarde ?

Il y avait un tel contraste entre ces deux hommes que je ne pus m'empêcher de les regarder l'un après l'autre ; le politicien petit, tout en noir, et le beau hussard en bleu ciel, une main sur la hanche et l'autre sur la garde de son sabre. Ils prirent chacun une chaise, Talleyrand, sans bruit, Lassalle avec un tapage de tous les diables, comme un cheval de bataille qui se cabre.

— Voici, jeune homme, dit mon colonel, de son ton brusque. J'étais avec l'Empereur dans son cabinet particulier, ce matin, quand on lui apporta une lettre. Il la décacheta, et eut un tel sursaut que le papier lui échappa des mains et tomba à terre. Je le ramassai et le lui remis, mais il regardait avec des yeux fixes le mur, en face de lui, comme s'il eût aperçu un spectre et répéta plusieurs fois : « Fratelli d'Ajaccio ». Je ne prétends pas savoir plus d'italien que ce qu'un homme peut en apprendre dans deux campagnes, aussi n'ai-je rien compris à ce qu'il disait. Il semblait

avoir perdu l'esprit, et vous l'eussiez pensé aussi, Monsieur de Talleyrand, si vous aviez vu son regard. Il relut la lettre, et demeura assis une demi-heure et plus sans bouger.

— Et vous ? demanda Talleyrand.

— Moi, j'étais là, debout, ne sachant que faire. Tout à coup il sembla reprendre ses sens.

« — Je pense, Lassalle, dit-il, que vous avez quelques officiers résolus au 10ᵉ ?

« — Ils le sont tous, Sire, répondis-je.

« — Si vous aviez à en choisir un sur lequel vous puissiez compter comme bravoure, mais un qui ne penserait pas trop... Vous me comprenez, Lassalle, lequel choisiriez-vous ?

« Je compris qu'il voulait quelqu'un qui ne cherchât pas trop à approfondir ses plans.

J'étais en train de jouer aux cartes avec le jeune Morat.

« — J'en ai un, dis-je, tout en moustaches et en éperons, sans autre pensée que les femmes et les chevaux.

« — C'est l'homme qu'il me faut, dit Napoléon. Amenez-le ici : à mon cabinet particulier.

C'est pourquoi, je suis venu tout droit vous chercher. J'espère que vous ferez honneur au 10ᵉ hussards.

Je n'étais guère flatté des raisons qui avaient déterminé le choix

de mon colonel, et je dus le laisser paraître sur ma figure, car il partit d'un grand éclat de rire auquel Talleyrand joignit son petit gloussement sec et saccadé.

— Un simple conseil avant que vous ne partiez, Monsieur Gérard, me dit-il. Vous allez naviguer en eau trouble, et vous pourriez trouver un plus mauvais pilote que moi. Nous n'avons aucune idée de ce que peut signifier cette petite affaire, et, pourtant, il est de la plus haute importance pour nous, qui avons charge des intérêts de la France, que nous soyons tenus au courant de tout ce qui se passe. Vous me comprenez, Monsieur Gérard ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait me dire, mais je m'inclinai et j'essayai de paraître comprendre parfaitement.

— Agissez donc avec la plus grande prudence et ne dites rien de ceci à personne, continua Talleyrand. Le colonel de Lassalle et moi, nous éviterons de nous montrer en public avec vous, mais nous vous attendrons ici, et nous vous donnerons notre opinion quand vous nous aurez dit ce qui s'est passé entre l'Empereur et vous. Il est temps que vous partiez maintenant, car l'Empereur ne déteste rien tant que le manque de ponctualité.

Je gagnai, à pied, le palais qui n'était guère qu'à une centaine de pas de chez moi. Je pénétrai dans l'antichambre où Duroc, avec son bel habit neuf, rouge et or, se démenait au milieu de la foule qui attendait. Je l'entendis qui disait à mi-voix à M. de Caulincourt que tous ces gens étaient des ducs allemands en quête, les uns, d'un royaume, et les autres s'attendant à être réduits à la mendicité. Duroc, aussitôt qu'il entendit mon nom, me fit entrer et je me trouvai en présence de l'Empereur.

Je l'avais vu, naturellement, cent fois au camp, mais je ne m'étais encore jamais trouvé face à face avec lui. Je suis certain que si vous l'aviez rencontré sans savoir qui il était, vous l'eussiez pris pour un simple petit homme, bronzé, avec le front haut, des mollets assez bien tournés, ses culottes de cachemire blanc faisant ressortir ses jambes avec avantage. Et pourtant, quelqu'un, ne le connaissant pas, ne pouvait manquer d'être frappé de la singularité de son regard qui savait prendre une expression capable d'effrayer même un grenadier. On dit qu'Augereau lui-même, qui n'avait jamais su ce que c'était que la peur, tremblait devant le regard de l'Empereur et cela à une époque où

Napoléon n'était encore qu'un soldat inconnu. Il me regarda d'un air assez doux, cependant, et me fit signe de rester près de la porte. Meneval écrivait sous sa dictée, levant sur moi, entre chaque phrase, ses yeux d'épagneul.

— C'est bon. Vous pouvez partir, lui dit l'Empereur brusquement.

Puis, quand le secrétaire fut sorti, il traversa la pièce les mains derrière son dos et m'examina sans dire un mot. Bien qu'il fût petit lui-même il aimait à avoir de beaux hommes auprès de lui, aussi je pense qu'il fut satisfait. Je restai debout une main au shako, et l'autre sur la poignée de mon sabre, les yeux fixés à quinze pas devant moi dans l'attitude que doit avoir un soldat.

— Eh bien, Monsieur Gérard, dit-il enfin, en posant son index sur un des brandebourgs de ma pelisse. On me dit que vous êtes un officier méritant. Votre colonel fait le plus grand éloge de vous.

Je voulais faire une brillante réponse, mais la seule chose qui me vint à l'esprit fut la phrase de Lassalle que je n'étais que moustaches et éperons, aussi je gardai le silence. L'Empereur dut voir sur mon visage ce qui se passait en moi ; et comme, finalement, je ne répondais pas, il ne parut pas mécontent.

— Je crois que vous êtes bien l'homme qu'il me faut, dit-il. Je ne manque pas d'hommes braves et intelligents. Mais un homme résolu qui...

Il ne finit pas sa phrase, et, pour ma part, je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Je me contentai de l'assurer qu'il pouvait compter sur moi jusqu'à la mort.

— Vous savez manier un sabre, à ce que l'on me dit.

— Assez bien, Sire, répondis-je.

— Vous avez été choisi par votre régiment pour représenter le 10e hussards au grand assaut pour le Championnat.

Je ne fus pas fâché de voir qu'il connaissait si bien mes exploits.

— Mes camarades m'ont fait cet honneur.

— Et, pour vous faire la main, vous avez insulté six maîtres d'armes dans la semaine qui a précédé l'assaut ?

— Je suis allé sept fois sur le terrain, en sept jours, Sire.

— Et vous vous en êtes tiré sans une égratignure ?

— Le maître d'armes du 23e léger m'a touché au coude gauche.

— Je ne veux plus entendre parler de gamineries de cette sorte, Monsieur, me cria-t-il, pris soudain d'une de ses rages si terribles.

Vous imaginez-vous que je place de vieux soldats dans ces situations pour vous permettre de vous exercer sur eux avec vos quartes et vos tierces ? Comment ferai-je pour tenir tête à l'Europe, si mes soldats tournent les uns contre les autres l'épée que je leur confie. Encore un mot de vos duels, et je vous briserai entre ces doigts.

Je vis passer sa main grasse et blanche devant mes yeux et sa voix était devenue sifflante et rauque. J'eus la chair de poule et je vous assure que j'aurais mieux aimé, à ce moment, me voir seul devant un carré d'ennemis. Il alla vers la table, but d'un trait une tasse de café et, quand il revint se planter devant moi, toute trace de l'orage avait disparu ; il avait ce singulier sourire qui lui venait aux lèvres, mais jamais dans les yeux.

— J'ai besoin de vos services, Monsieur Gérard, dit-il. Il se peut que je sois plus en sûreté avec un bon sabre à mes côtés, et j'ai des raisons pour choisir le vôtre. Mais je dois tout d'abord vous enjoindre le secret. Tant que je vivrai, ce qui va se passer aujourd'hui entre nous deux ne doit être connu que de nous seuls.

Je pensai à Talleyrand et à Lasalle, mais je promis.

— En second lieu, je ne veux ni de votre opinion ni de vos conjectures, et je désire que vous fassiez exactement ce que je vous dirai.

Je m'inclinai.

— Ce qu'il me faut c'est votre épée et non votre cervelle. Vous avez compris ?

— Oui, Sire.

— Vous connaissez le bosquet du Chancelier, dans la forêt ?

Je fis un signe d'assentiment.

— Vous connaissez aussi le grand sapin double où se réunit la chasse ?

S'il avait su que je me rencontrais avec une jeune paysanne trois fois par semaine sous ce sapin même, il ne m'aurait pas fait cette question. Je m'inclinai de nouveau sans dire un mot.

Il y avait longtemps que je n'en étais plus à m'étonner de quoi que ce fût. S'il m'avait demandé de prendre sa place sur le trône impérial, je me serais contenté d'incliner mon shako.

CONAN-DOYLE.

(*A suivre.*)

Traduction de GEO ADAM.

Le Gérant: F. JUVEN.

Paris.-Imp.PAUL DUPONT(Cl.)09.5.98.



LE CAPITAINE SATAN[1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite.)

XIV

Le comte de Lembrat se leva.

— Mon cher Cyrano, risqua-t-il, je comprends votre dépit, nais je n'y puis rien ; faites-moi donc grâce d'une explication ont je me soucie peu, ou d'une justification qui ne me convain-rait pas.

— Vous allez trop vite au-devant de ma pensée ; un peu de atience, Roland. Ce n'est point en présence de vos amis que je eux vous parler. Vous me remercierez bientôt de cette réserve.

— Je vous remercierai ? railla le comte.

— Oui ; mais, croyez-moi, restons-en là pour le moment. Tout l'heure vous serez libre, et nous pourrons parler à cœur ouvert... vous y consentez.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 12 Mars.

— Pour peu que cela vous soit agréable, je vais congédier mes invités.

— Non, je ne suis pas pressé ; j'attendrai.

Une heure plus tard, les salons de l'hôtel de Lembrat étaient vides. L'arrestation de Ludovic avait mis fin à la fête, et chacun avait compris l'opportunité d'une prompte retraite.

— Venez chez moi, dit alors Roland à Cyrano, nous y serons mieux pour causer.

Rinaldo, revenu depuis un instant, prit un flambeau et précéda les deux interlocuteurs. Lorsqu'ils furent arrivés dans la chambre de Roland, ce dernier congédia son valet.

— Sommes-nous bien seuls ? interrogea Cyrano.

— Oui ; mais pourquoi ce mystère ?

— Les choses que j'ai à vous confier ne doivent être entendues que de vous. Votre dignité l'exige, ce me semble.

— Ma dignité ?

— Votre dignité et votre amour-propre. C'est donc dans votre intérêt que je vous engage à éviter toute indiscrétion, car, pour ma part, surtout après ce qui vient de se passer, je m'inquiète peu des curieux qui peuvent se cacher derrière les tapisseries de votre chambre.

— Qui nous épierait ? A quel propos exprimez-vous ce soupçon ?

— A propos de Rinaldo, qui me semble fort avancé dans votre confiance.

— Rassurez-vous. Personne ne peut surprendre notre entretien. Parlez donc. Qu'avez-vous à me dire ?

Le visage de Cyrano, jusqu'alors fort placide, changea tout à coup d'expression. Ses yeux s'animèrent, sa lèvre se tordit en un rictus méprisant, et sa voix tranchante lança ces mots :

— Pardieu ! j'ai à vous dire, tout d'abord, que vous êtes un misérable !

Roland se redressa, fouetté par une fureur soudaine.

— Monsieur !

Le gentilhomme lui saisit le bras, et, le serrant nerveusement

— Doucement, comte, ne vous fâchez pas ; vous en avez perdu le droit.

— Cette insulte ! essaya de s'écrier encore Roland. Êtes-vous ivre, Bergerac ?

— Vous savez bien, rectifia nettement Cyrano, que je ne bois

guère de vin. Je ne suis donc pas ivre ; mais vous avez peur, vous, et vous cherchez à vous rassurer.

— Peur ? De quoi aurais-je peur, je vous prie ?

— De vos propres actes. Vous devinez que je prétends sauver Ludovic, et que le sauver, c'est vous perdre.

— Encore ce Manuel ? fit le comte d'un ton dédaigneux. On me rompra donc toujours les oreilles à son sujet ?

— Malepeste ! vous êtes exigeant, et vous avez les oreilles délicates, Monsieur. Tenez, vous êtes un maladroit ; vous avez voulu, la chose est claire comme de l'eau de roche, vous affranchir des charges que vous imposait le retour de votre frère, et vous avez imaginé une sotte comédie, sans songer que j'étais là pour en modifier les rôles. Si je l'avais voulu tout à l'heure, je vous aurais fait demander merci devant tous, je vous aurais fait verser des larmes de sang sur votre trahison.

— Vous ?

— Moi. Vous savez bien, n'est-ce pas, que Manuel, que Ludovic est votre frère ? A quoi bon dissimuler ? personne ne nous entend.

— Pour Dieu, Bergerac, finissons-en. Cet entretien me pèse.

— Il ne tient qu'à vous de l'abréger.

— Comment ?

— Reconnaissez la vérité ! Rendez justice à Ludovic !

— Ludovic est mort !

— Eh ! vous savez bien que non. Vous avez acheté ce drôle qu'on appelle Ben-Joël, et pour une poignée de pistoles il a répété la leçon que vous lui avez faite.

— Vous me rendrez raison de ces outrages, Bergerac.

— Tant qu'il vous plaira, quand nous aurons fini de causer. Ce livre où se trouve la preuve de l'identité de Ludovic, vous l'avez, avouez-le ?

— Ben-Joël a déclaré devant vous que ce livre n'avait jamais existé.

— Il existe. Vous ne le possédez pas, je l'admets volontiers, car ce bandit est doublé d'un fin matois qui ne donne pas ses gages à tenir au diable. En ce cas, j'aurai ce livre, moi.

Roland se prit à sourire.

— De gré ou de force, je l'aurai, tenez-le pour dit, répéta Cyrano.

Ces paroles furent prononcées avec une si énergique conviction, que le sourire se glaça sur les lèvres du comte.

— Ceci posé, reprit Cyrano, nous allons, si vous le voulez bien, parler un peu de vous, car c'est pour cela que je suis resté.

— De moi ?

— Oui, le moment est venu de vous raconter une petite histoire, si intéressante, ma foi, pour la famille de Lembrat, que votre père a pris la peine de l'écrire tout entière de sa main.

— Je ne connais pas cet écrit.

— J'aurais voulu que vous n'eussiez jamais à le connaître. Mais aux grands maux les grands remèdes.

— Que de préliminaires ! Ne dirait-on pas que vous allez prononcer ma condamnation ?

— Qui sait ? railla Cyrano.

Puis avec une bonhomie qui accentuait l'ironie de son sourire :

— Asseyez-vous Roland. Vous tremblez, je crois ?

— Merci, fit sèchement le comte, repoussant du genou le siège qui lui était offert.

— A votre aise. Écoutez donc. Mon récit, je n'en doute pas, modifiera tout à fait vos idées.

Roland haussa les épaules et fit un geste d'impatience.

— Je commence, dit le poète. Le comte de Lambrat, votre père, — et Cyrano scanda avec intention ce dernier mot, — était un seigneur fort jaloux de l'illustration de sa race et fort désireux de perpétuer le nom glorieux de ses ancêtres, — une noble ambition après tout ! Cependant, après dix ans de mariage, la femme du comte ne lui avait pas encore donné d'héritier. Les plus savants médecins, appelés au château de Fougerolles, déclarèrent enfin que Mme de Lembrat n'aurait jamais le bonheur d'être mère. Il fallait se résigner : le nom de Lembrat allait s'éteindre. Cela commence à vous intéresser, n'est-ce pas ?

— Continuez, fit Roland d'une voix brève.

— Le nom de Lambrat allait s'éteindre, et la province entière en gémissait, lorsque, contre toutes les probabilités, le comte fit proclamer joyeusement dans le pays la grossesse de sa femme. Quelques mois après, on baptisa un gros garçon. Or, savez-vous d'où sortait ce gaillard-là, promis à toutes les splendeurs d'une existence princière ? De l'étable d'un tondeur de moutons, un pauvre tenancier du comte, nommé Jacques le Cornier.

— Fable absurde ! essaya de dire le comte.

— Ce n'est pas une fable, c'est une relation fidèle des faits, écrite par votre père et signée de sa main. Le comte de Lembrat,

trompant son orgueil, avait voulu forcer la destinée. Il s'était dit : « Le nom de ma famille rayonnera encore sur le monde ; j'aurai un fils, en dépit de Dieu et de la nature. » Et il avait acheté, en grand secret, l'enfant du tondeur, avait exilé le père et la mère, morts depuis en Italie, et s'était efforcé d'oublier que son sang ne coulait pas dans les veines du nouveau-né. Cet enfant, c'était Roland de Lembrat, c'était vous !

— Infamie ! cria Roland exaspéré, vous outragez la mémoire de mon père !

— La chose est dure à supporter, continua tranquillement Cyrano, j'en conviens franchement. D'un noble comte à un misérable tondeur de moutons, il y a tout un abîme ; il faut en prendre votre parti. Je termine. — Cinq ans après la venue du faux fils, trompant réellement, cette fois, les prévisions de la science, la comtesse devint enceinte et donna le jour à Ludovic..., à Manuel, si ce nom vous est plus familier. Vous voyez d'ici le tableau. Embarras du comte, remords, reproches. Bah ! la bêtise était faite, il fallait la boire. Le comte laissa grandir les deux enfants, se promettant d'aviser plus tard. La suite vous est connue. Ludovic fut enlevé par la bande de Joël, et le comte, désespérant de le retrouver jamais, eut du moins, avant de mourir, la consolation de penser que son nom lui survivait en vous. Mais comme, après tout, Ludovic pouvait reparaître, il écrivit la confession que je viens de vous répéter et me confia la garde de cette pièce importante, qui renferme aussi l'expression de ses dernières volontés.

Roland regardait son interlocuteur, avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à déguiser.

— Rassurez-vous, ajouta Bergerac, il est dit simplement dans cet acte, après les détails relatifs à votre position, que vous rendrez à Ludovic la moitié des biens de sa famille. Le comte de Lembrat était un homme juste ; il n'a pas voulu vous faire déchoir de la position où il vous avait lui-même placé ; il n'a pas voulu vous rendre comptable d'une supercherie dont vous êtes innocent.

— Oh ! vous êtes un démon ! exclama Roland ; vous vous jouez de ma bonne foi. Comment croire que mon père a agi comme vous le dites, et, s'il l'a fait, comment admettre qu'il a laissé un témoignage écrit de sa tromperie ?

— Cet écrit existe, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Montrez-le moi.

— Malheureusement, je ne l'ai pas. Redoutant la mauvaise fortune, je l'ai confié à des mains amies. Si je mourais, ces mains-là sauraient parfaitement faire usage du trésor qu'elles détiennent.

Cette parole, qui éloignait la menace d'un danger immédiat et donnait prise au doute, rendit à Roland toute son assurance.

— Alors, fit-il, que voulez-vous faire ?

— Rien, si vous consentez à reconnaître les droits de Ludovic : aller chercher et produire publiquement le testament du comte de Lembrat, si vous persistez à vous refuser à ce que je demande.

— Tenez, Cyrano, avouez que vous avez compté sur votre finesse, qui n'a rien à envier à votre bravoure, pour me faire convenir d'une trahison imaginaire. Je suis prêt à vous rendre raison, l'épée à la main, de ce que je vais vous dire ; mais je ne crois pas à cette prétendue confession de mon père.

— Vous n'y croyez pas ?

— Non, car si elle était vraie, si elle n'était pas un conte ingénieux éclos dans votre cervelle de poète, vous ne m'eussiez pas ménagé tout à l'heure, vous eussiez proclamé devant tous la honte de ma naissance et sauvé Manuel de la prison.

— Si j'ai laissé Ludovic aller en prison, c'est que cela était nécessaire.

— Nécessaire ? répéta le comte, intrigué.

— Indispensable, pour sa sûreté.

— Je ne vous comprends plus.

— Je m'entends, cela suffit. Oh ! j'ai appris à vous connaître, comte Roland. Laisser Manuel libre, tandis que j'aurais été reprendre le testament de votre père, c'eût été l'exposer à quelque aventure. Un coup de poignard est bien vite donné. Il vaut mieux que Manuel soit en prison. Sa captivité vous délivre d'une tentation et peut-être vous épargne les remords d'un crime ?

— Me croyez-vous capable d'un assassinat ?

— Après ce que j'ai vu, déclara nettement Cyrano, je vous crois capable de tout.

— Oh ! cette fois, rugit le comte, vous me ferez réparation !

— Je ne veux pas me battre avec vous, dit Cyrano. J'ai un but plus sérieux à poursuivre. Cette déclaration ne me coûte aucune honte : j'ai fait mes preuves. Puis, d'ailleurs, je vous tuerais, et vous seriez, ma foi, bien avancé !

Le poing crispé de Roland s'abattit furieusement sur la table

placée à côté de lui; le sang-froid railleur de son adversaire l'écrasait.

— Soit, fit-il, les dents serrées; allez, partez, je ne vous crains pas. Je saurai bien rendre impuissantes vos attaques.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

— Tant pis pour vous, en ce cas. Avec le livre de Ben-Joël, avec le testament de votre père, j'aurai des armes pour vous terrasser.

— Oh! pour le livre, vous ne l'aurez pas!

— Ah! ah! fit Cyrano triomphant, vous avouez donc qu'il existe, enfin!

Roland se mordit les lèvres jusqu'au sang, comprenant trop tard la faute qu'il avait commise. Il allait répondre; Cyrano ne lui en laissa pas le temps.

— J'en sais assez, lança-t-il en se retirant; à l'œuvre maintenant. Ben-Joël d'abord; vous ensuite.

XV

Après que Cyrano eut quitté la chambre du comte, ce dernier demeura un instant immobile, réfléchissant à la gravité de sa situation. Il connaissait trop Cyrano pour douter de sa parole. La révélation qu'il venait d'entendre révoltait son orgueil et lui faisait entrevoir l'abime d'humiliation dans lequel une indiscrétion de Bergerac pouvait le pousser. L'idée de la délivrance de Manuel s'effaça momentanément de son esprit; une préoccupation toute personnelle sollicitait les ressources de son intelligence. Il fallait à tout prix éviter le scandale d'un débat public; il fallait arrêter Cyrano dans ses démarches, et le mettre hors d'état de nuire.

Cette résolution prise, Roland, peu scrupuleux sur le choix de ses moyens, appela violemment Rinaldo. Ce dernier, qui servait si bien les intérêts du comte, accourut aussitôt.

— Monsieur le comte serait-il indisposé? demanda-t-il en remarquant l'altération des traits de son maître.

— Il ne s'agit pas de cela. Peux-tu disposer de Ben-Joël ou de quelques fins limiers de son espèce?

— Ben-Joël est à notre discrétion; nous l'avons assez grasse-

ment payé pour cela, et je le sais homme à nous trouver des auxiliaires.

— En ce cas, ne perdons pas une minute.

— Que faut-il faire ?

— J'ai besoin, — pour des motifs que tu n'as pas à rechercher, de rentrer en possession d'une pièce importante écrite de la main même de mon père.

— Et cet écrit?

— Je ne sais où il se trouve; mais Cyrano en a été le dépositaire et l'a à son tour confié à quelqu'un.



La porte venait de céder sous l'effort des assaillants.

— Diable, c'est bien embrouillé, cela!

— Il n'est écheveau si embrouillé dont on ne vienne à bout avec de la patience.

— Et de l'argent, appuya Rinaldo, qui ne perdait jamais de vue les choses sérieuses.

— Tu en auras. La mission que je te confie a, pour le présent, quatre objets principaux :

Espionner habilement Cyrano et, s'il part, savoir où il va; l'empêcher d'arriver au but de son voyage; s'emparer de l'écrit de mon père, après avoir découvert le nom et le gîte du dépositaire, et, enfin, si le Bergerac, déjouant toutes les embuscades et éventant toutes les ruses, parvient à ressaisir le précieux document, le lui arracher coûte que coûte. Je t'abandonne sa peau, m'as-tu compris ?

— Parfaitement. Je vois seulement que vous me taillez là une fière besogne. Le capitaine Satan ne se laisse pas prendre sans

vert, et il a une grande diablesse de colichemarde à portée de laquelle il ne fait pas bon se risquer.

— Couard ! ruffian ! bélître ! aurais-tu peur? cria le comte irrité.

— Ne vous fâchez pas. J'ai peut-être peur, mais je suis habile, et je vous servirai mieux avec mes malices qu'un spadassin avec son épée.

— D'ailleurs, tu auras pour te soutenir Ben-Joël et sa troupe.

— J'y compte bien. Quand nous mettons-nous en campagne?

— Tout de suite.

— C'est-à-dire dès demain matin, car à cette heure le Bergerac, si enragé qu'il soit, doit dormir à poings fermés.

— C'est cela. Demain, de mon côté, je m'arrangerai pour que ce Manuel soit jugé à court délai, et si la justice du prévôt est trop lente...

Il n'acheva pas; un sinistre sourire glissa sur ses lèvres pâles. Roland était homme à atteindre et à frapper Ludovic au fond du plus sombre cachot du Châtelet.



Bergerac jetait sur le carreau un second bandit.

— Eh ! se permit de demander assez familièrement le valet, est-ce que le beau vicomte est encore en jeu?

— Vous m'interrogez, je crois, maître Rinaldo?

Rinaldo rougit et baissa les yeux hypocritement.

— Va, conclut le maître, et ne cherche pas à en savoir plus qu'il ne faut. Voici quelques subsides pour donner du courage à tes gens.

Le comte plongea la main dans le tiroir d'un meuble florentin, curieusement incrusté de pierres de couleur, de nacre et d'ivoire,

et en tira une poignée d'or qu'il jeta sans compter sur la table, devant Rinaldo.

L'Italien fit prestement disparaître le tout dans son escarcelle, et, obéissant à un geste de congé fait par Roland :

— J'aurai l'honneur, dit-il, de rapporter demain soir à Monsieur le comte le résultat de nos premières tentatives. Je vais rêver à mon plan d'attaque.

Le jour allait poindre lorsque Roland se mit au lit. En vain il appela le sommeil : il lui fut impossible de prendre une minute de repos ; il entendait encore la voix stridente de Cyrano retentir à son oreille, et le nom de son vrai père, de Jacques Le Cornier, le tondeur de moutons, lui apparaissait tracé en lettres de feu sur les murailles de sa chambre

Pendant ce temps, Cyrano dormait « à poings fermés », suivant l'expression de Rinaldo. Aussi se leva-t-il de bonne heure, ayant amplement réparé ses forces. Il appela aussitôt Sulpice, qui couchait dans le cabinet de travail du poète.

Le secrétaire se frotta les yeux, puis se leva en chantonnant, preuve évidente de la mauvaise humeur causée par un réveil aussi matinal.

— Mon fils, lui dit Cyrano, il ne s'agit plus, pour le moment, de s'escrimer de la plume pour tirer au clair odes, rondeaux et ballades ; il faut laisser l'encre sécher dans le galimard et décrocher quelque bonne rapière.

— Vous allez vous battre ? fit le clerc.

— Non pas ; mais tu vas m'accompagner dans une petite expédition, et comme l'épée est aussi légère à ta main que la plume, je ne serai pas fâché que tu puisses m'appuyer de quelques estocades, s'il en est besoin.

L'œil de Sulpice Castillan s'illumina. Cet écolier avait l'âme belliqueuse et se plaisait aux escapades. Aussi prit-il soudain une mine grave : sa mauvaise humeur venait de se dissiper comme par enchantement. Il choisit dans une panoplie une lame fine, à large coquille, la fit ployer contre le parquet, et, s'étant ainsi assuré qu'elle justifiait sa préférence, il la passa bravement dans la gaine de sa ceinture de buffle.

— Par Hercule, fit Cyrano, tu as une galante mine ainsi équipé, maître Castillan, et cela convient d'autant mieux que nous allons investir le logis d'une jolie fille.

— Pourquoi cet appareil guerrier, alors ?

— Parce que la jolie fille pourrait fort bien se trouver doublée le quelques drôles à dague fine et à main leste.

— Je comprends. Partons-nous à l'instant, Maître ?

— Nous partirons ce soir. Le crépuscule, mon fils, est meilleur ardien que le jour, des secrets qu'on lui confie. S'il y a distribuion de horions, il vaut autant que tout se passe décemment dans 'ombre, afin de ne pas ameuter les sergents et de ne point trop candaliser les bourgeois. Va-t'en muser un peu vers le Pont-Neuf, tandis que je vais saluer à son petit lever messire Jean de amothe, notre cher et aimé grand prévôt, que le diable emporte.

Cette faconde épuisée, le poète et le clerc, allègres et dispos, ommencèrent leurs courses à travers Paris.

Jean de Lamothe daigna apprendre à Cyrano que l'affaire de Ianuel exigerait une longue instruction et ne pourrait probablenent pas être jugée avant un bon mois. C'était tout ce que le oète désirait savoir. Il obtint, comme grâce spéciale, de faire asser au prisonnier un billet dans lequel il l'exhortait simplenent à la patience, et revint chez lui. Castillan n'était pas encore e retour.

Le gentilhomme déjeuna et commença une longue lettre à 'adresse de Jacques Longuépée. La lettre faite, il la serra dans n tiroir, dont il retira en même temps une bourse assez convenablement arrondie.

Le secrétaire rentra bientôt, faisant sonner cavalièrement sa apière.

— Il n'est pas l'heure, dit Cyrano. Allons dîner au *Cœur-Hardy* ; ela nous fera prendre patience.

— O Maître, vous avez toujours de merveilleuses inspirations. 'ai tout justement oublié de déjeuner, et je me sens un appétit à évorer des cailloux, à l'imitation de Saturne, père des dieux.

La taverne du *Cœur-Hardy* était située dans la rue Guénégaud, on loin de la loge de Brioché, théâtre récent de la déplorable venture du singe Fagotin. Des fenêtres de la salle basse où 'établirent les deux compagnons, on apercevait un coin du Pont-Neuf, et ce n'était pas sans doute indifféremment que Cyrano vait choisi cette maison pour y attendre l'heure de son entrerise. De la place où il était assis, il pouvait, sans se déranger, bserver tout ce qui se passait dehors, et, tout en mangeant et ausant avec Sulpice, il ne perdait pas de vue la partie du Pont-Neuf accessible à ses regards.

Le jour s'affaiblit peu à peu, les passants n'apparurent bientôt plus que comme des ombres indécises à travers les vitres plombées de la taverne, et il devint impossible à l'observateur de poursuivre son examen. Cet examen ne lui avait sans doute pas donné le résultat qu'il en espérait, car il fit entendre un sourd juron et se leva en faisant signe à Castillan de le suivre.

Tous deux descendirent le long de la Seine, se dirigeant vers la porte de Nesle. Tout en marchant, Cyrano, d'une voix discrète donna à Castillan les explications que ce dernier n'avait pas encore osé lui demander.

Bientôt la Maison du Cyclope lui apparut, découpant dans la brume naissante sa noire silhouette, illuminée vers le sommet par la verrière de la chambre de Zilla.

— Elle est chez elle, murmura Cyrano. Voyons un peu.

Les deux hommes, embossés dans leurs manteaux, se postèrent à quelques pas de la maison, à l'abri d'un orme immense qui répandait ses rameaux au-dessus de leur tête. On aurait pu passer près d'eux sans les apercevoir, tant ils étaient immobiles et comme confondus avec le tronc sombre du vieil arbre.

Les passants étaient rares sur la berge de la Seine, et les bruits de la cité commençaient à s'éteindre. C'était l'heure où les bons bourgeois rentraient chez eux et où les batteurs de pavé, rôdeurs de carrefours et autres chevaliers de la Belle-Étoile commençaient leurs entreprises nocturnes.

La faction de Cyrano et de Sulpice durait depuis une demi-heure, lorsque la porte de la Maison du Cyclope s'ouvrit silencieusement. Un homme en sortit, bientôt suivi de deux ou trois autres. Tous passèrent devant nos deux personnages sans les remarquer. Lorsque le dernier arriva près de Cyrano, le gentilhomme poussa du coude son compagnon.

— As-tu vu? demanda-t-il, dès que l'homme fut assez loin pour ne pouvoir l'entendre.

— Cet homme?

— C'est lui! c'est Ben-Joël!

— Ma foi! je n'ai pas vos yeux de lynx, et je ne saurais vérifier votre remarque.

— Je l'ai bien reconnu, et je t'avoue que je suis fort satisfait d'avoir attendu. Notre tâche se simplifie singulièrement, grâce au départ de ce coquin-là. Il entrait dans mes plans de ne pas faire de scandale, et nous allons procéder à nos recherches le plus

discrètement du monde, sous les beaux yeux de cette chère Zilla. Entrons sans plus tarder, mon fils.

XVI

Cyrano sortit du cercle d'ombre où il s'était tenu renfermé pour étudier le terrain, et vint frapper à la porte de Ben-Joël. Il avait ramené son manteau sur son visage et rabattu son feutre de telle sorte qu'on n'apercevait plus que ses yeux. Sulpice avait pris les mêmes précautions.

Au troisième heurt du marteau, la vieille logeuse vint ouvrir. Elle portait à la main une lampe à bec, qu'elle tenait à la hauteur du visage des deux visiteurs. Son inspection terminée, et voyant qu'elle avait affaire à des inconnus, elle fit mine de refermer la porte. Une main qui se tendit vers elle, lui présentant, délicatement serrée entre le pouce et l'index, une pistole toute neuve, arrêta net ce mouvement peu hospitalier. Elle cueillit prestement la pièce au bout des doigts de Cyrano, et son visage s'épanouit en un sourire quasi gracieux.

— Que désirez-vous, Monseigneur ? demanda-t-elle.

— Hé ! la vieille, gouailla Cyrano, il faut donc une clef d'argent pour t'ouvrir le bec ? Je veux parler à Zilla !

— Que lui voulez-vous ?

— Tu es curieuse.

— C'est que Zilla ne reçoit pas volontiers des inconnus, surtout à pareille heure et quand elle est seule.

Cyrano fit sonner sa bourse, où les pièces d'or et d'argent se heurtèrent joyeusement.

— Quand les inconnus ont une bourse bien garnie à offrir en échange du service qu'ils réclament, Zilla, je suppose, se préoccupe peu de l'heure qu'il est. En un mot, chère dame, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, je veux acheter un philtre d'amour.

— Si c'est pour cela, Monseigneur, fit la mégère tout à fait rassurée, vous ne pouviez mieux vous adresser. Entrez céans, prenez cet escalier, et montez tant que vous trouverez des marches sous vos pieds.

Cyrano n'avait pas besoin de tant de renseignements : il connaissait déjà le logis des bohémiens. Aussi s'engagea-t-il sans

hésitation dans le tortueux escalier de bois, sur les marches duquel Castillan faillit glisser deux ou trois fois, ce qui valut à la Maison du Cyclope un nombre égal de malédictions.

Un mince filet de lumière passant sous la porte de Zilla servit de guide à Cyrano qui, dans l'ombre de l'escalier, aurait eu de la peine à s'orienter. Il n'eut pas la peine de frapper à la porte, qui céda sous la première pression de sa main et mit presque inopinément les visiteurs en présence de la maîtresse du logis.

Zilla, vêtue d'une longue tunique de soie blanche, ouverte à l'orientale sur la poitrine, les bras nus, cerclés de bracelets d'argent, manipulait lentement le contenu d'une capsule de grès, posée sur un petit réchaud. Le visage de la jeune fille, animé par l'ardeur du feu, avait un éclat extraordinaire; et quand ses yeux noirs, veloutés et profonds, se levèrent vers les nouveaux venus, Castillan se sentit comme enveloppé d'ardents effluves et s'avoua tout bas que le soleil était froid comme glace en comparaison de ces deux astres-là.

Zilla ne parut ni surprise ni effrayée de voir son logis ainsi envahi. Elle retira du réchaud la capsule dans laquelle bouillait un liquide noirâtre, rejeta en arrière ses cheveux un peu en désordre et s'avança silencieusement à la rencontre des étrangers. Cyrano referma soigneusement la porte, et, se débarrassant de son manteau et de son feutre, il s'inclina devant Zilla, non sans une certaine nuance d'ironie.

— Monsieur de Bergerac! s'écria la gitana, dont une subite pâleur envahit les traits.

— Ma visite vous surprend, ma belle? demanda le gentilhomme. Vous deviez cependant vous attendre à me voir.

— Pourquoi? interrogea nettement Zilla, dont le regard inflexible croisa le regard narquois de Cyrano.

— Parce que... mais souffrez, interrompit le gentilhomme, que je prenne mes précautions pour que nous ne soyons pas dérangés. Castillan, mon ami, ferme la porte et mets la clef dans ta poche, je te prie.

Le jeune clerc obéit et demeura debout au fond de la pièce, attendant les ordres de Cyrano.

— Que voulez-vous de moi? demanda Zilla, dont le sourcil commençait à se froncer superbement à la vue de ces préliminaires.

— Rien de bien difficile, fit Savinien ; si je prends la liberté de

condamner cette porte, c'est que je me suis aperçu tout à l'heure que l'on entrait chez vous sans avoir besoin d'être annoncé, et que j'ai horreur des importuns. Je vais maintenant, ma reine, vous dire pourquoi je suis venu.

Zilla ne répondit que par un geste de la main.

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer, commença Cyrano, qu'il s'agit de Manuel.

Un frémissement parcourut toute la chair de la gitane, à ce nom qui lui rappelait tant de souvenirs; mais son front resta impassible.

— Manuel est en prison, accentua le poète, et c'est vous qui l'y avez conduit, Zilla, vous et votre frère, en refusant de dire la vérité. Or, quand la vérité se dérobe, il faut aller la chercher en son gîte et m'y voilà.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, interjeta Zilla d'un ton glacial.

— C'est pourtant bien simple. Ben-Joël a soutenu que Manuel n'était pas le frère du comte, après m'avoir affirmé à moi qu'il l'était; Ben-Joël a nié l'existence de la preuve de ce fait, après m'avoir donné l'assurance qu'il avait entre les mains cette preuve. Que voulez-vous que je croie, sinon que votre frère s'est mis au service des passions d'un autre et sacrifie Manuel à je ne sais quel misérable intérêt?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire ces reproches, Monsieur, c'est à mon frère.

— Votre frère est un incroyable drôle, auquel je ne veux rien demander. Je sais d'ailleurs une chose qui parlera plus clairement que lui.

— Et cette chose, c'est...?

— Le livre du vieux Joël, votre père. Ce livre existe, il est ici, je veux vous l'acheter.

Zilla eut un sourire méprisant.

— Un marché? fit-elle. De la part du capitaine Satan, de Cyrano l'invincible, une menace m'eût semblé plus noble.

— Ne jouons pas avec les mots, ma belle. Vous avouez que ce livre est en votre possession?

— Je n'avoue rien.

— Vous nous permettrez donc de le chercher, en ce cas!

— Le chercher?

— Sans doute.

— Voilà un procédé généreux et tout à fait digne d'un gentilhomme !

— N'est pas généreux qui veut, ma chère. Quand vous avez perdu Manuel, par un odieux mensonge, vous êtes-vous préoccupée d'une pauvre question de délicatesse ?

— Sortez, Monsieur, s'écria Zilla, le sein haletant de colère, la respiration sifflante, sortez, ou je ne réponds plus de moi.

En même temps, elle s'arma d'un poignard à lame courte et étroite, et, bondissant vers Cyrano :

— Une simple égratignure faite par cette lame, ce serait la mort, dit-elle ; car cette arme est trempée dans un poison subtil et foudroyant. Avec elle je ne crains pas vos épées ; sortez donc, pour la dernière fois, je vous l'ordonne.

Cyrano sourit, et, par un geste plus prompt que la pensée, il emprisonna le poignet de Zilla dans sa main droite, tandis que de l'autre, il lui enlevait légèrement l'arme empoisonnée et la faisait passer à Castillan.

— Voyez, ma chère, fit-il ensuite, combien votre colère est puérile. Allons, asseyez-vous là, tranquillement, et laissez-nous faire. Si vous résistiez, je serais contraint de vous lier, ce dont je serais fort marri, je vous l'assure, et si vous essayiez de crier, j'aurais la douleur de vous imposer un bâillon, chose fort gênante pour les dames.

Zilla, vaincue, était tombée sur un siège.

— Cherchez donc, murmura-t-elle d'une voix mourante.

Sans trop perdre de vue Zilla, qui, la tête dans ses mains, s'était accoudée sur une table chargée de livres, de fioles et de menus objets, et semblait décidée à ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle, Cyrano et Sulpice se mirent en devoir de bouleverser les meubles et de fouiller jusqu'aux plus secrets recoins des tiroirs. Bientôt cette besogne absorba toute leur attention. Cyrano croyait à chaque instant toucher au but de ses efforts, et chaque fois que son espérance était déçue, un juron formidable s'échappait de ses lèvres. Zilla ne semblait nullement émue des éclats de colère du gentilhomme. Mais, tandis qu'il s'animait à la recherche du livre introuvable, la main droite de Zilla s'était doucement détachée de son front pour s'allonger sur la table, où elle avait saisi une mince bande de papier. Elle la glissa devant elle, s'empara avec les mêmes précautions d'une plume trempant dans un cornet à écrire et furtivement traça deux lignes sur le papier.

Cela fait, elle roula son billet, le glissa dans un tube de verre qui se trouvait à sa portée et se leva au moment même où Cyrano et Castillan se rapprochaient de la table pour en vider les tiroirs, leurs recherches ayant été jusque-là infructueuses.

Au mouvement de Zilla, Bergerac craignit quelque nouvelle tentative de résistance, et son regard scrutateur s'arrêta sur la jeune fille, qui ne se méprit pas à son intention.

— Continuez vos recherches, fit-elle avec une docilité assez surprenante ; je ne vous gênerai point, sans doute, en reprenant mon œuvre.

Et préjugeant l'autorisation de Cyrano, elle se dirigea vers le fourneau bâti dans un angle de la chambre, et se remit à la manipulation interrompue par l'arrivée des deux hommes.



Comme c'est grand ! comme c'est beau !

— A la bonne heure, fit Cyrano. Vous êtes vraiment une fille d'esprit, Zilla.

Zilla sourit complaisamment. En même temps sa main faisait discrètement glisser un petit panneau de fer, masquant une ouverture pratiquée au-dessus du fourneau, laquelle communiquait avec le vaste conduit, commun à toutes les cheminées de la Maison du Cyclope.

Par cette ouverture, presque aussitôt refermée, Zilla laissa tomber le tube qui contenait son billet, et un éclair de triomphe passa dans les yeux de la jeune fille lorsqu'elle entendit le son affaibli du verre se brisant sur la pierre d'âtre du rez-de-chaussée.

On va comprendre le motif de cette expression victorieuse. En entendant le verre se briser près de lui, un des gueux couchés dans la salle basse, un grand gaillard au teint bistré, aux membres anguleux et à la chevelure crépue comme laine, se glissa sans bruit vers la cheminée, ramassa le billet détaché de

son enveloppe et le lut à la lueur d'une lampe pendue à la voûte.

— Demonio! fit-il aussitôt, il faut se hâter.

Le mystérieux correspondant de Zilla fit tourner sur ses gonds la porte de la rue et s'élança au dehors.

Il faisait nuit noire. Notre homme courut de toute la vitesse de ses jambes vers le Pont-Neuf. Arrivé à la tête du pont, il fit entendre un sifflement prolongé, modulé d'une façon toute particulière. Un signal semblable lui répondit et se répéta de proche en proche jusqu'à l'autre rive de la Seine. Peu d'instants après, cinq ou six hommes étaient groupés autour du messager de la Maison du Cyclope.

— Ben-Joël, dit ce dernier à l'un d'eux, sais-tu ce qui se passe chez toi?

— Quoi donc?

— Zilla est prisonnière de deux hardis compagnons, qui mettent ton logis au pillage. Elle m'a jeté un billet pour que j'aille chercher du secours. Viens vite.

— Des hommes chez moi! interrogea Ben-Joël, qui donc a osé...?

— Ta sœur a écrit le nom de Cyrano.

— Le capitaine Satan! s'écria Ben-Joël. Ah! je vais donc lui payer ses coups de fouet.

Le bandit chercha à sa ceinture la poignée de son couteau et se mit à courir, suivi de toute sa meute de spadassins, vers la Maison du Cyclope.

Ces diverses manœuvres n'avaient pas pris plus d'un quart d'heure. Cyrano et Castillan cherchaient toujours. Ils avaient vidé les meubles, éventré les coussins, sondé les murailles en pure perte.

— Rien! toujours rien! gronda Cyrano mécontent. Il faudra voir dans l'autre chambre.

Il contemplait Zilla, qui, immobile au fond de l'appartement, couvait Savinien d'un regard étrange, dont s'inquiétait fort le jeune clerc; non qu'il eût peur, mais parce que, habitué à trouver la raison des choses, il cherchait vainement à s'expliquer la signification de ce regard.

— Aide-moi donc, paresseux! lui cria Cyrano, se remettant en quête.

Tout à coup le poète poussa un cri de satisfaction. Sous un

vieux tapis, il venait de découvrir un petit coffre cerclé de fer, échappé jusqu'alors à ses investigations.

— Pour le coup, fit-il, voilà l'habitacle de la chose.

Un brusque mouvement de Zilla sembla venir confirmer les présomptions du gentilhomme. Elle fit mine de se précipiter sur lui pour l'empêcher de continuer ses recherches en même temps qu'elle criait :

— Misérable! ne touchez pas à ce coffret!

— Vois-tu, Castillan, lança tranquillement Cyrano en contenant presque courtoisement Zilla, nous avons, cette fois, déniché l'oiseau. Dès que notre belle sibylle voudra bien ne plus nous faire obstacle, nous le prendrons dans nos mains.

Mais Zilla paraissait disposée à faire une sérieuse résistance. Cyrano avait de la peine à la contenir à sa place, tandis que Castillan tirait le coffre vers le milieu de la chambre, afin d'être mieux à l'aise pour l'ouvrir.

Soudain Zilla cessa de se débattre. Elle avait entendu un bruit dans l'escalier. Ce bruit se fit plus distinct. La jeune fille ne se trompait pas. Le billet était arrivé à son adresse : Ben-Joël et les siens venaient à son secours.

— Ah! Monsieur de Cyrano, s'écria-t-elle en s'arrachant à l'étreinte du gentilhomme pour se réfugier au fond de la chambre, vous n'avez pas voulu sortir tout à l'heure quand je vous l'ordonnais; qui sait maintenant si vous pourrez faire retraite à votre gré?

Ces mots étaient à peine prononcés, que des coups violents, d'autant plus imprévus que Cyrano et Castillan n'avaient entendu aucun bruit précurseur, furent frappés à la porte.

En même temps, un tonnerre de voix furieuses et menaçantes passa à travers l'huis de chêne.

Cyrano se redressa.

— C'est ici, mon fils, dit-il à Castillan, que nos rapières vont jouer leur petit rôlet. Ce damné livre est là; si nous ne parvenons pas à nous en emparer avant qu'on enfonce la porte, ce sera une partie à refaire.

— Je crois, ajouta Castillan en dégainant, qu'il s'agit pour le présent de sauver notre peau, laquelle me semble fort compromise.

Un craquement se fit entendre. La porte venait de céder sous l'effort des assaillants. Une rude poussée la jeta hors des gonds,

et cinq hommes, commandés par Ben-Joël, firent irruption dans la chambre. Tous étaient armés de dagues ou de rapières.

— Beau capitaine, s'écria le bohème dès qu'il fut en présence de Cyrano, nous allons enfin régler nos comptes! En avant, vous autres, et pas de quartiers à ces marjolets.

— Voilà bien des mots, sourit dédaigneusement Cyrano. Passage, drôles!

— Tue! tue! cria la bande de Ben-Joël, en se ruant à l'encontre de Cyrano et de Castillan.

L'épée du gentilhomme périgourdin décrivit dans l'air un terrible moulinet. Les bohémiens reculèrent, éblouis par cet éclair d'acier.

— Passage! répéta Cyrano, en s'élançant en avant.

Une douleur aiguë le fit reculer à son tour. Ben-Joël venait de se jeter à plat ventre et lui avait traîtreusement porté un coup de couteau dans la cuisse, espérant l'abattre ainsi et l'achever une fois à terre. L'épée de Cyrano se leva menaçante. Ben-Joël bondit pour éviter la riposte et se retrancha derrière ses compagnons.

Tous ensemble revinrent à la charge. Sulpice soutint l'assaut, tandis que Cyrano nouait vivement son écharpe autour de sa jambe blessée. Le secrétaire se montra digne de son maître. Sa longue rapière fouetta de gauche à droite les visages des bandits, en zébrant trois d'une ligne rouge. L'épée revint ensuite à la position normale et se trouva engagée avec celle d'un de ses assaillants.

— Pousse! cria Cyrano, qui venait de se rejeter dans la mêlée.

Castillan mit à profit le conseil de Savinien. Il poussa et troua nettement la poitrine de son adversaire, qui vint tomber en gémissant à ses pieds. Bergerac, au même instant, jetait sur le carreau un second bandit, et son épée menaçait la poitrine de Ben-Joël. Le bohème voulait reculer encore; mais il glissa dans le sang et tomba sur un genou.

Zilla, qui jusque-là avait assisté, impassible et muette, à cette lutte inégale, Zilla vit Ben-Joël perdu. Alors, avec la rapidité de la pensée, elle saisit une cape traînant sur un meuble, courut à Cyrano, derrière lequel elle se trouvait, et la lui jeta autour de la tête. Aveuglé et étouffé par les plis de l'étoffe, le gentilhomme chercha instinctivement à se débarrasser de ce chaperon d'un

nouveau genre, tandis que Castillan parait les coups qui lui étaient portés de toutes parts.

Dans cette courte reprise, Cyrano trébucha, et sa jambe blessée vint se cogner à l'angle d'un escabeau. La douleur faillit lui faire perdre connaissance, et si, en étendant le bras, il n'eût rencontré la muraille comme point d'appui, il serait infailliblement tombé.

Les quatre bandits restés debout, plus habiles à manier le couteau que l'épée, et d'ailleurs assez ménagers de leur peau. ne surent pas profiter du désordre de Cyrano. Castillan se démenait du reste comme un beau diable, et sa lame semblait se multiplier pour défendre Bergerac. Quand les assaillants songèrent à se lancer tous ensemble contre le gentilhomme, il était déjà trop tard : ce dernier était parvenu à se débarrasser de la cape dont Zilla l'avait encapuchonné, et son arme sifflait à deux pouces de la poitrine des spadassins.

Malgré l'avantage qu'il avait su conserver, Cyrano ne se dissimulait pas la gravité de sa situation. Il devait inévitablement succomber. Cette pensée désespérée le fit bondir en avant avec un élan tel que les bohèmes bousculés se réfugièrent vers la porte. Ben-Joël poussa un cri de rage, en voyant sa victime sur le point de lui échapper. N'osant pas se risquer dans le cercle flamboyant tracé par l'épée de Cyrano, il saisit par le pied un escabeau de chêne et le lança vers le gentilhomme. Castillan se jeta en avant au même moment et reçut en plein corps le projectile destiné à Cyrano. Son épée s'échappa de ses mains, ses jambes faiblirent, et il s'affaissa sur le sol.

Cet incident fit perdre à Cyrano une partie de son sang-froid ; comme il allait, sans songer à sa propre sûreté, se pencher vers Castillan, un autre escabeau lancé par un des hommes de Ben-Joël brisa la lame de son épée et le mit ainsi à la discrétion des assassins.

— Il est désarmé ! A mort ! à mort ! hurlèrent les bohémiens.

Zilla fit un pas vers les combattants. Peut-être allait-elle défendre la vie de cet homme qu'il lui répugnait de voir lâchement égorger sous ses yeux, lorsqu'à la porte de la chambre apparut soudainement Rinaldo.

En reconnaissant Cyrano de Bergerac, en voyant les quatre bandits, le poignard levé sur le gentilhomme, l'Italien se précipita au milieu du cercle et retint le bras de Ben-Joël prêt à frapper.

— Ne le tue pas! cria-t-il en même temps.

Puis, tout bas et l'entraînant loin de Cyrano, il ajouta :

— Oublies-tu nos conventions de ce matin? Il faut qu'il vive, pour nous mettre sur la trace du secret de Lembrat.

Les trois acolytes de Ben-Joël, voyant leur chef abandonner la partie, avaient cru devoir l'imiter; au lieu donc de continuer à presser Cyrano de leurs attaques, ils s'étaient simplement bornés à se replier vers la porte, afin de rendre toute tentative de fuite impossible. Castillan, pendant cette courte scène, était revenu peu à peu de son étourdissement. Cyrano, dégagé, lui tendit la main et l'aida à se relever.

Le brave gentilhomme en était encore à se demander pourquoi l'intervention de Rinaldo lui avait valu une trêve aussi inattendue, lorsque le valet de Roland s'approcha fort poliment de lui et, tâchant de forcer au sourire sa face sinistre :

— Monsieur de Bergerac, formula-t-il, vous pouvez vous retirer; vous n'avez plus rien à craindre!

— Hé! maître Rinaldo, dit fièrement Bergerac, pourrais-je savoir ce qui me vaut la faveur de votre pitié?

— Je suis heureux de pouvoir tirer d'embarras un des amis de M. le comte.

— Hum! il y a quelque chose là-dessous. En tout cas, mes drôles, continua le gentilhomme en promenant son regard sur les bandits qui l'entouraient, si c'est dans l'espoir d'une plus fructueuse victoire que vous me laissez échapper, vous avez ma foi, bien tort, car je vous jure que je ne vous ménagerai nullement à l'occasion. Prends mon bras, Castillan. Au revoir, Zilla.

Et, fier comme un satrape, le gentilhomme traversa le groupe des spadassins, sans se soucier autrement des couteaux et des épées nues, et se dirigea d'un pas calme vers l'escalier.

Lorsqu'il eut disparu, suivi de Castillan, Rinaldo poussa un éclat de rire moqueur.

— Sans moi, dit-il à Ben-Joël, tu allais commettre une sottise irréparable.

— Je veux son sang, gronda le bohème, d'un air farouche; tôt ou tard je l'aurai, vois-tu, Rinaldo.

— Je te livrerai ton homme lorsque je n'en aurai plus besoin. Et sois tranquille, il ne t'échappera pas; dès à présent, je le tiens ni plus ni moins qu'un hanneton lié par la patte au bout d'un fil.

Cette métaphore de mons Rinaldo mit fin au colloque; les deux

blessés furent enlevés par leurs amis, et Zilla demeura seule dans sa chambre, où les traces du passage de Cyrano s'accusaient dans un bouleversement général.

XVII

Le lendemain de ce jour, un homme, un vieillard tout clopinant s'arrêta devant la maison de Cyrano, espèce d'hôtellerie d'assez bonne apparence, et, après un moment d'hésitation, se glissa d'un air humble dans la salle commune, située au rez-de-chaussée. Cet homme était vêtu d'une veste noire râpée, d'un haut-de-chausses trop court, se reliant à la veste par une ceinture de cuir à laquelle pendait un galimard d'écrivain, et chaussé de bas grisâtres, plongeant dans de vastes souliers sans cordons. Une calotte crasseuse couvrait le sommet de son crâne, d'où pendaient de longues mèches de cheveux gris.

L'étranger avait fort piteuse mine en cet équipage. Sa taille voûtée semblait attirée vers la terre par le poids d'une mince valise qu'il portait à bout de bras, et une petite toux sèche secouait de temps en temps sa maigre charpente.

Bien qu'il eût plutôt l'air d'un pauvre hère prêt à solliciter la pitié que d'un voyageur en mesure de payer son écot, l'hôte, qui n'était point dur au pauvre monde, s'approcha poliment et lui demanda ce qu'il désirait.

— Une chambre, s'il vous plaît, articula l'étranger entre deux accès de toux.

— Vous savez qu'on paye d'avance la première semaine? insinua doucement l'hôtelier.

— Combien? interrogea le vieillard. Je ne suis pas riche, et j'ai besoin de ménager mon argent.

— C'est une pistole par semaine que cela vous coûtera. Vous arrivez de loin, sans doute, Monsieur?

— J'arrive de l'Anjou, fit le voyageur, tout en déliant les cordons de sa bourse pour se mettre en règle vis-à-vis de l'hôtelier.

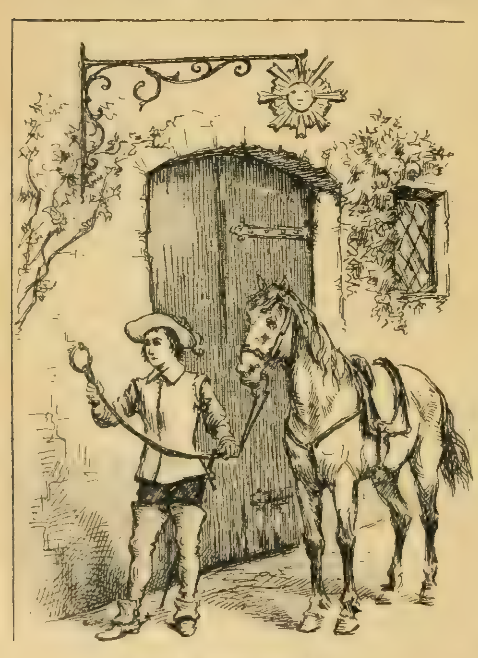
— Et vous venez probablement exercer votre profession à Paris? s'enhardit à demander l'hôtelier, car si j'en juge par ce cornet qui vous pend au côté, vous êtes écrivain de votre métier.

— Je suis poète, dit l'autre avec une simplicité qui n'excluait

pas une certaine fierté, et je viens à Paris dans l'espoir d'y faire représenter une tragédie de ma façon.

— Comme cela se trouve ! Ma maison est justement honorée de la présence d'un de vos illustres confrères, l'auteur d'*Agrippine*, le grand Cyrano de Bergerac.

— Je le savais, Maître. C'est pourquoi j'ai choisi votre maison de préférence à toute autre, voulant me trouver dans le voisinage de mon maître en Apollon. A ce propos même, je vous demanderai s'il vous serait possible de me donner une chambre près de la sienne. On aime à se rapprocher du soleil, expliqua-t-il en ébauchant un sourire.



Il attacha sa monture à l'anneau.

— Si vous voulez, fit l'hôte, je vous présenterai au seigneur Cyrano ; c'est un bon diable, quoi qu'on en dise.

— Non pas! fit l'autre un peu vivement ; ce faisant, vous m'embarrasseriez. Réservez vos bonnes dispositions pour le jour où j'aurai mis la dernière main à mon œuvre, que je retouche en ce moment.

— A votre aise. Je n'ai plus à vous offrir, en fait de gîte qu'une chambrette fort exiguë ; elle est toutefois située précisément au-dessus de celle de M. de Bergerac. De chez vous il vous sera possible de l'entendre déclamer ses vers, car il y va de tout cœur quand il s'y met, et il a une voix de tonnerre. Cela vous sourit-il ?

— Parfaitement, fit le provincial. Ce sera un régal des dieux

— Suivez-moi donc ; je vais vous installer.

Le vieillard reprit sa valise et, précédé de l'hôte, gravit, non

sans tousser affreusement, l'escalier conduisant aux étages supérieurs. En arrivant sur le premier palier, l'hôtelier lui désigna du doigt une porte :

— C'est là, dit-il, qu'habite le seigneur de Cyrano.

Le provincial s'arrêta et se mit à considérer cette porte d'un air à la fois respectueux et attendri.

— Là? répéta-t-il, en joignant les mains dévotement.

— Oui, mais venez et marchez doucement, car notre poète est malade ; il a un peu de fièvre, et son secrétaire m'a recommandé de ne point troubler son repos.

— Ah! bonne Sainte Vierge, que lui est-il advenu à cet homme sans pareil?

— Il a gagné un coup de couteau dans quelque aventure ; la chose lui arrive souvent, car il est, vous ne l'ignorez pas, aussi prodigue de son épée que de sa plume.

— Que Dieu le conserve! soupira le voyageur avec onction.

— Oh! il n'est pas en danger. Le médecin ne demande que cinq ou six jours pour le remettre sur pied.



Le seigneur Esteban de Payastrue.

— Le ciel en soit béni!

Ce colloque s'acheva dans la chambre même que l'honnête aubergiste destinait à son nouveau client.

— Vous êtes chez vous, lui dit-il en ouvrant la fenêtre pour renouveler l'air de la petite pièce ; quand vous aurez faim, vous pourrez descendre ou appeler Barbe, la servante, qui vous montera vos repas ici. C'est à votre choix.

— Merci ; je ne suis point assez riche pour me permettre un grand luxe en ce qui concerne le manger et le boire. Communément, si vous le permettez, je pourvoirai moi-même à mes besoins.

L'hôte fit une légère grimace en recevant cet aveu, qui le frus-

trait d'un bénéfice espéré, et, saluant l'étranger d'un air légèrement dédaigneux :

— Chacun est libre, dit-il. Votre serviteur, Monsieur.

Quand la porte se fut refermée sur l'hôte, le petit vieillard eut un sourire silencieux et narquois; sa taille voûtée se redressa, son œil s'aviva, et, lançant sa valise sur le lit, il se mit à parcourir la chambre d'un pas léger, allant d'un coin à l'autre, déplaçant discrètement les meubles, sondant les murs, comme s'il eût été là pour mener à fin quelque enquête mystérieuse. Ses jambes, si paresseuses une minute auparavant, le servaient alors à merveille; il ne toussait plus, ne boitait plus, et, n'eussent été ses cheveux gris, on l'aurait volontiers pris pour un jeune homme.

Ayant tout à son aise pris connaissance de l'état de son logis, le vieillard ouvrit sa valise et en tira, non pas des manuscrits, des livres et des paperasses, comme on pouvait s'y attendre, mais un jeu de fines limes, un villebrequin et une courte sarbacane. Au fond de la valise entrebâillée luisait encore la crosse de cuivre de deux respectables pistolets.

Comme le vieillard maniait ces divers objets d'un air réfléchi, un coup discret fut frappé à la porte. Il se hâta de rejeter au fond de sa valise ses outils assez mal placés entre les mains d'un poète, et fut pris soudainement d'une terrible quinte de toux.

— Entrez, cria-t-il d'une voix sifflante.

L'hôte se montra :

— Pardon, Monsieur, fit-il; j'ai oublié de vous demander votre nom.

— Je m'appelle Mathurin Lescot.

— De l'Anjou?

— Oui.

— Arrivant d'Angers, je crois?

— Oui.

— Et venant à Paris pour son plaisir?

— Je vous l'ai déjà dit. Pourquoi tant de questions?

— Excusez-moi, c'est l'ordre de monsieur le prévôt. En ces temps de troubles, il aime à savoir les plus petites choses. Mais soyez tranquille, on ne vous inquiétera pas; du diable si vous avez la mine d'un conspirateur, vous!

Et l'hôte referma la porte.

— La peste soit du malotru! gronda celui qui venait de se

nommer lui-même Mathurin Lescot ; va-t-il me déranger ainsi au moment où je commencerai ma besogne ?

Une voix joyeuse chantant un refrain bachique parvint tout à coup à l'oreille de l'énigmatique vieillard. Elle venait de l'étage inférieur, c'est-à-dire de chez Cyrano, et appartenait à Sulpice, dont la mauvaise humeur devait être bien vive, car il chantait à plein gosier, en dépit des recommandations de silence qu'il avait adressées à l'hôte.

Castillan était en effet fort contrarié. Le médecin venait de lui dire que la blessure de Cyrano, alors jugée plus grave qu'à sa première visite, nécessiterait peut-être un traitement d'une semaine ou deux. Et Castillan se désolait à la pensée que son maître allait être forcé de garder la chambre au moment où il aurait eu besoin de tout son temps et de toute son activité.

Malgré les ordres du médecin, Cyrano n'avait pas voulu se mettre au lit. Il était assis dans un large fauteuil, et sa jambe blessée s'étendait sur un escabeau garni d'un moelleux coussin disposé par les mains soigneuses de la bonne Suzanne. A portée de sa main était étalée une feuille blanche que Cyrano regardait, tout en mordillant les barbes d'une plume, à la façon d'un poète qui appelle vainement l'inspiration. Tout à coup, le blessé jeta sa plume et ordonna à Suzanne de prendre, dans le tiroir d'un meuble qu'il lui montra, une lettre qui devait s'y trouver. Cette lettre était celle qu'il avait écrite la veille au curé de Saint-Sernin. Il en brisa le cachet et se mit à la lire attentivement.

— Pourquoi recommencer ? murmura-t-il ensuite. Je n'ai que deux mots à ajouter à ceci pour que tout soit bien.

Il reprit sa plume, traça rapidement à la suite de sa signature quelques lignes qu'il appuya d'un C gigantesque pour attester l'authenticité de ce post-scriptum ; puis il scella de nouveau la missive et appela Castillan, dont la chanson interminable faisait résonner les échos de l'appartement. Le secrétaire, interrompu au beau milieu d'un couplet, montra sa mine piteuse à la porte de la chambre.

— Approche donc, musicien du diable, lui dit Cyrano ; c'est le moment de changer d'antienne. As-tu de l'argent ?

A cette question, qui lui semblait monstrueuse, Sulpice écarquilla démesurément les yeux et fut sur le point de demander irrévérencieusement à son maître s'il devenait fou.

— De l'argent ? répéta-il, comme s'il avait mal entendu.

— Si je te demande cela, mon fils, c'est qu'il ne me reste que quelques pistoles, et qu'il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent.

— Pourquoi ne pas demander au chardon s'il produit des roses et au chiendent s'il fournit des guignes? fit impudemment le secrétaire, cédant à la tentation moqueuse qui l'envahissait.

— Bien, fit tranquillement Cyrano, sans relever l'observation du clerc, pour être gueux et misérable comme Job, il ne te manque donc qu'un fumier pour t'asseoir, un tesson pour te gratter et une femme pour te dire des sottises?

— Rien n'est plus exact ni mieux défini, cher maître.

— Il faut pourtant, mon fils, que tu aies, avant ce soir, un bon cheval, un chaud vêtement et une bourse sonnante.

— Diable! qui fera ce miracle?

— Nous allons voir. Prends cette bague que je tiens de mon ami Colignac, et porte-la chez un juif. Il t'en donnera mille pistoles, j'imagine.

— Vous voulez vendre ce bijou?

— Non pas, il s'agit simplement de l'engager.

Comme Cyrano achevait ces mots, un léger bruit détourna son attention. C'était le grincement d'un instrument sur du bois dur, et cela venait des solives du plafond, autant que le poète en put juger, car ce grincement était fort discret et il était difficile d'en discerner la cause précise.

— Il y a des rats par ici, réfléchit tout haut Cyrano. Cette maison est décidément une bicoque. Il faudra que j'enjoigne à maître Gonin de poser des pièges dans ses greniers, faute de quoi ces rongeurs dévoreront un jour mes livres et mes papiers.

Si le gentilhomme avait pu voir ce qui se passait au-dessus de sa tête, il n'aurait pas été médiocrement surpris de la cause de ce bruit calomnieusement attribué à la dent fine de la gent trotte-menu. Comme Hamlet, dans la tragédie de Shakespeare, il s'écriait : « C'est un rat! » et c'était à un homme qu'il avait affaire. L'hôte mystérieux de l'étage supérieur était, à ce moment même, accroupi sur le plancher de sa chambre, dans lequel, à l'aide de son villebrequin, il venait de pratiquer un trou communiquant avec le logis de Cyrano. Le trou fait, il y introduisit la sarbacane, dont le bout saillant se terminait en pavillon ainsi qu'un cornet acoustique, puis il s'allongea à plat ventre

et posa son oreille sur l'orifice, assez à temps pour recueillir l'observation de Savinien.

— Je suis sauvé, pensa-t-il, en entendant le poète interpréter comme on vient de le voir le léger bruit que, malgré toutes ses précautions, l'espion n'avait put éviter.

Cyrano prêta l'oreille encore un instant, puis, n'entendant plus rien, il revint à Castillan :

— Tu vas donc, reprit-il, chercher un lombard honnête, si tant est qu'il s'en trouve de cette espèce, et tu lui confieras la bague, en échange d'un engagement bien précis, car je veux ravoir ce bijou.

— Et ensuite?

— Ensuite, avec le produit de l'engagement, tu t'équiperas comme je viens de te le dire, et tu reviendras me trouver. Avant de te mettre en voyage, il faudra que nous nous expliquions catégoriquement. Mais va; je te donnerai, ce soir, mes instructions.

— Je vais donc partir? se hasarda à demander Castillan.

— Demain matin, s'il plaît à Dieu.

— Et ce voyage sera-t-il long?

— Cela dépendra de ton activité et de l'allure de ton cheval, mon fils. A ce soir.

— A ce soir, accepta Castillan, sans pousser plus loin ses observations

« Il était temps, » se dit l'homme à la sarbacane, en quittant son poste.

Et, comprenant bien que de quelques heures il n'allait avoir plus rien à apprendre, il quitta sa chambre, se reprit à tousser de plus belle et descendit dans la salle commune, où, malgré la réserve prise à l'égard de maître Gonin, et au grand étonnement de ce dernier, il ordonna à Barbe, la servante, de lui servir une tranche de bœuf, une omelette et un pot de vin.

Il expédia vivement ce repas et, repoussant son assiette, il étala devant lui un cahier de papier blanc, qu'il commença à couvrir d'écriture, avec une fièvreuse ardeur. Maître Gonin, curieux comme un tavernier qu'il était, voyant s'allonger des lignes symétriques sous la plume du vieux scribe, devina que son client était aux prises avec la muse et se hasarda à lui demander ce qu'il faisait.

— Euh! toussilla le poète, mon héros me donne bien du mal;

voilà la vingtième fois que je recommence une de ses grandes tirades ; mais hélas ! que cela est loin de l'apollonique du grand Cyrano, mon modèle ! Le premier passage venu de cet illustre vaut tout ce que je pourrais tirer de plus quintessencié de ma cervelle. Écoutez seulement ces vers de sa belle tragédie d'*Agrippine*.

Le vieillard jeta tragiquement sa serviette sur son épaule, fit un geste plein d'ampleur, roula des yeux terribles et, prenant à partie maître Gonin, il s'écria :

Non ! je la hais dans l'âme !

— C'est Séjanus qui parle, expliqua-t-il d'une voix plus douce, qui revint aussitôt au diapason tragique, en reprenant :

Non ! je la hais dans l'âme !
Et quoiqu'elle m'adore et qu'elle ait à mes vœux
Immolé son époux, son frère et ses neveux,
Je la trouve effroyable ; et plus sa main sanglante
Exécute pour moi, plus elle m'épouvante ;
Je ne puis à sa flamme apprivoiser mon cœur,
Et jusqu'à ses bienfaits me donnent de l'horreur,

Ce dernier vers fut accentué de telle sorte que maître Gonin recula épouvanté.

— Comme c'est grand ! comme c'est beau ! exclama le petit vieillard, en apparence débordé par son enthousiasme Ah ! tenez, c'est à briser sa plume ; ce que je vous ai déclamé là suffit pour m'ôter tout courage. Donnez-moi un autre pot de vin.

« M'est avis, murmura l'hôte en obéissant à cet ordre, que ce brave homme a encore plus de goût pour Bacchus que pour les Muses ! »

Cette réflexion, qui révèle chez maître Gonin une certaine culture des belles-lettres, lui inspira un commencement d'estime sérieuse pour son client. En dépit de ses principes, le petit vieillard consommait, et maître Gonin se promettait à part lui de l'entretenir dans cette bonne disposition, en flattant à propos sa manie poétique.

Quand le provincial eut lampé sa seconde potée, sa tête commença à se balancer doucement sur ses épaules ; il toussa deux ou trois fois, puis à la toux succéda un ronflement sonore.

et le poète-biberon s'allongea petit à petit sur son banc et disparut, caché par la table sur laquelle il avait dîné.

Vers le soir, Castillan, vêtu de neuf et monté sur un beau cheval bai, arriva à la porte de maître Gonin. Il sauta légèrement à terre, attacha sa monture à l'anneau scellé dans le pilier de pierre de la porte, et traversa bruyamment la salle, en faisant sonner les talons de ses bottes à entonnoir, armées de formidables éperons.

A peine avait-il franchi les premières marches de l'escalier que l'ivrogne fit entendre un bâillement prolongé et se dressa en s'étirant les bras.

— Ah ! dit-il à maître Gonin qui le regardait, ce petit somme m'a remis. Aussi vais-je le reprendre dans mon lit. Donnez-moi une chandelle.

— Voulez-vous qu'on vous accompagne ?

— C'est inutile. Je sais ma route.

Tout trébuchant, il prit le chandelier des mains de l'hôte, choppa un brin contre la première marche de l'escalier et, nonobstant cet incident qui accusait un reste d'ivresse, il franchit assez vite les degrés à la suite de Castillan.

Une minute après, il était enfermé dans sa chambre à double tour, et, allongé sur le parquet, il avait l'oreille collée à la sarbacane, prêt à recueillir les propos sans doute fort importants, qu'allaient échanger Sulpice Castillan et Cyrano.

Louis Gallet.

(A suivre.)

LE FIL D'OR[1]

(Suite.)

XXIX

Roger continuait à faire des affaires, et jusqu'alors il y réussissait; c'est-à-dire qu'il gagnait de temps en temps un ou deux billets de mille francs, et n'en perdait jamais plus de cinq cents à la fois.

Cependant, certain jour, s'étant hasardé plus que de coutume, il reçut sur les doigts une cinglée qui le laissa pensif. Toutes ses économies de l'année tombèrent dans un joli petit trou, creusé par un monsieur peu scrupuleux, qui avait disparu au moment ou le sable commençait à s'ébouler sous son poids.

Barrois n'en dit rien à sa femme; après tout, leur capital n'était pas entamé; pourquoi la troubler par des lamentations d'autant plus inutiles que le mal était fait? Dérolle le sut, et ayant invité son jeune ami Roger à un excellent petit déjeuner fin, dans son entresol de la rue de Prony, il lui offrit au dessert, avec le cigare le plus exquis, le sermon le mieux composé qui se pût entendre.

Barrois fuma le cigare, empocha le sermon, et se promit de ne plus jouer. En effet, pendant plusieurs semaines il s'abstint même de regarder les cours dans son journal du soir.

Et puis, les murs se couvrirent d'affiches roses, et un très grand journal, connu par la dignité de ses principes, lança une idée nouvelle.

C'était une idée excellente, tout au moins qui semblait excellente : on comprenait que des gens de bien, des philanthropes, de belles âmes désintéressées se fussent prises de zèle pour l'ave-

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.

nir qu'elle évoquait, et eussent souscrit avec enthousiasme aux moyens de la mettre en pratique.

La *Terrienne* devait, en un temps voulu, anéantir la misère, — non pas peut-être la misère paresseuse, celle qui demande du travail et qui n'en veut plus dès qu'il lui est offert, — mais la misère réelle, celle qui ne demande qu'à gagner honorablement le pain quotidien.

De plus, elle attirait par la modicité du prix des actions les capitaux endormis au sein tranquille, mais étroit, du petit intérêt; elle faisait jaillir les sources d'or contenues, non pas, comme au Transwaal, dans le sous-sol, mais à la surface même du sol de France, qu'il suffirait de gratter avec une houe et d'arroser convenablement avec des engrais chimiques.



Driseulles examina l'enfant avec beaucoup d'attention.

La *Terrienne* était née sous une heureuse étoile : toutes les fées de la finance s'étaient penchées sur son berceau et l'avaient touchée de leur baguette. Son nom avait pris en peu de jours une sonorité extraordinaire; l'écho le répétait partout, sur les boulevards, dans les théâtres, dans les cafés aussi bien que dans les salons, et jusque sur l'impériale des omnibus, en province aussi bien qu'à Paris.

Dès le lendemain de l'émission, ses actions avaient fait prime. En quelques jours, elles avaient passé de cent à cent vingt francs par un mouvement rapide et régulier. Tout le monde avait confiance. Pourquoi ? Titre modeste de la Société, noms honorables des membres du conseil d'administration, but philanthropique, garantie de sécurité, chiffre modique du premier versement ?...

Mais a-t-on besoin de motifs pour avoir confiance ? Les mémoires ne sont-elles pas encore pleines du bruit d'événements qui ont ruiné des provinces et causé des suicides ? La confiance en matière d'argent est comme l'amour, cela ne se discute pas, et la raison n'y peut rien ou presque rien.

Le portefeuille de même que le cœur « a ses raisons que la raison ne connaît pas ».

Roger n'avait rien dit ; Lucette ne s'occupait pas d'affaires, une lettre de Mme Vernal vint mettre leur intérieur en ébullition.

« Voici trois fois, écrivait-elle à Mme Barrois, que mon mari va « chez vous sans rencontrer le vôtre. Puisque vous êtes assez « bonne pour bien vouloir me répondre au sujet de notre vente « de charité, dites-moi en même temps à quel moment Jean serait « sûr de rencontrer M. Barrois. Il voudrait lui demander de très « sérieux renseignements au sujet de la *Terrienne*. »

— La *Terrienne* ? répéta Lucette en regardant Roger par-dessus son papier, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— C'est une Société par actions, répondit Barrois, avec un léger mouvement d'humeur.

— Et c'est intéressant ?

— Très intéressant.

— Alors il faut que Vernal en achète ? Faut-il que je le dise à sa femme ? Ce pauvre Vernal, il est tellement à plaindre avec ses fonds sur l'État ! A l'en croire, il serait dans la noire misère. Je sais bien qu'au fond, ils ont tout de même une vingtaine de mille francs de rente ; mais par le temps qui court, ce n'est pas assez ! Je comprends qu'ils aient envie d'augmenter un peu leurs revenus. Alors c'est une bonne affaire ?

Roger stupéfia sa femme par la vivacité de sa réponse.

— La *Terrienne* ? J'ai eu tort d'écouter Dérolle. Il a tant fait qu'il m'a dissuadé d'en prendre. Je sentais pourtant que c'était bon. Si je m'étais écouté, j'en aurais pris pour cent mille francs, tant j'étais sûr du succès. En huit jours, j'aurais gagné plus de quarante mille francs !

— Est-ce possible ? fit Lucette interdite.

— Mais oui, c'est bien simple : j'aurais acheté à quatre-vingts, et les actions valent cent vingt aujourd'hui. Ce Dérolle est par trop timoré. A soixante ans on ne voit plus que le revers des choses.

Il se leva, courut à son secrétaire et revint avec un papier qu'il

mit sous les yeux de Lucette. Elle lut en haut de la page, en caractères bien détachés :

« La Terrienne, société anonyme par actions de 100 francs. Capital 500 millions. »

— L'idée était superbe, reprit Roger, et si simple ! Nos communes regorgent de biens communaux, de mauvaises terres qui peuvent à peine nourrir quelques vaches étiques traînées au bout d'une corde par des pauvresses. Eh bien, la *Terrienne* achète à vil prix toutes ces terres improductives, dans toutes les communes de France, et leur applique les procédés de la culture intensive. Tu me suis bien ?

— Oui, dit Lucette en écarquillant ses jolis yeux de violette.

— Dérolle prétend que cet achat ôterait aux communes l'élasticité de leurs budgets à venir... Tu me suis, n'est-ce pas ?

— A peu près, répondit sa femme. Oui, répéta-t-elle d'un ton comiquement sérieux, ça ôterait l'élasticité...

— Pardon, dit Roger un peu confus, je m'emballe !

Il éprouvait une sorte de griserie à parler de cette affaire. La contrainte qu'il s'imposait, depuis quelque temps, lui avait monté la tête. L'occasion, si tentante, de réparer le dommage subi en dernier lieu le taquinait comme une hantise, et il y songeait sans cesse. Son amour-propre, blessé par la façon dont Dérolle avait traité son enthousiasme pour la nouvelle Société, lui avait conseillé le silence absolu ; la possibilité de parler lui montait au cerveau. Cependant il fit un effort pour se reconquérir, et y parvint.

S'asseyant à côté de sa femme, il réfléchit pendant un instant pour mettre ses idées en ordre, et reprit d'un ton posé, pendant que le sang bouillonnait encore à ses tempes :

— Enfin, sans entrer dans des détails qui ne t'intéresseraient pas, je puis t'affirmer que l'affaire est excellente, malgré les objections de notre ami Dérolle. Il pense que les communes n'auraient plus rien à vendre, plus tard, et qu'il ne leur resterait pas un pouce de terre pour les pauvres vaches des pauvres gens. Mais d'abord les communes ne vendront pas tout, et ensuite Dérolle ne voit pas que les nécessiteux disparaîtront, puisque nous ferons monter le prix de la main-d'œuvre dans les campagnes, en occupant tous les bras disponibles. Nous...

— Tu plaides bien, fit Lucette avec un petit sourire narquois. Tu connais l'affaire à fond. Est-ce dans le prospectus que tu as puisé ces beaux arguments ?

— Mais oui! rien n'était plus facile, du moins, que de les en dégager. Et puis, j'ai vu des gens qui sont là dedans, des gens sérieux, qui ne s'emballent pas. C'est une affaire d'or et une œuvre philanthropique. Je ne me consolerai jamais de l'avoir manquée.

— Es-tu sûr que ces beaux prix se maintiendront? Si la chose allait mal tourner?

— Impossible, te dis-je. Elle a un magnifique avenir devant elle. Pourquoi me suis-je laissé intimider par Dérolle? Veux-tu parier que les actions iront jusqu'à deux cents francs?

La confiance est contagieuse, tout comme la méfiance. Mme Barrois était peu à peu gagnée par la conviction de Roger. Elle voyait en esprit les actions de la *Terrienne* devenir de monceaux d'or, qui se transformeraient pour M. Lucien en superbes joujoux, en cycles de la meilleure maison, en chevau de prix...

— Mais alors, dit-elle, en hésitant un peu, puisque tu es si sûr... pourquoi...

Les yeux de Roger brillèrent. Il avait compris. Elle con tinua :

— Pourquoi ne pas en acheter à cent vingt francs?

Ce fut au tour de Roger d'hésiter.

— Tu crois? dit-il. C'est que, en ce cas, nous serions oblig de vendre d'autres valeurs pour acheter celles-ci.

— Eh bien, si tu es sûr, absolument sûr de faire une bon affaire. Pourquoi pas?

Roger se leva brusquement et embrassa Lucette.

— Tiens, tu es un ange! Au fond, entre nous, ce n'est p Dérolle tout seul qui m'avait arrêté; c'était aussi un peu la crai de déranger l'équilibre de notre fortune...

— Ah! oui, l'élasticité du budget de notre commune. Tu v que je connais les termes techniques, dit-elle d'un air malicie Mais puisque tu es sûr...

— Absolument sûr.

— En ce cas, va de l'avant!

XXX

Huit jours après, M. et Mme Barrois chiffonnaient d'un air radieux un énorme paquet d'actions de la *Terrienne*.

— C'est joli, ce papier neuf! dit Lucette. A propos, et Vernal? En a-t-il acheté, lui aussi, du papier neuf?

— Vernal? Je l'ai complètement oublié! Mais tu as écrit à sa femme?

— Oui, pour la vente de charité, mais je n'ai pas pensé à lui parler de la *Terrienne*. Dans ce moment-là, elle m'intéressait trop, je n'ai pas songé aux autres. Bah! il est bien capable de s'être tiré d'affaire tout seul...

Le valet de chambre entra, porteur d'un télégramme que Roger décacheta d'un air indifférent.

— Allons, bon! fit le jeune avocat, voilà une étoile qui tombe dans mon assiette!

— Qu'est-ce que c'est? demanda Lucette en mettant sa tête de côté, comme un oiseau.

— C'est l'affaire de Nîmes... Il faut que j'aille à Nîmes sur-le-champ. Je croyais que c'était renvoyé, et pas du tout... C'est que je ne suis pas au courant, moi... je n'ai pas un instant à perdre.

— Tout de suite, comme cela? fit Lucette troublée.

Elle n'avait encore jamais pu s'accoutumer à voir son mari disparaître brusquement de sa vie; pour elle, c'était toujours une peine.

— Hélas! oui, ma chérie. Tout de suite, c'est-à-dire ce soir. Juste le temps de mettre mes affaires en ordre et de faire ma valise. Tiens, range ces jolis papiers neufs dans le coffre-fort et occupons-nous de choses sérieuses. Ah! il faut pourtant que j'écrive un mot à ce pauvre Vernal, qui manquerait sans cela une bonne occasion de s'enrichir.

Il s'établit sur le coin d'un secrétaire. — Pourquoi se met-on toujours sur un coin de meuble et fort mal à l'aise pour écrire quand on est pressé? — Il écrivit à Vernal :

« Mon cher ami,

« Excuse-moi, je pars à l'instant pour une plaidoirie à Nîmes. Mais il ne faut pas longtemps pour te dire : La *Terrienne* est un excellent placement ; achète, achète ! C'est une occasion unique. J'en ai pris pour 100,000 francs, et tu sais si je suis un homme prudent. Achète les yeux fermés et dépêche-toi, car les actions montent tous les jours.

« Ton ami très pressé,

« R. Barrois. »

— Et maintenant, à table !

Ce dîner fut prompt et court ; rien de triste comme ces repas hâtifs où les minutes sont comptées, où une vague frayeur de manquer le train assaisonne chaque mets. Lorsque Roger se leva, jetant sa serviette, sa femme lui prit le bras :

— Viens embrasser Lucien avant de partir.

Roger se pencha sur son petit garçon endormi et baisa le front blanc.

— Il a bien chaud, dit-il, et il est un peu rouge. Est-ce que tu ne trouves pas que la température est exagérée ici ? Les domestiques ont une tendance à pousser le calorifère, et quand il ne fait plus froid, cela rend l'atmosphère irrespirable.

Lucette ouvrit la fenêtre. L'air d'avril trempé d'une légère pluie de printemps, chargé de l'odeur des jeunes pousses, entra vivement et fit frissonner les rideaux.

— Là, c'est bon, n'abusons de rien, dit Barrois en referman la fenêtre. Et maintenant, ma chère petite femme, au revoir.

Il la serra longuement contre lui. Il n'aimait pas non plus le séparations, quand il laissait Lucette à Paris. La laisser à Belle feuille lui semblait chose toute différente.

— Tu devrais envoyer chercher Claire, dit-il ; elle passerai la soirée avec toi, si elle est libre, car elle devient très mon daine.

Il l'embrassa encore une fois et partit.

XXXI

Lucette, après avoir accompagné son mari jusqu'à la porte, revint près du berceau. Ses domestiques dînaient, elle était seule; la solitude lui pesa tout à coup. Elle écrivit deux mots sur une carte et les fit porter par le concierge chez sa sœur, qui demeurait tout près, puis se promena un instant de pièce en pièce, attristée, désœuvrée, ne sachant pourquoi, et n'ayant envie de rien faire.

Lucien s'agita dans son petit lit et poussa deux ou trois grognements; sa mère courut à lui, et avec de tendres paroles passa sur le front brûlant sa main douce et fraîche, qui produisit l'effet d'un calmant soudain; l'enfant se rendormit avec un profond soupir.

— S'il était malade? se demanda tout à coup la jeune femme. Et Roger qui est parti!

Lucette n'était pas de disposition très ombrageuse; elle ne se forgeait pas à plaisir de soucis ni de difficultés, et même elle aimait mieux congédier les pressentiments que de les creuser; elle se dit sur-le-champ que son petit garçon avait eu bien souvent très chaud la nuit en dormant, que jusqu'alors il n'en était advenu rien de fâcheux, il n'y avait donc nul motif de s'alarmer.

Le concierge revint, Mme d'Esparre dînait en ville, mais elle avait annoncé son intention de revenir de bonne heure; sitôt qu'elle serait rentrée, on lui remettrait le billet de Mme Barrois.

— Très bien, fit Lucette attristée.

Elle congédia la bonne qui avait remplacé la nourrice, et fit porter le petit lit de l'enfant auprès du sien; elle voulait l'avoir près d'elle cette nuit-là; elle se sentirait moins seule, moins mélancolique... N'était-ce pas singulier, cette grande tristesse qui venait de l'envahir tout à coup? Elle avait vu partir son mari tant de fois, et le soir presque toujours.

— C'est l'affaire d'une semaine tout au plus, se dit-elle; dans huit jours Roger sera revenu, nous serons si heureux tous les trois... Nous sommes vraiment très heureux!

Un joli sourire effleura ses lèvres, pendant qu'elle se rappelait

mille joies fines et charmantes; puis Lucien se débattit et rejeta ses couvertures avec un sanglot.

— Il est malade, ce petit! il est malade! pensa Mme Barrois, consternée. Et moi qui depuis une heure m'obstine à ne pas m'en apercevoir !

Elle sonna, et envoya chercher le médecin de la maison.

La pendule marquait onze heures; les minutes semblaient longues; enfin la porte s'ouvrit, ce fut Claire qui entra.

— Le docteur est en province, pour un cas grave, dit-elle, je viens de l'apprendre en bas. Qu'a-t-il donc, mon filleul, lui qui n'est jamais malade?

Un son étrange, rauque, étouffé, résonna sur le petit oreiller, et Lucien porta ses deux mains à sa gorge comme pour en arracher quelque chose.

Les deux femmes effrayées se regardèrent.

— C'est le croup! dit Lucette, pleine d'angoisse. Je sais... je m'en souviens... J'ai entendu autrefois, à Béhuard, un enfant qui avait le croup; quand on a entendu cela, on ne l'oublie plus... Il faut un autre médecin, tout de suite, n'importe qui...

Il causait librement, appuyé à la cheminée.

— Le professeur Arnaud! fit avec autorité Mme d'Esparre. Il s'occupe de ces maladies-là, et il n'est pas loin.

Un domestique fut envoyé, avec un mot de Mme Barrois, et revint sur-le-champ. Le docteur n'était pas rentré.

Lucette, les mains fortement serrées, resta debout au milieu de la chambre, les yeux dilatés par l'horreur.

— Alors, il va mourir, mon pauvre petit? dit-elle d'une voix éteinte, pour ainsi dire morte. Il va mourir sans secours, parce

que les médecins dînent en ville ou sont en province? C'est pourtant abominable! Il faut en trouver un, n'importe où, à tout prix! Il y a des adresses de médecins dans les postes de police... qu'on aille là, mais vite, vite...

— Driseulles! fit subitement Claire. Il a fait un livre sur la diphtérie! il connaît cela.

— Oh! Claire! que je te remercie. Je ne pensais pas à lui. Et il demeure à cinq minutes d'ici!

Un quart d'heure après, Driseulles entrait.

Jamais les deux femmes ne l'avaient vu dans l'exercice de son devoir professionnel, sauf le jour de la mort de d'Esparre, et alors elles n'y prenaient pas garde. Elles furent intimidées par la gravité de son abord, le semblant d'indifférence avec lequel il passa entre elles pour aller au berceau. Ce n'était plus l'homme du monde, l'aimable causeur, l'ami modeste qui craint de déplaire : il avait pris un air d'autorité qui les rendit muettes. La prière même qui avait joint les mains de Lucette, quand elle l'avait vu apparaître, mourut sur ses lèvres, et elle s'écarta en silence devant cet homme, soudainement devenu le maître de la maison.

Driseulles examina l'enfant avec beaucoup d'attention. D'une cuiller à potage et d'une bougie, il avait fait un excellent réflecteur qui éclaira jusqu'au fond le pauvre petit gosier tuméfié, parsemé de fibres blanchâtres.

— C'est le croup, n'est-ce pas? murmura Lucette.

— Oui, chère madame, répondit-il d'une voix réconfortante; mais Lucien est venu au monde en un temps favorable; nous allons le débarrasser de cela; n'ayez aucune crainte. Seulement il faut que j'aille chez moi chercher ce qui m'est nécessaire. Ne vous tourmentez pas, il ne court pas de danger en ce moment ni jusqu'à mon retour, et ensuite ce sera l'affaire d'un instant.

Il disparut, laissant les deux femmes dans une étrange surexcitation qu'elles s'efforçaient de se dissimuler l'une à l'autre.

Henry Gréville.

(A suivre.)



M. Bruscar du Loup, général de cavalerie en retraite, sanglé dans sa redingote, qui gardait une raideur militaire, sa rosette de commandeur, pareille à un gros œillet, à la boutonnière, pénétra dans le vieux jardin paisible entre les arbres duquel se détachait, en lettres d'or, ce simple mot : « Bains. »

La dame du comptoir le vit venir. Elle ressemblait à une énorme chatte accroupie ; ses yeux étaient encore beaux, mais son visage était en ruine. Elle trônait entre des vitrines contenant : à droite, des savons roses ; à gauche, des petits sacs d'amidon. Elle cria :

— Iphigénie !

Une servante joufflue s'élança. Elle offrait cette particularité qu'une de ses joues rouges, tendues à éclater, était beaucoup plus grosse que l'autre, ce qui lui rétrécissait l'œil.

— Le bain du général ! dit Mme Flise.

Mais, au lieu de lui répondre, Iphigénie sombra dans un sous-sol. Elle avait une peur horrible du vieillard, depuis qu'un jour,

jurant et sacrant contre le bain trop chaud, il était apparu dans l'encadrement de sa cabine brusquement ouverte, sec comme un copeau. Elle appela d'une voix étranglée le garçon, Barbansol, ex-marchi au train des équipages, qui charmait les loisirs de sa vie civile en opérant comme pédicure.

Il se précipita : les tuyaux d'eau ronflèrent en orgue dans la pièce du fond, la pièce d'honneur, où la baignoire avait un air de majesté, où un vieux fauteuil râpait de ses quatre roulettes un tapis à fleurs, tandis que sur la fenêtre, contre le store vert, un pot de géranium exhalait son âme odorante, un peu âpre.

— Salut, mon général, déclara Barbansol en levant à hauteur du front sa main mouillée.

— B'jour ! dit M. Bruscar.

Il déposa sur la tablette sa montre et ses boutons de manchette, qu'il défit méthodiquement. Son chapeau de paille, accroché à la patère, bien à plat, sa canne placée dans le coin de gauche, tous ses gestes, raides et nets, attestaient, malgré leur lenteur forcée, la force de l'habitude et la méfiance des vieillards. Barbansol, cependant, s'attardait, tâtant le bain, disposant le fauteuil.

— Mon général n'a besoin de rien ?

— Rien ! dit laconiquement M. Bruscar.

— Toujours du linge chaud au coup de sonnette ?

— Sonnette, répéta le général avec une brusque concision.

Il avait retiré sa jaquette, son gilet, et, assis dans le fauteuil, attendait pour retirer ses bottes rigides, ses bottes en forme de boîte à violon, que Barbansol fût sorti. Mais le pédicure ne sortait pas et contemplait les bottes. Son regard insidieux, tenace, respectueux et ironique, plein d'envie et de regret, avait quelque chose d'indicible.

— Qu'est-ce que tu attends ? gronda le général.

Barbansol soupira :

— Ça doit vous gêner.

M. Bruscar ricana :

— Eh bien, après ? Ce n'est pas à ton pied.

— Une si petite opération de rien, trois secondes à peine ! Je suis sûr que par ces temps d'orage vous avez encore plus mal. Ah ! là, là ! Et le matin, quand on se chausse ! Oyoye !

Son visage exprima la compassion la plus vive. Le général ricana rageusement :

— J'en ai vu d'autres !

Il retira sa chemise. Une cicatrice lui balafrait l'épaule.

— Solférino ; un coup de sabre lancé au galop. J'ai abattu l'Autrichien d'un coup de revolver. Il n'a pas traîné, ce clampin-là !

— Fichtre ! dit Barbansol.

Le général enlevait sa flanelle. On vit un trou dans le poil gris de sa poitrine.

— Mexique ! La balle est entrée avec la moitié de ma croix. Ç'a été dur à extirper. Je ne m'amusais pas !

— Bigre ! dit Barbansol. Et ce petit ravin ?

Il désigna, sans oser l'effleurer, une entaille ronde sur le poignet du général.

— Plateau d'Yvron ! Un grand uhlan noir à moustache de balai de crin. Ah ! tu tailles ? Moi je larde ! mon sabre lui est ressorti dans le dos !

— Et ce n'est pas tout, dit Barbansol.

— Non, dit M. Bruscar. Un biscaïen dans la cheville, un éclat de lance au gésier. Je ne parle pas de la grenaille : ma cuisse est une écumoire.

— Et vous avez reçu ça sans broncher ? dit Barbansol.

— Sans broncher ! dit M. Bruscar. Maintenant, va voir dans le corridor si j'y suis !

Barbansol s'esquiva. Dix minutes après, il grattait timidement à la porte et montrait sa tête ronde et madrée.

— Mon général ne m'a pas appelé ?

— Non !

— Je suis sûr que le bain l'a déjà amolli. Si mon général me le laissait voir ?

— Veux-tu t'en aller !

— Rien que *le* voir ! Ah ! je *l*'ai vu. Pas même gros comme un pois chiche ! Je l'enlèverais rien qu'en soufflant dessus !

— Tu m'estropierais, imbécile !

— Mon général, demandez à l'Anglais auquel j'en ai enlevé quatorze, rien qu'au pied gauche, s'il a rien senti !

— Tu me ferais un mal de chien !

Barbansol prit un air désespéré :

— Voyons, mon général, vous ne me ferez pas croire que vous, un vieux de la vieille, un homme qui a marché sur la mort et qui

a mangé du fer et du plomb, vous avez peur parce que je veux vous enlever un misérable petit cor de rien ?

— Oui, j'ai peur ! dit M. Bruscar. Là ! Et maintenant, fiche-moi la paix.

— Alors vous préférez souffrir ?

— Je préfère souffrir.

— Depuis trois ans au moins, tous les jours ?

— Tous les jours !

— Mais, mon général, vous ne savez pas ce que c'est qu'un pédicure qui sait son affaire. En avez-vous jamais consulté un ?

— Jamais !

Cette révélation atterra Barbansol, puis du coup l'exalta. Ainsi une balle élastique, aplatie sur le sol, rebondit.

Avec une vivacité d'escamoteur, il tira de sa poche de petits instruments tranchants, jeta, comme un pont, une sangle aux agrafes de cuivre sur la baignoire, plongea, ramena de force à lui le pied du général en déclarant :

— J'aime mieux vous l'enlever de force. Ça me fait trop de mal de *le* voir.

D'abord stupéfait, Bruscar rugit :

— Lâche mon pied, ou je te le campe dans la figure.

Il était devenu d'un rouge de homard ; sa jambe se rétracta en catapulte bandée. Il répéta :

— Lâche mon pied !

Barbansol fut héroïque :

— Frappez, mon général, je l'enlèverai après !

M. Bruscar détendit sa jambe.

— Si tu me fais mal, je t'arraché le nez !

— Compris !

— Si tu me coupes, je t'étrangle !

— *Amen !*

Délicatement, tendrement, avec des soins de berceuse, Barbansol tournait et malaxait le pied rude, équarri comme une planche, corné comme un sabot de cheval. Son petit grattoir allait, venait, grattait, fouillait. Une anxiété comique rebroussait les moustaches blanches du général, avivait les fibrilles de ses yeux jaunes.

— C'est fini ! dit Barbansol.

— Quoi ? dit M. Bruscar.

— Fini! Et Barbansol souffla sur le petit doigt de pied. N-i ni! Envolé!

La stupeur de M. Bruscar devint grandiose :

— Et il ne repoussera pas?

— Il ne repoussera pas.

— C'est bon, grommela-t-il. Mon linge!

Il se rhabilla, inquiet, chaussa ses bottes, frappa du pied. Rien! La douleur qui l'élançait depuis trois ans était partie par enchantement. C'était trop brusque. Il ne pouvait s'y faire. Il s'étonnait de ne ressentir aucun plaisir.

— Qu'est-ce que je te dois? demanda-t-il.

— Ah! mon général, fit Barbansol, c'est pour l'honneur!

— Qu'est-ce que je te dois? répéta-t-il d'une voix terrible.

— Quarante sous, mon général.

M. Bruscar du Loup régla, salua la dame du comptoir et partit rêveur. Il lui semblait vaguement qu'on s'était moqué de lui.

Comment! cet animal, en un temps et deux mouvements, l'avait débarrassé d'une douleur devenue chère comme une vieille habitude, une douleur qui tenait place dans ses pensées, qui était liée à chacun de ses pas, qui lui rappelait, en petit, ses glorieuses souffrances : le trou, la balafre, le biscaïen!

Cet imbécile de Barbansol!

Et le général s'aperçut que son cor lui manquait.

Paul et Victor MARGUERITTE.

LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(*Suite.*)[1]

— Nous entrerons dans le bois ensemble, continua l'Empereur, Vous aurez votre sabre, mais pas de pistolets. Vous ne m'adresserez point la parole, et de mon côté je ne vous parlerai pas. Nous marcherons en silence. Vous comprenez?

— Je comprends, Sire.

— Au bout d'un certain temps, nous verrons un homme, ou plus probablement deux hommes, sous un certain arbre. Si je vous fais signe de me défendre, vous tiendrez votre sabre prêt. Si, d'un autre côté, je leur parle, vous attendrez les événements. Mais une fois votre sabre au clair, quand je vous en aurai donné l'ordre, il ne faut pas qu'aucun des deux hommes, s'ils sont deux, nous échappe. Moi-même je vous aiderai.

— Sire, dis-je, ils ne seront pas trop de deux pour mon sabre; cependant ne vaudrait-il pas mieux que j'amène un camarade, plutôt que de vous mêler à ce combat?

— Ta ta ta, dit l'Empereur, j'ai été soldat avant d'être empereur. Croyez-vous que les artilleurs n'ont pas un sabre tout comme les hussards? Mais je vous ai donné l'ordre de ne pas discuter. Vous ferez exactement ce que je vous dirai. Si les sabres sont engagés aucun de ces hommes ne doit survivre.

— Ils ne partiront pas vivants, Sire.

— Très bien. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Vous pouvez vous retirer.

Je me dirigeai vers la porte, mais au moment de sortir une idée me vint et je me retournai :

— J'ai pensé, Sire... commençai-je.

Il se précipita sur moi comme une bête féroce. Je crus réellement qu'il allait me frapper.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.

— Pensé! cria-t-il. Vous avez pensé! vous! Est-ce que vous vous imaginez que je vous ai choisi parce que vous êtes capable de penser? Que je vous entende encore parler ainsi. Vous, le seul homme... Mais en voilà assez... Vous me rejoindrez sous le sapin, à dix heures, ce soir.

Ma parole, je ne fus pas fâché de me retrouver dehors. Quand j'ai un bon cheval entre les jambes et un sabre qui bat contre le fer de mon étrier, je sais où j'en suis. Et pour tout ce qui est fourrage, vert ou sec, avoine, pansage et maniement des escadrons en marche, personne ne m'en apprendra. Mais quand je me trouve en compagnie d'un chambellan, d'un maréchal de palais, qu'il me faut chercher mes mots pour parler à un empereur et écouter un tas de gens qui causent par sous-entendus au lieu de vous dire carrément ce qu'ils pensent, je me sens comme un vieux cheval de bataille attelé à une calèche de douairière.

Aussi je fus enchanté d'en avoir fini, et je courus tout droit chez moi, comme un écolier qui vient d'échapper à son maître.

Comme j'ouvrais la porte de ma chambre, les premières choses sur lesquelles mes yeux tombèrent furent une paire de jambes bleu ciel avec des bottes de hussard et une petite paire de jambes noires, en culotte courte avec des souliers à boucles. Les possesseurs de ces deux paires de jambes se précipitèrent à ma rencontre.

— Eh bien! quelles nouvelles, me dirent-ils tous les deux à la fois.

— Aucune, répondis-je.

— L'Empereur a refusé de vous voir?

— Non, je l'ai vu.

— Et que vous a-t-il dit?

— Monsieur de Talleyrand, repris-je, je me vois, à regret, obligé de vous informer que je ne dois vous dire quoi que ce soit. J promis le secret à l'Empereur.

— Peuh! Peuh! mon cher ami, dit-il en venant se placer tou près de moi, comme un chat qui cherche une caresse. Nou sommes entre amis, vous comprenez, et cela n'ira pas plus loin que ces quatre murs. En outre l'Empereur n'a jamais eu l'intention de me comprendre dans cette défense.

— Il ne faut qu'une minute pour aller au palais; si cela ne vou dérange pas trop, je vous demanderai d'aller jusque-là et de m



La dame était affaissée sur une chaise, toute tremblante. (Chap. V.)

rapporter l'attestation écrite de l'Empereur que vous n'êtes pas compris dans cette prohibition. Je serai alors très heureux de vous dire tout ce qui s'est passé.

Il me montra les dents comme un vieux renard qu'il était.

— Monsieur Gérard me paraît un peu gonflé de son importance, dit-il. Il est trop jeune pour voir les choses sous leur vrai jour. En vieillissant il pourra comprendre qu'il n'est pas toujours bon pour un officier subalterne, d'opposer des refus aussi catégoriques.

Je ne savais que répondre, mais Lassalle vint à mon aide avec sa brusquerie habituelle.

— Ce garçon a raison, dit-il. Si j'avais su qu'il eût promis le secret, je ne l'aurais pas questionné. Vous savez très bien, Monsieur de Talleyrand, que s'il vous avait répondu, vous n'auriez pas eu de lui une plus haute idée que je n'en ai d'une bouteille de bourgogne vide. Quant à moi, je vous promets que le 10e n'aurait pas eu de place pour lui, si je l'avais entendu dévoiler le secret de l'Empereur, et je le regretterais, car nous aurions perdu notre meilleur sabre.

Mais la colère de l'homme d'État ne fit qu'augmenter lorsqu'il vit que j'étais soutenu par mon colonel.

— J'ai entendu dire, Colonel de Lassalle, répondit-il avec une dignité glaciale, que votre opinion est d'un grand poids quand il s'agit de la cavalerie légère, et si j'avais besoin de renseignements sur cette arme spéciale, je serais heureux de prendre votre avis. Mais cette affaire est du ressort de la diplomatie, et vous me permettrez de conserver mon opinion sur la question. Aussi longtemps que la prospérité de la France et la sécurité de la personne de l'Empereur me seront à charge j'userai de tous les moyens en mon pouvoir pour remplir la mission qui m'est confiée, fût-ce même à l'encontre du désir temporaire de l'Empereur. J'ai l'honneur de vous saluer, Colonel de Lassalle.

Il me lança un regard plein de haine, et, pivotant sur ses talons, il sortit d'un petit pas rapide et sans bruit.

Je pus voir à l'attitude de Lassalle qu'il ne tenait pas à se trouver en opposition avec le puissant ministre. Il lança un juron ou deux, puis prenant son sabre et son bonnet, il dégringola l'escalier avec un grand bruit de ferraille. Je me précipitai vers la fenêtre et les vis tous deux, le grand hussard bleu et le petit homme noir descendre la rue de compagnie. Talleyrand marchait

d'un pas vif et raide, et Lassalle lui parlait avec force gestes : je supposai qu'il essayait de faire la paix avec lui.

L'Empereur m'avait défendu de penser et j'employai tous mes moyens pour lui obéir. Je pris les cartes sur la table où Morat les avait laissées, et je me mis à essayer des combinaisons d'écarté. Mais ne pouvant pas me rappeler quel était l'atout, je jetai les cartes sous la table. Puis je tirai mon sabre et me mis à faire de la pointe jusqu'à ce que je fusse fatigué ; tout fut inutile, mon esprit travaillait malgré moi. Je devais rejoindre l'Empereur à dix heures dans la forêt. De toutes les combinaisons d'événements extraordinaires, celle-ci était assurément la dernière qui se serait présentée à mon esprit, lorsque je m'étais éveillé le matin. Quelle responsabilité — quelle terrible responsabitité, — et personne pour la partager avec moi ! Cela me donnait une sueur froide. J'ai souvent vu la mort en face sur les champs de bataille, mais c'est alors seulement que j'ai su ce que c'était que la peur. Et puis je réfléchis qu'après tout, je n'avais qu'à faire de mon mieux, comme un brave et loyal officier, et surtout suivre à la lettre les ordres que j'avais reçus. Si tout allait bien, c'était sûrement le début de ma fortune. Je passai ainsi cette longue, longue soirée dans des alternatives de crainte et d'espoir, jusqu'au moment où je me préparai à partir.

Je mis mon manteau d'ordonnance, ne sachant pas combien de temps j'aurais à passer en forêt, et je bouclai mon sabre par dessus. J'enlevai mes bottes de hussard que je remplaçai par une paire de souliers et de guêtres. Puis je pris le chemin de la forêt l'esprit beaucoup plus libre, car je me sens toujours plus tranquille quand, le temps de la réflexion passé, le moment d'agir est arrivé.

Je passai près de la caserne des chasseurs et devant la ligne des cafés remplis d'officiers de toutes armes. Je reconnus la tenue bleu et or de quelques camarades au milieu de la foule des uniformes sombres de l'infanterie et des dolmans verts des guides. Ils étaient là, assis, buvant et fumant, insouciants, ne songeant guère à la mission dont était chargé leur camarade. Un d'eux, mon chef d'escadron, m'aperçut à la clarté d'un reverbère et sortit dans la rue en criant après moi. Je pressai le pas, faisant semblant de ne pas l'entendre, et il rentra en jurant contre ma surdité.

L'accès de la forêt de Fontainebleau est facile. Les arbres

viennent jusque dans les rues comme des tirailleurs sur le front d'une colonne. Je pris un chemin qui conduisait à la lisière du bois, et me dirigeai rapidement vers le vieux sapin. J'avais, comme je vous l'ai dit, de bonnes raisons pour connaître l'endroit, et je remerciai la fortune qui avait permis que ce ne fût pas un



Voici, jeune homme, me dit Lassalle.

les soirs où Léonie devait m'attendre. La pauvre enfant serait morte de terreur à la vue de l'Empereur. Il aurait pu la recevoir mal ou, pis encore, se montrer trop empressé.

La lune brillait et quand j'arrivai au rendez-vous, je constatai que je n'étais pas le premier. L'Empereur faisait les cent pas, les mains derrière le dos, et la tête penchée sur la poitrine. Il avait un grand manteau gris dont le capuchon était relevé sur son

chef. Je l'avais vu déjà avec ce vêtement pendant la campagne de Pologne où il portait ce capuchon, disait-on, pour ne pas être reconnu. Il aimait toujours, soit à Paris, soit dans les bivouacs, à se promener la nuit et à écouter les conversations dans les cabarets ou autour des feux. Son allure cependant, la façon de tenir ses mains derrière son dos, et sa tête inclinée sur la poitrine lui étaient si familières, qu'on le reconnaissait toujours, et alors on ne disait que ce qu'on croyait lui être agréable.

Ma première pensée fut qu'il allait être irrité contre moi pour l'avoir fait attendre, mais comme je m'approchais, j'entendis la cloche de l'église de Fontainebleau sonner dix heures. Il était donc en avance, lui, et moi tout simplement exact. Je me rappelai son ordre de ne pas prononcer une parole : je m'arrêtai à quatre pas de lui, en faisant sonner mes éperons et mon sabre, la main au shako. Il me jeta un coup d'œil, puis, sans dire un mot, me tourna le dos et se mit à marcher vers la forêt. Je le suivis, toujours à distance régulière. Une fois ou deux, il me sembla qu'il regardait avec appréhension à droite et à gauche comme s'il eût craint que quelqu'un nous observât. Je regardai aussi, et quoique j'aie la vue très perçante, je ne vis rien que les déchirures de la lune à travers les grandes ombres noires des arbres. J'ai l'ouïe aussi fine que la vue, et, à deux reprises, il me sembla entendre craquer une branche ; mais vous savez combien de bruits on croit percevoir la nuit en forêt, et comme il est difficile même de dire de quelle direction ils viennent.

Nous cheminâmes pendant environ un kilomètre et demi, et je sus exactement l'endroit où nous allions longtemps avant notre arrivée. Au centre d'une clairière se trouve le tronc d'un arbre qui dut être autrefois gigantesque. On l'appelle le Chêne de l'Abbé et il court, sur ce séculaire géant des forêts, tant de bruits de sorcellerie, que je connais plus d'un brave soldat qui se soucierait d'y être placé en sentinelle. Mais, tout autant que l'Empereur, je me moquais de ces sottises, aussi nous traversâmes la clairière et nous nous dirigeâmes droit vers cet arbre. Comme nous approchions, je vis deux hommes qui nous attendaient là.

Ils se tenaient un peu en arrière comme s'ils avaient voulu se dérober, mais, à notre approche, ils sortirent de l'ombre et s'avancèrent à notre rencontre. L'Empereur tourna la tête de mon côté, puis ralentit le pas : je me trouvai ainsi plus près de lui

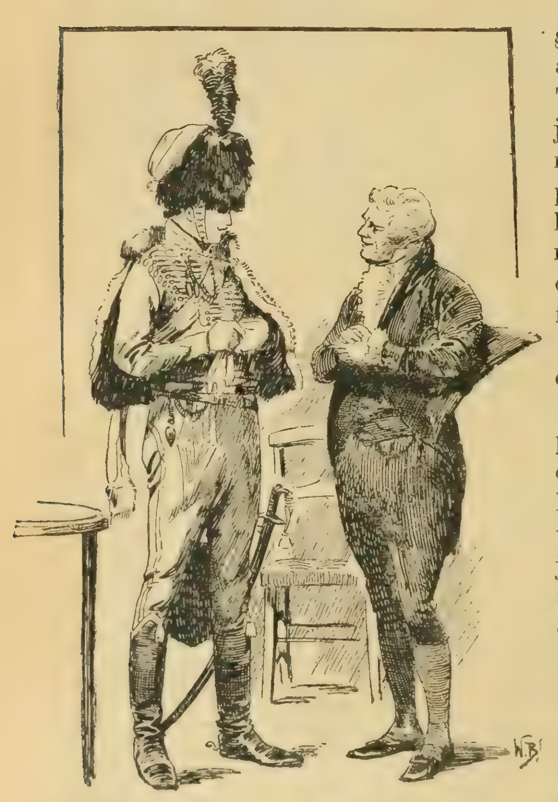
Vous pensez bien que j'avais mon sabre tout prêt, et que je ne quittais pas de l'œil les deux hommes qui s'approchaient de nous. L'un était très grand, l'autre de taille plutôt au-dessous de la moyenne, avec un air très déterminé. Tous deux portaient un manteau noir dont un pan était relevé par dessus l'épaule et l'autre pendait, comme les manteaux des dragons de Murat. Ils avaient, sur le chef, un béret noir, comme j'en ai vu depuis en Espagne, et qui, formant visière en avant, laissait leur visage dans l'obscurité : j'apercevais, pourtant, leurs yeux qui brillaient au-dessous. Avec la lune derrière eux et précédés de leurs ombres noires et allongées, ils étaient bien les personnages qu'on pouvait s'attendre à rencontrer la nuit près du Chêne de l'Abbé. Je me rappelle qu'ils avaient une façon furtive de marcher et que la lune formait, entre leurs jambes et celles de leurs ombres, comme deux diamants blancs.

L'Empereur s'était arrêté et les deux étrangers aussi, à quelques pas de nous. Je m'étais rapproché, de sorte que nous étions là tous les quatre, face à face, sans prononcer une parole. Je tenais les yeux fixés plus particulièrement sur le grand, parce qu'il était un peu plus près de moi, et je remarquai qu'il paraissait très agité. Son corps long et amaigri était tout tremblant, et je pouvais entendre sa respiration courte et saccadée, comme celle d'un chien fatigué. Tout à coup, l'un d'eux poussa un sifflement bref. Le plus grand plia le dos et les jambes comme un plongeur qui prend son élan, mais avant qu'il ait pu faire un autre mouvement, je me jetai au-devant lui, le sabre nu. Au même instant, son compagnon bondit et enfonça un long poignard dans le cœur de l'Empereur.

Ah ! mes amis, quel terrible moment ! Je me demande comment je ne tombai pas moi-même. Je vis, comme en un rêve, le manteau gris tournoyer dans un mouvement convulsif, et, à la clarté de la lune le manche du poignard briller entre les deux épaules. Puis l'Empereur tomba sur l'herbe avec un gémissement sourd, et l'assassin, laissant l'arme plantée dans le dos de sa victime, se mit à lever les bras en l'air et à pousser des cris de joie. Je me jetai sur lui, et lui passai mon sabre au travers du corps avec une telle frénésie, que le choc de la garde contre le sternum du bandit l'envoya rouler à six pas plus loin, laissant mon sabre prêt pour attaquer l'autre. Je me retournais pour m'élancer sur lui, altéré de son sang comme une bête féroce, quand je vis l'éclair d'une

lame passer devant mes yeux ; je sentis le froid du fer sur mon cou et le poignet de l'homme s'abattre sur mon épaule. Je ramenai mon sabre en arrière, mais il fit un saut de côté et prit sa course, bondissant comme un daim, sous la lune, à travers la clairière. Mais il ne m'échapperait pas ainsi.

Je savais que le poignard de l'assassin avait fait son œuvre. Tout jeune que j'étais, j'avais assez d'expérience de la guerre pour reconnaître une blessure mortelle. Je me baissai pour toucher la main déjà froide de l'Empereur.



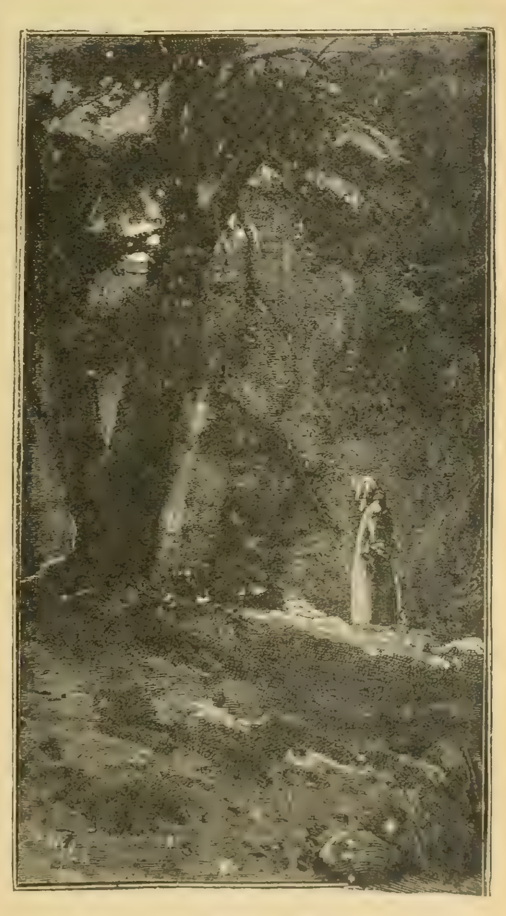
Monsieur me paraît un peu gonflé de son importance.

— Sire, sire, m'écriai-je.

Aucune réponse ; pas un mouvement. Je compris que tout était bien fini. Je me relevai fou de désespoir ; j'enlevai mon manteau et me mis à courir de toutes mes forces après l'assassin.

Combien je me félicitai de la précaution que j'avais prise de me défaire de mes bottes, pour venir en souliers et en guêtres et aussi de m'être débarrassé de mon manteau ! Il ne put se défaire du sien, le misérable, ou bien il était trop effrayé pour y penser. Aussi je gagnai rapidement sur lui. Il devait avoir perdu la tête, car il n'essaya pas d'atteindre les parties retirées du bois ; il continua sa course de clairière en clairière, et arriva enfin à la grande carrière de Fontainebleau. Là, il m'était impossible de le perdre de vue, et je savais qu'il ne pouvait plus m'échap-

per. Ah! il courait bien, c'est vrai, comme un lâche sait courir quand sa vie est en danger. Mais je le suivais, comme la Destinée sur les talons d'un homme! Je le tenais presque. Il chancelait, il haletait. Je pouvais entendre déjà sa respiration sifflante et saccadée. Tout à coup le gouffre s'ouvrit devant lui, et, me jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il poussa un cri de désespoir. L'instant d'après, il avait disparu dans la carrière.



L'Empereur faisait les cent pas.

Disparu complètement, comprenez-vous? Je me hâtai et cherchai à distinguer dans le trou noir et béant. S'y était-il précipité? Je commençais à le croire, quand je perçus dans l'obscurité, au-dessous de moi, un bruit insolite mais régulier. Je reconnus sa respiration. Il était caché dans la hutte aux outils.

Sur le bord de la carrière et un peu en contre-bas de la lande, il y avait une petite plate-forme où les ouvriers avaient construit une cabane en bois pour y ramasser leurs outils. C'était sur cette plate-forme qu'il avait sauté, s'imaginant probablement, le niais, que dans l'obscurité je ne me risquerais pas à l'y suivre. Il ne connaissait pas Étienne Gérard. D'un bond je fus sur la plateforme, j'entrai dans la hutte

et, l'entendant remuer dans un coin, je me précipitai sur lui.

Il se débattit comme un chat sauvage, mais avec son court poignard la lutte était inégale, et je dus le transpercer du premier coup, car il parut frapper au hasard, et bientôt son arme tomba à terre. Je m'assurai qu'il était bien mort; je remontai sur la lande et me mis à marcher à l'aventure sans savoir où j'allais, mon sabre à la main et le sang me bourdonnant dans les oreilles. Tout à coup, en regardant autour de moi, je me retrouvai dans la clairière du Chêne-de-l'Abbé, et j'aperçus, à quelques pas, le tronc brisé, qui s'associe toujours, dans mon souvenir, avec le moment le plus terrible de ma vie. Je m'assis sur un arbre abattu, mon sabre en travers de mes genoux, la tête entre mes mains, et j'essayai de penser à ce qui s'était passé et aux conséquences qu'allait amener la mort de l'Empereur.

L'Empereur s'était confié à ma garde. L'Empereur était mort. Telles étaient les deux idées qui se combattaient dans ma tête; il me fut impossible de penser à autre chose. Il était venu avec moi et il était mort : j'avais exécuté les ordres qu'il m'avait donnés, vivant; je l'avais vengé, mort. Mais que résulterait-il de tout cela? Je pouvais être considéré comme responsable. N'irait-on pas croire même que c'était moi qui l'avais assassiné. Comment prouver que j'étais innocent? Quel témoin avais-je? Je pouvais passer pour le complice de ces misérables? Oui, oui, j'étais à jamais déshonoré, j'étais l'homme le plus méprisable de la France entière. C'en était fait de mes belles ambitions militaires, de l'espoir de ma mère. Que faire maintenant? Aller à Fontainebleau, donner l'alarme au palais et annoncer que l'Empereur avait été assassiné à deux pas de moi? Non, ce n'était pas possible. Il n'y avait qu'un parti à prendre pour un loyal officier que le destin avait placé dans une situation aussi cruelle : me jeter sur mon sabre et partager ainsi le sort de l'Empereur, sort que je n'avais pu éviter. Je me levai pour mettre cette idée à exécution, quand un spectacle inoubliable vint arrêter ma respiration. L'Empereur était debout devant moi.

Il était là, à dix mètres à peine : la lune tombait droit sur sa figure pâle et glaciale. Son manteau gris, dont il avait rabattu le capuchon, était ouvert, de sorte que je pus voir qu'il portait l'uniforme vert des Guides et la culotte blanche. Il avait les mains derrière le dos et son menton était penché sur sa poitrine, à sa façon habituelle.

— Eh bien, dit-il, de sa voix la plus dure, comment cela s'est-il passé ?

Je crois que s'il était resté une minute encore sans parler, je serais devenu complètement fou. Mais ce ton militaire et rude était exactement ce qu'il fallait pour me faire revenir à moi. Vivant ou mort, l'Empereur était là, et il me parlait. Je fus sur pied d'un bond et je saluai.

— Vous en avez tué un, dit-il, en indiquant le chêne d'un mouvement de tête.

— Oui, Sire.

— L'autre a réussi à s'échapper ?

— Non, Sire, je l'ai tué aussi.

— Quoi ? s'écria-t-il. Vous les avez tués tous les deux ?

Il s'approcha de moi avec un sourire qui laissa briller ses dents sous le clair de lune.

— Un des cadavres est là, Sire, répondis-je. L'autre est dans la hutte aux outils sur le bord de la carrière.

— Alors, les frères d'Ajaccio ne sont plus, dit-il, comme se parlant à lui-même. L'ombre en a disparu pour toujours.

Puis il se pencha et posant sa main sur mon épaule :

— Vous vous êtes bien conduit, mon jeune ami, dit-il. Vous avez été à la hauteur de votre réputation.

C'était donc bien l'Empereur en chair et en os. Je sentais sa petite main grasse appuyée sur moi. Et cependant, je ne pouvais m'ôter de l'idée ce que je venais de voir ; je le regardais avec des yeux si étonnés qu'il se remit à sourire.

— Non, non, Monsieur Gérard, dit-il, je ne suis pas un revenant. Venez avec moi, vous allez comprendre.

Et il m'emmena vers le tronc de chêne. Les deux cadavres gisaient encore sur le sol et deux hommes se tenaient non loin. Lorsque nous fûmes plus près, je les reconnus à leurs turbans : c'étaient Roustan et Mustapha, les deux mameluks de l'Empereur. Celui-ci s'arrêta devant le manteau gris, et relevant le capuchon qui cachait les traits, il découvrit un visage entièrement différent du sien.

— Ici repose un fidèle serviteur qui a donné sa vie pour son maître, dit-il : M. de Goudin, vous le voyez, a une certaine ressemblance avec moi comme manières et comme ensemble.

Quel délire de joie, à ces paroles, qui m'expliquaient tout ! Je m'avançai les bras tendus pour l'embrasser, mais il sourit et

recula d'un pas comme s'il eût deviné l'impulsion qui me faisait agir.

— Vous n'êtes pas blessé, me demanda-t-il ?

— Non, Sire, mais un instant de plus, dans mon désespoir, j'allais...

— C'est bon ! c'est bon ! dit-il. Vous vous êtes vaillamment conduit. Mais il aurait dû se tenir sur ses gardes, lui. J'ai vu tout ce qui s'est passé.

— Vous étiez là, Sire?

— Vous ne m'avez donc pas entendu vous suivre à travers le bois? Je ne vous ai pas perdu de vue, dès l'instant où vous avez quitté votre chambre, jusqu'au moment où de Goudin est tombé. Le faux empereur était devant vous, le vrai, derrière. Vous allez, maintenant, m'accompagner au palais.

Il donna, à voix basse, un ordre à ses mameluks, qui saluèrent sans un mot. Je suivis l'Empereur ; mon dolman craquait de l'orgueil dont j'étais rempli. Ma parole, j'ai toujours eu l'allure que doit avoir un hussard, mais Lassalle lui-même ne s'est jamais redressé et n'a jamais balancé sa pelisse comme je le fis ce soir là. Ah ! comme je faisais sonner mes éperons et mon sabre, moi, Étienne Gérard, le confident de l'Empereur, le premier sabre de la cavalerie légère, moi qui venais de tuer les misérables qui voulaient assassiner l'Empereur. Mais il remarqua mes gestes et se retournant brusquement vers moi :

— Que signifient ces manières ? me cria-t-il entre ses dents, et en me fixant de ses yeux d'acier. Sont-ce là des façons de se tenir quand on est chargé d'une mission secrète ? C'est ainsi que vous voulez faire croire à vos camarades qu'il ne s'est rien passé de remarquable ? Veuillez prendre un air moins conquérant, Monsieur, ou bien je vous fais passer aux pontonniers, où vous trouverez un peu plus de besogne et une tenue moins brillante.

Voilà comment agissait l'Empereur. S'il pensait que quelqu'un pût se croire des droits à ses faveurs, il prenait la première occasion de lui montrer le gouffre qui le séparait de lui. Je saluai en silence, mais je dois avouer que je fus blessé, après tout ce qui s'était passé entre nous. Nous continuâmes à marcher jusqu'au palais où nous pénétrâmes par la porte privée, et nous entrâmes dans son cabinet. Deux grenadiers se tenaient sur l'escalier et, sous leurs bonnets à poil, leurs yeux s'écarquillèrent, je vous le certifie, quand ils virent un jeune lieutenant entrer dans les

appartements de l'Empereur à minuit. Je restai debout près de la porte, comme je l'avais fait dans l'après-midi, tandis qu'il se jetait dans un fauteuil où il resta silencieux et si longtemps, que e crus qu'il m'avait oublié. A la fin, je me risquai à tousser un peu pour lui rappeler que j'étais là.

— Ah! Monsieur Gérard, dit-il, vous êtes curieux sans doute de savoir ce que tout cela signifie?

— Je suis satisfait, Sire, même si vous jugez bon de ne rien me dire, répondis-je.

— Peuh! peuh! ce ne sont que des mots cela! Dès que vous serez sorti, vous allez vous mettre la cervelle à l'envers pour tâcher de trouver des explications. Dans deux jours tous vos camarades auront vent de l'affaire, dans trois jours elle aura fait le tour de Fontainebleau et, le quatrième, elle sera à Paris. Maintenant, si je vous en dis assez pour satisfaire votre curiosité, puis-je conserver espoir que vous garderez cela pour vous?

Décidément, il ne me connaissait pas, cet empereur, et cependant je ne pus que saluer et me taire.

— Quelques mots vous feront tout comprendre, dit-il, en parlant très vite, et en arpentant la pièce. C'étaient des Corses, ces deux hommes. Je les avais connus quand j'étais jeune. Nous avions appartenu à la même société, — les frères d'Ajaccio, — comme nous nous intitulions. Cette société avait été fondée du temps du vieux Paoli, vous comprenez, et nous avions édicté des règles très sévères que l'on ne pouvait violer sans impunité.

Une grimace passa sur son visage comme il parlait, et il me sembla que tout ce qu'il pouvait y avoir en lui de Français avait disparu, et que c'était maintenant le vrai Corse, l'homme des fortes passions et des vendettas que j'avais devant moi. Ses souvenirs s'étaient reportés aux jours de sa jeunesse et, pendant quelques instants, il continua d'aller et venir de son petit pas rapide de tigre, enfoncé dans ses pensées. Puis, d'un geste impatient il sembla chasser loin de lui ces souvenirs et revint au présent, à son palais et à moi.

— Les règles d'une pareille société, continua-t-il, peuvent fort bien être suivies par un simple citoyen. Autrefois, il n'y eut pas de « frère » plus loyal que moi. Mais les circonstances ont changé, et il ne serait ni de mon intérêt ni de celui de la France que je m'y soumette maintenant. Ces hommes ont voulu me contraindre à y rester fidèle : ils ont causé leur propre perte. C'étaient

les deux chefs de l'Ordre. Ils étaient venus de Corse pour me donner rendez-vous à cet endroit, qu'ils avaient désigné. Je savais ce que signifiait pareille convocation. Aucun homme n'en est jamais revenu. D'un autre côté, si je n'avais pas obéi à leur ordre, je savais que je n'aurais pu échapper à leur pouvoir. J'appartiens à cette société des Frères d'Ajaccio et je connais leur façon de faire.

De nouveau, un pli dur contracta sa bouche et son œil lança un regard froid.

— Vous voyez le dilemme, Monsieur Gérard, continua-t-il. Qu'auriez-vous fait dans ces circonstances?

— J'aurais chargé de l'affaire le 10e hussard, Sire, lui dis-je. Des patrouilles auraient parcouru la forêt dans tous les sens et amené à mes pieds les deux coquins.

Il sourit et secoua la tête.

— J'avais d'excellentes raisons pour ne pas les prendre vivants, dit-il. Vous comprenez que la langue d'un assassin peut être aussi dangereuse que son poignard. Je ne vous cacherai pas que je voulais à tout prix éviter le scandale. C'est pour cela que je vous ai donné l'ordre de ne pas prendre de pistolets. C'est pour cela aussi que mes mameluks vont faire disparaître toutes traces de cette affaire, dont personne n'entendra parler. J'ai pensé à tous les moyens possibles et je suis convaincu que j'ai choisi le meilleur. Si j'avais envoyé plusieurs hommes dans la forêt avec de Goudin, les frères ne se seraient pas montrés. Mais j'étais sûr qu'ils ne changeraient pas leurs plans, et qu'ils ne manqueraient pas l'occasion malgré même la présence d'un étranger. C'est aussi la présence accidentelle de Lassalle, au moment où j'ai reçu leur ordre, qui m'a fait prendre un de ses hussards pour cette mission. Je vous ai choisi, Monsieur Gérard, parce que j'avais besoin d'un homme qui sût tenir un sabre et qui ne cherchât pas à approfondir l'affaire plus que je ne voulais. Je pense que, sous ce dernier rapport, vous justifierez mon choix, comme vous l'avez fait par votre bravoure et votre habileté.

— Sire, répondis-je, vous pouvez compter sur moi!

— Aussi longtemps que je vivrai, pas un mot de tout ceci, n'est-ce pas?

— J'en efface entièrement le souvenir de mon esprit, Sire et je vous donne ma parole que je sortirai de ce cabinet tel que j'y suis entré à quatre heures.

— Non pas ! dit l'Empereur en souriant. Vous étiez lieutenant alors. Vous me permettrez de vous souhaiter le bonsoir, Capitaine..

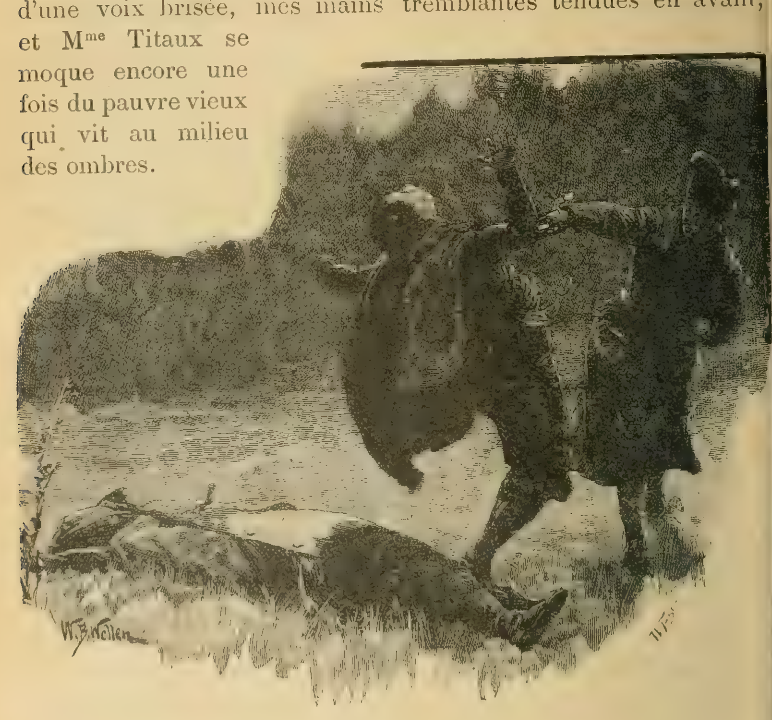
V

COMMENT LE COLONEL VISITA LE CHATEAU DES HORREURS

Vous faites bien, mes amis, de me traiter avec quelque respect car, en m'honorant, vous honorez la France et vous-mêmes. Ce n'est pas seulement un vieux soldat à moustache grise que vous avez devant vous, en train de vider tranquillement son verre, mais bien une page d'histoire, et de l'histoire la plus glorieuse qu'aucun pays, même le nôtre, ait jamais eue. Vous voyez en moi l'un des survivants de ces hommes extraordinaires qui avaient appris à manier le sabre avant le rasoir, qui étaient déjà de vieux soldats lorsqu'ils n'étaient encore que des enfants, et qui, dans cent batailles, n'ont pas une seule fois laissé voir à l'ennemi la couleur de leur havre-sac. Pendant vingt ans, nous avons appris à l'Europe comment on se bat, et même quand elle eut profité des leçons que nous lui avions données, ce fut le thermomètre seul, et non la baïonnette, qui eut raison de la Grande-Armée. Les palais de Berlin, Naples, Vienne, Madrid, Lisbonne, Moscou, ont servi d'écuries à nos chevaux. Oui, mes amis, je le répète, vous faites bien de m'envoyer vos enfants avec des fleurs, car mes oreilles ont entendu sonner les trompettes de la France, et mes yeux ont vu flotter son drapeau dans des pays où jamais peut-être on ne les entendra désormais, où jamais on ne reverra ses trois couleurs.

Encore aujourd'hui, quand je m'assoupis dans mon fauteuil, je les vois défiler devant moi ces guerriers héroïques : les chasseurs avec leurs uniformes verts, les cuirassiers géants, les lanciers de Poniatowski, les dragons à manteaux blancs, les grenadiers à cheval avec leurs bonnets à poils qui s'inclinent à chaque pas de leurs montures. Puis j'entends le roulement nourri des tambours et, à travers la poussière et la fumée, je distingue les rangs de hauts shakos, le balancement des longs plumets rouges au milieu des lignes d'acier. Et c'est Ney qui arrive au galop avec sa tête rousse, Lefebvre avec sa mâchoire de dogue, Lannes

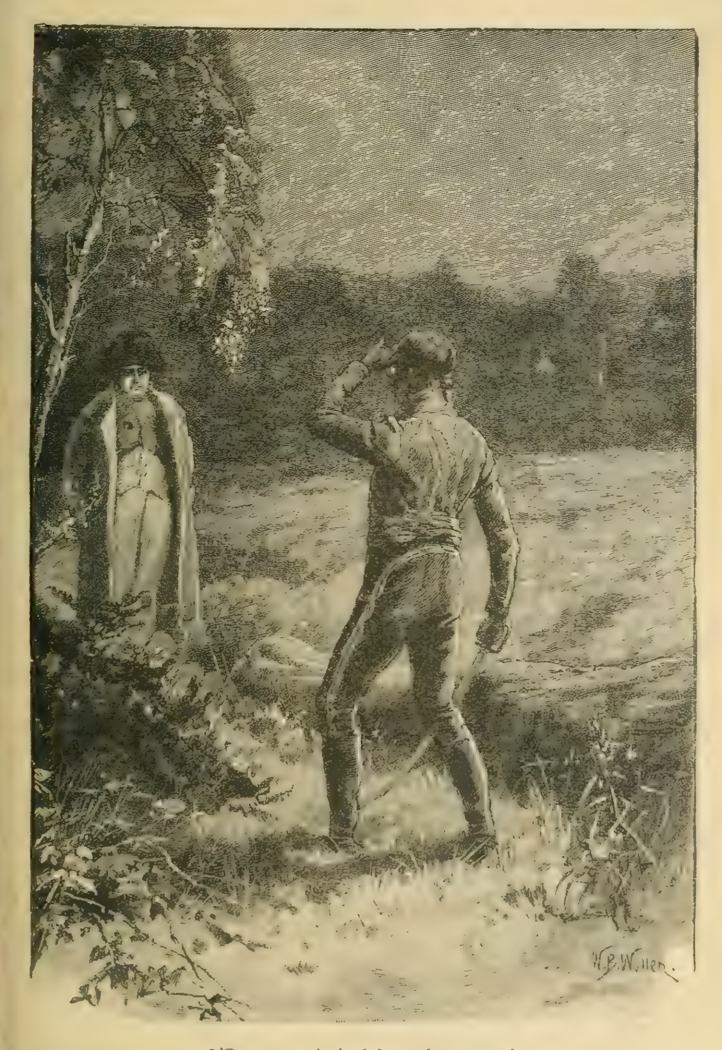
avec un air de conquérant; enfin, au milieu du scintillement des cuivres et de l'envolement des panaches que le vent ébouriffe, je l'aperçois, Lui, l'homme au sourire pâle, aux épaules voûtées, au regard perdu dans le lointain. Alors c'est fini de mon rêve, mes amis; je m'élance de mon fauteuil, en criant d'une voix brisée, mes mains tremblantes tendues en avant, et Mme Titaux se moque encore une fois du pauvre vieux qui vit au milieu des ombres.



Je lui passai mon sabre au travers du corps.

Bien que je fusse colonel quand les guerres prirent fin, et que j'eusse tout espoir d'être bientôt nommé général de brigade, c'est surtout au début de ma carrière que je me reporte quand je veux vous parler des gloires et des épreuves de la vie du soldat. Vous comprenez bien que lorsque un officier a sous ses ordres un aussi grand nombre d'hommes et de chevaux, il a l'esprit si rempli de ces mots : recrues, remontes, rations, fourrages, cantonnements que, même quand il n'est plus en face de l'ennemi, il ne manque pas encore de préoccupations. Mais un simple lieutenant ou un

capitaine n'a guère d'autre fardeau à porter que ses épaulettes, de sorte qu'il peut faire sonner ses éperons, balancer sa pelisse,



L'Empereur était debout devant moi.

vider son verre et choyer sa maîtresse, sans penser à autre chose qu'à jouir de cette vie glorieuse. C'est le temps où il a quelques chances de courir des aventures, c'est aussi dans cette

période de ma carrière militaire, que j'irai chercher les histoires que je vous réserve. Je vais donc vous raconter, ce soir, ma visite au château des Horreurs, l'étrange mission du sous-lieutenant Duroc, et l'horrible affaire de l'homme connu d'abord sous le nom de Jean Carabin, et ensuite de baron Straubenthal.

Dans le courant de février 1807, aussitôt après la prise de Dantzig, nous reçûmes l'ordre, le major Le Gendre et moi, d'amener quatre cents chevaux de remonte de Prusse en Pologne.

Le froid et surtout la grande bataille d'Eylau avaient tué tant de chevaux, que nous avions pu craindre de voir notre beau 10e hussards se transformer en un bataillon d'infanterie légère. Aussi, savions-nous, le major et moi, que nous serions les bienvenus en arrivant au camp avec des chevaux frais. Nous n'avancions que lentement cependant, car la neige était épaisse, les routes détestables, et nous n'avions avec nous que vingt invalides qui rejoignaient l'armée. En outre, il n'est possible d'aller qu'au pas quand on ne peut donner aux chevaux qu'une ration de fourrage par jour, — quelquefois même, ils ne l'avaient pas, cette ration. Dans les livres d'histoire, d'ordinaire, on dépeint toujours la cavalerie au galop de charge; pour ma part, après douze campagnes, je me déclarerais très satisfait si mon régiment était toujours en état d'aller au pas, en marche, et de prendre le trot en présence de l'ennemi. Je parle des hussards et des chasseurs, remarquez; c'est donc loin d'être le cas pour les cuirassiers et les dragons.

J'aime beaucoup les chevaux et c'était un réel plaisir pour moi d'en avoir entre les mains près de quatre cents de toutes robes, de tout âge et de tout caractère. Ils venaient en grande partie de Poméranie, bien qu'il y en eût quelques-uns provenant de Normandie et d'Alsace, et ils différaient de caractère tout autant que les gens de ces provinces. Nous fîmes aussi cette remarque que le tempérament d'un cheval peut varier avec sa couleur : depuis le bai clair, coquet, fantasque et tout nerfs, jusqu'au bai châtain, grand et robuste ; depuis le rouan, docile, jusqu'au noir, entêté comme un mulet. Tout ceci sort de mon sujet, mais comment voulez-vous qu'un officier de cavalerie puisse poursuivre un récit sans se laisser écarter quelque peu, quand il vient à parler des quatre cents chevaux de son régiment. C'est une habitude chez moi, de parler de ce qui m'intéresse moi-même, pensant que cela peut vous inspirer le même intérêt.

Nous passâmes la Vistule en face de Marienwerder ; nous
vions atteint Riensenberg, quand le major Le Gendre vint me
rouver dans ma tente ; il tenait à la main un papier déplié.

— Nous allons nous séparer, me dit-il, avec un air chagrin.

Je ne fus point fâché de cet incident, à vrai dire, car il était, si
e puis m'exprimer ainsi, indigne de commander à un officier
el que moi. Cependant je saluai sans dire un mot.

— Ordre du général Lassalle, poursuivit-il : vous vous rendrez
irectement à Rossel, et vous vous présenterez au quartier gé-
éral.

Rien au monde ne pouvait me faire plus plaisir. Mes chefs
vaient déjà de moi une très bonne opinion, quoique aucun ne
n'eût rendu entièrement justice. « Evidemment, me dis-je, mon
égiment va reprendre un service actif et Lassalle comprend que
non escadron serait incomplet si je n'étais pas là. » Cet ordre
n'arrivait, toutefois, à un moment inopportun, car le maître de
oste avait une fille, une de ces jeunes et jolies Polonaises au
eint d'ivoire et aux cheveux noirs, avec laquelle j'espérais bien
aire plus ample connaissance. Mais il me fallait obéir : je fis
eller mon grand cheval noir Rataplan, et je me mis en route
ur-le-champ.

C'était une véritable fête, je vous assure, pour ces pauvres
uifs Polonais, dont rien ne vient égayer la vie d'ordinaire si
riste, que le spectacle de ces chevaux. Les flancs et la croupe
e Rataplan luisaient sous le froid piquant du matin qui lui
ouettait le sang et activait son feu naturel. Il se cabrait et cara-
olait sous l'éperon. Ses sabots claquaient sur la route durcie, et
on mors tiquait à chaque mouvement de tête. Vous devez
ous faire une idée de ce que je pouvais être à vingt-cinq ans,
noi, Etienne Gérard, le plus beau cavalier et la plus fine lame
es dix régiments de hussards. Le bleu était notre couleur au
0e : dolman bleu de ciel et pelisse avec parements rouge écar-
ate ; on disait de nous, dans l'armée, que nous étions capables de
oulever toute une population ; du plus loin qu'on nous aperce-
ait, les femmes accouraient vers nous et les hommes se sau-
aient.

Il y avait, ce matin-là, bien des yeux aux fenêtres de Rien-
enberg, et qui semblaient me prier de retarder mon départ.
Mais que faire en pareil cas ? Envoyer un baiser du bout des
doigts, et poursuivre son chemin. C'était une bien triste saison

pour voyager à travers ce pays, le plus pauvre et le plus laid d l'Europe, mais le ciel était pur, et un soleil clair faisait miroit la neige sur la campagne tout autour de moi. Mon haleine fuma dans l'air glacial, deux panaches de vapeur sortaient des naseau de Rataplan et des glaçons pendaient de chaque côté de sa brid Je le laissais trotter pour se réchauffer; quant à moi, j'éta trop préoccupé pour songer au froid. Au nord et au sud s'éte daient de vastes plaines, toutes blanches, où quelques rar bouquets de pins et de mélèzes faisaient des taches sombres. Ç et là une ou deux chaumières, mais il y avait à peine trois mo que la Grande-Armée avait passé là, et vous savez ce que ce veut dire pour un pays. Les Polonais étaient nos amis, c'est vra mais sur cent mille hommes, il n'y avait que les soldats de garde qui eussent leurs fourgons, et le reste devait vivre comm il pouvait. Aussi ne fus-je pas surpris de ne trouver aucune tra de bétail, et de ne voir aucune fumée sortir des cheminées. l marque du passage de la Grande-Armée restait dans le pays, les rats eux mêmes, disait-on, mouraient de faim là où l'Emp reur avait conduit ses hommes.

Vers le milieu du jour, j'arrivai au village de Saalfeldt, m lorsque je fus sur le chemin d'Osterode, où l'Empereur av établi ses quartiers d'hiver, et où se tenait le camp des se divisions d'infanterie, je trouvai la route encombrée de voitur et de fourgons. Avec les caissons d'artillerie, les voitures d'a provisionnements, les estafettes qui allaient et venaient, la fo des recrues et des traînards, il me fut impossible d'avancer. L plaines étaient couvertes d'une couche de neige d'au moins ci pieds, et il ne fallait pas songer à s'y engager. Force me donc de continuer au pas. Aussi ce fut avec joie que je trou une autre route qui bifurquait et allait vers le nord à travers bois de sapins. Il y avait, à la bifurcation, une petite auberge une patrouille du 3e hussards de Conflans — le régiment mê dont je fus plus tard colonel — s'apprêtait à monter à cheval. S le seuil se tenait leur officier, un jeune homme au teint pâle, avait plutôt l'air d'un séminariste que du chef appelé à comma der les démons qu'il avait devant lui.

— Bonjour, Monsieur, dit-il, en me voyant arrêter mon chev

— Bonjour, répondis-je. Je suis le lieutenant Étienne Gér du 10me.

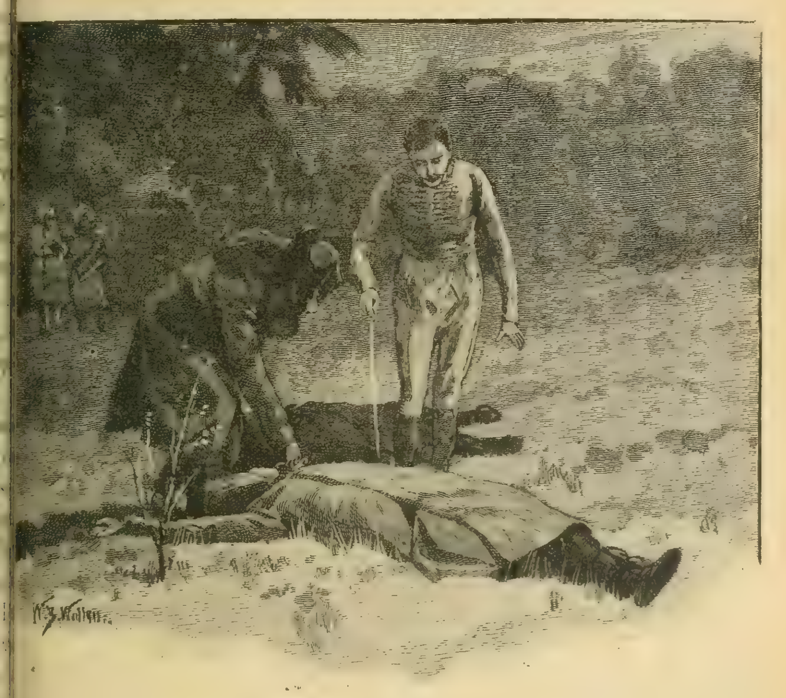
Je vis, à l'expression de sa physionomie, qu'il avait enten

arler de moi. Tout le monde me connaissait depuis mon duel vec les six maîtres d'armes. Mes manières, d'ailleurs, ne tarèrent pas à le mettre à l'aise.

— Je suis le sous-lieutenant Duroc du 3me, me dit-il.

— Vous venez de rejoindre? demandai-je.

— La semaine dernière.



Ici repose un fidèle serviteur, dit-il.

Je m'en étais douté, en voyant sa figure pâle et la façon dont es hommes se tenaient à cheval. Il n'y avait pas si longtemps que j'avais appris par moi-même comment cela se passe quand un écolier est appelé à commander à de vieux troupiers. Je me rappelle que je ne pouvais m'empêcher de rougir, les premières fois qu'il me fallut, d'une voix brève, crier des commandements à des hommes qui avaient vu plus de batailles que je ne comptais d'années et il m'aurait semblé tout naturel de leur dire : « Avec votre permission, nous allons maintenant doubler les files » ou

bien : « Si vous le jugez bon, nous allons prendre le trot. » Toutefois je n'en eus pas moins bonne opinion de ce jeune officier, malgré la tenue de ses hommes, et je jetai à ceux-ci un coup d'œil qui les fit se redresser et rectifier leur position en selle.

— Puis-je vous demander, Monsieur, où vous allez par cette route, lui dis-je.

— J'ai l'ordre de pousser une reconnaissance jusqu'à Arendorf.

— Alors j'irai jusque-là avec vous, si vous le permettez, continuai-je. Au bout du compte, c'est encore par le chemin le plus long que j'arriverai le plus vite.

Et en effet c'est ce qui eut lieu, car la route que nous prîmes traversait un pays abandonné aux Cosaques et aux maraudeurs et elle était aussi déserte que l'autre était encombrée. Duroc et moi, nous allions devant, nos six hussards trottaient derrière. C'était un charmant garçon ce Duroc, avec la tête pleine de tout le fatras qu'on apprend à Saint-Cyr, plus ferré sur Alexandre et Pompée que sur la façon de mêler la ration d'un cheval ou de soigner une jambe malade. Malgré tout, c'était un brave garçon et que les camps n'avaient pas encore gâté. C'était un plaisir de l'entendre me causer de sa mère et de sa sœur Marie qui habitaient Amiens. Nous atteignîmes bientôt le village de Haguenau. Duroc alla jusqu'au relai de poste et interrogea le maître.

— Pouvez-vous me dire, lui demanda-t-il, s'il n'y a pas dans le voisinage un homme qui s'appelle le baron Straubenthal ?

Le maître de poste secoua la tête négativement et nous continuâmes notre route.

Je n'avais prêté aucune attention à ceci mais quand, au village suivant, mon camarade répéta sa question avec le même résultat, je ne pus m'empêcher de lui demander qui était ce baron Straubenthal.

— C'est un homme pour lequel j'ai un message important, me répondit Duroc.

Et un flux de sang lui monta au visage.

Cela n'était guère explicite, mais je vis à l'attitude de mon compagnon qu'il serait indiscret d'insister. Cependant Duroc continuait à demander à chaque paysan que nous rencontrions s'il connaissait le baron Straubenthal.

Pour moi je m'occupais, comme doit le faire tout officier de cavalerie légère, à me former une idée du pays, à noter la direction des cours d'eau et à en reconnaître les endroits guéables.

Chaque pas nous éloignait du camp que nous avions contourné. Bien loin dans le sud quelques panaches de fumée grise indiquaient la position de nos avant-postes. Vers le nord il n'y avait rien entre nous et le camp russe. Deux fois je pus apercevoir à l'horizon un scintillement d'acier, et je le fis remarquer à mon camarade. C'était trop loin pour que nous puissions en distinguer la cause, mais cela provenait sans doute des pointes de lances des maraudeurs cosaques.

Le soleil se couchait quand, après avoir atteint le sommet d'une côte, nous vîmes sur notre droite un petit village et sur notre gauche un grand château noir qui émergeait des bois de pins. Un paysan venait à notre rencontre conduisant une charrette; c'était un petit homme aux cheveux embroussaillés, à l'air triste, vêtu d'une veste en peau de mouton.

— Quel est ce village, lui demanda Duroc.

— C'est Arensdorf, répondit l'homme dans son barbare dialecte allemand.

— Alors, c'est ici que je dois m'arrêter cette nuit, me dit Duroc.

Puis, se tournant vers le paysan il lui fit encore cette question :

— Pouvez-vous me dire où habite le baron Straubenthal?

— Mais c'est lui le propriétaire du château des Horreurs, répondit l'homme, en montrant du doigt les sombres tourelles qui se dressaient au-dessus du bois de sapin.

Duroc poussa un cri comme un chasseur qui voit se lever devant lui le gibier qu'il poursuit. Le jeune garçon semblait avoir perdu la tête; ses yeux brillaient, son visage était devenu si pâle et sa bouche se contracta à tel point que le paysan recula d'un pas. Je vois encore Duroc, penché en avant sur son cheval, l'œil fixé sur la grande tour noire.

— Pourquoi appelez-vous ce château « le château des Horreurs » demandai-je au paysan ?

— C'est le nom qu'on lui donne par ici, répondit-il. Il s'est passé là, dit-on, de vilaines choses. Ce n'est pas sans motif que le plus grand scélérat de toute la Pologne y habite depuis quatorze ans.

— Un noble Polonais? demandai-je.

— Non, la Pologne ne donne pas le jour à des hommes comme celui-là.

— C'est un Français, alors? cria Duroc.

— On dit qu'il est venu de France.

— Il a les cheveux rouges?

— Comme un renard.

— Oui, oui, c'est mon homme, se mit à crier mon camarade, tout tremblant d'agitation. C'est la Providence qui m'a conduit ici. Qui donc dira qu'il n'y a pas de justice en ce monde? Partons, Monsieur Gérard, car il faut que je m'occupe de mes hommes avant de régler cette affaire personnelle.



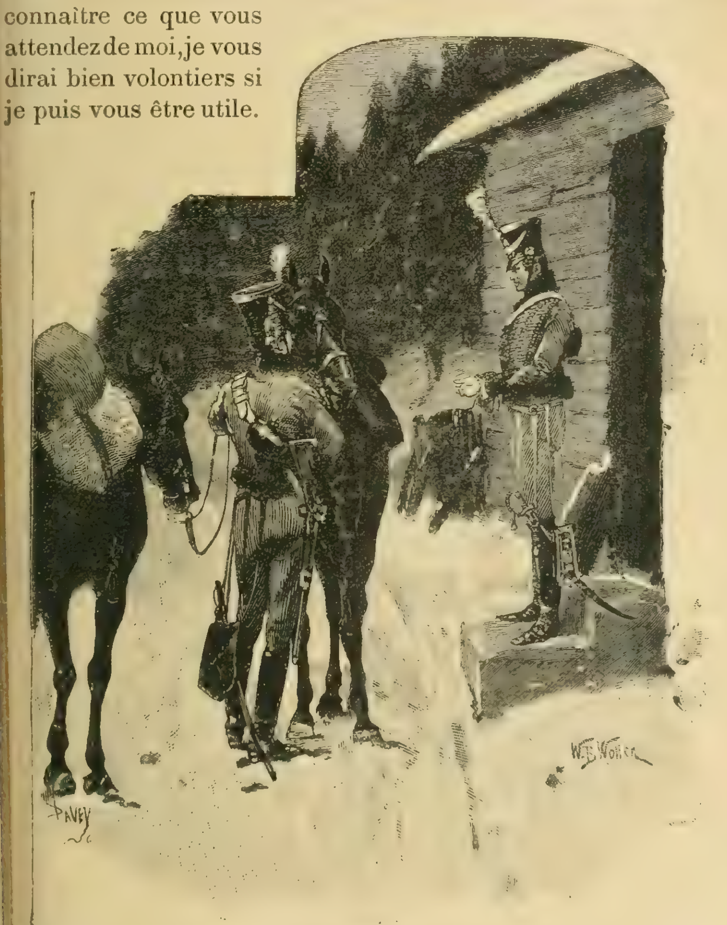
Lorsque je sommeille, je vois ces guerriers héroïques.

Il éperonna son cheval et dix minutes après nous étions à la porte de l'auberge d'Arendorf où sa troupe devait être cantonnée pour la nuit.

Tout cela ne me regardait guère et j'avais à rejoindre mon régiment. Rossel était loin, je résolus de continuer ma route quelques heures encore et de profiter de la première grange sur le chemin pour y passer la nuit, avec Rataplan. Je m'étais donc remis en selle après avoir vidé un verre de vin, quand le jeune Duroc sortit de l'auberge et, accourant vers moi, posa la main sur mon genou.

— Monsieur Gérard, me dit-il d'une voix haletante, je vous prie de ne pas m'abandonner ainsi.

— Cher Monsieur, lui répondis-je, si vous vouliez me faire connaître ce que vous attendez de moi, je vous dirai bien volontiers si je puis vous être utile.



Leur officier se tenait sur le seuil.

— Vous pouvez m'être très utile. En vérité, d'après ce que je sais de vous, Monsieur Gérard, vous êtes le seul homme que je désirerais avoir près de moi cette nuit.

— Vous oubliez que je vais rejoindre mon régiment.

— Vous ne pouvez pas arriver ce soir. Demain vous serez à

Rossel. En restant avec moi vous me rendrez le plus grand service, et vous m'aiderez dans une affaire qui concerne mon honneur et l'honneur de ma famille. Je suis pourtant obligé de vous avouer qu'elle peut comporter des dangers personnels.

Ces derniers mots étaient adroits. Naturellement je mis pied à terre et confiai mon cheval au valet d'écurie.

— Entrons ici, dis-je et dites-moi exactement ce que je puis faire pour vous.

Nous pénétrâmes dans une salle réservée, dont il ferma la porte afin que personne ne vînt nous déranger. C'était un beau garçon, et lorsque je le vis là, debout sous la clarté de la lampe qui tombait sur son visage sérieux, dans une attitude pleine de résolution et bien campé dans son uniforme gris argent, je me sentis pris d'affection pour ce jeune homme. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il était d'aussi belle prestance que moi lorsque j'avais son âge, il y avait cependant une certaine ressemblance qui m'attira vers lui.

— Je vais m'expliquer en quelques mots, me dit-il. Si je n'ai pas déjà satisfait votre curiosité, bien naturelle, c'est que le sujet est pénible pour moi. Je ne puis pas pourtant réclamer votre concours, sans vous donner des explications.

Vous saurez donc que mon père était le banquier bien connu Christophe Duroc, qui fut assassiné par le peuple pendant les troubles de Septembre. La populace s'empara des prisons nomma trois pseudo-juges pour condamner les malheureux aristocrates qu'elle massacra aussitôt qu'ils furent délivrés. Mon père avait fait, toute sa vie, beaucoup de bien aux pauvres et un grand nombre d'entre eux plaidèrent en sa faveur. Il avait la fièvre et c'est sur une couverture qu'il fut apporté devant les juges. Deux de ceux-ci votèrent son acquittement, le troisième un jeune jacobin que sa taille gigantesque et sa cruauté avaient fait choisir pour chef par ces misérables, de ses propres mains l'enleva de la couverture et le jeta dans la rue, où en un instant il fut massacré dans des circonstances trop horribles à détailler. C'était, vous le voyez, un assassinat, même avec leurs propres lois illégales, puisque deux des juges s'étaient prononcés en faveur de mon père.

L'ordre rétabli, mon frère aîné se mit à la recherche de cet homme. Je n'étais qu'un enfant alors, mais c'était une affaire de famille et on en parlait ouvertement en ma présence. Le nom d

brigand était Carabin. C'était un des gardes de Santerre et un duelliste renommé. Une dame étrangère, la baronne Straubenthal, ayant été traînée devant les Jacobins, il lui avait fait obtenir sa liberté, à la condition qu'elle serait à lui avec sa fortune et ses propriétés. Il l'avait épousée, avait pris son nom et son titre, et s'était enfui de France après la chute de Robespierre. Depuis, nous n'avions pu savoir ce qu'il était devenu.

Vous pensez sans doute qu'il devait être facile de le retrouver, puisque nous connaissions son nom et son titre. Mais nous avions été ruinés par la Révolution, et sans argent il est difficile de faire des recherches. Puis vint l'Empire, et les difficultés grandirent, puisque, vous le savez, le 18 brumaire régla tous les comptes et jeta un voile sur le passé. Néanmoins nous ne perdîmes pas l'espoir de retrouver l'assassin de notre père.

Mon frère s'engagea et parcourut toute l'Europe méridionale, cherchant partout le baron Straubenthal. Il fut tué en octobre dernier à Iéna, sans avoir pu accomplir sa mission. Alors ce fut mon tour. C'est ainsi que j'ai la chance d'entendre parler de l'homme même que je cherche, dans un des premiers villages polonais que je visite et à peine quinze jours après mon arrivée au régiment. Pour comble de bonheur, je me trouve en compagnie d'un camarade dont le nom n'est jamais cité dans l'armée qu'à l'occasion de quelque action généreuse et héroïque.

Tout cela était très bien, et j'écoutais avec le plus grand intérêt, mais le jeune Duroc ne me disait pas ce qu'il attendait de moi.

— Et en quoi puis-je vous servir?

— En venant avec moi.

— Au château ?

— Précisément.

— Quand ?

— A l'instant même.

— Que voulez-vous faire ?

— Je ne sais encore, mais je désire que vous m'accompagniez.

Ma foi, il n'a jamais été dans mon caractère d'éviter une aventure, et, à vrai dire, ce jeune homme avait su gagner ma sympathie. Il est beau de pardonner à ses ennemis, mais on aime bien aussi à leur fournir l'occasion d'être généreux. Je tendis la main à Duroc.

— Il faut que je sois en route pour Rossel demain matin, lui dis-je, mais ce soir je suis à vous.

Nous laissâmes nos hussards bien cantonnés pour la nuit, et comme il n'y avait que deux kilomètres jusqu'au château, nous ne dérangeâmes pas nos chevaux. Certes, je n'aime pas voir un cavalier aller à pied : autant il est brillant, à mon avis, quand il a un cheval entre les jambes, autant c'est l'être le plus gauche quand il s'en va, embarrassé de son sabre et de sa sabretache, et se dandinant, les pieds en dedans, pour ne pas s'empêtrer dans ses éperons. Duroc et moi, cependant, nous étions à un âge où le succès est facile, même pour un cavalier à pied, et je suis bien sûr que pas une femme n'aurait manqué de trouver qu'ils avaient vraiment bonne mine, ces deux jeunes hussards, l'un en bleu, l'autre en gris qui, ce soir-là, quittèrent l'auberge d'Arendorf. Nous prîmes nos sabres et, pour ma part, je saisis un pistolet dans mes fontes et le cachai dans la poche de ma pelisse : nous pourrions en avoir besoin.

Le chemin conduisant au château traversait un bois de sapin noir comme la poix, où l'on ne voyait absolument rien, si ce n'est de temps à autre un coin de ciel étoilé au-dessus de nos têtes. Tout à coup nous aperçûmes le château devant nous, à une portée de fusil, au milieu d'une éclaircie du bois. C'était une énorme et lourde construction, d'aspect très ancien, avec des tourelles à chaque angle et une grande cour carrée devant. Dans cette grande masse noire, une seule fenêtre était éclairée. On n'entendait aucun bruit. Il y avait dans le silence qui régnait autour de cette demeure quelque chose de terrible qui s'accordait bien avec son nom sinistre. Mon compagnon pressa le pas, et je le suivis le long de l'allée, assez mal entretenue, qui conduisait à la porte d'entrée.

Ni cloche ni marteau sur cette grande porte bardée de fer, et ce ne fut qu'en frappant du pommeau de nos sabres que nous réussîmes à attirer l'attention. A la fin, un homme de fort mauvaise mine, à figure d'oiseau de proie, avec de la barbe noire jusque dans les yeux vint ouvrir. Il portait une lanterne d'une main et, de l'autre, tenait en laisse un énorme bouledogue. Son premier abord fut menaçant ; la vue de nos uniformes le calma.

— Le baron Straubenthal ne reçoit pas de visites à une heure aussi tardive, dit-il, en excellent français.

— Prévenez le baron Straubenthal que j'ai fait huit cents

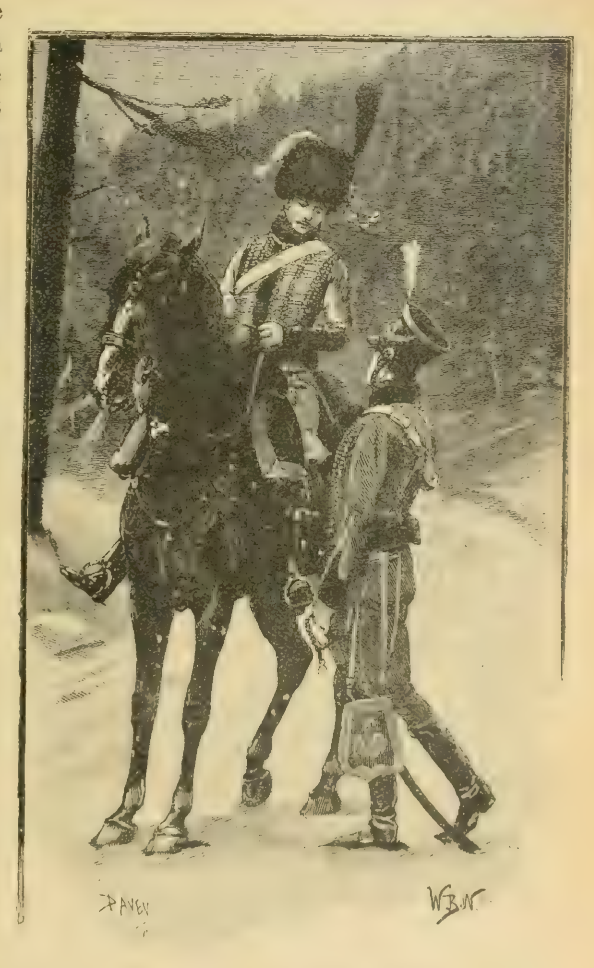
lieues pour le trouver et que je ne partirai pas sans l'avoir vu, dit mon compagnon.

Je n'aurais pas dit mieux moi-même.

L'homme nous regarda du coin de l'œil et tirant sa barbe d'un air perplexe.

— Pour vous dire la vérité, Messieurs, répondit-il, le baron a bu, ce soir, un verre ou deux de trop, et vous le trouveriez certainement en plus belle humeur si vous vouliez revenir demain matin.

Il avait ouvert la porte davantage en parlant et je pus apercevoir, à la lueur de la lampe, trois autres individus dans le vestibule ; l'un d'eux tenait un autre de ces redoutables bouledogues. Duroc dut apercevoir aussi ces hommes, mais cela ne changea pas sa résolution.



Le jeune Duroc sortit, courant vers moi.

— Assez causé ! dit-il, en pénétrant dans le vestibule. C'est à votre maître que j'ai affaire.

Tous s'écartèrent pour le laisser passer, tant il est vrai qu'un homme résolu en impose toujours.

Mon compagnon frappa sur l'épaule de l'un d'eux avec autant d'assurance que s'il eût été son maître.

— Conduisez-moi au baron, lui dit-il.

Le domestique haussa les épaules et répondit quelques mots en polonais. Le cerbère à mine patibulaire qui avait refermé et verrouillé la porte, semblait être le seul qui parlât français.

— C'est vous qui l'aurez voulu, dit-il, avec un sourire sinistre. Vous allez voir le baron. Vous regretterez peut-être de n'avoir pas écouté mon conseil.

Nous le suivîmes dans le vestibule spacieux dont les dalles étaient recouvertes de grandes peaux d'ours, et les murs garnis de têtes d'animaux sauvages et de trophées de chasse.

A l'extrémité, il ouvrit une porte et nous entrâmes.

C'était une petite pièce sommairement meublée et présentant le même aspect de délabrement que l'extérieur. Les murs étaient tendus d'une tapisserie passée dont un coin pendait, laissant voir la nudité du mur derrière. Une seconde porte masquée par un rideau faisait face à celle par laquelle nous étions entrés. Entre les deux portes était une table carrée, couverte d'assiettes sales contenant encore les restes d'un repas, et de nombreuses bouteilles. A cette table, et en face de nous, était assis une sorte d'hercule avec une tête de lion et une épaisse crinière de cheveux roux. Sa barbe était du même roux ardent, embroussaillée et rude comme une crinière de cheval. J'ai vu d'étranges faces dans mon temps, mais je n'en ai jamais rencontré de plus brutale que celle-là. Avec ses petits yeux bleus pleins de vices, ses joues ridées, et ses grosses lèvres pendantes qui s'avançaient sur son horrible barbe, cet homme balançait la tête en fixant sur nous le regard vague et voilé d'un ivrogne. Il n'était pas ivre cependant au point qu'il ne reconnût nos uniformes.

— Eh bien ! mes braves garçons, dit-il entre deux hoquets, quelles sont les dernières nouvelles de Paris ? Vous venez dans la libre Pologne, à ce que j'entends dire, et pourtant vous êtes esclaves vous-mêmes, esclaves d'un petit aristocrate qui porte un manteau gris et un petit chapeau à cornes.

Il n'y a plus de citoyens maintenant, rien que des « Monsieur » et des « Madame ». Ah ! il faudra faire rouler encore quelques têtes dans la sciure de bois, un de ces jours.

Duroc s'avança tout près du scélérat.

— Jean Carabin, dit-il.

Le baron sursauta, et le voile de l'ivresse sembla tomber de ses yeux.

— Jean Carabin ! répéta Duroc.

Il se redressa dans son fauteuil dont il empoigna le bras.

— Que voulez-vous dire en répétant ce nom, jeune homme ? demanda-t-il.

— Jean Carabin, il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

— A supposer que j'aie jamais porté ce nom, en quoi cela peut-il vous intéresser... car vous ne deviez être qu'un enfant quand je le portais ?

— Je m'appelle Duroc.

— Le fils de...

— Le fils de l'homme que vous avez assassiné !

Le baron essaya de rire, mais ses yeux exprimaient la terreur.

— Laissons le passé où il est, jeune homme, dit-il. C'était notre vie ou la leur qui était en jeu à cette époque ; d'un côté, les aristocrates ; de l'autre, le peuple. Votre père était de la Gironde : il est tombé. J'étais de la Montagne ; la plupart de mes camarades sont tombés aussi. C'est la fortune de la guerre. Il faut oublier cela et apprendre à nous mieux connaître, vous et moi.

Et il tendit sa grosse main rouge.

— Assez, dit le jeune Duroc. Si je vous passais mon sabre au travers du corps en ce moment même, je ne ferais qu'accomplir un acte de justice ; mais je déshonorerais mon épée en la croisant avec la vôtre. Cependant vous êtes Français et vous avez servi sous le même drapeau que moi. Debout donc et défendez-vous.

— Allons ! s'écria le baron, c'est très bien pour un sang jeune et bouillant comme le vôtre de...

Duroc perdit patience. De sa main ouverte il souffleta violemment le reître. Je vis la lèvre de celui-ci se teinter de sang. Un éclair de colère passa dans ses yeux bleus.

— Vous allez payer ce coup de votre vie.

— Ah ! j'aime mieux cela, dit Duroc.

— Mon sabre, cria le baron. Je ne vous ferai pas attendre, je vous le promets.

Et il sortit précipitamment de la chambre.

J'ai dit qu'il y avait une seconde porte masquée par un rideau. A peine le baron était-il sorti, que de derrière ce rideau surgit une femme jeune et admirablement belle. Elle était entrée si rapidement et si doucement que ce fut le mouvement du rideau qui nous apprit d'où elle venait.

— J'ai tout vu, s'écria-t-elle. Oh ! monsieur, vous avez été magnifique !

Elle saisit la main de mon compagnon et la baisa à plusieurs reprises avant qu'il pût se dégager.

— Eh ! quoi, madame, dit-il, pourquoi me baisez-vous ainsi la main ?

— Parce que c'est la main qui a frappé cette face vile et que, cette main, peut-être, vengera ma mère. Je suis la belle-fille de cet homme. Je le hais, je le crains. Ah ! j'entends son pas !

Elle avait disparu aussi soudainement qu'elle était survenue. Un moment après, le baron rentra avec un sabre à la main et suivi de l'homme qui nous avait ouvert la porte.

— C'est mon secrétaire, dit-il. Il sera mon témoin dans cette affaire. Mais nous n'avons pas assez de place ici. Voulez-vous venir dans un autre appartement où nous aurons plus de champ ?

Il était évidemment impossible de se battre dans cette petite chambre encombrée d'une grande table. Nous le suivîmes donc dans le vestibule faiblement éclairé. A l'autre extrémité, une lumière brillait à travers une porte ouverte.

— Nous serons à notre aise ici, dit l'homme à la barbe noire.

C'était une grande pièce vide avec des rangées de barils et des caisses le long des murs. Une énorme lampe était posée sur une étagère d'encoignure. Le sol était uni, et il eût été difficile de trouver mieux. Duroc tira son sabre et entra. Le baron s'effaça avec un salut et me fit signe de passer devant. Mais j'avais à peine quitté le seuil, que la lourde porte se referma avec bruit sur nous et la clef tourna dans la serrure.

CONAN-DOYLE.

(*A suivre.*)

(Traduction de Geo ADAM.)

Le Gérant : F. JUVEN. Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 64.3.98.





SAMGADI

Dans le Haut-Sénégal, à la prise de Dabanko... Au milieu du ıtà (1) effondré et fumant, les obus pleuvaient toujours. Debout, utour de la case du chef, à peine abrités par un fragment du ıur éventré, une poignée de Bambaras luttaient encore. Ils ombaient, un à un, sous nos balles, fiers, silencieux, résignés, yant sur leurs grosses lèvres noires comme un sourire de onheur...

Et le clairon ne sonnait pas la charge. Autour d'eux, les toits e chaume flambant s'écroulaient, jetant, à droite et à gauche, es flammèches qui brûlaient en crépitant leurs chevelures lai-euses et leurs barbes crépues ; au milieu des reflets bleuâtres e l'incendie, dans la fumée épaisse, leurs faces luisantes appa-issaient, — les traits figés dans l'hébétude de leur sublime éroïsme.

A travers la brèche déjà toute grande, les projectiles passaient, enfonçaient dans les murs d'argile des cases, y étouffant leurs fflements, sans éclater...

(1) Village fortifié de murailles d'argile.

Et le clairon ne sonnait pas la charge... Une surprise est toujours possible dans cette terrible petite guerre du Soudan.

D'ailleurs, le succès était dès maintenant certain pour nos armes : à quoi bon le compromettre, l'ensanglanter par un assaut meurtrier, qui ferait sans doute, là-bas, dans un coin de la France, pleurer la vieille mère de quelque petit fantassin.

Ainsi pensait le commandant, qui aimait bien ses hommes. De là le tir régulier imposé aux soldats et à l'artillerie jusqu'aux minutes suprêmes de la bataille.

Encore quelques obus, et il ne resterait du village ennemi que des cadavres, un amas de charbon et de cendres.

Cela ne faisait pas l'affaire de nos tirailleurs indigènes, en général, et du caporal noir Samba-Diop, en particulier.

La perspective d'un pillage manqué, d'un butin dévoré jusqu'au bout par les flammes, attristait ce dernier, lui rendant presque indifférente la victoire.

Pour sûr, il y avait de bien jolies captives dans ce village de Kéfirs (1) et il était, lui, depuis si longtemps sans femme, la sienne étant morte à Saint-Louis ! Et puis que de choses brûlées qui seraient si utiles en colonne !

Placé à l'extrémité d'un rang, presque perdu dans les broussailles, le caporal Samba-Diop faisait ces réflexions mélancoliques, en chargeant et déchargeant son fusil.

Il s'était, pour tirer plus à son aise, adossé au stipe charnu d'un palmier, et, de temps à autre, il jetait un regard désolé du côté du clairon, qui, son instrument en bandoulière, continuait le coup de feu, attendant l'ordre de sonner.

Bientôt, sur sa droite, à quelques cents mètres de la ligne de bataille, un mouvement insolite fit s'incliner doucement et se relever ensuite les hautes herbes de Guinée. Il en eut bien vite reconnu la cause : des gens du village qui fuyaient.

Et lentement, avec des ondulations de fauve en chasse, les reins ployés pour ne pas être aperçu des camarades, il s'enfonça dans le sillon en zigzag que traçaient les fuyards. Un instant après, il couchait en joue, à vingt pas tout au plus, deux guerriers noirs armés de longs sabres, tremblant, demandant grâce, et une jeune négresse qui regardait, indifférente, le canon miroitant du fusil.

(1) Païens ; non musulmans.

Le caporal Samba ne tenait pas le moins du monde à faire feu : pouvait ainsi compromettre sa capture et attirer l'attention sur a courte escapade.

Il le fit comprendre à ses deux prisonniers, qui déguerpirent u plus vite, abandonnant la pauvre femme. Il abaissa son arme, 'approcha d'elle, lui dit quelques mots à l'oreille, et elle se nit à le suivre avec la docilité passive de l'esclave qui a souvent hangé de maître...

Maintenant, sous le soleil calcinant du midi, le clairon jetait la ote éclatante de la victoire. C'était fini.

Marsouins et tirailleurs, veston bas, le fusil sur l'épaule, traveraient allègrement le village incendié, détruit de fond en comble. es tirailleurs n'étaient pas contents, lésés dans leurs instincts ıpaces par l'œuvre destructive des flammes ; et ils avaient des ines si déconfites, en arrivant devant les décombres fumants, ue les fantassins de marine se tordaient de rire.

Bien drôles, en effet, nos moricauds, sous leur chéchia rouge, ouillant les tas de charbons et de cendres du bout de leur fusil, renant des airs comiquement navrés devant une calebasse ou un ortier à kous-kous carbonisés, n'hésitant pas à se brûler les oigts pour retirer des braises une marmite en fer ou quelque utre objet échappé à la destruction.

Ce qui les désolait plus encore, c'est qu'ils ne trouvaient pas n seul homme vivant : pas le moindre prisonnier, pas la plus etite captive ! Des cadavres, partout des cadavres ! On pouvait s compter par centaines.

Et l'affaire ainsi menée, un village réputé imprenable enlevé, 'truit en quelques heures, et sans mort d'homme de notre côté, était un rude coup porté à l'influence et au prestige du fameux arabout Mahmadou-Lamine.

On campa tout près de là, à l'ombre d'une agglomération de 'ands arbres, dans un endroit qui avait dû servir de place puique au village.

Les groupes se formèrent : alors seulement on remarqua que le iporal noir Samba-Diop, un des rares célibataires du bataillon, ait possesseur d'une femme qu'il dissimulait avec soin.

Il fut aussitôt entouré, assailli de questions par des camarades loux, prêts à lui disputer sa conquête.

Comment diable avait-il fait, puisque en arrivant au village après le signal du clairon, on n'avait trouvé que des morts ?

Samba-Diop ne perdit pas la tête, et avec la facilité de mensonge qui caractérise sa race, il eut bien vite fait d'inventer une histoire tout à fait vraisemblable, pendant que chacun, à la clarté des grands feux du bivouac, passait en revue la captive.

Comme elle était laide à faire peur, on les laissa tranquilles.

Et, sous un grand flamboyant, dont les fleurs rouges avaient jonché le sol en y plaquant des taches sanglantes, — à deux pas des cadavres qui, les yeux grands ouverts, semblaient sourire à la lune, — ils passèrent en paix cette première nuit de noces.

Ah ! diable non, elle n'était pas jolie, la conquête de Samba

Un nez large, écrasé, s'étalait au-dessus d'une bouche immense qui montrait en s'ouvrant de longues incisives obliquement plantées. Les yeux jaunes, aux paupières flétries, éraillées et brûlées par le sable, brillaient, sous le front étroit et luisant, de l'éclat louche des lumières mourantes. Les cheveux embroussaillés tombaient sur la nuque en pendeloques sales et terreuses, exhalant l'odeur âcre du beurre de Galam. Des oreilles aux cartilages boursouflés, percés de plusieurs trous, pendaient des choses bizarres : brins de paille, petites coquilles univalves, anneaux de fer ou de cuivre, dents de tigre, tout ce qui, dans ce pays, constitue la parure des misérables.

Cette « parure » ajoutait encore à la sauvage laideur de cette figure noire, que la petite vérole avait agrémentée d'innombrables taches cuivrées. Tout en elle était hideux, jusqu'au bourrelet rosâtre de ses lèvres.

Le caporal blanc Bivard avait dit en la voyant :

— C'est une négresse manquée !

Elle avait eu de nombreux maîtres et chacun avait laissé sur son pauvre corps d'esclave, sur sa maigre carcasse passive, la trace de débauches brutales, parfois cruelles.

Et cependant Diop l'appela Samgadi, qui veut dire « la belle. »

Et belle elle dut lui paraître, car désormais elle fut bien sa femme, partageant avec lui la ration et suivant, avec les femmes des autres tirailleurs, la compagnie en marche.

Il avait pour elle certaines prévenances, certaines attentions que ses camarades étaient loin d'avoir pour celles de leurs épouses qui suivaient la colonne.

Après Dabanko, le but poursuivi était atteint. L'hivernage pprochait.

Un ordre supérieur déclara la campagne finie. La crue du fleuve yant été rapide, les eaux étaient déjà profondes, et plusieurs ours après, le bataillon des tirailleurs rentrait à Saint-Louis.

Il la logea à Guet-N'Dar, dans un coin du village ouoloff, où il oua, pour elle, à deux pas des brisants, une petite hutte ronde u chaume pointu.

Tous les soirs, la corvée terminée, lorsqu'il n'était pas de serice de nuit, il quittait la sombre caserne de la place Rognat et assait hâtivement le pont, coudoyant, sans les voir, de nombreux laures pensifs, qui s'en allaient silencieux, semblables à des mbres, drapés dans leurs gandourahs noires, suivis du pas lourd t cadencé de leurs grands dromadaires...

Samgadi l'attendait, et, à son arrivée, elle lui tendait avec npressement la longue robe blanche, le bonnet kassonké et le hapelet des fervents du Prophète; elle enfermait bien vite ses abits de soldat.

Ainsi vêtu, Samba se mêlait aux pêcheurs du village, et, sur sable, devant la mer toujours grondante, il faisait, en croyant dèle, le *Salam* du soleil couchant.

Il fut un mari exemplaire, peut-être le seul monogame du ataillon.

Au lieu de dépenser son prêt en vétilles ou de l'accumuler our se payer bientôt une nouvelle femme, ainsi qu'ont coume de faire la plupart de nos tirailleurs, il l'employait à nbellir Samgadi, lui achetant pagnes sur pagnes, et colliers sur olliers.

Ses camarades noirs se moquaient de lui, faisaient dans leur ngue libertine de cyniques allusions à son peu de virilité. Il épondait toujours par un bon gros rire bête et désarmait la aillerie.

Les blancs eux-mêmes qui, lors de la dernière colonne, avaient ssisté à leurs bizarres épousailles, s'intéressaient à cet étrange ouple. De temps à autre, le caporal Bivard, rencontrant Sambaiop, le frappait gaiement à l'épaule et lui disait en riant aux clats :

— Bonjour, gorille, comment va ta guenon?

Et, toujours avec son gros rire de bonne bête, il répondait :

— Ouaou! ouaou! espèce d'aboiement qui, en ouolof, signifie : oui :

A force de plaisanteries, le gouailleur Bivard avait rendu le ménage légendaire dans le bataillon. Les officiers eux-mêmes mis au courant de la chose, n'appelaient plus entre eux Samba et Samgadi que Philémon et Baucis.

L'hivernage passa, et la nouvelle colonne partit de Saint-Louis En arrivant à Kayes, on apprit que le marabout faisait des siennes dans tout le pays soninké. Il fallait, pour préserver nos postes, arriver jusqu'à lui au plus vite, à coups de marches forcées.

Une compagnie d'infanterie de marine, trois compagnies de tirailleurs, flanquées d'une trentaine de spahis, furent lancée en avant. Samba-Diop faisait partie de la troisième. Quelque femmes seulement avaient été admises à suivre la colonne volante ordre du colonel. Samgadi la grêlée était du nombre.

On allait, on allait, dans la brousse, dans les palétuviers vaseux à travers la forêt; et, pour gagner du temps, on franchissait le derniers marigots, à peine desséchés ; tous les jours on entassai étapes sur étapes.

Le marabout avait dû connaître ces marches, car, au déclin d jour, dans les défilés broussailleux, des cavaliers tombaient su notre arrière-garde, essayant de s'emparer des traînards.

Le moment n'était pas favorable pour les retardataires.

Cependant, dans la compagnie blanche, on faiblissait un peu et les femmes des tirailleurs n'allaient plus avec le même entrain.

Un matin, après une longue et pénible marche de nuit, en arr vant à l'étape, le caporal Samba-Diop s'approcha de l'aide-maj et eut toutes les peines du monde à lui dire ces mots, qui sem blaient s'étrangler dans sa gorge :

— Major, ma femme malade.

— Oui, bien malade même, fit le docteur après un rapid examen.

Et, par une faveur spéciale, on la hissa sur un cacolet pour prochaine marche.

A l'étape suivante, des soldats blancs tombèrent frappés d'in solation : il fallut descendre la négresse ; le caporal Samb demanda et obtint la permission de la porter sur ses épaule tandis qu'un camarade se chargeait de son sac...

Ce n'était plus seulement à la tombée du jour et aux défilés dangereux, mais à chaque instant maintenant, que l'arrière-garde se voyait harcelée par un ennemi toujours caché et dont l'audace croissait avec les fatigues de la colonne.

Et Samba-Diop, portant Samgadi, marchait de plus en plus péniblement avec les cacolets et les malades. Bientôt il se traîna, se laissant peu à peu distancer par la marche lente des mules.

Le médecin se tournait de temps à autre vers lui, l'encourageant par quelques bonnes paroles. Il répondait, cachant sous son gros rire de bête dévouée sa douloureuse angoisse.

Cependant ses forces faiblissaient, faiblissaient. Il n'en laissait rien paraître, de peur qu'on lui ordonnât de laisser là sa femme, se raidissant de plus en plus contre cette fatigue qui pouvait être pour lui le commencement de la mort.

Et la distance qui le séparait du dernier groupe de l'arrière-garde grandissait, grandissait toujours !...

On avait marché une bonne partie de la nuit. En arrivant au bivouac, au moment de dresser les tentes, le caporal Samba-Diop, de la troisième, ne répondit pas à l'appel de son nom. Quelques spahis furent lancés pour battre le terrain en arrière ; ils ne trouvèrent rien.

La situation de la colonne devenant de plus en plus périlleuse, on le porta absent ; et, trois jours après, disparu...

. . . .

Il s'était affaissé, à la tombée du jour, après la traversée d'un bois, devant le gué de Diakatou que ses jambes flageolantes n'avaient pu franchir.

Après avoir doucement posé Samgadi sous un arbre et l'avoir enveloppée dans son pagne, il s'était assis près d'elle, essayant de reprendre des forces pour rejoindre la colonne au plus vite.

Peu après, un grand bruit se fit au loin, derrière lui, dans la brousse, et un premier feu s'alluma. C'étaient les soldats du prophète.

Alors il voulut soulever sa femme pour continuer sa route, mais elle lui fit comprendre que c'était bien fini pour elle, qu'il devait s'en aller tout seul, pour marcher plus vite, puisqu'elle allait mourir.

Elle n'en avait pas pour longtemps, en effet, la pauvre petite. Sa voix ne sortait plus de sa bouche que secouée par le hoquet

suprême, et son souffle, devenu bruyant, péniblement soulevait la saillie rougeâtre de ses côtes.

Et à mesure que la lune se levait toute ronde à l'horizon, éteignant les lueurs des premières étoiles, ses yeux navrés de guenon moribonde prenaient de plus en plus une expression d'épouvante et d'angoisse, suppliant son mari de fuir.

Elle se mit à râler...

Avec sa grosse main noire, Samba essuyait l'écume blanche qui mouillait les lèvres de Samgadi ; et il continua ainsi, dans la clarté vibrante de cette nuit d'Afrique, à la regarder mourir, ne sachant que faire — avec ses longs bras qui pendaient inertes — pour la soulager.

Elle claquait des dents, tordue par l'agonie. Croyant qu'elle avait froid, il se mit à faire du feu, ne s'inquiétant plus maintenant de la trépidation du sol, ébranlé par les cavaliers ennemis.

Attirés par la flamme, ils tombèrent sur lui, une vingtaine, comme un vol de vautours à la curée.

Impassible et tranquille, il regardait toujours mourir Samgadi... et ne se retourna même pas.

Ils le saisirent, le dépouillèrent, en l'insultant, de son uniforme de tirailleur. Ils l'attachèrent à un arbre, le mutilèrent cruellement et, sous les yeux de sa femme que l'agonie semblait ouvrir plus grands, sans qu'il eût poussé un cri, un soupir, l'achevèrent à coups de sabre et le jetèrent sur le corps pantelant de sa négresse...

. .

Trois mois après, l'expédition terminée, le marabout battu, son armée mise en fuite, la colonne regagnait le fleuve.

Une compagnie de tirailleurs formait l'avant-garde. On était arrivé au gué de Diakatou et, l'ayant franchi, on fit halte.

Un jeune lieutenant et l'aide-major, forts chasseurs tous les deux, en avaient profité pour s'égarer sous bois à la poursuite d'une biche.

— Tiens, fit tout à coup le docteur en se baissant, un bonnet rouge.

En même temps, le lieutenant ramassait une giberne vide.

Tous les deux lurent : 963.

— 963, dit gravement le lieutenant, après s'être recueilli un instant ; mais c'est le caporal Samba-Diop, Philémon, le disparu de janvier ; le cadavre de Baucis ne doit pas être loin.

A quelques pas de là, ils virent, en effet, un amas informe d'ossements se détachant tout blancs au milieu des herbes qui avaient poussé drues, en leur faisant un linceul vert.

Le docteur remarqua qu'il y avait deux têtes, et, se penchant pour ramasser la plus grosse, il entraîna la petite en même temps : elles étaient étroitement collées par les os de la face...

Les deux officiers, silencieusement, se regardèrent; et, chemin faisant, pour revenir au camp :

— Il ne faut pas que notre intervention les sépare, murmura l'aide-major d'une voix émue.

Et, en effet, la grosse tête de Samba et la petite tête de Samgadi figurent aujourd'hui, dans la même vitrine, au musée du Trocadéro.

P. Vigné d'Octon.





LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(*Suite.*)

XVIII

— Combien ? fit le gentilhomme, sans autre préambule, lorsque Sulpice se présenta devant lui.

Le secrétaire comprit parfaitement le sens de cette question, et usant du même laconisme il répliqua :

— Douze cents pistoles.

— Deux cents de plus que je n'espérais. Ce juif est honnête.

— Il a dit que, si vous vouliez lui vendre la bague, il vous donnerait le quart en sus de la somme qu'il vous prête.

— C'est qu'alors le bijou vaut le triple. Mais là n'est pas la question. Combien te reste-t-il ?

— Le cheval m'a coûté deux cents pistoles, l'habit cinquante. C'est neuf cent cinquante pistoles que je vous redois et que voici.

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 12 Mars.

— Gardes-en deux cents et serre le reste, là, dans ce tiroir.

Castillan fit le partage de la somme et glissa sa part dans sa poche.

— Maintenant, mon fils, grave bien en ta cervelle ce que je vais te dire, reprit Cyrano. Si cette maudite blessure ne me retenait prisonnier, demain je galoperais sur la route du Périgord, et je te laisserais tranquillement au logis. Mais j'en ai encore pour au moins huit jours ; attendre ma guérison pour agir moi-même, ce serait allonger d'autant les angoisses de ce pauvre Ludovic. Il faut donc que tu partes afin de gagner du temps.

— Qu'aurai-je à faire ?

— Une chose bien simple. Porter cette lettre à mon ami Jacques, dont je t'ai parlé si souvent.

— Ah ! je serais heureux de le connaître, ma foi !

— C'est un brave cœur. Il se peut qu'il ait à ton endroit quelque méfiance au premier moment, car je l'ai fort prévenu contre les tentatives de séduction ou de violence. Mais quand il aura pesé les termes de ma lettre, ses doutes disparaîtront, et comme je lui indique, il partira avec toi, chargé du précieux dépôt que je lui réclame et dont ni toi ni lui ne devez connaître le contenu.

— Ne pourrais-je lui épargner un voyage et me charger de la commission ?

— Tu sais, mon fils, que je suis brave, n'est-ce pas ? Eh bien, ne fais pas d'objection. La bravoure n'exclut pas la prudence ; si je prie Jacques de t'accompagner, c'est qu'il est nécessaire que cela soit.

Castillan s'inclina.

— Ce n'est pas une tâche sans danger que je te confie, reprit Cyrano. Roland de Lembrat a tout intérêt à s'emparer du document que tu vas chercher, et il ne manquera pas de mettre ses espions en campagne pour nous dépister. Il peut y avoir bataille, et je ne veux pas être battu, même sur ton dos.

— C'est compris, on vous obéira de point en point.

— Pour achever de te convaincre de l'importance de cette affaire, sache encore, mon fils, que je partirai dès que je pourrai monter à cheval.

— Vous viendrez nous rejoindre ?

— J'irai du moins à votre rencontre jusqu'à Colignac. Si vous arrivez là avant moi, vous attendrez. J'ai dit. Ta main,

Castillan ; fais-moi tes adieux, car tu dois partir à l'aube, et je me sens une furieuse envie de dormir.

Le secrétaire serra la main que Cyrano lui tendait et se retira silencieusement.

Avant de songer au repos à son tour, il alla trouver Suzanne dans sa chambre, lui fit découdre son pourpoint et inséra entre la doublure et le drap la lettre à l'adresse de Jacques. Après quoi, Suzanne ayant refermé solidement cette poche secrète, le jeune homme, pour la payer de sa peine, l'embrassa gaillardement sur les joues et lui dit adieu.

Du haut de l'escalier, il héla maître Gonin, lui ordonna de mettre son cheval à l'écurie, et se jeta tout habillé sur son lit, au moment où le carillon de la Samaritaine sonnait neuf heures.

Une heure plus tard, le comte Roland de Lembrat, qui revenait de faire visite au marquis de Faventines, rentrait en son hôtel, escorté de laquais portant des flambeaux et armés d'épées et de bâtons, double précaution prise contre les tirelaines et autres batteurs de pavé, à qui Paris appartenait, à cette époque, une fois le couvre-feu sonné.

Le comte venait de se retirer dans son appartement, lorsqu'un valet gratta discrètement à la porte.

— Est-ce toi, Blaisois ? cria le comte de son lit.

— Oui, Monseigneur.

— Que veux-tu ?

— Il y a là un homme qui insiste pour vous entretenir.

— A onze heures sonnées ! Qu'il s'en aille au diable !

— Il prétend que l'affaire ne peut se remettre. Il s'agit de M. de Cyrano.

— Rallume une cire et introduis-le. Mais si c'est pour rien qu'il me dérange, gare à ses os et aux tiens !

Blaisois se hasarda alors à pousser tout à fait la porte qu'il avait seulement entre-bâillée et parut tenant à la main un flambeau tout allumé.

Derrière lui se pelotonnait, en un salut grotesquement humble, le petit vieillard dont nous avons fait la connaissance chez maître Gonin, le poète angevin, l'adepte de Cyrano, Mathurin Lescot, enfin !

Il avait l'air si piteux, il tremblottait si plaisamment sous sa veste pelée et son haut-de-chausses trop court, que le comte ne put s'empêcher de rire au nez du singulier personnage.

— Avouez que je suis bon prince, mon brave, lui dit-il. Tâchez de mériter le bon accueil que je vous fais, en me disant quelque chose d'intéressant. J'écoute.

Et comme le vieillard se reprenait à trembler de plus belle :

— Parlez donc, ordonna Roland. Est-ce que vous avez peur ?

L'Angevin jeta un regard éloquent sur le valet qui l'avait introduit.

— Ce que j'ai à dire à Votre Seigneurie, hasarda-t-il en même temps, ne doit être entendu que d'elle seule.

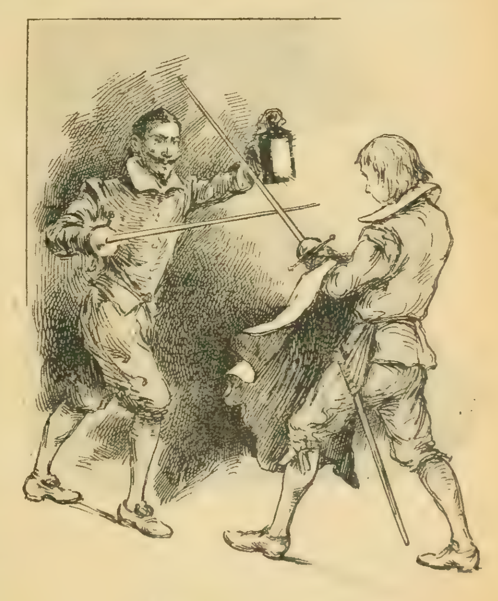
— Blaisois, laisse-nous, fit le comte, que l'impatience commençait à gagner.

Lorsqu'il se vit seul en présence du comte, le vieillard se redressa et d'une voix joyeuse et nette :

— Je suis donc vraiment bien déguisé, dit-il, puisque Monseigneur ne m'a pas reconnu.

— Rinaldo ! s'écria Roland ébahi.

— Moi-même, fit l'adroit coquin. Vous m'aviez donné congé pour un jour ; je n'ai pas perdu de temps, comme vous allez le voir.



Le duel à la lanterne.

— En vérité, c'est bien toi? s'exclama le comte, qui avait peine à revenir de sa surprise. Tu es un habile homme, maître Rinaldo, et te voilà métamorphosé de merveilleuse façon.

— N'est-ce pas? fit le valet avec un sourire de satisfaction. Souffrez maintenant que je vous dise comment je me suis servi de ma nouvelle peau.

— Parle vite.

En deux mots, Rinaldo raconta la scène à laquelle nous avons assisté.

— Je tiens un des fils de la trame, continua-t-il, lorsqu'il en

fut arrivé au récit de la seconde entrevue de Cyrano et de Castillan ; le petit clerc du capitaine Satan part demain pour le Périgord.

— Ah ! ah ! c'est là qu'est l'écrit de mon père ?

— Précisément, chez un ami de Bergerac.

— Et cet ami, as-tu entendu prononcer son nom ?

— On l'a nommé simplement Jacques.

— Jacques ? répéta Roland, recueillant vainement ses souvenirs, car il n'avait jamais été en rapport avec le curé de Saint-Sernin et ignorait les liens d'affection qui l'attachaient à Cyrano.

— Ne cherchez pas, Monsieur le comte ; je vous ai dit que je tenais un fil. Il a une lettre.

— Adressée à ce Jacques ?

— Oui, une lettre que Castillan est chargé de porter. Comprenez-vous ?

— Parfaitement. Il nous faut cette lettre.

— Nous l'aurons, et cela suffira pour que nous sachions où va Castillan et, partant, où se trouve l'écrit du comte de Lembrat.

— Mais, fit le comte, avec une nuance d'inquiétude, n'est-il pas question dans cette lettre de choses relatives à l'écrit de mon père ?

— Le Bergerac a dit que cet écrit devait rester un secret pour l'homme qui le possède, aussi bien que pour Castillan.

— Très bien, dit le comte, visiblement rassuré. Avoir la lettre sera chose facile ; le petit clerc n'est pas homme à la défendre.

— S'il la défend, tant pis pour lui !

— Quand part-il ?

— Demain, au point du jour.

— Et toi ?

— Moi, je le suivrai ou je le ferai suivre. Monsieur le comte ne m'a-t-il pas promis de s'en rapporter entièrement à mon savoir-faire ?

— Entièrement.

— Je prie donc Monsieur le comte de me donner liberté pleine et entière pour agir. J'aurai la lettre de Castillan et l'écrit du comte de Lembrat, dussé-je mettre aux trousses du capitaine Satan et de son acolyte tous les spadassins du Pont-Neuf. Par exemple, insinua doucement Rinaldo, j'aurai besoin de nouveaux subsides.

Roland ouvrit un tiroir plein d'or.

— Puise là à ton aise. L'argent ne te manquera pas.

Le valet plongea ses deux mains dans l'or, qui rutillait à la lueur des bougies, et en remplit une longue bourse de soie.

— Dans quelques jours, demain peut-être, conclut-il, tout marchera à souhait, je l'espère, Monsieur le comte. Vous aurez cet écrit tant désiré, et vous serez débarrassé de votre ennemi.

— Pas d'imprudence ! pas de sang maladroitement versé !

— Soyez tranquille. Si le Begerac vient à être tué, ce ne sera que lorsque nous n'aurons plus rien à tirer de lui... Quant à Castillan...

— Oh ! celui-là, je te l'abandonne.

— C'est du menu gibier. A bientôt, Monseigneur, et bon espoir.

— Adieu, Rinaldo. Je me souviendrai à propos de ton dévouement, et je saurai t'en récompenser.

Minuit sonnait lorsque Rinaldo gagna les communs de l'hôtel de Lembrat, où il avait son gîte particulier.

Il changea de costume, se débarrassa prudemment d'une partie de son or et sortit sans retard de l'hôtel.

La nuit était noire, mais Rinaldo, habitué aux entreprises ténébreuses, marchait d'un pas sûr à travers cette obscurité, et son œil perçant comme celui d'un chat, dont il avait d'ailleurs l'allure circonspecte, sondait jusqu'aux plus profondes embrasures des portes capables de récéler quelque mauvais garçon à l'affût des passants attardés.

Il remonta la Seine sans faire de fâcheuse rencontre et vint frapper à la porte de la Maison du Cyclope, alors sombre et silencieuse de la base au sommet. Toute activité n'était pas suspendue, cependant, à l'intérieur du colosse de pierre, car, au coup frappé d'une manière particulière par Rinaldo, la porte s'ouvrit, et la voix de Ben-Joël demanda :

— Est-ce toi, Rinaldo ?

— Qui donc serait-ce, à pareille heure ? Sa petite Majesté Louis XIV qui viendrait te faire une visite de politesse, peut-être ?

— Tu es gai. Donc tout va bien.

— Tu l'as dit. Entrons.

A la lueur de la lampe éclairant la salle basse, Ben-Joël et Rinaldo s'orientèrent à travers les dormeurs couchés pêle-mêle sur le sol, et tous deux grimpèrent sans bruit jusqu'à la chambre du bohème.

— Mon compère, dit alors l'Italien, il s'agit de parler peu et d'agir vite... Il nous faut pour demain, pour tout à l'heure, veux-je dire, car le jour est proche, un homme déterminé, une fine lame, un habile entre les habiles, enfin. As-tu cela?

— Est-ce d'un homme d'épée ou d'un homme de couteau qu'il s'agit?

— D'un homme d'épée. Les couteaux auront peut-être leur rôle à jouer, mais plus tard. Je tiens à faire la besogne aussi promptement et aussi discrètement que possible.

— Attends, fit Ben-Joël.

Il quitta la chambre et, après une absence de deux minutes, revint, suivi d'un personnage de haute taille, dont la physionomie singulière vaut l'honneur d'une courte description.

Il était maigre jusqu'à l'hyperbole, mais d'une maigreur nerveuse et forte. On devinait des ressorts d'acier sous les plis de sa peau, tannée par le vent et par le soleil; ses pieds semblaient s'accrocher au sol comme des serres, et son torse rigide, planté sur de longues jambes d'échassier, se drapait d'un vieux manteau d'un ton pisseux, agrémenté de passequilles et de galons éraillés. Une lourde rapière à coquille soulevait le pan effiloqué de ce manteau et découvrait des chausses de velours verdâtre, tachées d'huile, criblées de trous et plongeant dans de larges bottes à semelles feuilletées.

Sur cette charpente anguleuse se dressait une tête d'oiseau de proie. Le nez se recourbait, mince et crochu, au-dessus d'une moustache rousse soigneusement cirée; les yeux, enfoncés sous l'arcade sourcilière, jetaient de métalliques lueurs, et le front fuyant, sillonné de rides et de cicatrices, se perdait sous une toison de cheveux crépus d'un rouge ardent.

L'allure du personnage ne manquait pas d'une certaine noblesse naturelle, jurant un peu, il faut le dire, avec les loques dont il était vêtu.

— Voici venir, dit Ben-Joël en le présentant à l'Italien, le seigneur Esteban de Poyastruc, gentilhomme de bonne souche provençale, que la dureté des temps et les indiscrétions de la justice ont forcé de se réfugier au milieu de nous. Je lui ai, tout en montant, touché deux mots de notre affaire. Complétez, s'il vous plaît, les renseignements.

Le seigneur Esteban se campa en point d'interrogation devant Rinaldo et attendit.

— Les préliminaires étant posés, dit le valet de Roland, il est nutile de les reprendre. Êtes-vous homme à chercher querelle ionnêtement à un jeune muguet et à le dépêcher sans esclandre, non brave?

— D'abord, fit Esteban d'un ton rogue, je ne suis pas « votre rave », entendez-vous? On m'appelle Monsieur, quand on me arle.

— Monsieur, soit! accepta Rinaldo sans se fâcher. Donc, Monsieur, vous consentiriez, moyennant salaire... honorable, bien entendu, à nous débarrasser au plus vite...

— Si l'homme peut se défendre, oui; sinon, non. Je ne suis pas un assassin; j'attaque en face et je tue mon adversaire suivant les règles, interrompit brusquement Esteban.

— Peu m'importe, pourvu que le résultat soit le même.

— Où est le patient? demanda nettement le spadassin, la main à sa rapière.

— Peste! vous êtes pressé. On vous le montrera ce matin.

— Où est l'argent?



Ce n'est pas un oison, c'est un coq.

La main brune d'Esteban, pareille à une patte de gole, se tendit vers l'Italien, qui y fit glisser dix pièces d'or.

— Allez toujours, dit le Provençal.

— Diable! vous êtes cher.

Cinq nouvelles pièces sonnèrent encore dans la main du ndit.

— C'est bon pour le moment, déclara-t-il. Après l'affaire, vous plerez la somme.

Et comme Rinaldo le regardait, ahuri :

— C'est à prendre ou à laisser! ajouta Esteban.

— Je n'ai pas le temps de discuter, dit Rinaldo. Va pour le triple, mais qu'au moins la besogne soit bien faite.

Le terrible Esteban regarda Rinaldo sans rien dire. Et ce regard était si acéré, si froidement résolu, si tranquillement farouche, que l'Italien sentit un petit frisson courir sur sa chair.

— Je vois, dit-il ensuite, que j'en aurai pour mon argent.

— Vous ne m'avez pas dit le nom de mon adversaire.

— Son nom ? Que vous importe ? Il s'appelle Castillan; je me charge de vous le faire rencontrer à quelques lieues de Paris. A vous de trouver un prétexte pour lui chercher querelle.

— Dès à présent, considérez-le comme un homme expédié.

— Mais, réfléchit Rinaldo, il nous faut des chevaux, des habits. Attendez-moi ici. Avant une heure nous serons prêts pour cette petite expédition.

Le valet de Roland fit diligence, et au moment précis où Sulpice Castillan éveillait maître Gonin et lui ordonnait de seller son cheval, les trois aventuriers avaient pris toutes leurs mesures pour le surprendre le pied à l'étrier, le suivre et l'atteindre au lieu et à l'heure dont Rinaldo s'était réservé le choix.

XIX

Il était quatre heures lorsque Sulpice sortit de Paris. L'air était frais, le ciel pur; le jeune clerc respirait à pleins poumons il se sentait heureux de vivre et de courir en liberté par les grands chemins, et, tout en galopant, il se remémorait les indications de son maître et les recommandations de Suzanne, qui avait défilé à son intention, au moment où il montait à cheval tout un chapelet de bon conseils.

Insoucieux qu'il était de tout danger, Castillan ne remarqu pas qu'il était suivi. A cinq ou six cent pas derrière lui, chevauchaient de compagnie Ben-Joël, Rinaldo et le seigneur Esteban

Ce dernier seul se présentait avec sa physionomie ordinaire il n'y avait de changé en lui que le costume, il avait mis de côt ses loques pour revêtir un justaucorps de buffle, des chausses d drap vert et une longue cape grise fort décente, le tout, bie entendu, fourni par Rinaldo.

Les compagnons du spadassin étaient méconnaissables mêm

pour leurs familiers. Ben-Joël se présentait sous les apparences d'un honnête marchand, voyageant à son aise et faisant porter à son cheval le bagage que les colpolteurs vulgaires chargent d'ordinaire sur lé dos.

La face hypocrite de Rinaldo, métamorphosée, d'ailleurs au moyen d'habiles retouches, se dérobait à demi sous un large feutre à ganse de soie; son costume de drap, simple mais bien étoffé, lui prêtait l'aspect de quelque soigneux intendant provincial revenant en ses terres à petites journées.

Tous trois étaient si différents d'allure, toute leur personne portait un cachet si spécial, qu'à les voir, cheminant ainsi côte à côte, il ne serait venu à l'idée de personne, qu'une commune pensée pût les unir. On aurait plus volontiers supposé que, s'étant rencontrés au début de leur voyage, et se dirigeant par hasard vers le même point, les trois hommes avaient jugé bon de faire route ensemble, afin de trouver le temps moins long et le chemin moins monotone.

Désireux de conserver une convenable distance, ils marchaient d'un train un peu moins rapide que Castillan, dont ils ne voulaient pas éveiller l'attention.

Depuis Paris, aucun mot n'avait encore été échangé. Esteban de Poyastruc jetait de temps en temps un regard sur Rinaldo, comme pour l'interroger, mais Rinaldo persistait dans son mutisme.

Après une heure de marche, le spadassin se hasarda à demander si l'on ne s'arrêterait pas bientôt.

— Pas encore, répondit le valet.

— Voilà bien des mystères pour tuer un homme! fit dédaigneusement Esteban.

— Maladroit! fit Rinaldo. Le petit clerc est connu à Paris autant que le capitaine Satan lui-même. Il ne le quitte pas plus que le chien de Saint-Roch ne quittait son maître. Si nous l'avions tué cette nuit ou tout à l'heure, la journée ne se serait pas écoulée avant que le Bergerac en eût été informé. Or, il faut que le Bergerac le croie toujours en route, sans cela, il peut se mettre de la partie et nous gêner furieusement. Nous devons donc traquer le secrétaire dans quelque coin, sans qu'on sache ce qu'il est, d'où il vient ni où il va. Est-ce entendu?

— Absolument, répondit le Provençal. Mais s'il continue à marcher de ce train-là, le clerc nous mènera jusqu'à Orléans.

— Y pensez-vous, Seigneur Esteban? C'est à Étampes que

vous mettrez flamberge au vent, c'est moi qui vous le dis. Douze lieues, c'est une assez rude traite pour que le cheval et l'homme aient besoin de repos avant de se remettre en campagne.

— Y a-t-il une bonne auberge à Étampes ? demanda Esteban.

— Je n'en sais rien, n'y étant jamais allé. Nous réglerons, d'ailleurs, notre choix sur celui du jeune homme. J'espère qu'il aura le bon goût de bien choisir.

— Peuh ! fit Ben-Joël, pour le temps qu'il aura à rester au gîte, qu'importe !

— Il importe beaucoup ! réclama Esteban. Je pense que nous n'allons pas expédier cet innocent au débotté.

— Pourquoi pas ? interrogea Rinaldo.

— Parce que nous arriverons tard, que j'aurai très faim, très soif surtout, et que je ne me bats à jeun que lorsque j'y suis forcé.

— Oh ! Seigneur Esteban, ricana Rinaldo en détaillant d'un regard la maigre personne de son acolyte, je vous croyais moins matériel.

— Est-ce une moquerie ? demanda le Provençal en fronçant terriblement le sourcil.

— Ne vous fâchez pas, se hâta d'ajouter Rinaldo. Vous mangerez, vous boirez et vous tuerez votre homme tout à loisir. Mais il a disparu ! s'interrompit tout à coup le valet en se haussant sur ses étriers.

Castillan avait, en effet, précipité l'allure de son cheval et les trois compagnons venaient de le perdre de vue.

Un temps de galop les remit sur la piste.

Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident notable.

Suivant les prévisions de Rinaldo, ce fut à Étampes que Castillan fit sa première halte.

Midi sonnait lorsqu'il s'arrêta à la porte de l'hôtellerie du *Paon Couronné* et jeta les rênes au valet d'écurie, accouru pour le recevoir. Il avait l'intention de prendre là quelque repos et de se remettre en route à la nuit tombante, afin d'atteindre Orléans à la première heure du jour suivant. Un voyage nocturne ne l'effrayait pas, et il calculait que, grâce à son plan, il aurait fait deux étapes de douze lieues pendant la première journée, c'est-à-dire près du quart de la distance à parcourir pour arriver à Saint-Sernin.

Stimulé par la course qu'il venait de faire, l'appétit ordinaire

ment robuste du secrétaire le fit se diriger comme d'instinct vers les cuisines.

L'heure était on ne peut plus favorable pour un estomac en désarroi.

Midi venait de sonner, nous l'avons dit, et aux derniers coups de l'horloge répondaient les grincements de la chaîne des tourne-broches chargés de volailles et de viandes supérieurement dorées par le feu.

— Vous arrivez à point, mon jeune Seigneur, dit l'hôtelier en saluant le voyageur. Un tour de broche de plus, et le rôti était compromis. Que faut-il vous servir ?

— Ce que vous voudrez, pourvu que vous me serviez vite.

Le cuisinier enleva prestement la broche et fit glisser les victuailles dans une immense lèchefrite inondée de jus ; puis, en un tour de main, il dressa une table, posa sur un plat de faïence à fleurs une poularde toute fumante et, désignant un siège à Castillan :

— A vos ordres, Monsieur, fit-il. Voilà toujours de quoi supporter votre première attaque.

Castillan s'assit et entama bravement la poularde, tandis que la salle se remplissait de monde. Dans cette foule qu'attirait au Paon-Couronné l'heure réglementaire du dîner, l'élément militaire dominait. L'auberge où s'était arrêté Castillan avait, en effet, pour pensionnaires un certain nombre d'officiers et de cadets du régiment de M. de Casteljaloux, alors en garnison à Étampes et dans lequel Cyrano avait lui-même, naguère, servi comme capitaine.

Les tables étaient presque toutes garnies, lorsque Esteban de Poyastruc fit son entrée, suivi de Ben-Joël et de Rinaldo. Le spadassin, en vertu de conventions arrêtées d'avance, était appelé à jouer le premier rôle dans la sanglante comédie qui allait suivre. Aussi s'annonçait-il bruyamment.

— Hé, cria-t-il en arrêtant l'hôte au passage, il s'agit de me trouver une place à quelque table, entendez-vous, l'ami ? Une place pour moi, d'abord, puis deux autres pour ces messieurs, que j'ai eu l'honneur de rencontrer en chemin et qui ne refuseront pas, j'imagine, de s'asseoir à mes côtés.

Les deux bandits s'inclinèrent.

L'hôte promena un regard indécis autour de la salle, puis revenant à Esteban :

— Vous le voyez, Monsieur, dit-il, tout est plein.

Le doigt du Provençal se dirigea vers l'endroit où Castillan achevait d'expédier sa poularde.

— Et cette table là-bas ? fit-il.

— En effet ! se hâta de dire l'hôte. Si ce jeune seigneur y consent, on pourra mettre votre couvert à côté du sien.

— Il serait plaisant qu'il ne consentît pas dès que je le lui aurai demandé.

Sur ce mot, Esteban mit le chapeau à la main, appela sur sa face disgracieuse un sourire de circonstance, et s'avança vers Castillan, devant lequel il s'inclina avec une politesse peut-être excessive.

— Monsieur, commença-t-il.

Sulpice leva la tête et, tout étonné, toisa l'étrange personnage qu'il avait devant les yeux.

— Monsieur, reprit ce dernier avec un imperturbable sang-froid, vous voyez en moi un honnête gentilhomme que poursuit la malechance. J'arrive en cette auberge avec une faim de loup; j'y arrive, en outre, avec deux voyageurs qui m'ont fait l'honneur de leur compagnie, et que je serais heureux de régaler. Or, je ne trouve pas une table qui ne soit pleine, hormis la vôtre. J'ose donc vous suplier de vouloir bien consentir à la partager avec nous.

Après avoir patiemment écouté cette supplique, Castillan se tourna du côté des deux « voyageurs » que le Provençal venait de lui présenter en même temps qu'il se présentait lui-même, et leur mine plate lui déplut fort.

Toutefois il était trop bon compagnon pour repousser la demande qu'Esteban venait de formuler avec tant de courtoisie.

— Je suis heureux de pouvoir vous obliger, Messieurs, dit-il. La table est large pour un; pour quatre elle sera peut-être exiguë; n'importe, nous nous serrerons un peu. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

— Vous êtes un brave cavalier, lança Esteban, et je veux vider un flacon à votre santé.

— A sa santé ! pensa Ben-Joël. C'est ce qui s'appelle enguirlander sa victime.

Par les soins de l'hôte, la table fut bientôt couverte de mets, et à la manière dont Esteban de Poyastruc attaqua le repas, ses compagnons comprirent bien vite que, loin de se battre à jeun, comme il avait paru le redouter, il pourrait bien se battre étant ivre, ce qui ne manqua pas de leur causer quelque inquiétude.

Mais Esteban se comportait de manière à les rassurer. Les larges rasades qu'il ne cessait d'absorber semblaient donner plus de fermeté à son regard et plus de netteté à ses paroles ; au lieu de se troubler, sa physionomie s'éclairait. Comme le repas touchait à sa fin, il cligna finement de l'œil à l'adresse de ses acolytes, comme pour leur dire : « Attention, vous allez me voir opérer. »

Ce signe d'intelligence ne fut pas perdu pour Castillan; et un soupçon traversa rapidement son esprit.

Cyrano l'avait assez mis en garde contre les manœuvres des gens du comte, pour que le moindre détail ne lui fût pas indifférent, et il n'avait accepté que sous bénéfice d'inventaire les avances du seigneur Esteban.

Il fit mine de se lever pour quitter la salle; le Provençal l'arrêta en disant :

— Vous n'allez pas nous abandonner comme cela, j'espère ?

— Pardon, fit Castillan, mes heures sont comptées.

— Bah! si bien comptées qu'elles soient, ne pouvez-vous en sacrifier une au bénéfice de votre obligé ? Souffrez qu'avant de nous séparer nous vidions ensemble un flacon de vin des Canaries.

— Soit ! consentit Castillan, en se rasseyant.

Quand le vin des Canaries servi dans des verres à patte eut mis un lien de plus entre les quatre convives :

— Çà ! insinua Esteban, boire sans rien faire, c'est fastidieux. Un cornet et des dés viendraient à point pour nous distraire. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, répondit nettement Castillan, décidément impatienté par l'obstination que mettait Esteban à lui imposer sa compagnie, je pense qu'il est grand temps de songer au départ. D'ailleurs, je n'aime pas le jeu, et, partant, je ne joue jamais.

Le Provençal mordit sa moustache, et d'un air fâché :

— Est-ce à dire, Monsieur, formula-t-il, que vous tenez ma proposition comme inconvenante ?

— Nullement. Je me borne à regretter que mes goûts diffèrent des vôtres. Voilà tout.

— C'est décider que les miens sont mauvais, que je suis un brelandier, tranchons le mot. Ah çà, Monsieur, savez-vous que vous m'insultez ? tonna Esteban, en se dressant sur ses ergots, comme si une soudaine colère l'emportait.

— Mais pas le moins du monde, fit tranquillement le clerc,

sans se soucier beaucoup de la mine irritée du spadassin; c'est vous, au contraire, ce me semble, qui me cherchez une querelle d'Allemand.

— Une querelle? Parbleu, si vous avez la même antipathie pour le jeu des armes que pour le jeu des dés, les querelles que l'on vous cherche doivent vous émouvoir fort peu.

— Décidément, pensa Castillan, en entendant cette provocation, il y a du Lembrat là-dessous. Commencer la campagne par un coup d'épée, c'est ennuyeux; mais tant pis! Ce grand escogriffe-là ne me fait pas peur avec ses yeux d'épervier.

Sur cette réflexion, le clerc se leva, appuya ses deux mains sur la table, et, regardant bien en face le spadassin, il lui dit d'un ton fort doux:

— Monsieur, quand vous plaira-t-il de cesser cette petite plaisanterie?

— Un mot! fit l'autre. Jouez-vous ou ne jouez-vous pas?

— Je ne joue pas.

— Alors, vous vous battez?

— Toujours.

Le bretteur salua.

— Je suis fâché, dit-il, que notre dîner se termine de la sorte, c'est vous qui l'aurez voulu. Nous allons s'il vous plaît, terminer, céans, cette petite affaire. Avez-vous des seconds?

— J'en trouverai, repondit Castillan, qui parcourut du regard le groupe d'officiers accourus au bruit de la querelle.

— Ces Messieurs voudront-ils m'assister? demanda Esteban à Ben-Joël et à Rinaldo.

— Sans doute, répliqua ce dernier. Nous sommes, monsieur et moi, peu habitués, je crois, à ces sortes d'affaires; mais nous serions mal venus pourtant à vous refuser ce service.

— Cela dit, partons.

— Un instant, interrompit Castillan. Êtes-vous donc si pressé de vous battre?

— Le plus tôt sera le meilleur.

— Le meilleur pour moi sera ce soir, car j'ai quelques mesures à prendre avant la rencontre.

— Va pour ce soir. Nous nous battrons à la lanterne.

— Si cela vous est agréable, j'y consens.

Et Castillan se retira.

Une demi-heure après, il avait trouvé des seconds: deux offi-

iers du régiment de Casteljaloux, qui, au seul nom de Cyrano, 'étaient empressés de se mettre à sa disposition.

Esteban, resté seul avec ses acolytes, les regarda, en hochant a tête.

— Savez-vous ce que je lui ai proposé, demanda-t-il.

— Quoi ?

— Le duel à la lanterne.

— Eh bien ?

— Pour se battre de cette façon-là, mes maîtres, il faut n'être as le premier venu; il aut savoir toutes les inesses du métier des rmes. J'ai cru que vous n'aviez mis en présence l'un oison et c'est à un eune coq que j'ai affaire, i je ne me trompe.



Il retourna brusquement la tête.

— Diable! fit Rinaldo, 'il allait vous tuer?

Le spadassin eut un ourire plein de suffiance.

— Calmez-vous, mon her. Je veux vous monrer, ce soir, comment on ouche correctement on homme sur le careau.

Castillan passa le reste e sa journée dans sa chambre, où il écrivit une longue lettre Cyrano.

Cette lettre faite il la confia à l'un de ses seconds, le chargeant le la porter à Paris dans le cas où il lui arriverait malheur, ce ue l'officier promit d'exécuter fidèlement.

Le clerc tira ensuite quelques bottes pour se dérouiller le poinet et parut satisfait de son épreuve. Élève de Cyrano en l'art de 'escrime, il ne se sentait nullement embarrassé en présence du langer qu'il allait affronter, et l'idée de ce duel à la lanterne, lont il connaissait parfaitement les règles et dont Esteban paraisait faire si grand cas, ne lui causait qu'une médiocre préoccu-

pation. Quand sonna l'heure de la rencontre, le clerc descendit, escorté de ses seconds, et trouva dans la salle commune Esteban et ses acolytes.

— Je me suis précautionné des objets nécessaires, dit le spadassin. L'hôte nous a prêté une lanterne sourde, et je pense que ma cape est suffisamment ample pour être utilisée dans le cas présent.

— Parfaitement, dit Castillan. Allons, Messieurs.

Il y avait derrière l'auberge une petite cour, dont le sol uni et solide offrait un terrain convenable à la rencontre.

Ce fut là qu'on s'arrêta, chacun des intéressés jugeant sagement qu'il ne fallait pas mettre le public dans la confidence de ce qui allait se passer et ne pas braver trop ouvertement les édits.

Esteban posa à terre la lanterne allumée à côté du manteau et venant à Castillan :

— Cette fois, Monsieur, il faudra bien, quoi que vous en pensiez, vous résigner à jouer un coup de dés contre moi. C'est le sort qui va nous donner le droit de choisir nos moyens de défense.

— L'enjeu vaut la peine que je modifie mes résolutions. Où sont les dés ?

— Les voici. A vous, Monsieur.

Sulpice prit le cornet, agita un instant les dés et les lança sur le sol, dans le cône de lumière projeté par la lumière.

— Six et deux ! annonça-t-il après s'être penché pour voir les points.

— Bonne marque ! fit Esteban, en ramassant les dés à son tour.

— Quatre et six ! dit-il, après avoir joué. Je vous gagne de deux, Monsieur, et je choisis.

Ce disant, il saisit la lanterne, après avoir tiré son épée.

Castillan prit la cape et la roula autour de son bras gauche.

Le duel à la lanterne était de ceux que l'on appelle les duels corps à corps ; il exigeait beaucoup d'adresse, beaucoup de ruse et devenait souvent meurtrier aux deux adversaires.

L'un, armé de la lanterne, devait tantôt en projeter brusquement la lueur dans les yeux de son ennemi ; l'autre avait pour rempart le manteau qui amortissait la vigueur des coups et dont il pouvait se servir, comme le rétiaire romain se servait de son filet, pour envelopper son antagoniste.

— Quand il vous plaira, Monsieur, dit Castillan, en tombant en
rde et en s'offrant, non pas de flanc, mais la poitrine en avant,
otégée par le bras gauche couvert du manteau et le corps à
mi incliné.

— J'y suis, répliqua le spadassin,

La lueur de la lanterne disparut tout à coup ; Esteban venait
la faire glisser derrière lui.

Une obscurité profonde enveloppa les combattants, et une
tte furieuse aussitôt parée, apprit à Castillan qu'il était en
ésence d'un rude jouteur.

Son œil commençait à s'habituer à l'ombre. Il entrevoyait
guement la silhouette du capitan et sentait son épée comme
vée à la sienne. Il froissa le fer, fit un coupé rapide et se
ndit.

— Bien attaqué ! lança Esteban, en relevant d'un coup nerveux
rme du clerc.

En même temps, un jet de lumière frappa Castillan en plein
ns les yeux. Ebloui, il se rejeta en arrière et néanmoins sentit
pointe de l'épée du Provençal dans sa poitrine.

Ce n'était qu'une piqûre insignifiante. Le manteau avait neu-
alisé la force du coup.

Esteban comptait tellement sur cette botte qu'il ramena son
ée, s'attendant à voir tomber Castillan.

— Il est debout, Dieu me pardonne ! s'écria-t-il, après une
urte pause.

— Pour vous servir, riposta Castillan qui revenait sur lui avec
rie.

La lanterne commença un nouveau jeu. Elle se mit à danser
mme un feu follet dans la main d'Esteban, trompant continuel-
ment le clerc sur la véritable position du spadassin, tantôt
lluminant de la tête aux pieds, tantôt projetant sa lueur à ses
tés, le suivant toujours, le taquinant sans relâche.

Il fallait répondre à cette tactique.

Castillan releva le bras gauche et se prit à faire tournoyer le
anteau dans l'air, comme l'aile immense d'un oiseau de nuit.

La flamme de la lanterne vacilla, et le Provençal craignit un
oment de la voir s'éteindre.

Il fallait en finir.

Il poussa droit comme pour frapper Castillan de haut en bas.

Le clerc saisit cet instant.

D'un coup de son manteau, il fouetta la lanterne, qui s'échappa des mains d'Esteban, en même temps qu'il plantait son arme dans la gorge du Provençal.

— Ah ! râla le spadassin en tombant lourdement sur le sol.

Et comme Rinaldo se penchait vers lui :

— Je vous le disais bien, articula péniblement le misérable, ce n'est pas un oison..., c'est.., c'est un coq.

Ce fut tout. Le seigneur Esteban de Poyastruc était mort.

— Monsieur, dit Castillan à son second, vous pouvez me rendre ma lettre. Elle est inutile, maintenant.

XX

Sulpice venait d'échapper à un grand danger : il n'allait pas tarder à tomber dans un autre.

Pendant qu'il se retirait avec les deux officiers qui l'avaient assisté, Ben-Joël et Rinaldo s'étaient concertés, et un plan nouveau venait de surgir dans leur imagination.

Ils revinrent à l'auberge, où ils trouvèrent Castillan, soupant en compagnie de ses seconds.

— Monsieur, lui dit obséquieusement Rinaldo, ce qui vient de se passer ne peut altérer en aucune façon la bonne harmonie qui régnait entre nous, ce matin même. Nous ne connaissions votre adversaire que pour l'avoir rencontré sur la route, et nous confessons volontiers qu'il a mis tous les torts de son côté en vous outrageant d'une manière aussi imprévue. Il était ivre, sans doute ; ce moment d'oubli lui a coûté assez cher pour que vous ne puissiez plus lui en vouloir. Faites-nous la grâce de ne pas nous garder rancune à nous-mêmes, et, puisque nous sommes réunis, souffrez que nous fassions plus ample connaissance.

Avant de répondre, le clerc examina longuement son interlocuteur, et une vague réminiscence éveilla de nouveaux ses soupçons. Rinaldo était assez bien métamorphosé pour n'être que très difficilement reconnu, mais il n'avait pu déguiser le son de sa voix aussi parfaitement que les traits de son visage, et cette voix, Castillan l'avait entendue résonner à son oreille en certaines circonstances.

Sans pousser plus avant ses observations, il jugea néanmoins udent de se tenir sur la réserve, et ce fut d'un ton froid qu'il pondit :

— Croyez, Monsieur, que je n'en veux nullement à ce pauvre able de s'être laissé tuer, ni à vous de l'avoir assisté sur le rain, mais notre connaissance ne peut avoir les suites que us souhaitez. Je pars dans un quart d'heure, et probablement n'est pas pour suivre le même chemin que vous.

— Qui sait ? Vous allez à Orléans sans doute, insinua Ben-Joël, squ'alors silencieux.

— C'est possible.

— Alors, Monsieur, voilà qui tombe à merveille. C'est à Orléans ie nous nous rendons aussi ; nous ne comptions partir que main matin, car les routes ne sont pas très sûres ; mais sous tre protection, et pour le plaisir de votre compagnie, nous ous risquerons à vous suivre.

Ceci fut dit par Rinaldo avec une telle bonhomie, que Castillan y serait laissé prendre s'il n'avait été déjà prévenu contre les tentions du voyageur.

Il fronça le sourcil et d'un air qui n'admettait pas de réplique :

— Encore une fois, merci, Monsieur. Je vous conseille de dor-ir tranquillement cette nuit et de me laisser partir. Je n'ai pas esoin d'être escorté, et j'ai un goût particulier pour la solitude.

— Ah ! je vois bien, Monsieur, fit piteusement Rinaldo, que ous ne pouvez nous pardonner la part innocente que nous avons ise à votre débat. Agréez nos regrets, et que Dieu vous garde.

— Bonsoir ! conclut brusquement le clerc en tournant le dos l'hypocrite personnage, qui le saluait en s'inclinant jusqu'à rre.

Les deux bandits se retirèrent ; mais au lieu de monter dans urs chambres, comme le leur avait assez cavalièrement conseillé ulpice, ils se glissèrent vers l'écurie, firent seller leurs chevaux t quittèrent furtivement l'auberge du Paon-Couronné.

— Nous avons perdu notre auxiliaire ; il faut changer de anière d'agir, dit alors Rinaldo à son compagnon. Jusqu'à pré-ent nous avons suivi le petit clerc ; je crois qu'à cette heure, il era avantageux de le précéder.

— Quel est ton projet ?

— Il est bien simple. Je veux envoyer le secrétaire rejoindre on ami Esteban.

— Comment?

— Avec ceci.

Et Rinaldo tira de ses fontes une paire de lourds pistolets.

Ben-Joël était armé de la même façon. Il ne fit pas de question nouvelle, ayant compris de prime-saut les intentions du valet de Lembrat, et tous deux poussèrent leurs chevaux vers la route d'Orléans, que la lune blanchissait de ses premières lueurs.

Malgré les instances des officiers dont il avait partagé le souper, Castillan persista dans sa résolution; il voulut partir le soir même.

Son cheval était reposé et prêt à fournir une nouvelle étape; au coup de dix heures, le clerc se remit en selle et se lança au galop à travers les rues silencieuses. Un quart d'heure après il était en rase campagne, et devant lui s'allongeait comme un interminable ruban blanc, le chemin qu'il avait à suivre pour arriver en droite ligne à Orléans.

La lune brillait alors de tout son éclat et permettait au voyageur de se guider presque aussi facilement qu'en plein jour.

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, la plaine lui semblait déserte: il chevauchait sans défiance, considérant déjà comme une sorte de rêve les événements de cette journée et voyant s'effacer peu à peu de son esprit l'image d'Esteban, lorsqu'un hennissement lointain l'arracha à ses distractions.

Il n'y avait dans les environs aucune maison.

Castillan se demanda, avec un peu de surprise, d'où pouvait venir ce bruit.

La route courait, en cet endroit, à travers des bouquets de bois, entremêlés d'épaisses broussailles, masses sombres faisant tache sur le sol gris.

Évidemment ce hennissement suspect devait sortir de là. Des malfaiteurs étaient peut-être cachés au fond des taillis, peut-être aussi Sulpice allait-il faire la rencontre de quelque inoffensif cavalier attardé, dont les détours de la route pouvaient encore lui dérober la vue.

Un homme plus prudent eût toutefois pris le parti de s'arrêter ou de rebrousser chemin, en prévision d'un danger quelconque; poussé en avant par sa nature aventureuse, autant que par l'urgence de sa mission, Castillan mit l'éperon au ventre de son cheval et se décida à franchir le passage à tout risque.

Au tournant du chemin, un coup de feu se fit entendre et une alle siffla aux oreilles du messager de Cyrano.

Le clerc jugea bon de ne pas faire tête à son agresseur invi-ble.

Il avait à garder son courage pour de meilleures occasions ; en onséquence, il se courba sur le col de sa monture et la lança au iple galop.

Une seconde détonation troubla le silence de la nuit. Cette étonation ne partait pas du même point que la précédente ; elle vait éclaté à une cinquantaine de pas plus loin, et, si Castillan vait été atteint, ce ne pouvait être qu'en pleine poitrine.

Au bruit de l'arme avait répondu un cri du cavalier.

Puis le clerc s'était renversé en arrière, tandis que son cheval, u de terreur, l'emportait à travers champs dans une course ésordonnée.

— Il en tient, s'écria alors Ben-Joël, sortant du taillis où il était mis en embuscade.

Rinaldo accourait vers lui.

— L'as-tu touché ? demanda-t-il au bohème.

— Je crois bien. Je l'ai parfaitement vu lâcher les rênes et omber sur la croupe de son cheval qui s'est emporté sur le coup t va le jeter dans quelque fondrière.

— Donc, il est mort.

— Sans aucun doute.

— C'est bien, fit Rinaldo, mais... la lettre.

— C'est vrai, il nous la faut. Eh ! bien, cherchons notre ibier ; il ne peut être tombé bien loin.

Les deux meurtriers se remirent en selle et se lancèrent sur es traces de Castillan.

Pendant deux heures, ils interrogèrent vainement les taillis et es clairières.

Aucun indice ne vint leur révéler la présence ou le passage de elui qu'ils avaient intérêt à rejoindre.

— Diable, dit Rinaldo, voilà de la mauvaise besogne. J'aime-ais mieux savoir mon homme vivant et être sûr de le retrouver, ue de le supposer couché dans quelque trou où il pourrira sans ue nous puissions le découvrir.

— Regagnons la route, conseilla Ben-Joël. A quoi bon persé-érer dans une recherche inutile ?

— Tu as raison. Il faut, à tout hasard, pousser jusqu'à Orléans.

L'insuccès de leur tentative avait rendu les deux misérables tout pensifs; ils chevauchaient côte à côte sans se parler et ne se pressaient point d'achever leur voyage. Peut-être désiraient-ils reculer autant que possible le moment où s'évanouirait leur dernière espérance.

A une lieue environ de l'endroit où ils venaient de mettre à exécution leur projet de meurtre, ils aperçurent à leur droite un grand feu, autour duquel se groupaient une dizaine de personnages.

Auprès de ce groupe stationnait un chariot, attelé de deux forts chevaux.

Un troisième cheval était couché dans l'herbe un peu plus loin.

Toutes les silhouettes se détachaient en noir au milieu de la clarté; les voyageurs ne purent pourtant juger, de prime abord, à quelle sorte de gens ils avaient affaire.

La petite troupe était abritée par un mamelon couvert de basse futaie et dont les flancs creusés pour l'exploitation d'une carrière de sable offraient un refuge commode. Du sommet du mamelon on pouvait parfaitement voir ce qui se passait au milieu du campement et reconnaître au besoin les personnages accroupis ou debout devant le feu.

— Compère Rinaldo, dit Ben-Joël, il ne faut négliger aucun détail. Je propose de pousser une reconnaissance du côté de ces gens-là.

— J'allais te le dire.

— Soyons prudents.

Joignant l'exemple au précepte, Ben-Joël mit pied à terre, enveloppa de son manteau la tête de son cheval, afin de l'empêcher de hennir, et le conduisit dans un fourré, où il l'attacha aux basses branches d'un frêne.

Rinaldo observa les mêmes précautions.

— Attends-moi ici, fit alors le bohémien.

Et, se glissant le long des arbres, il atteignit sans être aperçu un amas de roches grises, sur lesquelles venaient mourir les lueurs du feu, brillant à une centaine de pas plus loin.

Arrivé là, il put marcher avec moins de prudence, contourna le mamelon boisé et, gravissant la pente opposée à la route, parvint en deux minutes au sommet, d'où son regard tomba perpendiculairement au milieu du groupe.



Tu ne veux pas qu'on le tue? (Chap. XXII.)

Dans ce groupe, un homme était assis et paraissait, pour l'instant, réunir sur lui l'attention générale.

Ben-Joël faillit laisser échapper un cri de surprise en reconnaissant Castillan.

Ce qui venait d'arriver au jeune homme peut se raconter en deux mots.

La balle de Ben-Joël l'avait bien réellement atteint en plein corps, mais elle avait heureusement rencontré, en le frappant, la large boucle de cuivre de son baudrier, sur lequel elle s'était amortie.

Le coup avait été cependant si rude, que le clerc, perdant soudainement la respiration, s'était évanoui.

Le cheval, ainsi qu'on l'a vu, l'avait emporté dans une course folle, jusqu'au moment où, frappé par la lueur de ce feu étincelant devant lui, il s'était arrêté net, jetant hors des étriers le brave Sulpice.

Le clerc était tombé dans l'herbe.

Quand il acheva de reprendre ses sens, il se trouva porté auprès du feu, au milieu d'une étrange compagnie d'hommes et de femmes que, dès le premier coup d'œil, il reconnut pour des baladins ambulants.

Ces braves gens campaient tout simplement à la belle étoile pour économiser les frais d'un gîte à l'auberge.

Sulpice, réconforté par deux ou trois gorgées d'eau-de-vie, mit ses sauveteurs au courant de son aventure, et, comme les baladins se rendaient précisément à Orléans, il fut convenu que le clerc passerait le reste de la nuit avec eux, et que tous ensemble prendraient à l'aube la route de la ville.

Revenu de son étonnement au sujet de la résurrection de Castillan, le bohème se prit à considérer, l'un après l'autre, les visages de la bande.

Dans le cours de cet examen, son regard s'arrêta sur une femme debout à la droite du clerc, et une expression de joie radieuse éclaira sa physionomie.

— Marotte! ne put-il s'empêcher de murmurer, en envoyant un salut amical à cette femme, quoiqu'elle ne pût le voir.

— Marotte, répéta ensuite le bohème. Cette fois, je suis sûr de réussir.

Sur cette réflexion, il quitta son poste et revint vers Rinaldo, auquel il raconta tout ce qu'il avait vu.

— Veux-tu me laisser faire? dit-il ensuite, sans lui donner le temps de revenir de sa surprise. Si tu le veux, demain nous aurons la lettre du Bergerac.

— Par quel moyen?

— Jusqu'à présent la violence nous a mal réussi à l'encontre de ce damné clerc. Il nous faut autre chose.

— Eh bien?

— Cette autre chose-là, je l'ai trouvée.

— Tu crois que nous aurons la lettre?

— Si nous ne l'avons pas, je veux bien que le gibet auquel je dois être un jour branché se dresse devant moi, pourvu de sa corde.

— Soit! Dès ce moment, je me mets à ta merci. Où allons-nous?

— Nous restons ici; avant de recommencer la chasse, il faut attendre que notre oiseau ait repris son vol.

Les deux aventuriers s'allongèrent dans l'herbe, pour épier les allures de la petite troupe.

Le cercle des baladins s'était rompu.

A l'exception d'un seul homme veillant près du feu pour la sûreté commune, toute la troupe dormait en attendant l'heure du départ.

Louis Gallet.

(*A suivre.*)

M. LE COMTE DE MUN

Voici un des hommes les plus éminents de la Chambre, véritablement un personnage par la dignité de sa tenue, la noblesse de son caractère, la majesté de son éloquence. Il a grandi étonnamment depuis le jour où il vint prendre place sur son banc de député en sortant de ces durs escadrons de cuirassiers qui fauchent tout sur leur passage comme une tempête où souffle l'esprit de Dieu. Dans toute assemblée parlementaire, il brillerait au premier rang; dans celle-ci, il prend un relief extraordinaire, et c'est le dépit de ses adversaires qui le proclame.

Les gens sérieux se sentent, au contraire, tout disposés à la sympathie et naturellement attirés par cette figure de soldat catholique, belle sans être fade, par ces grandes manières point calculées, par cette foi soutenue et robuste, par ce recueillement et cette réserve qui commandent le respect. Il paye de mine et de franchise. Du premier coup, on voit ce qu'il est : un homme. Et ce n'est pas seulement la discipline, le drapeau, le patriotisme qui ont trempé à ce point son caractère et forgé son âme, c'est quelque chose d'autrement fort et profond, c'est un idéal sévère, c'est la religion elle-même qui est entrée comme un coin dans son cerveau et dans son cœur. C'est elle qui a poussé à ce point de solidité et de rigidité ce catholique sincère de dévotion assidue et vraie. Il y a de la fierté, il y a de la beauté, surtout de la beauté morale dans l'épopée chrétienne dont M. le comte de Mun est le héros; il y a aussi une fleur de chevalerie moderne qui ne se rencontre pas ailleurs.

Élu député de Pontivy, cet officier correct, qui faisait son service et lisait l'Évangile, arriva précédé d'une réputation rapidement conquise parmi les siens et dans son monde. Un petit monde, j'en conviens, grand par le rayonnement intellectuel et moral, mais petit par le nombre, presque une famille, un cénacle de

piété ; le monde de Lamennais avant la grande et irrévocable rupture, le monde des Guérin et, un peu plus tard, des Swetchine, communion parfaite de quelques créatures d'élite, sorte de crèche des jeunes croyants, espèce de Paraclet délicieux dont rêvent quelquefois, dans le mystère de leur pensée, les profanes qui n'ont aucun droit à y pénétrer, ni aucune prétention à s'en faire ouvrir les portes ; confrérie charmante, délicate, exquise, non point si raide et si gourmée qu'on le prétend, nullement triste, un peu subtile seulement et raffinée sur les petits plaisirs à soi, qui sont la charité et la vertu ; chapelle discrète, pour tout dire, couvent mondain où l'on doit être dorloté dans toutes les douceurs de la vie spirituelle et abonné, si j'ose le dire, à toutes les musiques de l'âme.

C'est de là, c'est de ce refuge béni et de ce sanctuaire, que des amis zélés prirent M. le comte de Mun par la main pour le conduire dans la politique. Son entrain et son zèle, son humeur militante, son tempérament d'apôtre et de croisé, sa véhémence oratoire, la flamme et la chaleur de sa parole ranimèrent, réchauffèrent l'espoir de ceux qui aiment les lutteurs catholiques et, autour du nouveau Polyeucte, on prononça le grand nom de Montalembert.

Entre les deux talents et les deux hommes, on trouverait sans trop d'efforts des traits de ressemblance, des points de contact, mais la différence est cependant sensible, elle éclate à tous les yeux. Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu et senti, ce n'est pas le souffle de feu, ce n'est pas l'enthousiasme exubérant de Montalembert, ce courant électrique qui s'établissait du premier coup entre l'orateur et l'auditoire ; il y a moins de flamme, il y aussi plus de sérénité, plus de grâce chez M. de Mun.

Ils se ressemblent par la netteté de leur parole incisive et de leur diction élégante, par la résolution d'un esprit qui n'est pas absolu, par la dignité de l'attitude, et l'on peut dire de M. le comte de Mun ce qu'on disait autrefois de Montalembert : « Les difficultés le grandissent, les obstacles l'élèvent ; il dépasse les plus belles espérances. » Ils se ressemblent surtout par l'unité de leur vie, par la propagande extérieure et la passion du prosélytisme. La Chambre n'est, à leurs yeux, qu'un champ clos pour y rencontrer et terrasser l'adversaire. Ils entendent qu'à cela on joigne des œuvres. La vie de Montalembert en fut toute pleine, et n'est-ce donc rien que cette grande création des cercles catholiques et ce

ocialisme chrétien de M. de Mun? Non plus que son illustre evancier, celui-ci ne se croit quitte quand il a présenté de beaux éveloppements et déroulé de belles phrases à la tribune. Il lui aut le corps à corps de la vie quotidienne, la bataille et la croiade de tous les instants. Je dirai même qu'il se commet et abandonne plus volontiers avec deux mille ouvriers en blouse u'avec trois cents députés en jaquette.

Il semble qu'on aurait dû s'empresser de toutes parts, pour uvrir à un pareil homme les avenues de la carrière, car le bon ens proclame qu'il est toujours honorable et avantageux d'avoir e tels députés dans le Parlement et, si ce sont des adversaires, e lutter contre eux à visage découvert et bannière au vent; loin e les repousser, il faut les appeler systématiquement sur tous es grands champs de bataille de la politique où le public est là our compter et juger les coups. L'ostracisme parlementaire s'efrça d'écarter ce champion de l'autel. Après s'être acharné ontre sa candidature, on s'acharna contre son élection; on la assa trois ou quatre fois, on lui chicana sa place au soleil, il fut armi les invalidés et il fallut quatre décrets sans réplique des lecteurs de Pontivy pour lui rendre et lui assurer son siège.

Le calme qu'il montra dans tous ces petits ennuis, le peu de ancune qu'il en a conservé, l'oubli parfait qu'il en témoigne ont ermis de mesurer la hauteur de son caractère. On a compris out de suite que ces vilaines scories de la cuisine parlementaire e l'atteignaient pas et que les personnalités n'arriveraient jamais usqu'à lui. Il n'a pas même l'air de remarquer les malpropretés nvironnantes. Et ce fut ainsi dès le premier jour. Tranquille ans la tempête, il opposa une sérénité inaccessible à toutes les ttaques. Pour lui, ce qui se passe de mauvais à la Chambre a air de se passer dans un autre monde. Il prit place à son banc, arla, écouta et n'interrompit jamais. Il est clair que tous ces incients qui troublent et égarent les délibérations ne sont, à ses eux, que des niaiseries, des rixes puériles sans dignité et sans ortée. Sa tenue y répugne, il ne veut pas s'y mêler ni qu'on l'y êle; aux provocations les plus directes, il vous regarde fixement t ne répond pas. Sa réserve poliment hautaine, son éloquence nt fini par vaincre cette hostilité systématique; les plus hargneux nt rendu justice et même un involontaire hommage à son talent ratoire.

Il est de premier ordre. On ne saurait parler plus aisément une

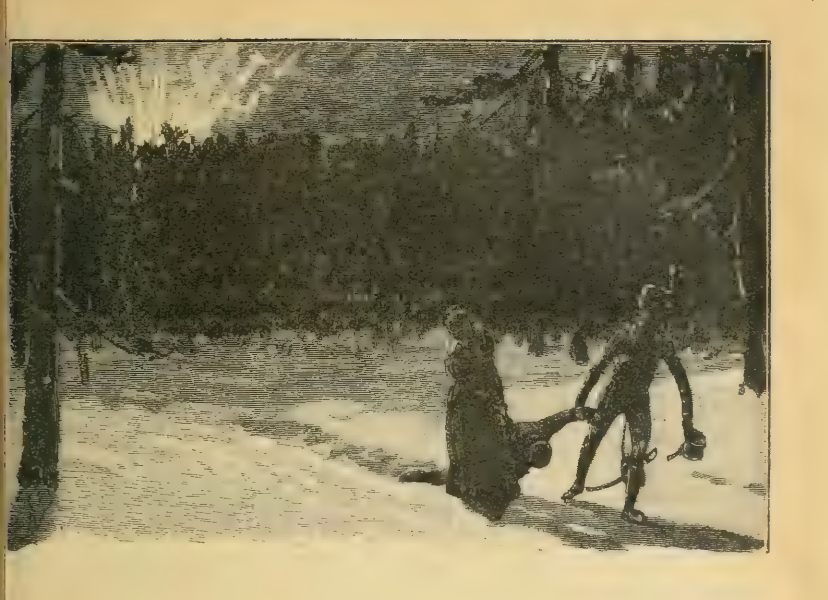
langue plus noble. C'est au point qu'on a été quelquefois tenté d'y voir une préméditation, une recherche, un peu d'art et d'apprêt. Les avocats qui pérorent avec tant d'obstination ne comprenaient rien à ce flot si pur qui jaillissait avec tant d'abandon d'une fontaine toujours remplie, toujours limpide et toujours répandue au dehors sans que son niveau parût baisser. Surpris de cette fluidité merveilleuse, ils en concluaient que M. de Mun apprenait ses discours par cœur, ce qui, du reste, n'est pas un crime, et quelquefois les observateurs semblaient tentés de se rallier à leur opinion. Mais, épreuve faite, si la mémoire est pour quelque chose dans cette éloquence si ferme et si sûre, on a pu se convaincre souvent qu'elle n'y tient pas la première place. M. de Mun ne dirait pas, comme Montalembert : « Je trouve dans les interruptions grand honneur et grand plaisir », mais apostrophé violemment, il n'en a jamais ressenti aucun trouble. Sans se déconcerter, sans hésiter un seul instant, il a cinglé les interrupteurs avec autant de dextérité que d'à-propos, puis il a repris comme si de rien n'était le fil de son discours. Il y faut plus que de la mémoire, il y faut de l'improvisation et de la présence d'esprit.

Même à ses débuts, alors qu'il préparait des parties de discours, alors qu'il en écrivait les passages trop essentiels pour les livrer au hasard, il se fiait pour le reste aux inspirations de la tribune et parfois imitait ces grands capitaines qui improvisent un nouveau plan de bataille en pleine action. Un souffle puissant emportait dans le même tourbillon sa parole méditée et sa parole spontanée, tout se fondait si bien qu'on ne pouvait apercevoir la soudure. Il a peu de gestes, mais il a, selon le mot d'un orateur moderne, « la voix de son esprit », une voix claire, vibrante et nette.

Son éloquence grandit tous les jours ; elle n'a, malgré l'âpreté des temps, des luttes et des milieux, bien qu'aiguisée dans les réunions publiques au contact des socialistes eux-mêmes, rien perdu de ses caractères primitifs et essentiels : la facilité, l'élégance et la majesté.

Paul Bosq [1].

[1] Extrait de l'ouvrage : *Nos Chers Souverains*, par Paul Bosq. Ce beau volume, illustré par Leandre, vient de paraître à la librairie F. Juven, 10, rue Saint-Joseph, Paris. (3 fr. 50, franco.)



LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(*Suite.*) (1)

Nous restâmes un instant sans comprendre. Une bassesse aussi incroyable dépassait tout ce que nous pouvions concevoir. Puis, quand nous nous rendîmes compte de la sottise que nous avions faite en nous fiant à ce misérable, la colère nous prit à la pensée de notre stupidité et de sa scélératesse. Nous nous élançâmes ensemble sur la porte, cherchant à l'enfoncer. Le bruit de nos coups et nos jurons devait résonner par tout le château. Nous prodiguâmes à ce bandit toutes les injures capables de remuer son âme endurcie. Mais la porte était énorme, — une porte comme on en trouve dans les châteaux du moyen âge — faite de grosses poutres reliées par des barres de fer. Autant valait enfoncer un carré de la Vieille Garde. Nos cris semblaient aussi inutiles que

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 Février.

nos coups, car ils ne nous apportaient pour réponse que l'écho répercuté par la haute voûte au-dessus de nos têtes.

Quand on a quelque habitude de la guerre, on apprend vite à accepter ce qu'on ne peut éviter. Aussi je fus le premier à reprendre mon calme, et je décidai Duroc à se joindre à moi pour examiner la pièce qui était devenue notre prison.

Il n'y avait qu'un soupirail sans vitres et si étroit, qu'on pouvait à peine y passer la tête. Il était placé très haut et Duroc fut obligé de monter sur un baril pour voir au travers.

— Que voyez-vous ? lui demandai-je.

— Des sapins, une avenue blanche de neige... Ah!

Et il poussa un cri de surprise.

Je sautai à côté de lui sur le baril. Il y avait, comme il le disait, une longue bande de neige qui s'étendait entre deux rangs de sapins. Un homme à cheval descendait cette avenue au galop. Nous le suivîmes des yeux, et nous le vîmes diminuer, diminuer, et, enfin, disparaître dans l'ombre noire de la forêt.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Duroc.

— Rien de bon pour nous, répondis-je ; il doit aller chercher quelques brigands pour nous assassiner. Il faut tâcher de sortir de cette souricière avant que le chat n'arrive.

Par bonheur, nous avions la lampe. Elle était presque pleine d'huile et pouvait durer jusqu'au matin. A sa lueur, nous examinâmes les caisses empilées le long des murs, et qui, en certains endroits, allaient jusqu'à la voûte. Nous étions, paraît-il, dans le magasin aux provisions du château, car nous trouvâmes une quantité de fromages, des légumes de toutes sortes, des caisses de fruits secs et une rangée de barriques de vin. Il y en avait même une en perce, et comme je n'avais rien mangé de la journée, ce fut avec bonheur que je bus un verre de bordeaux et pris un peu de nourriture. Quant à Duroc, il ne voulut rien goûter et continua à arpenter la cave en jurant et en tempêtant.

— Ce n'est pas fini, criait-il, je le rattraperai, il ne m'échappera pas !

Tout cela était très bien ; mais il me semblait, à moi, tout en mangeant mon souper improvisé, assis sur un gros fromage rond, que ce jeune homme pensait beaucoup trop à ses affaires personnelles, et pas assez au mauvais pas dans lequel il m'avait entraîné. Après tout, son père était mort depuis quatorze ans, et il ne le ressusciterait pas. Mais moi, Etienne Gérard, le plus beau lieutenant

e toute la Grande Armée, j'étais là en grand danger de disparaître ès le début de ma brillante carrière. Jusqu'où aurais-je pu atindre, si je n'avais été assommé dans ce trou à rats, pour une ffaire qui n'avait rien à voir ni avec la France ni avec l'Empeeur ! Je me disais que j'avais été bien sot de m'embarquer omme un écervelé dans une expédition de la sorte, quand j'avais evant moi la perspective d'une belle campagne ; comme si ce 'était pas assez d'avoir trois cent mille Russes à combattre sans ne fourrer encore dans toutes sortes de querelles particulières.

— Tout cela est bel et bien, dis-je à Duroc, qui continuait de urer et de menacer. Vous pourrez lui faire tout ce que vous vourez quand vous le tiendrez, mais pour l'instant, c'est lui qui nous ent.

— Qu'il fasse ce qu'il voudra. Moi, j'ai un devoir à remplir nvers mon père.

— C'est de la folie, tout simplement. Si vous avez un devoir à emplir envers votre père, moi j'en ai un envers ma mère : c'est e sortir d'ici sain et sauf.

— J'ai trop pensé à moi-même, me dit-il, et je vous prie de me ardonner, Monsieur Gérard. Je suis prêt à faire ce que vous me onseillerez.

— Eh bien ! dis-je, ce n'est certes pas dans l'intérêt de notre anté que ces brigands nous ont enfermés ici au milieu des froages. Ils veulent nous supprimer, c'est évident. Personne ne oupçonne notre présence ici et ils espèrent que l'on ne retrouvera as nos traces. Vos hussards savent-ils où vous êtes allé ?

— Je n'ai rien dit.

— Hum! En tous cas nous ne mourrons pas de faim. Il leur audra forcer la porte pour se débarrasser de nous. Derrière une arricade nous pouvons tenir contre les cinq bandits que nous vons vus. C'est probablement pour cela qu'ils ont envoyé cherher du renfort.

— Il faut sortir d'ici avant qu'on ne revienne.

— Assurément, si nous le pouvons.

— Si nous mettions le feu à la porte ?

— Rien de plus facile, nous avons là, dans ce coin, plusieurs arils d'huile. Ma seule objection, c'est que nous serions nousnêmes rôtis comme deux petits pâtés.

— Avez-vous une idée ? Tiens ! qu'est-ce que cela ?

Un léger bruit se fit entendre devant le soupirail, une ombre

s'interposa entre les étoiles et nous. Et une petite main blanche apparut dans l'ouverture tenant entre les doigts quelque chose qui brillait.

— Vite ! vite ! cria une voix de femme.

En un clin d'œil nous fûmes sur le baril.

— Ils ont envoyé prévenir les Cosaques ! Votre vie est en danger ! Ah ! mon Dieu ! je suis perdue !



A cette table était assis un homme ivre.

Nous entendîmes un bruit de pas précipités, des jurons, des coups, suivis d'un cri étouffé, et les étoiles reparurent de nouveau dans l'encadrement du soupirail. Une porte claqua avec un grand fracas, quelque part, dans la nuit silencieuse.

— Ces bandits l'ont surprise et vont la tuer ! m'écriai-je.

Duroc sauta à bas du baril, en poussant des cris inarticulés comme quelqu'un qui a perdu la raison. Il se mit à frapper sur la porte avec une telle force qu'à chaque coup il laissait une grosse tache de sang.

— Voici la clef, criai-je, en ramassant un objet sur le sol. Cette pauvre femme a dû la jeter là au moment où elle-même a été surprise près du soupirail.

Mon compagnon me l'arracha des mains avec un cri de joie, et se précipita vers la porte; malheureusement cette clef était si petite qu'elle se perdait dans l'énorme serrure : Duroc se laissa tomber sur une caisse, la tête entre les mains. Il sanglotait de désespoir : j'aurais pleuré aussi, en pensant à la malheureuse femme que nous étions impuissants à secourir.

Toutefois je ne me laissais pas abattre. « Après tout, me disais-je, cette clef nous a été jetée dans un but quelconque » : la dame n'avait pu nous apporter celle même de la porte que son ignoble beau-père devait évidemment avoir gardée dans sa poche, mais elle n'aurait pas risqué sa vie pour nous faire parvenir une ferraille inutile. Si nous ne pouvions pas en tirer parti, c'est que nous n'étions guère avisés. Je me mis donc à l'œuvre, déblayant les caisses, et Duroc, reprenant espoir, m'aida de toutes ses forces. Ce n'était pas une petite besogne, car il y en avait de lourdes. Nous travaillâmes comme des enragés, jetant barils, fromages, caisses pêle-mêle au milieu de la pièce, si bien qu'à la fin il ne resta plus qu'un grand tonneau de vodki dans un coin. En unissant nos forces, nous réussîmes à le déplacer, et derrière, nous vîmes une petite porte



De sa main ouverte, Duroc souffleta violemment le reître.

en bois. La clef s'y adaptait : nous poussâmes un cri de joie en la voyant s'ouvrir devant nous. Je pris la lampe et, suivi de mon compagnon, me glissai par l'ouverture.

Nous étions dans le magasin à poudre du château ; c'était une cave circulaire avec des barils tout autour ; l'un d'eux était défoncé et la poudre s'était répandue sur le sol, en un tas noir. De l'autre côté, il y avait une seconde porte, mais elle était fermée.

— Nous ne sommes pas plus avancés qu'avant, dit Duroc. Nous n'avons pas la clef de cette porte.

— Nous en avons une douzaine, lui criai-je.

— Où ?

Je lui montrai du doigt la rangée de barils de poudre.

— Vous allez faire sauter cette porte ?

— Justement.

— Mais vous allez faire sauter aussi le magasin !

C'était vrai, mais je n'étais pas à court d'idées.

— Faisons sauter la porte du magasin aux provisions, lui dis-je.

Je pris une boite de fer blanc qui contenait des chandelles ; elle était à peu près de la dimension de mon shako, et pouvait tenir sept livres de poudre. Duroc la remplit, pendant que je coupais une chandelle en deux. Quand nous eûmes fini nos préparatifs, nous avions entre les mains un pétard qui aurait sans contredit fait l'admiration d'un colonel de pontonniers. Je plaçai trois fromages l'un sur l'autre jusqu'au niveau de la serrure. Puis nous allumâmes le bout de chandelle et nous courûmes nous mettre à l'abri dans le magasin à poudre dont nous refermâmes la porte derrière nous.

Ce n'est pas une position bien agréable, croyez-le, mes amis, que d'être couché au milieu de barils de poudre, en songeant que si la flamme de l'explosion pénètre à travers une mince cloison de bois, vos membres noircis vont sauter plus haut que la tour du château. Qui aurait cru qu'un demi-pouce de chandelle mettait si longtemps à brûler ! Je prêtais l'oreille pendant tout ce temps pour écouter si je n'entendais pas le galop des Cosaques. J'étais déjà convaincu que la chandelle devait s'être éteinte, quand un fracas épouvantable, comme le bruit d'une bombe qui éclate, nous assourdit : la porte vola en éclats et des morceaux de fromage avec une pluie de navets, de pommes et de débris de caisses tombèrent sur nous. Nous nous précipitâmes au

milieu de la fumée, trébuchant parmi toutes sortes de débris, mais nous vîmes un carré de lumière là où était la porte noire : le pétard avait fait son œuvre.

En réalité, il l'avait mieux faite même que nous ne l'avions espéré et avait démoli prison et geôliers. La première chose que je vis en pénétrant dans le vestibule, ce fut un homme étendu sur le dos, une blessure béante au front et tenant encore une hache à la main, puis un chien énorme se traînant par terre, avec deux pattes brisées. Au même moment, j'entendis un cri et j'aperçus Duroc acculé contre le mur et se débattant contre un autre chien qui lui avait sauté à la gorge. Il le repoussait de la main gauche et de la droite lui passait et repassait son sabre à travers le corps. Je brisai la tête de l'animal d'un coup de pistolet, ses mâchoires se détendirent et il tomba comme une masse.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Un cri de femme, un cri qui exprimait une terreur mortelle nous dit que nous arriverions trop tard peut-être. Il y avait bien deux autres hommes dans le vestibule, mais ils s'empressèrent de déguerpir devant nos sabres et notre air furieux. Le sang coulait de la gorge de Duroc et teignait de rouge la fourrure grise de sa pelisse. Telle était cependant l'ardeur de ce garçon, qu'il me dépassa et c'est par dessus son épaule que je pus voir ce qui se passait dans la chambre où nous avions d'abord été reçus par le maître du château des Horreurs.

Le baron était debout, à la même place, avec sa crinière hérissée comme celle d'un lion furieux. C'était, je vous l'ai dit, un homme d'une taille énorme, et, en le voyant là, debout, la figure contractée par la colère, et le sabre à la main, je ne pus m'empêcher, en dépit de ses scélératesses, d'admirer le beau grenadier qui était en lui. La dame était toute tremblante, affaissée sur une chaise derrière lui. Une marque rouge en travers de son bras blanc et un fouet sur le plancher, indiquaient que nous étions arrivés juste à temps pour la sauver des mains de cette brute. En nous voyant entrer, il poussa un hurlement de fauve, et, en un instant, fut sur nous, pointant, sabrant et accompagnant de jurons chaque coup qu'il portait.

J'ai déjà dit que la chambre n'offrait guère de place pour un combat au sabre. Mon jeune camarade était devant moi dans l'étroit espace entre le mur et la table, et je ne pouvais que le regarder sans l'aider. Il maniait bien son arme, le jeune officier, et

il était vif comme un chat. Mais dans un espace aussi restreint, la taille et la force du géant rendaient la lutte inégale. De plus, il tirait admirablement. Ses parades et ses ripostes arrivaient rapides comme l'éclair. Deux fois il toucha Duroc à l'épaule, et, celui-ci ayant glissé en se fendant, il fit tournoyer son arme pour l'achever avant qu'il reprît son équilibre. Mais je fus plus prompt que lui et je reçus le coup sur le pommeau de mon sabre.

—Excusez-moi, mais vous avez encore à passer par les mains d'Etienne Gérard, lui criai-je.

Il recula d'un pas et s'appuya contre la tapisserie, la respiration courte et haletante.

— Reprenez haleine, lui dis-je. J'attendrai votre bon plaisir.

— Vous n'avez aucun motif pour vous battre contre moi, dit-il. Que vous ai-je fait?

— Je vous dois bien quelque chose pour m'avoir enfermé dans votre cave. Et puis, à défaut d'autre raison, j'en vois une suffisante sur le bras de Madame.

— Comme vous voudrez, grogna-t-il.

Et il sauta sur moi comme un fou. Pendant une minute je ne vis que ses yeux bleus qui étincelaient de colère, et la lame teintée de rouge, qui pointait, sabrait à droite, à gauche, toujours sur ma gorge, sur ma poitrine. On ne se servait pas mieux d'un sabre à Paris, aux jours de la Révolution. Mais il dut s'apercevoir bientôt que j'étais son maître. Il lut sa mort dans mes yeux, et je vis bien qu'il se sentait perdu. Son visage devenait plus pâle, sa respiration plus courte. Cependant il continua à se défendre et il sabrait encore quand il reçut le coup fatal.

Il mourut avec un juron aux lèvres, pendant qu'un flot de sang inondait sa barbe rousse.

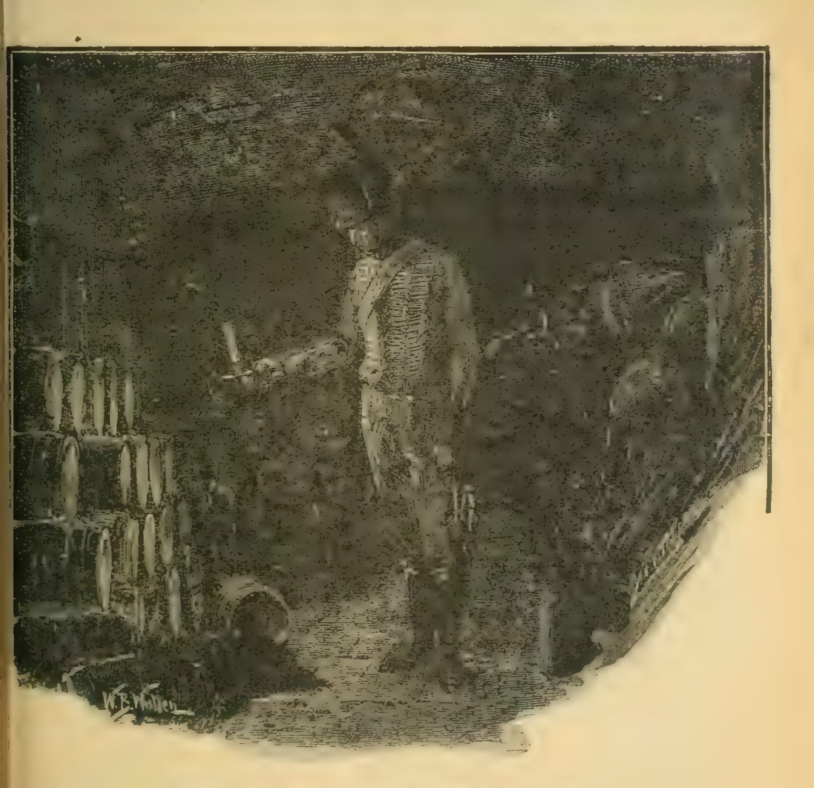
Moi qui vous parle, j'ai vu bien des batailles, tant de batailles que ma vieille mémoire a peine à en garder les noms; eh bien, de tous les spectacles horribles, dont j'ai été le témoin, il ne m'est pas de pire souvenir que celui de cette barbe rousse d'où je retirai la pointe de mon sabre ensanglanté.

L'énorme corps était à peine tombé sur le plancher que la femme, qui, pendant le combat, s'était tenue accroupie dans un coin, se dressa en battant des mains et se mit à pousser des cris de joie. J'eus une expression de dégoût en voyant cette femme montrer un tel plaisir dans un moment aussi terrible, et j'allais lui imposer rudement silence quand une odeur étrange, suffo-

cante arrêta la parole dans ma gorge, et une lueur soudaine éclaira vivement les personnages contre la tapisserie fanée.

— Duroc, Duroc! criai-je en tirant mon camarade par l'épaule, le feu est au château!

Le pauvre garçon, épuisé par ses blessures, gisait évanoui sur



Nous étions dans le magasin à poudre du château.

e plancher. Je me précipitai dans le vestibule pour voir d'où venait le danger : notre explosion avait mis le feu aux montants le la porte; dans le magasin aux provisions, quelques-unes des caisses étaient déjà en flammes, et mon sang ne fit qu'un tour en apercevant, tout au fond, la rangée de barils avec le tas de poudre par terre. Dans quelques minutes, dans quelques secondes, les flammes allaient l'atteindre.

. . . .

Je n'ai pas un souvenir bien exact de ce qui survint ensuite. Je me rappelle vaguement que je rentrai dans la chambre, que je saisis Duroc par un bras et le traînai dans le vestibule, pendant que la jeune femme le tirait par l'autre bras. Nous descendîmes ainsi l'allée en courant jusqu'à la lisière de la forêt. A ce moment j'entendis un grand fracas derrière moi, et je vis une énorme colonne de feu jaillir vers le ciel brumeux.

Un instant après une détonation plus forte encore que la première se fit entendre. Les sapins et les étoiles semblaient tourner autour de moi et je tombai sur le corps de mon ami.

. . . .

Quelques semaines plus tard je revins à moi dans l'auberge d'Arensdorff; Duroc, déjà sur pied, vint près de mon lit, et m'apprit ce qui s'était passé. Il me dit comment un débris de poutre m'avait atteint à la tête et renversé presque mort sur le sol. Par lui aussi j'appris comment la jeune Polonaise avait couru, à Arensdorff, donner l'alarme aux hussards, et comment ceux-c étaient arrivés juste à temps pour nous arracher des mains de Cosaques, prévenus par ce même secrétaire à barbe noire que nous avions vu galopant sur la neige de l'avenue. Quant à la brave femme qui nous avait deux fois sauvé la vie, je ne pus à ce moment apprendre grand'chose d'elle de la bouche de Duroc mais lorsque, deux ans après, je rencontrai mon ami par hasar à Paris, après la campagne de Wagram, je ne fus pas surpri de n'avoir nul besoin d'être présenté à sa femme. Par un de ce singuliers retours de fortune il avait le droit de porter lui-même s'il lui plaisait, le nom et le titre de baron Straubenthal ; c'étai à lui qu'appartenaient maintenant les ruines noircies du *Châtea des Horreurs*.

VII

COMMENT LE COLONEL FIT CAMPAGNE CONTRE LE MARÉCHAL MILLEFLEURS

Masséna était un petit homme maigre à l'air grognon, qui ava perdu un œil à la suite d'un accident de chasse ; mais, quand d l'œil qui lui restait, il examinait un champ de bataille, il ne l échappait pas grand'chose. Il pouvait se tenir sur le front d'u

bataillon, le parcourir de cet œil unique et vous dire s'il manquait une boucle à un havresac ou un bouton à une guètre. Il n'avait l'affection ni des officiers ni des hommes, car il était, comme vous le savez, d'une avarice excessive, et les soldats aiment que leurs chefs aient facilement la main ouverte. Toutefois, quand il s'agissait de se battre, ils avaient pour lui le plus grand respect et ils préféraient aller au feu avec lui qu'avec n'importe qui, si ce n'est l'Empereur lui-même et Lannes, quand il vivait. Après tout, s'il était vrai qu'il sût bien garder ses écus, il y eut un jour aussi, vous vous le rappelez, où il sut garder Zurich et Gênes. Il conservait ses positions tout comme son coffre-fort et bien habile qui les lui aurait fait lâcher.

Quand j'eus reçu son ordre, ce fut avec plaisir que je me rendis à son quartier général, car j'étais dans les meilleurs termes avec lui, et il avait de moi la plus haute opinion. Ce qu'il y avait d'agréable au service de ces vieux généraux, c'est qu'ils savaient distinguer un bon soldat quand ils le rencontraient sur leur chemin.

Masséna était assis, seul sous sa tente, le menton dans la main, et les sourcils froncés comme si on venait de lui présenter une liste de souscription. Il sourit, cependant, quand il me vit.

— Bonjour, Colonel Gérard.

— Bonjour Maréchal.

— Comment se porte le 3e hussards ?

— Sept cents hommes incomparables sur sept cents chevaux admirables.

— Et vos blessures ?... sont-elles guéries ?

— Mes blessures ne sont jamais guéries, Maréchal.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'en ai toujours de nouvelles.

— Le général Rapp devra veiller sur ses lauriers, me dit-il, avec un rire qui lui rida toute la figure. Il a reçu dans le corps vingt-trois balles de l'ennemi et autant de coups de bistouri de Larrey (1). Comme je vous savais blessé, Colonel, je vous ai épargné ces derniers temps.

— C'est ce qui m'a blessé le plus grièvement, Maréchal.

— Allons, allons ! Depuis que les Anglais sont venus prendre position derrière ces maudites lignes de Torres-Vedras, nous n'avons pas eu grand-chose à faire. Vous n'avez pas perdu beau-

(1) Médecin en chef des armées impériales.

coup pendant votre emprisonnement à Dartmoor. Mais la danse va bientôt recommencer.

— Nous marchons en avant ?

— Non, nous battons en retraite.

Mon dépit dut se manifester sur mon visage. Quoi, battre en retraite devant ce maudit chien de Wellington, celui qui avait écouté mes paroles sans un signe d'émotion et m'avait envoyé dans son vilain pays de brouillards.

— Que voulez-vous, continua Masséna, avec un geste d'impatience, quand on est tenu en échec il faut bien déplacer le roi.

— Pour le pousser en avant, dis-je.

Il secoua sa tête grisonnante.

— Il ne faut pas songer à forcer les lignes, dit-il. J'ai déjà perdu le général Sainte-Croix, et plus d'hommes que je n'en puis remplacer. D'un autre côté, voici près de six mois que nous sommes à Santarem. Il n'y a plus une livre de farine, plus une cruche de vin dans le pays. Je suis obligé de battre en retraite.

— Mais, il y a de la farine et du vin à Lisbonne.

— Bah ! vous parlez comme si une armée était un régiment de hussards : une charge et vous voilà dans la place, une charge encore et vous voilà dehors. Si Soult était ici avec ses trente mille hommes... mais il ne viendra pas. Je vous ai fait appeler, Colonel pour vous dire que j'ai une mission particulière et très importante à vous confier.

Je dressai l'oreille, comme vous pensez. Le Maréchal déroula une grande carte du pays, l'étendit sur la table et l'aplanit avec ses petites mains couvertes de poils.

— Voici Santarem, dit-il, indiquant l'endroit avec son doigt.

Je fis un signe de la tête.

— Et là, à trente-cinq kilomètres dans l'Est, voilà Almeixal célèbre par ses vignobles et sa grande abbaye.

Je fis un nouveau signe de tête. Je ne savais pas où il voulait en venir.

— Avez-vous entendu parler du Maréchal Millefleurs, me demanda Masséna.

— J'ai servi sous tous les Maréchaux, mais je n'en connais pas un de ce nom.

— C'est un surnom que les soldats lui ont donné, continua-t-il. Si vous n'aviez pas été absent pendant plusieurs mois, je n'aurais pas besoin de vous le faire connaître. C'est un Anglais, et un

homme d'excellentes manières. C'est justement à cause de ses manières distinguées qu'on lui a donné ce nom. Je vous charge d'aller trouver cet Anglais.

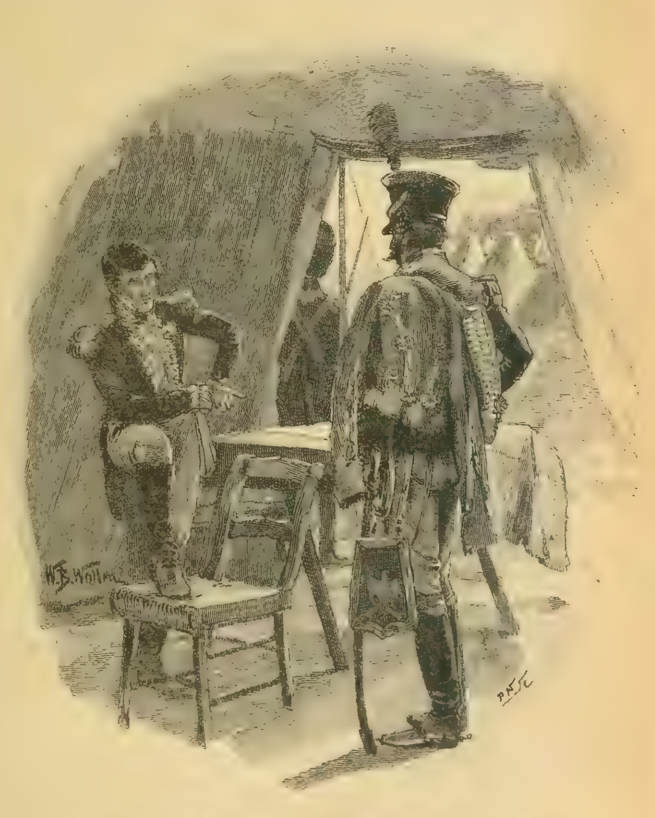
— Oui, Maréchal.

— Et de le pendre au premier arbre que vous rencontrerez.

— Oui, Maréchal.

Je saluai et pivotai sur mes talons, mais Masséna me rappela.

— Attendez, Colonel, dit-il; il faut que vous sachiez dans quelles conditions vous avez à opérer. Je dois vous dire que ce Maréchal Millefleurs dont le vrai nom est Alexis Morgan est un homme de la plus grande bravoure et d'une grande fertilité de ressources. Officier dans les Gardes Anglaises, il s'est fait chasser de l'armée pour avoir triché aux cartes.



Pendez-le au premier arbre que vous rencontrerez.

Il est parvenu à grouper autour de lui une troupe de déserteurs Anglais avec lesquels il a pris la montagne; des déserteurs Français et des brigands Portugais se sont joints à lui, et il s'est trouvé à la tête de cinq cents hommes. Avec cette bande, le coquin s'est emparé de l'Abbaye d'Almeixal, a envoyé les

moines à leurs patenôtres, fortifié la place et entassé là le butin de tout le pays.

— Alors il est grand temps qu'on le pende, dis-je, en me dirigeant de nouveau vers la porte.

— Un instant, cria le Maréchal, en souriant de mon impatience. Ce n'est pas encore tout. Pas plus tard que la semaine dernière, la comtesse douairière de la Ronda, la femme la plus riche d'Espagne, a été prise par ces bandits, dans les défilés, comme elle revenait de voir son petit-fils à la cour du roi Joseph. Elle est aujourd'hui prisonnière à l'Abbaye et elle n'est protégée que par...

— Sa qualité de grand'mère... suggérai-je.

— L'espoir qu'ont ces brigands d'en tirer une forte rançon. Vous avez en réalité trois missions : délivrer cette noble dame, punir le bandit, et, si possible, détruire ce repaire de brigands. Comme preuve de la confiance que j'ai en vous, je ne vous laisse qu'un demi-escadron pour faire tout cela.

Ma parole ! C'est à peine si je pus en croire mes oreilles. Moi qui comptais prendre au moins mon régiment !

— Je voudrais pouvoir vous donner un plus grand nombre d'hommes, mais je commence ma retraite aujourd'hui et Wellington est si bien monté en cavalerie, que chaque combattant a son importance. Il m'est impossible de vous en laisser un de plus. Vous verrez ce que vous pourrez faire et vous me rejoindrez à Abrantès pas plus tard que demain soir.

C'était très flatteur qu'il eût une si haute idée de moi, mais aussi bien embarrassant. J'étais chargé de délivrer une vieille dame, de pendre un Anglais et de détruire une bande de cinq cents assassins, tout cela avec cinquante hommes. Mais, après tout, ces hommes étaient des Hussards de Conflans, et ils avaient un Etienne Gérard à leur tête.

Lorsque je me retrouvai dehors, sous le chaud soleil portugais, la confiance me revint, et je me dis que la croix méritée depuis si longtemps m'attendait peut-être à Almeixal.

Je puis vous assurer que je ne choisis pas mes cinquante hommes au hasard. C'étaient tous de vieux soldats des guerres d'Allemagne avec deux chevrons, la plupart avec trois. Je pris pour les encadrer, Oudet et Papilete, deux des meilleurs sous-officiers du régiment. Quand je les vis devant moi par files de quatre, dans leur uniforme gris argent et bien en selle sur leurs

chevaux marron, avec leurs shabraques en peau de léopard et leurs petits panaches rouges, mon cœur ne put s'empêcher de battre. Je ne pus regarder leurs faces bronzées avec leurs moustaches grises qui coupaient la jugulaire, sans me sentir plein de confiance, et, entre nous, ce fut sans aucun doute ce qu'ils ressentirent eux-mêmes quand ils virent à leur tête leur jeune colonel bien campé sur son grand cheval noir.

Lorsque nous eûmes quitté le camp et passé le Tage, je détachai des éclaireurs sur les devants, sur les flancs, et je restai moi-même à la tête du corps principal. En regardant derrière les collines qui entourent Santarem, nous pouvions apercevoir les lignes sombres de l'armée de Masséna, le scintillement des sabres et des baïonnettes des régiments prenant leurs positions de retraite. Au sud étaient les avant-postes anglais, et au-delà, la fumée grise qui montait du camp de Wellington, fumée épaisse qui semblait apporter à nos pauvres soldats, mourant de faim, comme une odeur réconfortante de marmites bien garnies. Au loin, dans l'ouest, s'étendait une ligne courbe de mer bleue sur laquelle les voiles des vaisseaux anglais faisaient de larges taches blanches.

En marchant vers l'est, nous nous éloignions des deux armées, mais nos maraudeurs et les éclaireurs anglais couvraient le pays, et il était nécessaire, avec ma petite troupe, que je prisse toutes les précautions possibles. Durant tout le jour nous avançâmes parmi les collines désolées dont les sommets gris et déchiquetés se profilaient tristement sur l'horizon. Des torrents traversaient notre route, courant à l'ouest vers le Tage, et à un moment nous nous trouvâmes devant une rivière large et profonde qui nous aurait arrêtés, si je n'avais reconnu le gué, aux deux groupes de maisons bâties en vis-à-vis sur les deux rives opposées.

Le jour commençait à baisser quand nous arrivâmes à une vallée toute bordée d'énormes chênes. Nous devions être à quelques kilomètres d'Almeixal; aussi je jugeai bon de rester sous bois, car, à ce commencement de printemps, les feuilles étaient déjà assez épaisses pour masquer notre troupe. Nous marchions donc au milieu des gros troncs quand un de mes éclaireurs arriva au galop.

— Il y a des Anglais dans la vallée, Colonel, me dit-il en saluant.

— Cavalerie ou infanterie?

— Dragons, Colonel; j'ai vu luire leurs casques et j'ai entendu le hennissement d'un cheval.

J'arrêtai mes hommes, et je m'avançai seul pour me rendre compte. Il n'y avait pas de doute. Un groupe de cavalerie anglaise était en marche dans la même direction que nous. J'aper-



Je m'avançai seul, pour me rendre compte.

çus leurs tuniques rouges et leurs armes qui brillaient parmi les troncs d'arbres. Comme ils traversaient une petite clairière, je pus voir toute la troupe, et je jugeai qu'ils devaient être à peu près de la même force que nous, un demi-escadron au plus.

Vous qui m'avez entendu conter quelques-unes de mes aventures, vous m'accorderez bien que j'ai cette qualité, de prendre vivement une décision et d'agir non moins vivement ensuite. Mais ici, je dois l'avouer, j'hésitai sur le parti à prendre. D'un côté la chance d'une jolie petite escarmouche avec les Anglais, d'un autre côté ma mission à Almeixal, pour laquelle je n'avais

déjà pas trop d'hommes et si j'allais en perdre quelques-uns, il était clair que je ne pourrais mener à bien l'entreprise qui m'était confiée. J'étais là sur mon cheval, le menton dans la main et faisant ces réflexions quand un des Anglais me montrant du doigt, se détacha de la troupe et se mit à galoper de mon côté en poussant des cris. Trois autres le suivirent et un appel de trompette amena toute la troupe dans l'espace découvert. C'était



Nous nous mîmes en marche, en deux petites colonnes.

un demi-escadron de dragons, comme je l'avais pensé; ils s'alignèrent en double file de vingt-cinq et, à leur tête, l'officier, celui qui avait galopé vers moi.

Je fis prendre la même formation à ma troupe, et nous étions là, hussards d'un côté, dragons de l'autre, avec deux cents mètres de pelouse entre nous. Ils avaient bonne tournure, ces cavaliers, avec leurs tuniques rouges, leurs casques brillants, leurs grands plumets blancs et leurs longs sabres; mais je suis sûr aussi qu'ils n'avaient jamais vu en face d'eux plus beaux soldats que mes cinquante hussards. Ceux-ci étaient plus lourds, c'est vrai, et les dragons pouvaient paraître plus pimpants, car

Wellington exigeait que les parties métalliques du harnachement fussent fourbies tous les jours, ce que nous ne faisions pas. Mais, d'un autre côté, c'est un fait reconnu, les tuniques anglaises trop ajustées gênent les mouvements du bras pour manier le sabre, ce qui donnait un avantage à nos hommes. Quant au courage, les gens qui n'y connaissent rien croient toujours que les soldats de leur nation sont plus braves que ceux des autres. Mais quand on a l'expérience que j'ai, on comprend qu'il n'y a pas de différence bien marquée et que toutes les nations, quoiqu'elles n'aient pas la même discipline, sont toutes également courageuses, à ceci près que les Français ont plus de bravoure que d'autres qualités militaires.

Donc, le vin était tiré et les verres prêts, quand tout à coup l'officier anglais mit son cheval au galop et se dirigea vers nous, le sabre haut, comme pour me défier. Ma parole, il n'y a pas pour moi de plus beau spectacle au monde qu'un beau cavalier sur un beau cheval. Je serais bien resté là à le regarder galopant avec grâce, son sabre à la hauteur des épaules du cheval, la tête rejetée en arrière, le plumet blanc se balançant au vent : un vrai tableau de force, de courage et de jeunesse, avec le ciel violet du soir au-dessus de sa tête et les troncs de chêne derrière. Mais ce n'était pas le moment de rester inactif. Étienne Gérard peut avoir ses défauts, mais certes on ne peut pas l'accuser d'avoir jamais hésité un instant quand il fallait se battre. Et mon bon vieux Rataplan me connaissait si bien qu'il prit le galop sans même que je lui eusse rendu les rênes.

Il est deux choses, mes amis, que j'oublie difficilement : la figure d'une jolie femme, et les jambes d'un beau cheval. Comme nous arrivions à nous croiser, je me disais : « Où donc ai-je vu ces fortes épaules baies et ces fines jambes ? » Puis tout d'un coup je me rappelai, et, levant les yeux, je reconnus devinez qui : l'homme qui m'avait tiré des mains des brigands, et avec lequel j'avais joué ma liberté, milord the Hom Sir Russel Bart.

— Bart ! criai-je.

Il avait le bras levé pour sabrer et laissait à découvert devant la pointe de mon sabre les trois quarts de sa poitrine, car le brave garçon ne connaissait pas grand'chose à l'escrime. Je portai la poignée de mon arme à la hauteur des yeux et je saluai. Il abaissa son bras et se mit à me regarder avec des yeux étonnés.

— Tiens ! dit-il, c'est Gérard. Ne dirait-on pas, à ces façons,

que nous venons ici à un rendez-vous. Et moi qui croyais que nous allions avoir un joli petit combat. Je ne me serais jamais imaginé que c'était vous.

J'éprouvai un peu de déception en entendant ces paroles irritantes. Au lieu d'être content de retrouver un ami, il était contrarié d'avoir manqué un ennemi.

— J'aurais été très heureux de faire votre partie, mon cher Bart, dis-je, mais réellement je ne peux pas tourner mon sabre contre quelqu'un qui m'a sauvé la vie.

— Peuh ! ne parlons pas de ça.

— Non, c'est impossible. Je ne me le pardonnerais jamais.

— Vous donnez trop d'importance à une bagatelle.

— Ma mère a le plus vif désir de vous embrasser, si jamais vous venez en Gascogne...

— Lord Wellington compte y aller avec 60,000 hommes.

— Alors il en réchappera au moins un, dis-je en riant. Mais remettez votre sabre au fourreau.

Nos chevaux étaient côte-à-côte ; le Bart étendit la main et me frappa sur la cuisse.

— Vous êtes un brave garçon, Gérard, dit-il. Comme je regrette que vous ne soyez pas né du bon côté de la Manche !

— Je trouve, moi, que je suis du bon côté.

— Pauvre garçon ! dit-il avec un air de pitié qui me fit éclater de rire. Mais, continua-t-il, ce n'est pas tout, Gérard, ce n'est pas de cette façon que se font les affaires. Je ne sais pas ce que dirait Masséna, mais notre général serait capable d'en sauter hors de ses bottes s'il nous voyait. On ne nous a pas envoyés ici en partie de pique-nique, ni l'un, ni l'autre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous avons eu, vous vous rappelez, une petite discussion au sujet des dragons et des hussards. J'en ai là cinquante du 16e, en train de mâcher leurs jugulaires derrière moi. Vous avez avec vous un nombre égal de jolis garçons qui me paraissent bien remuants sur leurs selles. Si nous les laissions se dire un mot, cela ne nous gâterait pas le teint. Rien de meilleur qu'une petite saignée ; c'est un gage d'amitié dans ce pays-ci, vous savez.

Ce qu'il me proposait était assez engageant. Pour le moment j'avais complètement oublié Alexis Morgan, la comtesse de la Ronda, l'abbaye d'Almeixal, et je ne pensais qu'à la belle pelouse

bien unie que nous avions devant nous, et à la jolie petite escarmouche que nous pourrions engager.

— Très bien, Bart, dis-je. Nous avons vu vos dragons de face. Nous allons maintenant les voir de dos.

— Quel enjeu? demanda-t-il.

— L'enjeu n'est rien moins que l'honneur des hussards de Conflans.

— C'est bien, allons-y. Si nous vous enfonçons, c'est très bien. Si vous nous enfoncez, ce sera tant mieux pour le maréchal Millefleurs.

— Le maréchal Millefleurs?

— Oui, c'est le nom d'un coquin qui se trouve par ici. Mes dragons et moi nous avons été envoyés par lord Wellington, pour le pendre.

— Nom d'un chien! m'écriai-je. Mais nous sommes chargés, mes hussards et moi, de la même mission par Masséna.

Il éclata de rire, et nous rengaînâmes nos sabres. Il y eut un bruit d'acier derrière nous comme nos hommes faisaient de même.

— Nous sommes alliés alors? dit-il.

— Pour un jour.

— Nous allons joindre nos forces.

— Évidemment.

Ainsi, au lieu de nous battre, nous fîmes faire une conversion à nos deux demi-escadrons, et nous nous mîmes en marche en deux petites colonnes, shakos et casques se toisant de haut en bas comme de vieux chiens qui ont appris à respecter leurs crocs réciproques. La plupart se contentaient de faire la grimace, mais il y en avait des deux côtés qui se regardaient d'un air de défi, surtout le sergent anglais et mon sous-officier Papilete.

Ils avaient leurs habitudes, ces gens-là, vous comprenez; ils ne pouvaient pas en changer comme cela en un moment, et puis Papilete avait perdu son frère à Busaco.

Nous prîmes la tête, le Bart et moi, et nous nous mîmes à causer, tout en trottant, de ce qui nous était arrivé depuis cette fameuse partie d'écarté dont je vous ai parlé, et je lui racontai mes aventures en Angleterre. Ce sont de singulières gens ces Anglais. Il savait que j'avais pris part à douze campagnes, eh bien, je suis sûr que mon affaire avec le tombeur de Bristol lui donna de moi une plus haute opinion que tout le reste. Il me dit que le colonel présidant le conseil de guerre devant lequel il avait

passé pour avoir joué aux cartes avec un prisonnier, l'avait acquitté du chef de négligence dans le service, mais avait failli le faire fusiller parce qu'il n'avait pas joué ses atouts avant de passer ses autres cartes à la première partie. Décidément, ce sont de drôles de gens.

A l'extrémité de la vallée, la route montait pour redescendre de nouveau en serpentant vers une autre vallée. Nous fîmes halte au haut de la colline; car, droit devant nous, à quatre kilomètres environ, était une ville assez étendue, et, sur le flanc de la montagne qui la dominait, se dressait une énorme construction. Nous étions en vue de l'abbaye, le repaire de la bande que nous avions mission de disperser. C'est alors seulement que nous nous rendîmes compte de la difficulté de notre tâche : l'endroit était une véritable forteresse, et il était évident que ce n'était pas de la cavalerie que l'on aurait dû envoyer pour s'en rendre maître.

— Masséna et Wellington peuvent bien arranger cela ensemble, dit le Bart. Ce n'est pas notre affaire.

— Courage, lui dis-je. Piré a bien pris Leipzig avec cinquante hussards.

— S'il eût eu des dragons, dit le Bart en riant, il aurait pris Berlin. Mais vous êtes plus élevé en grade, prenez le commandement, et nous verrons quels seront les premiers à broncher.

— Bien, répondis-je; quoi que nous décidions, il s'agit de l'exécuter immédiatement, car j'ai l'ordre d'être à Abrantès demain soir. Mais il faut d'abord nous renseigner, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous adresser ici.

Conan-Doyle.

(Traduction de Geo Adam.)

(A suivre.)

LE FIL D'OR[1]

(Suite et fin.)

— Il dit cela pour nous consoler, fit Lucette au bout d'un instant.

— Pourquoi veux-tu croire cela? N'est-il pas très vraisemblable que Lucien soit légèrement atteint et que la guérison soit facile?

— Tu ne sais pas, toi! répondit Mme Barrois en secouant la tête. C'est possible, ces opérations-là! On en a fait une au couvent, c'est-à-dire à une élève du couvent, pendant que j'y étais; on l'avait emmenée à l'hospice. Et l'interne en est mort... il a attrapé la maladie en l'opérant. Il me semble que je vais voir une boucherie... Oh! mon pauvre petit garçon!

Claire les regardait tous les deux avec des yeux apitoyés de spectatrice impuissante; il y a des moments où l'on donnerait tout ce que l'on possède pour pouvoir être de quelque secours et le sentiment de son incapacité est bien lourd à porter.

Enfin Driseulles revint, parfaitement tranquille, pas même essoufflé, quoiqu'il eût évidemment marché très vite; il tira de sa poche une petite boîte et un petit flacon.

— Il vous faut des tas de choses pour l'opération, docteur? fit timidement Lucette.

— Rien du tout, chère madame, une lampe auprès du lit seulement pour y voir clair.

Il avait, tout en parlant, aspiré un peu de liquide dans un petit appareil; l'enfant fut découvert et piqué à la peau du ventre, sans même que la surprise lui arrachât un cri.

Driseulles appuya un instant le doigt sur la piqûre pour empêcher le liquide de sortir.

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 Février.

— Là, chère madame, c'est fait! dit-il en recouvrant le petit garçon qui le regardait d'un air étonné. Je serais bien surpris s'il fallait renouveler cette petite opération, mais demain, si Lucien ne va pas à merveille, nous n'hésiterons pas à la recommencer, et ensuite il ne sera plus question de rien.

— Comment, fit Lucette, mais je croyais que vous alliez lui ouvrir la gorge?

— Ces procédés de boucher étaient nécessaires autrefois, chère madame; mais depuis l'emploi du sérum de cheval immunisé, tout se passe sans effusion de sang. Donnez-moi un vieux carrossier, et je vous rendrai un enfant guéri, c'est bien simple.

— Ah! s'écria Lucette avec un inoubliable accent, vous autres médecins, vous êtes de grands hommes!

— Pas moi, chère Madame! Je ne suis qu'un simple auxiliaire, d'autres que moi ont inventé l'application, et c'est Pasteur qui nous avait enseigné la méthode.

Il causait librement, appuyé à la cheminée, comme s'il venait de dîner une fois de plus dans cette maison amie. L'extrême simplicité de ses manières faisait presque douter de la grandeur du péril et de la beauté de la guérison.

Mme d'Esparre n'avait rien dit; contraintes par la sérénité de son attitude, les deux sœurs s'étaient assises; on eût dit qu'elles recevaient une visite ordinaire dans cette chambre où la mort, un instant auparavant, avait battu l'air de ses sombres ailes.

— Alors, fit Lucette en tordant nerveusement un pli de sa robe, c'est la guérison pour l'enfant et la sécurité pour le médecin?

— La sécurité... pas tout à fait; le danger de contagion existe toujours : et, à ce propos, Mesdames, je vous recommande pour vous-mêmes toutes les précautions antiseptiques : eau boriquée, lavages fréquents; vous connaissez le train-train de l'hygiène indispensable.

Il fit un mouvement pour se retirer. Involontairement, Claire le retint.

— Alors, dit-elle, c'est fini, ces horribles opérations, la trachéotomie, je crois? C'est une joie que de songer à cela!

— Il en faudra pourtant encore, parfois, quand le mal n'aura pas été pris à temps...

— Mais, pas vous? insista Claire en le regardant.

Il fit un geste d'indifférence.

— Moi ou un autre... On s'y accoutume, je vous assure.

— L'avez-vous fait? demanda Lucette émue.

— Si je l'ai fait? Assurément! Une fois entre autres aux Enfants assistés...

Il s'arrêta; son regard chercha dans le vague un tableau douloureux, de ceux qu'on n'oublie pas, et qui, vingt ans après, vous font tressaillir d'horreur.

— Pauvre petit, dit-il d'une voix grave, nous ne l'avons pas sauvé... Aujourd'hui, il n'eût pas même couru de danger. Celui-là était né trop tôt. Mesdames, il est deux heures du matin; je vous fais toutes mes excuses. Je reviendrai demain, mais je crois que vous pouvez dormir tranquilles. Barrois est donc absent?

— Parti ce soir, à huit heures, dit Lucette en le reconduisant.

— L'angoisse lui aura été épargnée; mais vous, chère Madame, sans lui... Je vous plains...

Il était sur le seuil, serrant la main de Lucette, et s'inclinant devant Mme d'Esparre.

— Docteur, lui dit celle-ci d'une voix musicale et très nette, nous sommes presque voisins; est-ce que vous n'auriez pas l'obligeance de me mettre à ma porte?

XXXII

Le lendemain, Berluques arpentait le boulevard à grandes enjambées, dévisageant les passants, et mû par ún évident et impérieux besoin de parler.

Il ne pouvait pourtant pas arrêter le premier venu, et la Providence, qui semblait en général s'occuper extrêmement peu de ses affaires, ne lui envoyait pas la paire d'oreilles qu'il cherchait. L'heure s'avançait, on ne voyait plus guère que des gens pressés, de ceux parmi lesquels un gentilhomme, authentique ou non, est certain de ne trouver personne de sa connaissance.

De guerre lasse, il allait renoncer à sa poursuite, quand il aperçut un visage bien venu. Celui-là ou un autre, peu importait, pourvu qu'il appartînt à un certain milieu, mais étant donnée la circonstance, celui-là, presque, de préférence à tout autre.

— Salut, Seigneur, dit-il à Dérolle en le saluant.

— Celui-ci n'avait jamais pu se faire aux manières de son interlocuteur. Moins charmé que jamais, il demeura fort grave, soulevant à peine son chapeau.

— Monsieur de Berluques, je pense? fit-il en accentuant la particule avec une certaine malice.

— Lui-même. Y a-t-il longtemps qu'on ne s'est vu! glapit le bavard employant, pour mieux plaire, la locution impersonnelle chère au doux pays d'Anjou.



Expliquez-vous, monsieur de Berluques.

— Mais il ne me semble pas qu'il y ait si longtemps, répliqua Dérolle froidement. Et en quoi, cher Monsieur, à cette heure tardive, soit dit sans reproche, puis-je vous être utile ou agréable?

— Est-ce que Barrois est à Paris? demanda méchamment Berluques.

Dérolle était à mille lieues de la vérité, mais il sentit l'agression et répondit d'un ton posé :

— Il y était hier matin, pour ce que j'en sais. Avez-vous affaire à lui?

— C'était simplement pour savoir, répondit Berluques, avec l'innocence d'un jeune loup de sept ans, suivant une locution normande assez pittoresque. Je crois m'être laissé dire qu'il avait quitté Paris hier soir.

— Cela se peut, dit Dérolle, inquiet sans le laisser paraître, de cette insistance de goujat. Pourquoi?

— Oh! peu de chose! Je pense que Mme Barrois avait beaucoup

de monde à sa soirée hier ; l'absence de son mari a dû vivement la contrarier.

— Sa soirée ? fit Dérolle abasourdi, négligeant dans sa stupéfaction les principes de la plus élémentaire prudence.

— Elle ne donnait pas de soirée ? Oh ! alors, je suis désolé... croyez bien... si j'avais su...

Il allait s'esquiver, ayant amorcé sa mine, mais Dérolle le happa au bras et le cloua sur place. Ils formaient sur le boulevard de la Madeleine un petit îlot passablement battu des passants, mais que la fermeté du baron rendait inexpugnable.

— Expliquez-vous, Monsieur de Berluques, fit nettement celui-ci. Vous avez une petite perfidie dans votre poche, faites-lui prendre l'air ; nous allons l'épousseter ensemble.

— Moi ? Comment pouvez-vous penser ? Et puis un pareil langage...

Dérolle tenait l'étoffe et aussi un peu de la chair du bras, et son étreinte sembla s'affermir ; Berluques sentit qu'il fallait parler.

— J'ai cru qu'il y avait eu soirée, parce que, passant par hasard un peu après deux heures du matin devant la maison habitée par Mme Barrois, j'ai vu sortir le docteur Driseulles... Mon erreur était bien naturelle. Pardon, cher monsieur, je suis pressé et...

— Vous avez vu sortir Driseulles ? dit Dérolle sans le lâcher ; eh bien, pourquoi me racontez-vous cela ?

— Parce que je croyais que vous le saviez, étant sans doute invité ! riposta effrontément Berluques.

— Rien à répliquer ! pensa Dérolle en lâchant ce qu'il tenait.

Mais du moment où il se sentait libre, Berluques n'avait plus envie de s'en aller.

— D'ailleurs, reprit-il, quoi de plus simple ? Il reconduisait Mme d'Esparre. La nuit était belle, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils se soient promenés un peu longtemps avant de rentrer... chacun chez eux.

— Vous les avez suivis ! fit Dérolle, qui lui cingla ces mots en pleine figure comme un coup de cravache.

— C'était mon chemin. Ils allaient devant ; je ne pouvais pourtant pas tourner le dos à ma maison parce que je les avais reconnus. Avouez que c'eût été pousser un peu loin la discrétion !

— Oh ! pour cela, on ne vous y prendra pas !

— A quoi donc, cher Monsieur?

— A pousser trop loin la délicatesse. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il le quittait, soudain il se ravisa.

— Vous m'avez fait le confident de vos petites frasques nocturnes; je vous sais un gré infini de cette confiance; mais n'oubliez pas, cher monsieur de Berluques, que si un autre que moi, Barrois par exemple, ou tout autre, avait connaissance de ces petites opérations, il y aurait au moins deux hommes pour vous couper les oreilles, Roger et moi. J'ai dit : couper, pas tirer, couper.

— Monsieur! hurla Berluques.

Mais Dérolle était déjà à quatre ou cinq pas et ne daigna point se retourner. Un monsieur qui hurle seul, en plein boulevard, à six heures et demie du soir, ne peut être qu'un manifestant isolé, et, sauf deux ou trois ouvrières effarées, personne n'y prit garde.

Berluques enfonça son chapeau jusqu'aux yeux et s'en fut, au fond, charmé. Depuis le moulin à vent, il avait une dent contre les deux femmes, et son âme charmante savourait le fumet d'une vengeance exquise.

XXXIII

Dérolle regarda l'heure au cadran pneumatique, et constata qu'avant d'aller chez Mme d'Esparre, il lui faudrait absolument dîner.

C'était d'autant plus ennuyeux qu'il ne se sentait aucune espèce d'appétit. Mais à combien de nous, et combien de fois, n'est-il pas arrivé de s'asseoir devant un repas qu'on eût aussi bien pu ne pas nous servir? On a beau être en colère et savoir qu'on ne mangera pas, les convenances et l'habitude exigent qu'on s'asseye devant une table recouverte d'une nappe, et si c'est au restaurant, qu'on paye l'addition.

— Et encore, pensait Dérolle en accomplissant cette dernière formalité, vais-je la trouver chez elle? Elle ne sort guère seule le soir, mais si elle avait dîné en ville? Berluques n'a pas pu tout inventer; il y a du vrai là dedans. Comment Claire, qui n'est pourtant pas étourdie, a-t-elle pu...

Madame n'avait pas dîné en ville: Dérolle fut annoncé, et

Claire vint à sa rencontre avec une joie si franche, que l'excellent homme se sentit tout triste à la pensée de l'inévitable sermon.

— Que vous êtes gentil d'être venu ! fit-elle en lui serrant affectueusement les deux mains ; j'avais justement quelque chose à vous dire.

— Moi aussi, répondit-il, en s'efforçant de demeurer froidement diplomatique.

— Ah ! Eh bien, commencez ; mon histoire viendra ensuite.

— Vous le voulez ? Soit. Je vous préviens que c'est désagréable.

— Vraiment ? Il faudrait que ce le fût beaucoup pour me mettre de mauvaise humeur aujourd'hui ! Eh bien, mon vieil ami, je vous écoute.

— Ma chère enfant, dit Dérolle, non sans une certaine émotion, vous si sage, si raisonnable, pourquoi commettez-vous des enfantillages, des imprudences...

— Moi ? fit Claire en sursautant, des imprudences ?

— Une imprudence, tout au moins, rectifia le baron. Cette nuit, vous...

— Cette nuit ? Vous ne savez donc pas ? Roger est parti pour Nîmes...

— Oui, et vous...

— Et Lucien a failli mourir du croup !

Dérolle la regarda de l'air d'un homme abasourdi.

— Oui, heureusement le docteur Driseulles était chez lui ; il est venu et il a sauvé mon neveu.

— Il a sauvé Lucien ?

— Oui, avec une petite seringue et du... du sérum, je crois, de cheval....

Dérolle, qui n'était pas au courant des découvertes scientifiques, demeurait, comme on disait dans les tragédies, de plus en plus stupide.

— De cheval ?

— De cheval, parfaitement. On fait à présent des choses incroyables !

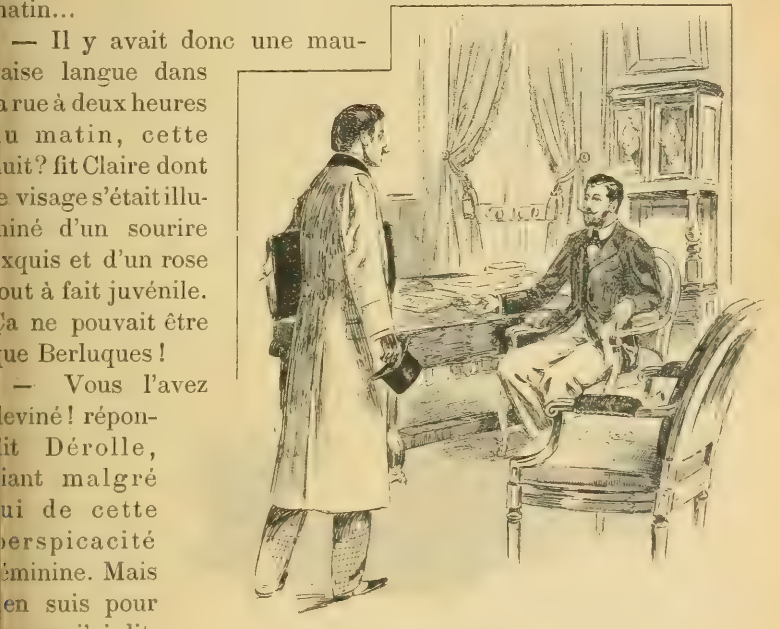
— En effet. Et ça a sauvé la vie à Lucien ?

— Tout à fait ; ce matin, vous pensez bien qu'à la première heure j'étais chez Lucette, le petit va tout à fait bien, aussi bien enfin qu'on peut l'espérer après une semblable alerte, car il a été touché à fond, le pauvre amour !

Dérolle se reprenait peu à peu, et comprenait mieux.

— Cette pauvre Lucette a dû passer un terrible moment, dit-il. Ces histoires-là, c'est comme un fait exprès, — ça arrive toujours quand le père est absent. Pauvre petite maman ! Mais, Claire, ce n'était pas une raison pour vous promener avec Driseulles au clair de lune... Vous auriez pu le remercier chez Lucette, ou ici, chez vous, aujourd'hui, vous l'auriez même invité à dîner... mais dans la rue, à deux heures du matin...

— Il y avait donc une mauvaise langue dans la rue à deux heures du matin, cette nuit? fit Claire dont le visage s'était illuminé d'un sourire exquis et d'un rose tout à fait juvénile. Ça ne pouvait être que Berluques !



Vernal arriva, un gros portefeuille sous le bras.

— Vous l'avez deviné ! répondit Dérolle, riant malgré lui de cette perspicacité féminine. Mais j'en suis pour ce que j'ai dit, Claire, vous n'auriez pas dû vous promener...

— Que voulez-vous, mon vieil ami ! fit Mme d'Esparre en riant tout à fait, c'étaient, comme on dit, des choses qui ne pouvaient pas se remettre. L'occasion est chauve, prétendent les gens qui n'ont plus de cheveux ; cette nuit, elle avait une chevelure ambrosienne, et le docteur Driseulles l'a prise à pleines mains.

— Cela veut dire ?

— Que je l'épouse, mon cher, mon excellent ami !

Dérolle était si content qu'il l'embrassa deux fois de suite.

— C'est venu tout d'un coup ? demanda-t-il lorsqu'il eut repris place dans son fauteuil accoutumé.

— Oui et non, pour lui, il y a longtemps...

— Je le sais, mais vous ?

— Moi ? Il faut croire que ça mijotait... J'avais héroïquement refusé, et puis cette nuit, en le voyant si calme, si rassurant, ça m'a monté l'imagination, je ne l'ai plus vu comme le bon Driseulles, silencieux et un peu effacé, je l'ai vu comme une espèce d'ange sauveur, — en habit noir, car il revenait d'une soirée, — et il m'a produit un effet extraordinaire. Et puis quand il a parlé des opérations d'autrefois... il en a fait, vous savez ? Il fallait un fier courage pour cela. On allait là comme à la mort... Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé, j'ai eu envie de pleurer, et puis je l'ai trouvé très bon, très généreux, très grand et j'ai eu envie qu'il soit heureux dans l'existence... et alors, en nous promenant... comme il m'a dit qu'il ne serait jamais heureux sans moi...

— Eh mais ! c'est parfait ! conclut Dérolle en regardant le délicieux visage encore si jeune, éclairé d'une flamme qu'il ne lui avait jamais connue. Quant à Berluques, je m'en charge.

— Annoncez-lui notre mariage, nous n'avons pas l'intention d'en faire mystère ni de le retarder plus que ce n'est nécessaire. Nous n'y mettons pas de dignité, oh ! mais pas du tout.

Ils passèrent ensemble une demi-heure délicieuse ; Dérolle avait tant souhaité ce résultat, qu'il lui semblait s'occuper du mariage d'une fille tendrement aimée. Puis le docteur Driseulles fut annoncé.

— Il n'est pas encore trop tard, je vais voir Lucette, dit Dérolle après avoir complimenté l'heureux fiancé ; et il partit radieux.

XXXIV

Barrois, aussitôt rassuré qu'effrayé au sujet de son petit garçon, n'en avait pas moins un vif désir de revenir près des siens. La semaine qu'il dut consacrer a son client lui parut interminable et dès qu'il fut libre, il prit le train avec un soupir d'aise.

Lucette le reçut avec une joie grave dont il fut ému.

Sur le joli visage amaigri, il trouva un pli qu'il ne connaissait pas, la trace d'un ineffaçable souci ; non que le charme en fût diminué, ce sérieux donnant à la beauté de la jeune femme quelque chose de plus reposé ; mais ce n'était plus la même Lucette.

— Vois-tu, dit-elle lorsqu'il lui en parla, avec une tendre commisération nouvelle pour lui-même, je savais que j'aimais Lucien : je l'avais tant désiré ! mais je ne savais pas à quel point je l'aimais. C'est seulement lorsque je l'ai entendu, pas tousser, aboyer, Roger, aboyer ! — pauvre petit être ! — que j'ai compris combien il me tenait aux entrailles.

Et, s'appuyant à l'épaule de son mari, elle pleura à chaudes larmes, larmes bienfaisantes et bénies, qu'il essuya pieusement et pour lesquelles sa femme lui devint infiniment plus chère.

— Et, maintenant, nous allons partir pour Bellefeuille, dit-il, Lucien et toi vous avez trop besoin d'air pur. Laisse-moi seulement la fin de la semaine pour mettre tout en ordre. A propos, Vernal n'a pas écrit ?

— Pas à moi ; sa femme non plus.

— Alors, nous allons le voir arriver un de ces jours.

Le lendemain, en effet, Vernal se présenta. Après l'échange indispensable d'informations et de politesses, Barrois lui demanda :

— Eh bien, es-tu content ? Tes actions font-elles ton bonheur ?

— Mes actions ? Ah oui ! la *Terrienne* ? Je n'en ai pas, dit-il, un peu penaud.

— Comment, tu n'en as pas pris ? Elles sont à cent quatre-vingts, tu sais ?

— Justement, répondit Vernal, c'est ce qui m'a empêché d'acheter.

— Empêché ? Je ne comprends pas.

— Mais si, rends-toi compte : quand tu m'as écrit, elles étaient à cent trente. Je me suis informé ; il m'aurait fallu d'abord vendre d'autres actions... Pendant que j'attendais une réponse, celles de la *Terrienne* avaient haussé... J'ai eu peur...

— Ah ! quel empoté tu fais ! Tu aurais gagné tout de même vingt pour cent depuis trois semaines, et songe que la hausse va continuer de plus belle. Il est encore temps, mais dépêche-toi.

— Tu crois ? Alors, je vais chez mon notaire, dit Vernal gagné par l'assurance de son ami. Tu sais que j'ai en toi une confiance absolue. Tu me dirais : Le soleil est noir, que je te croirais. Mais... puisqu'elles sont si recherchées, ces fameuses actions, vais-je encore en trouver ?

Barrois se mit à rire.

— Nigaud ! Bien sûr que tu en trouveras ! Veux-tu que je m'en charge ?

— Oh ! je t'en prie ! fit Vernal épanoui. Donne-moi deux jours pour retirer mes paperasses de leur endroit sûr, et l'affaire est faite. Combien faut-il en prendre ?

— Ce que tu voudras...

— Une centaine de mille francs... je ne voudrais tout de même pas mettre tous nos œufs dans le même panier.

Le surlendemain, vers cinq heures, Vernal arriva, un gros portefeuille sous le bras.

— Décidément, dit Roger, tu t'es informé ? Cela te convient.

— Je n'ai rien demandé à personne, mon ami. Ne t'ai-je pas dit que j'ai en ton jugement la confiance d'un agneau qui suit sa mère ? Voilà mes chiffons, allons ensemble...

— Trop tard, dit Roger en regardant la pendule ; trop tard pour aujourd'hui.

— Ah ! fit Vernal, désappointé. Que c'est ennuyeux !

— Bah ! demain vaut aujourd'hui probablement.

— C'est l'ennui de remporter ça chez moi, expliqua le brave garçon en montrant son portefeuille. Ma femme va être désolée. Nous avions si bien compté là-dessus. Dis donc, garde-moi tout cet argent-là, ce sont des valeurs de père de famille.

— Du tout ! fit Roger nettement. Je ne garde pas l'argent de mes amis.

— Écoute, insista Vernal d'un ton suppliant, qu'est-ce que ça te fait ? terminons l'affaire : cède-moi tes actions, puisque tu es sûr d'en avoir... j'aimerais mieux cela : quand je m'occupe d'une affaire, vois-tu, ça me casse la tête ! Je passerais encore une nuit sans sommeil... je t'en prie !

— Soit, dit Barrois après une légère hésitation. Sais-tu seulement le cours de ce que tu m'apportes ? Non ! J'en étais sûr ! Heureusement cela peut s'arranger ; le *Temps* doit être en bas.

Au bout d'une heure, les comptes étaient faits, la balance établie, et Vernal ficelait soigneusement pour cent mille francs environ de *Terriennes* dans un paquet de papier goudronné.

— Comment te remercier ? dit-il à Barrois. Si tu n'étais pas un si vieil ami, je n'aurais jamais osé... De ta main, je sens qu'elles vont me porter bonheur.

Le lendemain, Roger remplaça dans son coffre-fort les *Terriennes* emportées par son ami, et, le samedi suivant, partit avec Lucette et son fils pour les installer à Bellefeuille, où il s'était promis de rester une huitaine de jours.

L'Anjou semblait un grand bouquet de mariée ; peu de verdure encore, mais des fleurs à profusion sur les arbres fruitiers grands et petits qui peuplent les vergers et les champs ; les prairies avaient l'air de pelouses, la Loire coulait très haute, baignant les peupliers et les saules. C'était un enchantement ; pendant le voyage, Lucette à la portière poussait des cris de joie, comme un enfant.

Le lendemain matin, Roger eut une surprise, pendant ce joli voyage à travers le verger de la France, les actions de la *Terrienne* avaient baissé de dix francs. Mais il reçut en même temps une circulaire encourageante de ladite société : « Des « manœuvres déloyales « n'empêcheront pas « notre grande œuvre « de prospérer. Le « moyen est trop connu : « faire baisser artificiellement le cours, lancer des calomnies... « Le public a les yeux « ouverts, et les calomnies sont trop grossières pour avoir prise « sur lui, etc., etc. »


Elle prit la main de son mari qui reposait sur le drap.

— Tiens, vois un peu ! dit-il à sa femme, en haussant les épaules. Voilà comment on agit entre financiers !

Lucette jeta un coup d'œil sur la circulaire et devint un peu nerveuse.

— Faut-il qu'il y ait des gens méchants ! dit-elle. C'est qu'ils n'ont pas l'air tout à fait rassurés.

— C'est une maladresse de rédaction, répliqua vivement Roger. S'ils avaient vraiment peur, crois-tu qu'ils le laisseraient deviner ? Aie donc confiance, ma Lucette ! La hausse va se produire, demain peut-être.

Ce qui se produisit fut une baisse de vingt francs.

— C'est une cabale! dit froidement Barrois. Il n'est pas de grande entreprise qui n'ait eu ses moments difficiles... Ceux qui ont gardé leurs Suez ont montré qu'ils étaient sages...

— Oui, mais il y en a eu tout de même qui ont beaucoup perdu, fit observer Lucette.

— Parce qu'ils ont vendu à tout prix ! réfuta triomphalement Barrois. Nous ne sommes pas dans la misère, nous; nous ne sommes pas forcés de vendre !

La journée du lundi leur sembla longue ; pas de bourse le dimanche, donc pas de nouvelles. Le mardi matin, ils étaient debout dès la première heure. Roger avait oublié, disait-il, d'ordonner un barbotage pour son cheval préféré, et Lucette s'était souvenue tout à coup de sa vache dont le veau devait commencer à être sevré le jour même... Rien de tel que l'œil du maître, n'est-ce pas ? Ils étaient allés chacun de son côté, mais au bout d'une demi-heure, ils se rencontraient sur la terrasse.

— Le train-poste vient de passer, dit Lucette en se penchant sur une corbeille de tulipes. Vois quelles couleurs, Roger ! je n'ai rien vu de comparable !

— Nous aurons les lettres dans une heure, répondit le jeune mari avec une indifférence parfaite. Oui, les tulipes sont belles, mais les anémones sont encore plus éclatantes.

— Crois-tu ? Il me semble à moi que...

La discussion sur les tulipes leur prit une bonne dizaine de minutes, après quoi ils passèrent à la question des nids. Comprend-on qu'il n'y ait pas eu en France une Société nationale pour la protection des oiseaux ? Mais les oiseaux sont les auxiliaires indispensables de l'agriculteur...

Roger plaida sur ce thème excellent pendant un autre quart d'heure.

Les pinsons et les rossignols, — car les rossignols chantent aussi le jour, en dépit de la légende, — accompagnaient son discours de leur chanson reconnaissante, et Lucette écoutait d'un air attentif : puis il s'arrêta.

— Si nous allions à la rencontre du facteur ? conclut-il d'une façon inattendue.

Le facteur arpentait la route, courbé sous son sac, le bâton à la main. Avec un honnête sourire sur sa figure rougeaude, il remit le courrier aux mains des jeunes châtelains et continua son

chemin à grandes enjambées, pendant qu'ils ouvraient le journal, sous la clarté éblouissante d'un ciel sans nuages, et regardaient avidement à la dernière page.

Hélas ! soixante et quelques francs de baisse depuis la clôture du samedi précédent. Le commentaire financier ne se gênait pas pour constater le commencement de la débâcle.

Lucette baissa la tête, regardant une fourmi qui traversait le chemin.

— C'est ennuyeux, fit Roger d'une voix contenue. Veux-tu que nous allions jusqu'au bureau de poste ? Je vais télégraphier de vendre aujourd'hui même. Si j'allais à Paris ?

Il s'était arrêté, indécis ; Lucette eut un petit mouvement de recul.

— Oh ! non ! je t'en prie ! Est-il nécessaire que tu ailles à Paris pour cela ?

— Ce n'est pas nécessaire... non.

— Alors, restons ensemble ; et allons au télégraphe.

La journée leur sembla longue. Vers le soir, Roger, qui n'avait guère parlé, reposa sur la table un livre dont il venait de couper les pages, et dit à sa femme :

— J'espère que Vernal aura vendu à la première baisse. Il faudrait être un vrai serin, comme moi, pour n'avoir pas vendu samedi, quand on a vu que ça dégringolait. Pour faire des affaires de bourse, la vérité, c'est qu'il faudrait être toujours à la Bourse, ou avec ceux qui ne s'occupent que de cela ; il faudrait être un homme de bourse.

— Ça ! déclara Lucette, c'est la vérité absolue.

La cloche de la grille résonna : c'était un télégramme.

« Faut-il vendre ? » demandait laconiquement Vernal.

Roger écrivit de sa plus belle écriture : « Vendre immédiatement », et renvoya l'exprès.

— Il est six heures, dit-il avec regret. Pendant que ce pauvre garçon méditait, la débâcle suivait son cours. Il va perdre gros. Heureusement pour lui, qu'il n'est pas à cela près, et puis, après tout, ce n'est pas ma faute ! Il en voulait à tout prix, de la *Terrienne*, tu t'en souviens, Lucette ?

— Oui, je m'en souviens, répondit-elle.

— Quand il m'a supplié de lui en céder pour cent mille francs, c'est pour lui faire plaisir, n'est-ce pas, que je l'ai fait ?

— Bien sûr !

— J'aurais dû être malin, et ne pas en racheter, mais j'y croyais! J'y allais comme l'agneau va à la boucherie...

Il s'arrêta tout à coup. La phrase de Vernal : « Je te suis comme l'agneau suit sa mère », se présentait à sa mémoire avec une implacable netteté.

Il fit un mouvement de la main pour chasser l'idée opportune, et reprit :

— J'y allais de bon cœur... et ce n'est pas ma faute. Je ne suis responsable de rien.

XXXV

Une mauvaise nuit, et le lendemain, une journée plus mauvaise encore. En trois jours, la *Terrienne* avait été assommée, réduite en bouillie, et des milliers de pauvres diables clamaient devant les locaux fermés, pleurant la perte de leurs économies. Ce n'était pourtant pas une idée beaucoup plus absurde que bien d'autres, mais elle n'avait pas réussi.

On les connait, ces lugubres journées, et le tableau n'en apprendrait rien à personne. Lucette en lisant les journaux s'applaudit d'avoir retenu Roger, qui, seul à Paris, eût passé de pénibles moments.

Les télégrammes pleuvaient; un de son agent de change, reçu à huit heures du soir, les plongea dans un morne silence.

« — Impossible de trouver acquéreur à quelque prix que ce soit. »

Un autre de Vernal était conçu presque dans les mêmes termes.

— Parbleu ! fit Barrois en froissant avec colère le papier bleu, cela devait finir comme ça.

Il pleuvait à torrents; l'averse fouettait les vitres; Roger fit fermer les contrevents, mais l'orage les secouait avec des bruits agaçants; au bout d'une heure et demie, Barrois se leva, jetant son cigare à peine commencé.

— Allons nous coucher, dit-il; par un temps pareil, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'essayer de dormir.

Comme toujours, avant d'entrer chez eux, ils allèrent embrasser leur petit garçon. L'enfant dormait à poings fermés, abandonné sur l'oreiller, les joues déjà teintées de rose, car il revenait à la santé d'heure en heure.

— Qu'il est beau! murmura sa maman. Sais-tu, Roger, que l'argent est bien peu de chose auprès de la santé, de la santé du petit, surtout?

Roger baisa le front du mignon, puis la fine main de Lucette, et ils se mirent au lit, sans échanger d'autres discours. Étant très fatigués, ils s'endormirent bientôt.

Un peu après trois heures, Lucette se réveilla en sursaut, avec une lucidité extraordinaire, comme si elle n'avait pas dormi du tout. La chambre était bien close et fraîche, une légère ombre de gris flottait au-dessus des rideaux dans la direction de la fenêtre, premier indice de l'aube prochaine; elle s'assit sur son lit et écouta.



Elle se blottit contre lui, dans le cadre de la fenêtre.

Aucun bruit dans la maison endormie, à peine ces craquements légers, insaisissables, qui font mieux ressortir le silence. La respiration de Roger lente et régulière scandait les minutes. Lucette écouta, et regarda en elle-même.

Elle n'était pas ignorante en affaires au point de ne pas se rendre compte de la perte matérielle qu'ils venaient de subir; elle savait que leur revenu allait s'en trouver un peu diminué, pas de beaucoup, d'un peu cependant. C'était une grosse somme que Lucien ne trouverait plus dans l'héritage accumulé par les grands-parents, et ceci semblait dur à Lucette; elle se disait qu'elle avait, en quelque sorte, pris cela à son petit garçon pour s'amuser, et qu'en agissant ainsi, elle avait mal agi.

— C'est moi qui ai conseillé Roger, se dit-elle, prenant bravement sa part dans la faute; il n'aurait pas osé toucher à notre

capital si je ne le lui avais pas dit, il n'aurait risqué que ses bénéfices. J'ai eu tort, une femme, une mère de famille doit songer à l'avenir...

Un grand repentir monta du fond d'elle-même, pour ce qu'elle appelait sa légèreté et sa convoitise.

— Mon pauvre Roger ! pensa-t-elle avec une profonde pitié, il doit être bien ennuyé, bien malheureux... Je lui dirai quand il se réveillera que c'est ma faute à moi... Je sais qu'il souffre...

Roger, en effet, depuis un moment s'agitait dans son sommeil. Il balbutiait à voix basse des mots rapides et inachevés... Il se calma, puis l'agitation le reprit et augmenta ; il luttait contre un ennemi imaginaire, avec des soubresauts convulsifs... Effrayée, sa femme le réveilla.

— Ah ! Lucette... c'est toi ? Je te remercie ! dit-il en passant la main sur ses yeux. Tu as bien fait de m'éveiller ; je faisais un rêve abominable.

Mme Barrois se leva, mit un peignoir et vint s'asseoir près du lit sur une petite chaise basse ; elle prit la main de son mari qui reposait sur le drap, et posa dessus sa jeune tête fraîche en guise de consolation.

— Lucette, vois-tu, dit-il, j'ai fait un bien mauvais rêve ; je passais en cour d'assises, j'étais au banc des condamnés, où j'ai vu tant de fois les malheureux qui m'avaient prié de parler pour eux. Et je ne savais pas pourquoi ; je criais aux juges : « Mais je n'ai rien fait... » Et le procureur général prononçait son réquisitoire contre moi. Sais-tu qui c'était ? Vernal !

Lucette tressaillit. Sans s'en rendre compte, elle aussi avait pensé cent fois depuis la veille à cet ami innocent, naïf, qui avait eu tant de confiance en Roger.

— J'ai songé à Vernal tout le temps ; nous perdons une grosse somme, nous, Lucette, mais nous sommes riches ! ce n'est pas même notre superflu que nous perdons, c'en est une faible part ; mais Vernal n'est pas riche, lui, c'est une portion de son bien-être qu'il va devoir supprimer ; et c'est moi qui ai fait cela ! Moi qui me croyais si sage, si prudent, inattaquable... Je me suis conduit comme un enfant ! Non seulement je me suis fait tort à moi-même et aux miens, mais j'ai causé du dommage aux autres, à de Joüy, celui-là, pour peu de chose, à Vernal... et par l'exemple, qui sait à combien d'autres ? Vois-tu, Lucette, quand on s'engage dans une affaire, on ne songe jamais assez aux responsabilités.

Lucette pleurait silencieusement. Elle sentait que son mari disait la vérité, et son cœur saignait de le lui entendre dire. Mais il ne s'amoindrissait pas à ses yeux d'épouse par cette confession volontaire; elle était pleine de pitié, et en même temps elle l'admirait de penser si bien.

Roger s'était détourné; elle comprit qu'il pleurait.

Elle se leva et se pencha doucement vers lui.

— Roger, dit-elle, mon cher Roger, tu es mon mari bien-aimé, respecté; tu es un homme de cœur : si tu as commis une faute, ton repentir la répare et au-delà. Regarde-moi, mon cher mari, et embrasse ta femme, qui t'aime davantage pour la peine que tu ressens!

Il la serra sur son cœur, mais resta accablé.

— Moralement, tu as raison, dit-il; mais le préjudice matériel? L'argent que j'ai fait perdre à Vernal, qui le lui rendra? Je l'ai dépouillé comme un agneau... comme un agneau, disait-il...

— Qu'est-ce qu'il perd? demanda Lucette.

— Une centaine de mille francs... Pour lui, c'est une grosse affaire...

— Eh bien! fit Lucette après avoir réfléchi un instant, il faudrait les lui rendre.

— Les lui rendre?

— Mais oui. Il t'a laissé des valeurs, n'est-ce pas? Tu reprendras ton paquet de *Terriennes* et tu lui rendras son paquet à lui; c'est bien simple. Il n'y a rien de fait, voilà tout.

— Tu consentirais à perdre cela aussi? fit Roger surpris.

— Si tu dois y retrouver la paix, mon cher mari, il n'y a pas à hésiter un instant. Nous supprimerons deux chevaux et deux domestiques, et nous y gagnerons encore... et je ferai des économies, j'ai dépensé jusqu'ici sans trop compter, j'ai eu tort. Roger, dis, tu veux bien? Si tu savais le plaisir que cela me ferait?

Il resta pensif un moment, puis sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et ouvrit la fenêtre.

— J'ai besoin d'y voir clair, dit-il.

Les volets repoussés allèrent battre le mur, et dans la splendeur de l'aube la Loire apparut, bleue, étincelante; un chapelet de voiles blanches la remontait lentement, comme des cygnes géants aux mouvements pleins de noblesse. Le ciel était pur, la pluie avait lavé les jeunes feuillages, tout resplendissait, et cependant la lumière était très douce.

— Lucette! dit Roger.

Elle se blottit contre lui dans le cadre de la fenêtre; le soleil, encore au bas du ciel, limbait d'or sa tête blonde.

— Lucette, je ne sais pas si Vernal acceptera, mais tu as raison, je dois le lui proposer, je le lui proposerai. Et maintenant, je crois que j'aurai l'esprit en repos. Et puis, Lucette, c'est d'aujourd'hui seulement qu'il me semble te connaître. Nous avions vécu comme des enfants heureux, sans souci; — c'est parfois dangereux d'être riche, on devient égoïste; — à présent, nous avons goûté à la peine, à la responsabilité... Je t'aime, Lucette, mieux que je ne t'avais encore aimée.

Elle ne répondit pas tout de suite, son cœur était gonflé de larmes reconnaissantes.

— Mon Roger, dit-elle quand elle put parler, c'est d'aujourd'hui que nous entrons dans la vraie vie conjugale, celle où il y a des chagrins, aussi bien que des joies. En voyant souffrir Lucien, en ayant peur pour lui, j'avais déjà compris bien des choses; mais en te voyant souffrir, ô mon cher mari...

La campagne s'emplissait d'or; des bruits joyeux montaient de partout; des formes d'hommes et d'animaux s'agitaient dans les champs et les pâturages; une grande voile hissée par les mariniers en haut d'un mât sembla adresser aux jeunes gens un salut dans l'espace.

— Tout cela, dit Roger, c'est la vie: c'est le Fil d'or; il s'étend et se déroule, nous attachant chaque jour davantage l'un à l'autre. Parfois il est mêlé de chanvre et même d'orties, mais il est en or tout de même, indestructible, et il ne rompra qu'à la mort...

— Ah! soupira Lucette, vivre très vieux, avec beaucoup d'amis, beaucoup d'enfants... et toi, mon cher mari... toujours...

Henry Gréville.

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 66.3.98.



ES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(Suite.) [1]

Il y avait sur le bord de la route une maison carrée blanchie à chaux : un bouchon pendait au-dessus de la porte. Ce devait re une de ces auberges fréquentées par les muletiers et que l'on ouve à chaque pas dans la contrée. Une lanterne était pendue -dessus de l'huis, et, à sa lueur, nous vîmes deux hommes, n vêtu de la robe brune des capucins, l'autre portant un tablier qui le désignait comme le maître de l'auberge.

Ils étaient en train de causer ensemble avec tant d'animation e nous fûmes près d'eux avant qu'ils se doutassent de notre ésence. L'aubergiste se détourna pour fuir, mais un des Anglais saisit par les cheveux et le maintint solidement.

— Pour l'amour de Dieu, épargnez-moi ! hurlait-il. Ma maison

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 Février.

a été pillée par les Français et par les Anglais, mes pieds on été brûlés par les brigands. Je jure par la Mâdone que je n'ai n argent ni provisions dans mon auberge, et le bon père abbé, qu voilà, mourant de faim sur le pas de ma porte, peut en témoi gner.

— En vérité, Monsieur, dit le capucin en excellent français, c que prétend ce brave homme est vrai. Il est une des nombreuse victimes de ces guerres cruelles, quoique ses pertes soient bie peu de chose en comparaison des miennes. Lâchez-le, ajouta-t- en anglais, en s'adressant au dragon, il est trop faible pou s'échapper, même s'il le voulait.

A la lueur de la lanterne je vis que ce moine était un b homme bien rablé, carré d'épaules, avec une magnifique barb noire et des yeux d'aigle ; il était de si haute taille que so capuchon arrivait à hauteur des oreilles de Rataplan. Il ava l'air de quelqu'un qui a beaucoup souffert, mais avec cela d'un prestance royale, et nous eûmes une idée de son savoir, quan nous l'entendîmes parler à chacun de nous dans notre langu avec autant de facilité que si c'eût été sa langue maternelle.

— Vous n'avez rien à craindre, dis-je à l'aubergiste tremblan Quant à vous, mon Révérend père, vous êtes, si je ne me trompe, e situation de nous donner les renseignements dont nous avon besoin.

— Tout ce que j'ai est à votre service, mon fils. Mais, ajout t-il, en souriant tristement, mon menu de carême est toujou quelque peu maigre, et cette année il a été si frugal que je su obligé de vous demander une croûte de pain, si vous voulez q j'aie la force de répondre à vos questions.

Nous avions avec nous deux jours de vivres, et je pus le s tisfaire sur-le-champ. C'était étonnant de voir la gloutonnerie av laquelle il se jeta sur le morceau de chèvre séchée que je l offris.

— Le temps presse, dis-je. Nous avons besoin de votre av sur les points faibles de l'abbaye là-bas, et les habitudes des c quins qui l'occupent.

Il marmotta quelques mots que je pris pour du latin, en leva les yeux au ciel et en joignant les mains.

— La prière du juste a un grand poids, dit-il, et cependant n'osais pas espérer que la mienne dût être exaucée aussi vi Vous voyez en moi le malheureux Abbé d'Almeixal, jeté h

de son abbaye par cette lie armée et son chef hérétique. Oh! penser à ce que j'ai perdu! s'écria-t-il d'une voix brisée et des larmes coulant sur ses joues.

— Courage, Monsieur, dit le Bart. Je parie neuf contre quatre que vous rentrerez demain dans votre abbaye.

— Ce n'est pas à moi que je pense, continua-t-il, ni même à mon pauvre troupeau éparpillé, mais aux saintes reliques qui sont restées entre les mains de ces renégats.

— On peut encore parier qu'ils ne s'en soucieront guère, dit le Bart. Mais indiquez-nous bien vite le moyen d'entrer dans la place, et vous les retrouverez bientôt.

En quelques mots le moine nous donna les renseignements que nous demandions. Mais tout ce qu'il nous dit ne servit qu'à nous montrer la difficulté de notre tâche. Les murs de l'abbaye avaient quarante pieds de haut. Les fenêtres étaient barricadées et tout l'édifice percé de meurtrières. La bande était soumise à une telle discipline militaire, et les sentinelles trop nombreuses pour que nous pussions espérer réussir par surprise. Il était de plus en plus évident que ce qu'il eût fallu, c'était un bataillon de grenadiers et au moins deux pièces de siège. Je levai la tête et le Bart se mit à siffler entre ses dents.

— Il faut essayer, dit-il, arrive que pourra.

Les hommes avaient mis pied à terre et préparaient la soupe après avoir soigné les chevaux. J'entrai dans l'auberge avec le Bart et le prêtre afin de causer plus tranquillement de nos plans. J'avais un peu de cognac dans ma gourde, je le partageai entre nous, — nous en eûmes juste assez pour humecter nos moustaches.

— Il n'est pas probable, dis-je, que ces bandits soient informés de notre arrivée. Je n'ai pas aperçu d'éclaireurs sur la route. Voici ce que je propose : Nous nous cacherons dans quelque bois voisin, et, quand ils ouvriront leurs portes, nous pousserons une charge et les prendrons par surprise.

Suivant le Bart, c'était ce que nous avions de mieux à faire, mais le capucin nous fit voir que ce plan n'était pas praticable.

— Du côté de la ville, il n'est pas un endroit à un mille de l'abbaye où vous puissiez cacher un homme, dit-il. Quant aux gens de la ville, on ne peut se fier à eux. Je crains, mon fils, que votre excellent plan n'ait pas de chances de succès, car ils font bonne garde, là-haut.

— Je ne vois pas d'autre moyen, dis-je. Les hussards de Conflans sont trop peu nombreux pour que je risque d'en lancer un demi-escadron contre un mur de quarante pieds avec cinq cents fantassins en soutien.

— Je suis un homme de paix, dit l'Abbé, je puis peut-être vous suggérer un conseil. Je connais ces bandits et leurs façons de faire... et qui mieux que moi pourrait les connaître, depuis un mois que je suis dans ce pays désolé, regardant avec amertume cette abbaye qui fut mienne... Voici ce que je ferais à votre place. Vous devez savoir que des bandes de déserteurs, Français et Anglais, leur arrivent tous les jours avec leurs armes. Qui vous empêcherait, vous et vos hommes, de vous faire passer pour une de ces bandes et de pénétrer ainsi dans l'abbaye ?

Je fus étonné de la simplicité de ce plan, et j'embrassai le bon capucin. Cependant le Bart présenta des objections.

— C'est très bien, dit-il, mais si ces gaillards-là sont aussi malins que vous le dites, il n'est guère probable qu'ils accueillent ainsi cent hommes armés. D'après tout ce que je sais de M. Morgan, ou du maréchal Millefleurs, je veux lui faire l'honneur de lui croire un peu plus de bon sens.

— Eh bien, alors, dis-je, envoyons-en cinquante, et ceux-là ouvriront les portes aux cinquante autres dès le point du jour.

Nous discutâmes longuement l'affaire. Si c'eût été Masséna et Wellington, au lieu de deux jeunes officiers de cavalerie légère, ils n'auraient pas pesé tous points, certes, avec plus de jugement. Enfin, il fut convenu que l'un de nous se rendrait au château avec cinquante hommes en se faisant passer pour déserteurs et que le lendemain, à la première heure, il s'emparerait des portes et ferait entrer le reste.

— Je ne vous demanderai qu'une chose, dit le moine. Si vous mettez la main sur le maréchal Millefleurs, ce chien de brigand, qu'en ferez-vous ?

— Nous le pendrons, répondis-je.

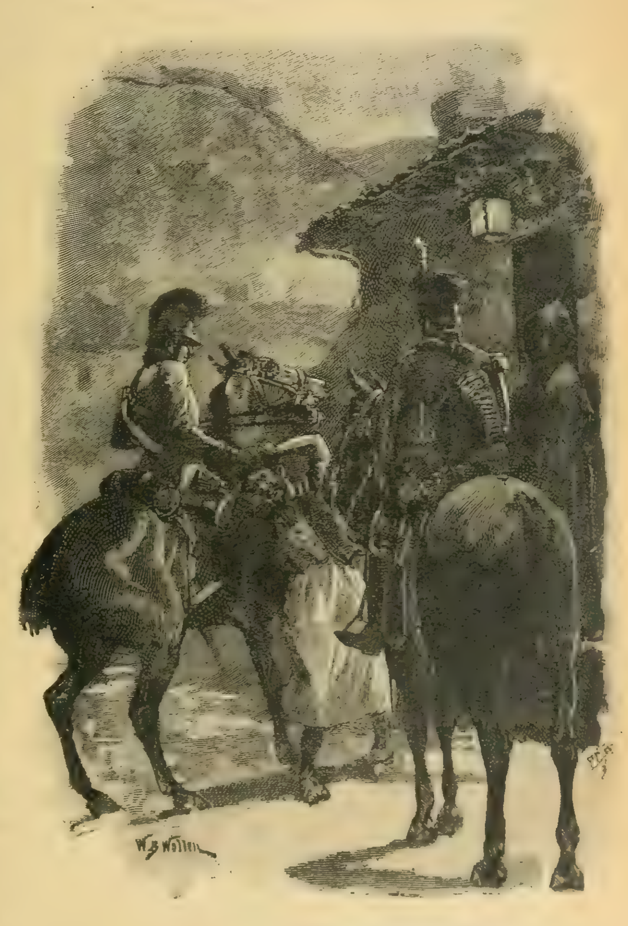
— C'est une mort trop douce, dit-il, avec un regard chargé de vengeance. Si je le tenais entre mes mains!... Mais un ministre de Dieu ne doit pas avoir de telles pensées.

Il se frappa le front de ses mains, comme un homme dont les chagrins ont troublé la raison, et il sortit de la chambre en courant.

Il restait un point important à régler, celui de savoir laquelle

de la troupe anglaise ou de la troupe française aurait l'honneur d'entrer la première dans l'abbaye.

Certes, c'était demander beaucoup à Etienne Gérard que lui faire céder sa place à un autre en un pareil moment. Mais le pauvre Bart fut si pressant, il mit en avant avec une telle éloquence les quelques petites escarmouches sans importance où il s'était trouvé, en face de mes soixante-quatorze engagements, qu'à la fin je consentis à le laisser aller. Nous venions de sceller l'arrangement par une poignée de main, quand nous entendîmes tout à coup un tel vacarme de cris et de jurons, que nous nous précipitâmes au dehors, le sabre à la main, persuadés que c'étaient les brigands.



Pour l'amour du ciel, épargnez-moi !

Une fois dehors, nous vîmes, à la lueur de la lampe pendue au-dessus de la porte, une vingtaine de hussards et autant de dragons se roulant par terre dans un fouillis inextricable d'habits rouges et bleus, de casques et de shakos, et se bourrant de coups de

poing. Nous nous jetâmes au milieu de la mêlée, tirant celui-ci par sa pelisse, celui-là par les talons et nous réussîmes enfin à les séparer. Nous forçâmes à rester là, en face les uns des autres, hussards et dragons, se regardant d'un air furieux, tout haletants et couverts de sang. Nous eûmes toutes les peines du monde à les empêcher de se prendre de nouveau à la gorge. Le pauvre capucin se tenait sur la porte, dans sa longue robe brune, tordant ses mains et implorant tous les saints du paradis.

C'était lui, en effet, comme je l'appris, qui avait été la cause innocente de tout ce tapage, car, sans soupçonner l'effet qu'une telle remarque peut avoir sur des soldats, il avait dit au sergent anglais que c'était dommage que son escadron n'eût pas un air aussi martial que celui des Français. Il n'avait pas fini de parler qu'un dragon avait jeté bas d'un coup de poing le hussard qui se trouvait à côté de lui et, l'instant d'après, ils se précipitaient les uns sur les autres comme une bande de tigres. Nous prîmes soin, après cette aventure, de les tenir à l'écart les uns des autres; le Bart assigna à ses hommes le devant de l'auberge, et moi je donnai aux miens l'ordre de se tenir derrière.

Notre plan étant bien mûri, nous jugeâmes qu'il valait mieux le mettre à exécution le plus tôt possible, de peur d'une nouvelle incartade de nos hommes. Le Bart se mit en route avec ses dragons, après avoir eu soin d'enlever ses galons et ses épaulettes, de façon à passer pour un simple soldat. Il expliqua à ses hommes ce qu'on attendait d'eux; ils ne poussèrent aucun cri en brandissant leurs sabres, comme n'auraient pas manqué de faire les miens; mais je vis sur leurs figures impassibles une expression qui me donna confiance. Ils déboutonnèrent leurs tuniques, couvrirent de boue leurs fourreaux de sabre, leurs casques et leurs harnachements, de façon à bien jouer leur rôle de déserteurs sans ordre et sans discipline. A six heures, le lendemain matin, ils devaient s'emparer de la porte principale, pendant que j'arriverais avec mes hussards pour les soutenir. Mon sergent Papilete, avec deux hommes, suivit les Anglais à distance, et revint une demi-heure après m'informer qu'après quelques pourparlers ils avaient été admis dans l'abbaye.

Jusqu'ici tout allait bien. La nuit était sombre, et il tombait une petite pluie fine, ce qui nous favorisait, car nous aurions moins de chance d'être découverts.

Je plaçai des vedettes à deux cents mètres tout autour de l'au-

erge pour me prémunir contre toute surprise, et aussi pour empêcher quelque paysan d'aller signaler notre présence à l'abbaye. Je fis moi-même une ronde pour m'assurer que mes ordres taient bien exécutés. Oudin et Papilete devaient prendre le serice de surveillance à tour de rôle, pendant que le reste de la roupe se reposerait tranquillement dans une grange voisine. Après n'être assuré que tout allait bien, je me jetai sur le lit que l'auergiste m'avait réservé et je tombai dans un lourd sommeil.

Vous avez sans doute entendu citer mon nom comme celui d'un on soldat, et cela non seulement par mes amis et mes admiraeurs, dans notre petite ville, mais aussi par de vieux officiers yant partagé avec moi la fortune de mes fameuses campagnes. a vérité et la modestie m'obligent à dire que je ne mérite pas tout fait ce titre flatteur. Certaines qualités me manquent, très peu ans doute, mais enfin, dans les grandes armées de l'Empereur, il eut s'être trouvé quelques officiers exempts de ces petits défauts ui m'empêchaient d'être un soldat parfait. Je ne parle pas de la ravoure. Ceux qui m'ont vu sur les champs de bataille sont nieux placés que qui que ce soit pour en parler. J'ai souvent enendu les soldats discuter, autour des feux de bivouac, qui était homme le plus brave de la Grande Armée. Quelques-uns nomnaient Murat, d'aucuns Lasalle, d'autres Ney ; pour moi, quand n me demandait mon opinion, je me contentais de hausser les paules et de sourire.

Cela eût pu paraître pure présomption de ma part si j'avais épondu qu'il n'y avait pas d'homme plus brave qu'Étienne iérard. Mais il est d'autres qualités, bravoure à part, qui sont ndispensables à un soldat, et l'une des principales c'est d'avoir e sommeil léger. Or, même étant enfant, j'ai toujours été très ifficile à réveiller, et c'est justement ce qui causa mon malheur ette nuit-là.

Il pouvait être environ deux heures du matin quand j'eus souain la sensation que je suffoquais. J'essayai de crier, mais en vain. e cherchai à me lever : je ne pus qu'agiter mes jambes en l'air omme un cheval entravé. J'étais ligotté aux chevilles, aux geoux et aux poignets. Je ne pouvais remuer que les yeux, et là, u pied de mon lit, à la lueur de la lampe, qui croyez-vous que 'aperçus ? L'Abbé et l'aubergiste.

La figure pâle de ce dernier m'avait paru, la veille au soir, 'exprimer que la stupidité et la terreur. En ce moment, au con-

traire, sur chacun de ses traits se peignaient la brutalité et la fé rocité. Je n'ai jamais vu coquin à l'air plus terrible. Il tenait à l main un long couteau. Quant au capucin, il était aussi poli et auss digne que jamais. Il avait relevé son capuchon, et sous sa rob ouverte j'aperçus une tunique comme en portent les officiers an glais. Lorsque nos yeux se rencontrèrent, il s'appuya sur le boi du lit, et se mit à rire, tellement que le lit en craqua.

— Vous excuserez cet accès de gaîté, j'en suis sûr, mon Colo nel, dit-il. Le fait est que votre air d'ahurissement, lorsque vou avez enfin compris la situation, était assez amusant. Je ne dout pas que vous ne soyez un excellent soldat, mais je crois que pour l'esprit, vous n'êtes pas de taille à vous mesurer avec l maréchal Millefleurs, comme se plaisent à m'appeler vos amis Vous semblez m'avoir fait crédit de bien peu d'intelligence, c qui me paraît indiquer, si vous voulez bien me permettre le mo un certain manque de jugement de votre propre part. En vérité si j'excepte seulement mon compatriote, cet étourneau de drago anglais, je n'ai jamais rencontré quelqu'un de moins apte qu vous à s'acquitter de la mission dont on l'ait chargé.

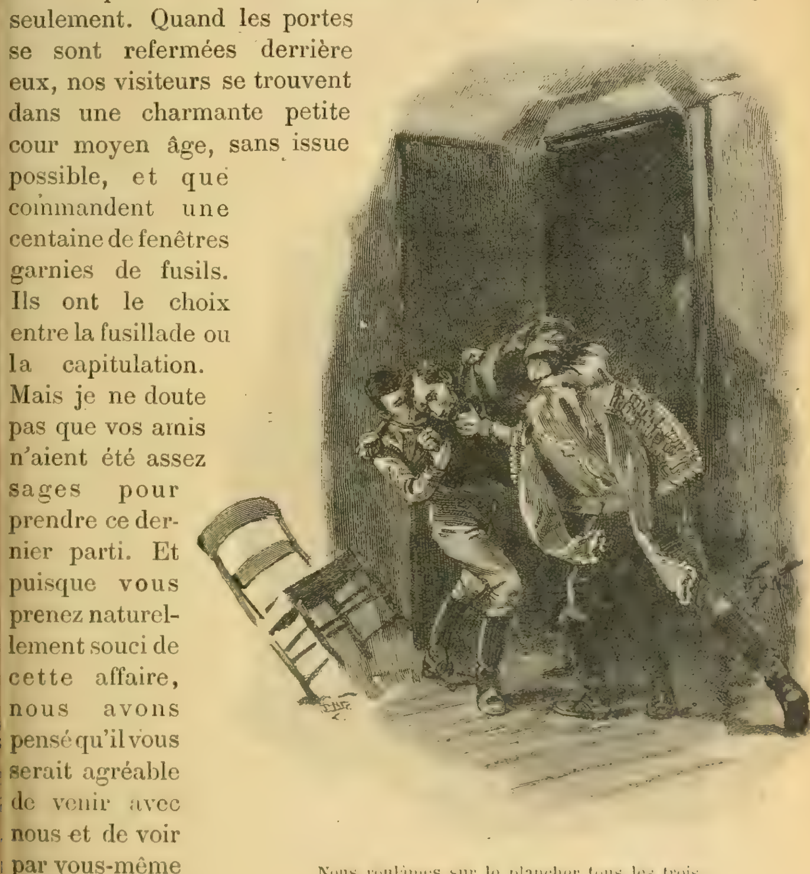
Vous vous imaginez facilement mes sentiments et ma min en écoutant ces paroles insolentes, débitées de ce ton poli et co descendant qui avait valu à ce bandit son surnom. Je ne pouva répondre, mais ils durent lire la menace dans mes yeux, car cel qui avait joué le rôle de l'aubergiste dit quelques mots à l'oreill de son compagnon.

— Non, non, mon cher Chenier, lui répondit-il, il a infinimen plus de prix vivant. A propos, Colonel, savez-vous que c'est heu reux pour vous que vous ayez le sommeil un peu dur, car mo ami, que voilà, a des façons un peu brusques, et il vous aura coupé la gorge si vous aviez essayé de donner l'alarme. Je vou recommande de vous conserver dans ses bonnes grâces. Le ser gent Chenier, ci-devant du 7e d'infanterie légère de l'armée im périale, est un personnage beaucoup plus dangereux que le capitai Alexis Morgan, des Horse Guards de Sa Majesté Britannique.

Chenier fit une grimace qui eût pu passer pour un sourire, me montra son couteau, pendant que j'essayais d'exprimer d yeux le dégoût que je ressentais en voyant un soldat de l'Emp reur tomber aussi bêtement dans une embuscade.

— Vous apprendrez avec intérêt, dit le maréchal, de cette vo douce et suave qui lui était particulière, que vos deux exp

ditions ont été suivies à partir de l'instant où vous avez quitté vos camps respectifs. Vous voudrez bien reconnaître que Chenier et moi, nous avons joué nos rôles avec quelque habileté. Nous avions tout préparé pour vous recevoir à l'abbaye, quoique nous espérions tenir l'escadron entier, au lieu d'une moitié seulement. Quand les portes se sont refermées derrière eux, nos visiteurs se trouvent dans une charmante petite cour moyen âge, sans issue possible, et que commandent une centaine de fenêtres garnies de fusils. Ils ont le choix entre la fusillade ou la capitulation. Mais je ne doute pas que vos amis n'aient été assez sages pour prendre ce dernier parti. Et puisque vous prenez naturellement souci de cette affaire, nous avons pensé qu'il vous serait agréable de venir avec nous et de voir par vous-même ce qui en est. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en vous promettant que vous trouverez votre jeune ami avec une figure aussi longue que la vôtre.



Nous roulâmes sur le plancher tous les trois.

Les deux bandits se remirent à parler à voix basse, discutant, autant que je pus comprendre, sur le meilleur moyen d'éviter mes vedettes.

— Je vais m'assurer que la route est libre de l'autre côté de la grange, dit enfin le maréchal. Vous resterez ici, mon bon Chenier, et si le prisonnier ne veut pas être sage, vous savez ce que vous avez à faire.

Nous restâmes donc seuls, le renégat et moi ; lui assis sur le pied de mon lit, aiguisant son couteau sur ses bottes, à la lueur de l'unique petite lampe fumeuse. Pour moi, je me demande encore aujourd'hui, quand j'y pense, comment je ne devins pas fou de tous les reproches que je m'adressai intérieurement, tandis que j'étais là couché sur ce lit, incapable de remuer, avec l'idée que mes cinquante braves hussards étaient tout près de moi, sans que je pusse les informer de la triste position où je me trouvais. Ce n'était pas chose nouvelle pour moi que d'être prisonnier ; mais être pris par ces bandits, être conduit dans leur repaire, au milieu de leurs sarcasmes, avoir été joué par leur chef insolent, c'était plus que je ne pouvais endurer. Le couteau de l'assassin, assis à côté de moi, ne m'aurait pas causé une blessure plus profonde.

Je cherchai à me dégager doucement : les poignets d'abord, puis les chevilles, mais celui qui m'avait ficelé de cette façon connaissait certainement son métier. Je ne parvins pas à relâcher les cordes d'un pouce. J'essayai ensuite de faire glisser le bâillon de ma bouche, mais le bandit leva son couteau avec un grognement si menaçant que je fus obligé de me tenir coi. J'étais là étendu, regardant son cou de taureau, et me demandant si jamais j'aurais la chance d'y passer une cravate de chanvre, quand j'entendis des pas dans l'escalier. Quelle nouvelle allait rapporter le brigand ? Pour mon propre compte, cela m'était assez indifférent, et je dirigeai vers la porte mon regard chargé de tout le mépris que je pouvais exprimer. Mais, imaginez-vous ce que je ressentis, mes chers amis, quand, au lieu de la figure narquoise du capucin, j'aperçus les énormes moustaches et la pelisse grise de mon brave petit Papilete.

Les soldats français de cette époque en avaient trop vu pour être jamais pris par trahison. Il nous eût à peine aperçus, moi, ligotté sur mon lit, et le sinistre bandit, à côté de moi, qu'il comprit aussitôt de quoi il retournait.

— Sacré nom d'un chien ! s'écria-t-il.

Et il tira son sabre. Chenier s'élança sur lui avec son couteau ; puis, se ravisant, se retourna et se mit à me larder de coups.

Mais j'avais réussi à me jeter bas du lit, du côté opposé, et la lame ne fit que m'effleurer le flanc avant de s'enfoncer dans les couvertures et le matelas.

Un instant après, j'entendis le bruit sourd d'un corps tombant sur le plancher, et presque en même temps un autre objet tomba à terre, quelque chose de plus léger et de plus dur qui roula sous le lit. Je ne veux pas vous terrifier par des détails, mes amis. Qu'il me suffise de vous dire que Papilete était un des meilleurs tireurs du régiment, que son sabre était lourd et bien coupant. Il laissa une traînée de sang sur mes poignets et mes chevilles en coupant les liens qui me ligottaient.

Quand je fus libre, mon premier mouvement fut d'embrasser le sergent ; puis je demandai des nouvelles de nos hommes. Oudin venait de le relever de garde et il était monté pour me rendre compte. Il n'avait pas vu l'Abbé. Il fallait établir un cordon et empêcher celui-ci de s'échapper. Je lui donnais mes ordres vivement quand nous entendîmes un pas lent et mesuré dans l'escalier. Papilete comprit de suite ce qu'il y avait à faire.

— Tâchez de ne pas lui faire de mal ! lui dis-je, à voix basse, en le poussant dans l'ombre d'un côté de la porte, pendant que je me plaçais de l'autre.

On montait toujours ; la porte s'ouvrit, et l'homme à la robe brune n'avait pas franchi le seuil que nous étions sur lui comme deux loups sur un cerf. Nous roulâmes sur le plancher tous les trois ; il se débattit comme un tigre et avec une telle force, que nous pûmes craindre un moment qu'il nous échappât. Trois fois il se remit sur pied, trois fois nous le rejetâmes par terre, jusqu'à ce qu'à la fin Papilete lui fît sentir la pointe de son sabre. Il eut alors assez de bon sens pour voir qu'il n'avait plus rien à gagner, et il se tint tranquille pendant que je le ligotais avec les mêmes cordes qui avaient servi pour moi.

— Nouvelle manche, mon bel ami, lui dis-je, et vous verrez que j'ai quelques atouts en main, cette fois-ci.

— La chance favorise toujours les imbéciles, répondit-il insolemment. Et c'est heureux, sans cela les malins auraient trop beau jeu en ce monde. Ainsi vous avez tué Chenier, je vois. C'était une mauvaise tête, et il sentait abominablement l'ail. Voulez-vous avoir l'obligeance de me mettre sur le lit. Le plancher de ces auberges portugaises n'est pas un lit bien convenable pour quelqu'un qui a des préjugés en fait de propreté.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le sang-froid de cet homme et la façon dont il conservait ses grands airs, en dépit du changement de rôles. J'envoyai Papilete chercher un homme de garde pendant que je restais près du prisonnier, mon sabre à la main, et sans le quitter des yeux, car je dois avouer que son audace et ses ressources m'inspiraient le respect.

— J'espère, dit-il, que vos hommes me traiteront comme i convient.

— Vous serez traité comme vous le méritez, vous pouvez y compter.

— Je n'en demande pas davantage. Vous ne connaissez pa ma naissance illustre : je ne puis nommer mon père sans commettre une trahison, ni ma mère, sans causer un scandale. Je pourrais prétendre aux honneurs réservés à la royauté, mais je n tiens pas à réclamer mes droits. Ces liens me coupent la peau Puis-je vous prier de les desserrer un peu.

— Vous me faites crédit de bien peu d'intelligence, lui répon dis-je, en lui répétant ses propres paroles.

— Touché ! dit-il. Mais voici vos hommes, vous n'avez plus craindre que je vous échappe.

Je le fis dépouiller de sa robe brune et le plaçai sous bonn garde. Puis, comme le jour allait venir, je me mis à penser à c que je devais faire. Le pauvre Bart et ses compagnons étaier tombés victimes du plan infernal qui aurait pu amener l capture de toutes nos forces, si nous avions suivi les consei du rusé maréchal. Il fallait les tirer de là, s'il était possible. y avait encore la vieille comtesse de la Ronda dont je deva m'occuper aussi. Quant à l'abbaye, il ne fallait plus songer s'en emparer, car là, les brigands étaient sur leurs gardes. Tou dépendait maintenant du prix auquel ils évaluaient leur che C'était ma dernière carte, et je vais vous dire avec quelle hal leté et quelle audace je la jouai.

Il faisait à peine jour quand mon trompette sonna le rassen blement, et nous nous mîmes en route vers la plaine. Mon priso nier fut placé à cheval au centre de la troupe. Un grand arb se trouvait à une portée de fusil de la porte principale de l'al baye ; c'est là que nous fîmes halte. Si les bandits avaient ou vert la porte pour nous attaquer, je les aurais chargés ; mai comme je m'y attendais, ils restèrent sur la défensive, se pressa sur les murs et nous accablant d'injures et de risées. Quelque

uns tirèrent des coups de feu; mais, voyant que nous étions hors d'atteinte, ils cessèrent de gaspiller leur poudre. C'était un étrange spectacle que ce mélange d'uniformes français, anglais, portugais, cavaliers, fantassins, artilleurs, chacun criant dans sa langue et nous montrant le poing.



Elle tenait ses yeux levés vers lui.

Mais leurs cris cessèrent lorsque nous ouvrîmes nos rangs et leur laissâmes voir qui nous avions au milieu de nous. Il y eut un moment de silence suivi aussitôt d'un hurlement de colère et de douleur. J'en voyais quelques-uns qui trépignaient de rage sur le mur. Ce devait être un singulier homme, ce Millefleurs, pour avoir su gagner l'affection d'une pareille bande de brigands.

J'avais apporté une corde que nous attachâmes à une des branches de l'arbre.

— Permettez-moi, Monsieur, de déboutonner votre col, dit Papilete avec une politesse pleine de moquerie.

— Oui, si vous avez les mains propres, répondit le prisonnier.

Ce qui fit rire nos hommes.

Un nouveau hurlement partit de la muraille : puis, il se fit un profond silence, quand nous passâmes le nœud coulant autour du cou du maréchal Millefleurs.

Une sonnerie de clairon retentit et les portes s'ouvrirent pour laisser passer trois hommes qui accoururent dans notre direction en agitant des mouchoirs blancs.

Ah ! comme mon cœur bondit à leur vue, et cependant je ne fis pas un pas à leur rencontre. Je répondis en faisant déployer un autre mouchoir blanc par mon trompette, et les envoyés s'avancèrent vers nous. Le maréchal, toujours ligotté et la corde au cou se tenait droit sur son cheval, un demi-sourire sur les lèvres comme quelqu'un qui, légèrement ennuyé, par courtoisie cherche à dissimuler son ennui. Si je m'étais trouvé dans sa situation, je n'aurais pas désiré avoir une meilleure attitude, et c'est tout dire.

C'était un singulier trio que ces parlementaires. L'un était un caçadore portugais, en uniforme sombre ; le second, un chasseur français en vert clair, et le troisième, un gros artilleur anglais bleu et or. Ils saluèrent tous trois, et le Français prit la parole

— Nous avons trente-sept dragons anglais entre les mains dit-il. Nous jurons solennellement qu'ils seront tous pendus au mur de l'abbaye cinq minutes après la mort de notre chef.

— Trente-sept? dis-je. Vous en avez cinquante et un...

— Quatorze se sont fait tuer.

— Et l'officier ?

— Il n'a pas voulu se rendre. Ce n'est pas notre faute. Nous lui aurions laissé la vie sauve si nous avions pu.

Pauvre Bart. Je ne l'avais rencontré que deux fois, et cependant il avait su gagner mon cœur. J'ai toujours gardé quelque estime pour les Anglais, à cause de cet ami. Jamais je n'ai connu homme plus brave mais qui sût plus mal tenir un sabre.

Vous pensez bien que je n'acceptai pas ainsi la parole de ces coquins. Papilete fut détaché pour accompagner l'un d'eux à l'ab

baye, et il revint en me confirmant ce qu'ils avaient dit. Il fallait maintenant songer aux survivants.

— Laisserez-vous sortir les trente-sept dragons si nous donnons la liberté à votre chef ?

— Nous vous en donnerons dix.

— En haut la corde ! commandai-je.

— Vingt ! cria le chasseur.

— Assez de paroles ! Tirez la corde.

— Tous, cria le parlementaire, comme la corde se raidissait au cou du maréchal.

Ils voyaient que je n'étais pas homme à plaisanter.

— Avec les chevaux et les armes ?

— Au complet, dit le chasseur, d'un ton bourru.

— Et la comtesse de la Ronda aussi ?

Mais là je rencontrai une plus grande opposition. Aucune menace de ma part ne put les décider à nous abandonner la princesse. La corde se raidit, nous fîmes avancer le cheval. Le maréchal tirait déjà la langue. Si je l'achevais, les dragons étaient perdus. La chose était aussi importante pour moi que pour eux.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, dit doucement le maréchal, que vous m'exposez au risque d'être étouffé. Ne pensez-vous pas, puisqu'il y a désaccord entre vous sur ce point, qu'il serait bon de consulter cette dame elle-même ? Ni les uns ni les autres, nous ne voudrions aller contre sa volonté, j'en suis sûr.

Rien n'était plus juste. Vous pensez si je saisis la balle au bond. Dix minutes après la comtesse était devant nous ; c'était une dame à l'air imposant, avec de grandes boucles grises qui passaient sous sa mantille. Sa peau était aussi jaune que si elle eût reflété les innombrables doublons de son trésor.

— Ce gentleman, dit le maréchal, veut absolument vous séparer de nous. Il vous appartient de décider si vous voulez aller avec lui ou si vous préférez rester avec moi.

Elle fut près de lui en un instant.

— Mon cher Alexis, s'écria-t-elle, rien ne pourra jamais nous séparer !

Il me regarda avec un sourire moqueur.

— A propos, mon cher Colonel, dit-il, la langue vous a fourché. Il n'existe aucune personne du nom de comtesse douairière de la

Ronda. La dame que j'ai l'honneur de vous présenter est ma femme bien-aimée, Mme Alexis Morgan, ou dois-je dire la maréchale Millefleurs ?

Je conclus, à ce moment, que j'avais devant moi le plus habile et aussi le moins scrupuleux coquin que j'aie jamais rencontré. Je regardai cette malheureuse femme, le cœur rempli d'étonnement et de dégoût. Elle tenait les yeux levés sur lui avec l'air d'une recrue regardant l'Empereur.

— C'est bien, dis-je, donnez-moi les dragons afin que nous partions.

Ceux-ci furent amenés avec leurs chevaux et leurs armes et la corde enlevée du cou du maréchal.

— Au revoir, mon cher Colonel, dit-il. J'ai bien peur que vous n'ayez pas à fournir à Masséna un rapport bien satisfaisant de votre mission, mais j'ai tout lieu de penser qu'il a en ce moment trop d'occupations pour y faire attention. Je dois avouer que vous vous êtes tiré de votre mauvais pas beaucoup mieux que je n'aurais cru de vous. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous avant que vous ne partiez ?

— Une seule chose.

— C'est ?

— C'est que vous donniez à ce jeune officier et à ses hommes une sépulture convenable.

— Je vous donne ma parole que ce sera fait.

— Une autre chose encore.

— Dites ?

— Que vous me consacriez cinq minutes ici, avec un sabre à la main et un cheval entre les jambes.

— Tut, tut, tut ! Je serais obligé ou de mettre fin à votre carrière pleine de promesses ou de dire adieu pour jamais à ma chère femme. Ce n'est pas raisonnable de faire pareille proposition à un homme en pleine lune de miel.

Je rassemblai donc mes cavaliers et nous nous mîmes en marche.

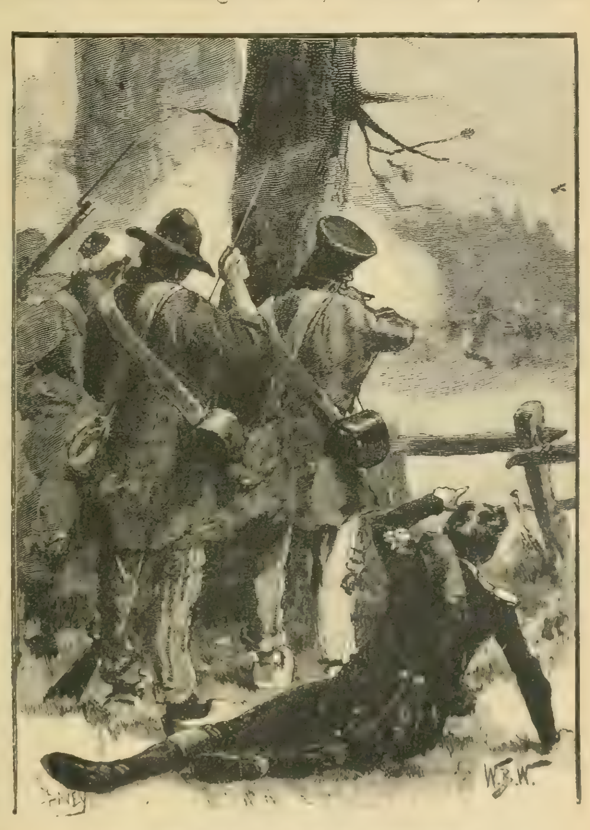
— Au revoir ! lui criai-je en le menaçant de mon sabre. La prochaine fois vous ne m'échapperez pas si facilement.

— Au revoir, me répondit-il. Quand vous en aurez assez de l'Empereur, vous trouverez toujours une commission d'officier dans le service du maréchal Millefleurs.

VII

COMMENT LE COLONEL FUT TENTÉ PAR LE DIABLE

Le printemps approche, mes amis ; je vois de petites pointes vertes percer l'écorce des châtaigniers et, de nouveau, aux terrasses des cafés, les tables ont été sorties au soleil. Il est plus agréable, je le reconnais, d'être assis là, dehors; cependant, je ne veux pas raconter mes histoires à toute la ville. Vous connaissez mes exploits comme lieutenant, comme capitaine, comme chef d'escadron, comme colonel. Mais aujourd'hui je deviens tout d'un coup quelque chose de plus élevé et de plus grand : je deviens l'Histoire.



Les conscrits, en sabots et en blouse, résistaient.

Vous n'êtes pas sans avoir lu le récit des dernières années de l'Empereur à Sainte-Hélène, et vous vous rappelez qu'il avait sollicité, à différentes reprises, la faveur d'envoyer une seule lettre qui ne fût pas soumise au contrôle de ses gardiens. Il réi-

téra sa demande plusieurs fois, et alla même jusqu'à s'engager à pourvoir lui-même à ses besoins sans qu'il en coutât rien au gouvernement britannique, si cette autorisation lui était accordée. Mais ses geôliers savaient quel homme redoutable était ce petit personnage pâle, en chapeau de paille, et ils hésitèrent à lui accorder ce qu'il demandait.

On a fait bien des conjectures à ce propos. Beaucoup de gens se sont demandé quelle pouvait bien être la personne à qui il avait à faire une communication si importante. Quelques-uns ont supposé que c'était sa femme; d'autres son beau-père; certains, enfin, l'Empereur Alexandre ou le maréchal Soult.

Quelle idée aurez-vous de moi, mes amis, lorsque je vous aurai dit que c'était à moi, à moi, le colonel Gérard, que l'Empereur voulait écrire. Oui ! modeste comme vous me voyez, avec mes cent francs de demi-solde mensuelle, c'est-à-dire avec tout juste ce qu'il me faut pour ne pas mourir de faim, il n'en est pas moins vrai que j'ai toujours tenu une grande place dans la pensée de l'Empereur et qu'il aurait donné sa main gauche pour cinq minutes d'entretien avec moi.

Un jour donc, après cette fameuse bataille de la Fère-Champenoise où les conscrits, en sabots et en blouse, avaient offert une si belle résistance, nous comprîmes nous, les vieux, que tout était fini. Notre réserve de munitions avait été prise pendant le combat, et nous restions avec des canons qui ne tiraient plus et des caissons vides. Notre cavalerie était dans un état aussi déplorable et mon régiment avait été anéanti dans la sanglante charge de Craonne. A ce moment arriva la nouvelle que Paris avait été pris par l'ennemi et que les citoyens avaient arboré la cocarde blanche; enfin, et ce fut pour nous le coup le plus terrible, nous apprîmes que Marmont et son armée étaient passés aux Bourbons. Nous nous regardions, nous demandant combien d'autres généraux encore se tourneraient contre nous. Déjà avaient trahi Jourdan, Marmont, Murat, Bernadotte et Jomini; la défection de ce dernier, toutefois, nous importait peu : il avait toujours été assez indifférent à tous, sachant d'ailleurs mieux se servir de la plume que de l'épée.

On nous avait trouvés, jadis, prêts à combattre l'Europe, mais il semblait, à cette heure, que nous dussions lutter tout à la fois et contre l'Europe et contre une moitié de la France.

Par une longue marche forcée, nous étions revenus à Fontai

nebleau où nous nous trouvions rassemblés. Il y avait là tout ce qui restait de l'armée : le corps de Ney, la division de mon cousin Gérard et les troupes de Macdonald ; en tout trente-deux mille combattants dont sept mille hommes de la garde. Mais nous avions un tel prestige que nous valions bien cinquante mille hommes, avec notre Empereur qui, à lui seul, en valait autant. Il était toujours au milieu de nous, l'air souriant, et plein de confiance, prenant sa prise de tabac et badinant avec sa cravache. Jamais, aux jours de ses plus grandes victoires, je ne l'ai admiré autant que pendant cette campagne de France.

Un soir, j'étais en train de boire un verre de vin de Suresnes en compagnie de quelques-uns de mes officiers. Je précise, vous voyez, et je dis que c'était du vin de Suresnes, pour vous montrer que les temps étaient durs pour nous. Nous en étions donc à déguster notre petit bleu quand on vint me chercher de la part de Berthier.

Lorsque je parlerai de mes vieux compagnons d'armes, je vous demanderai la permission de ne pas embarrasser mon récit de tous ces beaux titres étrangers et pompeux qu'ils avaient ramassés sur les champs de bataille. Cela faisait très bien à la Cour, mais on les entendait rarement aux camps, car nous ne pouvions oublier les simples noms de Ney, Rapp, Soult, qui vibraient à nos oreilles comme des coups de clairon. Donc, c'était Berthier qui m'envoyait quérir.

Il occupait une suite d'appartements à l'extrémité de la galerie François Ier, tout près de ceux de l'Empereur. Je trouvai dans l'antichambre deux officiers que je connaissais bien : le colonel Despienne du 57e de ligne et le capitaine Tremeau des voltigeurs. C'étaient, tous deux, de vieux soldats — Tremeau avait porté le sac en Égypte — et ils étaient bien connus l'un et l'autre, dans l'armée, pour leur courage et leur habileté à manier le sabre. Tremeau avait le poignet un peu raide, mais Despienne était capable, quand il était bien en forme, de me donner à moi-même du fil à retordre. Il était de petite taille et avait environ trois pouces de moins que moi, mais au sabre et à l'épée, il lui arrivait parfois de soutenir victorieusement sa partie contre moi à la salle d'armes de Véron, au Palais-Royal. Vous pensez bien que nous flairâmes quelque événement important quand nous nous trouvâmes, trois hommes comme nous, convoqués en même temps dans le cabinet du maréchal. Quand on voit sur une table

une ou deux têtes de laitue avec, à côté, l'huile et le vinaigre, il est aisé de conclure, n'est-ce pas, qu'il y aura de la salade au dîner.

— Nom d'une pipe ! dit Tremeau, qui avait conservé ses habitudes de caserne, est-ce qu'on va nous aligner avec trois champions des Bourbons ?

La chose ne nous parut pas improbable, car, de toute l'armée, nous étions certainement les trois hommes les mieux qualifiés pour une pareille rencontre.

— « Le prince de Neufchâtel désire parler au colonel Gérard », dit un valet de pied.

Je le suivis, laissant derrière moi mes deux camarades dévorés d'impatience. Il me fit entrer dans une petite pièce somptueusement meublée. Berthier était assis à une table, en face de moi, une plume à la main, et un carnet de notes ouvert devant lui. Il avait l'air fatigué et négligé dans sa tenue. Ce n'était plus le Berthier qui menait la mode dans l'armée, et qui nous avait fait si souvent nous arracher les cheveux, à nous pauvres officiers, la plupart du temps à court d'argent, en garnissant sa pelisse de fourrure grise pour telle campagne, et d'astrakan pour la campagne suivante. Sur son visage, entièrement rasé, se lisait une expression de tristesse, et, quand j'entrai, il me regarda d'un air quelque peu sournois et déplaisant.

— « Colonel Gérard », dit-il.

— A votre service, « Altesse », répondis-je en saluant.

— Avant d'aller plus loin, continua-t-il, je dois vous demander de me promettre, sur votre honneur, que ce qui va se passer entre nous ne sera jamais dévoilé à qui que ce soit.

C'était, ma parole, un joli début ! Mais je n'avais pas le choix et je prêtai serment.

— Il faut que vous sachiez que tout est fini pour l'Empereur, dit-il, les yeux fixés sur la table et parlant lentement, comme si les mots avaient peine à sortir de sa bouche. Jourdan, à Rouen, et Marmont, à Paris, ont arboré la cocarde blanche ; on rapporte aussi que Talleyrand a pressé Ney de faire de même. Il est évident que toute résistance est inutile et ne peut amener que des malheurs sur le pays. Je viens donc vous demander si vous voulez vous joindre à moi pour nous emparer de la personne de l'Empereur et mettre fin aux hostilités, en le remettant aux mains des alliés.

Lorsque j'entendis cette infâme proposition de la bouche de

'homme qui avait été l'un des premiers amis de l'Empereur et [ui avait reçu de lui plus de faveurs qu'aucun autre de ses famiiers, je restai sans parole, les yeux démesurément ouverts l'étonnement.

Berthier se tiquait les dents avec son porte-plume et me ·egardait de :ôté.

— Eh bien? lit-il.

— Je suis un ɔeu sourd d'une ›reille, dis-je roidement. Il y ι des choses que e n'entends pas. íe vous demanlerai la permis-ion de retourner ι mon service.

— Il est inuile de s'entêer, continua-il, en se levant, ·t, posant la nain sur mon ·paule, il ajouta: « Vous savez [ue le Sénat s'est léclaré contre 'Empereur et [ue le Tsar Ale-:andre refuse de raiter avec lui. »



Le vieux Tremeau et Berthier se roulaient à terre.

— Monsieur, m'écriai-je furieux, je tiens à vous dire que je ne soucie du Sénat et de l'empereur Alexandre, comme d'un 'erre vide.

— De quoi vous souciez-vous donc, alors? reprit-il.

— De mon honneur et du service de mon glorieux maitre, 'Empereur Napoléon.

— C'est bien, dit Berthier, d'un ton de dépit, en haussant les

épaules ; mais les faits sont les faits, et il faut les regarder en face. Devons-nous lutter contre la volonté de la nation ? Devons-nous ajouter encore à tous nos malheurs en allumant la guerre civile ? D'ailleurs nos rangs s'éclaircissent. A chaque instant arrive la nouvelle d'une autre défection. Nous avons encore le loisir de traiter de la paix et de gagner une forte récompense en livrant l'Empereur.

Je tremblais de colère, à tel point que mon sabre battait contre ma cuisse.

— Monsieur, m'écriai-je, jamais je n'aurais pu penser qu'un maréchal de France vînt à tomber assez bas pour faire une pareille proposition à l'un de ses officiers. Je vous abandonne à votre propre conscience, quant à moi, jusqu'à ce que l'Empereur m'en ait donné l'ordre contraire, je lèverai toujours le sabre d'Étienne Gérard entre lui et ses ennemis.

J'étais si ému de mes propres paroles et de mon noble rôle, que ma voix s'altéra et j'eus peine à retenir mes larmes. J'aurais voulu que toute l'armée pût me voir là, debout, la tête fièrement levée, et la main sur le cœur, criant mon dévouement à l'Empereur en ce moment d'adversité : ce fut un des instants sublimes de ma vie.

— Très bien, dit Berthier, en sonnant le laquais. « Conduisez le colonel Gérard dans le salon. »

Le valet me fit entrer dans une pièce où il me pria de m'asseoir ; mais j'étais impatient de me retirer, et je ne pouvais comprendre pourquoi on me retenait là. Quand on n'a pas changé d'uniforme pendant toute une campagne d'hiver, on ne se sent pas à l'aise dans un palais.

Il y avait à peu près un quart d'heure que j'étais là, quand le laquais ouvrit de nouveau la porte et introduisit le colonel Despienne.

Grand Dieu ! dans quel état il était lui aussi. Son visage était blanc comme les guêtres d'un grenadier, les yeux sortis de la tête, les veines du front gonflées, et les poils de sa moustache hérissés comme ceux d'un chat en colère. Sa fureur était si grande qu'il ne pouvait parler. Il menaçait du poing, et des paroles entrecoupées sortaient de sa gorge. Parricide, vipère, tels étaient les mots que je pus saisir tandis qu'il arpentait l'appartement en piétinant de rage.

Il était évident qu'on venait de lui faire les mêmes infâmes

propositions qu'à moi-même, et qu'il les avait accueillies de la même façon. Mais ses lèvres, comme les miennes, demeuraient fermées de par le serment que nous avions prêté, et je me contentai de murmurer : « infâme, abominable », de façon à lui faire voir que je partageais ses sentiments.

Nous étions toujours là, lui allant et venant comme un fou, moi, assis dans un coin, et mordant ma moustache, quand tout à coup un vacarme de tous les diables éclata dans la pièce que nous venions de quitter. Puis nous entendîmes le bruit d'une chute, et quelqu'un qui appelait au secours. Nous nous précipitâmes tous deux et, ma foi, il était temps.

Le vieux Tremeau et Berthier se roulaient à terre, avec la table renversée sur eux. Le capitaine avait une de ses grandes mains jaunes, osseuses, à la gorge du maréchal, et déjà la face de ce dernier était couleur de plomb, et les yeux lui sortaient des orbites. Quant à Tremeau, il était dans une rage indescriptible ; l'écume lui sortait de la bouche, et il avait une telle expression de folie que si nous n'avions desserré son étreinte, doigt par doigt, je suis convaincu qu'il n'eût pas laissé le maréchal vivant. Ses ongles étaient blancs, tellement il avait serré.

— J'ai été tenté par le diable — criait-il en se relevant. — Oui, j'ai été tenté par le diable.

Quant à Berthier, il parvint à grand peine à se remettre debout et à s'appuyer contre le mur, la main à la gorge et la tête tombant d'une épaule sur l'autre. Puis, avec un geste de fureur, il se tourna vers la lourde tapisserie bleue qui se dressait derrière son fauteuil.

— Là, Sire ! — cria-t-il rageur, je vous avais bien dit ce qui arriverait.

Conan-Doyle.

(A suivre.)

(Traduction de Geo Adam.)

AMOUR D'ENFANT

Si les belles madames qui fréquentaient le mercredi chez Antoine Gerfault, le célèbre musicien, membre de l'Institut, avaien pu voir ce matin-là le soldat Philippe, son fils, elles n'eussent pa reconnu le blondinet de vingt ans, au regard tendre et enfantin qui les faisait, ravies, prendre des airs pâmés et mourants, lorsque, sous un frémissement de ses doigts déliés, un essaim d notes légères, ailées, cristallines, évoquaient, du piano à queu dans l'air sonore du grand salon grave, l'âme imprécise, mysté rieuse et changeante d'un paysage de rêve. Certes, elles ne l'eus sent pas reconnu en cet automate blême qui suivait seul, au pa accéléré, dans la grande cour vide du quartier, un chemin e circuit, rendu luisant à la longue par les pas qui l'avaient foulé C'est qu'il ressemblait peu, en effet, au blondinet du salon pater nel, dans son accoutrement d'homme puni, sa capote aux bouton de cuir, sous le bonnet bleu, sac au dos, et décomposant, au con mandement du sergent de garde, les mouvements du maniemen d'arme. Les soldats, en langage de métier, appellent cet exercic « la pelote ».

— Arme sur l'épaule droite... *Un!*

Une minute entre chaque temps. *Deux!* Ses bras ankylosé avaient peine à tenir le fusil, et tout le chargement de campagn pesait sur ses épaules. *Trois!* Combien de tours avait-il faits su ce chemin, depuis près d'une heure qu'il était là? A chaque tou nouveau, un coup d'épaule remettait d'aplomb sa charge qu tressautait dans un bruit de ferraille. Un soleil déjà chaud com mençait sa besogne quotidienne, léchant peu à peu le sable de l cour pour finir par la dévorer toute. Une petite ombre s'agita aux pieds de Philippe et le suivait comme un agile animal, tan dis qu'à son dos, sa gamelle, fixée au sac, luisait comme une lun

La vie active de la caserne, si bruyante dans le tohu-bohu du réveil, le retour des théories, le départ à l'exercice, s'était tue. Sur



Une nouvelle robe marron lui seyait exquisement.

l'esplanade ou sur les routes proches, à cette heure, évoluaient les compagnies. Et les bâtiments vides du quartier bâillaient au soleil de toutes leurs fenêtres, pareils, dans ce piquetage d'ouvertures, à de grands biscuits de munition.

— Portez arme!... *Un!*

Encore des tours sur le chemin luisant. Un clairon, sorti du poste, vint rappeler aux sergents de semaine, avec un geste maniéré et rapide pour porter l'embouchure à ses lèvres, et un vif éclair de cuivre sur son instrument. Un vol de pinsons raya l'air immobile. D'un mur de clôture tombait une marge d'ombre dormante, et la petite tache que suivait Philippe s'y mêla à un écart qu'il fit. A cet endroit de son circuit il venait de lever les yeux vers l'horloge qui lui faisait face, au-dessus de l'armurerie. Sept heures. Encore deux heures. Il eut un coup d'épaule pour redresser sa charge. Sa main sur l'arme était moite. Une courbature tirait ses membres.

— Pas gymnastique! commanda le sergent.

C'était deux jours avant, par un après-midi clair, limpide et tout baigné de soleil. Philippe, placé en sentinelle à l'extrême pointe de sa compagnie, échelonnée dans la campagne, avait à surveiller la partie de terrain comprise entre un petit bois, à sa droite; et une rivière, à sa gauche. Étendu dans l'herbe, son fusil près de lui, il n'aurait su dire depuis combien de temps il était là, seul; peut-être vingt minutes, peut-être bien une heure. L'herbe le chatouillait du frôlement tiède de ses brins : l'air était bleu et léger; d'imperceptibles fumées blanches couraient dans le lac tranquille du ciel; et, dans sa paix heureuse, son doux repos, la nature gardait des coquetteries de femme. Le petit bois, à droite, avec ses fûts d'arbres fuselés et l'adorable fragilité de son feuillage, s'enveloppait d'une gaze bleue, transparente et jolie comme une voilette sur un fin visage; tandis que la rivière avait, dans le battement de cils de ses saules retombants, la poésie d'un regard tendre. L'onde fuyante et glauque emportait de petites feuilles qui tournoyaient. Des vols de moustiques s'élevaient en fine poussière dorée. Le soleil sur toutes choses versait sa magie, sa vie lumineuse et enchantée.

Un instant Philippe s'aperçut qu'il était étendu près d'une fourmilière. Innombrables, les fourmis remuaient; il y en avait sous chaque brin d'herbe, sur son fusil, sur la manche de sa capote, en un grouillement de minuscule peuple en rumeur. Il secoua sa manche, releva son arme, et, en rampant, car une sentinelle en campagne doit surveiller sans être vue, il s'écarta. Sa main, en route, machinalement, arracha de terre quelques

feuilles de menthe qu'il garda pour leur parfum âcre et frais. Maintenant, il s'était rapproché de la rivière; il la voyait couler dans un lit profond où de la terre jaune s'éboulait. Des roseaux humides, qui semblaient vernis, en surgissaient. Des insectes s'enfuirent. Une grenouille plongea : l'onde en fut ridée de petits cercles qui s'élargirent. Le silence du petit bois était fait d'un frémissement de feuilles et coupé brusquement d'un pépiement d'oiseau. Philippe trouva que la journée était belle, que l'herbe sentait bon, qu'il faisait doux de vivre.

Depuis qu'on l'avait placé là, il aurait pu se croire oublié s'il n'avait été habitué aux longues attentes du service en campagne. Et puis, il fut distrait par la vue de deux barques légères qui s'avançaient. Elles longeaient la rive opposée, et leurs rameurs, jeunes gens vêtus de flanelle blanche, plongeaient en cadence leurs avirons, tirant de l'eau des gerbes de gouttelettes qui s'irisaient. Elles passèrent près de lui. Dans la première, une grande jeune femme, qui aperçut sa tête attentive au ras de l'herbe, agita sa claire ombrelle.

— Tiens, un soldat! Qu'est-ce qu'il fait là?

Elle dut le trouver bien comique, car elle éclata d'un joli rire cristallin qui se répercuta dans l'autre barque. Philippe envia cette gaieté qui passait. Il entendit appeler Thérèse la jeune femme. Les barques disparurent à un coude de la rivière. Alors il fut songeur. A cette vision, ce nom jeté dans le paysage, quelque chose avait palpité dans le tréfond intime de son être. Son regard retrouvait très loin un endroit tout pareil, un joli bras de Seine, plein d'écailles brillantes, entre deux rives fleuries, où il se revoyait, dans un canot blanc, avec une jeune femme, qui, comme cette gracieuse passagère, s'appelait Thérèse, mademoiselle Thérèse Arnould, de la Comédie-Française, une amie de la cruelle Colette Rigaud, qui désespéra jusqu'à la fin ce pauvre Claude Larcher. Thérèse! Toute la grâce, la séduction et la perfidie féminines! Il l'avait connue chez son oncle Jacques, le sculpteur, qui avait su tirer de cette souple et charmeuse Parisienne la merveille d'art qu'on admire au Luxembourg. Elle venait souvent, l'après-midi, dans l'atelier de ce vieux garçon, bavarder et fumer de fines cigarettes anglaises. L'oncle, quand Philippe était là, lui faisait, sur un clavecin, jouer des airs anciens, dont Thérèse disait qu'elle y voyait passer de frêles vieillards à tabatière d'or et de petites vieilles poudrées. Affalée sur

un sofa, elle allongeait vers un tabouret bas une élégante cheville si mobile qu'elle permettait au pied coquet les plus capricieux soubresauts. Philippe admira ce petit pied remuant, puis sa main mignonne à l'étreinte si franche, sa taille pliante, le timbre de sa voix, son sourire, toute son onduleuse et féline personne. Il eut bientôt une façon si singulière de la regarder quand son oncle, en camarade, l'embrassait, qu'elle devina qu'il la convoitait. Il ne s'expliquait pas bien ce petit serrement de cœur qu'il ressentait, à voir cette précieuse beauté dans les bras de ce colosse au cou bronzé, au poil dur et grisonnant. Ce fut pour lui un lent apprentissage d'amour, des semaines où il eut conscience de s'appartenir de moins en moins, d'obéir à des influences inconnues, de subir une irrésistible et mystérieuse aimantation. Elle se garda bien de le décourager. Il était gentil, ne demandait rien ; et puis cela n'avait pas d'importance. On l'eût bien étonnée en lui disant que cela pouvait en prendre, un jour. Pour le moment, elle se divertissait fort à découvrir ce que sa présence déterminait de trouble et d'émoi chez ce petit, et elle mettait à lui inspirer confiance les mêmes soins futiles qu'elle eût apportés à s'attacher une jolie bête d'appartement. Peut-être même, sans qu'elle s'en doutât, cela lui eût-il manqué quand elle venait là de ne pas l'y retrouver, fidèle, timide, avec la silencieuse tendresse de ses yeux enfantins.

Philippe revoyait donc un joli bras de Seine tout pareil à ce bras de Marne, ensoleillé comme lui, et ce décor évoqué lui fit revivre la douce journée passée dans la coquette propriété de son oncle, à Marly, avec Thérèse, Sauval, un bellâtre à barbe blonde qui s'occupait de critique d'art, et Labrosse, le caricaturiste au trait féroce, que sa gaieté sans pose, en dehors du travail, rendait sympathique au sculpteur. Philippe retrouvait l'impression fraîche et rustique de cette claire et grande cuisine où chacun, de riante humeur, avait fait griller sa côtelette et bouillir ses œufs ; il se rappelait le bel appétit des convives, le pâté rapporté de Paris, dont il ne resta rien, et le champagne doré qui scintillait dans les flûtes. Le joli liquide vivant qui picotait la langue et faisait monter à la tête un peu de sa mousse légère ! Mieux que dans les dîners d'apparat chez son père, sous les lumières et près des fracs cérémonieux, il en avait goûté, ici, la frémissante griserie. Le voisinage de Thérèse, tout ce que comporte de charme pour l'âme attendrie un semblable après-midi de juin, ajoutaient

à ce bien-être si aigu qu'il allait jusqu'à l'énervement. Comme l'eau était douce, un peu plus tard, et comme le canot qui les portait y glissait aisément ! L'oncle ramait ; Philippe, près de Thérèse, à l'arrière, avait sorti son porte-cartes, dont elle vidait aimablement les poches, en femme qui mesure le prix de ce qu'elle daigne accorder de son attention et de son intérêt. Quels petits papiers pouvait bien porter sur lui ce jeune homme de vingt ans ? Deux ou trois lettres d'amis, quelques cartes de gens connus, un ticket de pesage, des timbres-poste. Quoi encore ? Une petite photographie d'elle dérobée à son oncle. Elle sourit à demi, comme si, prête à le gronder, son indulgence la désarmait ; et il eut grande envie de lui prendre la main pour y poser ses lèvres. Mais Sauval proposa d'aborder sur l'autre rive, pour marcher un peu, et les autres approuvèrent, sauf l'oncle qui déclara : « Allez ! Allez ! Moi je continue. A tout à l'heure. » Et dans sa barque, les ayant déposés à terre, il repartit, vigoureux, au milieu de l'onde luisante. Cette heure passée à se promener dans l'herbe était sans incident, bavardage de Sauval, gaieté de Labrosse, rires de Thérèse, silence ravi de Philippe. Il leur fallut, pour revenir, appeler un batelier, qui les passa. L'embarcation était vieille et vermoulue, et l'homme, par saccades, avec le choc de ses avirons dans l'anneau qui les retenait, fendait l'eau à grands efforts de bras. Philippe, rêveur, suivait du regard les petites vagues pressées, les clairs filets ruisselant sur la surface tranquille de la rivière, jusqu'à la veste blanche d'un pêcheur immobile, sur la rive. Mais, ayant levé les yeux, soudain, voici qu'il surprit, au-dessus de sa tête, les deux mains ouvertes de Thérèse qui indiquaient visiblement le chiffre dix à Sauval, dont l'abaissement des cils marqua l'acquiescement. Le temps d'un éclair, et déjà ils avaient repris leur air naturel, leur figure indifférente. Philippe regarda de nouveau courir l'onde. Ce signe surpris l'étonnait et lui était pénible comme une trahison. Quelle muette correspondance échangeaient-ils par-dessus lui ? Quelle mystérieuse entente était la leur ? L'idée d'un rendez-vous à dix heures pour le soir devait naturellement se présenter à son esprit. Thérèse lui parut trompeuse, perverse, haïssable, et il aurait pleuré s'il n'avait opposé tout son orgueil à cette faiblesse. Par une disposition malheureuse de sa sentimentalité naissante, il souffrait déjà de ce mal tyrannique, la jalousie. La vue de son oncle enserrant d'un bras la taille de Thérèse ne lui causait-elle pas, dans les tout premiers temps, un brusque malaise ? Cette

âme neuve, qui se donnait impétueusement, exigeait un don semblable en retour. Naïf enfant! Il n'eût pas ressenti une telle allégresse à l'approche de la femme s'il eût pu prévoir les aspérités où se déchirent nos rêves, et comme il y a loin de ce bonheur qu'il imaginait si simple aux complications de la réalité. Mais qui, par avance, lui eût montré et comme fait toucher du doigt la pente de concessions où ne manque pas de tomber un cœur ardent et mal trempé comme le sien, — ce cœur qu'il avait la surprise enchantée d'entendre battre pour la première fois?

Ils débarquèrent devant la propriété, Philippe resta à l'écart, un peu en arrière. Il entendait Thérèse qui riait aux facéties de Labrosse, et ce rire lui était une torture. Il la trouvait jolie et plus désirable depuis qu'il la regardait avec le regret de la savoir à un autre; le tissu léger de son corsage tout simple adhérait à son buste comme une peau vivante; sa jupe avait à chaque pas le plus gracieux balancement; une de ses mains, menue et rose, pendait; toute sa personne dégageait comme un parfum de rare et naturelle séduction. Mais elle se retourna, remarqua son air maussade et le plaisanta. Il ne répondit pas. Elle voulut prendre son bras. Alors, avec une brusquerie qu'il regretta aussitôt, il se dégagea. « Qu'a-t-il? » se demanda-t-elle. Les cabrements incompréhensibles de ce petit, dont elle sentait vers elle l'élan de tendresse, l'étonnaient parfois, et elle les mettait sur le compte d'une enfance longtemps gâtée.

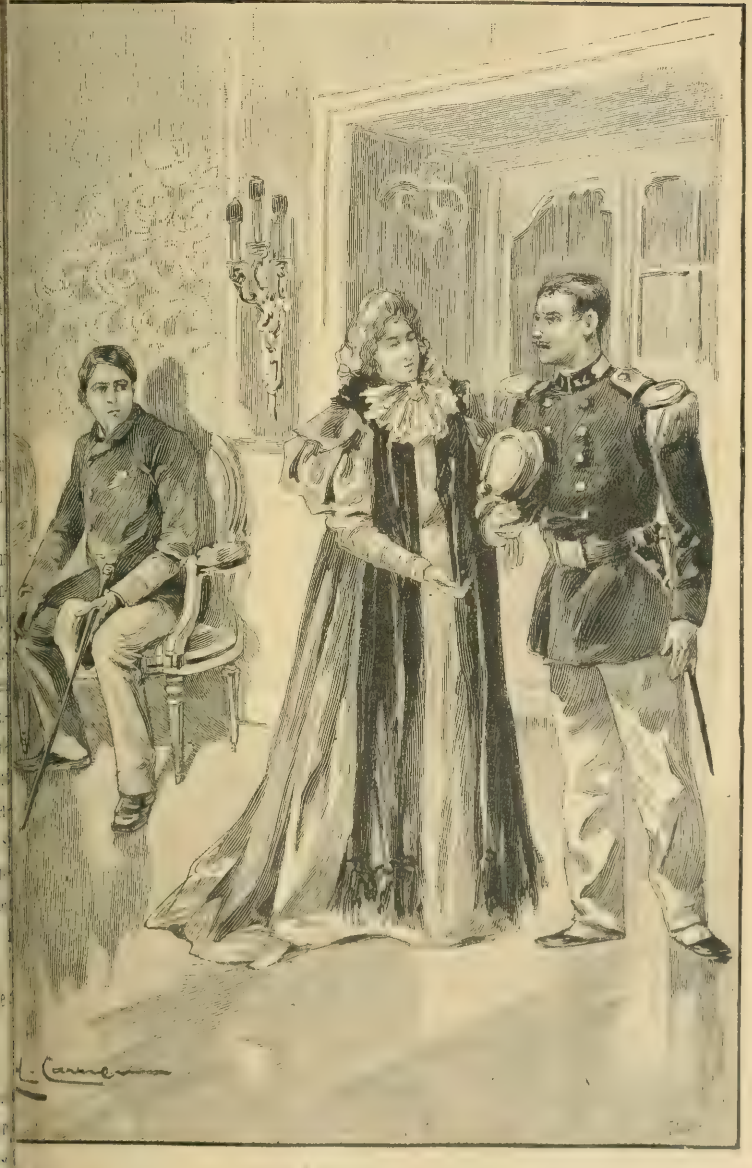
Dans la maison, le sculpteur les attendait. Philippe demeura muet, la figure assombrie, pendant que les autres buvaient de la bière fraîche; il refusa même, d'un signe de tête, un verre qu'elle prit la peine de lui tendre. Vint l'heure du départ. Jacques, un peu las d'avoir ramé, déclara, avec sa liberté de façons, son sans gêne de vieil artiste, qu'il ne les accompagnait pas. — « Tu reste dîner avec moi », dit-il à son neveu. Et le jeune homme dut le voir partir avec le regret de ne pouvoir les suivre. A l'idée qu Sauval et Thérèse se retrouveraient le soir à l'heure convenue, s'indignait comme s'ils agissaient vis-à-vis de lui d'une faço déloyale, et il avait envie de crier à son oncle : « Tu ne vois don pas qu'ils se moquent de toi, de moi, qu'en les invitant tu favor sais le manège de ce grand bênet, qu'il est venu ici pour y cher cher Thérèse, et que tu viens de la lui donner! » Mais qu'eût d Jacques en l'entendant parler avec cette fièvre, cette irritatio nerveuse? Comme lui parut longue l'attente du dîner, et qu

dîner morne, où, pour s'isoler, refaire vingt fois le même raisonnement aboutissant à la même certitude, il avait placé, près de son assiette, sous son regard, un livre, dont il ne tournait même pas les pages ! On les servait sur la grande terrasse dominant le jardin. C'était l'heure d'apaisement où le soleil s'éteint, et, avec lui, la vie ardente du paysage, où les insectes se cachent, les oiseaux s'endorment, les fleurs se meurent, où les bruits deviennent murmure, chuchotement, silence ; heure d'un charme indéfinissable, où de la nature vide les couleurs, elles-mêmes, s'évaporent, semble-t-il, ne sont plus, sous le ciel pâli, que des teintes errantes, presque grises, presque mauves, des nuances si frêles, si délicates, si fuyantes qu'aucun terme ne les peut définir. Mais Philippe était très replié sur lui-même, trop tourmenté pour goûter la poésie discrète du crépuscule. Aussi, quelle joie soudaine l'envahit quand, la femme du jardinier étant venue demander s'il fallait préparer les chambres, il entendit son oncle répondre : « C'est inutile, nous ne restons pas. » Un train partait à neuf heures, qu'ils prirent. Dans un angle de leur compartiment, Philippe ferma les paupières, feignit de dormir, sachant bien que, s'il ne causait pas, Jacques tomberait peu à peu dans une de ces somnolences que la trépidation provoquait toujours chez lui. Puis, à Paris, comme il s'était habilement plaint d'une migraine qui l'obligeait à s'aller coucher sur-le-champ ! L'oncle alourdi, désemparé, sur le trottoir de la gare, hésitant entre l'attraction du cercle et celle d'un café-concert, hélait un cocher, brusquement décidé à rentrer. De quelle voix victorieuse et avec quel bondissement de son cœur, Philippe, l'ayant vu disparaître derrière la porte refermée de sa maison, donnait au cocher l'adresse des Français ! En route, pourtant, la pensée de Sauval revenait projeter une ombre sur sa joie, et c'est anxieux qu'il s'engageait, quelques instants plus tard, dans le couloir conduisant à la loge de Thérèse, et d'un doigt tremblant qu'il frappait à la porte. Une jolie voix claire dit : « Entrez ! » Il poussa la porte et sa surprise fut grande de la trouver seule avec sa femme de chambre. Elle le regarda, surprise aussi, mais sans contrainte ni contrariété, et il eut l'impression, au contraire, qu'elle était contente de le voir. « Tiens ! Vous avez lâché Jacques ? lui dit-elle. Et que faites-vous ce soir ? Si vous voulez, nous descendrons les Champs-Élysées en nous promenant. » Le premier acte fini, elle était libre et prête à partir. Une nouvelle robe marron, au corsage garni de

dentelle blanche, seyait exquisement à sa taille déliée. Ils descendirent la rue de Rivoli sous les arcades désertes. C'était un de ces beaux soirs de Paris où l'air tiède effleure les visages avec de doux frissons, où c'est une volupté d'aller par les avenues où des voitures légères emportent dans l'ombre des couples mystérieux, où il y a comme des baisers épars, comme de la tendresse qui flotte et qu'on respire. Les Champs-Élysées, qu'ils gagnèrent, faisaient un décor de fête, avec les guirlandes de globes roses et blancs apparus sous les marronniers, cette féerie de gaz dans du vrai feuillage, ces nids de clarté d'où s'élevait une voix sonore de chanteuse. De cette atmosphère factice Philippe recevait un magnétisme qui exaltait les forces nerveuses de son être. Thérèse lui parlait d'une collection de vieux étains qu'elle avait la manie et la patience de poursuivre, des heureuses trouvailles qu'elle venait de faire. Il l'écoutait à peine ; une fièvre l'agitait à sentir sur son bras la douceur de son bras à elle, à frôler du genou sa robe. Il avait envie de lui parler de Sauval, et il n'osait pas. « Que va-t-elle me répondre? » pensait-il. Les minutes passaient; à chaque silence il avait sur les lèvres une question qu'il ne formulait pas; une délicieuse angoisse l'étreignait de se contenir ainsi. Et ce fut elle qui, sans le savoir, lui offrit l'occasion de parler. « Quelle charmante journée! » dit-elle. Alors, il ne résista plus, il lui dit sa jalousie en surprenant son geste de rendez-vous, et sa torture, et les raisonnements échafaudés, et son étonnement de la retrouver seule dans sa loge. Ses jambes se dérobaient; il défaillait en avouant ces choses. C'est que, de ce détail si futile en apparence, dépendait toute sa félicité. Il la vit qui retirait son bras, et il se demanda si elle se fâchait. Oh ! le rire franc, le rire gai, si purement timbré dont ella éclata ! Et comme il se sentit allégé et bien sot, pendant qu'elle lui donnait cette explication si simple à laquelle il n'avait point songé :

— Comment, vous avez cru?... Mais, bête, ça voulait dire *Vous donnerez dix sous au passeur*. Tout bonnement !

Des soldats qu'on ne voyait pas tout à l'heure firent irruption dans le paysage. Un sergent vint relever Philippe. Il eut un bref saisissement en reprenant contact avec la réalité. Sa pensée réintégra l'automate militaire; il se revit dans la capote, le pantalon de toile, et il remua pour secouer l'engourdissement qu



t comment allez-vous, fit-elle ? Tournez-vous un peu qu'on vous voie.

avait gagné. Son oreille dut subir d'invariables exclamations, epuis le « C'est rare ! » protestation d'un, qu'on accusait de acher son tabac, jusqu'au « Y a du pied ! » d'un autre qui en etrouvait une pincée dans sa poche. Chacun, dans ce cours insunt de repos qui suivait l'exercice, retrouvait intact sur sa ungue le petit grain de sel qu'il avait dû y retenir depuis deux eures. Les minuscules événements de l'après-midi défilèrent : omment le capitaine avait « passé la semaine » à Paris et qui vait « mangé » le mot d'ordre ; comment Pointet, contraint d'insuller son sac, « n'y avait pas coupé de quatre nerfs » parce qu'il ui manquait une brosse. Et la tête de Mézin, en faction, fumant anquillement sa pipe sans voir l'adjudant qui, venu derrière, lui llongeait son pied quelque part. Est-ce que Livrat, chargé à ce ioment de signaler au lieutenant l'arrivée d'une patrouille, ne se iettait pas tout d'un coup à rire, sans pouvoir s'arrêter ? Justeient Livrat qui survenait, traînant son fusil, l'air endormi, se éveilla pour leur crier que la loi de deux ans était votée. Cette laisanterie qui durait depuis des mois trouva encore des oreilles rédules. Ils étaient vigoureux, la chair moite et dorée de soleil, umenés par cette vie de stricte discipline à une gamine simplité. Un coup de sifflet de l'officier de peloton les rassembla en uelques secondes, comme une nuée d'écoliers. La compagnie eprenait sa formation de marche pour rentrer. Philippe retrouva on rang de taille. Le numérotage courut dans l'essor fugitif de oix criardes et pressées. « Par le flanc droit, droite ! » Il dédoua, se trouva emboîté entre deux numéros impairs. Et les files ébranlèrent, au pas de route, l'arme à la bretelle, dans le murure léger des conversations reprises.

La pensée de Philippe s'évada de nouveau vers Thérèse. Par ne succession de petits faits sans ordre, courtes scènes, visions rèves, il parcourut l'histoire toute simple de cet amour d'enfant. e n'était que de petits riens sans intérêt pour un autre, et qu'il i était délicieux de se remémorer, pris par le charme mélancoque des choses qui ont été et ne reviendront plus. Il se revoyait iez elle un jour de mi-carême, ayant échappé à la cohue de la ie, encore tout poudré de confetti. Il retrouvait l'impression uie du clair salon, avec les croisillés blancs de ses fenêtres itre-bâillées, un fin rayon de soleil dans les rideaux, le frais urfum des lilas dans l'air. Une petite table de laque, où elle crivait, boitait, et pour la caler — cet intime détail lui revenait

— il avait glissé, pliée en quatre, sous un de ses pieds d'argent une lettre de son ami Florent, prise au hasard dans sa poche, e qu'il avait été bien étonné, plus tard, de retrouver là. « Qu faites-vous demain? lui demandait-elle, à demi retournée, l porte-plume entre ses doigts roses. Elle lui proposait de l'accom pagner au musée Carnavalet où, par manie de collectionneuse elle était curieuse de voir quelques étains qu'on disait très rares ensuite ils iraient au Conservatoire où le vieux musicien Wekerl lui avait promis de rechercher, à son intention, des airs pe connus de gavotte et de menuet. Comme il était heureu d'accepter, et comme en la quittant l'idée qu'il passerait l'aprè midi du lendemain avec elle lui causait d'allégresse! Cet aprè midi, en quelques secondes, il se déroulait : son arrivée chez ell leur départ en coupé, le chemin suivi, l'odeur tiède de Paris qu des cantonniers arrosaient, les Tuileries avec de petites feuill neuves à leurs arbres renaissants. Il revoyait le long mantea dont, frileuse encore, en ces premiers jours d'avril, elle s'éta vêtue, ses petits gants blancs, la tache de soleil qui tremblait s sa joue; il se revoyait lui-même, dans sa redingote et son pa talon clair, l'aidant à descendre de voiture devant le musée; il rappelait les grandes salles en enfilade, le tohu-bohu des chos entrevues, et sa hâte de repartir, impatient au bout de dix m nutes de se retrouver seul avec elle; il entendait les petites phras aimables de Thérèse remerciant le conservateur qui les reco duisait, et maintenant ils filaient le long des quais. Mome exquis! Il admirait le fin visage de la jeune femme qu'un rien poudre relevait d'une grâce plus osée, ses lèvres dont une poin de rouge aiguisait la naturelle tentation; il se disait : « Je suis l elle est là; est-ce bien vrai? » Sur une place qu'ils traversaie un saltimbanque pérorait. « Allons voir, disait-elle, curieuse, c' peut-être drôle! » La voiture arrêtée, ils s'approchaient du cerc Une femme en maillot, fixée à une chaise par une corde, atte dait, immobile. Le saltimbanque criait : « Encore neuf sous Ils tombaient. Alors la femme, avec ses dents, des glissements son corps maigre, se débarrassait de ses liens, pendant qu regagnaient le coupé, trouvant cela très bête. Puis, chez Weker dans la petite pièce où ils attendaient le musicien, retenu par visiteur, elle le complimentait sur sa toilette : « Vous deve plus coquet. » Il en était rose de plaisir. Comment se fit-il que minute d'après elle tenait entre les mains le carnet où il jetait

otes, adresses, impressions fugitives? Il ne savait plus, se souenait seulement qu'elle y avait lu cette phrase : « Les yeux sont omme des fleurs, épanouis dans la joie et fanés dans la peine. » n marge, d'un crayon, d'un crayon bleu trouvé sur une table, lle avait tracé ces deux lettres : T. B. pour marquer son approation. Ce petit carnet, il le portait encore dans la poche de sa apote.

Oh! ces instants qui ne se racontent pas, instants charmants, luminés et puérils, comme il en retrouvait dans ce bref retour ers les choses passées, les choses finies! C'étaient des aprèsidi semblables, dans les magasins, chez sa couturière, chez le, une brassée de souvenirs si précis, d'une telle minutie de étail qu'il aurait pu dire quelle robe elle portait ce jour-là, expression de ses yeux, le ton de sa chair. Et ce dimanche, où ochant à la maison une symphonie de Beethoven, ce petit bleu i arrivait : « Dites que je ne suis pas la meilleure des femmes. ai prié Sauval de vous avoir à dîner ce soir. Rendez-vous au fé de Paris, à sept heures. » La douce surprise, la bonne soirée! t cet autre soir, où elle devait rejoindre des amis au Gymnase, à ne première de Sardou. Ils sortaient de sa loge. « Venez tours jusqu'au musée Grévin, » disait-elle. Dans un nouveau oupe, inauguré la veille, elle était représentée assise, souriant Coppée, et elle voulait avoir son avis sur la ressemblance. Mais, land ils arrivaient, le musée fermait. Alors, comme il ouvrait portière pour descendre, d'un geste adorable elle le retenait. Où allons-nous? demandait-elle — N'allez-vous pas au Gymse? » faisait-il. Elle souriait finement, abaissait la glace de vant, et disait au cocher : « Allez lentement jusqu'à la porte aillot, puis vous rentrerez. » C'était si gentil et inattendu, ce price de femme, qu'il lui prenait les mains, balbutiait très ému : Vous m'aimez donc un peu? — Moi, faisait-elle, étonnée, et urquoi? » Elle se défendait, par orgueil ou taquinerie, mais il yait bien, il sentait bien qu'il lui plaisait. Et pendant qu'ils scendaient le boulevard, il embrassait ses mains, son front, ses eveux, ses lèvres, et il murmurait ardemment : « Oh! aimezoi! aimez-moi! » Quelle force d'attraction dégageait cet amour frais, si tendre, si neuf, quelle persuasion avaient les mots halés par ses lèvres brûlantes? Elle le laissait faire, répétant : Soyez sage, soyez sage. » Puis, prenant sa tête dans ses petites ains et le regardant bien : « Ne me demandez rien, disait-elle;

j'ai tant de tracas, la pièce de Bertemont..., il me faut toute m tête. Après... » — « Après ? interrogeait-il d'un souffle. » — « Peu être, » terminait-elle. La voiture achevait sa promenade, traver sait la place Saint-Augustin ; il revoyait la Pépinière, la casern endormie où veillait une sentinelle. Il descendait. Du bout de doigts elle lui envoyait un baiser qui ajoutait à sa promesse. Ol grisé par cette minute, les folles gambades qu'il se surprenait faire en montant l'avenue de Messine aux trottoirs déserts Comme il était enfant ! enfant ! enfant !

Époque incertaine et radieuse des printemps d'amour ! Prin temps faits de rires et de larmes, comme certains commence ments de saison sont faits d'éclats de soleil et de courtes averse En foule se pressaient les petits faits, accouraient joies, émotion chagrins. Il se rappelait son tourment quand, entourée de vis teurs, elle accueillait sa venue d'un bref signe de tête, sans s'a rêter de causer. A voir si familiers avec elle ces gens qui br laient par leurs titres, leur fortune ou leurs œuvres, il se dema dait, inquiet, si quelqu'un parmi eux n'allait pas la lui prendr Pourquoi, un jour qu'il remontait avec Florent l'avenue du Bo de Boulogne, eut-il, parce qu'elle passa sans le voir, emport dans sa voiture, la cuisante sensation qu'il la perdait, et quelq chose se décrocha-t-il en lui ? Légers nuages d'un cœur ens leillé ; premiers troubles d'une âme ardente ; excès d'analyse d'imagination ! Une heure après, rentré chez lui, il se surpren à lui écrire ce petit mot naïf et touchant où pour la première f il la tutoyait : « M'oublie pas, dis ? » Ce besoin d'écrire, il retrouvait, constant, le long de ces six mois que dura leur roma leur platonique roman d'intimité sentimentale. Il lui écrivait lo qu'il avait passé un jour loin d'elle, lorsqu'il venait de la quitt pour lui demander pardon de n'avoir pas été raisonnable, po lui promettre de le devenir, pour lui dire qu'elle était une coquet pour lui dire qu'elle était belle, pour lui dire qu'il voulait la vo pour ne rien lui dire du tout. Elle ! il n'y avait qu'elle à qui songeât, par qui il vécût durant ces six mois ; il la respirait comme une essence ; il n'avait faim et soif que de la voir. Merveille e force d'illusion qui de femme comme toutes les femmes fait d'elle, pour lui, l'unique ! Chacun de nous n'est-il pas un unive, créant selon les lois mystérieuses de son être son monde ex- rieur ? Qu'est la lumière, sinon une simple vibration, et le s, sinon une imperceptible secousse qui ébranle notre nerf acc-

que ? Le ciel est-il bleu et l'étoile brillante ? Les couleurs de la ature ne sont-elles par des perceptions particulières de cet gane que nous appelons la vue ? Rien n'est beau, rien n'est id, car c'est nous qui ajoutons aux formes neutres des choses expression que nous leur voyons. Thérèse n'était pas plus rande, pas plus belle, pas plus unique que le ciel n'est bleu, que étoile n'est un point d'or dans l'espace. Mais il la voyait telle. n geste gracieux, une démarche souple, une voix càline, un isage intelligent évoquaient son geste, sa démarche, sa voix, son sage, parce qu'elle était gràce, souplesse, càlinerie, intelligence unies, parce qu'elle était l'ètre de qui il pouvait attendre le plus joie et aussi le plus de peine. Divin mirage d'amour ! Rien existait en dehors d'elle.

Un soir de fin d'été... Il se revoyait avec elle, l'oncle Labrosse, ns une loge à la Scala, pour la rentrée d'Yvette. Thérèse, de ses tites mains nues avancées en dehors de la loge, applaudissait chanteuse qui s'inclinait, flexible comme une liane, dans sa be vert pâle. Elle revenait, après une grivoiserie, et, d'une voix angée, d'une voix langoureuse et prenante, nuançait une mance de Rollinat :

J'aime tes yeux d'azur,
Qui, tout pailletés d'or,
Ont une lueur bleue et blonde.
Tes yeux càlins et clairs
Où le rève s'endort,
Tes beaux yeux bougeurs comme l'onde.

Et, en l'écoutant, il sentait qu'un fluide passait en lui, que ses rfs vibraient, il contemplait Thérèse à son còté, avançait un u le cou, la bouche entr'ouverte. Ces paroles, il lui semblait 'elles étaient dites par lui et s'adressaient à elle : « Tes yeux lins et clairs, tes beaux yeux bougeurs... » Elle tourna la tète rs lui et se mit à rire de la mine qu'il avait ; et il lui en voulut peu de ce rire qui ne comprenait pas tout ce qu'il y avait adoration muette dans son regard. Yvette partie, les loges se daient ; ils quittèrent le concert. Sur le boulevard, Labrosse se parait d'eux, malgré les instances de Jacques qui lui offrait une ace dans sa voiture. Philippe voyait son oncle s'y installer avec hérèse et s'entendait dire : « Toi qui es jeune, tu seras bien sur

le siège avec Michel. » Il hésitait, humilié. « Montes-tu? » répé tait l'oncle. Et il montait à côté du cocher. Pourquoi Jacques n le faisait-il pas prendre place auprès d'eux, et pourquoi Thérès n'intervenait-elle pas? Peut-être avaient-ils à causer de chose qu'il ne devait pas entendre. Il souffrait de ce qu'il était si facil de se débarrasser de lui. Que disaient-ils dans cette caiss obscure? Il se renversait le plus qu'il pouvait pour tâcher de l saisir. Il apercevait à travers la glace la main gantée du sculpteu qui s'agitait; il voyait ses lèvres remuer; il n'entendait rien. I il était malheureux de ne rien entendre, car il lui semblait qu l'oncle grondait Thérèse d'accorder tant d'attention à lui, Philipp un gamin, un être de si peu d'importance!... Plus tard, la jeun femme rentrée chez elle, lorsqu'il eut pris sa place encore tièc et toute parfumée de son odeur de lilas blanc, il se tut, chercha dans sa tête un moyen de prouver à Jacques qu'il n'était pas gamin que ça. Pour cette cervelle imaginative, une hypothès vraisemblable se changeait vite en certitude. Mais l'oncle l'étonn en lui disant : « Nous allons dimanche à Marly; nous y restero probablement pour dîner; si tu veux venir... »

Ils devaient prendre le train de huit heures du matin; Ph lippe prit celui de neuf heures. Il éprouvait un plaisir compliq à leur faire croire qu'il ne viendrait pas, pour jouir ensuite l'air ravi de Thérèse quand il apparaîtrait. A Marly, il ne dirigea pas tout de suite vers la maison, flâna, entra dans u petite église où, par la porte laissée ouverte, le soleil fit com lui. Dans la simplicité grave de ce lieu, ce lui fut une dou impression que l'air de piété des fidèles, les gestes calmes l'officiant. Une clochette argentine tintait à la main remuante l'enfant de chœur; une petite fille lui offrit du pain bénit. Il sort sentant que tout en lui faisait silence. Comme l'air était suave matin! Il s'achemina vers la maison. Pirouette, un épagneul agi l'aperçut le premier et courut à lui. « Voici Philippe », fit Jacq à Thérèse, qui souriante lui tendit la main; elle ne lui sembla surprise, ni joyeuse. Mais peut-être était-il trop troublé pour êt clairvoyant. Sur la terrasse, ils parlèrent; des mouches volaie dans la lumière, qu'elle écartait d'un va-et-vient de son pe mouchoir de batiste. Il lui dit avec fougue tout ce qui germait folies et d'enfantillages dans sa cervelle. Elle l'arrêta doucemen « Il ne faut pas m'aimer, » dit-elle songeuse. Pourquoi?... cette journée se déroulait; leur promenade, dans la petite cha

rette anglaise, avec un ami de Jacques, le jeune docteur Noisel, les fleurs roses cueillies au bord d'un chemin, pendues à la portière, et qu'ils retrouvèrent poussiéreuses au retour ; puis le dîner. Jacques plaisantait Thérèse sur son air morose, l'accusait, en riant, d'être amoureuse ; elle ne se défendait pas. A ce moment, Philippe, ayant heurté sous la table son petit pied, fit : « Oh ! pardon », et se recula. Mais le petit pied le poursuivit, se posa sur le sien et cela signifiait si bien : « Es-tu bête ! » qu'il chercha ses yeux pour lui répondre du regard : « Oui, je le suis ; mais je vous aime tant ! » Et il demeura ainsi, sans bouger, heureux de la savoir à lui et d'être seul à le savoir, secrètement heureux de tromper les autres. Qui pouvait les deviner ? La conversation allait son train, le dîner s'achevait ; le petit pied de Thérèse était là sur le sien qui la faisait consentante et complice, qui, sans paroles, la lui donnait toute. Courte ivresse ! Hélas ! comme le bonheur s'échappe vite si parfois, s'étant fait prendre, notre main trop confiante s'entr'ouvre et le délivre !

La voix de l'officier commandant : « Arme sur l'épaule droite ! » puis : « Pas accéléré ! » surprit Philippe. Ils entraient en ville. Déjà ! Il aurait pu aller ainsi, longtemps, sans en avoir conscience. Ses yeux suivirent, machinalement, le va-et-vient des jambes de l'officier qui marchait à l'écart, le sabre à la main ; il sautillait un peu en marchant, et ce sautillement, déjà remarqué, rappela à Philippe celui que Bertemont avait sur ses fines bottines vernies. Bertemont, l'auteur des *Péronnelles*, roux, froid, de manières britanniques, surgit de ses souvenirs, et avec lui la période sombre, désenchantée de son roman. Pendant les répétitions des *Péronnelles* où Thérèse jouait Mme de Trèves, et plus tard, au cours des représentations, on le rencontrait souvent au foyer ou dans les loges d'artistes. Philippe le saluait, sans lui parler, car l'air froid de cet homme l'intimidait un peu. Pourquoi éprouvait-il, à le voir auprès de Thérèse, un secret ennui et comme une ombre d'inquiétude ? Jamais Bertemont n'eut avec elle un geste, un mot qui pût éveiller sa jalousie ; il parlait lentement, avec sa correction un peu guindée, sa stricte courtoisie ; seulement il avait de son œil froid, lorsqu'il fixait son regard sur lui, un tel air informé, une telle façon hautaine de le peser et d'en faire peu de cas, que le jeune homme se sentait gêné, et qu'il en gardait l'impression d'être averti d'un danger. Après la première des

Péronnelles, Philippe eut la folie de rappeler à Thérèse son « peut-être » d'une heure attendrie. Elle se déroba. Et cette date attendue avec espoir, qui devait marquer pour lui une ère de joie, marqua sa première chute sur la pente des concessions. Qui avait changé Thérèse? Elle lui parlait maintenant d'amitié, à lui tout frémissant, à lui qui était pris d'un tremblement rien qu'à regarder ses lèvres, et quand, avec l'effroi de la perdre, ne sachant comment se raccrocher à elle, il eut accepté, elle déploya plus de coquetterie, étonnée et dépitée de cette résignation. Comme elle était bien femme !

Il revoyait un jour de vernissage au Salon des Champs-Élysées, où elle devait le retrouver à onze heures à la sculpture, son attente la matinée, son anxiété l'après-midi, ses allées et venues d'âme en peine, parmi les marbres blancs si gais dans la reposante lumière qui tombait des vélums. Vers trois heures, il l'apercevait, en toilette claire, sortant des salles de peinture avec Bertemont, sa petite main était tiède sous le gant et rose sa figure, dont la chaleur avait absorbé la poudre. Comment ne s'étaient-ils pas rencontrés ? Elle était là depuis le matin, avait déjeuné au buffet, pendant qu'il l'attendait, fidèle et désespéré. Bertemont avait son regard froid. Oh ! qu'il se sentait petit, faible, impuissant devant ce géant aux bonnes manières, au masque correct ! Alors il la bouda trois jours, puis, le jeudi venu, à bout de courage, sachant qu'elle devait aller chez Jacques, il s'y rendit et la trouva. Pourquoi s'amusa-t-elle, ce jour-là, à poser les mains sur les épaules du sculpteur, à approcher, câline, son fin visage de sa barbe rude, à faire mille grâces, à offrir son front, si ce n'était pour faire souffrir Philippe, pour jouir de le voir haletant, tout pâle, se meurtrissant les mains à force de les serrer l'une contre l'autre? A partir de cette époque, il n'eut plus un instant de joie sereine; il ne la quittait qu'avec angoisse. Un soir, s'échappant d'un dîner chez son père, il courait aux *Français* la rejoindre. Comme il traversait l'avenue de l'Opéra, il reconnut son cocher, regarda, la vit dans sa voiture avec Bertemont. Un instant toute la violence de sa jalousie lui grisa le cerveau; il aurait crié, commis des actes de démence. Il les perdit de vue, pleura, rumina des projets de représailles, et le lendemain, après une nuit sans sommeil, il vint se poster sur la place Saint-Augustin, à l'entrée du petit square, d'où il apercevait la maison de Thérèse, une des premières de la rue du Général-Foy. Il était

décidé à être patient, à ne pas bouger de là tant qu'il ne l'aurait pas vue sortir. Que d'heures s'écoulèrent, que de gens passèrent devant lui, pendant qu'il épiait, obstiné ! Son cœur battit, soudain ; un fiacre s'était arrêté, Bertemont en descendit, paya le cocher, disparut sous le porche. Elle n'allait pas chez lui, c'était lui qui allait chez elle. Alors, il lui laissa le temps de monter, le suivit. Comme la sonnerie électrique résonnait en lui ! Il respirait à peine, pendant que le domestique ouvrait la porte. Une odeur de fleurs rares lui vint ; il retrouva la tiédeur de l'antichambre, entendit qu'on lui disait : « Mademoiselle est sortie. » Il eut un éblouissement, se retint à la rampe, redescendit, avec la rage contenue d'enfoncer les murs.

Maintenant, c'était la fin banale du roman, ses résolutions de partir et sa volonté de ne plus la voir. Il trouva des prétextes pour ne pas dîner chez Sauval qui l'invitait avec elle, pour ne pas aller chez Jacques, quand il savait l'y rencontrer. Mais tout la lui rappelait, pourtant ; il ne pouvait voir un passant jeter une lettre à la poste sans retrouver le petit choc au cœur qu'il éprouvait autrefois en voyant disparaître ses petits billets à son adresse, et, si par hasard il relisait les brèves réponses de Thérèse, il voyait comme courir sa petite main et se pencher son visage sur le papier. Les chemins où ils étaient passés ensemble lui étaient chers ; il retourna dîner au Café de Paris, pour s'asseoir à la place où elle s'était assise ; il revit Marly, la Seine, refit leur promenade, cueillit les même fleurs, chercha dans l'air, autour de lui sa forme absente, écarta avec respect les branches qu'elle avait touchées, respira l'odeur de l'herbe où elle avait marché. Les jours passaient, le temps, comme une petite bête infaillible et sûre, trottinait, faisait son chemin. Passèrent les petits faits de la vie. Un peu de poussière tomba. Vint l'oubli. Puis, son départ au régiment, qu'elle ignorait. L'oncle voyageait à Venise. Elle, en ce moment, jouait à Paris. Paris ! Il eut une vision si nette des Français, de la scène, de Thérèse en Mme de Trèves dans *les Péronnelles*, qu'il heurta un de ses voisins et que son fusil faillit lui échapper.

Il s'aperçut qu'ils étaient rentrés dans la cour du quartier.

A ce moment, la voix brève du lieutenant qui criait : « Compagnie, halte ! » le fit s'immobiliser soudain et acheva de disperser les fils flottants de sa rêverie.

Au matin, Philippe revêtit sa tunique, prit son képi d'extérieur, inaperçu dans le tumulte de la chambrée, et descendit. Il traversa la cour, passa devant le sergent de garde, qui lui demanda :

— Où allez-vous ?

— Chez le trésorier, fit-il.

Il savait que les soldats employés hors du corps sortaient ainsi, le matin, sur la simple déclaration du lieu où ils se rendaient. Il franchit la grille, se trouva dehors et prit d'un pas rapide le chemin de la gare. Une joie gamine l'envahissait de s'être libéré si facilement, et il se retenait d'éclater de rire au milieu de la rue. A cette joie tentait bien de se mêler une vague appréhension des risques qu'il courait ; mais il la repoussait vite, séduit par ce qu'il entrevoyait de belle crânerie dans cette escapade. Curieux de revoir Thérèse, il y allait. Quoi de plus simple ? Tout à l'heure, quand cet extravagant projet s'était présenté à lui, il n'avait pas songé une seconde que ce serait folie de le réaliser, préoccupé seulement de tourner les obstacles qu'il pouvait rencontrer. En semaine, pas de sous-officier de service à la gare ; de ce côté, il était tranquille. Restait à redouter de l'employé cette question : « Montrez votre permission. » Ce fut d'un ton tremblé, arrivé devant le guichet, qu'il demanda une seconde pour Paris. Une voix de femme dit, pendant qu'une main timbrait le billet :

— Trois francs soixante-cinq.

Il les compta, reçut le billet, respira. Dans la salle d'attente il trouva une figure loyale aux voyageurs assis sur la banquette, un air sympathique à une marchande de journaux qui, par la porte entre-bâillée du quai, lui passa une feuille illustrée. Une vieille dame déjeunait d'œufs durs et d'un peu de vin, au fond d'une timbale que tenait un vieux monsieur décoré, son mari probablement. En buvant, elle laissa tomber sa serviette qu'empressé, Philippe ramassa... « Bien aimable, ce militaire, » dit-elle, après avoir remercié. Il était heureux de se dépenser, de se mettre en frais d'obligeance ; il aurait parlé à tous ces gens, lui d'ordinaire si réservé. Pourtant, le train arrêté, il choisit un compartiment vide pour s'y allonger paresseusement. Il lui semblait, seul, que le train n'emportait que lui, ne roulait que pour son agrément. Il pouvait rire à son aise, trouvant original et charmant d'avoir cédé à son caprice. Comme c'était simple ! Le matin

il se levait à la caserne, à midi il était à Paris. Les heures passèrent et s'égrenèrent les kilomètres. Après Meaux, la grande banlieue défila, et bientôt apparurent les premières maisons parisiennes. Le train entra en gare. Philippe sauta sur le quai, chercha, pour l'éviter, l'adjudant de service, n'en vit pas ; alors il but avec délice l'air libre. Les rues étaient larges, lumineuses, pleines de monde. Il se vit dans les glaces des devantures, se trouva bonne mine dans sa tunique. Comme Thérèse allait être surprise ! Il entra dans une brasserie, y déjeuna, et d'aller ainsi où il voulait, cela lui était délicieux, car il se prouvait qu'il était aujourd'hui son maître. Il jouissait de tout, des murs bariolés, d'une frimousse jolie de trottin, du clair soleil, de la foule répandue et affairée. Que lui importait, à cette minute, la répression du lendemain ? La joie d'avoir entr'ouvert la porte pour se glisser dehors valait bien l'ennui de l'entendre se refermer plus rudement au retour.

En s'acheminant vers Saint-Augustin, il se représenta l'accueil de Thérèse et son amusement et sa gaieté, puis sa sollicitude inquiète quand il lui dirait : « Je voulais vous voir et je suis parti. Comme ça, une idée qui m'a pris !... » Rue du Général-Foy, une jeune femme de chambre qu'il ne connaissait pas le reçut, et, de ne pas retrouver une figure familière, il éprouva une première et toute légère contrariété, comme si entre le présent et le passé un lien imperceptible, mais tout de même un lien, s'était rompu.

— Mademoiselle est là ?

— Oui, Monsieur.

Elle ouvrit la porte du petit salon où un jeune homme habillé de clair attendait déjà. Philippe, un peu ému, traversa l'antichambre, vint s'asseoir. Tout de suite, il eut l'impression, bien que les choses fussent demeurées les mêmes, qu'il entrait dans un lieu différent de celui qu'il avait connu. Par une porte vitrée il aperçut Thérèse qui causait dans le grand salon avec deux messieurs. Elle tourna la tête, vit ce militaire, et, sans le moindre signe d'étonnement, d'un geste amical, le salua. Il fut déçu de produire si peu d'effet, se demanda : « Qu'est-ce que je suis venu faire là ? » Ses yeux firent le tour de la petite pièce ; il s'efforça d'y retrouver les souvenirs charmants accrochés à chaque angle. Quelques petites feuilles vernies avaient poussé au datura depuis l'an dernier. Cette plante était bien encombrante. Ce petit meuble

de laque blanche, un jour, par maladresse, il y avait heurté cette table à plateau de marbre ; le meuble en gardait une large écornure. On aurait bien pu le réparer. Assis à cette même place, une autre fois, un domestique entrant l'avait surpris comme il envoyait des baisers à ce buste d'elle sur la cheminée. Il devait avoir l'air bien sot. Le buste était là, souriant dans son immobilité de marbre. Ce sourire fatiguait à la longue. « Qu'est-ce que j'ai ? pensa-t-il. Je trouve tout mal à présent. » L'autre jeune homme, pendant ce temps, l'examinait du coin de l'œil; mais, se voyant remarqué, il ouvrit un livre qu'il feuilleta par contenance. Il était gentil garçon, avait la physionomie inquiète et timide d'un amoureux. Philippe, qui ne s'y trompa point, prit un air informé et supérieur, puis se dit : « Tiens, je le regarde comme Bertemont me regardait. » Il se dit encore : « Je suis injuste ; on dirait que je lui en veux. Il ne m'a rien fait. » Il chassa l'ombre d'humeur qu'il avait eue un instant, et vint contempler au mur, dans un cadre blanc, une petite danseuse de Forain.

De l'autre côté, les deux messieurs, avec force salutations, prenaient congé ; leurs voix s'éteignirent, et soudain Thérèse entra, avança la main familièrement vers le jeune homme habillé de clair, se planta devant Philippe.

— Et comment allez-vous ? fit-elle. Tournez-vous un peu qu'on vous voie. Ça ne vous va pas mal. Et puis vous avez une santé du diable sous ce costume. Hein ! un joli petit troupier !

Elle s'écroula sur un siège bas, près d'une table où traînaient une plume et des lettres inachevées.

— Mon pauvre Armand, dit-elle au jeune homme qui s'était levé et l'interrogeait du regard, vous n'avez pas de chance, aujourd'hui... Non, vraiment ; je ne sortirai pas. Dites à votre frère que je regrette, que demain sans faute, vous entendez, sans faute, je viendrai poser... Maintenant, je vous congédie ; je suis si lasse que je ne tiens plus.

Elle se remit debout avec peine et comme brisée. Il semblait désolé, jeta un coup d'œil défiant à Philippe, salua gauchement et sortit reconduit par elle.

Ils restèrent encore un instant dans l'antichambre à chuchoter. D'un choc bref la porte se referma, et Thérèse revint, fredonnante.

— C'est le frère de Servières, qui fait mon portrait, oh ! d'une

façon délicieuse. Mais rien ne me fatigue plus que de poser. Le petit est gentil, n'est-ce pas ?

Puis :

— Et vous, jeune Philippe, que dites-vous ?... Il y a un siècle... Si je me doutais que vous étiez militaire !

Elle se rassit, parla, frivole, d'une robe, d'un rôle, d'une soirée où elle devait aller, lui montra sur la cheminée un chandelier, un bijou d'art, qu'il dut prendre pour l'admirer.

— C'est Rochefort qui me l'a donné.

Ils ne se redisaient pas un mot du passé et n'en avaient point l'envie. Le ton de leur causerie avait une amabilité presque indifférente. Sans doute, Thérèse était jolie et gracieuse sous les longues dentelles de sa robe d'appartement, mais pas à la façon d'autrefois, et il cherchait dans ses traits ce qu'il avait bien pu y voir de précieux, d'unique, de divin, pour être resté des heures à les regarder extasié.

Elle lui demanda :

— Mais comment êtes-vous ici ?

Il le lui dit, et, maintenant, son escapade ne lui semblait plus originale ni charmante, mais une frasque d'écolier, inutile et bête. D'ailleurs elle n'eut pas l'air inquiet qu'il avait prévu, sourit seulement sans apprécier, repartit :

— Et la caserne, est-ce gai ? Et la ville ? Des distractions ?... Mais vous grandissez, vous savez.

Elle sauta à un autre sujet sans attendre sa réponse, et il se dit que cela lui importait peu, en réalité. Elle lui parla de Sauval, qui venait de perdre sa mère.

— A propos ! j'oubliais de lui écrire.

Sa main chercha la plume sur la table, prit une feuille, griffonna quelques lignes, cacheta une enveloppe.

Il demanda par obligeance :

— Voulez-vous que je la jette dans une boîte, en partant ?

— Si vous voulez.

Et elle se leva, voulut lui montrer le nouveau meuble de son salon. Il pensait en la suivant qu'autrefois, seul avec elle, il lui eût embrassé les mains, et, par surprise, la nuque. Il n'en ressentait pas le désir, était bien calme, bien tranquille près d'elle. L'atmosphère nouvelle de cet appartement glaçait ses effusions. Il avait si bien la sensation que ce n'était plus le temps de ces gentils enfantillages, qu'il était un camarade comme Jacques,

comme Sauval, comme Labrosse, rien de plus ! Ainsi s'était fait naturellement ce qui lui eût semblé impossible un an auparavant.

Elle disait :

— Tout Louis XV ; c'est Labrosse qui m'a composé ça. Avez-vous idée du goût qu'a ce petit singe !

— Qu'est-ce qu'il devient ? interrogea-t-il, pour dire quelque chose.

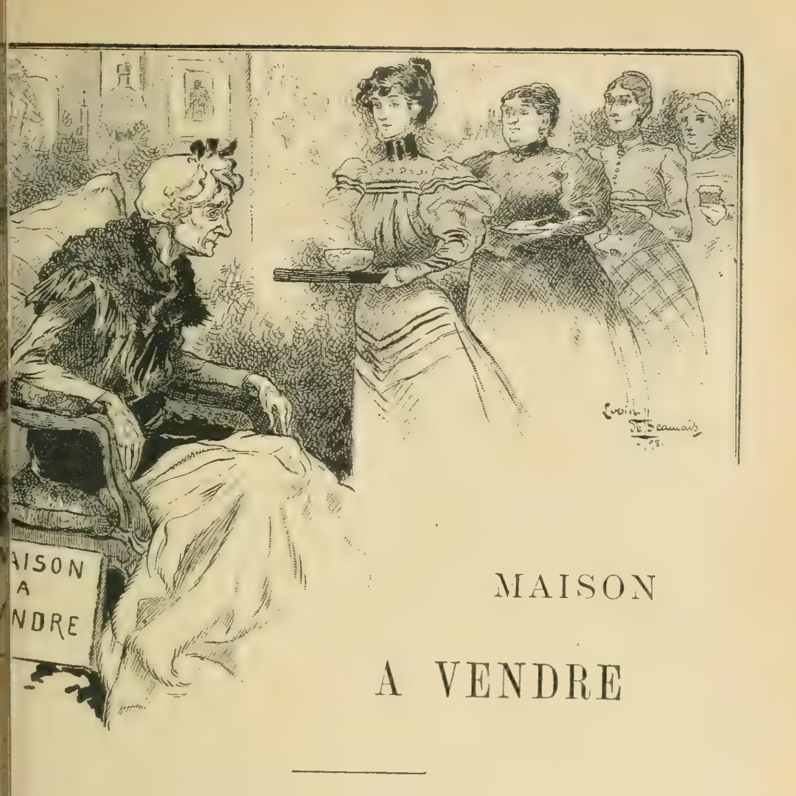
Elle se récria. Il ne savait pas ! Mais on venait de le décorer. Hein ! lui qui criait si fort qu'il n'accepterait jamais la croix, c'était drôle !

Ils se retrouvèrent dans l'antichambre. Il comprit qu'il était convenable de s'en aller. Il baisa sa petite main.

— N'allez pas rater votre train. Vous coucherez au clou. Hein, ils ne sont pas tendres ? Bon courage !

Il descendit, désillusionné et triste un peu. Et, en bas, comme il sortait de la maison, il reconnut le jeune homme de tout à l'heure, le petit amoureux qui guettait son départ. Il sourit. Comme c'était bien le Philippe de vingt ans ! Tout se renouvelait dans la vie. Maintenant rassuré, l'amoureux repartait ; il le suivit du regard, et tous deux, cherchant un bureau de poste, prirent le boulevard Haussmann. Devant le bureau, le jeune homme s'arrêta, poussa la porte, entra. Nul doute, il allait écrire à Thérèse. Semblable à lui encore par ce besoin d'écrire ! « Enfant ! enfant ! » pensa-t-il, sans amertume, avec une douceur apitoyée. C'était comme un frère plus jeune, en qui la petite graine d'amour venait de germer. Lui, c'était la moisson dernière ; l'automne avait passé, puis l'hiver ; à la saison nouvelle sans semence, le petit champ de son cœur restait stérile. « Enfant, redit-il, enfant ! » Et il ressentit une étrange et profonde mélancolie. Il eut un grand geste, autant pour s'étirer que pour se décider à partir. Que faisait-il là ? Il rebroussa chemin. Allons ! soldat, retourne à la gare, reprends déçu la route du quartier que tu n'aurais pas dû quitter. Le règlement est inflexible : que lui importent les élans de ton âme, et si le parfum grisant qui montait d'un passé cher t'a fait la tête trop faible aux tentations du retour ? Ton absence signalée vaut de la prison, quinze jours « de grosse », comme on dit à la caserne.

Louis de Robert.



MAISON

A VENDRE

Il n'y avait pas, dans tout Aubusson, une maison plus propre plus nette que celle de Mlle Lisbeth Mauduit.

Ce fut même ce culte de la propreté qui força la digne per-nne à mettre un jour sur sa porte l'écriteau : *Maison à vendre.* urbée sous le poids de l'âge, elle ne se sentait plus la force de ayer, épousseter, laver, frotter, astiquer comme par le passé s les coins et recoins d'une aussi spacieuse demeure. Et, nme elle n'aurait pu vivre dans un intérieur où la moindre lame parquet n'eût pas l'aspect d'un miroir, elle préféra se défaire n immeuble qu'elle ne pouvait plus entretenir.

Et le fait est que la pauvre vieille demoiselle commençait à se rber d'une inquiétante façon. Depuis le jour surtout où elle it mis sur sa porte le fatal écriteau, on eût dit que l'émoi d'une eille résolution l'avait brisée définitivement et mise au bord la tombe.

Ce fut M. Planchon, rentier, membre du conseil de fabrique, qui lui acheta sa maison.

Les conditions qu'elle lui proposa lui parurent si avantageuses qu'il les accepta sans débat.

Elle lui vendait son immeuble trente mille francs, payables en quinze ans, par annuités de deux mille francs, sans compter les intérêts. La vente ne serait définitive qu'après le payement de la dernière annuité, effectuée entre ses mains par lui ou l'un quelconque des signataires du contrat. Libre à lui de faire signer audit contrat tous ses héritiers directs, descendants et ascendants. Faute par l'un quelconque des signataires d'effectuer personnellement ce versement, la maison reviendrait de droit à Mlle Mauduit. — Par contre, si elle mourait avant quinze ans, fût-ce huit jours après la vente, la maison appartiendrait du coup à Planchon, sans qu'il eût ultérieurement à débourser un centime. — Seulement Mlle Mauduit se réservait jusqu'à sa mort les deux chambres du midi au premier étage...

« — Enfin une vente en forme d'assurance... Si ces conditions, Monsieur... »

La vieille demoiselle ne put achever sa phrase : une quinte de toux très violente venait de lui couper la parole, la secouant à l'étouffer. Elle devint si rouge que le pauvre Planchon trembla de la voir passer entre ses mains. Puis elle tomba en pâmoison, demeura un moment inerte, rouvrit les yeux et demanda :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— J'accepte ! s'écria l'excellent homme dans un élan d'enthousiasme qui contrastait avec sa prudence ordinaire.

— C'est bon ! je vais faire dire au notaire de passer chez moi pour préparer le contrat !

Planchon se retira, impatient de porter la bonne nouvelle à sa femme.

Après avoir mis tous les siens au courant des détails de l'affaire, il conclut en disant :

— Elle n'a plus que le souffle, la pauvre femme !... Et je crains bien qu'avant un an la maison ne nous appartienne !... Elle ne m'aura pas coûté cher !

Toute la famille signa l'acte d'acquisition, à savoir : Planchon père et Mme Planchon, de son petit nom Caroline, Planchon fils ou Joseph et Mme Joseph, M. et Mme Ancelin, parents de la jeune femme, et Mme veuve Letellier, sœur de M. Planchon.

Mlle Lisbeth était ce jour-là si faible qu'on ne put signer chez .e notaire, qui dut se transporter au domicile de la vendeuse. Au noment même de donner sa signature, la vieille demoiselle fut prise d'une quinte de toux, suivie de syncope, qui ne dura pas noins d'un quart d'heure. Les acquéreurs se regardaient, mortel-ement inquiets. Enfin, elle reprit ses sens et signa d'une main remblante. Tous poussèrent un soupir de soulagement. La mai-on était à eux !

Ils s'y installèrent sans tarder. Les appartements étaient pacieux et d'une distribution très commode, n'eût été l'enclave ormée par les deux belles chambres que s'était réservées au midi Mlle Lisbeth. L'installation fut laborieuse !... Caroline aurait bien oulu jouir du soleil, mais elle n'entendait pas être reléguée au econd étage !... C'était bon pour Mme Ancelin, la belle-mère de oseph ! Et puis, en s'installant au premier, on serait tout porté our prendre les chambres du midi, quand la pauvre Mlle Lisbeth en irait dans l'autre monde, ce qui ne tarderait guère, hélas !

M. et Mme Planchon choisirent donc, non sans un soupir, la oins mauvaise chambre au nord, laissant l'autre à Mme Letellier. es Ancelin et les Joseph se partagèrent le second étage.

La pauvre Mlle Lisbeth était si faible depuis le jour de la vente ue ses acquéreurs en furent attendris. Ils avaient tous très bon eur et, en la voyant si près du tombeau, par une sorte d'accord cite, ils résolurent de lui adoucir les derniers moments, autant l'il serait en leur pouvoir.

On fut pour elle aux petits soins : les jours de pot-au-feu, me Joseph lui apportait de bons bouillons afin de la réconforter. il y avait un poulet, Caroline lui en envoyait une aile. me Ancelin, qui était un cordon bleu, ne faisait pas un soufflé ns lui en destiner une part, et il n'était pas jusqu'à Mme Letellier ii, malgré sa sécheresse ordinaire, ne lui réservât un pot ou un cal de toutes les confitures, compotes et conserves dont elle nplissait les armoires.

Et tous ces braves gens se réjouissaient de voir que, grâce à nt de soins et de prévenances, ils prolongeaient la bonne eille. Chaque matin on s'enquérait de sa santé et, si elle avait uvaise mine, une tristesse se répandait dans toute la maison : 'auvre femme! disait Planchon, j'ai bien peur qu'un de ces tins nous ne trouvions plus personne !... » Et tous les sourcils froncaient ! Il y avait des larmes dans l'air !

Une nuit, Caroline fit observer à son mari qu'on n'entendait plus tousser Mlle Lisbeth. Il se leva, très inquiet, et écouta à la porte. Une respiration égale et douce lui arrivait distinctement. Il retourna vers sa femme et la rassura.

— Il n'y a pas à dire ; elle va mieux ! murmura celle-ci. C'est égal ! elle a de la chance d'avoir mis la main sur nous !

Le lendemain, elle eut une heureuse surprise : comme elle était au jardin, elle y vit descendre Mlle Lisbeth, plus fraîche que de coutume et se tenant aussi plus droit.

Le soir, elle oublia de lui envoyer l'aile du poulet.

Et toutes les mémoires s'oblitérèrent à ce point que peu à peu les bouillons, les soufflés et les conserves désapprirent le chemin des deux chambres du midi.

Leur habitante ne s'en portait pas plus mal. Au contraire, sa mine devenait meilleure, sa démarche plus alerte. Un an après la vente de sa maison, elle était redevenue toute droite.

— Parbleu, déclarait Caroline, ce n'est pas étonnant, avec ses chambres au midi ; moi je dépéris au nord !

Personne ne lui demandait plus des nouvelles de sa santé ; mais elle semblait se faire un plaisir d'en donner spontanément :

— Voyez comme je marche bien ! si cela ne tient pas du miracle ! Ce qui m'épuisait, voyez-vous, c'était l'entretien de ma maison ! Maintenant j'ai moins de fatigue et je dois vous rendre cette justice que vous me l'entretenez à merveille !

— Si vous croyez que c'est pour vous ! répondit un jour Mme Joseph.

Le soir, à table, la jeune femme dit à Planchon :

— Eh bien, vous savez, beau-père, c'est elle qui vous a roulé, la digne femme ! Elle vivra quinze ans, vous verrez ! et vous aurez payé 30,000 francs une maison qui en vaut 25,000 ! Et quand je dis 30,000 francs ! c'est 42,000 qu'il faut dire, en comptant les intérêts !

Le pauvre homme devint pâle. Avoir été roulé, lui Planchon !

Il grommela pour toute réponse :

— Fiez-vous donc aux apparences !

Le dîner s'acheva tristement dans un silence découragé.

Le lendemain, à l'aube, les Planchon furent éveillés par des gémissements. Le mari sauta à bas du lit :

— C'est un râle ! s'écria-t-il.

Sa femme le regarda fixement :

— Est-ce que cette pauvre Mlle Lisbeth ?...

— Je vais voir !

Il sortit de la chambre. Bientôt sa voix retentit :

— Ah ! ma pauvre sœur ! ma pauvre sœur !

En effet, Mme Letellier agonisait.

A midi elle était morte.

Mlle Lisbeth offrit ses menus services qu'on n'osa trop refuser ; ce fut elle qui apporta le buis pour l'eau bénite.

Mais toute la famille la regardait aller et venir avec une sorte de rancune sourde, de colère inavouée.

Le jour de l'enterrement, Planchon dit à sa femme :

— Enfin, si ma pauvre sœur avait eu une chambre au midi, elle ne serait probablement pas partie si vite ! Et franchement la mort aurait mieux fait de prendre un être inutile qui n'a personne à aimer !

Dès ce jour, ce fut la guerre ouverte. On la haïssait, cette oubliée de la mort qui avait volé à la pauvre Mme Letellier ses derniers rayons de soleil !

La plus implacable était Mme Joseph ; elle s'exprimait sur le compte de cette *voleuse d'années* avec toute l'ardeur de la jeunesse ; elle l'appelait volontiers : *le squelette récalcitrant* ou *l'échappée des pompes funèbres*.

Trois ans après le décès de Mme Letellier, Mlle Lisbeth était plus vaillante que jamais.

— Voilà six mille quatre cents francs que je lui paye ! dit un soir Planchon.

— Pour moisir au nord ! glapit sa femme, qui justement remontait se coucher.

Et, furieuse de rentrer dans sa glacière, elle donna un grand coup de pied rageur dans la porte en face !

Comme un écho de ce coup de pied, un bruit sourd se fit entendre au bas de l'escalier.

C'était Joseph qui se trouvait mal, pour la troisième fois depuis un mois. On s'empressa autour de lui, et la syncope dura peu ; mais le surlendemain il se leva tout brisé.

Il ne retrouva plus ses forces. Une maladie de consomption qui le menaçait depuis longtemps venait de se déclarer très nettement. On eut beau le soigner, lui donner des fortifiants, il déclina de jour en jour.

En voyant dépérir son fils, Caroline avait des révoltes qu'elle

ne pouvait maîtriser. A la vue de la vieille fille maintenant si vivante, elle soupirait :

— Dieu n'est pas juste !

— Il s'est trompé de porte ! murmura Joseph un soir.

Et il rendit le dernier soupir.

Quand, le lendemain, Mlle Lisbeth entra dans la chambre mortuaire, apportant du buis bénit, Mme Planchon se leva toute convulsée et cria d'une voix stridente :

— Ah ! qu'on nous laisse en famille !

Et M. Ancelin, qui se tenait sur la porte, ajouta d'un accent profond :

— Ce n'est pas le moment, mademoiselle !

Mlle Lisbeth Mauduit ne se montra plus jusqu'à l'enterrement.

La pauvre mère était brisée. Le coup qu'elle avait reçu lui avait été si rude qu'elle s'affaiblit rapidement.

— Si seulement elle avait du soleil ! rugissait Planchon en jetant des regards désespérés vers les deux chambres du midi.

Ses rugissements n'empêchèrent point la pauvre femme de s'éteindre, précisément le soir du payement de la cinquième annuité.

Mlle Lisbeth n'apporta pas de buis cette fois ; mais le lendemain de l'enterrement, on trouva sur la tombe une couronne portant ces mots : « Dieu réunit ceux qui s'aiment. »

Deux années se passèrent sans incident notable. Mlle Lisbeth ne vieillissait pas. Planchon se cassait au contraire et les Ancelin semblaient languir, leur fille se flétrissait.

La haine des quatre survivants de la famille se donnait libre carrière ; pour rien, pour une porte ouverte, Mme Joseph criait dans les couloirs :

— C'est un fléau que cette vieille-là !

Mlle Lisbeth sortait de chez elle et disait d'une voix enjouée :

— Vous m'appelez, ma chère enfant ?

— Non ! elle appelle le choléra ! grognait Planchon.

Le choléra ne vint pas, mais une grippe infectieuse qui emporta dans la même nuit M. et Mme Ancelin.

Cette fois encore, au cimetière, le lendemain des obsèques, on trouva une couronne portant ces mots : « Dieu rappelle ses élus. »

Quand Planchon se retrouva face à face avec sa belle-fille, tous deux poussèrent un rugissement où la douleur avait moins de part que la colère.

Il fallait mettre en ordre la chambre déserte des Ancelin. Le eau-père aida sa bru.

Mlle Lisbeth était allée faire un tour.

Ils l'entendirent qui rentrait en disant :

— Je suis en nage!

Alors l'idée leur vint d'aérer la maison, et ils ouvrirent toutes es fenêtres.

— Prenez garde, mon enfant! ce courant d'air est dangereux! it la bonne demoiselle en passant près de Mme Joseph.

Celle-ci s'alita le soir même : elle avait une pleurésie.

On la sauva momentanément, mais sans lui rendre la santé. lle traîna deux ans encore, puis s'éteignit tout à coup :

— Je suis sûre, dit-elle en mourant, qu'elle a commandé la ouronne!

La couronne, déposée au cimetière, ne porta cette fois qu'un ot : « Espérez! »

En la voyant, Planchon fut pris d'un tremblement convulsif.

Ce tremblement dura cinq ans! Cinq ans qu'il passa au nord, nviant les chambres du midi et se livrant à des accès de rage ui aggravaient son ataxie.

Chaque année, lors du payement des annuités, il avait des rises terribles au sortir desquelles il apparaissait plus profon-ément atteint et plus courbé vers la tombe.

A la fin de la quatrième année, il ne quittait plus son fauteuil. e fut Mlle Lisbeth qui entra chez lui le jour de l'échéance, pro-rette, pimpante, l'œil très vif.

Il en eut une attaque qui le laissa paralysé.

Alors elle vint le visiter chaque matin, lui apportant des bouil-ons, de la crème, des petites douceurs!...

Il la dévorait des yeux! Toute l'expression de son visage trahis-ait une terreur sourde, inexpliquée, terreur de fou ou d'enfant.

Elle lui parlait cependant d'une voix douce et lui disait de onnes paroles :

— Courage! il faut prendre patience!

Au bout de cinq ans, le jour de la quatorzième échéance, elle ntra vivement chez lui, gaie, alerte, rajeunie :

— C'est encore moi, lui dit-elle. Je viens toucher mon nnuité!... deux mille deux cents francs, c'est bien cela! ce qui it jusqu'à ce jour trente-neuf mille neuf cents francs. Encore ux mille deux cents francs et la maison est à vous!

Planchon la regarda fixement et demeura immobile.

On le toucha : il était mort.

Mlle Lisbeth ne laissa à personne le soin de lui faire la dernière toilette. Elle alla elle-même à l'église chercher l'eau bénite et ce fut elle qui, avec du buis de son jardin, en secoua les premières gouttes sur le front du trépassé.

La dernière couronne qu'elle déposa sur la tombe de la famille portait ce mot : « Réunis! »

Le lendemain, sur la porte de la maison, qui était redevenue sienne, se balançait au souffle du vent l'écriteau :

Maison à vendre.

Pierre BARBIER.



LE CAPITAINE SATAN[1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite.)

XXI

— En route ! cria le veilleur aux premiers rayons du jour.

Les baladins se levèrent ; en un clin d'œil le chariot fut chargé de tout le matériel de campement.

Castillan, souffrant encore de la violente contusion qu'il avait reçue, monta pourtant à cheval sans trop de peine, et toute la troupe s'éloigna dans la direction d'Orléans.

Ben-Joël et Rinaldo partirent quelques instants après.

Le clerc était loin de se douter de leur présence. Malgré ses premiers soupçons, il les croyait encore à Étampes et attribuait l'attaque de la nuit précédente à quelques vulgaires malfaiteurs.

Aux portes d'Orléans, Sulpice prit congé de ses nouveaux amis qui, s'arrêtant dans une misérable auberge des faubourgs, indiquèrent à leur compagnon de route, comme un gîte plus digne de lui, l'hôtellerie des *Armes de France*, où le piteux état de leur bourse leur interdisait de l'accompagner.

Le clerc mit discrètement quelques pistoles dans la main du chef de la troupe pour le remercier de ses bons offices et se dirigea vers la grande place où brillait l'enseigne des *Armes de France*.

Les baladins étaient à peine installés dans leur misérable taudis, lorsque Ben-Joël y arriva.

Le bohème était seul. Il avait prudemment conseillé à Rinaldo de se tenir à l'écart, se promettant de disparaître à son tour, dès qu'il aurait assuré l'exécution de son idée.

En pénétrant dans la taverne, il aperçut l'hôte en train de dresser une longue table destinée sans doute aux voyageurs.

— Maître, lui dit Ben-Joël sans préambule, connaissez-vous les gens arrivés tout à l'heure ?

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 12 Mars.

— Si je les connais! s'écria le tavernier. Voilà dix ans qu'ils fréquentent ma maison. Ils viennent toujours pour les fêtes.

— En ce cas, vous n'ignorez pas le nom de Marotte.

— La danseuse! Oh! les beaux yeux qu'elle a, Monsieur!

— Vous la connaissez bien. Où est-elle pour le présent?

— Dans sa chambre. Vous voulez lui parler?

— C'est probable. Où prenez-vous cette chambre, s'il vous plaît?

— Mais, Monsieur, qui êtes-vous pour demander si cavalièrement à pénétrer chez Mlle Marotte?

— Ne craignez rien, brave homme, je suis de ses amis et n'en veux point d'ailleurs à sa vertu, que je connais... de longue date.

Au mot de vertu prononcé par le bohème, le tavernier cligna de l'œil d'un air malin, de manière à laisser comprendre qu'il savait à quoi s'en tenir sur le tempérament moral de sa pensionnaire.

— Au premier étage, la porte à droite, indiqua-t-il ensuite, jugeant inutile de présenter de nouvelles objections.

Ben-Joël franchit deux à deux les marches de l'escalier, et, guidé par une voix de femme, il arriva devant la porte de Marotte.

La jeune femme était à sa toilette, et tout en lustrant ses cheveux noirs, elle chantait sans se soucier de la susceptibilité des voisins, à qui ses rimes légères pouvaient causer un certain émoi.

Au premier coup d'œil, il était facile de la reconnaître pour une enfant de la race bohème.

Elle était brune et ses grands yeux noirs fascinateurs, ses lèvres sensuelles, rouges comme du sang, ses narines frémissantes, disaient assez son origine.

Son corps souple et prodigue de ses beautés se drapait dans une tunique de laine, sous laquelle elle abritait un léger costume de ballerine.

C'était, en somme, une séduisante créature, et, si elle ne possédait pas la beauté grave, sculpturale, de Zilla, elle offrait en revanche tout le charme irrésistible d'un fruit savoureux qui se penche de lui-même vers la main prête à le cueillir.

Sa folle humeur lui avait fait donner le surnom de Marotte.

Ben-Joël la connaissait pour une fille de sa tribu, et longtemps elle avait fait partie avec lui d'une troupe de comédiens nomades.

Après l'avoir examinée un instant du seuil de la chambre, le bohème se décida à entrer.

Au bruit, Marotte se retourna, et joyeusement :

— Toi ici ? s'écria-t-elle.

— Moi-même, mais chut ! ne prononce pas mon nom.

— Des mystères ? D'où viens-tu ? Où est Zilla ? Depuis deux ans, je n'ai plus eu de vos nouvelles.

— Je te parlerai de nous. Pour le moment, il s'agit d'autre chose, et si tu es d'humeur assez raisonnable pour m'entendre sans m'interrompre, je vais te dire ce que je veux.

— Attends. Je finis.

Tandis que Marotte achevait sa coiffure, Ben-Joël ferma soigneusement la porte, sonda les murs pour s'assurer de leur discrétion, et vint s'asseoir sur un escabeau près de la fenêtre.

— Là ! fit la danseuse en jetant un coup d'œil satisfait au fragment de miroir qui lui renvoyait sa souriante image, tu peux parler, maintenant, je suis tout oreilles.

L'entretien de Ben-Joël et de Marotte dura plus d'une heure.

Au bout de ce temps, l'aventurier sortit de la chambre avec l'air épanoui d'un homme qui vient de mener à bonne fin une négociation difficile.

— A ce soir, dit-il à la jeune femme en la quittant. Et surtout, n'oublie pas le signal.

— Sois tranquille, et laisse-moi, si tu veux que je puisse arriver à temps.

Ben-Joël s'éclipsa discrètement et s'en alla retrouver Rinaldo, tandis que Marotte, au lieu de s'asseoir à la table préparée pour ses camarades, se disposait à quitter à son tour l'auberge.

Avant de partir, elle s'entretint pendant quelques minutes avec le chef de la troupe ; puis, la tête couverte d'une cape qui dérobait presque entièrement ses traits, et portant à la main un paquet de hardes, elle se dirigea vers l'hôtellerie des *Armes de France*, où, comme on le sait, Castillan était descendu.

A la porte de l'hôtellerie, un valet était en train de seller un cheval que Marotte reconnut vite pour celui de Sulpice.

La bête, restaurée par un repos de deux heures, portait cependant encore les traces d'une fatigue récente.

Ses sabots gardaient l'empreinte de la boue des chemins, et ses poils, parfaitement séchés, se collaient par plaques luisantes sur sa croupe.

— Belle bête ! fit Marotte, en flattant l'animal de la main.

— Jolie fille ! riposta le valet en caressant du regard les traits de la ballerine.

— C'est là un équipage de prince, reprit cette dernière, sans relever la galanterie du valet.

— Et robuste, allez ! ajouta le palefrenier, désireux d'entretenir la conversation. Ça a fait je ne sais combien de lieues, ce matin, et ça va coucher à Romorantin.

Marotte poussa un soupir.

— J'y vais à pied, moi ! murmura-t-elle.

— A pied, mais c'est douze lieues, ma belle !

— Je le sais bien. Peut-être rencontrerai-je quelque bonne âme qui m'offrira une place dans sa charrette.

Et la bohémienne poursuivit son chemin, d'un pas rapide, comme si elle avait hâte de regagner le temps perdu à cet échange de paroles.

Elle passa les portes d'Orléans, sans ralentir son allure, et se trouva sur la route de Romorantin.

Il ne faut pas omettre de dire ici qu'en quittant la grande place d'Orléans, Marotte avait coudoyé un homme arrêté distraitement à l'angle d'une rue et lui avait jeté un mot à voix basse.

Cet homme était Ben-Joël.

La danseuse était à plus d'une lieue de la ville, lorsque Castillan se décida à partir.

Trois heures venaient de sonner : le clerc comptait atteindre Romorantin vers le coucher du soleil.

— J'espère, se disait-il tout en cheminant, que me voilà quitte maintenant des aventures désagréables. Un duel et un coup de pistolet, c'est assez payer, je crois, ma tranquillité future.

Le secrétaire, de la main, tâta son pourpoint et sentit se froisser sous ses doigts la lettre enfermée dans la doublure, cette lettre que, depuis vingt-quatre heures, il défendait, sans s'en douter, contre d'invisibles ennemis.

Cette constatation faite, Castillan, dégagé de tout souci, laissa son cheval le conduire à son gré, et, profitant d'une longue montée que la bête était obligée de faire au pas, il tira ses tablettes et se mit en tête de parfaire un sonnet commencé avant son départ de Paris.

Comme il s'escrimait du poinçon et égarait son esprit à la

poursuite d'une rime fugitive, une voix cristalline le salua par son nom.

Il détourna la tête et aperçut, assise sur le talus de la route, la belle fille qu'il n'eut pas de peine à reconnaître pour l'avoir vue la veille à ses côtés, auprès du feu des baladins.

Marotte avait rejeté son capuchon sur ses épaules, et sa tête se détachait en pleine lumière ; ses petits pieds, gris de poussière, étaient croisés l'un sur l'autre dans le gazon, et toute son attitude accusait une fatigue traduite de la plus séduisante façon par sa pose languissante.

Castillan s'arrêta, en reconnaissant la ballerine.

— Bonjour, Monsieur Castillan, répéta Marotte avec un joli signe de tête, corroboré d'un sourire.

— Comment vous rencontré-je ici, ma belle enfant ! demanda le clerc étonné. Vous avez donc quitté le seigneur Aracan ? C'est ainsi, je crois, que se nomme votre patron.

— Précisément. Eh bien, oui, je l'ai quitté. C'est un vieil égoïste. Ne prétendait-il pas réduire ma part, à son profit, dans les bénéfices que nous devions réaliser à Orléans ?

— Alors ?

— Alors, comme j'ai la tête vive et la langue peu discrète, je l'ai appelé grippe-sou et je lui ai jeté mon tambourin à la figure.

— De sorte que vous voilà sans ressources ?

— Pas absolument. Je suis prête à figurer honorablement dans une autre troupe, et, au besoin, je puis vivre seule, ayant avec moi tout ce qu'il faut pour me tirer d'embarras : mes castagnettes et mon habit de ballet.

— Vous êtes philosophe, à ce que je vois.

Marotte se reprit à sourire.

— Il faut bien l'être. Quand on n'est rien, qu'on ne tient à rien et qu'on va on ne sait où, pour y arriver on ne sait quand, comment voulez-vous qu'on s'arrête aux petites misères de la vie ?

— Diable ! C'est avouer que vous voilà tout à fait déroutée et que votre but est bien incertain !

— Pas autant que vous le croyez. De ce pas, je me rends à Romorantin et peut-être à Loches.

— Ah ! fit Castillan, avec un regard où se peignait une évidente satisfaction.

— Dans l'une de ces deux villes doit se trouver une compagnie

de comédiens et de danseurs qui ne refuseront pas de m'engager, car mon nom est connu, ne vous en déplaise !

— C'est Marotte qu'on vous appelle, n'est-ce pas ?

— Pour vous servir, Monsieur Castillan.

— Et vous comptez gagner à pied Romorantin ?

— Sans doute, puisque je n'ai pas le moyen d'aller en carrosse.

— Eh bien, charmante Marotte, il ne sera pas dit qu'un galant homme a laissé un si rude travail à faire à vos petits pieds. Nous allons, s'il vous plaît, cheminer de compagnie. Voici d'ailleurs une bonne occasion de vous rendre les soins que vous m'avez donnés la nuit dernière.

— Je ne demanderais pas mieux que d'accepter votre offre, mais comment faire ? risqua Marotte, intérieurement ravie de la tournure que prenaient les choses.

— C'est bien simple. Je ne puis vous offrir mon cheval et vous suivre à pied, car j'ai besoin de voyager vite. Mais ma monture est assez robuste pour nous porter tous les deux, si vous y consentez.

— De grand cœur, mon gentilhomme. Je n'aurai jamais aussi agréablement voyagé.

— Venez donc.

Castillan sauta lestement à terre, prit des mains de Marotte, qui, tout en discourant, s'était approchée de lui, le mince paquet dont elle était chargée, l'aplatit comme un coussin et l'attacha sur la croupe du cheval.

— C'est parfait, dit Marotte. Je serai là comme une reine. Il s'agit seulement d'escalader votre destrier, qui est haut comme une cathédrale. Il va falloir que vous me portiez.

— Ce sera facile ; votre main, ma belle ?

Au lieu de tendre simplement sa main, Marotte jeta sans façon ses deux bras autour du cou de Castillan, et le clerc sentit l'haleine tiède et parfumée de la ballerine caresser son visage, en même temps qu'un regard velouté, glissant à travers les cils à demi-clos de la belle, le pénétrait jusqu'à l'âme.

Malgré son trouble, Castillan enleva Marotte, comme s'il se fût agi d'une plume, et l'assit sur le coussin préparé pour elle.

Tandis que l'aventurière ramassait les rênes, le clerc eut le temps de revenir de son émoi.

— Maladroit que je suis, fit-il ensuite ; je n'ai pas songé que j'aurais dû me mettre en selle le premier. Comment vais-je faire maintenant ?

— Faut-il que je descende? fit la charmeresse, tendant de nouveau les bras vers son cavalier.

— Non! attendez, je saurai bien vous épargner cette peine.

Castillan saisit la crinière de son cheval de la main droite, du côté du montoir, et, tournant ainsi le dos à l'animal, il s'enleva d'un bond, sans toucher l'étrier et retomba assis sur la selle.

Après quoi il fit prestement passer sa jambe droite par-dessus le cou du cheval et se trouva dans la position normale.

— Voilà! dit-il à Marotte. Tenez-moi bien, s'il vous plaît, et ne craignez point de trop serrer, car nous allons marcher bon train.

Cette recommandation était superflue.

Castillan n'avait pas achevé de la formuler que déjà, il avait autour du corps les bras de Marotte, vivante ceinture qui se serrait sur sa poitrine.

La situation était dangereuse pour le cœur assez inflammable du jeune clerc.

Faire une dizaine de lieues ainsi, sentir à son oreille et sur son cou le souffle doux de la jeune femme, et par-dessus tout avoir la conscience instinctive de la fragilité de cette vertu vagabonde, c'était, il faut l'avouer, une tentation un peu bien forte pour le stoïcisme douteux de Castillan.

— Pourquoi pas? se dit-il après de longues réflexions que nous n'entreprendrons point d'analyser.

— A quoi songez-vous? lui jeta presqu'en même temps la voix enjouée de Marotte. Seriez-vous triste, Seigneur.

— Triste? non pas, se hâta de répondre le clerc, ce serait vous faire injure.

— Vous êtes galant. N'est-ce pas que cette façon de voyager est charmante? La course, l'air, le soleil, tout cela réjouit l'âme et vous remplit de je ne sais quelle douce émotion. On se sent heureux de vivre, et l'on voudrait courir comme cela pendant de longues heures.

Les mains de Marotte se serrèrent un peu plus sur la poitrine de Castillan, en même temps qu'elles remontaient jusqu'à deux ou trois pouces de ses lèvres.

Le clerc n'y résista pas, et au risque de prendre le torticolis il fit un effort pour baisser la tête et baisa furtivement les jolis doigts croisés presque sur la ganse de son col.

— Eh! que faites-vous donc? murmura Marotte, en agitant les mains, comme pour châtier l'impudence du clerc.

— Dame! fit ce dernier, que voulez-vous? on trouve une jolie main à sa portée; on y rafraîchit ses lèvres. Quoi de plus naturel?

— Vous abusez de vos avantages, mon gentilhomme. Si vous ne me promettez pas d'être discret, je vais me passer de votre appui, au risque de choir sur le chemin.

— Gardez-vous en bien. Je jure d'être sage.

En dépit de ses protestations, Castillan ne résista pas au plaisir de récidiver.

— Allons, dit Marotte, vous êtes incorrigible. Puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir raison de vous, il faut agir comme on fait avec les enfants, à qui on donne ce qu'ils cherchent à prendre, afin de leur en faire passer la fantaisie.

En même temps, la main droite de Marotte se haussa jusqu'aux lèvres de Castillan, qui la couvrit follement de baisers.

Puis, non content de cette première conquête et sentant voltiger près de sa joue les boucles brunes de Marotte, il retourna brusquement la tête et lança ses lèvres à tout hasard, au jugé, comme dirait un chasseur.

Ce baiser à l'aveuglette effleura le coin de la lèvre de la ballerine, qui se rejeta en arrière, en s'écriant :

— Ah! ah! monsieur le traître, c'est ainsi que vous reconnaissez mes bontés? Alors, vous allez tout perdre, pour vous apprendre à vouloir tout gagner.

Et de nouveau les bras de Marotte descendirent du poste élevé qu'ils occupaient et se rejoignirent sur le buffle de Castillan, à égale distance de la ceinture et du col.

— Voyons, dit le clerc, vous êtes charmante, pourquoi vouloir ne l'être qu'à demi? Avouez que la route serait bien monotone, si on ne l'émaillait de quelques doux passe-temps. Si je vous disais que je suis devenu tout à coup grandement épris de votre charmante personne, que me répondriez-vous bien?

— Je vous répondrais que vous êtes fort mal venu à vouloir tromper une pauvre fille, car j'ai de l'expérience, Monsieur, quoique je sois restée sage.

Cela fut dit d'un ton ingénu. Mais Castillan avait déjà fait trop de chemin dans cette aventure pour prendre le change à ces paroles, démenties par le trouble savamment joué de l'aventurière.

— Ah! Marotte de mon cœur, s'écria-t-il, si je ne vous tournais

malencontreusement le dos, ou si j'avais deux yeux derrière la tête, comme vous verriez bien que je vous aime!

— Je n'ai que faire de vos regards, monsieur le marjolet. Gardez-les pour d'autres, s'il vous plaît.

— Maudite situation, grommela le clerc. Dire que vous êtes là, tout près de moi, et que je ne puis vous voir, m'enivrer de votre beauté, me...

— Vous perdez votre éloquence, Seigneur Castillan. Si vous avez envie de me voir en face, d'ailleurs, vous allez goûter ce plaisir sans que votre admiration me fasse courir aucun risque, car j'aperçois au bout de la plaine le clocher de Romorantin, et je m'en vais vous quitter là.

— Ah! corbleu, c'est ce qu'il faudra voir, lança le clerc, qui avait décidément perdu toute réserve. Je m'arrête à Romorantin, moi aussi, et je veux, la belle, que nous y soupions en tête-à-tête.

— Décidément, il est à moi, pensa la ballerine, satisfaite de son triomphe facile.



Le bras de Castillan était déjà enlacé autour de sa taille.

Puis, tout haut :

— Un souper peut n'être pas dangereux, quand on prend des précautions, répondit-elle; nous verrons à apprécier votre offre lorsque nous aurons mis pied à terre.

— Je la tiens, dit Castillan, reproduisant sans s'en douter la réflexion de Marotte.

Le clerc ne croyait point aller contre les intentions de son maître, en oubliant ainsi, dans une aventure galante, les graves préoccupations qui avaient été la cause de son voyage.

Ces quelques heures dont il allait disposer lui appartenaient en toute conscience, pensait-il, puisqu'il ne pouvait repartir que le lendemain pour Loches, et que, par conséquent, aucun scrupule touchant sa mission ne lui faisait obstacle en la présente circonstance.

Nul soupçon ne lui vint, d'ailleurs. Il avait pu se défier d'Esteban et de ses deux compagnons, gens d'allures particulièrement suspectes, mais comment mettre en doute la parfaite innocence d'une jolie fille rencontrée par hasard, et qu'aucun intérêt ne rattachait à lui ?

Le clerc s'abandonna donc franchement à ses inspirations, mit son cheval au galop et franchit, en moins de dix minutes, la distance qui le séparait des premières maisons de Romorantin.

XXII

Celle que Castillan aperçut tout d'abord était précisément une taverne, postée là comme pour offrir au voyageur entrant dans la ville une riante bienvenue.

L'aspect en était gai et invitant; un rameau vert se balançait au-dessus de la porte, et sur le seuil apparaissait une servante mafflue, appétissant échantillon de la gent romorantine.

De toutes les auberges que Castillan avait successivement visitées depuis Paris, celle-là lui sembla la plus honnête et la mieux tenue, peut-être parce qu'il la rencontrait au moment même où il aspirait après un gîte pour abriter ses galantes équipées.

Il arrêta son cheval, juste sous le rameau qui servait d'enseigne à la taverne, mit pied à terre et reçut Marotte au saut de la selle, de crainte qu'elle tentât de lui échapper.

— Ce logis vous semble-t-il convenable, ma belle, lui demanda-t-il alors, et me ferez-vous l'honneur d'y souper avec moi ?

Marotte fit mine de réfléchir gravement, puis tout à coup :

— Va pour souper, sourit-elle. Vous êtes un brave garçon, je crois, et l'on peut se risquer en votre compagnie. D'ailleurs, ajouta-t-elle, avec un gai mouvement de tête, je ne crains pas de me compromettre, moi. Il est convenu qu'on ne croit pas à notre vertu, à nous autres.

— Nous voici donc rassurés, conclut Castillan, qui sentait peu à peu s'affirmer sa victoire. Ne songeons plus qu'à commander un festin délicat et à faire honneur aux vins de notre hôte, si sa cave est bonne.

Pendant que le clerc faisait mettre son cheval à l'écurie et veillait lui-même à ce qu'il eût sa ration abondante, Marotte

amassa un fragment de tuile rouge tombé du toit et s'en servit our tracer sur le mur extérieur de l'auberge, sans être vue de la ervante, un signe très apparent, lequel présentait la forme d'un iangle, traversé par une flèche, dont la pointe se dirigeait vers toit de la maison.

Lorsque Castillan entra dans l'auberge, il trouva Marotte assise ans un coin de la salle, devant une table sur laquelle elle repasait de la paume de la main les hardes fripées dont se composait on bagage.

— Ma fille, dit le clerc, s'adressant à la grosse servante, quoiqu'il oit encore grand jour et que l'heure de souper ne soit pas préciément venue, il faut mettre les broches en train et nous montrer otre savoir. Dans combien de temps pourrons-nous bien nous sseoir à table?

— A la nuit, c'est-à-dire dans une heure.

— Parfait! Rien n'est plus gai qu'un repas aux lumières. La eur des flambeaux fait briller les cristaux, le vin et les beaux eux d'un éclat superlatif. Qu'en pensez-vous, Marotte, ma mie?

— Je pense que voilà bien des façons pour un souper de voyaeurs.

— Laissez-moi faire. Ah ! ma fille, s'interrompit-il pour ttraper par le bras la servante qui s'en allait, vous nous serrez dans ma chambre, je vous prie. Au fait, où est-elle, ma iambre ?

— Je vas vous conduire, not' Monsieur, fit la maritorne.

— Donnez-moi aussi quelque chambrette, réclama Marotte. Je eux faire un bout de toilette, afin d'honorer mon hôte.

Le clerc et la danseuse échangèrent un sourire et une révénce et se séparèrent en attendant l'heure du souper.

La cuisine était en feu, les casseroles chantaient sur le fourau, et des parfums qui promettaient merveilles emplissaient uberge, lorsque deux hommes, à l'allure circonspecte, arrivènt devant la maison.

L'un d'eux remarqua aussitôt le signe rouge tracé par Marotte que frappaient les derniers rayons du couchant.

— Ils sont là, dit-il à voix basse à son compagnon. Allons, tte fois, je crois que nous sommes à bout de peine.

Et tous deux, retournant en arrière sans avoir été aperçus, se robèrent à l'abri d'un mur ruiné qui avoisinait la route à quelie distance de l'auberge.

Peu d'instants après, quand le crépuscule étendit son voile grisâtre sur la campagne, l'un de ces hommes se hasarda à lever la tête, regarda vers l'auberge et fit entendre un cri pareil à l'appel de la chouette aux premières heures du soir.

Une fenêtre de la taverne s'ouvrit, la silhouette de Marotte se dessina vaguement dans le cadre de la baie.

La ballerine fit un signe de la main dans la direction des deux hommes, la croisée se referma, et tout retomba dans le silence.

Marotte venait de terminer sa toilette, lorsque la servante frappa à la porte, en même temps qu'elle disait :

— Not' Maîtresse, v'là la soupe qui fume, faut venir.

— J'y vais, répondit la bohémienne, en jetant un dernier coup d'œil à son miroir pour s'assurer que son arsenal de séduction était au complet.

Et, suivant la servante, elle entra, radieuse, dans la chambre où le souper était servi et où l'attendait Castillan avec une impatience mal contenue.

Marotte portait toujours cette longue tunique qui recouvrait son costume de ballerine, et les soins qu'elle avait donnés à sa toilette se trahissaient simplement dans l'arrangement de ses beaux cheveux, crespelés autour des tempes et retenus par un diadème de sequins.

— A table, ma charmante, s'écria le clerc, en se précipitant à la rencontre de son invitée, qu'il prit par la main et conduisit jusqu'à son siège.

Castillan s'assit ensuite en face d'elle, et le souper commença. Les deux voyageurs avaient faim. Ils oublièrent donc ou plutôt ils suspendirent momentanément leurs préoccupations, pour faire largement honneur aux mets de la cuisinière romorantine.

Vers le milieu du repas, lorsque apparurent deux perdrix flanquées de mauviettes rôties, l'œil de Castillan, émerillonné déjà par d'assez copieuses libations, se leva vers sa partenaire et lui décocha un regard plein d'une ardente éloquence.

Le clerc avait pensé sans doute que le moment était venu de reprendre ses attaques.

En cela, Castillan était d'accord avec certaine philosophie, qui prétend que le cœur est soumis à l'influence de l'estomac et qu'une chère délicate est le meilleur prolégomène des entreprises galantes.

Aussi, n'avait-il rien négligé pour faire tomber Marotte dans le éché mignon de gourmandise.

La belle semblait entrer parfaitement dans les vues de son amhitryon ; elle grignotait à belles dents et buvait à pleines lèvres.

Toutefois, tandis que Castillan s'animait de minute en minute, lle semblait ne rien perdre de son sang-froid, et un sourire graieusement malin relevait les coins de sa bouche.

— Ne vous semble-t-il pas, ma chère Marotte, dit Castillan près avoir congédié la servante qui venait de placer sur la table, vec le dessert, une bouteille de vin couleur de topaze, ne vous emble-t-il pas que nous sommes bien loin l'un de l'autre ?

— Bien loin ? se récria Marotte. Vous plaisantez. La table est troite, et je sens, Dieu me pardonne, votre genou qui presse le nien.

— Oui, mais il y a la table, et, si étroite qu'elle soit, c'est une arrière. Souffrez donc que je manœuvre d'autre sorte.

En même temps Castillan enleva sa chaise et vint se ranger à ôté de Marotte.

Cette dernière fit mine de se reculer, mais le bras de Castillan ait déjà enlacé autour de sa taille, et il essayait de placer un aiser sur la jolie main qui le repoussait.

— Fou que vous êtes, lui dit Marotte en éclatant de rire, pouruoi chercher à prendre ce que...

Elle s'arrêta, et ses yeux fascinateurs enveloppèrent Castillan un regard bien fait pour le rendre réellement fou.

— Achevez, dit le clerc haletant... A prendre ?...

— Ce qu'on veut bien vous donner.

Et, saisissant la tête de Castillan entre ses mains, Marotte attira vers elle et se laissa embrasser de bonne grâce.

— Ah ! Marotte ! tu m'aimes ! s'écria le clerc, en tombant à s genoux.

— Vous vous en apercevez seulement, mauvais garçon ? — - Croyez-vous, de bonne foi, que j'aurais consenti à vous suivre, souper avec vous, si vous aviez été un voyageur vulgaire ? ieu ! que les hommes sont aveugles !

— Dieu ! que les femmes sont charmantes ! s'écria Castillan, dieux et baisant les beaux cheveux de Marotte.

Bientôt la bohémienne sembla secouer l'espèce de langueur qui accablait et, montrant à Castillan la bouteille pleine et le dessert tact :

— Ami, dit-elle, maintenant que vous avez mon aveu, vous ne craignez plus que je vous échappe? Eh bien, achevons notre souper, et buvons à nos amours. Notre bonheur n'y perdra rien, j'imagine.

— Buvons! fit Castillan tout à fait séduit. Et parbleu, que je m'enivre, peu importe? Ne m'as-tu pas déjà grisé avec tes regards, avec ton sourire, avec ta douce voix? Tu es un démon, je crois, mais un démon qui tient les clefs du Paradis.

— Pour que je vous inspire un tel enthousiasme, il faut vraiment que vous me voyiez avec des yeux bien épris. Eh! que serait-ce, bon Dieu! si j'avais cherché à vous séduire?

— Ne cherche pas : je suis incendié, ma chère, que pourrais-tu faire de plus?

— Vous plaît-il que je chante pour égayer votre dessert ou que je danse une séguedille?

— Danser, l'idée est charmante! Avec cette robe qui vous donne l'air d'une nonne?

— Oh! non, dit Marotte. Oubliez-vous que je porte avec moi le costume de mon métier? Allez quérir seulement mon tambourin dans ma chambre; moi, je vais remplir nos verres.

Pendant que Castillan courait vers la chambrette de Marotte, heureux de se prêter à un divertissement qui donnait un charme de plus à son aventure, la ballerine emplit rapidement les deux verres et versa dans celui du clerc quelques gouttes du contenu d'un flacon de cristal qu'elle avait tiré de son corsage.

Lorsque Sulpice revint, la jeune femme saisit le tambourin qu'il lui apportait, et, posant dessus un verre plein, elle le lui présenta, en disant :

— Buvez, mon Seigneur et Maître, à la santé de nos amours.

En même temps, elle prit son propre verre, et le tendit pour trinquer avec le clerc.

Une idée galante traversa l'esprit de ce dernier.

— Un instant, fit-il, ma chère belle. En signe d'union, je veux, si vous le permettez, changer de verre avec vous, afin de mettre mes lèvres à la place que les vôtres ont touchée.

Marotte pâlit, et le verre trembla dans sa main. Mais elle n'était pas femme à perdre la tête pour un simple incident.

Presque aussitôt remise, elle sourit et répliqua :

— Votre intention est charmante et vous sera comptée... Malheureusement...

— Malheureusement ?

— Elle vient trop tard !

— Trop tard ?

— Oui, car j'ai eu la même idée que vous, et c'est mon verre que je vous ai offert.

— Oh ! Marotte, si tu continues de ce train-là, je vais éclater comme une poudrière !

— N'éclatez pas et buvez !

— Tu as raison. A nos amours !

— A nos amours !

Castillan but d'un trait. Puis, au choc des verres heurtés, succéda le bruissement d'un baiser.

Le pauvre clerc était complètement empêtré dans les lacs de la charmeresse.

Marotte prit son tambourin et, d'un ton joyeux :

— Maintenant, cher Seigneur, dit-elle, asseyez-vous et regardez.

Le pouce de la ballerine fit ronfler le parchemin sonore de l'instrument, et elle commença une espèce de mélopée, tout en ébauchant les premiers pas d'une danse ou plutôt d'une marche solennelle, coupée par des poses lentes et majestueuses.

Castillan, l'œil dilaté, regardait comme s'il se fût trouvé en présence d'une vision surnaturelle.

Bientôt la voix de la danseuse s'anima.

Au mode grave de sa chanson, succéda un rythme vif et léger ; les sonnettes du tambourin s'agitèrent avec un frémissement joyeux. Puis, Marotte s'arrèta et, d'un seul geste, fit tomber à ses pieds sa longue tunique.

Le clerc eut comme un éblouissement.

Ce n'était plus Marotte qu'il avait devant lui, c'était une péri, une fée. Il la voyait alors telle qu'il l'avait rêvée : vive, folle comme un oiseau, légère comme une plume, voluptueuse comme une bacchante.

Marotte s'aperçut bien vite de l'effet qu'elle produisait.

Elle se mit à tournoyer autour du clerc, faisant voltiger ses bras comme des ailes blanches au-dessus du front de Castillan, effleurant le parquet de son pied mignon, tombant aux genoux du jeune homme et se relevant pour bondir jusqu'au fond de la chambre, puis enfermant sa victime dans un cercle d'attitudes provocantes, l'enivrant de sa vue, de son sourire, de ses regards et de sa chanson.

Enfin, la danse vertigineuse s'arrêta. Marotte, le sein ému, la paupière palpitante, vint s'agenouiller devant Castillan.

Le clerc était plus que séduit. Tant qu'il avait vu la forme charmante de Marotte tourbillonner autour de lui, insaisissable comme un rêve, il n'avait pas quitté sa place.

Mais lorsque le sentiment de la réalité lui revint, lorsqu'il vit la charmeuse à ses pieds, Sulpice ouvrit les bras et se leva pour la saisir ainsi qu'une proie.

Marotte le prévint et, riant follement :

— Hé ! fit-elle, je n'ai pas fini. Bien fou qui voudrait m'atteindre.

Sur ce mot, elle repartit de nouveau, aussi légère qu'auparavant. Castillan voulut la poursuivre.

Il s'élança sur ses traces, mais à peine croyait-il la saisir par la frange de son écharpe, qu'un rire argentin éclatant à l'autre bout de la chambre lui démontrait la folie de sa tentative.

Bientôt le clerc sentit que ses jambes se faisaient lourdes, comme si un aimant les eût fixées au sol ; une singulière torpeur l'envahit ; ce ne fut plus seulement Marotte qui persista à tournoyer devant lui : tous les meubles de la chambre et les murs eux-mêmes semblèrent suivre ce mouvement.

Castillan crut voir la danseuse disparaître dans un nuage rose, et il eut un instant l'intuition de sa défaite.

Le rire clair de Marotte continuait à lui arriver comme une ironie ; il maudissait sa faiblesse ; il essayait de s'arracher de sa place, il battait l'air de ses bras, et de sourds jurons s'échappaient de ses lèvres crispées.

La lutte ne pouvait être longue. Une minute après, Castillan dormait étendu sur le lit où il était tombé comme un homme ivre.

Marotte, pensive, le regardait, et souvent sa main caressante se posait sur le front moite du jeune homme.

Vers minuit, elle se leva, prit un flambeau et le posa tout allumé sur l'appui intérieur de la fenêtre.

Peu d'instants après, le bruit sec d'un gravier lancé contre les vitres troubla le silence de la nuit.

Marotte ouvrit doucement la fenêtre, après avoir éteint le flambeau, et deux hommes se hissant à l'aide d'une corde à nœuds attachée par la bohémienne à la barre du balcon, pénétrèrent dans la chambre.

Ces deux hommes, — on l'a deviné sans doute, — étaient Ben-Joël et Rinaldo.

Ce dernier portait une lanterne sourde, dont il dirigea le rayon vers le lit.

— Dort-il ? demanda en même temps Ben-Joël.

— Depuis près de deux heures, répondit Marotte.

— Tu nous as bien servis, petite. Maintenant, va-t-en.

Et Ben-Joël tira son couteau tout ouvert de sa ceinture.

— Vas-tu donc l'égorger ? demanda Marotte toute frémissante.

— Belle question ! Qu'est-ce que cela peut te faire, je te prie ?

— Cela, je ne le veux pas, répliqua résolûment Marotte.

— Tu es folle. Il faut qu'il meure, ce beau galant. Il nous gêne ; ainsi, laisse-nous faire.

— Non !

— Entêtée ! murmura Ben-Joël.

Rinaldo ne dit rien, mais il saisit le bras de Marotte.



D'un seul geste, elle fit tomber sa longue tunique.

La danseuse s'arracha à cette étreinte, courut au lit et, tirant de son sein le poignard qu'elle y portait habituellement :

— Venez maintenant, si vous l'osez, menaça-t-elle.

— Nous perdons du temps, fit observer Rinaldo.

— N'approchez pas, conseilla Marotte, en voyant s'approcher le valet de Lembrat ; je vous préviens que toute blessure faite par mon poignard est mortelle.

— Étrange fille ! murmura Rinaldo, en se retirant prudemment.

— Allons, Marotte, répliqua Ben-Joël, faut-il croire que tu l'aimes, ce Parisien ?

— Qui sait ? fit la ballerine. Allez-vous-en, bandits, si vous voulez exiger plus que je n'ai promis.

— Tu veux sa vie... absolument.

— Absolument.

— Elle n'en démordra pas, soupira Ben-Joël. Allons, Rinaldo, il faut aller au plus pressé.

. . . .

Quand le soleil levant vint caresser le visage de Castillan, le clerc s'éveilla péniblement, et, encore tout étourdi par l'effet du narcotique que lui avait versé Marotte, il chercha à rassembler ses idées. Les souvenirs de cette nuit commencée en face d'une table bien servie, achevée dans un songe accablant, lui revinrent cependant peu à peu.

Il se mit sur son séant et chercha du regard cette Marotte qu'il avait vue s'envoler dans un nuage.

Un bout de ruban, traînant sur le parquet, accusait seul le passage de la folle fille.

Castillan sauta hors du lit et se trouva prêt à courir aux renseignements, car il avait dormi tout vêtu.

Comme il rattachait son pourpoint, qu'il avait ouvert la veille pour donner de l'air à sa poitrine haletante, un cri de surprise et de colère lui échappa.

Il venait instinctivement de tâter la place de son vêtement où Suzanne avait cousu la lettre de Cyrano au curé de Saint-Sernin, et cette place, il l'avait trouvée vide.

La doublure du pourpoint était coupée, et le précieux écrit n'était plus là.

XXIII

Cette découverte plongea Sulpice dans une profonde stupeur. Quant il revint à lui, il songea sérieusement à se faire sauter la cervelle pour se punir lui-même de son infidélité.

Il arma un de ses pistolets et l'approcha lentement de son front.

L'arme s'arrêta heureusement en route, et Sulpice, ayant probablement réfléchi, la replaça sur la table.

— Que je suis bête! murmura-t-il ensuite; quand je serai mort, les choses n'en iront pas mieux; au contraire. Il vaut autant vivre et tâcher de réparer ma sottise.

Sa première pensée fut de retourner à Paris. Ce projet n'était cependant pas le meilleur. Pendant qu'il cheminerait du côté de

la capitale, ses ennemis gagneraient en toute hâte Saint-Sernin, et évidemment le mal deviendrait irrémédiable.

Il commençait à entrevoir l'aventure sous ce point de vue, lorsque la servante de l'auberge frappa doucement à la porte.

Sulpice ouvrit avec empressement.

— Où est-elle? demanda-t-il à la nouvelle venue.

— Qui ça, not' Monsieur?

— Marotte; cette dame avec laquelle j'ai soupé.

— Y a beau temps qu'elle est partie, not' Monsieur.

— Partie! De quel côté?

— Du côté d'Orléans, donc!

— La maudite ribaude! gronda Castillan. C'est elle qui m'a volé. Mais pourquoi? Je le cherche en vain.

La servante tira de sa poche un billet mignonnement plié et le tendit à Sulpice, en disant :

— V'là pour vous, not' Monsieur.

— De la part de qui?

— De la belle dame.

— Ah! voyons.

Castillan ouvrit le billet, tracé d'une main mal habile, et lut ces mots :

« Ben-Joël est parti pour Saint-Sernin. Pardonne-moi; je me repens. »

— Ben-Joël! Ah! je comprends tout, maintenant, s'écria le clerc.

Puis avec un éclat de colère :

— Elle se repent, la coquine! Il est bien temps, ma foi! Elle me prend comme un friquet à ses pièges, elle me berne, elle me grise, elle me vole, et après cela elle me demande pardon! Qui l'aurait cru? Marotte de connivence avec ces drôles! Ah! race de Bohème, je voudrais t'écraser sous mon talon. J'ai échappé à tous les dangers, à toutes les embûches, et il suffit d'une damnée femelle pour avoir raison de moi. Mais par le diable! cela ne se passera pas ainsi. Je reprendrai ma lettre, dussé-je pour cela découdre ce Ben-Joël du ventre à la gorge! Allez, ma fille, faites seller mon cheval, et trouvez-moi un messager qui puisse partir pour Paris à l'instant même. Il y aura vingt pistoles pour lui s'il y arrive avant demain soir.

— Ça peut se trouver, not' Monsieur, fit la servante. Y a Claude Morel qui s'en chargera.

— Courez vite alors et me le ramenez.

Pendant que la servante se mettait en devoir d'exécuter les ordres de Castillan, ce dernier écrivit le message qu'il destinait à Cyrano, message dans lequel il énuméra brièvement les faits qui venaient de se passer.

Il ne chercha pas à s'excuser; il comptait sur le caractère de Cyrano et le savait homme à ne pas suspecter sa bonne foi.

Quand la lettre fut faite, Castillan descendit et trouva Claude Morel qui l'attendait.

Les conventions furent vite faites; Sulpice vit partir son homme, et, tranquille sur ce point, il se mit en selle à son tour et se lança au triple galop, à la poursuite de Ben-Joël, qu'il fallait, à tout prix, empêcher d'arriver à Saint-Sernin.

. . . .

Après la scène de la nuit précédente, Marotte, il faut le croire, avait eu honte du rôle qu'on lui avait fait jouer, puisque au dernier moment elle avait trahi la cause de ses complices pour éclairer Castillan sur leurs démarches.

Elle n'était restée avec les deux compagnons que juste le temps de surprendre leurs projets et était repartie pour Orléans, non sans caresser l'espérance de retrouver un jour ou l'autre Castillan, et de lui faire oublier sa trahison.

Quant à Rinaldo et à Ben-Joël, ils s'étaient séparés après avoir pris leurs dispositions pour la conduite de l'affaire.

Ben-Joël s'était dirigé vers Loches, et Rinaldo avait repris le chemin de Paris, où il arriva seulement le surlendemain matin, sans se hâter davantage.

Lorsque le drôle se présenta à l'hôtel de Lembrat, il ne faisait pas encore jour chez le comte, quoiqu'il fût près de onze heures.

Roland, ayant passé la nuit au bal, s'était endormi très tard, et fort irrité de la froideur que lui avait témoignée Gilberte de Faventines.

Aussi se montra-t-il de très mauvaise humeur lorsqu'il vit entrer le valet chargé de lui annoncer le retour de Rinaldo.

Le nom de ce dernier, prononcé d'une voix discrète par le domestique, eut pour effet de le calmer subitement.

— Rinaldo, ici ! s'écria-t-il, que se passe-t-il donc ? Qu'il entre.

Rinaldo n'avait pas attendu la permission, il était déjà dans la chambre.

— Eh! bien ? lui demanda le comte en l'apercevant, que vas tu m'apprendre ? La lettre ?

— Nous la tenons, Monseigneur.

Le comte respira.

— Donne, dit-il.

— Vous voulez la lettre.

— Sans doute.

— Mais je ne l'ai pas, Monseigneur.

— Où donc est-elle, maladroit ?

— Entre les mains de Ben-Joël !

— Et Ben-Joël ?

— Voyage maintenant dans la direction de Saint-Sernin.

— Ceci demande des explications.

— Je suis venu pour vous les donner, Monseigneur.

Rinaldo raconta alors tout ce qui s'était passé. Quand il eut dit comment Marotte avait défendu la vie de Castillan et comment aussi, pourtant, elle-même avait trouvé la lettre cousue dans le vêtement du voyageur et la leur avait remise.

— Elle s'était donc tout à coup amourachée du secrétaire ? s'écria le comte.

— La femme est un bétail si singulier, Monseigneur ! Nous avons fait la même réflexion que vous, mais le temps nous a manqué pour la vérifier.

— Cela, du reste, nous importe fort peu. Que contenait la lettre ? à qui était-elle adressée ?

— A messire Jacques Longuépée, curé de Saint-Sernin, en Périgord.

— Je comprends ! Quelque ami de Cyrano.

— Son frère de lait, Monseigneur. La lettre renfermait beaucoup de protestations d'amitié et se terminait par quelques indications relatives à l'écrit du comte, votre père.

— Voyons cela.

— D'après les ordres de Cyrano, le curé doit accorder la plus grande confiance à Castillan, son envoyé, se munir de l'écrit du comte de Lembrat et se mettre en route avec ledit Castillan pour venir attendre le Bergerac à Colignac.

— Voilà bien des précautions... Et, continua le comte avec un peu d'hésitation, rien de relatif au contenu de l'écrit du comte de Lembrat ?

— Rien, Monseigneur.

— Allons, se dit Roland, Cyrano a du moins gardé le secret pour lui seul.

— Monseigneur, conclut Rinaldo, la suite de cette affaire est bien simple. Ben-Joël, qui est un garçon fort avisé, se rend en ce moment même chez le curé de Saint-Sernin, où il se présentera sous le nom de Castillan. La lettre du Bergerac ne permettra pas au bon curé de se défier du messager, et dès que Ben-Joël aura vu seulement le bout de l'enveloppe qui renferme l'écrit de votre père, tenez pour certain qu'il ne se passera pas grand temps avant qu'il s'en soit emparé. Cela dit, Monseigneur, êtes-vous content de nous ?

— Tu es un bon serviteur, Rinaldo. Le jour où notre succès sera complet, le domaine qui touche à mon château de Gardannes, et dont ton père fut le métayer, ce domaine t'appartiendra en toute propriété.

— Oh ! vous faites royalement les choses, Monseigneur ! s'écria le valet, dont les yeux rayonnèrent de cupidité satisfaite.

— Va maintenant, et tâche de savoir ce que fait le Cyrano, que l'on dit convalescent de sa blessure.

— Dans deux heures vous serez renseigné, Monseigneur.

Le comte de Lembrat se fit habiller, tandis que Rinaldo allait aux renseignements, et il se disposait à demander son carrosse pour se faire conduire chez le marquis, lorsque son complice revint fort inopinément.

Il y avait à peine une heure qu'il était parti.

La figure du valet était toute bouleversée.

Roland comprit qu'il allait apprendre une mauvaise nouvelle.

— Ah ! Monseigneur, s'écria Rinaldo, si vous saviez ce qui arrive !

— Quoi donc, drôle ? Pas de préambule, je te prie.

— Eh bien, Monseigneur, je viens de chez le Bergerac.

— Après ?

— L'oiseau est déniché.

— Depuis quand ?

— Depuis la nuit dernière !

— Où est-il ?

— J'ai interrogé son hôte, qui est fort bavard, et il m'a appris...

— Il t'a appris ?...

— Qu'un paysan, venant de Romorantin, s'était présenté, hier soir, chez Cyrano, et lui avait remis une lettre fort pressée. Sur

quoi, Cyrano, sans écouter aucune observation, a demandé son cheval et a quitté Paris immédiatement. Il va, bien sûr, au secours de Castillan, car il y a du Castillan dans cette histoire, je le parierais.

— Et tu parierais à coup sûr, imbécile. Si tu nous avais débarrassés du secrétaire, nous n'aurions pas le maître sur les bras, à cette heure.

— Mais, Monseigneur...

— Tais-toi. Cyrano parti, tout est remis en cause, et qui sait, maintenant, qui sait si je ne serai pas victime de ta sotte conduite et si l'écrit de Lembrat ne nous échappera pas ?

— Nous l'aurons, Monseigneur, je vous le jure, aussi vrai que je tiens à ma ferme de Gardannes.

Rinaldo disait « ma ferme », comme s'il eût été déjà sûr de son succès.

Roland reprit un peu de confiance et congédia son valet en lui disant :

— Eh bien, pars, fais ce que tu voudras, je t'abandonne Cyrano. Quant à moi, je vais m'occuper de Manuel. C'est lui, après tout, qui est la première cause de tous ces embarras, et, s'il était mort, je me soucierais fort peu des tracasseries de Bergerac. Je vais songer à cela. Que Cyrano revienne ensuite, peu m'importe !

Puis, quand il fut seul, il ajouta :

— On peut me forcer à reconnaître Manuel pour mon frère, mais on ne peut m'empêcher d'hériter de lui. Ce que c'est que d'avoir des scrupules ! Si j'avais songé à cela plutôt, au lieu d'une prison de pierre, Manuel aurait quatre planches pour abri.

Ayant ainsi rassuré son esprit, le comte oublia son premier projet pour se vouer complètement à la perte de Manuel.

Tandis que Rinaldo se hâtait de quitter Paris pour tâcher de rejoindre Cyrano, et que Castillan continuait à courir sur les traces de Ben-Joël, le comte de Lembrat se mettait de son côté en campagne.

Sa première visite fut pour le prévôt, Jean de Lamothe, qui poursuivait avec un zèle ardent l'instruction du procès de Ludovic.

En attendant, le jeune homme était tenu prisonnier dans une des plus étroites cellules du Châtelet.

— Eh bien, mon cher prévôt, dit le comte, où en sommes-nous de cette grave affaire ?

— Nous avançons lentement; mais plus la justice est lente, plus elle est sûre. Que devient maître Cyrano?

— Je ne sais, dit indifféremment Roland. Nous sommes un peu brouillés depuis la mésaventure de son protégé.

— Je comprends cela, Bergerac se croit infaillible; il en veut fort à ceux qui tentent de le corriger de sa confiance en lui-même.

— Vous l'avez bien jugé. A propos, mon cher prévôt, il faut que je vous demande une favèur.

— Laquelle?

— Je voudrais voir ce Manuel.

— Quelle singulière fantaisie!

— Non. Il ne s'agit pas d'une simple fantaisie, je vous l'assure. Persiste-t-il dans ses prétentions?

— Plus que jamais.

— Eh bien, je me flatte de le faire revenir à des idées plus modestes. Pouvez-vous m'accorder l'autorisation que je vous demande? Et, cette autorisation, vous serait-il possible de l'étendre à telle autre personne que je jugerais à propos d'introduire auprès du prisonnier?

Le prévôt traça quelques lignes sur une feuille de vélin, et tendant l'écrit à Roland, il ajouta :

— Avec cela, vous entrerez librement dans le cachot de Manuel et la personne qu'il vous plaira de désigner au geôlier sera également reçue au Châtelet.

— Je vous rends grâce, mon cher prévôt, et je m'en vais, dès aujourd'hui, utiliser votre signature.

— Dans huit jours, s'il plait à Dieu, mes recherches seront terminées. La masse des preuves que j'ai entre les mains me paraît suffisante pour arracher un aveu au coupable. Si toutefois il ne cédait pas, je sais un moyen pour le décider à se rendre.

— Lequel?

— La question, mon cher comte. De bons brodequins de fer serrés aux pieds, ou trois pintes d'eau dans le corps, voilà des arguments auxquels les plus endurcis ne résistent pas. A bientôt.

Louis GALLET.

(*A suivre.*)

Le Gérant: F. JUVEN.

Paris.-Imp.PAUL DUPONT(Cl.)66.3.98.



SIRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Euréka !
ARCHIMÈDE.

Mme Adrien, la garde-malade, se tut, et un lourd silence aussitôt s'établit dans l'étroit salon discret et fané que le crépuscule noyait déjà de recueillement.

Enfoui dans la plume d'une bergère à ramages vert céladon, le docteur Lecharme, en pantalon de nankin et en habit bleu à boutons d'or croisé sur le ventre, hochait anxieusement la tête, les deux mains coiffant les genoux, tandis que ses doigts tambourinaient ses rotules, et assise en face de lui sur un tabouret, la cuisinière Brigitte demeurait muette, les bras ballants.

Les derniers rayons orangés d'un jeune soleil d'avril frappaient droit sur une console, enveloppaient un bonheur du jour, nimbant le buste hautain d'une Marie Antoinette de marbre jauni dont un glauque miroir à bordure de bois piqué reflétait l'impérieux et coquet profil avec sa moue autrichienne, son grand nez frivole et majestueux, la royale pièce montée de sa chevelure; et çà et là

émergeaient, des tentures de soie auxquelles ils étaient appendus, de vagues portraits ovales : portraits d'oncles à gilets de soie et à bonbonnières d'écaille, portraits d'aïeules en poudre, lacées dans le corset fourreau, les seins jaillissant, fières d'étaler leurs petites mains sur des flancs d'épagneuls, ou souriant d'un attirant sourire de pastel. De subtils parfums rôdaient autour des meubles délicieusement surannés, et de ce mélancolique appartement bien épousseté se dégageait un charme si intense d'armoiries, une si pénétrante saveur de passé à particule, que le cartel rococo avec ses Amours de cuivre, et son balancier sage et réservé — au lieu de marquer l'Heure présente, le temps d'Aujourd'hui — avait bien plutôt l'air de dévider *de l'arriéré*, des heures de jadis, tout un très vieux temps de grenier...

Le docteur Lecharme n'avait pas cessé d'agiter sa tête grasse à courts favoris drus. Soudain il ouvrit démesurément les yeux, fixant d'un regard de diagnostic le bas de son pantalon abricot que les dessous de pied tendaient à force, et, rassurant de la main droite le toupet calamistré qui bouclait avec suavité sur son front :

— Oui, dit-il, vous avez mis le doigt sur la plaie. Le salut est là! Il est là!

La garde déclara :

— Aux grands maux les grands remèdes!

— Vous avez raison, continua le docteur, il est là!

Et son menton plongeait et disparaissait dans sa profonde cravate de satin couleur de café noir.

— Taisez-vous! s'écria tout à coup Mme Adrien, je crois qu'elle a crié...

Ils prêtèrent l'oreille, inquiets. Sur la pointe du pied, la garde alla jusqu'à une porte qu'elle entrebâilla, puis referma très lentement, après avoir jeté un coup d'œil par la fente.

— Eh bien ?

Mais elle les rassura d'un geste, et regagnant sa chaise :

— Dort comme une marmotte!

Puis, reprenant la conversation interrompue :

— Enfin, vous êtes d'avis comme moi que si on n'essaye pas tout de suite du grand moyen, Mme la comtesse est perdue ?

— In... du... bi... table, accentua le docteur.

— En ce cas, marchons!

M. Lecharme semblait à présent plongé dans un abîme de réflexions ; alternativement ses sourcils hérissés montaient, descen-

daient, toutes les angoisses de l'indécision et de la responsabilité altéraient son paternel et niais visage.

Il finit néanmoins par laisser tomber de prudentes paroles très espacées :

— Sans doute, l'idée est excellente... oh! excellente! Mais que l'application m'en paraît difficile! et périlleuse! A qui s'adresser? *Ubinam gentium?*... Quel est l'homme assez dévoué, assez intelligent, assez,.. Ah! si nous avions là, sous la main, une personne sûre, nous inspirant pleine confiance, nos affaires seraient déjà en joli chemin... Mais cette personne nous ne la trouverons jamais!... C'est ce qui me fait dire...

Alors, la cuisinière qui jusque là était demeurée coite, écoutant avec avidité, se leva et balbutia, gauche, toute confuse :

— Dame, voilà : moi, j'ai bien un mien parent, du côté de défunt mon pauv' père, qu'est bel homme, et pas bête! quoiqu'il marche sur ses soixante ans... On peut toujours aller le voir et causer. Je crois qu'il sera bien aise de faire Louis XVII...

Aux premiers mots, le docteur ouvrant une bouche stupéfaite, avait empoigné avec exaltation le bras de Mme Adrien. Il s'écriait :

— En voilà une chance! mais quelle chance!

Et aussitôt il exigea des détails :

— Vraiment, ma fille, vous pensez que votre parent... Où demeure-t-il?... Son nom?... Parlez!... Je bous!...

Brigitte ne se fit pas prier :

— Il s'appelle Roulette... Denis Roulette, et il reste au 12 du quai de la Tournelle, au cinquième... un cordon avec un gland rouge...

— Roulette... oui... Denis Roulette... répétait le docteur. Quelle bonne chance!

Il écrivait avec rage, cassait deux crayons, puis, fébrilement, repliait son portefeuille de chagrin, faisant claquer l'élastique, bégayant encore : « Ah bien! Ah bien! Si je m'attendais!... » Une joie sévère, médicale, une joie de praticien sérieux illuminait sa vaste figure plate.

— Nous la sauverons! proclama-t-il. Retenez bien ce que je vous dis aujourd'hui 15 avril 1810! Nous la sauverons!

Les deux femmes acquiesçaient : « Sûrement, de cette manière elle en réchappera! »

Avec d'infinies précautions, il déposa sur ses cheveux son ample chapeau à bords roulés qu'il tenait entre le pouce et les deux

premiers doigts allongés, se rengorgea dans son col anglais, saisit son gros jonc à béquille de cornaline, et sortit bedonnant, d'un pas de garde national.

Et aussitôt une voix colère de malade appela de la pièce voisine :

— Madame A... drien! Madame A... drien!

Cette dernière accourut : « Me voilà, Madame! me voilà! que voulez-vous ? »

On entendit un sourd tapage d'oreillers défoncés à coups de poing, deux ou trois petits gémissements, et la voix réclama, impérative :

— Je veux le Roy! le Roy! le Roy!

II

Prends ton fusil, Grégoire.
MONSIEUR DE CHARETTE.

Orpheline de très bonne heure, Mlle Berthe-Edmée-Yolande de Marteuilles, après une chlorotique et sentimentale jeunesse passée à l'Abbaye-aux-Bois, cédant à de pressantes raisons de famille autant que d'intérêts, avait consenti à épouser le comte de Saint-Salbi, un gentilhomme Nantais de vingt ans plus vieux qu'elle, morose et grognon, tordu de goutte, uniquement préoccupé de minéraux et de géologie.

A peine au retour de leur désenchantant voyage de noces qui n'avait duré qu'une huitaine, ils s'étaient enfermés aux Genêts, un petit château branlant et vermoulu, fiché de guingois en rase campagne, à trois lieues de Paimbœuf. Ayant vécu là, dans la plus parfaite misanthropie, toute la moitié de sa vie muette, le comte souhaitait maintenant s'y fixer et y mourir.

Avec ses deux tourelles grises, chancelantes, percées d'antiques fenêtres à meneaux, ses toitures effritées, gondolées comme des tartes mal cuites et dont les croulantes ardoises détalaient aux gros vents de l'automne, ses maigres gazons où vaguaient à toute heure une demi douzaine de pintades soupçonneuses, la morne demeure offrait un lamentable aspect de ruine hantée.

A l'intérieur, c'étaient de roides petits escaliers tournants, aux marches de pierre qu'on eût dites usées dans le milieu par des

genoux de pèlerins, de longs corridors compliqués, dallés de carreaux blancs et noirs, toute une enfilade de pièces glaciales où, durant les claires nuits d'été, les rayons de lune tombaient droit par la gueule des hautes cheminées béantes. Souvent on ramassait au bas des murailles de jeunes hiboux dégringolés du nid qui, duvetés à peine, gardaient pourtant une immobilité farouche, ayant leur bec nécromancien, leur air comique et sorcier de tireurs de cartes.

Le comte ne descendait que rarement; enveloppé d'une robe de chambre en soie cuite, il restait toute la journée dans son cabinet de physique, accoudé sur les vitrines d'ébène où il étiquetait ses silex, penché parfois sur des cartes en couleur de la Terre.

La comtesse, abandonnée la plupart du temps à ses pensées et à son ennui, s'était peu à peu accoutumée à la bonne solitude. Durant les longues heures d'hiver, elle demeurait au coin de son feu auquel elle faisait rôtir des tartines à la pincette, frileusement blottie sous la cheminée que dominait une pendule de jadis qui chantait un vieil air de gavotte lorsqu'on tirait un petit cordon. Et entre les deux fenêtres était appliquée une carte routière des provinces de France, timbrée d'une rose des vents et de trois fleurs de lis. Les années, exactement pareilles, sans incidents, sans secousses, passaient ainsi sur le morne couple stérile.

Mme de Saint-Salbi avait, en quelques mois, pris insensiblement dès la trentaine, tous les dehors d'une vieille femme : le port, les gestes indécis, la démarche lasse, les lunettes glissant le long du nez, les bonnets à rubans de deuil, les bandeaux qui cachent les oreilles, les petits cols à un bouton. Et aussi toutes les manies des gens âgés, toutes les tontonneries de vieilles filles, les entêtements, les marottes des tantes à placards, à conserves, et à pots de confitures. Seul, son cœur d'ardente légitimiste n'avait pas vieilli. Bouillant et emporté comme celui d'une jeune Vendéenne, il brûlait toujours d'une même flamme de chouannerie, généreuse et pure. La comtesse de Saint-Salbi avait la Royauté dans le sang; les Bourbons étaient ses dieux, la Fleur de Lis son crucifix. Elle vénérait Louis XVI et Marie-Antoinette à l'égal des martyrs sereins que Rome a canonisés; et sans balancer, gaiement, elle eût cédé toutes les gloires de l'Empire, toutes les Aigles, tous les maréchaux à sabres turcs, tous les drapeaux raflés pendant quinze ans aux quatre coins de l'Europe, simplement pour qu'on n'eût pas coupé le cou de Mme Elisabeth.

Mais avant tous, en première ligne, Louis XVII, le chétif incarcéré du Temple, l'innocent Dauphin, le joli agneau de la tour noire, avait de longue date excité sa commisération et fait suinter à ses yeux leurs plus amères larmes. Ah! comme elle s'entendait à l'aimer! On ne pouvait prononcer devant elle le nom de Simon sans qu'une haine féroce aiguisât son regard. Elle le voyait si faible, si doux, livré, — le pauvre Roitelet! — à cet abject savetier! Elle se le figurait beau comme un enfant volé, avec sa délicate pâleur, sa peau blanche de fillette et sa chevelure de page, tantôt rêvant de Trianon, sa pure prunelle bleue levée vers la lucarne aux barreaux de fer, ou bien mordant ses rudes draps pour ne pas chanter la Carmagnole... Et elle l'adorait de toute son âme « son petit Dix-Sept! » Elle avait voué à Sa virginale mémoire un culte religieux, passionné, qui lui tenait presque lieu de maternité. Était-ce bien même à Sa Mémoire? Non! non! Mais à Lui, à Sa Personne de chair et d'os... au seul et véritable Roy de France qu'Il était, car au fond de sa pensée Il ne pouvait pas, Il ne pouvait pas être mort! Il ne l'était pas!

Jamais Son décès n'avait seulement été prouvé, constaté... un impénétrable mystère avait toujours entouré, comme à dessein, Sa soudaine disparition, et l'Histoire aujourd'hui n'osait pas encore se prononcer. Comment n'avait-on pu indiquer le lieu de Sa sépulture?... exhumer Son pauvre petit squelette? au moins quelques membres épargnés par la chaux? Quoi? pas un vêtement retrouvé? pas un souvenir? pas une trace? Rien! Assurément Il vivait.

Où? elle eût été en peine de le dire. En exil sans doute... dans les pays chauds... sur une terre hospitalière et lointaine... dans une île déserte peut-être! Mais Il vivait.

Elle le savait d'ailleurs, et de source certaine. Il le lui avait révélé Lui même, à plusieurs reprises, dans des songes glorieux où Il lui était apparu, tout poudré, le front superbe, en habits de gala, avec un Saint Esprit de diamant qui flamboyait sur sa poitrine, près de son cœur, les ailes grandes ouvertes..,

Et lentement, progressivement, cette affolante pensée que l'adoré petit monarque, le Moïse sauvé de la Terreur avait grandi, s'était fait homme, avait vieilli, souffert... qu'à cette heure il respirait en quelque coin du monde, ignoré de tous, obscur, malheureux, probablement très pauvre et donnant des leçons pour ne pas mourir de faim! cette pensée l'avait envahie comme une marée, s'était rendue maîtresse despotique de tout son être. Elle n'était guère sou

tenue dans sa lamentable vie que par la tenace espérance de Le voir tôt ou tard rentrer en conquérant aux Tuileries, arrachant le sceptre des mains bourgeoises de ce Louis-Philippe, l'usurpateur qu'elle détestait. Ce jour-là ! elle se promettait... ah ! elle se promettait bien de tout quitter, de partir pour Paris. Et une allégresse de dévote la transportait à l'idée du carrosse de gala attelé de huit chevaux blancs, promenant parmi les *Te Deum* de cloches et les salves de boîtes, l'Élu, le Récompensé... tout le long des boulevards et des grandes voies de la capitale, sous les arcs de triomphe de verdure, dans la formidable gaieté des fêtes populaires !

D'humeur toujours plus maussade et plus taciturne, le comte respectait son inoffensive manie ; même il daignait appuyer de quelques gestes encourageants, d'une approbatrice inclinaison de tête les enthousiastes confidences qu'elle se risquait parfois à lui faire, un peu à regret, mais n'ayant pas la force de garder pour elle seule les rêves heureux qui la submergeaient.

Onze ans elle vécut ainsi, dans une hallucination continue, sans cesse courbée sur les nombreux portraits du Dauphin avidement collectionnés, feuilletant les mémoires et les annales de l'époque terrible

Un orageux après-midi du mois d'août, M. de Saint-Salbi fut trouvé dans sa chambre, étendu sur le dos, foudroyé d'apoplexie, tenant encore à la main une agate héliotrope. En tombant il avait heurté du front un buste de Cuvier et le sang lui coulait doucement sur le visage.

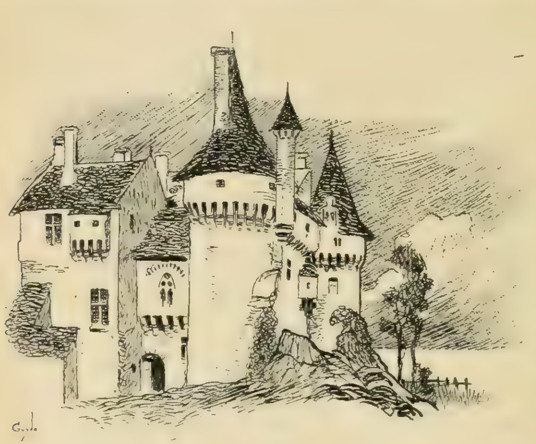
Elle le pleura. Les Genêts furent à moitié démeublés, clos à doubles verrous, et cédant à un désir trop longtemps inassouvi, la comtesse vint s'établir à Paris avec la cuisinière Brigitte, dans un silencieux entresol de la rue de Varennes dont les fenêtres carrées ouvraient sur une immense cour à pavés de province, plantée aux quatre coins de vieilles potences vertes qui balançaient des réverbères à poulies.

Là, son idée fixe grandit encore, la domina, ne la quitta plus d'une minute. Elle visita les musées, fouilla les archives, les bibliothèques, s'entoura des manuscrits, des estampes, des livres du temps qui lui parlaient du Prince. Une fois la semaine, elle allait se retremper à Versailles, une journée pleine, toute pensive devant le décor pompeux de ses illusions.

Nonchalamment triste, elle errait sous les hautes galeries de verdure, dans les corridors ombreux du parc abandonné, au milieu de

l'effrayant silence que semblaient, un doigt sur leurs lèvres de marbre, prescrire les statues lavées par la pluie de plusieurs cents ans, et un charme mortuaire, très doux, flottait sur les jardins en damiers, sur les pièces d'eau mythologiques.

La nuit, elle ne dormait plus que d'un houleux sommeil, traversé de cauchemars jacobins qui la jetaient en chemise hors du lit, pieds nus, criant : « Au régicide ! » Puis, brusquement, une fièvre, aussitôt suivie d'un transport au cerveau, se déclara. Pendant un mois elle fut entre la vie et la mort.



Les Genêts.

Farouche, elle réclamait le Roy Louis XVII, le bon Roy ! le grand Roy ! exigeant qu'on l'habillât de suite, qu'on la fît belle, magnifiquement belle pour paraître devant Sa Majesté. Déjà elle choisissait les parures, indiquait les rubans, les dentelles, précisait le parfum qu'il fallait verser sur ses mouchoirs, appelait ses gens, ses cochers, ses laquais, ses femmes, prodiguait les *manants* et les *marauds*, distribuait tour à tour taloches et pistoles, traitant du haut en bas, dans les accès de son délire royal, toute cette canaille imaginaire. A deux reprises elle tenta de se suicider ; on fut obligé de lui retirer des mains couteaux et fourchettes.

Le docteur Lecharme, qui la soignait, plaça près d'elle Mme Adrien, une rare et précieuse garde dont il avait éprouvé depuis longtemps la sollicitude et l'expérience, et la malade, grâce aux soins assidus qui l'entouraient, commença bientôt à donner quelque espoir de guérison. Peu à peu, la santé revint, ramenant l'appétit et le sommeil ; mais la pauvre tête semblait fêlée à tout jamais, à tel point s'était burinée dans son cerveau malade cette idée fixe de Louis XVII !

Brigitte s'en désolait :

— Pas folle si on veut, ma maîtresse! Mais tout de même son petit timbre.

A quoi elle ajoutait, dans sa philosophie :

— Tout ça, pourquoi? Je vous demande un peu!... Pour un qui se godiche pas mal d'elle!... Pour un Roi! on ne sait seulement pas s'il est tout de bon en vie! Quel potage! mon bon Jésus!

Et elle retournait à ses fourneaux, en soupirant.



Nonchalamment triste, elle errait.

III

Et que m'ordonnez-vous,
[Seigneur, présentement?
VICTOR HUGO. — *Ruy Blas.*

Dans la salle à manger tendue de point de Beauvais, meublée de dressoirs de bois de rose à filets de cuivre, à tablettes de marbre chargées de légumiers, de cafetières blasonnées et de tasses d'argent, M. Lecharme adressait à Roulette les suprêmes recommandations. Deux lampes, garnies de leurs globes laiteux, brûlaient sans bruit sur le poêle de faïence en Nevers. Les bonnes portes étaient fermées à clef, les épais rideaux rabattus, et le docteur parlait bas, très ému.

la bouche circonspecte. Pour la vingtième fois il ressassait son discours dans l'angoisse de quelque anicroche :

— Reprenons!... Comme il est convenu, j'entre le premier. Vous ne paraissez pas encore... j'ouvre la porte à deux battants, je reviens vite, je m'empare de la girandole à six lumières que je tiens ainsi, à hauteur de l'épaule... et je marche à reculons, vous faisant face respectueusement incliné. Allez ! A votre tour.

Roulette respira fortement, esquissa un beau sourire qui signifiait : « Vous pouvez vous fier à moi! » et commençant de réciter :

— Je place ma main gauche derrière mon dos; de la droite je joue avec le Saint-Esprit qui pend sur ma poitrine... sous mon bras, mon tricorne... Je marche du talon, lentement, la pointe du pied plutôt en dehors, d'un pas hésitant et fatigué, la tête un peu branlante, penchée vers le sol, comme quelqu'un qui a beaucoup... mais beaucoup souffert et traversé des épreuves sans exemple... Je m'efforce d'avoir sur les lèvres un sourire de monarque, tout de tendresse et de bonté... Je l'aurai. Dès que nous sommes sur le seuil du salon, je vous fais signe de poser la girandole en disant : « Il suffit, Monsieur. » Vous ne m'obéissez pas, vous continuez à me précéder, toujours à reculons, mais en vous écartant un peu, dans une direction oblique... Puis, vous vous arrêtez à quelques pas, immobile, et vous placez alors la girandole sur l'encoignure... Attention! la comtesse est debout au milieu de la pièce... Voici l'instant solennel! A peine m'a-t-elle vu qu'elle se précipite à mes genoux et les entoure de ses bras... — je la laisse faire... — Elle me saisit les mains qu'elle embrasse avec passion... — je la laisse encore faire...

— Après quelques secondes seulement, je me baisse, et me dégageant avec douceur, je dis deux fois, d'une voix qui devra... oh! être cueillie dans la gorge, à peine chevrotante : « Levez-vous Madame... levez vous? »

Brusquement Roulette s'interrompit : « Est ce bien cela? »

Mais Lecharme lui frappa sur l'épaule :

— Continuez... continuez!

— ... Elle est évidemment très émue, très faible, je la soutien donc, ma main sous son coude, et avec une affectueuse déférence je la mène au fauteuil bleu qui est près de la cheminée. Debout j'attends qu'elle soit assise, et aussitôt j'avance une chaise... Ell veut me donner sa place... Je refuse... Je me tourne alors ver vous qui êtes resté discrètement au bout du salon, et je vou

commande : « Vous pouvez vous retirer, Monsieur. » Vous disparaissez, nous voilà seuls.

— Parfait jusqu'à présent! déclara le docteur.

— ... Je prends aussitôt la parole, poursuivit Roulette, et je dis, espaçant les mots avec une certaine gravité triste : « Je sais de longue date, Madame, la ferveur de votre dévouement à la Cause... Votre inébranlable et touchante fidélité m'est bien connue... Peut-être vais-je incognito me fixer à Paris pour quelque temps?... j'ai voulu néanmoins que, parmi celles qui devaient m'être présentées en audience privée, la comtesse de Saint-Salbi fût des premières, tenant à lui dire de vive voix qu'elle a eu grand'raison de ne point désespérer, et que le jour où mon heure aura sonné à l'horloge de la France, je serai prêt. » Tandis qu'elle balbutie quelques mots de réponse, je me lève, et lui tendant l'écrin que j'ai là, dans ma poche : « Voici, Madame, une miniature de moi qui a été faite en Angleterre, peu de temps après mon évasion du Temple... acceptez-la, je vous prie, comme un simple gage de Notre attachement. » Puis, la laissant anéantie de bonheur et de confusion, après l'avoir paternellement saluée une dernière fois d'un geste et d'un sourire, je m'achemine vers la porte derrière laquelle je vous retrouve m'attendant, un flambeau à la main... Mme Adrien emmène la malade dans sa chambre... Je file avec vous, presto... et allez donc, turlurette!

— Bon! bon! fit le docteur Lecharme, et après une minute de réflexion : N'oubliez pas non plus, en cas d'incidents... si par hasard elle vous posait d'embarrassantes questions, de ne répondre que par des phrases...

— Les phrases vagues? Oui, je sais... « terre d'exil... tristes souvenirs... qu'il est lourd, le poids d'une couronne!... passé de deuil et de sang... ne point faillir à ma mission... » J'en ai comme ça des douzaines à la rescousse.

— Allons! proclama le docteur en s'épongeant avec son foulard de soie, espérons que tout ira bien! Mais marchez un peu!... que je me rende compte.

Sur sa prière, à pas majestueux, Roulette s'avança, déambulant de long en large à travers la pièce.

Il était grand, de belle stature et les pieds bien tournés, avec un ventre un tantinet gros, pesant déjà sur les trois derniers boutons du gilet à fleurettes brochées. Son masque épais, aux chairs café au lait, massives et bien rasées, rappelait assez exactement le type

des Bourbons, mais avec un œil sot de concierge, et, dans les traits, un je ne sais quoi sans noblesse, de vulgaire et de pâteux, qui était d'un comédien jouant les financiers, d'un grime important qui s'observe, orgueilleux et sûr à la fois de son rôle.

Sa tenue, simple et recherchée, avait été l'objet d'une attention particulière.

C'était la perruque poudrée, très lisse, à courte queue serrée d'un ruban, la cravate de batiste et le jabot à menus plis. Puis l'habit, tout uni, en faille couleur *violette de Rouen*, à boutons ciselés; la culotte, de velours sombre; les bas, de fine soie noire, et les souliers, de cuir verni à boucles d'argent. Il portait en verrouil l'épée d'acier à fourreau blanc de galuchat, et par-dessus ses vêtements, le large cordon de moire azur.

Depuis huit jours, tout était définitivement conclu entre le docteur et lui.

Il avait accepté sans hésitation; il promettait d'être discret et soumis, moyennant quoi on l'habillait, on le défrayait de toute dépense, et on lui donnait cinq pistoles... Après, il rendait le costume.

La grosse, la presque insurmontable difficulté, c'était de préparer la comtesse, de l'amener insensiblement à cette folle idée qu'elle allait recevoir chez elle, sous son toit, Louis XVII en personne!...

Le docteur avait redouté d'abord de sérieuses complications, appréhendant qu'il ne fallût au moins des semaines pour atteindre le but sans heurts ni secousses. Mais il fut agréablement déçu.

Si vive était la foi de Mme de Saint Salbi, si aveugle sa confiance, tellement haute et ferme sa conviction, que la chose fut toute simple en vérité, beaucoup moins ardue qu'on ne le craignait! La nouvelle que le Roy vivait, n'était pas faite à coup sûr pour l'étonner... elle qui jamais n'en avait douté, même une seconde! Il ne fut pas ensuite bien difficile de lui persuader que Louis, venant à Paris en cachette, avait à cœur de la connaître et de la remercier pour sa fidélité à toute épreuve.

Au lieu d'éclater, comme on eût pu le croire, en furieuses démonstrations de joie, elle tomba dans un mutisme grave et pénétré, dans une sorte de prostration religieuse, le teint seulement plus pâle et la prunelle plus humide à mesure que le grand jour approchait. Un suprême recueillement l'avait anesthésiée, et posément, pud

quement, elle attendait son Roy comme on attend la Communion. Depuis une heure déjà elle était dans sa chambre, assise, toute prête, habillée et coiffée, son éventail à la main ; ses yeux, qui scintillaient d'un éclat extraordinaire, ne quittaient pas les lentes aiguilles de la pendule auxquelles ils semblaient rivés.

Soudain la porte grinça... s'ouvrit à deux battants... et comme elle se dressait alors, plus raide qu'une barre de fer, dans une électrique tension de tout son être, son pauvre cœur sonnant à larges volées dans sa poitrine, Il parut...

Il fut là devant elle, triste, grand, et bon, dans la calme majesté de ses habits de demi-deuil, avec sa hautaine et noble tête aux cheveux de neige penchée vers la terre, son compatissant sourire, son tranquille regard de gratitude tombant sur elle comme une bénédiction... Poussant un cri de triomphe, jetant son manchon, son éventail, son flacon, elle courut, butta, s'abattit aux pieds de l'Idole ; et l'on n'entendit un instant que la pluie de ses baisers sur les mains royales, sur les chères mains du Père qui suppliait à voix basse : « Levez-vous ! Madame... levez-vous ! »

Puis, les choses suivirent leur cours prévu ; le docteur Lecharme disparut, ils demeurèrent tous deux, l'un près de l'autre, dans le paisible salon *désormais historique*. Et Il parla. Il dit... Il dit d'admirables, de sublimes paroles rassurantes qui coulaient de ses lèvres infaillibles comme un Verbe... « et que le jour où mon heure aura sonné à l'horloge de la France... je serai prêt ! »

Les flammes des bougies, élancées et droites, se découpaient dans l'ombre ainsi que de lumineuses fleurs de lis de métal jaune, les opulents cornets de Chine, en camaïeu rouge aux armes de France, versaient leur entêtement parfumé, un admirable silence planait... et il semblait à la comtesse qu'elle allait chanceler de bonheur, se pâmer et mourir là... devant Lui...

Mais un vent frais passa sur sa joue, ses paumes se glacèrent, et ayant rouvert les yeux avec lenteur, elle se retrouva seule, toute seule au monde, serrant entre ses doigts crispés un médaillon à monture d'or. Alors elle se souvint, et cachant dans ses mains son visage désolé, elle se prit à sangloter très fort, pleurant à flots la miraculeuse vision évanouie.

IV

De l'audace! (*ter.*)
DANTON.

« Enfin, ajoutait le docteur Lecharme, en terminant sa longue « lettre, il ne s'écoule pas de jour maintenant qu'elle ne vous « réclame à cor et à cris. Toute la semaine dernière, nous avons « pu, Mme Adrien et moi, la leurrer de méchantes raisons... Mais « aujourd'hui, c'est une calamité ! Elle s'impatiente et menace de « sortir pour aller vous trouver! La position n'est plus tenable. Il « faut que sans tarder vous reveniez la voir, il faut que, par votre « présence, vous rétablissiez la paix dans cette pauvre âme « démente. Je pousserai demain jusqu'à vos pénates.

« Mes salutations les plus sympathiques. »

Aussitôt se déroulait la signature moelleuse du médecin, une signature perruque dont les jambages pommadés et le studieux dessin rappelaient étonnamment les molles arabesques d'un toupet travaillé de main d'homme.

Roulette froissa le papier et le jeta loin de lui : « Comment, ça n'est pas fini ? s'écria-t-il, va falloir jouer encore la petite charade? Ah! non! Non! » Et ayant bourré avec humeur, en écrasant les coups de pouce, une pipe monumentale figurant une Phryné d'ambre dont les jambes, seulement culottées, semblaient moulées dans de hauts bas noirs, il commença de fumer silencieusement, sans bouger du fauteuil crasseux et étoupé où il cuvait sa digestion, devant la fenêtre large ouverte au plein midi.

Depuis trente ans, Roulette avait promené une existence prodigieusement diverse et nomade. Tour à tour postillon, traiteur, écrivain public, voyageur en bonneterie, teinturier, un jour il s'était définitivement engagé dans une troupe de comédiens qui explorait la province. Le directeur étant mort presque aussitôt, ses camarades le choisirent pour *patron* dans un unanime élan. Poursuivant alors cette vagabonde et ingrate carrière, il avait plusieurs fois refait le tour de la France, représentant tour à tour le drame, le vaudeville et la comédie sur les mails, les places du marché, dans les courants d'air des halles de petites villes. C'était

Fanchon la Vielleuse où il avait joué avec tant d'éclat le personnage du marquis de Saint-Luce; la tragédie parfois, avec ses gestes avantageux drapés de peplums, — et aussi des parodies poissardes telles que *Une matinée du Pont-Neuf* ou encore la *Famille des Lurons* qui lui avaient valu une indiscutable notoriété de bon comique. Et bien que lointains déjà, les souvenirs de ce temps de sa vie lui étaient très doux, précieux même à évoquer, et souvent il s'en régalait aux heures insipides et moroses où l'on est « dans la cage ». N'avait-il pas équipé de pied en cap tel et tel rôle avec une incomparable splendeur, jeté d'une belle voix de planches, sonore et outragée, les répliques dont l'impertinence ducale met le feu aux mains battantes des spectateurs? N'avait-il pas enfin, dans ces artificielles équipées, copieusement aimé, souffert, quitté des festins pour des duels, connu quelquefois la gloire d'être général, empereur, et de pouvoir, comme Cinna, pardonner?

Rien ne dure ici-bas. Après plusieurs années d'orgueil en clinquant et de misère en vrai, une grande lassitude l'avait accablé soudain de n'être qu'un errant bateleur dramatique, de changer presque quotidiennement de ciel et d'horizon, sans savoir vingt-quatre heures à l'avance dans quelle auberge de hasard on dormirait sa lourde nuit. Il avait envié le bonheur inapprécié de ceux qui chaque soir, après le même petit tour dans le même quartier, se couchent dans le même lit docile pour retrouver chaque matin, en ouvrant les yeux, les mêmes menus objets familiers bien à leur place dans la chambre; et, brusquement, il avait tout quitté avec la résolution très ferme de se fixer à Paris le temps de ses cheveux gris et de sa vieillesse. Après quelques semaines de recherches lassées en quête d'un logement, il avait fait la trouvaille au n° 12 du quai de la Tournelle, cinquième étage, de deux jolies pièces à hautes fenêtres d'où l'œil embrassait le plus merveilleux panorama de Paris, la poursuite des quais aux graves parapets bordés d'arbres verts, le canal glauque, argenté, qui faisait rêver de Hollande, l'île Saint-Louis et Notre Dame, décor à la fois lyrique et pieux, grandiose paysage urbain d'une poésie pénétrante ou farouche au gré du temps, de l'heure, de la saison.

C'est là que depuis bientôt trois ans il habitait, plein de santé, dans une robuste philosophie de gros homme assis, rempaillant des chaises, raccommodant des porcelaines, découpant des cartonnages, copiant des manuscrits quoiqu'il eût perdu de sa belle

main, accordant par-ci par-là quelques pianos à queue de famille, de vénérables « Pleyel, facteur du Roy », aux touches jaunies et branlantes comme de vieilles dents déchaussées... enfin exerçant un tas d'industries délicates autant que variées, qui l'aidaient à vivre sans trop de privations.

Le lendemain, le docteur Lecharme se présenta très exactement. Pendant quelques minutes il demeura debout, essoufflé des cinq étages, haletant avec une exagération satisfaite, soupirant : « Quel escalier!... quel escalier! »

S'étant laissé choir sur une chaise, il dit aussi : « Nous n'avons plus vingt ans... les jambes nous quittent! » Puis, déjà dispos, et badinant de la main avec les breloques d'or et de corail qui bruissaient en trousseau sur son gilet *purée de marrons,* il exposa enfin à Roulette d'un ton sentencieux, comminatoire, l'objet de sa visite.

C'était une pluie de baisers

La comtesse de Saint-Salbi revoulait son Roy. Obstinément elle le revoulait, sans discussion ni réplique. Après avoir pleuré des larmes d'allégresse les deux jours qui avaient suivi la visite du Souverain, elle était redevenue irritable et impérieuse comme par le passé. Maintenant qu'elle avait contemplé Louis, qu'elle y avait goûté, qu'elle avait baisé ses genoux, son absence lui était intolérable. Aussi ne pensait elle qu'à lui à toute heure, l'invoquant jusque dans ses prières comme un saint de prédilection. Il fallait que de nouveau il laissât tomber sur elle, de ses lèvres indulgentes, les mots qui apaisent et font espérer, que sur les plaies de son cœur il daignât verser une seconde fois le baume du réconfort



Assise près de son Roy, près de Louis XVII. (Chap. V)

Ce n'était pas tout. La nuit, profitant du léthargique sommeil de garde-malade où s'abimait Mme Adrien, la comtesse, plus d'une fois s'était levée, l'œil hagard, s'imaginant aux lueurs de la veilleuse. Le voir entrer et rôder à travers la chambre, de long en large. Elle portait, attachée à son cou par une chaînette d'argent, la miniature qu'il lui avait donnée, collant chaque soir, avant de s'endormir, sa bouche sur le verre du précieux portrait. Devait-on raisonnablement « jeter le manche après la cognée », renoncer à une cure entreprise avec tant d'audace et d'éclat? Non. Lui, Lecharme n'y saurait consentir, et à cette seule idée, son âme de loyal médecin entrait en révolte. Puisqu'on avait tenté la radicale et décisive expérience, il fallait la pousser jusqu'au bout, les yeux fermés, coûte que coûte.

— J'en appelle à votre conscience, s'écriait-il avec agitation, cette œuvre nous est commune, vous êtes responsable comme moi d'un échec, et vous n'avez plus le droit de vous désister !

Aux premiers mots, Roulette s'était barricadé dans un refus poli mais ferme, objectant de précieuses affaires très urgentes, des masses de pianos sur les bras, une grosse place de comptable en vue, un parrain moribond dans le Bugey. Mais Lecharme insistait, opiniâtre, empruntant à la vie des camps, pour stimuler l'indécis, plus d'un argument et plus d'une image : « Mauvais soldat!... qui prend peur à la première escarmouche... qui jette ses armes sur le champ de bataille... Alors, c'est une désertion ?

— Appelez-le comme ça, si ça vous fait plaisir, finit par déclarer l'ancien comédien, mais votre affaire m'embête... là ! Vous m'avez prié honnêtement de faire le Roy, à cause du cerveau de votre cliente qui s'était dérangé... je l'ai fait de mon mieux... passe pour une fois. Aujourd'hui, vous repiquez, je n'en suis plus.

— Calmez-vous, mon ami ! implorait le docteur.

Mais il continuait :

— ... Je ne la connais pas, moi, cette dame... qu'elle reste folle, je m'en ris. Ah ça ! me prenez vous pour une jouette ? Oh ! s'il s'agissait d'une personne qui me serait proche... de ma mère... je ne dis pas !

— C'est pourtant une femme si respectable et si bonne, insinuait Lamarche... Elle ne vous a vu que quelques minutes, et voilà sa vie bouleversée. Vous seriez ému, ému aux larmes si vous entendiez tout ce qu'elle dit de vous, de son Roy... Comprenez donc qu'elle vous veut !

— Elle ne m'aura point.

A grands pas, comme un témoin qui règle les distances dans un duel, le docteur se prit à marcher de la porte à la fenêtre, les bras derrière le dos et la tête tombée sur la poitrine. Ses lèvres s'agitaient, fébriles, esquissant des paroles entrecoupées qui ne sortaient pas.

Soudain Roulette se redressa sur son fauteuil, il semblait avoir pris une énergique, une immédiate résolution, et arrêtant le promeneur au passage :

— Soit! je retournerai voir la dame, je lui redonnerai mes mains à manger de caresses, mais à la condition que ça ne sera pas seulement pour une fois, et bonsoir après... Engagez-moi pour une saison? Qu'on me garantisse au moins dix à quinze visites, avec un joli cachet au bout. Dans ce cas là je suis votre homme, sinon, vous pouvez allez chercher ailleurs.

Lecharme demeurait debout, perplexe et satisfait à la fois :

— Dix ou quinze visites! C'est bien gros... Et puis, autre chose est d'avoir, un jour, avec la malade qu'il faut tromper, un rapide entretien de cinq minutes, autre chose de nouer avec elle des relations assidues et régulières. Ne craignez vous point, sagace et pénétrante comme elle l'est, que la comtesse ne se méfie à la longue et ne soupçonne quelque supercherie? Ah! Elle mourrait sur le coup si elle apprenait jamais qu'elle a eu affaire à un imposteur. Pensez-y?

— C'est à prendre ou à laisser, déclarait l'autre. Et n'ayez pas de tourment, allez! Si fûtée qu'elle soit, je la roulerai, votre noble, et dans les grands prix!... Ainsi, c'est une affaire conclue... vous acceptez?

Le docteur eut encore une seconde d'hésitation, puis redoutant soudain que Roulette ne se ravisât ou n'émit de plus exigeantes prétentions, il lui tendit la main, proclamant avec solennité :

— J'adhère.

En un instant, les menues questions de détail furent réglées à l'amiable, et l'on décida que Roulette, dès le lendemain, réapparaitrait rue de Varennes.

La durée des visites n'était pas limitée; seule la conversation, d'un ordre d'idées purement monarchique, ne devait sous aucun prétexte sortir du cercle convenu, ni s'égarer jamais en propos oiseux incompatibles avec la dignité royale.

V

Toutes les flèches sont aiguisées,
tous les arcs sont tendus.

Isaïe, v. 28.

— Et ce Lafayette? Sire, l'avez-vous vu sur son cheval blanc?

A cette question posée d'une voix émue et vibrante par Mme de Saint-Salbi, Roulette ne répondit d'abord pas; il hocha la tête de bas en haut, leva les yeux, qu'il tint plusieurs secondes obstinément pointés sur la rosace du plafond, et laissa enfin tomber avec un soupir.

— Ah! s'il avait voulu!

Une flamme éclaira le regard de la comtesse.

— Mais Pétion? interrogea-t-elle, que pense de Pétion Votre Majesté?

Ici le visage de Roulette s'adoucit dans une expression grave et réfléchie, à voix basse il prononça: « Oh, lui, j'en pense bien des choses!... bien des choses!... » accompagnant cette appréciation d'un geste vague et fatigué de son bras droit levé à demi.

— Comme Votre Majesté juge avec profondeur et originalité les hommes! répliqua-t-elle.

Un respectueux silence plana, pendant lequel cinq coups sonnèrent cérémonialement à la pendule d'écaille. Puis, après les dernières vibrations, la paix se rétablit.

L'heure était intime, d'une exquise et solennelle vétusté, profondément triste de la tristesse des grandeurs déchues, troublée à peine par le craquement d'un meuble de Boulle ou le roulement lointain de quelque voiture qu'on croyait un carrosse. Accrochés aux murs dans leurs cadres délicats d'or roussi et de cuivre filigrané, les portraits de la Famille Royale ainsi que les médaillons du Dauphin semblaient sourire, satisfaits; sur les velours éteints aux reflets transformés, les bibelots jolis du Dix huitième s'étalaient; une atmosphère ancien régime flottait, enveloppait cette grande dame et ce beau vieux gentilhomme assis l'un en face de l'autre et se regardant, la tête seule éclairée par la mourante lumière du jour, le corps déjà noyé dans l'ombre qui s'épaississait. Quand le Roy décroisait ses jambes, les boucles de ses souliers lançaient des lueurs.

Depuis que Roulette avait consenti à *reprendre l'affaire*, c'était le troisième après-midi qu'il passait près de la malade, en un rigoureux tête-à-tête. Dominant peu à peu le trouble inévitable qui l'avait paralysée au début, la comtesse, maintenant maitresse d'elle même, se risquait parfois la première à lui adresser la parole. Encouragée par son accueil paternel et bienveillant, elle lui posait à brûle pourpoint mille questions dont la précise instance n'était pas sans l'embarrasser.

Dans le cours de sa longue vie solitaire, pendant les interminables hivers subis aux Genêts, elle avait lu et relu tant de mémoires, tant d'annales, tant de correspondances du règne de Louis XVI, qu'elle savait aujourd'hui presque par cœur la frivole et terrible histoire de toute cette fin de siècle. Et à la pensée qu'elle était là, elle, Berthe-Yolande de Saint-Salbi, une humble sujette — moins qu'une drapière! — assise tout près de son Roy, près de Louis XVII, de celui-là même qui avait vécu au centuple les joies et les horreurs de l'époque fatale et traversé sain et sauf le grand orage, à cette pensée, prise d'une impétueuse folie de paroles, elle voulait *savoir* à tout prix, entendre la Vérité sortir de cette bouche auguste, de cette bouche incapable de rien déguiser.

D'abord, ce furent de timides allusions à ses premières années, faites avec une anxiété déférente, des mots isolément jetés comme des amorces :

— Madame de Polignac, votre gouvernante?... Cette belle épée que vous donna M. le comte de Provence?...

Il avait en l'écoutant un sourire fané, très indulgent, et elle s'enhardissait :

— Oh! Sire, pardonnez moi, mais que j'aurais été heureuse de voir Votre Majesté dans sa jeunesse, telle que l'ont popularisée ses portraits, le cou demi-nu sous le large col de batiste plissée, les cheveux flottants... oh! bien heureuse!...

Il tombait dans des gravités subites :

— Ces temps sont loin!

— Et Varennes? balbutiait elle, haletante... le retour à Paris?

— Horribles souvenirs, madame, horribles!

Et il était pâle, mais pâle.....

Alors, pour chasser la douloureuse impression, elle lui parlait aussitôt de Versailles qu'elle connaissait à fond, jusque dans ses moindres détours, comme si elle l'eût habité. Aucun détail d'étiquette relatif aux réceptions ne lui était étranger : elle savait que le

grand couvert se servait dans l'antichambre de la Reine, et qu'on ne jouait point de musique ailleurs que dans le salon de la Paix; *Zémire* et *Azor* de Grétry, le *Dormeur Éveillé* de Marmontel, Vestris, lui étaient familiers; pas une de ses phrases qui ne fût pleine de Suisses, de gardes françaises, et de chevau-légers; elle avait vu Marie-Antoinette en linon blanc, une houlette à la main, conduire les bals du dimanche, et M. le comte d'Artois jouer en pirouettes l'impertinent Figaro à Trianon.

Quant à Denis, obligé de faire appel aux plus délicates subtilités de son ancien métier de comédien, il n'avait pas tardé à se rendre compte des difficultés sérieuses qu'offrait cette carrière de faux monarque, un peu imprudemment embrassée.

Avec beaucoup d'attention il avait dû relire dans un manuel dépareillé le récit sommaire des formidables événements accomplis de 1787 à 1800.

Il lui avait fallu se fixer dans l'esprit plusieurs dates de première nécessité, certains détails essentiels, une demi-douzaine de mots historiques indispensables, tels que le fameux : « Allez dire à votre Maitre..... » tout un ensemble de gros ou menus faits qu'il ne lui était pas un instant permis d'ignorer.

Cependant, malgré ces précautions, trop hâtives, hélas ! il s'était déjà trouvé plus d'une fois enrayé net, au beau milieu d'un colloque, ne sachant que dire et réduit à dissimuler sa détresse à l'aide d'un sourire forcé, d'un jeu de physionomie ingrat, ou de quelque autre échappatoire désespérée.

Un mutisme inopiné, féroce, et qui semblait la conséquence immédiate de noires douleurs cachées lui servait aussi de refuge, mais il se décidait difficilement à employer cette suprême ressource. Il préférait tousser, soupirer, passer brutalement à un autre sujet. Ou bien il laissait parler la comtesse, accélérant son bavardage de vieille femme enthousiaste, renforçant peu à peu sa familiarité timide par l'excitante courtoisie de son propre regard et l'intérêt de ses attitudes.

Il s'instruisait de cette façon à peu de frais. Elle lui rappelait Cagliostro et ses diamants... l'affaire du Collier, la prophétie de Cazotte; elle lui répétait des mots étonnants de précocité qu'il avait prononcés à peine enfant, des traits de bonté adorables, les fleurs qu'il aimait cultiver dans son petit jardin de Versailles.....

Il se gardait bien alors de l'interrompre; autorisant au contraire son verbiage par des signes d'assentiment réitérés, il l'emballait

pour des heures, se bornant de temps à autre à murmurer comme en un rêve : « J'ai souvenance..... j'ai souvenance !

Et toujours les choses s'accomplissaient ainsi, jusqu'au moment où il se levait pour dire, courbant sa haute taille : « Il se fait tard, Madame, nous devons nous retirer. »

Invariablement à cette minute, la comtesse avait les paupières gonflées de larmes.

En silence elle s'agenouillait, baisait avec ferveur la main du Roy, puis s'éloignant de quelques pas, les coudes à la taille et l'avant-bras seul détaché, pinçant de chaque côté, du bout des doigts, le large tablier de sa robe en dauphine, elle entreprenait avec lenteur, à petits reculons, la triple révérence au plié, s'affaissant chaque fois davantage, tassant son salut selon les rites, à la fin presque assise sur le parquet, écroulée à moitié parmi le fatras de ses jupes en cerceau.

Brigitte accourait alors, ayant aux lèvres un sourire mal réprimé. Tandis qu'elle remettait les sièges en ordre et retapait les coussins défoncés des bergères, elle pressait de questions sa maîtresse :

— Eh ben, madame? Vous sentez-vous d'aise? Vrai tout de même que ce Roi-là il a l'air d'une personne ben aimable!... C'est-i pour un de ces matins qu'i remonte sur son trône?...

Et puis la garde se montrait à son tour, qui disait doucement avec une bouche sucrée :

— Voilà qu'il est l'heure du julep.

VI

Si Louis XVII n'existait pas, il faudrait l'inventer.

***

Près d'un mois s'était écoulé.

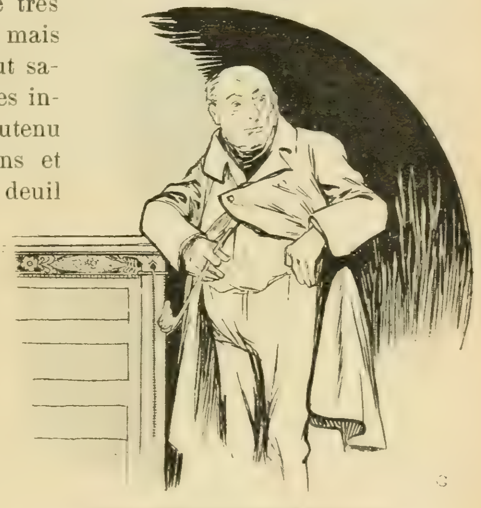
Huit fois déjà Roulette avait endossé le pompeux costume, huit fois accroché à son flanc la coquette épée d'acier. Aucun incident spécial n'avait signalé ces visites rendues tous les trois jours, à heure militaire, l'exactitude étant, comme nul n'en ignore, la politesse des têtes couronnées.

La comtesse manifestait encore la même joie tremblante à l'arrivée du Prince, et la même tristesse voilée à son départ, mais

l'étonnement fiévreux, l'humble stupéfaction des premières entrevues s'étaient évanouis. Mme de Saint-Salbi s'accoutumait maintenant à ces précieuses audiences comme à une chose toute naturelle, faisant désormais partie intégrale de sa vie; elle ne pensait même pas que ces royales faveurs pussent prendre fin, à une date prochaine.

Et cependant, Roulette n'ayant traité que pour dix séances, la situation se tendait.

Sans doute, son « travail » qui réclamait de l'intelligence et de la souplesse, lui avait été très convenablement rétribué, mais en conscience devait-il tout sacrifier, renoncer aux petites industries qui l'avaient soutenu jusque-là, perdre d'anciens et solides clients, faire son deuil des pianos assurés, pour courir les hasards d'une profession aussi aléatoire que celle de faux Louis XVII? Franchement c'eût été folie.


C'est là que depuis bientôt trois ans.

Piqué au vif, il se décida de nouveau à exprimer vertement sa pensée à Lecharme :

— J'en ai plein ma culotte de singer les Rois et de jouer les Capet en chambre!... On voit bien que vous ne me connaissez pas?

— Que si! Vous êtes la crème des hommes, déclarait le docteur avec mille protestations chaleureuses.

— Chansons!

— Voyons! ajoutait le médecin, dans une suppliante attitude, à quoi bon lever l'étendard de la révolte? Nous avons traité pour dix visites, il ne vous en reste plus que deux; soyez homme de parole, et tenez au moins jusqu'au bout.

Roulette, non sans une feinte répugnance, peu à peu se radoucissait, baillant encore avec des gestes cavaliers, de petites moues d'enfant gâté, branlant le chef et tapant du pied; mais il s'arrêta

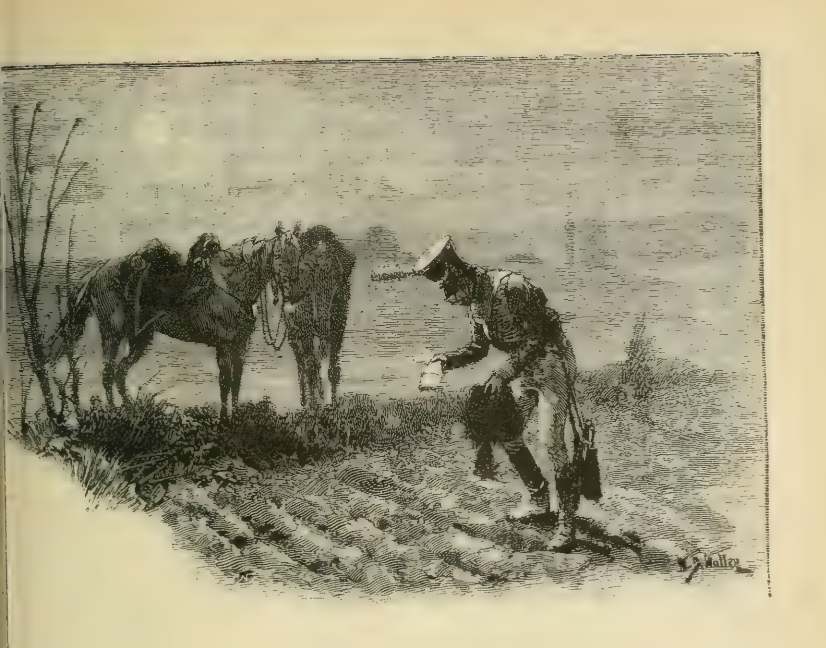
soudain, ses yeux, l'espace d'une seconde, s'embrasèrent, aussitôt éteints, ses traits se fixèrent, son front resplendit comme au passage d'une audacieuse pensée, de quelque conception téméraire et magnifique, et saisissant à poignées le docteur par les revers de son habit barbeau en même temps qu'un prodigieux soupir jaillissait de sa poitrine :

— Pas un mot de plus! lui cria-t-il, je suis votre homme, tant qu'il vous plaira, des mois, des années s'il le faut... Et pour ce qui est des petites choses d'argent, nous en causerons plus tard. Entre gens de cœur, on s'accorde toujours.

Immobile, et stupéfait de ce revirement si brusque, Lecharme balbutiait de vagues formules de gratitude : « Ah! c'est très bien... Bravo! » mais Roulette avec bonhomie lui ferma la bouche :

— Me remerciez pas, bon Dieu! C'est ma nature qui veut ça; j'aime rendre service à autrui.

(A suivre.) Henri LAVEDAN.



LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(Suite) (1)

Le rideau s'écarta et l'Empereur s'avança. D'un bond, nous prîmes la position militaire, la main au shako, mais tout cela nous paraissait un rêve et les yeux nous sortaient de la tête, comme ceux de Berthier, tout à l'heure. Napoléon portait l'uniforme vert des chasseurs et il tenait à la main une petite cravache à pomme d'argent. Il nous regarda les uns après les autres avec un sourire sur les lèvres, ce fastidieux sourire auquel ne prenaient part ni les yeux ni les sourcils, et chacun de nous eut la chair de poule : c'était l'effet que produisait sur la plupart d'entre nous le regard de cet Empereur. Puis il alla à Berthier et lui mit la main sur l'épaule.

— Il ne faut pas vous plaindre d'avoir été si maltraité, mon cher

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 février.

prince, lui dit il, c'est ce qui vous a valu votre titre de noblesse. Il parlait de cette voix douce et caressante qu'il savait prendre parfois. Il n'y avait personne, en effet, qui sût rendre la langue française aussi harmonieuse que l'Empereur et personne, non plus, ne savait la rendre parfois aussi dure et aussi terrible.

— J'ai cru qu'il allait m'étrangler, cria Berthier, agitant toujours la tête.

— Bah ! bah ! je serais venu à votre secours si ces officiers n'avaient entendu vos cris. Mais j'espère que vous n'êtes pas blessé réellement.

Il parlait avec animation, car il aimait beaucoup Berthier, plus que n'importe quel autre de ses officiers, sauf peut-être le pauvre Duroc.

Berthier sourit, quoique d'assez mauvaise grâce.

— C'est une chose si nouvelle pour moi, de recevoir des blessures de mains françaises ! dit-il.

— Et cependant, c'est pour la cause de la France, dit l'Empereur. Puis, se tournant vers nous, il prit le vieux Trémeau par l'oreille.

— Ah ! vieux grognard ! dit-il, est-ce que vous n'étiez pas avec moi en Egypte, et n'avez-vous pas eu un fusil d'honneur à Marengo ? Je me souviens très bien de vous, mon brave. Alors ce vieux feu n'est pas encore éteint. Il brûle toujours quand vous croyez qu'on en veut à votre Empereur. Et vous, colonel Despienne, vous n'avez pas voulu écouter le tentateur ; et vous, Gérard, votre fidèle épée est toujours aussi entre mes ennemis et moi ? C'est bien, c'est bien ! Si j'ai des traîtres autour de moi, je commence du moins à voir ceux qui me sont fidèles.

Vous ne pouvez vous imaginer, mes amis, la joie que nous éprouvâmes en entendant le plus grand homme du monde nous parler de cette façon. Trémeau en tremblait et je crus qu'il allait tomber. Des larmes coulaient sur ses grosses moustaches. Vous qui n'avez pas vu cela, vous ne pouvez vous faire idée de l'effet que produisait l'Empereur sur ses rudes vétérans.

— Eh bien ! mes amis, continua-t-il, suivez-moi dans cette chambre. Je vais vous donner l'explication de la petite comédie que nous venons de jouer. Restez ici, Berthier, je vous prie et que personne ne nous interrompe.

C'était une chose toute nouvelle pour nous — pour eux du moins — de voir un maréchal de France en sentinelle à la porte

de l'Empereur. Nous suivîmes donc celui-ci : il nous conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre, nous fit approcher de lui et baissa la voix pour nous parler :

— Je vous ai choisis, dans toute l'armée, dit il, parce que vous êtes les plus braves et aussi les plus fidèles de mes soldats. Je suis convaincu que rien ne peut ébranler votre fidélité envers moi. Si je me suis aventuré à mettre votre dévouement à l'épreuve, c'est qu'aujourd'hui, où j'ai rencontré la trahison la plus noire jusque dans mon propre sang, dans ma propre chair, il est nécessaire que je sois doublement circonspect. Mais je sais que je puis compter absolument sur votre épée.

— Jusqu'à la mort, Sire, cria Tremeau, et nous repétâmes avec lui : « jusqu'à la mort! ».

Napoléon nous attira plus près de lui encore et baissant la voix davantage :

— Ce que je vais vous dire maintenant, je ne l'ai confié à personne ; pas même à ma femme, pas même à mes frères : à vous seuls, je veux le dire. C'en est fait de nous, mes amis ! Nous sommes au bout. La partie est jouée et perdue ; en conséquence, il nous faut prendre nos précautions.

A ces mots, il me sembla que mon cœur me pesait dans la poitrine comme un boulet de 24. Nous avions espéré contre tout espoir, mais quand nous l'entendîmes, lui, l'homme froid, toujours si réservé, toujours si calme, nous dire, d'une voix tranquille, sans émotion, que tout était fini, nous comprîmes que les nuages s'étaient amoncelés pour toujours et que le dernier rayon de soleil avait lui. Tremeau grognait et étreignait son sabre ; Despienne grinçait des dents ; quant à moi, je me redressais et je faisais sonner mes éperons pour montrer à l'Empereur qu'il y avait encore de braves cœurs et que l'adversité ne pouvait nous abattre.

— Mes papiers et ma fortune doivent être mis en sûreté, continua l'Empereur, à voix basse. L'avenir peut dépendre de leur sécurité. C'est la base de notre prochaine tentative, car je suis certain que ces pauvres Bourbons trouveront mon tabouret de pied trop grand encore pour leur servir de trône. Où pourrais je bien garder ces choses précieuses ? On pillera tout ce qui m'appartient ; il en sera de même chez mes amis. Il faut que tout soit mis en sûreté et caché par des hommes à qui je puisse confier ce qui m'est plus cher que la vie. Dans toute la France, dans toute l'armée, vous êtes ceux que j'ai choisis pour cette mission de confiance.

Je vais vous expliquer ce que sont ces papiers; afin que vous ne puissiez pas dire que vous n'étiez, en cette affaire, que des agents aveugles. Ce sont d'abord les preuves officielles de mon divorce avec Joséphine, de mon mariage légal avec Marie-Louise et de la naissance de mon fils et héritier, le Roi de Rome. Si nous ne pouvons apporter la preuve matérielle de ces faits, les prétentions futures de ma famille au trône de France, sont dès maintenant réduites à néant. J'ai aussi des valeurs pour la somme de quarante millions de francs, somme énorme, mais presque nulle en comparaison des papiers dont je vous ai parlé. Je vous dis tout cela afin que vous soyez bien pénétrés de l'importance considérable de la tâche que je vous confie. Ecoutez bien! je vais vous dire maintenant où vous trouverez ces papiers et ce que vous devrez en faire.

Je les ai fait parvenir ce matin à ma fidèle amie la comtesse Walewska, à Paris. Elle part ce soir à cinq heures pour Fontainebleau, dans sa berline bleue. Elle doit être ici entre neuf heures et demie et dix heures. Les papiers seront cachés dans la voiture en un endroit connu d'elle seule. Elle est avertie que sa voiture sera arrêtée hors de la ville par trois officiers à cheval et elle vous remettra le paquet. Vous êtes le plus jeune, Gérard, mais c'est vous le plus ancien de grade. Je vous remets cette bague d'améthyste que vous montrerez à la comtesse comme gage de votre mission, et que vous lui laisserez comme reçu des papiers.

Une fois le paquet entre vos mains, vous vous rendrez dans la forêt, à l'endroit où se trouve un colombier en ruines. Il est possible que je vous y rejoigne, mais si je vois quelque danger j'enverrai mon serviteur particulier Mustapha, dont vous suivrez les instructions comme les miennes propres. Le colombier n'a plus de toit. C'est pleine lune, cette nuit: à l'entrée à droite, vous trouverez trois bêches contre le mur; vous vous en servirez pour creuser un trou de plusieurs pieds de profondeur dans le coin nord-est, c'est-à dire du côté gauche de la porte, dans la direction de Fontainebleau. Vous y déposerez les papiers, vous remettrez la terre en place avec soin et vous viendrez ensuite au palais me rendre compte.

Telles furent les instructions de l'Empereur, mais données avec cette minutie de détails dont lui seul était capable. Quand il eut fini, il nous fit jurer de garder son secret aussi longtemps qu'il vivrait et aussi longtemps que les papiers demeureraient enfouis dans cette cachette. Il nous fit répéter notre serment à plusieurs reprises avant de nous congédier.

Le colonel Despienne logeait à l'enseigne du « Faisan », et c'est là que nous soupâmes ensemble. Nous étions, tous trois, hommes habitués à accepter les choses les plus étranges comme des incidents ordinaires de notre vie de chaque jour; cependant nous étions encore tout émus de notre extraordinaire entrevue avec Napoléon, à la pensée de la mission importante que nous avions à remplir. Mais moi, qui avais déjà eu la bonne fortune de recevoir, par trois fois, des ordres des lèvres mêmes de l'Empereur, à l'occasion de l'affaire des frères d'Ajaccio et de mon fameux voyage de Reims à Paris, j'étais un peu habitué à ces sortes d'aventures et je montrais plus de calme que mes deux compagnons.

— Si les choses tournent bien pour l'Empereur, dit Despienne, c'est le bâton de maréchal pour nous.

Nous trinquâmes à notre futur avancement et nous convînmes que nous nous rendrions séparément à l'endroit fixé, qui était la première borne kilométrique sur la route de Paris. De cette façon, nous éviterions les bavardages que ne pourrait manquer de provoquer la réunion de trois hommes aussi connus. Il se trouva que ma petite Violette — j'appelais ainsi ma jument — avait perdu un fer le matin même. Je fus obligé de la conduire chez le maréchal-ferrant, ce qui me fit arriver au rendez-vous après mes camarades. J'avais pris avec moi, non seulement mon sabre, mais aussi ma nouvelle paire de pistolets anglais. Ils m'avaient coûté 150 francs chez Trouvel, dans la rue de Rivoli, mais ils portaient mieux et plus loin que les autres. C'est avec un de ces pistolets que je sauvai la vie au vieux Bouvet, à Leipsig.

La nuit était très claire, et, derrière nous, la lune, dans tout son éclat, découpait l'ombre des trois cavaliers au trot. Cependant, le pays est si boisé que nous ne pouvions voir au loin. La grande horloge du palais avait déjà sonné dix heures et la princesse n'avait pas encore paru. Nous commencions à craindre que quelque incident ne l'eût retardée.

Tout à coup, nous entendîmes le roulement d'une voiture dans le lointain ; le bruit devint de plus en plus distinct, et, bientôt nous vîmes déboucher, au tournant de la route, et à la lueur de deux grosses lanternes jaunes, deux grands chevaux bais, attelés à une berline. Le postillon arrêta son attelage tout fumant, à quelques pas de nous. En un instant, nous étions à la portière, la main au shako, saluant une jolie figure pâle qui nous regardait, quelque peu effarée.

— Nous sommes les trois officiers de l'Empereur, Madame, lui dis-je à voix basse, en me baissant à la portière ouverte. Vous devez être prévenue qne nous vous attendions.

La comtesse, d'une beauté remarquable, avait une fraîcheur de teint toute coralline ; mais, à notre aspect, elle pâlit subitement et son visage prit une telle expression d'angoisse qu'elle me parut passer, en un instant, de l'épanouissement de la jeunesse à la plus caduque sénilité.

— Pour moi, dit-elle, il est évident que vous êtes trois imposteurs.

Si elle m'eût frappé au visage de sa main délicate, elle ne m'eût pas causé un plus grand saisissement; mais le ton avec lequel elle prononça ces mots me suffoqua.



Jusqu'à la mort ! Sire.

— En vérité, Madame, vous nous faites grave injure, répondis je. Voici le colonel Despienne et le capitaine Tremeau. Quant à moi, je suis le colonel Gérard, et, pour quiconque a entendu parler de moi...

— Misérable ! s'écria-t elle, en m'interrompant. Vous pensez que toute femme que je suis, je vais me laisser tromper si facilement.

Je regardai Despienne : il était pâle de colère et Trémeau tirait fiévreusement sa moustache.

— Madame, repris je froidement, quand l'Empereur nous a fait l'honneur de nous confier cette mission, il m'a donné comme gage, une améthyste que voici. Je ne croyais pas que trois honorables officiers eussent besoin de produire une preuve, mais je dois réduire à néant vos indignes soupçons en vous remettant cette bague.

Elle prit le bijou et l'examina à la lueur d'une lanterne. Tout à coup, une expression de chagrin et de terreur se peignit sur son visage.

— Oui, je la reconnais, c'est bien sa bague! s'écria t-elle. O mon Dieu! Qu'ai-je fait?

Je compris que quelque chose d'épouvantable s'était passé.

— Vite, Madame, dis-je, vite remettez-nous les papiers.

— Je ne les ai plus, je les ai donnés, répondit elle.

— Donnés! A qui?

— A trois officiers.

— Quand?

— Il y a une demi-heure.

— Où sont-ils?

— Dieu me pardonne! Je ne sais pas. Ils ont arrêté ma berline, et je leur ai remis les papiers sans hésitation, croyant qu'ils étaient envoyés par l'Empereur.

Ce fut un coup de foudre, mais c'est dans ces moments-là surtout que je suis magnifique.

— Restez ici, dis-je à mes camarades. Si vous voyez passer trois cavaliers, arrêtez-les à tout hasard; je reviens à l'instant. Et me voilà lancé sur la route de Fontainebleau aussi vite que Violette pouvait m'emporter. Au palais, je sautai à terre, je me précipitai dans l'escalier, bousculant les laquais qui voulaient m'arrêter et j'arrivai au cabinet de l'Empereur. Il était occupé avec Macdonald, à étudier une carte, le crayon et le compas à la main; à ma brusque entrée, il leva la tête d'un air courroucé, mais son visage changea de couleur quand il me reconnut.

— Vous pouvez nous laisser, Maréchal, dit-il.

Puis, dès que la porte fut refermée :

— Eh bien! Et mes papiers?

— Disparus, répondis je, et, en quelques mots, je lui exposai ce qui était arrivé. Sa figure était calme, mais je voyais le compas trembler entre ses mains.

— Il faut les retrouver, Gérard, s'écria-t-il. Les destinées de ma dynastie en dépendent. Il n'y a pas un moment à perdre. A cheval! Monsieur, à cheval!

— Mais quels sont ces hommes, Sire?

— Je ne sais pas; je suis entouré de traîtres. Ils vont assurément porter les papiers à Paris. A qui les porteraient ils, si ce n'est à ce misérable Talleyrand. Oui, oui, ils sont sur la route de Paris, et il est encore possible de les atteindre. Avec les trois meilleurs chevaux de mes écuries...

Je n'attendis pas la fin de la phrase. Déjà j'étais dans l'escalier. Je suis sûr que cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que je galopais sur Violette, tenant en mains deux magnifiques arabes des écuries impériales.

Les écuyers de l'Empereur voulaient m'en faire prendre trois, mais plus jamais je n'aurais osé regarder Violette en face.

Le spectacle dut être magnifique pour mes deux camarades, lorsque je les rejoignis, et que, d'un brusque mouvement, j'arrêtai les deux chevaux ployés sur leurs jarrets.

— Personne n'est passé? interrogeai-je.

— Personne.

— Alors les misérables sont sur la route de Paris! à cheval! et à leur poursuite!

Il ne fallut pas longtemps à mes braves compagnons pour enfourcher les chevaux de l'Empereur. Abandonnant les nôtres sur la route, nous voilà partis, moi au centre, Despienne à ma droite et Trémeau un peu en arrière, car il était plus lourd. Ah! quel galop! mes amis! Les sabots claquaient, claquaient sur la route unie, dure, et où l'ombre des grands peupliers alternait en barres noires avec les bandes d'argent du clair de lune. Devant nous nos ombres couraient, et, sur nos traces, s'élevait un nuage de poussière. Nous entendions le bruit des volets qui se fermaient sur notre passage et nous étions déjà loin, trois points noirs sur l'horizon, quand les gens se penchaient pour nous regarder. Minuit sonnait comme nous traversions Corbeil. Un garçon d'écurie, un seau à chaque main, profilait son ombre noire dans le rayon d'or que projetait la porte ouverte d'une auberge.

— Avez vous vu passer trois cavaliers, lui criai je?

— Je viens de donner à boire à leurs chevaux, répondit il. Je crois que,...

— En avant! en avant! mes amis, et nous voilà repartis ventre

à terre, faisant étinceler de feu les pavés de la petite ville. Un gendarme voulut nous arrêter, mais sa voix fut couverte par notre tonnerre. Les maisons fuyaient derrière nous, et nous nous retrouvâmes en pleine campagne avec vingt-cinq kilomètres de route libre entre nous et Paris.

Comment ces traitres pourraient ils nous échapper, quand ils avaient derrière eux les trois meilleurs chevaux de France? Pas un n'avait ralenti, mais Violette était toujours d'une encolure en avant, et je sentais que je n'aurais eu qu'à lui rendre la main pour que les chevaux de l'Empereur, distancés, pussent voir la couleur de sa queue.

— Les voilà! cria Despienne.

— Nous les tenons! hurla Trémeau.

Une longue bande de route blanche s'étendait devant nous au clair de lune. Bien au loin, nous pûmes apercevoir les trois hommes, couchés sur l'encolure de leurs chevaux. De minute en minute, ils devenaient plus distincts : nous gagnions sur eux. Je pus reconnaitre l'uniforme des chasseurs que portait le cavalier du centre monté sur un cheval blanc ; les deux hommes qui l'escortaient, sur des chevaux bais, étaient enveloppés de grands manteaux. Ils allaient de front, mais il était facile de voir que la bête du milieu était plus vigoureuse et moins fatiguée que les deux autres, à la façon dont elle ramenait les jambes à chaque bond. Son cavalier semblait être le chef, car à tout moment il se retournait pour mesurer des yeux la distance qui les séparait de nous. Tout d'abord je ne vis pas ses traits, mais comme nous nous rapprochions je distinguai la moustache qui lui barrait le visage, et, à la fin, je pus mettre un nom sur cette figure.

— Colonel de Montluc, criai je. Halte! au nom de l'Empereur.

Je connaissais depuis longtemps cet homme comme un officier plein de bravoure, mais un coquin sans préjugés. Nous avions même un petit compte à régler ensemble, car il avait tué mon ami Tréville à Varsovie, en faisant feu, disait on, une seconde avant le signal.

Je n'avais pas fini de parler que ses deux acolytes faisant faire volte face à leurs chevaux, déchargèrent sur nous leurs pistolets. J'entendis Despienne pousser un cri terrible, et nous nous précipitâmes, Trémeau et moi, sur le même homme : il tomba en avant le nez dans la crinière de son cheval, et les bras pendants de chaque côté de l'encolure. Son camarade s'élança sur Trémeau, le sabre

haut, et j'entendis le bruit sec de sa lame, arrêtée par une parade. Je ne me retournai même pas et, pour la première fois, touchant Violette de l'éperon, je me précipitai à la poursuite du chef.

Puisqu'il fuyait laissant là ses camarades, comme lui je laissai les miens pour le suivre.

Il avait gagné deux cents pas, mais ma bonne petite jument les eût rattrapés avant que nous eussions fait deux kilomètres. C'est en vain qu'il éperonnait son cheval et jouait de la cravache comme un conducteur d'artillerie pour enlever son attelage sur une route défoncée. Il se démenait tellement que son shako roula à terre, et sa tête chauve brilla sous la lune. Mais il avait beau faire, la distance diminuait toujours. Je n'étais pas à plus de vingt mètres de lui, et l'ombre de la tête de Violette, touchait la hanche de son cheval, quand il se retourna sur sa selle, en proférant un juron et fit feu de ses deux pistolets sur ma jument.

J'ai été blessé si souvent que je me vois obligé de m'arrêter et de réfléchir avant de pouvoir dire combien de fois. J'ai reçu des balles de fusil, des balles de pistolet, des éclats d'obus, des coups de baïonnette, des coups de lance, des coups de sabre, et même un coup de poinçon de cordonnier ; c'est cette dernière blessure qui m'a fait assurément souffrir le plus. Eh bien, de toutes ces blessures, pas une ne m'a causé plus de douleur que lorsque je sentis chanceler sous moi la pauvre bête que j'en étais venu à aimer plus que tout au monde, après ma mère et l'Empereur.

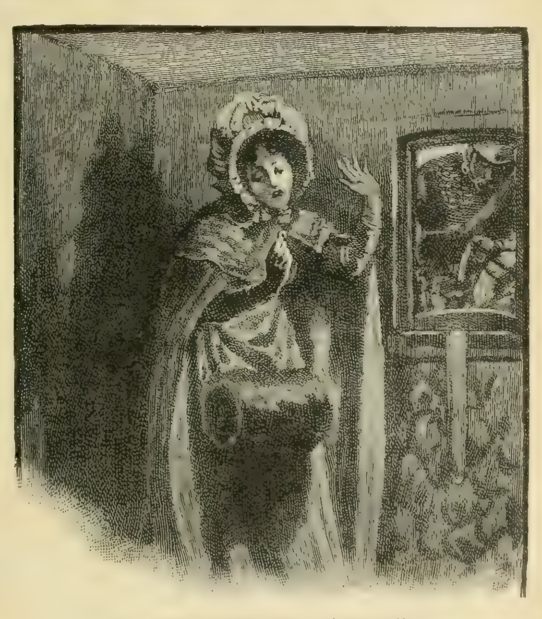
Je pris mon second pistolet dans les fontes et je tirai entre les deux épaules du cavalier. Il cingla son cheval d'un vigoureux coup de cravache, et je crus un instant que je l'avais manqué. Mais je vis bientôt sur sa tunique verte de chasseur une tache grandir peu à peu ; il commença à chanceler légèrement sur sa selle ; puis, tout à coup, il tomba d'un côté, son pied restant pris dans l'étrier. Son corps rebondit sur le sol à chaque pas de sa monture qui s'arrêta enfin, fatiguée et couverte d'écume. — Comme je saisissais la bête à la bride, la courroie de l'étrier se détendit, et le talon du cavalier sonna sur le sol.

— Vos papiers, criai je en sautant à terre.

Mais je vis tout de suite qu'il était mort. Ma balle lui avait traversé le cœur, et ce n'était que sa volonté qui l'avait maintenu si longtemps en selle. Je déboutonnai sa tunique pour prendre les papiers; je fouillai dans ses fontes, dans sa sabretache. Je ne trouvai rien.

e tirai ses bottes, je défis le paquetage de sa selle ; je ne trouvai, ıulle part, la moindre trace des papiers.

Je me serais volontiers laissé aller à pleurer là, assis sur le bord le la route, tellement j'étais déçu. Le sort, cet ennemi qui peut aire reculer sans honte un hussard, semblait se mettre contre noi. Je m'appuyai sur ma petite Violette, et j'essayai de réfléchir ı ce que je devais faire. Je savais que l'Empereur n'avait pas une rès haute idée de non intelligence. :t je tenais à lui nontrer qu'il me aisait injure. Montluc n'avait ɔas les papiers et :ependant il avait ;acrifié ses com-ɔagnons pour fuir. e n'y comprenais ·ien. D'un autre :ôté, il était clair ןue s'il ne les avait ɔas, un de ses ca-narades devait les létenir.



Oui, c'est bien sa bague ! s'écria-t-elle

L'un de ceux-ci :tait certainement nort; j'avais laissé 'autre aux prises ıvec Trémeau et s'il avait échappé au sabre de ce dernier, il avait :ncore à se mesurer avec moi. — Évidemment, ce que j'avais de nieux à faire, c'était de revenir sur mes pas.

Je rechargeai mes pistolets tout en me faisant cette réflexion, et e les replaçai dans mes fontes, puis j'examinai ma petite jument ןui relevait la tête et dressait les oreilles comme pour me montrer e peu de cas qu'elle faisait d'une égratignure ou deux. La pre nière balle lui avait simplement effleuré l'épaule, en laissant un éger sillon sur la peau. La seconde blessure était plus sérieuse : e projectile avait traversé le muscle du cou, mais déjà le sang ne ·oulait plus. Je me dis que si elle était trop faible, j'avais la res source du cheval de Montluc ; j'emmenai donc cette bête qui était

magnifique ; elle valait au moins quinze cents francs et il me semblait que personne n'y avait plus de droits que moi.

J'étais impatient maintenant de rejoindre mes compagnons, et je venais de rendre les rênes à Violette quand je vis tout à coup quelque chose briller dans un champ, sur le bord de la route. C'était la garniture de cuivre du shako de Montluc. Une idée me traversa la tête et me fit sauter sur ma selle. Comment ce shako avait-il pu rouler jusque-là ? Par son seul poids, il serait simplement tombé sur la route, mais il était à vingt pas au moins du chemin. Evidemment, Montluc devait l'avoir jeté au loin quand il avait vu que j'allais l'atteindre, et s'il l'avait jeté... je ne m'attardai pas à raisonner, et je sautai à bas de Violette. Le cœur me battait la charge dans la poitrine. Oui, j'avais raison, cette fois. Au fond du shako, je trouvai un rouleau de papier enveloppé de parchemin et retenu par un ruban de soie jaune. Je le saisis et tenant le shako de l'autre main, je me mis à danser de joie sous le clair de lune. L'Empereur verrait bien qu'il ne s'était pas trompé en confiant le soin de ses affaires à Étienne Gérard.

J'avais une poche de sûreté à l'intérieur de ma tunique, juste au-dessus du cœur, et dans laquelle je mettais les quelques petits objets qui m'étaient chers : c'est là que je plaçai le précieux rouleau. Puis remontant sur ma petite jument, je galopai pour aller voir ce qu'était devenu Trémeau, quand un cavalier passa tout à coup à travers champs à quelque distance de moi. Au même instant, j'entendis sur la route, le trot d'un cheval et, tournant la tête, je vis venir l'Empereur monté sur un cheval blanc ; il était vêtu de son manteau gris et coiffé de son petit chapeau à cornes, comme je l'avais vu maintes fois sur les champs de bataille.

— Eh bien ! me cria t il de son ton brusque de sergent à la manœuvre. Où sont mes papiers ?

J'éperonnai ma jument, et je les lui présentai sans dire un mot. Il brisa le ruban, et les parcourut rapidement de l'œil. Puis, comme nos deux chevaux étaient côte à côte, il posa sa main droite sur mon épaule, et m'entoura le cou de son bras gauche. Oui, mes amis : modeste comme vous me connaissez, j'ai été embrassé par le grand Empereur, mon maître.

— Gérard, me dit-il, vous êtes merveilleux.

Je ne voulus pas le contredire, et je rougis de joie en pensant qu'il me rendait enfin justice.

— Où est le voleur, Gérard, me demanda-t-il ?

— Mort ! Sire.

— Vous l'avez tué.

— Il a blessé mon cheval, Sire, et il m'aurait échappé si je ne l'avais tué d'un coup de pistolet.

— L'avez-vous reconnu ?

— Il se nomme de Montluc, Sire, c'est un colonel de chasseurs.

— Bon, dit l'Empereur. Mais nous ne tenons pas encore la main qui fait manœuvrer les pièces de l'échiquier.

Il resta quelques instants silencieux, le menton sur la poitrine. Je l'entendis murmurer : « Ah ! Talleyrand, Talleyrand, si j'avais été à votre place et vous à la mienne, vous eussiez écrasé la vipère pendant que vous l'aviez sous votre talon. Depuis cinq ans je sais ce que vous êtes, et cependant je vous ai laissé vivre pour me mordre. » Mais, peu importe, mon brave, dit-il en se retournant vers moi, le jour viendra où se régleront tous comptes, et ce jour-là, je n'oublierai, je vous le promets, ni mes amis, ni mes ennemis.

— Sire, dis-je, car j'avais eu le temps de réfléchir aussi, je pense que les ennemis de votre Majesté ont eu connaissance de vos projets concernant ces papiers, vous ne croyez pas que ce soit grâce à une indiscrétion de moi ou de mes camarades.

— Non, certes ,me répondit-il, puisque ce complot a été tramé à Paris, et qu'il y a quelques heures seulement que vous avez reçu mes ordres.

— Alors, comment?

— Assez, dit-il sévèrement, vous cherchez, en ce moment, à profiter de votre situation.

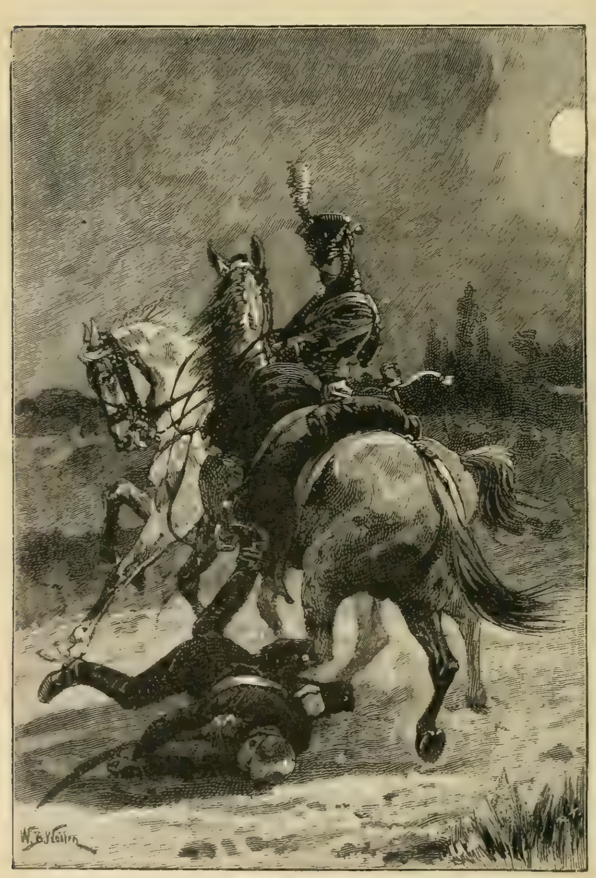
C'était toujours ainsi, avec l'Empereur. Il bavardait volontiers avec vous comme avec un ami ou un frère, mais quand il en était arrivé à vous faire oublier la distance qui vous séparait de lui, d'un mot ou d'un regard il vous montrait combien cette distance était incommensurable. Quand mon chien, enhardi par une caresse, se risque à mettre ses pattes sur mes genoux, et que je le rejette brusquement à terre, je me prends à penser aux façons de l'Empereur avec ses subordonnés.

Il mit son cheval au trot et je suivis en silence, le cœur gros. Mais lorsqu'il m'adressa de nouveau la parole, ma tristesse fut vite dissipée.

— Je n'ai pas pu dormir, dit il, avant de savoir comment l'affaire s'était terminée. Je retrouve mes papiers, mais j'y ai mis le prix.

Il ne me reste déjà plus tant de mes vieux soldats que je puisse en perdre deux en une nuit.

Mon cœur se glaça à ce mot : deux. Je bégayai : « Le colonel Despienne a été tué d'une balle de pistolet. »



Il tomba, le pied pris dans l'étrier.

— Et le capitaine Trémeau d'un coup de sabre. Quelques minutes plus tard et j'aurais pu le sauver : son adversaire s'est échappé à travers champs.

Je me rappelai le cavalier que j'avais aperçu au moment où l'Empereur me rejoignait. Il avait pris par les champs pour m'éviter, mais, si je l'avais reconnu et si Violette n'avait pas été blessée j'aurais pu venger mon vieux camarade. Je pensais à mon brave Trémeau, à sa force au sabre, et je me demandais si ce n'était pas la raideur de son poignet qui lui avait été fatale, quand l'Empereur m'adressa de nouveau la parole.

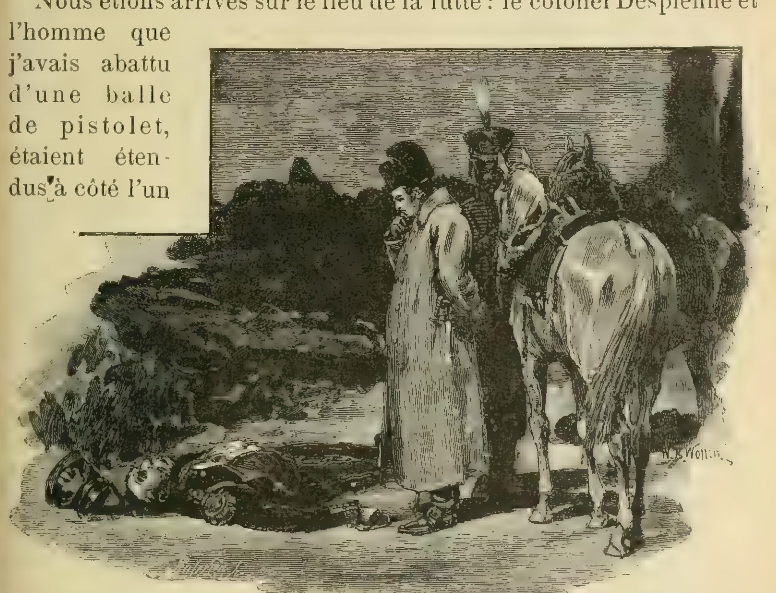
— Oui, colonel, dit-il. Vous êtes maintenant le seul homme qui sache où ces papiers seront cachés.

C'est peut être l'imagination, mes amis, mais je dois avouer que,

pendant un instant, il me sembla que le ton dont l'Empereur me dit cela, n'exprimait pas le chagrin. Pourtant cette noire pensée avait à peine eu le temps de germer en mon esprit, que le Maitre me fit comprendre que ce soupçon était injuste de ma part.

— Oui, répéta-t-il, j'ai payé le prix pour ces papiers. Aucun homme n'a jamais eu de serviteurs plus fidèles, aucun homme, depuis le commencement du monde.

Nous étions arrivés sur le lieu de la lutte : le colonel Despienne et l'homme que j'avais abattu d'une balle de pistolet, étaient étendus à côté l'un



Puissions-nous mourir tous aussi bravement ! dit l'Empereur.

de l'autre sur la route, tandis que leurs chevaux paissaient tranquillement sous les peupliers à quelque distance de là. Le capitaine Trémeau était un peu plus loin, étendu sur le dos, les jambes écartées, et tenant dans sa main la poignée de son sabre dont la lame était brisée au ras de la garde. Sa tunique était ouverte, et un gros caillot de sang formait une tache sombre sur le blanc de la chemise, je pouvais voir ses dents serrées qui brillaient sous son énorme moustache.

L'Empereur mit pied à terre et se pencha sur le corps.

— Il était avec moi depuis Rivoli, dit il tristement. C'était un de mes vieux grognards d'Égypte !

Cette voix ranima le mourant. Je vis ses paupières se soulever. Il remua le bras, comme s'il eût voulu lever son sabre pour saluer. Puis sa bouche s'ouvrit, sa main se détendit, et l'arme roula sur le sol.

— Puissions-nous mourir aussi bravement, dit l'Empereur, et du fond du cœur j'ajoutai : « Ainsi soit-il. »

Il y avait une ferme à une centaine de mètres de là, et un paysan, tiré de son sommeil par le bruit de la lutte et les coups de pistolet, était accouru au bord de la route. Muet d'étonnement, il regardait l'Empereur avec de grands yeux hébétés. Nous lui confiâmes le soin des trois corps et des chevaux. Je jugeai bon de lui laisser Violette et de prendre le cheval de Montluc, car il ne pourrait pas refuser de me rendre ma jument. tandis qu'il aurait pu mettre des difficultés à me procurer l'autre. De plus, Violette était blessée et nous avions encore une longue course à fournir.

L'empereur me causa peu pendant la première partie de la route. Peut-être la mort de Despienne et de Trémeau accablait-elle son esprit. Il fut toujours peu communicatif et, à cette époque, où chaque heure lui apportait la nouvelle d'un succès de ses ennemis ou d'une défection de ses amis, il ne pouvait guère être souriant. Cependant, comme je réfléchissais qu'il portait sur sa poitrine ces papiers qu'il estimait d'une si haute importance, papiers qui, quelques heures auparavant semblaient perdus pour lui, et que je me disais que c'était grâce à moi, Etienne Gérard s'il les avait de nouveau en sa possession, je sentais que je méritais bien quelques égards. La même idée lui vint aussi probablement, car lorsque nous eûmes quitté la grande route de Paris, et que nous fûmes dans la forêt, il me dit, de lui même, ce que je brûlais de lui demander.

— Quant aux papiers, dit il, je vous ai déjà dit que personne autre que vous et moi ne saurait où ils sont cachés. Mon Mameluck a porté les pelles au pigeonnier, mais je ne lui ai rien dit. Mon plan est arrêté depuis lundi : il y avait trois personnes dans le secret, une femme et deux hommes ; pour la femme j'ai en elle une confiance sans bornes ; mais, des deux hommes, lequel m'a trahi ? je l'ignore, toutefois, je vous assure que je le trouverai.

Nous trottions à ce moment sous l'ombre des arbres, je l'entendais frapper de sa cravache contre sa botte, et prendre prise sur prise, ainsi qu'il faisait d'habitude quand il était préoccupé.

— Vous vous demandez sans doute, continua t il, pourquoi ces

coquins n'ont pas arrêté la voiture à Paris, plutôt qu'à l'entrée de Fontainebleau.

A la vérité cette objection ne m'était pas venue à l'esprit, mais je ne voulus pas paraître moins ingénieux qu'il ne me supposait, aussi je répondis, qu'en effet, cela était surprenant.

— S'ils avaient agi ainsi, reprit-il, ils auraient causé un scandale public, et couru le risque de manquer leur but. A moins de mettre la berline en pièces, ils n'auraient pas découvert la cachette. Ah! il avait bien combiné ses plans le traître; il a toujours su les combiner, et il avait bien choisi ses agents. Mais les miens ont été meilleurs.

Il ne m'appartient pas de vous raconter tout ce que me dit l'Empereur ce soir-là, tandis que nous allions au pas de nos chevaux, à travers les ombres noires que projetaient les troncs des arbres de la grande forêt, sous la lune argentée. Tout cela est resté gravé dans ma mémoire, et avant que je quitte ce monde je le confierai au papier, afin que tous puissent le lire un jour. Il me parla librement de son passé, et aussi de ses projets futurs, du dévouement de Macdonald, de la trahison de Marmont, du jeune roi de Rome dont il parlait avec la même tendresse qu'un petit bourgeois, de son fils unique; puis de son beau-père, l'empereur d'Autriche qui, croyait-il s'interposerait entre ses ennemis et lui. Quant à moi, je n'osais dire un mot, me rappelant comme il m'avait rabroué, mais je chevauchais à ses côtés, ne pouvant croire que c'était l'Empereur, l'homme dont un seul regard me faisait trembler, qui me confiait ainsi ses pensées intimes, et me parlait par petites phrases courtes, rapides comme le bruit d'un escadron au galop. Il est possible qu'à côté de tous les sous-entendus de la diplomatie et des cours, c'était pour lui un soulagement que de causer franchement, sans détours, avec un soldat simple et loyal comme moi.

C'est ainsi que nous traversâmes à cheval la forêt de Fontainebleau et que nous arrivâmes au colombier. Aujourd'hui encore, après tant d'années j'éprouve un sentiment d'orgueil au souvenir de cette soirée passée avec l'Empereur et au cours de laquelle nous avions chevauché, de compagnie, comme deux bons camarades.

Les trois pelles étaient appuyées contre le mur à droite près de la porte en ruines; les larmes me viennent aux yeux au souvenir des mains auxquelles elles étaient destinées. L'Empereur en saisit une et moi l'autre.

— Dépêchons-nous, dit-il. Le jour va venir avant que nous soyons de retour au palais.

Nous creusâmes un trou et, plaçant les papiers dans une de mes fontes pour les protéger contre l'humidité, nous les déposâmes au fond et les recouvrîmes de terre. Puis, faisant disparaître toutes traces de notre travail, nous plaçâmes par-dessus une pierre énorme. Je vous assure que depuis l'époque où l'Empereur était encore un jeune artilleur, il n'avait jamais employé ses mains à une besogne aussi dure. Bien avant la fin du travail, il s'essuyait le front avec son mouchoir de soie.

Les premières lueurs grises du matin perçaient entre les troncs d'arbres quand nous sortîmes du vieux colombier. L'empereur posa sa main sur mon épaule, tandis que je l'aidais à se remettre en selle.

— Nous laissons les papiers en cet endroit, me dit-il solennellement, mais je désire que vous laissiez avec eux tout souvenir de ce qui s'est passé ce soir. Oubliez entièrement cette affaire jusqu'au jour où vous recevrez un ordre direct signé de ma propre main et avec mon sceau particulier. Jusqu'à ce moment ne vous souvenez de quoi que ce soit.

— C'est oublié, Sire, répondis-je.

Nous continuâmes notre route jusqu'à la lisière de la forêt, où il m'invita à le quitter. Je saluai et j'avais déjà tourné bride lorsqu'il me rappela :

— C'est bien dans le coin nord-est, n'est-ce pas, que nous les avons enterrés ? me demanda-t-il.

— Enterré quoi, Sire ?

— Les papiers, donc, dit il d'un ton d'impatience.

— Quels papiers, Sire ?

— Nom d'un chien, mais les papiers que nous avons repris à Montluc.

— Vraiment, je ne comprends pas ce que veut dire Votre Majesté.

Son visage s'empourpra de colère une seconde, puis il se mit à rire.

— Très bien, colonel, dit-il. Je commence à croire que vous êtes aussi bon diplomate que bon soldat, et ce n'est pas peu dire.

Telle fut, mes amis, l'étrange aventure dans laquelle je me trouvai l'ami et le confident de l'Empereur.

Quand il revint de l'île d'Elbe, il se garda bien de déterrer ces

papiers avant de s'être assuré de la tournure des événements : ils restèrent dans le coin du vieux pigeonnier après son exil à Sainte-Hélène. C'est à ce moment qu'il désira les remettre entre les mains de ses fidèles, et, dans ce but il m'écrivit, comme je l'ai appris par la suite, trois lettres qui toutes furent interceptées par ses geôliers. Enfin il offrit au gouvernement britannique, de pourvoir lui-même à ses dépenses, — ce qu'il eût pu faire facilement avec une somme aussi importante — si on voulait seulement laisser passer, sans l'ouvrir, une de ses lettres. Cette faveur lui fut refusée et, jusqu'à sa mort, en 1821, les papiers demeurèrent où je vous ai dit.

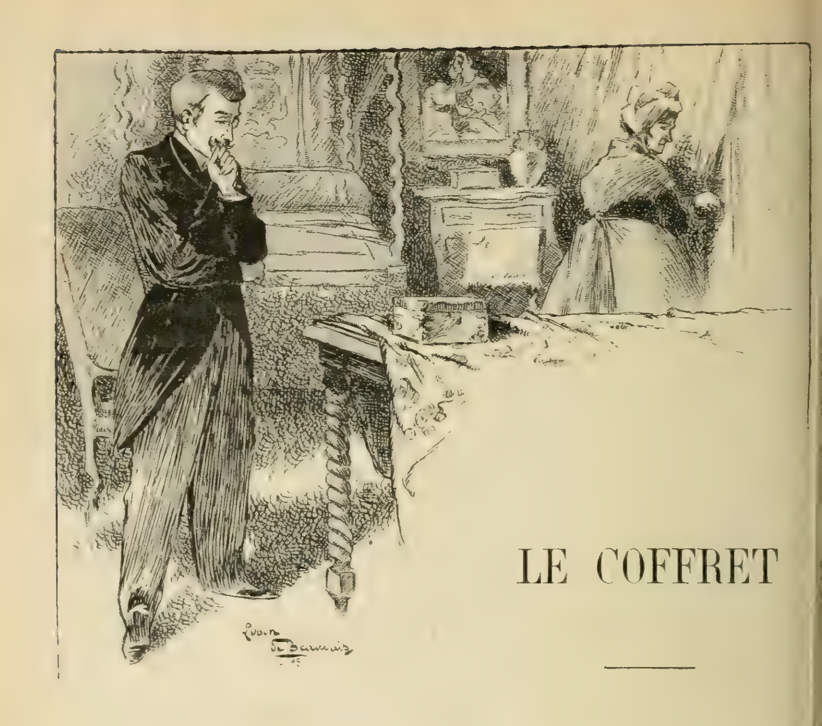
Comment nous les déterrâmes, le comte Bertrand et moi, et entre les mains de qui ils se trouvent aujourd'hui, c'est ce que je vous dirais volontiers, mais je ne le puis, car tout n'est pas fini.

Quelque jour vous entendrez parler de ces papiers, et vous comprendrez comment, après tant d'années, le grand homme peut encore, de sa tombe, faire trembler l'Europe. Quand viendra ce jour, donnez une pensée à Étienne Gérard, et dites à vos enfants que vous tenez l'histoire de la bouche même du seul survivant de ceux qui prirent part à cette étrange affaire, de l'homme qui fut tenté par le maréchal Berthier, et qui eut l'honneur d'être embrassé par l'Empereur et de recevoir ses confidences, un soir de clair de lune, dans la forêt de Fontainebleau.

Les bourgeons reparaissent aux arbres, mes amis, et les oiseaux recommencent à chanter. Par ce beau soleil, vous avez mieux à faire que de rester à écouter les histoires d'un vieux soldat à demi paralysé ; cependant vous pouvez garder précieusement le souvenir de ce que je viens de vous dire, car les bourgeons auront reparu, et les oiseaux recommencé à chanter maints printemps encore, avant que la France ne retrouve un chef comme celui que nous étions si fiers de servir !

(A suivre.) CONAN-DOYLE.

(Traduction de Geo Adam.)



LE COFFRET

Dans certaines de nos provinces de l'Est, les mieux cultivées, les plus ouvertes en apparence à la civilisation, il existe encore des coins d'une sauvagerie absolument primitive. Telles étaient, il y a quelques années, les friches qui s'étendent entre Vivey et Grancey le Château. Ce plateau, l'un des plus élevés de la montagne langroise, forme le point de séparation des eaux qui descendent vers l'Océan ou vers la Méditerranée. A l'époque dont je parle, il était presque entièrement inculte et dépourvu de chemins. Ses ondulations grises et pierreuses fuyaient à perte de vue, uniquement coupées de loin en loin par d'antiques *murgers*, ou par de rares buissons d'aubépines centenaires. A l'une des extrémités de cette lande revêche, les eaux de la Tille ont creusé un étroit vallon au revers duquel s'étagent les masures de Villemervry, un pauvre village perdu dans la montagne et que de vagues sentiers, frayés par les bûcherons et les pâtres, reliaient seuls, alors, au chef-lieu de canton. Les habitants, coupeurs de bois ou braconniers pour la plupart, y vivaient isolés du reste du monde; le piéton, porteur de

lettres, ne les visitait que de deux jours l'un, et encore, en hiver, par les temps de neige, on restait des semaines sans voir surgir du chemin creux sa blouse bleue à collet rouge. On vivait replié sur soi-même; les usages, les superstitions, le patois du temps jadis, s'y conservaient inaltérés, ainsi que des momies sous les voûtes d'un hypogée. Les propriétaires de la gentilhommière, dont les tourelles, en forme de pigeonnier, dominaient le cours de la rivière, avaient l'esprit aussi arriéré que les simples boquillons nichés sous leurs toitures de pierres plates.

Cette bâtisse, du XVIe siècle, qu'on appelait « le château », avait été occupée pendant longtemps par un vieil original nommé M. de Beaucharmoy, puis par sa veuve, à laquelle il en avait légué l'usufruit, la nue-propriété ayant été réservée à un arrière neveu, unique héritier collatéral du précédent possesseur.

Guy de Beaucharmoy, l'arrière-neveu en question, plus connu sous le nom du « petit Beaucharmoy », courait sur ses vingt cinq ans et partageait ses loisirs entre la Côte d'azur en hiver, Paris au printemps et les villes d'eaux en été. Il jouissait, près de ces « demoiselles », de la réputation d'un aimable fêtard et mangeait en leur compagnie une bonne part de ses revenus; le reste passait au baccara ou à la roulette. Or, un matin, à Monte Carlo, tandis qu'il s'éveillait assez maussade, à la suite d'une forte culotte attrapée, la veille, au trente-et-quarante, on lui remit une lettre recommandée qu'il déchiffra tout en dégustant son chocolat; après quoi, il sifflota l'air des *Petits Parés* et sa figure s'épanouit. Par cette lettre, le notaire de Grancey lui mandait que la veuve de Beaucharmoy était morte d'une pneumonie en son château de Villemervry, et l'invitait, par suite du décès de l'usufruitière, à se rendre là-bas pour assister à la levée des scellés et prendre possession du domaine dont il se trouvait maintenant le plein propriétaire.

Ce domaine se composait de la gentilhommière mentionnée plus haut et de cinq hectares de forêts. « Voilà qui tombe à pic, songea le petit Beaucharmoy, sans donner une larme à la défunte qu'il n'avait jamais vue; je vais filer à Villemervry par les voies rapides. Qui sait? Je trouverai peut être dans le pigeonnier de mon grand oncle quelque aubaine inattendue?... Le bonhomme était économe et devait cacher de l'argent dans ses vieux bas. Dans tous les cas, je lessiverai son pigeonnier et ses bois au plus vite et je reviendrai ici avec la forte somme. »

Donc, un soir de novembre Guy de Beaucharmoy, bien emmitoufflé dans une chaude fourrure, prit le rapide, s'arrêta à Dijon pour déjeuner, se transborda dans le petit chemin de fer d'Is-sur-Tille et debarqua, au coucher du soleil, à la station de Selongey, où il avait commandé une voiture par dépêche. Là, commençait la portion la moins agréable du voyage. De Selongey, à Villemervry, il y a trois bonnes lieues de pays par des chemins de traverse. La voiture était une carriole suspendue sur l'essieu, traînée par un cheval de labour, et Guy fut durement cahoté dans les ornières où les roues entraient parfois jusqu'au moyeu. Par-dessus le marché, la nuit tombait et une bise piquante balayait le plateau, où l'on entendait à distance de lugubres hurlements qui semblaient sortir des bois lointains.

— Voilà, dit Guy au conducteur, des chiens qui aboient étrangement.

— Ce ne sont pas des chiens, répondit l'autre, ce sont les loups qui commencent leur musique...

Le petit Beaucharmoy n'en menait pas large. Il ordonna au cocher de presser l'allure de son cheval. Celui-ci ne lui obéit que trop, car dans une sorte de raidillon qui descendait sur Villemervry, la bête butta et la carriole versa dans le fossé le voyageur et le conducteur. Ils en furent quittes pour la peur; le village était proche, et Guy gagna clopin-clopant le château, où il fut reçu par une vieille paysanne en coiffe noire, qui cumulait les fonctions de femme de charge et de gardienne des scellés.

Elle l'attendait et le conduisit dans une chambre haute, où il trouva une claire flambée et une table servie. Le souper était passable, le vieux bourgogne de la cave avunculaire se laissait boire; Beaucharmoy, suffisamment réconforté, se coucha dans un grand lit à colonnes qui ressemblait à un corbillard, et où il dormait comme une souche.

Le lendemain matin, il apprit en se réveillant, que le notaire et le juge de paix venaient d'arriver. On procéda rapidement à la levée des scellés. Quand cette formalité fut terminée, Guy retint le tabellion et le juge à déjeuner, et tout plein de son sujet, leur communiqua son intention de vendre immédiatement et au plus offrant le château, ainsi que les bois qui en dépendaient. A ses questions sur la valeur des propriétés dans le canton, et sur la possibilité de trouver promptement acquéreur, le notaire cligna ses yeux narquois et fit une grimace qui résumait malicieusement la

médiocre estime où il tenait le petit Beaucharmoy et le peu de confiance que lui inspirait l'opération proposée.

— Monsieur, dit-il, pour ce qui est du château, dont le délabrement exigerait de grosses réparations, vous ne trouverez pas amateur dans notre pays; quant à vos bois, ils ont notablement perdu de leur importance; depuis quelques années, ils sont mal surveillés, les délinquants ont pris l'habitude d'y aller en maraude; ils y ont pratiqué, clandestinement, des coupes blanches, ainsi que vous pourrez vous en assurer à votre première visite. Il vous faudra attendre dix ou vingt ans, avant d'en tirer un sou..,

Après avoir donné cette consultation, d'une voix aiguë et nette, le notaire interrogea du regard le juge de paix; celui-ci opina du bonnet; puis, tous deux, ayant bu leur café, saluèrent Beaucharmoy et reprirent pédestrement le chemin du chef-lieu.

Resté seul et fort désenchanté, Guy parcourut avec mélancolie le château, de haut en bas. Il conservait le romanesque espoir d'y découvrir quelque trésor caché. Il sondait les murailles, visitait les meubles, scrutait les placards, fouillait les tiroirs, mais en vain. Il ne collectionnait que des vieilleries et des bibelots sans valeur. — Déconvenu et fourbu, il était rentré tristement dans sa chambre à coucher et il en auscultait pour la seconde fois les murs, lorsqu'en dérangeant un secrétaire, il aperçut par derrière, la serrure d'un placard pratiqué dans la paroi lambrissée. Il réussit à l'ouvrir et eut un geste de joyeuse surprise en y constatant la présence d'un coffret de marqueterie, hermétiquement clos et solidement rivé par sa base à la menuiserie du placard. Son imagination flamba immédiatement comme un feu de paille. Plus de doutes, il avait mis la main sur le magot rêvé!... Il sonna la vieille chambrière et se fit apporter tous les trousseaux de clés existant au logis. Après de fiévreux et infructueux essais, une petite clé rouillée s'adapta enfin à la serrure, y joua avec un grincement de bon augure, et tout d'un coup le couvercle céda.

Le coffret, doublé à l'intérieur d'une étoffe de soie couleur réséda, ne contenait qu'un écrin de maroquin vert, plat et oblong, semblable à ces étuis où l'on renferme des couteaux. « Des diamants, peut être! » se dit Beaucharmoy, en palpant l'écrin et en le transférant avec un battement de cœur sur une table, en pleine lumière. D'un coup sec, il fit sauter le couvercle, ouvrit la boite et proféra un juron si énergique que la vieille servante en tressauta et se signa, scandalisée.

Sur un capiton de velours grenat, onze minuscules paquets d'une matière parcheminée s'étalaient méthodiquement. A chaque petit rouleau était fixé une étiquette. Guy déchiffra rageusement la première de la rangée. Elle portait :

« Nombril de Pierre de Beaucharmoy, né le 21 mai 1730. »

Cette étrange nomenclature se répétait pour chacun des Beaucharmoy mâles, nés dans l'intervalle. Le dernier rouleau était étiqueté du nom du grand oncle de Guy, Eustache de Beaucharmoy.

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda-t-il, furibond, à la domestique qui écarquillait les yeux.

— Ma fi!... Monsieur, répondit-elle, c'est des drôles de reliques, et ce que vous avez de mieux à faire est de les remettre en place... Voyez-vous, c'est un vieil usage du pays. Quand un garçon naît dans une famille, on noue le bout du cordon qui vient d'être détaché... On le garde soigneusement et, quand l'enfant a ses sept ans, on le lui donne à dénouer; s'il réussit à défaire le nœud, c'est signe de chance pour toute sa vie...

— C'est idiot! grogna Beaucharmoy; allez, je n'ai plus besoin de vous!...

Demeuré seul, il saisit violemment l'écrin et il se disposait à tout jeter au feu, quand une réflexion de joueur le retint :

— Tout de même, pensa-t il, ça ferait un fameux fétiche.

Il réintégra pieusement les onze nombrils dans la boite oblongue, l'enferma dans sa valise et partit le lendemain matin pour Monte Carlo.

— Mon cher, confiait il quinze jours après à son ami des Echerolles, auquel il avait conté l'histoire, on dira ce qu'on voudra : il y a des amulettes dont la vertu est indiscutable. Depuis que je porte sur moi les onze nombrils de mes ancêtres, j'ai ponté dix fois sur le 17, et ça n'a pas raté : chaque fois, il est sorti... Je gagne tout ce que je veux!

André Theuriet.



LE CAPITAINE SATAN[1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite.)

XXIV

Roland n'eut que quelques pas à faire, en sortant de chez le prévôt, pour arriver au guichet de la prison du Châtelet.

Il montra son ordre au geôlier, et toutes les grilles tombèrent devant lui.

Un porte clefs le précéda et lui fit suivre un long corridor sombre, à l'extrémité duquel s'ouvrait un étroit escalier conduisant à la partie souterraine de la prison.

Les deux hommes descendirent une trentaine de marches.

Après quoi le geôlier, s'arrêtant devant une porte de chêne, agita son trousseau de clefs, et dit au comte :

— C'est ici.

Les verrous glissèrent sur leurs parements de fer, la clef tourna lentement dans la serrure, et le comte, par l'entrebâillement de la

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 12 mars

porte, discerna une forme vague accroupie sur un banc de pierre, dans la pénombre du cachot.

Manuel ne tourna pas la tête en entendant le bruit de la porte; il était habitué à la visite quotidienne de ses gardiens, et il les laissait faire leur service, sans jamais leur adresser la parole.

Si récente que fût la captivité du jeune homme, elle l'avait bien changé.

Ses traits déjà pâles avaient pris des tons d'ivoire; ses tempes et ses joues s'étaient creusées, et du fond de ses orbites ses yeux brillaient comme allumés par la fièvre ou par la folie.

Il avait cruellement souffert pendant ces quelques jours, souffert de l'âme plutôt que du corps, car tout ce qui touchait à sa situation matérielle lui était souverainement indifférent.

N'avait-il pas d'ailleurs été élevé à l'école de la souffrance et des privations ?

Ce qui courbait son front, ce qui brisait sa force, c'était le sentiment de sa honte, le souvenir de Gilberte à jamais perdue pour lui.

Il était là, replié sur lui-même, la face couverte de ses cheveux emmêlés, et insensible à l'horreur de l'ombre qui l'entourait comme à l'humidité qui le pénétrait jusqu'à la moelle.

Ne le voyant pas bouger, le porte-clefs lui posa la main sur l'épaule.

Manuel se détourna lentement.

— Monsieur le comte désire-t-il que je le laisse seul ? demanda alors le guichetier.

— Oui, répondit Roland d'une voix basse.

Au son de la voix de son frère, Manuel tressaillit et regarda le visiteur, dont le visage apparaissait vaguement éclairé par la lueur du soupirail.

— Vous, ici ! s'écria-t-il en se dressant d'un bond comme pour se précipiter vers Roland de Lembrat.

Ce dernier fit instinctivement un pas en arrière. Il avait eu peur de ce réveil de son captif.

— Ne craignez rien, Monsieur, lui dit amèrement le jeune homme. Vous voyez bien que je suis enchaîné.

Roland remarqua seulement alors que le pied droit de Manuel était retenu par une épaisse et courte chaîne scellée au pavé du cachot.

Il fit signe au porte-clefs de se retirer et se rapprocha de nouveau de Manuel.

— Si vous attendiez une visite, ce n'était pas la mienne, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Pourquoi pas ? répondit froidement Manuel. Vous tenez peut-être, en venant ici, à voir de vos yeux si j'y suis assez étroitement gardé.

— Vous vous trompez. Je viens ici pour savoir si vous voulez en sortir.

— La liberté! Vous me l'offrez, vous!

— Cela vous étonne ?

— Rien ne m'étonne plus maintenant. Et ce mot de liberté, vous l'entendez, je le répète d'une voix calme, sachant bien que vous me l'avez jeté comme on jette un appât brillant devant un piège..

— Vous me jugez donc bien mal, Manuel ?

— Est il en mon pouvoir de vous juger mieux, Monsieur ? Expliquez franchement votre dessein.

Roland tira une bourse de son pourpoint.

— Il y a là, dit il, une somme importante, presque une fortune pour vous qui avez toujours connu la pauvreté, Manuel, consentez à fuir, à quitter la France, et cette fortune, je vous la donne.

— Ceci n'est pas adroit, railla cruellement le prisonnier. Et si monsieur le prévôt vous entendait, les mots seuls que vous venez de prononcer suffiraient pour ruiner votre cause.

— Je ne vous comprends pas.

— Quoi ? Vous me croyez coupable d'un faux, vous m'accusez d'avoir volé le nom de votre frère, ma condamnation vous paraît inévitable et vous venez sottement m'offrir de l'argent pour que je vous délivre de ma présence! Mais cela, Monsieur, c'est tout simplement reconnaître que je suis Ludovic de Lembrat et que vous redoutez les lumières de la justice.

Roland se mordit les lèvres. Cette logique du prisonnier mettait à néant une combinaison qu'il s'était plu à croire adroitement conçue.

Déterminer Manuel à la fuite, c'était, en effet, achever de convaincre le public et les juges de sa culpabilité. Un homme fort de son droit ne se soustrait pas à l'action qui le menace. Il lutte jusqu'à la fin ; il proteste jusqu'à l'échafaud.

Il fallait répondre quelque chose à l'objection de Manuel.

Le comte se borna à dire.

— La justice n'est redoutable que pour vous, Manuel.

Le prisonnier haussa les épaules.

— Trouvez alors, répliqua-t-il, trouvez une raison qui puisse justifier votre offre. Aucune ne vous vient à l'esprit, n'est-ce pas? Laissons donc les choses comme elles sont, Monsieur. Ma faute, je la connais bien, — et je l'expie ici, — c'est d'avoir aimé la femme que vous aviez choisie.

— Vous croyez?

— Je crois que votre amour outragé vous a seul inspiré la comédie dont j'ai été victime. C'est pour cela que j'ai pour vous plus de pitié que de mépris. La passion est folle, elle va jusqu'à l'infamie pour assurer la perte d'un rival.

Manuel faisait à son frère plus d'honneur qu'il ne méritait.

Il n'était pas facilement disposé à croire qu'une basse cupidité fût le principal mobile de sa conduite.

Et comme Roland restait immobile et muet :

— Allez, Monsieur, termina le captif, allez sans crainte; je ne puis plus vous disputer votre fiancée, mais vous ne pourrez m'arracher mon amour comme vous m'avez arraché mon nom. J'aime Gilberte, et ma vengeance est de penser que l'âme de cette chaste enfant, impitoyablement fermée devant vous, m'a un jour été ouverte tout entière et m'a révélé des trésors exquis de tendresse.

— Misérable! rugit le comte, exaspéré par ces paroles.

— Allez-vous me frapper? demanda froidement Manuel. Vous le pouvez. Je vous ai dit, je crois, que j'étais enchaîné.

Roland se contint.

Il avait appris d'ailleurs tout ce qu'il désirait, il était sûr de l'inébranlable résolution de Manuel, et la crainte que lui inspiraient les menaces de Cyrano, se doubla de celle de voir, au dernier moment, la conviction des juges affaiblie, détruite peut-être, par l'attitude ferme et les déclarations précises de l'accusé.

— Allons, se dit-il en quittant le cachot sans adresser un mot de plus au prisonnier, cette démarche a fait cesser mes irrésolutions. Ce Manuel est décidément de trop ici.

Roland, avant de sortir du Châtelet, dit au guichetier :

— L'ordre de messire Jean de Lamothe m'autorise à introduire auprès de Manuel telle personne qu'il me conviendra de choisir, si j'ai besoin de communiquer avec lui et que je ne puisse venir moi-même.

— En effet, Monseigneur.

— Vous recevrez bientôt, demain, ce soir peut-être, la visite de

mon envoyé. Quel qu'il soit, il sera muni d'un mot de ma main, et vous aurez à le considérer comme un autre moi-même.

— Nous obéirons aux ordres de M. le prévôt et aux vôtres, Monseigneur.

Lorsque le comte se trouva en plein air, il respira longuement.

Plus encore que l'atmosphère malsaine de la prison, les émotions de la scène précédente avaient oppressé sa poitrine.

— Voyons, se dit-il, tout en marchant à petits pas, d'un air indécis, que ferai-je?

Tout à coup son front s'illumina.

— Zilla, murmura-t-il.

Et sa marche devint plus rapide et plus assurée.

Le comte avait trouvé ce qu'il cherchait.

Il franchit la Seine et s'achemina vers la Maison du Cyclope, où, depuis quelques jours, Zilla vivait seule, ignorant les véritables motifs de l'absence de Ben-Joël.

La gitane se préoccupait au reste fort peu de cette absence; toutes ses pensées étaient pour Manuel, pour Manuel qu'elle aimait et dont elle avait salué la chute comme l'événement le plus favorable à son amour.

Elle s'attendait à le voir revenir bientôt, humble et désillusionné, sous le toit de Ben-Joël; elle se préparait à le consoler, à le guérir, à lui offrir en échange de ses rêves une tendre réalité.

Mais elle attendait en vain, Manuel était toujours sous les verrous; elle n'avait aucune nouvelle de lui; elle ne pouvait s'adresser à personne pour en avoir.

Pendant des journées entières, elle demeurait dans sa chambre, abîmée dans ses réflexions et, parfois, tressaillant au cri de sa conscience, qui lui reprochait son égoïsme et sa trahison.

Aucun importun n'était venu la troubler dans sa farouche solitude.

Aussi, lorsqu'un pas humain fit vibrer l'escalier vermoulu de la vieille maison, Zilla se leva-t-elle, la poitrine haletante, les lèvres entr'ouvertes, les yeux ardents de passion.

Elle espérait le retour de Manuel.

Ce fut le comte qui parut sur le seuil de la porte que la jeune fille avait ouverte dans son impatience.

Un voile de tristesse retomba sur le front de Zilla.

Toutefois elle se sentit heureuse de la visite du comte. Par lui elle allait savoir quelque chose touchant Manuel, par lui, peut-être, elle allappit arendre sa prochaine délivrance.

— Ah! Monsieur le comte, s'écria-t-elle, vous allez me dire ce qui se passe, n'est-ce pas?

— Ma belle, fit Roland en se jetant sur un siège, je viens précisément pour causer avec vous, et je ne demande pas mieux que de répondre à vos questions.

— Où est Manuel?

— Au Châtelet, toujours.

— Son procès?

— On l'instruit avec activité.

— Ne m'aviez-vous pas promis, Monsieur le comte, que cette affaire n'aurait pas de suites, et qu'après avoir confondu Manuel vous lui... pardonneriez?

— J'avais promis tout cela, c'est vrai, car je m'étais bien aperçu de vos véritables sentiments; malheureusement, le grand prévôt, n'ayant rien promis, lui, n'a pas pris la chose aussi simplement que je l'aurais cru. Il veut un procès et une condamnation.

Zilla pâlit.

— Vous riez, Monsieur, dit-elle d'une voix frémissante. Le moment est mal choisi, ce me semble.

— Si je ris, ma belle, c'est que votre... ami n'est pas en danger.

— Vous pensez?

— Je pense qu'il ne faut pas attendre le procès, et que l'oiseau peut parfaitement prendre la volée dès à présent.

— Qui lui en donnera les moyens? Le Châtelet est bien gardé. Qui lui en ouvrira les portes?

— Moi.

— Vous?

— Sans doute; si toutefois vous voulez bien m'aider dans cette entreprise.

— Dites! Que dois-je faire?

— Ma chère Zilla, prononça lentement le comte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que vous êtes la cause première de la captivité de Manuel. C'est vous qui m'avez éclairé sur sa tromperie; non point dans mon intérêt, mais dans le vôtre, j'imagine. Vous l'aimiez, et vous le voyiez perdu pour vous...

— Où voulez-vous en venir? interrompit Zilla d'une voix brève.

— A ceci : votre main a été l'instrument de sa perte, elle doit être l'instrument de son salut. Écrivez-lui; parlez-lui de votre repentir; offrez-lui la liberté. Un homme se chargera de lui remettre votre lettre et de faciliter son évasion. Il faut qu'il ait en

cet homme la plus aveugle confiance. N'oubliez pas de le dire à Manuel.

— Oui, dit la bohémienne convaincue, vous avez raison. C'est moi seule qui dois lui écrire. Et il me croira, car je lui dirai toute la vérité.

— L'amour n'a guère besoin d'excuse. Vous serez vite par donnée. Ecrivez donc, j'attends.

Zilla s'assit et prit la plume après avoir réfléchi un instant.

Sous sa main fiévreuse, le vélin se couvrit rapide ment de caractères bizarres. La jeune fille écrivait en langue romany, l'idiome des tribus errantes, que Manuel avait appris à parler dès son enfance.

Quand le comte la vit entièrement absorbée par son travail, il se mit à se promener lentement, interrogeant du regard les coins les plus mystérieux de la chambre.

Évidemment le comte cherchait quelque chose.



Au son de la voix de son frère Manuel tressaillit

Son œil s'arrêta bientôt sur une tablette chargée d'objets de toute sorte et située à la droite de Zilla.

Il se rapprocha doucement, étendit la main sans être vu de Zilla, et saisit sur cette tablette un objet, qu'il glissa rapidement dans son pourpoint.

— Avez-vous fini ? dit il alors, en venant auprès de la devineresse.

— Oui. Tenez.

Elle lui tendit le billet étroitement plié.

— C'est bien, fit le comte. Avant deux jours, vous n'aurez plus rien à craindre ; Manuel sera à l'abri de toute espèce d'événements.

Un étrange sourire accompagna ces paroles.

Zilla ne remarqua pas l'expression du visage de Roland.

Elle s'était rattachée à une nouvelle espérance, et ses yeux, habitués à lire jusqu'au fond de la pensée de ses interlocuteurs, ses yeux à ce moment étaient comme éblouis par le rayonnement d'un bonheur prochain.

— Cette Zilla, songeait le comte en retournant à son hôtel, cette Zilla s'est prise à mon piége comme une véritable linotte. Si elle savait que c'est d'elle encore que je vais tenir le moyen de me débarrasser de Manuel!

Et tout en roulant entre ses doigts le billet de la bohémienne, il rentra dans son appartement et serra précieusement l'objet dérobé par lui chez la sœur de Ben-Joël.

Cet objet pour lequel le comte s'était mis en frais d'habileté, était une fiole de poison.

Un jour que Roland et Ben-Joël étaient en conférence dans la chambre de Zilla et parlaient de Cyrano, le bohème avait dit au gentilhomme, en lui montrant cette fiole :

— Tenez, Monsieur le comte, voilà qui est encore plus à craindre que l'épée du capitaine Satan. Une goutte du liquide enfermé dans ce verre foudroie un homme en deux secondes.

Sur le moment, Roland n'avait pas encore accordé beaucoup d'attention à ce propos de Ben Joël, qui mettait une sorte d'orgueil à faire comprendre au comte la puissance des armes dont il disposait.

Il l'avait vu prendre et replacer la fiole sur sa tablette, sans avoir eu le moindre désir de la posséder.

En quittant le Châtelet, le souvenir de cet incident lui était revenu, comme une inspiration.

Dès lors, sa résolution avait été prise.

En entrant chez Zilla, il ne voulait pas lui acheter ce poison : c'eût été lui révéler grossièrement ses projets.

Il voulait simplement le voler, et il avait réussi.

La lettre dont il avait inspiré l'idée à Zilla devait lui faciliter le moyen d'accomplir cette soustraction, en détournant l'attention de la jeune fille; elle allait maintenant sans doute lui servir à utiliser l'objet de ce vol et devenir la cause innocente de la perte de Manuel.

La bohémienne ignora jusqu'au soir le véritable but de la visite du comte.

Ce soir là, avant de s'endormir, Zilla, fort soigneuse de sa beauté

et fort experte, comme toutes les filles de sa race, en l'art de la conserver et d'en augmenter l'éclat, Zilla, disons nous, chercha parmi ses fioles un opiat dont elle avait l'habitude de s'enduire les joues et les lèvres.

Elle s'aperçut aussitôt de la disparition du petit flacon de verre renfermant le poison si vanté par Ben-Joël.

Cette découverte jeta quelque trouble dans son esprit.

Repoussant de la main les objets de toilette dont elle allait se servir, elle se mit à chercher minutieusement le dangereux produit, trop imprudemment laissé à la portée des indiscrets.

Quand l'inutilité de ses recherches lui fut entièrement démontrée, Zilla sentit son trouble augmenter.

Puis, le jour se fit dans son esprit.

— Le comte! s'écria t elle, c'est le comte qui m'a volé ce poison. Ah! folle que je suis! J'ai cru à sa sincérité. Il veut tuer Manuel, et c'est à moi, à moi! à moi! qu'il est venu dérober des armes. Hypocrite et lâche! je le connaissais bien, et j'ai pu me laisser tromper!

Zilla, hors d'elle même, jeta sa cape sur ses épaules où flottaient ses cheveux dénoués, descendit rapidement l'escalier et sortit de la Maison du Cyclope.

— Où allez vous donc, la belle? lui cria au passage la vieille logeuse; il est bien tard pour courir les rues.

Zilla ne l'écoutait pas.

Elle s'enfonça dans la nuit et se mit à marcher d'un pas rapide vers le Pont-Neuf, où le silence avait succédé depuis plusieurs heures aux agitations de la journée.

XXV

Au bourg de Colignac, une semaine environ après ces événements Cyrano était installé chez le seigneur du lieu depuis vingt quatre heures.

L'hôte du gentilhomme était aussi son ami d'enfance, et se nommait le comte de Colignac.

Savinien, si pressé qu'il fût de rejoindre Castillan, dont il n'avait point de nouvelles récentes, n'avait pas voulu passer à Colignac sans aller saluer cet ami.

C'était chez lui, d'ailleurs, qu'il avait donné rendez-vous à Castillan et à Longuépée. Il ne fut pas très surpris de ne les y pas rencontrer.

Son voyage avait été très rapide, et il lui était permis de supposer que Castillan, en face des complications suscitées par Ben-Joël, se trouverait retardé dans sa marche.

Savinien n'était pas autrement inquiet. Il savait Longuépée capable de défendre seul contre le bohémien le précieux dépôt du comte de Lembrat.

Il faisait donc joyeusement honneur à la somptueuse chère de Colignac.

Depuis la veille, Savinien, habituellement sobre comme un cénobite, n'avait guère quitté la table. Le comte et son voisin, le marquis de Cussan, grands chasseurs, grands buveurs, le forçaient à leur tenir tête.

Tandis que les trois gentilshommes dépensaient ainsi gaiement les premières heures du jour, un homme arrivait à Colignac et prenait gîte dans la meilleure auberge du bourg.

Cet homme était Rinaldo.

Le drôle, on le voit n'avait pas perdu son temps. Depuis Paris il avait suivi Savinien à la piste et regagné l'avance que le gentilhomme avait sur lui.

Le valet avait subi une nouvelle métamorphose. Il se présenta à l'auberge, vêtu de noir de la tête aux pieds, et sa physionomie, à la fois grave et mystérieuse, donna fort à penser au tavernier, habitué aux rondes allures des paysans périgourdins.

Rinaldo le prit à part et lui glissa quelques mots à l'oreille.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux en recevant la confidence du voyageur, et ses témoignages de respect apprirent aux buveurs attablés dans la salle qu'ils avaient devant eux un personnage considérable.

Peu après, Rinaldo se fit conduire dans une chambre ou l'hôte l'accompagna.

On les vit redescendre tous deux au bout d'une heure. Le maître de la maison retourna à ses occupations ; le voyageur sortit de l'auberge et se dirigea vers la maison du bailli, représentant de la justice royale.

La curiosité des buveurs était vivement excitée.

Qu'était-ce que l'homme noir, et que venait-il faire à Colignac ?

— Hé ! Landriot, cria enfin l'un des paysans, moins patient

ou plus indiscret que les autres, viens donc un peu par ici.

Maître Landriot, c'était le tavernier que l'on nommait ainsi, maître Landriot s'approcha.

— Que veux-tu ? dit-il à celui qui l'avait appelé.

— Je veux te demander depuis quand tu fais des mystères avec les amis, toi d'ordinaire bavard comme une pie ?

— Des mystères ?

— Sans doute. Quel est cet homme à mine de carême-prenant que tu salues si bas et qui se glisse comme une ombre le long des haies pour aller à la maison du bailli ?

— Ça ne te regarde pas, curieux.

— Tu es bien discret, ou alors tu ne sais rien.

— Je ne sais rien ! fit l'hôte visiblement piqué du doute émis par son interlocuteur. Si je n'avais promis d'être muet comme une carpe, tu verrais si je ne sais rien.

Cette déclaration, accompagnée d'un sourire plein d'importance, eut pour résultat immédiat de grouper autour de maître Landriot tous les assistants.

On flairait une histoire intéressante, et on la voulait à tout prix.

— Si tu as promis d'être discret, hasarda un autre personnage, nous sommes capables de l'être tout comme toi. Que diable ! on peut bien confier un secret à ses voisins. Voyons, dis-nous ce que tu sais de l'homme noir.

— Mais...

— Oui, parle, cria d'une seule voix l'assemblée, aiguillonnée par une curiosité croissant en raison directe de la réserve extraordinaire de Landriot.

— J'ai promis.

— Mais, entêté, puisqu'on te répète qu'on ne dira rien...

— Vous me le jurez, bien sûr ?

— Bien sûr.

— C'est que, si vous trahissiez mon secret, voyez-vous, cela pourrait me porter dommage.

— Parlera-t il ?

— Eh bien, puisque vous promettez d'être muets...

— Oui ?

— De ne pas chercher à importuner mon voyageur...

— Oui ! oui ! Es tu content ?

— Je vais tout vous raconter. Oh ! c'est terrible allez !

Le cercle se resserra autour de l'infidèle confident de Rinaldo.

qui baissa la voix et abrita ses lèvres de sa main pour dire à ses auditeurs :

— Savez vous ce que c'est que l'homme noir, mes enfants ?

— C'est ?...

— Un exempt de la prévôté de Paris. Rien que cela !

— Un exempt !

— Chut ! fit le narrateur. Si vous criez ainsi, je ne dis plus rien. Cet exempt, qui, comme vous le savez, est un homme très important, chargé de faire exécuter la justice du roi, cet exempt est arrivé ici à la poursuite d'un grand criminel, d'un suppôt de l'enfer, d'un sorcier, puisqu'il faut vous le dire.

Ce mot jeta un certain trouble dans l'auditoire. Les paysans se regardèrent avec crainte, et leurs yeux s'égarèrent instinctivement vers les coins de la salle, comme s'ils eussent redouté d'y voir surgir la forme menaçante du sorcier annoncé par maître Landriot.

A cette époque, et surtout dans les provinces éloignées, un sorcier était l'épouvantail le plus terrible des masses ignorantes. Et il ne fallait pas grand'chose, il faut le dire, pour métamorphoser à leurs yeux l'homme le plus innocent en jeteur de sorts et en habitué du sabbat.

Les esprits plus éclairés avaient eux-mêmes conservé à cet égard les préjugés d'un autre âge, et on brûlait encore fort bien en place publique les gens soupçonnés d'avoir eu commerce avec le Malin.

Quand le calme fut rendu aux auditeurs de l'hôtelier, ils se hasardèrent à l'interroger de nouveau.

— Et ce sorcier, il... est... dans le pays ? demanda l'un d'eux d'une voix tremblante.

— Vous avez tous vu, reprit Landriot, ce cavalier au nez crochu, à l'air terrible, qui est arrivé hier chez le sire de Colignac.

— Oui, fit une voix, même qu'il m'a dévisagé d'une inquiétante façon en passant devant ma porte.

— Eh bien, fit l'hôte, c'est lui !... c'est le sorcier.

— Mais, risqua un homme aux cheveux gris, si je ne me trompe, ce cavalier est un enfant de ces pays. Ne l'appelle-t-on pas Cyrano de Bergerac ?

— Bergerac ou non, homme ou diable, reprit maître Landriot, il n'en est pas moins sûr qu'il est vendu à l'enfer et qu'il a fait à Paris des livres contre notre sainte religion. C'est pourquoi on le poursuit pour le faire brûler vif, comme un damné qu'il est.

— N'avez vous pas remarqué, intervint le paysan, qu'il a tonné hier lorsque le sorcier est arrivé sur la place du bourg. Pourtant le ciel était sans nuages. Ce n'est pas naturel, cela.

— Il va nous jeter un sort, fit un autre.

— Hé! dit maître Landriot, cela se pourrait bien ; ces gens là n'ont qu'à vous regarder pour qu'il vous arrive toutes sortes de malheurs ; d'un mot, ils donnent la clavelée à tout un troupeau, et ils peuvent, si cela leur fait plaisir, faire tourner le vin dans les tonneaux.

— On va l'arrêter, j'espère ?

— Aujourd'hui même. M. l'exempt est allé trouver le bailli tout exprès. Avant ce soir, s'il plait à Dieu, il sera serré dans la prison de Toulouse, et nous l'irons voir brûler.

— Oui, hasarda un timide, mais qui l'arrêtera ?

— Nous tous, s'il le faut. Pour délivrer le pays de cette peste, personne ne reculera, j'espère.

— Landriot a raison, cria l'assistance. Nous irons tous. Tu viendras avec nous, sacristain, et tu prendras un vase d'eau bénite.

Le sacristain, petit vieillard à la face blême et grassouillette, qui écoutait ce colloque d'un air inquiet, fit un geste de frayeur lorsque lui fut adressée cette interpellation.

— Oui, fit l'hôtelier, Guillemin viendra.

— Sans doute, balbutia le sacristain, sans doute, l'eau bénite... mais vous aurez vos fourches, n'est-ce pas ?

— Nos fourches et nos couteaux, sangué ! s'écria Landriot en brandissant son coutelas. Attendons seulement que M. l'exempt soit de retour.

Tandis que les têtes s'exaltaient ainsi à l'auberge de maître Landriot, résultat prévu par Rinaldo, qui n'avait pas sans intention laissé tomber ses confidences dans l'oreille du brave homme, le faux exempt était arrivé chez le bailli.

Ce dernier s'empressa, aux premiers mots du visiteur, de le faire asseoir dans son propre fauteuil, et insista pour rester debout devant lui, en témoignage d'humilité et de déférence.

Le bailli représentait au physique un gros bonhomme à la mine fleurie, à la bedaine proéminente ; un œil bleu faïence sans rayonnement, voilé de longs cils blondasses, donnait à sa physionomie un caractère d'indécision et de timidité qui devait nuire gravement à l'autorité de ses actes. Au demeurant, c'était un esprit naïf,

crédule, ignorant ; soucieux avant tout de sa tranquillité, il aimait fort à être guidé dans ses démarches et ne se serait pas risqué pour beaucoup à prendre l'initiative d'une entreprise.

Il exerçait son office avec une solennité sotte et faisait volontiers passer avant le droit le bon vouloir d'un homme dont il avait à redouter le mécontentement ou à espérer la faveur. Tout ce qui tenait à la justice était pour lui un objet d'adoration ; un sergent lui semblait un être supérieur ; il s'abîmait dans une sorte d'extase quand, dans ses rares visites à Toulouse, il avait le bonheur de contempler face à face le moindre conseiller au parlement, et le seul nom du roi lui arrachait des protestations de respect et de dévouement que les hyperboles les plus exagérées traduiraient imparfaitement.



Rinaldo lui glissa quelques mots à l'oreille.

Rinaldo vit bien vite à quel personnage il avait affaire, et ce fut avec une vive satisfaction intérieure qu'il se dit :

— Le diable me sert ; je n'espérais pas si bien rencontrer.

Quand le faux exempt se fut assis et qu'il eut épuisé toutes les formules d'usage pour engager le bailli de Colignac à en faire autant, l'entretien commença :

— Savez vous la réflexion que je fais en ce moment ? demanda Rinaldo.

— Ma perspicacité ne va point jusque-là, répondit modestement le bailli ; faites moi donc la grâce, Monsieur l'exempt, de m'apprendre l'objet de cette réflexion.

— Eh bien, Monsieur le bailli, je me dis que vous êtes né sous une heureuse étoile et que bien des gens pourraient envier à cette heure votre position, s'ils connaissaient l'important service que vous allez être appelé à rendre au roi et à la justice.

— Au roi ! à la justice ! fit le bailli, que ces deux mots magiques pénétrèrent d'une respectueuse émotion.

— Au roi, à la justice, répéta l'étranger. Je vous ai dit que j'étais exempt de la prévôté de Paris ; mais je ne vous ai pas expliqué le motif de mon voyage en cette province. Il s'agit d'une grave affaire, Monsieur.

— Ah ! ah ! d'une grave affaire ! répéta le bonhomme en ouvrant autant que possible ses yeux sans lueur.

— Vous allez en juger. Je suis chargé d'arrêter un grand coupable, Monsieur, un homme qui a publié des ouvrages infâmes, dans lesquels les principes de notre sainte religion sont foulés aux pieds, des ouvrages où l'auteur ne craint pas d'avouer ses pratiques diaboliques, et où l'impudence du magicien se mêle aux blasphèmes de l'hérétique.



D'une main malhabile le bailli commença.

— Mais cet homme est un très horrible criminel, dit le bailli, en joignant les mains.

— Il mérite le bûcher, Monsieur. Grâce à son infernale habileté, il a pu s'enfuir de Paris et m'échapper pendant plusieurs jours, Je l'ai suivi, et maintenant, je le tiens. En disant : je le tiens, je veux dire que je sais où il s'est réfugié et qu'il ne se dérobera pas davantage à mes recherches.

— Serait-il... dans Colignac ? hasarda le bailli.

— Vous l'avez dit. Depuis hier, il est arrivé ici.

— Quoi ! s'écria le bailli, jugeant à propos de faire montre d'une vertueuse indignation, un tel coupable respirait dans nos murs, et je l'ignorais encore ! Ah ! qu'allez-vous penser de mon zèle, Monsieur l'exempt ?

Rassurez-vous, votre zèle n'est pas en défaut. Rien ne distingue au premier abord un coupable d'un innocent, et vous avez très bien pu passer à côté de notre homme sans qu'il vous aït paru suspect.

— Il doit en être ainsi.

— Celui que je cherche, continua Rinaldo, est présentement retiré chez le comte de Colignac.

Ce nom fit faire une légère grimace au bailli. Il redoutait fort le comte et ne se souciait pas de se mêler de ses affaires, mais son zèle devait triompher de toute considération personnelle.

Il se borna à objecter timidement :

— Je ferai observer à monsieur l'exempt que le comte de Colignac est un bon chrétien et un fidèle serviteur du roi.

— Qu'importe ? Les loups regardent-ils à s'introduire dans une bergerie ? Mais je ne vous ai pas dit le nom de mon fugitif.

— En effet.

— Il s'appelle Cyrano de Bergerac.

— Bergerac ! s'écria le bailli. N'est-ce pas lui qui publia un horrible libelle, tissu de mensonges et d'infamies, contre l'éminentissime cardinal Mazarin ?

— Précisément. Vous voyez bien qu'il ne mérite aucune pitié. Vous connaissez maintenant l'homme ; je n'ai plus à vous donner que quelques instructions à son sujet.

— Des instructions ?

— Sans doute, puisque vous allez l'arrêter.

— Moi ! fit le bailli ému.

— Reculeriez-vous devant cette tâche, devant ce devoir ? Ah ! Monsieur, si le roi le savait !

— Le roi ! c'est vrai ! Je l'arrêterai, Monsieur, je l'arrêterai. Mais s'il résiste ?

— Les habitants de Colignac vous prêteront main-forte au besoin. Croyez, Monsieur, qu'en vous confiant cette mission, je ne fais qu'obéir à un sentiment de déférence à votre égard. Vous êtes le premier magistrat de ce pays, le représentant de la justice royale ; il convient que je vous cède l'honneur d'une capture pour laquelle j'ai mis en œuvre toute mon habileté. N'avais-je pas raison de dire que vous étiez né sous une heureuse étoile ?

— Tant d'honneur ! murmura le bailli, confus. Croyez Monsieur l'exempt, que... Le roi saura-t-il que c'est moi qui...

— Evidemment. Ne dois-je pas rédiger mon rapport et relater fidèlement tous les faits ?

— Le roi le saura ! Voilà un des plus beaux jours de ma vie !

Rinaldo tira de sa ceinture un parchemin qu'il fit passer rapi-

dement sous les yeux du bailli et auquel pendait un large sceau aux armes de France.

Le bailli s'inclina avec respect.

— Voici, dit l'exempt, l'ordre du grand prévôt qui me donne tout pouvoir en cette affaire ; ce pouvoir, je vais vous le déléguer.

Le bailli était trop pénétré de respect pour oser réclamer l'examen du prétendu mandat de Rinaldo. Il avait vu les armes de France, cela lui suffisait ; exiger d'avantage lui eût semblé une énormité.

— Prenez donc un parchemin, continua le faiseur de dupes, et écrivez vous-même, suivant la formule habituelle, l'ordre d'arrêter, partout où il se trouvera, le sieur Savinien de Cyrano, dit de Bergerac, accusé d'hérésie et de sortilèges. Je signerai quand vous aurez fini.

Le bailli s'assit à table et d'une main mal habile commença à écrire l'ordre.

Le bonhomme sentait la sueur perler sur son front, tant était grande sa crainte de mal libeller la formule qu'on lui demandait. Après avoir maintes fois mâchonné le bout de sa plume, tandis qu'il cherchait un mot rebelle, il finit par mener l'œuvre à bout tant bien que mal.

Rinaldo prit l'acte des mains du bailli, le lut avec une gravité parfaitement jouée et le rendit à son auteur, après avoir griffonné au bas le nom de Claude Popelin, dont il s'était affublé pour la circonstance.

— Vous voilà parfaitement en règle, conclut Rinaldo. Dans une heure, vous vous rendrez au château de Colignac pour procéder à l'arrestation du sieur Cyrano.

— Et ensuite ?

— Ensuite ?... Avez-vous une geôle à Colignac ?

— Sans doute !

— Eh bien ! vous y ferez jeter votre homme, qui sera gardé étroitement jusqu'à mon retour.

— Vous partez, Monsieur l'exempt ?

— Je vais à Toulouse, où j'ai une mission importante à remplir et d'où je ramènerai une escouade de gens d'armes pour faire conduire votre prisonnier à Paris. Jusque-là vous m'en répondez sur votre tête.

— Je suis prêt à payer de ma vie mon obéissance aux ordres du roi, Monsieur l'exempt. Je ne suis pas bien fort pour prendre une

décision, moi ; mais dès que j'ai des ordres, voyez vous, le diable lui-même ne me ferait pas reculer.

— C'est bien dit, Monsieur. Sur ce, je vous quitte pour ne point retarder plus longtemps l'exécution de votre mandat.

— Et moi, je cours à l'auberge de Landriot, où je trouverai, bien sûr, mon greffier et quelques braves gens tout prêts à me seconder.

— Si je ne me trompe, ils doivent être préparés à l'événement. Maître Landriot me parait légèrement bavard, et comme je lui ai touché deux mots de l'objet de mon voyage, j'imagine qu'il ne les aura pas longtemps gardés pour lui.

— La chose est sûre. Ah! vous êtes un homme remarquable, Monsieur l'exempt ; vous ne négligez aucun détail.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers l'auberge.

Là, tandis que le bailli parlementait avec les paysans rassemblés dans la salle, Rinaldo fit seller son cheval et partit, confiant en la promesse de son délégué.

Il avait atteint son but ; il avait réussi à arrêter Cyrano ou du moins à le retarder assez longtemps pour que le gentilhomme ne pût se jeter en temps utile à la traverse de ses projets et intervenir au moment où, de concert avec Ben-Joël, il ferait une tentative extrême pour s'emparer de l'écrit de Lembrat.

Suivant les prévisions du valet, Ben-Joël était à Saint-Sernin depuis plus de deux jours, et pour peu qu'il eût conquis la confiance du curé, les affaires devaient être en fort bon train.

Rinaldo allait arriver juste à point pour recueillir le fruit de ses ruses.

Une fois l'écrit de Lembrat conquis, à quelque prix que ce fût, Rinaldo se souciait fort peu de Cyrano ; il revenait à Paris, remettait à son maitre le trésor si péniblement recouvré, et touchait enfin le riche salaire promis à son habileté.

L'idée assez étrange du valet de Roland, cette idée qu'il venait de mettre à exécution, n'était pas aussi puérile qu'elle peut en avoir l'air.

A cette époque les formes de la justice étaient peu régulières ; on voyait des gens arrêtés pour un motif quelconque, pourrir en prison sans que personne se décidât à s'inquiéter de leur sort, et à rechercher les véritables causes de leur détention.

On les avait emprisonnés, cela suffisait pour qu'ils parussent coupables.

L'imputation d'un crime imaginaire suffisait souvent pour arracher un innocent à la liberté, et par cela seul qu'il y avait accusation on croyait facilement au crime.

Les suppositions amplifiaient le fait, l'enquête obscurcissait les détails au lieu de les élucider ; l'appareil redoutable de la justice faisait perdre à l'accusé tout sentiment de résistance et le livrait fléchissant, doutant de lui-même, à des juges prévenus. Souvent aussi, n'osant ni le condamner, ni l'absoudre, en présence de l'obscurité des faits, on l'oubliait simplement dans sa geôle.

Rinaldo savait bien tout cela, et il avait fait preuve d'habileté en se décidant à partir, sans attendre la fin de l'aventure.

Rester, c'eût été s'exposer à une confrontation, à des explications, à des recherches et très probablement à une honteuse défaite.

Mettre aux mains du bailli une arme, le pousser en avant et l'abandonner à lui-même, après l'avoir vu pénétré de l'importance de sa mission, c'était au contraire, préparer de mystérieuses complications, au milieu desquelles le bailli embarrassé, mais pourtant inflexible dans son obéissance devait nécessairement s'entêter dans l'exécution d'un acte dont il était trop respectueux et trop timide pour oser discuter le principe.

Aussi, le rusé coquin n'avait-il donné que des indications générales au bailli, touchant les faits imputés à Cyrano. Il avait insisté sur un seul point : l'importance de l'arrestation.

De la sorte stylé, le magistrat devait marcher tout seul et devenir, à son insu, le complice des machinations de Rinaldo et l'auxiliaire inattendu des entreprises de Roland de Lembrat.

XXVI

Savinien, le comte de Colignac et le marquis de Cussan étaient encore à table, lorsque l'intendant du château vint dire à son maître que le bailli demandait à lui parler sans retard.

— Le bailli ! s'écria Colignac. Eh ! que peut donc nous vouloir Messire Cadignan ? Fais-le entrer, il s'expliquera en buvant avec nous un verre de vieux médoc.

La porte de la salle à manger s'ouvrit, et messire Cadignan

parut, clignotant de l'œil et faisant des saluts à se briser les reins.

— Pas tant de façons, mon cher Cadignan, lui cria le comte; nous sommes en bonne humeur, et les cérémonies nous déplaisent. Seyez-vous là, prenez un verre et exposez-nous le sujet de votre visite.

Comme on le voit, le comte de Colignac était un bon vivant, point fier et toujours prêt à saisir l'occasion de remplir son verre et de le vider à la santé de quelqu'un.

Le bailli s'assit, tout en prenant un air réservé.

Il était en somme, pour le moment, assez embarrassé de sa grosse personne et n'osait guère lever les yeux sur les trois convives.

L'aspect de Cyrano l'avait, en particulier, pénétré d'une sorte de frayeur, qu'il essayait vainement de dissimuler.

— Eh bien! lui dit Savinien prenant en pitié son embarras, refuserez-vous, Monsieur le bailli de nous faire raison? A votre santé, Monsieur le bailli, quoique votre santé, ce me semble, n'ait pas grand'chose à acquérir en prospérité. Vous êtes d'honneur, le magistrat le plus imposant de France et de Navarre.

Le poète tendit son verre vers celui de messire Cadignan.

Ce dernier n'osa se soustraire à l'honneur qu'on lui faisait, mais sa main tremblait si fort, qu'il répandit sur la nappe une partie du vin qu'on lui avait versé.

— Êtes-vous malade? lui demanda le comte. Je vous trouve une mine toute bouleversée. Buvez, cela vous fera du bien.

Cadignan s'exécuta et pensa s'étrangler en buvant, tant sa gorge était serrée par une invincible émotion.

Toutefois, il ne perdait pas de vue l'objet de sa démarche.

— Monsieur le comte, dit-il, j'aurais à vous entretenir en particulier. Voulez-vous m'accorder cette faveur?

— Volontiers; mais pourquoi ne pas vous expliquer devant ces deux messieurs. Je n'ai pas de secrets pour eux.

— Ce n'est pas de vos secrets qu'il s'agit, Monsieur le comte.

— C'est différent. Suivez-moi donc dans le jardin. Aussi bien, notre repas est achevé et le grand air nous sera salutaire.

Le comte se leva et, précédant le bailli, descendit les trois marches de marbre du perron conduisant de la salle à manger dans un jardin dessiné suivant le goût prétentieux de l'époque.

Les deux hommes firent quelques pas silencieusement.

Bergerac et le marquis de Cussan suivaient à distance respec-

tueuse, s'égayant à demi-voix de la démarche lourde et de la mine grotesque du bailli de Colignac.

Messire Cadignan se sentait plus empêché que jamais et ne trouvait pas le premier mot de son exorde.

— Allons, mon cher ami, lui dit Colignac, parlez maintenant, nous sommes seuls.

Forcé dans son dernier retranchement, le timide magistrat se décida à faire ce qu'il considérait comme son devoir, tout en ménageant les susceptibilités du comte, dont il ne voulait pas s'aliéner la faveur.

— Monsieur le comte, commença-t-il d'un air conciliant, vous savez qu'il n'y a pas un de nous, en ce bourg de Colignac, qui ne soit votre allié, votre parent, votre ami ou votre humble serviteur, et que, par conséquent, il ne peut rien vous arriver qui ne nous touche directement.

— Peste, voilà un début qui promet. Continuez, mon cher, vous m'intéressez prodigieusement.

— Je dis donc, Monsieur le comte, reprit le bailli, se répétant un peu afin de gagner du temps et de ne pas arriver trop brusquement au fait, je dis donc qu'il ne peut rien vous arriver d'heureux que nous n'en soyons réjouis et rien de calamiteux qui ne nous atteigne Or, nous sommes informé de bonne part que vous... que... que vous...

Cadignan bégayait.

— Allez donc, lança le comte... Que je...

— Que vous retirez dans votre château un hérétique et un sorcier.

Cela fut dit très vite, d'une seule haleine, et le bailli se sentit soulagé d'un poids énorme.

Le comte se mit à rire.

— Un sorcier, fit il. O dieux! nommez-le moi. Je vous le mets entre les mains. Mais prenez garde, il faut redouter la calomnie.

— Eh quoi, Monsieur le comte, y a-t-il aucun parlement qui se connaisse en sorciers comme celui de Paris? Eh bien, c'est de Paris même que j'ai reçu l'ordre d'arrêter celui qui s'abrite ici.

— Diable! fit le comte en regardant son interlocuteur, qu'il commençait à croire fou, la chose est grave, messire Cadignan.

— Le roi s'y intéresse, Monsieur le comte, et j'ai là un

ordre d'arrêt signé de l'un des exempts de la prévôté de Paris.

Colignac sembla si surpris qu'il ne répondit pas.

— Voyez-vous, Monsieur le comte, continua l'autre, qui se sentait plus à son aise en ne se heurtant à aucune résistance, je sais fort bien ce qui va vous blesser en ceci. Le magicien est une personne que vous aimez. Mais n'appréhendez rien ; à votre considération, les choses iront à la douceur ; vous n'avez seulement qu'à me le livrer, et, pour l'amour de vous, je m'engage d'honneur à le faire brûler sans scandale.



Pas tant de façons, mon cher Cadignan, lui cria le comte.

— Vous êtes bien bon, sourit le comte. Le nom du sorcier, s'il vous plaît?

Le bailli baissa prudemment la voix.

— C'est votre hôte, souffla-t-il, le sieur Savinien de Cyrano.

Pour le coup, Colignac partit d'un si formidable éclat de rire, qu'il fut forcé de s'enfoncer les poings dans les côtes pour modérer cette explosion joyeuse.

Messire Cadignan, tout déconcerté, le regardait d'un air offensé.

— Venez, Bergerac, venez! cria le comte, à demi suffoqué. Ah! ces choses-là sont mauvaises pour la digestion.

— Monsieur le comte, je ne saurais m'associer à votre gaieté, fit le bonhomme en essayant de pincer ses grosses lèvres.

Savinien et le marquis s'étaient approchés.

— Tenez, mon cher, dit Colignac à Cyrano, faites tête à messire Cadignan : moi, je suis hors de combat. Il paraît que vous

êtes un hérétique, un sorcier, le diable en personne, et il vient pour vous arrêter.

— Bah! dit Cyrano; on aime les bonnes plaisanteries à Colignac!

— Je n'ai pas à discuter avec vous, Monsieur, fit sévèrement le bailli. J'exécute mes ordres, rien de plus. Au nom du roi, je vous arrête.

— Tout seul? railla Cyrano.

— J'ai pour moi la force de la justice, lança solennellement Cadignan.

— Et aussi, intervint Cussan, une troupe de paysans prêts à vous prêter main-forte. Je viens d'apercevoir cette canaille groupée dans la cour du château.



Le bailli avait déplié son parchemin.

— Pour le coup, c'est trop fort! s'écria Colignac. Maître Cadignan, je vais vous faire reconduire à coups de gaule, vous et vos gens, si vous ne déguerpissez au plus vite. Arrêter Savinien! La chose passe les bornes.

Cyrano réfléchissait.

— Après tout, fit il en s'adressant au bailli, il est possible que vous ayez la mission de m'appréhender au corps. Montrez moi pourtant votre ordre.

— Il se pourrait bien, ajouta t il à part lui, qu'il y eût du Lembrat là-dessous et que ce vieil enragé de Jean de Lamothe se fût prêté à cette manœuvre, bien faite pour me barrer le chemin.

Le bailli avait déplié son parchemin et le tenait sous les yeux de Cyrano.

— Peuh! fit le gentilhomme. Qu'est-ce que cela? Un ordre signé d'un exempt! Depuis quand un exempt a-t-il le droit d'ordonner une arrestation?

— Depuis que ce droit lui a été délégué par le grand prévôt, monsieur, riposta Cadignan.

— Où est cet exempt? Pourquoi ne se présente-il pas?

— Ceci est une affaire entre lui et moi, et vous n'avez pas à vous en enquérir. Voyons, suivez-moi sans résistance. J'aurai égard à l'honneur que vous a fait M. de Colignac en vous recevant chez lui.

— Bailli, dit Cyrano en saisissant le bras du bonhomme et en dardant sur lui des yeux étincelants, sachez qu'en ce moment, ni Dieu ni diable ne seraient capables de m'arrêter.

— Vous le voyez, Monsieur de Colignac, s'écrie le pauvre Cadignan éperdu, il blasphème!

— Et, reprit Cyrano, tenez pour certain que, si vous ou les vôtres tentez de toucher du doigt le pan de mon manteau, je vous tailladerai de telle sorte que votre chair pendra comme aiguillettes autour de votre col. Cela dit, serviteur, Messire Cadignan.

— Mais... risqua le magistrat.

— Sangué! Monsieur, fit le comte, faut-il vous cravacher pour vous faire sortir? Non, vous n'en valez pas la peine. Allez simplement vous coucher, les pieds au chaud, et, quand vous aurez la cervelle rafraichie, vous viendrez me demander pardon de votre sotte algarade.

— Je sors, Monsieur le comte, mais je ne renonce pas à mes droits. Je désirais éviter un scandale. Vous ne le voulez pas, soit. Tant que le sieur Cyrano sera chez vous, je respecterai votre maison; quand il en sortira...

— J'en sortirai ce soir, maitre Cadignan, interrompit Cyrano. Vous voilà renseigné, j'espère. Vous pouvez mettre sur pied votre armée et préparer vos honorables côtes.

Cadignan fit un geste de fureur, planta son feutre sur sa tête et quitta le château à grandes enjambées.

— Il est hors de lui, ce brave homme! dit tranquillement Bergerac en le regardant s'éloigner.

— Ne plaisantons pas trop, intervint Colignac. Cadignan est bête comme une oie et têtu comme un mulet. On ne le fera pas

démordre de son idée, et il vous jouera quelque tour. Si vous m'en croyez, vous resterez un jour de plus ici. Pendant ce temps, j'éclaircirai les choses.

— Vous plaisantez! Je devrais être à Saint-Sernin, et, soyez tranquille, ce n'est pas votre Cadignan qui m'empêchera d'y arriver.

— Enfin! que signifie cet ordre? quelle sorte de folie a pu vous valoir ces poursuites?

— Moi! vous le savez bien. J'ai écrit mon *Voyage à la Lune*, et les sots y ont vu toutes sortes d'attaques contre la religion et toutes sortes de pratiques, nées de ma fantaisie, qui me font quelque peu cousin germain du diable. Ne m'appelle-t-on pas le capitaine Satan? Des ennemis, — et j'en ai, — ont sans doute trouvé bon d'ajouter cette misère à tant d'autres qu'ils m'ont faites. Mais, bah! je me moque de leurs inventions. Avec une épée et un cheval, je me sens de force à renverser ou à franchir tous les obstacles. C'est pourquoi, mon cher, je partirai à la chute du jour.

— Nous vous accompagnerons.

— Je ne le souffrirai pas.

— Mais s'il vous arrive malheur!

— Eh! que voulez-vous qu'il m'arrive? Ce bon Cadignan tremblait de peur rien qu'en me regardant. Oserait il se risquer en face de moi sur un grand chemin, quand bien même il serait appuyé de tous les habitants de Colignac?

— Vous avez peut-être raison. Ayant échoué dans son entreprise, le bailli demandera probablement assistance à la maréchaussée de Toulouse. Pendant qu'il perdra son temps à cette démarche, vous serez déjà bien loin. Vous ferez bien de sortir ce soir par le parc et de rejoindre la route sans traverser la rue du bourg.

— Ma foi non! déclara Cyrano, toujours disposé à prendre le parti le plus téméraire. Ce serait laisser supposer que j'ai peur, et vous savez bien, morbleu, que cela n'est pas.

XXVII

En rejoignant ses auxiliaires, c'est-à-dire maître Landriot et ses amis, le bailli leur montra un visage déconfit et leur narra en peu de mots sa déconvenue.

Tous revinrent à l'auberge, où il fut tenu un conseil sur la meilleure décision à prendre.

— Je crains de fâcher M. le comte, dit Cadignan. Il faudrait donc opérer sans bruit et autant que possible à l'insu de M. de Colignac. On pourrait se rassembler sur la route de Cussan, à quelque distance du bourg, et saisir le sorcier quand il paraîtra.

— Je prendrai mon goupillon pour l'exorciser, fit le sacristain.

— Cela ne peut nuire, affirma Cadignan.

— Et moi mon arquebuse, ajouta Landriot.

— C'est parfait. Ayez, vous autres, de bons bâtons, des piques, des couteaux et quelques solides cordes pour contenir le prisonnier. Gavisac, Pierre Cornu et Lescuyer feront le guet auprès du château, et dès que le magicien sortira ils accourront pour nous prévenir, au tournant de la Croix-Dorée.

— C'est dit, Monsieur le bailli, firent les trois hommes désignés.

— Là ! maintenant, séparons-nous, pour nous retrouver dans une heure à la Croix-Dorée. Je m'en vais m'assurer que la geôle est en état de recevoir le prisonnier, et faire poser deux bons verrous neufs à la grande porte.

Il était cinq heures lorsque Cyrano quitta le château.

Le comte et le marquis l'accompagnèrent jusqu'à la place du bourg, où, sur ses instances, ils prirent congé de lui, après s'être assurés qu'aucune démonstration inquiètante ne se faisait dans la grande rue, qu'ils embrassaient dans toute sa longueur.

Savinien, portant haut la tête et aspirant l'air, traversa lentement toute la rue. Son nez d'aigle et ses yeux terribles mirent en émoi toutes les commères du bourg, instruites par leurs maris de l'aventure qui se préparait, et postées sur le seuil de leur porte pour voir passer le sorcier.

Lui souriait d'un air vraiment satanique, comme s'il se fût fait un jeu de l'émotion de ces bonnes gens.

Personne n'osait sonner mot sur la route.

Il précipita l'allure de son cheval pour regagner le temps perdu à ces bravades.

Cependant, à la Croix Dorée, Cadignan soutenu par une vingtaine de paysans, attendait patiemment son homme.

Maître Landriot servait de lieutenant au gros bailli assisté en outre de son greffier, tout prêt à instrumenter, et flanqué du sacristain, qui s'était muni d'un gigantesque goupillon plongeant dans un vase de cuivre plein d'eau bénite.

Les paysans avaient des faulx, des fourches et de vieilles arque-

buses. L'arsenal des armes spirituelles et temporelles était au complet.

Landriot, en habile tacticien, avait fait, de plus, tendre une corde en travers de la route.

Cette corde, solidement attachée à deux baliveaux de chêne, à environ un pied au-dessus du sol, se confondait comme couleur avec la poussière du chemin et ne pouvait manquer son effet, le



Son cheval, effrayé, s'arrêta net.

cas échéant où Cyrano échappant à la première attaque tenterait de gagner le large.

Pierre Cornu, — un des trois espions détachés par Cadignan du gros de la troupe, — Pierre Cornu accourut bientôt, essoufflé, au carrefour de la Croix-Dorée.

— Le voilà ! dit-il, le voilà !

Tout le monde courut aux armes. Le tournant du chemin empêchait encore de voir le cavalier, mais on entendait fort distinctement déjà le trot de sa monture.

Cadignan eut un instant de faiblesse. Le souvenir des paroles de l'exempt, la perspective du service qu'il était appelé à rendre à la société, à la religion, et plus encore peut être la sécurité que lui garantissait son escorte, tout cela dissipa bientôt cette émotion.

Au moment même où Savinien, se croyant débarrassé des prétentions gênantes et ridicules du bailli, arrivait au tournant de la Croix-Dorée, il se trouva en face du magistrat.

Son cheval, effrayé par le bruit des armes, s'arrêta net, et Cyrano remarqua aussitôt que, tandis qu'une dizaine de paysans soutenait le bailli, le reste de la troupe avait tourné un bouquet de chênes, pour venir se masser derrière lui et lui couper toute retraite vers Colignac.

— Hé ! quoi ! Monsieur le bailli, c'est donc sérieux ? s'écria le gentilhomme, sans daigner tirer son épée pour s'ouvrir un passage.

— Au nom du roi, je vous arrête, prononça le bailli d'une voix qu'il grossissait pour dissimuler un vif émoi intérieur.

Puis, à ses gens :

— Emparez-vous du prisonnier !

— On vous avait dit de vous mettre au lit, maître Cadignan, railla Cyrano, souffrez que je vous en fournisse l'occasion.

En même temps, il zèbra de deux ou trois coups de cravache la face rebondie du malencontreux magistrat, enleva son cheval, fit une rude trouée dans la foule ruée à son encontre et se lança au galop sur la route de Cussan.

Au bout de vingt pas, le pauvre cheval vint donner dans la corde tendue en travers du chemin, et monture et cavalier s'abattirent ensemble dans la poussière.

En tombant, Cyrano poussa un formidable juron, auquel répondit le cri de triomphe de la troupe de Cadignan et le gentilhomme se trouva, en un instant, entouré, assailli, accablé par le nombre et finalement désarmé et garrotté étroitement.

Il n'avait pas même eu la satisfaction de se défendre, sa jambe s'étant engagée sous le flanc de son cheval, au moment de l'accident.

On l'enleva de terre, après l'avoir emprisonné des pieds aux épaules dans les multiples tours d'une grande corde, et il sentit tomber sur son visage une pluie abondante.

C'était le goupillon du sacristain qui se mettait de la partie.

— *Satanus Diabolas*, fit le valet d'église, estropiant son latin, je te conjure par le grand Dieu vivant !

— Drôles ! cuistres ! bêtes puantes ! cria Cyrano, il vous en coûtera gros pour avoir ainsi navré un homme de ma sorte. Je vous.. .

— *Satanus Diabolas*, interrompit la rude voix de Landriot, repre -

nant l'exorcisme boiteux du sacristain, par le sangué! je te conjure au nom de Dieu et de M. Saint-Jean de nous laisser faire; car si tu grouilles pied ou patte, diable emporte, je t'étriperai.

Et il brandit son coutelas d'un air furibond!

Durant ce débat entre Cyrano et ses vainqueurs, le greffier visitait les bagages du gentilhomme, contenus dans un petit portemanteau attaché derrière la selle du cheval.

Il y trouva un volume de la *Physique* de Descartes, et, en apercevant les cercles par lesquels ce philosophe a distingué, dans cet ouvrage, le mouvement de chaque planète :

— Voyez, Monsieur le bailli, voici les figures magiques au moyen desquelles le sorcier se livre à ses enchantements, s'écria-t-il avec une conviction qui aurait fait rire Bergerac, s'il n'eût été en aussi piteuse situation.

Maître Cadignan, qui se bassinait les joues avec de l'eau bénite pour calmer la cuisante douleur des coups de cravache reçus en si glorieuse occasion, maître Cadignan prit le livre, regarda d'un air capable les figures astronomiques et hochant la tête.

— C'est une découverte accablante pour l'accusé, fit-il. J'en ferai part à M. l'exempt. Maintenant, mes braves, prenez le prisonnier sur vos épaules et portez-le en la geôle de Colignac.

Le cortège triomphal se remit en marche.

Le Cyrano ne poussait pas une plainte; il paraissait résigné; en réalité il rêvait déjà au moyen de sortir de ce mauvais pas, résultat qu'il n'aurait nullement atteint en se répandant en imprécations contre ses gardes.

Le cheval du gentilhomme était resté à l'abandon sur la route. Le greffier, homme d'ordre, le prit par la bride et le tira doucement vers le bourg, où il lui donna pour abri l'étable de maître Cadignan, en même temps que les portes de la geôle se refermaient sur Cyrano.

Cette geôle avait pour gardien un cordonnier du nom de Cabirol, et, comme on lui donnait rarement des prisonniers à garder, Cabirol consacrait presque tout son temps à l'exercice d'un métier dans lequel il se flattait d'être passé maître.

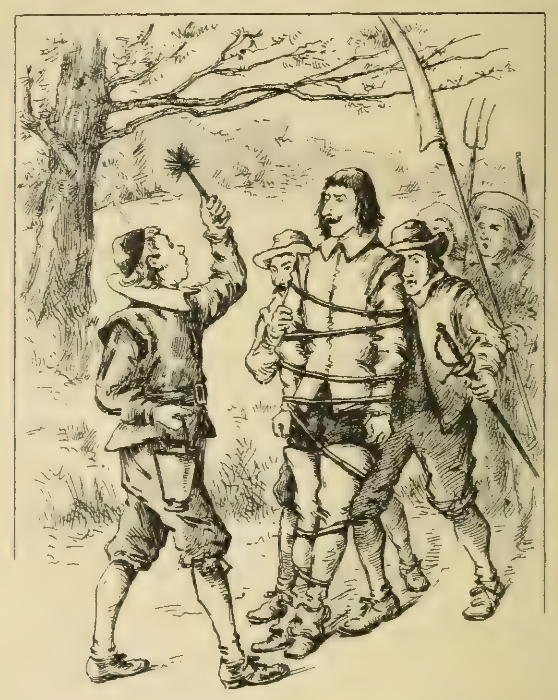
Un ouvrier de son état lui servait aussi de valet de geôle, dans les rares occasions où un habitant de Colignac venait expier quelques méfaits sous les verrous.

La femme de Cabirol et sa fille complétaient le quatuor des habitants libres de la geôle, sorte de caveau surmonté d'une vaste salle

qui servait à la fois de parloir et de boutique, et d'un étage divisé en trois chambrettes.

Il n'y avait dans ce caveau que quatre cellules, sans jour ni air. Ce fut dans la plus étroite que l'on jeta Cyrano.

— Pigoche, cria le geôlier à son valet lorsqu'on eut déposé Cyrano, toujours lié de cordes, sur le sol froid du parloir, allume la



C'était le goupillon du sacristain.

lanterne et précède-moi. Il s'agit de descendre ce meneur de sabbat dans la logette des enragés.

Pigoche obéit, et Cabirol, ayant chargé sur ses épaules son prisonnier impassible et muet, l'emporta dans le cachot.

Là, il le jeta sans trop de précautions, sur une botte de paille à moitié pourrie, et, sachant bien qu'il ne pouvait tenter de s'échapper, il entreprit de le délier, après avoir renvoyé Pigoche.

(A suivre.) Louis GALLET.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris



LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(Suite et fin.) (1)

VIII

COMMENT LE COLONEL JOUA UNE PARTIE DONT L'ENJEU ÉTAIT UN ROYAUME

Parfois, il m'a semblé, mes amis, que quelques-uns d'entre vous, après avoir entendu le récit de mes aventures, avaient pu conserver l'impression que j'avais de moi-même une opinion par trop avantageuse. C'est là une grande erreur, car j'ai remarqué qu'un soldat vraiment accompli est exempt de ce petit travers. Il est vrai que j'ai eu à me dépeindre, tantôt comme un brave officier, tantôt comme doué d'un esprit fertile en ressources, mais c'est qu'il en était ainsi réellement, et, pourquoi ne pas accepter les faits tels qu'ils sont?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 février.

A vrai dire, d'ailleurs, ce serait affecter une modestie déplacée que de ne pas me reconnaître une carrière belle et glorieuse, et l'aventure que je vous veux raconter aujourd'hui, est de celles que, seul un homme modeste, peut se soucier de rappeler. Quand on a atteint à une situation comme la mienne, il est permis de retracer un épisode que quiconque pourrait être tenté de tenir cachée.

Après la campagne de Russie, les survivants de notre pauvre armée furent rassemblés sur la rive droite de l'Elbe où ils purent se refaire un peu, à l'aide de la forte et nourrissante bière allemande. Nous ne pouvions cependant pas espérer retrouver les doigts et les orteils que l'armée avait perdus dans la retraite et que trois fourgons d'intendance n'auraient pu contenir, j'en suis certain. Néanmoins, tout amaigris et estropiés que nous étions, nous devions encore nous estimer heureux, en pensant aux malheureux camarades que nous avions perdus, ensevelis sous la neige, dans les steppes désolés. Aujourd'hui encore, mes amis, je n'aime pas à voir le rouge et le blanc associés ensemble, et mon seul bonnet rouge jeté sur mon drap blanc évoque parfois, en ma mémoire, comme un rêve, le spectacle de ces plaines horribles, l'armée épuisée souffrant toutes les tortures et les larges taches de sang qui empourpraient la neige. Vous ne connaîtrez de moi aucun récit sur cette désastreuse campagne, car rien qu'à son souvenir, le vin que je bois se change en vinaigre et mon tabac en une paille insipide.

Des cinq cents mille hommes qui passèrent l'Elbe en l'automne de 1812, il en restait environ quarante mille au printemps de 1813. Mais quels hommes! ces quarante mille diables! des hommes de fer, habitués à manger du cheval, à coucher dans la neige, et capables encore des plus grands efforts. Ils devaient tenir, de ce côté de l'Elbe, jusqu'à ce que la grande armée de conscrits que l'Empereur levait en France fût prête à les aider à passer de nouveau le fleuve.

La cavalerie était dans un état déplorable. Mes hussards cantonnaient à Borna, et la première fois que je les passai en revue, je ne pus retenir mes larmes. Mes beaux hommes! Mes magnifiques chevaux! Mon cœur se déchirait en voyant l'état auquel ils étaient réduits. « Courage, mes braves, leur disais je, il vous reste encore votre colonel. » Je m'étais mis à l'œuvre pour réparer le désastre et déjà j'avais reconstitué deux escadrons, quand l'ordre arriva à tous les colonels de cavalerie de se rendre sur le champ, en France,

aux dépôts de leurs régiments, pour organiser le recrutement et la remonte en vue de la prochaine campagne.

Vous pensez, sans doute, que cette occasion de revoir mon pays me combla de joie. Je ne nierai pas que j'éprouvai quelque plaisir, certes, à l'idée de retrouver ma mère, et que cette nouvelle pourrait bien mettre en joie quelques jolies filles, mais il y avait, dans l'armée, d'autres officiers qui avaient plus de droits que moi au retour en France. J'aurais volontiers cédé ma place à ceux d'entre nous qui avaient laissé femmes et enfants que, peut être, ils ne reverraient jamais. Mais il n'y a pas à discuter, quand vous arrive le petit papier bleu scellé de cire rouge. Aussi, une heure après, étais je en route vers les Vosges. Enfin, j'allais trouver un moment de calme et de répit. Derrière moi, je laissais la guerre et la désolation et j'espérais aller au devant de la paix. Telles étaient les réflexions que je me faisais, en entendant le son des clairons mourir dans le lointain et en voyant se dérouler devant moi la route blanche, entre les plaines et les montagnes, vers la France quelque part là-bas, au-delà du rideau de brume bleue qui s'étendait à l'horizon.

C'est une chose intéressante, assurément, mais bien fatigante aussi que de chevaucher sur les derrières d'une armée. Au temps de la moisson nos soldats pouvaient se passer d'approvisionnements, car ils avaient été dressés à couper le blé dans les champs, sur leur passage, et à le moudre eux-mêmes, au bivouac. C'est précisément à cette époque de l'année qu'eurent lieu ces marches rapides qui firent, à la fois, l'étonnement et le désespoir de l'Europe. Mais, à ce moment aussi, on tentait d'approvisionner et de remonter ces hommes, épuisés par tant de privations. Souvent j'étais obligé de me tenir dans les fossés pour laisser passer les interminables troupeaux de moutons de Cobourg, de bœufs de Bavière, les longs convois de bière de Berlin, et de bon cognac de France. Parfois j'entendais le roulement des tambours et le sifflement des fifres : c'était une longue colonne de notre belle infanterie qui défilait avec un mouvement d'ondulation marquée, les tuniques bleues couvertes d'une poussière blanche. C'étaient de vieux soldats pris dans les garnisons de nos forteresses allemandes, car les conscrits n'arrivèrent en France qu'au mois de mai.

J'étais quelque peu ennuyé des arrêts et des détours continuels auxquels j'étais forcé, aussi ne fus je pas fâché de trouver en arrivant à Altenburg, une autre route se dirigeant vers le sud, et

entièrement libre. Jusqu'à Greiz je ne rencontrai que de rares voyageurs et je pus admirer tout à mon aise le paysage magnifique qui se déroulait de chaque côté de la route bordée de chênes et de hêtres dont les branches s'allongeaient au-dessus du chemin. Il peut vous sembler étrange qu'un colonel de hussards arrête à chaque instant son cheval pour admirer les pousses vertes sur les arbres. Mais si vous aviez, comme moi, passé les six mois précédents au milieu des pins rabougris de la Russie, vous comprendriez ce légitime bonheur. Quelque chose cependant me paraissait moins agréable que la beauté des arbres : c'était le ton, l'attitude des gens, dans les villages que je traversais. Nous avions toujours été en bons termes avec les Allemands et, pendant six ans, ils n'avaient pas paru nous garder rancune des petites libertés que nous avions prises dans leur pays. Nous nous étions montrés généreux envers les hommes et les femmes nous le rendaient quelquefois. Mais, aujourd'hui, il y avait dans les gestes de ces gens quelque chose que je ne m'expliquais point. Les passants ne répondaient pas à mon salut, les forestiers tournaient la tête pour ne point me regarder, et dans les villages, les paysans s'assemblaient par petits groupes sur mon passage et me jetaient de mauvais coups d'œil; les femmes elles-mêmes, avaient un air peu engageant, et c'était chose nouvelle pour moi, dans ce temps-là, de voir, dans les yeux des femmes autre chose qu'un sourire.

Ce fut surtout au village de Ichmolin, à dix milles environ d'Altenbourg, que cette attitude hostile devint plus marquée. Je m'étais arrêté à une petite auberge pour m'humecter la moustache, et rafraichir aussi ma petite Violette. J'avais toujours l'habitude de faire quelque petit compliment, j'allais même, à l'occasion, jusqu'à donner un baiser à la servante qui m'apportait ma bouteille. Celle qui me servit ce jour là ne voulut accepter ni l'un ni l'autre et elle me lança un regard acéré comme la pointe d'une baïonnette ; quand, ensuite, je levai mon verre à la santé des consommateurs qui étaient en train de déguster leur bière près de la porte, ils me tournèrent le dos, à l'exception d'un jeune homme qui cria : « A votre santé, garçons, à la lettre T ; » et tous vidèrent leur verres et se mirent à rire, mais d'un rire qui n'avait rien d'amical.

Je me demandais ce que signifiait cette conduite singulière et je quittai le village, lorsque je vis sur un arbre un grand T entaillé dans l'écorce. J'en avais déjà remarqué plusieurs le matin mais je n'y avais prêté aucune attention jusqu'au moment où les

paroles des buveurs de bière vinrent y donner une certaine importance. Un cavalier à mine respectable passait à ce moment sur la route.

— Pouvez-vous me dire, Monsieur, ce que signifie cette lettre T, lui demandai-je?

Il me regarda d'un air singulier.

— Jeune homme, me répondit-il, ce n'est pas la lettre N.

Avant que je pusse lui demander d'autre explication, il enfonça



Pouvez-vous me dire ce que signifie cette lettre T ?

les éperons dans les flancs de sa monture, et partit ventre à terre.

Tout d'abord, sa réponse me fut incompréhensible, mais quelques pas plus loin, Violette tourna sa petite tête éveillée et mes yeux tombèrent sur la garniture de cuivre de sa bride où se détachait, en relief, la lettre N. C'était la marque de l'Empereur. Ce T avait évidemment une signification, qui ne me présageait rien de bon. Il s'était donc passé quelque chose en Allemagne pendant notre absence, et la grande endormie commençait à s'éveiller. Je pensai aux figures hostiles que j'avais rencontrées, et je com

pris que si j'avais pu lire au fond du cœur de ces gens-là j'y aurais trouvé d'étranges sentiments et j'aurais eu à rapporter en France des nouvelles peu rassurantes. Cela ne fit que me rendre plus impatient de voir bientôt mes dix escadrons, au complet, derrière mes trompettes.

Tandis que je roulais ces pensées dans ma cervelle, j'alternais l'allure de ma monture comme doit le faire tout cavalier qui a une longue course à fournir et un bon cheval à ménager. La route traversait, en cet endroit, une plaine découverte, et, sur le bord, était un grand tas de fagots. Comme j'arrivais à la hauteur de cette bourrée, un bruit sec retentit et, tournant la tête, j'aperçus, me regardant, le visage empourpré d'un homme en proie à une grande agitation. Un second coup d'œil me fit reconnaître celui à qui je m'étais adressé, une heure auparavant, à la sortie du village.

— Approchez, dit-il, à voix basse. Plus près ; maintenant, descendez de cheval, et faites semblant de serrer la sangle de votre selle. Il peut y avoir des espions qui nous guettent, et c'est la mort pour moi, si on me voit vous parler.

— La mort. Qui craignez-vous donc, lui répondis-je ?

— « Tugenbund », les Cavaliers de la Nuit, de Lutzow. Les Français sont sur une poudrière, et la mèche qui doit les faire sauter est allumée.

— Que me dites-vous, poursuivis-je, tout en feignant d'arranger la sangle de mon cheval. Qu'est ce « Tugenbund » ?

— C'est une Société secrète qui prépare le grand soulèvement destiné à vous chasser d'Allemagne comme vous avez été chassés de la Russie.

— Et ces T sont le signe de la Société ?

— Oui. J'aurais voulu vous en prévenir dans le village, mais j'ai craint d'être reconnu causant avec vous. J'ai pris au galop par le bois pour vous rejoindre et je me suis caché ici, avec mon cheval, pour vous attendre.

— Je vous suis fort reconnaissant, lui dis-je, d'autant plus que vous êtes le seul allemand que j'aie rencontré aujourd'hui qui se soit montré poli avec moi.

— Tout ce que je possède, dit-il, je l'ai gagné dans les marchés de fournitures que j'ai passés pour les armées françaises. Votre empereur s'est toujours montré très bon pour moi. Mais remontez à cheval, et continuez votre route, car nous avons déjà causé trop

longtemps, et défiez-vous des « Cavaliers de la Nuit » de Lutzow.

— « Des bandits ? demandai je. »

— Tout ce qu'il y a de plus gredin en Allemagne, me répondit-il. Mais pour l'amour de Dieu, partez, car j'ai risqué ma vie pour vous avertir.

Vous pouvez vous imaginer quelles furent mes pensées après cette rencontre. Ce qui m'avait frappé plus que ses paroles, c'était la voix hatelante, la figure épouvantée de cet homme et ses yeux effarés au moindre craquement des branches. Il était évident qu'il était en proie à une terreur mortelle, et ce n'était pas, non plus, sans raison, car, je l'avais à peine quitté que j'entendis derrière moi une détonation suivie d'un cri, mais jamais je n'ai pu retrouver la trace de cet homme.

Je me tins sur mes gardes à partir de ce moment, galopant rapidement quand le pays était découvert, et ralentissant l'allure là où pouvait se trouver une embuscade. J'avais encore cinq cents bons kilomètres de terre allemande devant moi, mais somme toute je ne m'en préoccupais pas beaucoup, car les Allemands m'avaient toujours semblé des gens pacifiques et dont la main tenait plus souvent et plus volontiers un tuyau de pipe qu'une poignée de sabre, non pas par manque de courage, vous comprenez, mais parce que c'est un peuple lourd, difficile à entraîner et aimant assez, par égoïsme, à vivre en bons termes avec ses voisins. Je ne me doutais pas alors que sous cette apparence tranquille se cachait un tempérament aussi farouche, et beaucoup plus vindicatif que celui des Italiens eux-mêmes.

Je ne tardais pas à m'apercevoir qu'il se tramait en effet quelque chose de grave. J'étais arrivé à un endroit où la route monte à travers une lande sauvage pour redescendre ensuite sous bois. J'étais à peu près à mi côte quand je vis briller quelque chose entre les troncs d'arbre et un homme débusqua du bois à quelque distance devant moi. Il portait un uniforme tellement chamarré d'or qu'il semblait flamber sous les rayons du soleil. Il paraissait complètement ivre, car il titubait et chancelait en s'avançant vers moi. Il tenait d'une main, sur son cou, un grand mouchoir rouge.

J'avais mis mon cheval au pas et je l'observai avec dégoût ; il me semblait étrange qu'un homme revêtu d'un si brillant uniforme, pût se montrer dans un pareil état en plein jour. Il me regardait avec fixité en s'avançant lentement, et en s'arrêtant de temps en

temps. Tout à coup il étendit les bras en avant et s'abattit au milieu de la route ; je vis alors que ce que j'avais pris pour un mouchoir rouge était une horrible blessure, d'où pendait un énorme caillot de sang.

— Mon Dieu! m'écriai-je, en sautant de cheval; et moi qui vous croyais ivre !

— Non, je ne suis pas ivre, je suis mourant, dit-il avec effort.



Une balle siffla à mes oreilles.

Mais Dieu soit loué de m'avoir fait rencontrer un officier français, tandis que j'ai encore la force de parler.

Je le relevai, l'étendis sur une touffe d'ajoncs et lui fis avaler un peu de cognac.

— Par qui avez vous été blessé, et qui êtes vous, lui demandai-je? Vous êtes Français et cependant je ne reconnais pas votre uniforme.

— C'est celui de la nouvelle garde d'honneur de l'Empereur, me répondit il. Je suis le marquis de Saint Arnaud. Je suis le neuvième de ma famille qui meurt au service de la France. J'ai été poursuivi et blessé par les « Cavaliers de la Nuit » de Lutzow. Je me suis caché dans ce bois, espérant voir passer bientôt un Fran-

çais; au premier moment, je ne savais si vous étiez français ou ennemi, mais j'ai senti la mort venir et je me suis montré à tout hasard.

— Courage, camarade, lui dis-je. J'ai vu des hommes blessés plus grièvement que vous et qui s'en sont tirés.



De l'eau, de l'eau, murmura t elle!

— Non. Non, dit-il, d'une voix faible. Je sens que je m'en vais.

En parlant ainsi, il posa sa main sur la mienne, et je vis que ses ongles bleuissaient déjà.

— J'ai sur moi des papiers, dans mon dolman, ajouta-t-il, et il faut que vous les portiez bien vite au prince de Saxe Felstein, à son château de Hof. Il est encore de nos amis, lui, mais la princesse est notre ennemie mortelle. Elle met tout en œuvre pour l'amener à se tourner contre nous. Si elle réussit, cela déterminera ceux qui sont encore hésitants, car le roi de Prusse est son oncle, et le roi de Bavière son cousin. Il est de toute nécessité que ces papiers parviennent au prince avant qu'il n'ait cédé aux instances pressantes de sa femme, remettez les lui ce soir même, et vous aurez peut être réussi à conserver l'Allemagne à l'Empereur.

Si mon cheval n'avait pas été tué, j'aurais pu, certes, quoique blessé...

Il ne put achever. Un caillot de sang lui monta à la gorge, sa main glacée se raidit dans la mienne. Un soubresaut secoua tout son corps et il rendit le dernier soupir.

Mon voyage débutait bien tristement : Je me trouvais chargé d'une mission sur laquelle je n'avais rien de précis, ce qui allait retarder la réorganisation de mon régiment, et cependant cette mission était d'une telle importance qu'il m'était impossible de la décliner. Je fouillai l'uniforme du marquis, uniforme dont l'Empereur lui-même avait conçu le modèle brillant afin d'attirer à lui les jeunes gens de l'aristocratie avec lesquels il espérait former de nouveaux régiments pour sa garde. Je tirai, d'une poche, un petit rouleau de papiers entouré d'un ruban de soie et adressé au prince de Saxe Feilstein. Dans un coin de la feuille, tracés d'une écriture désordonnée, à peine lisible, ces mots : urgent et important et, au-dessous, un gros pâté d'encre que je reconnus pour la signature de l'Empereur. Pour moi, ces quatre mots étaient un ordre aussi clair que s'il fût sorti des lèvres affinées que je connaissais si bien. Mes hussards attendraient leurs chevaux, mais les papiers seraient remis au prince le soir même.

Pour abréger mon chemin je quittai la grande route, non point par peur, mais j'avais fait la guerre en Espagne et je savais par expérience que le moment le plus propice pour traverser un pays de guérillas, c'est après un attentat, et que, au contraire, l'instant le plus dangereux est précisément celui où tout est calme. J'avais vu, en consultant une carte, que Hof était au sud et que j'arriverais plus vite en traversant la lande. D'ailleurs, je m'étais à peine remis en route et je n'avais pas fait cinquante pas que deux détonations retentirent et une balle siffla à mes oreilles comme un bourdonnement d'abeilles. Evidemment, ces « Cavaliers de la Nuit » étaient plus audacieux que les brigands d'Espagne : ma mission aurait été bientôt et à jamais compromise, si j'avais continué à suivre la route.

Ce fut une course folle, les rênes sur le cou de ma jument qui disparaissait jusqu'au ventre dans les hautes herbes ; ma vie était à la merci de ma bonne petite Violette. Elle ne broncha pas un instant ; elle franchissait les trous, les buissons, les racines d'arbres, d'un pied sûr et rapide comme si elle eut compris que son maître portait le sort de l'Allemagne dans sa pelisse. Moi, qu

depuis longtemps passais pour le meilleur écuyer des six brigades de cavalerie légère, je n'ai jamais galopé comme ce jour là. Les pigeons ramiers qui s'envolaient au-dessus de ma tête ne filaient pas plus droit, pas plus rapides que Violette et moi au dessous d'eux.

Comme officier, j'ai toujours été prêt à me sacrifier pour mes hommes, bien que l'Empereur ne m'en ait jamais été reconnaissant, car il avait des hommes autant qu'il en voulait, lui, mais il n'avait qu'un... bref, les bons officiers de cavalerie sont rares. Mais, dans le cas présent, j'avais un but qui justifiait tous les sacrifices et je ne pensais pas plus à ma vie qu'aux mottes de terre que faisait voler ma bonne petite jument.

Comme le jour tombait, je repris la route et j'entrai, au galop, dans le petit village de Lobenstein.

Nous étions à peine sur le pavé qu'un des fers de ma jument sauta et je fus obligé de m'arrêter chez le forgeron. Il avait fini sa journée et son feu était éteint, de sorte qu'il me fallait attendre au moins une heure avant de pouvoir reprendre ma route. Maudissant ce retard, j'entrai dans l'auberge du village et me fis servir un poulet froid et une bouteille de vin, pour souper. Je n'étais plus qu'à quelques milles de Hof et j'avais bon espoir de remettre mes papiers au prince, dans la nuit, puis de reprendre le chemin de la France le lendemain matin avec sa réponse pour l'Empereur.

Le poulet et la bouteille étaient sur la table, et je les attaquais avec toute l'ardeur d'un homme qui vient de fournir une pareille course, quand j'entendis le bruit d'une querelle dans la pièce voisine. D'abord, je crus à quelque dispute de paysans après boire, et j'allais les laisser arranger eux mêmes leurs affaires ; mais, tout à coup, retentit un cri capable de faire se dresser Étienne Gérard lui-même sur son lit de mort. C'était un cri de femme. Je jetai mon couteau et ma fourchette et, en un instant, j'étais au milieu de la foule rassemblée près de la porte.

Le propriétaire, gros homme à la face bouffie était là avec sa femme, une grande rousse à l'air pataud, les deux garçons d'écurie, une femme de chambre et deux ou trois villageois. Tous se démenaient avec des gestes de colère, tandis qu'au milieu d'eux, les joues pâles, les yeux remplis de terreur était la femme la plus belle qu'un soldat pût rêver de voir. Avec sa tête de reine rejetée en arrière, son regard de défi malgré sa frayeur, elle se révélait d'une autre race que les rustres qui l'entouraient. J'avais à peine ouvert

la porte qu'elle se précipita vers moi, et, posant sa main sur mon bras, elle s'écria, les yeux brillant de joie :

— Un soldat français est un gentilhomme ; Dieu soit loué, je suis en sûreté à présent!

— Oui, Madame, dis-je, vous êtes en sûreté; — et je ne pus m'empêcher de lui saisir la main pour la rassurer. — Vous n'avez qu'à commander, je suis à vos ordres.

— Je suis Polonaise, me dit-elle, je suis la comtesse Palotta. Ces gens veulent me persécuter parce que j'aime les Français, et, je ne sais ce qu'ils m'auraient fait, si le ciel ne vous avait envoyé à mon secours.

Je portai sa main à mes lèvres afin qu'elle ne doutât pas de mes intentions, puis je me tournai vers ces paysans avec une expression comme je sais en prendre parfois. En un instant la salle fut vide.

— Comtesse, dis-je, vous êtes maintenant sous ma protection. Mais, faible comme vous l'êtes, il est nécessaire, que vous preniez un peu de vin pour vous remettre.

Je lui offris mon bras et je la fis entrer dans la salle particulière où l'on m'avait servi; elle prit place près de moi à table et but le vin que je lui offris.

Comme elle illumina de sa beauté la petite pièce où nous nous trouvions! Elle dut lire mon admiration dans mes yeux, et il me sembla voir dans les siens le même sentiment à mon égard. Ah! mes amis, je n'avais pas trop mauvaise tournure, savez-vous bien, quand j'avais trente ans! Il eût été difficile de trouver une plus jolie paire de moustaches dans toute la cavalerie légère; celles de Murat étaient quelque peu plus longues et plus fortes, mais les meilleurs juges s'accordaient à dire qu'elles étaient tout de même un peu trop longues. Et puis j'avais mes façons de faire. Il y a des femmes qui demandent à être approchées d'une certaine manière; d'autres, d'une façon différente. Il en est comme d'un siège où l'on doit employer le système des fascines et des bastions en hiver, et celui des tranchées en été. Et l'homme qui sait être à la fois réservé et timide, irrespectueux avec un air d'humilité, présomptueux avec un ton de déférence, est précisément celui que les mères doivent redouter. Je me disais que j'étais le protecteur de cette femme, et me connaissant homme entreprenant, je me tins sur mes gardes. Cependant, même un protecteur a ses privilèges, et j'en profitai.

Son esprit était aussi cultivé que son visage était charmant. En quelques mots elle m'expliqua qu'elle se rendait en Pologne, et que

son frère qui l'accompagnait était resté malade en route. A plusieurs reprises elle avait eu à souffrir des mauvais traitements des gens du pays parce qu'elle ne pouvait cacher son affection pour les Français. Puis, laissant de côté ses propres affaires, elle me questionna sur l'armée, et la conversation vint à tomber sur moi et sur mes aventures, qui lui étaient connues, me dit elle, car elle connaissait aussi plusieurs des officiers de Poniatowski qui lui avaient parlé de moi et de mes exploits. Cependant, elle serait heureuse, dit-elle, d'en entendre le récit de mes propres lèvres. Je n'ai jamais eu entretien plus délicieux. La plupart des femmes ont le défaut de parler trop d'elles : celle-ci écouta mes aventures avec autant d'intérêt que vous les écoutez vous-mêmes, me demandant à tout instant de plus amples détails. Les heures passèrent rapidement, et ce fut avec terreur que j'entendis l'horloge du village sonner onze heures et me rappeler que, pendant quatre heures j'avais complètement oublié les affaires de l'Empereur.

— Excusez-moi, Madame, dis-je en me levant brusquement, mais je suis obligé de me rendre sur le champ à Hof.

Elle se leva aussi, et me lançant un regard de reproche :

— Et moi, dit-elle? Que vais-je devenir ?

— Service de l'Empereur, répondis-je. Je me suis déjà attardé trop longtemps. Mon devoir m'appelle, il faut que je parte.

— Partir! Et vous allez m'abandonner au milieu de ces sauvages? Oh! pourquoi vous ai-je rencontré? Pourquoi m'avez-vous appris à compter sur votre force ?

Ses yeux se remplirent de larmes et, l'instant d'après, elle sanglotait, la tête appuyée sur ma poitrine.

Ah! ce fut un moment de rude épreuve, obligé que j'étais de contenir la jeune et chevaleresque ardeur qui bouillait en moi. Mais je fus à la hauteur de ma tâche. Je caressai sa belle chevelure brune et lui murmurai à l'oreille toutes les consolations que je pus trouver, mon bras passé autour de sa taille, c'est vrai, mais pour la retenir, dans le cas où elle se serait évanouie. Elle leva vers moi son visage baigné de larmes :

— De l'eau, murmura t elle, de l'eau, pour l'amour de Dieu !

Je vis qu'elle était prête à défaillir. Je la déposai doucement sur un sopha et me précipitai comme un fou hors de la chambre, à la recherche d'une carafe d'eau. Je finis par en trouver une et je revins en toute hâte. Mais vous imaginerez vous aisément ce que je ressentis en trouvant la pièce vide : la coquine avait disparu.

Non seulement elle était partie, mais avec elle avaient disparu aussi son chapeau et sa cravache qu'elle avait posés sur la table. D'un bond, je fus hors de la chambre et j'appelai l'aubergiste. Il ne savait rien de l'affaire, il ne connaissait pas cette femme et peu lui importait ce qu'elle était devenue. Les paysans, à la porte, n'avaient vu personne. Je cherchai, je furetai partout, et je finis par me trouver debout devant une glace en face de laquelle je restai les yeux grands ouverts et la mâchoire inférieure aussi pendante que le permettait la jugulaire de mon shako.

Quatre boutons de ma pelisse étaient défaits et je n'eus pas besoin d'y porter la main pour reconnaître que mes précieux papiers avaient disparu. Oh ! la perfidie profonde que recèle la femme en son cœur ! Elle m'avait volé, la misérable, volé pendant qu'elle se serrait contre ma poitrine. Oui, tandis que je caressais ses cheveux et que je lui murmurais de douces paroles à l'oreille, ses mains fouillaient mon dolman. Je restais là, au terme de mon voyage, incapable de m'acquitter d'une mission qui avait déjà coûté la vie à un brave officier et qui allait probablement coûter l'honneur à un autre. Que dirait l'Empereur quand il apprendrait que j'avais perdu ses dépêches ? L'armée croirait-elle cela d'Etienne Gérard ? Et quand on saurait que c'était une femme qui me les avait subtilisées quels éclats de rire à la table du mess et autour des feux dans les bivouacs ! Je me serais roulé sur le sol de désespoir.

Le tapage dans l'auberge, les plaintes de la soi disant comtesse, tout cela était une comédie d'un bout à l'autre, c'était certain et ce misérable aubergiste devait être dans le complot. Par lui, je pourrais savoir qui était cette femme et quelle route elle avait prise. Je tirai mon sabre et me mis à sa recherche. Mais le coquin s'y attendait et était prêt à me recevoir. Je le trouvai dans un coin de la cour avec une mauvaise espingole entre les mains et flanqué d'un énorme chien que son fils tenait en laisse. Les deux garçons d'écurie, armés de fourches, se tenaient de chaque côté, et sa femme, derrière lui, avec une énorme lanterne pour lui permettre de viser.

— Partez, Monsieur, partez, me cria t il, dès qu'il m'aperçut. Votre cheval est prêt et personne ne vous inquiètera si vous continuez votre chemin ; mais si vous nous attaquez, considérez que vous êtes seul contre trois hommes bien déterminés.

Je n'avais à craindre que le chien, car les fourches et l'espingole tremblaient entre leurs mains comme des feuilles au vent. Et puis je réfléchis que si je parvenais à tirer de lui une réponse à la pointe

de mon sabre, je n'avais aucun moyen de m'assurer qu'il me disait la vérité. Il était donc inutile d'engager un combat dans lequel je risquais de perdre beaucoup sans espoir de gagner quoique ce fût de certain. Je les toisai des pieds à la tête d'une façon qui ne fit qu'accroître leur couardise; je sautai en selle et disparus au galop, tandis que les rires perçants de la femme m'arrivaient aux oreilles.

J'avais déjà pris mon parti. Quoique j'eusse perdu mes papiers, je devinais quel pouvait en être le contenu, et j'en informerais le prince de Saxe-Felstein, de vive voix, comme si c'eût été de cette façon que l'Empereur m'avait donné l'ordre de transmettre le message. C'était un coup hardi et dangereux, car si je m'avançais trop, je pouvais être désavoué. Il n'y avait pourtant pas d'autre moyen à prendre, et la partie valait la peine d'être jouée; l'enjeu n'était rien moins qu'un royaume.

Il était minuit quand j'arrivai à Hof, mais toutes les fenêtres étaient éclairées, particularité qui, dans ce pays de dormeurs, indiquait bien le degré d'agitation où se trouvait le peuple. Des huées et des rires ironiques m'accueillirent comme je traversais les rues de la ville remplies de monde; une pierre effleura même ma tête, mais je continuai ma route sans presser ni ralentir l'allure de mon cheval et j'arrivai devant le palais. Toutes les fenêtres en étaient brillamment illuminées et, dans la lumière, on voyait passer et repasser de grandes ombres. Je laissai ma jument aux mains d'un valet, et, pénétrant dans le palais, je demandai, du ton que doit prendre un ambassadeur, à voir le prince sur le champ pour affaire importante et ne souffrant aucun délai.

L'obscurité était complète dans le vestibule, mais j'eus conscience, comme j'entrais, d'un bourdonnement de voix se taisant à l'annonce de ma mission. Il se tenait là une importante réunion et, d'instinct, je conclus que, dans cette réunion, devait se décider la question de la paix ou de la guerre. Peut-être arrivais-je encore à temps pour faire pencher la balance en faveur de la France et de l'Empereur! Le majordome me regarda d'un mauvais œil et me fit entrer dans une petite antichambre où il me laissa. Un instant après il revint m'annoncer que le prince ne pouvait être dérangé en ce moment, mais que la princesse recevrait mon message.

La princesse? A quoi me servirait il de la voir? N'avais-je pas été prévenu qu'elle était allemande de cœur et d'âme, et que c'était elle qui poussait contre nous le prince et ses états.

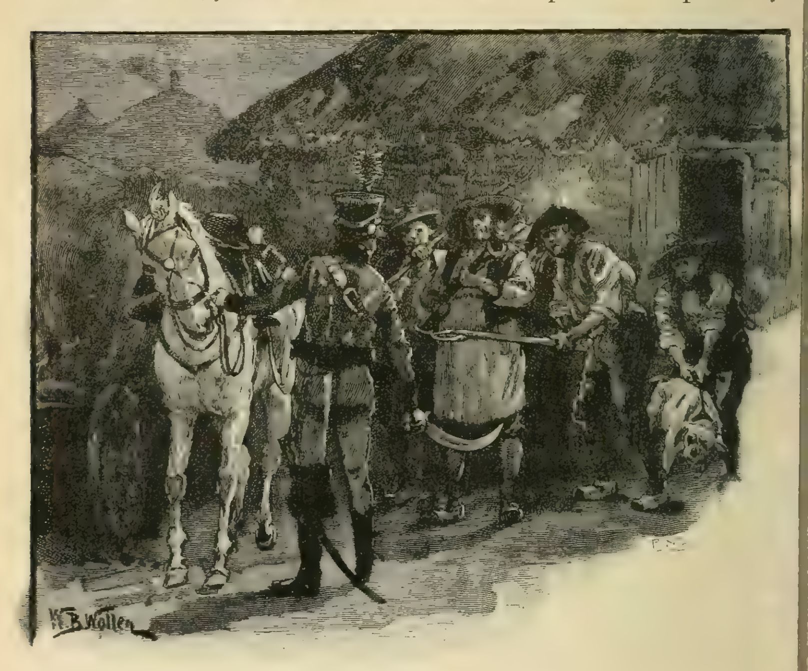
— C'est au prince que je dois parler, m'écriai-je.

— Non, c'est à la princesse, dit une voix, près de la porte, et une femme entra dans la pièce.

— Von Rosen, dit-elle, restez avec nous.

— Eh bien, Monsieur, qu'avez-vous à dire au prince ou à la princesse de Saxe-Felstein ?

A cette voix, je m'étais levé vivement. Au premier coup d'œil je



Partez! Monsieur, partez! me cria-t-il.

frémis de colère. On ne rencontre pas deux fois dans sa vie, personne d'aussi noble prestance, une tête de reine, des yeux aussi bleus que la Garonne et aussi froids que ses eaux!

— Le temps presse, Monsieur, dit-elle d'un ton d'impatience, et en frappant du pied. Qu'avez-vous à me dire :

— Ce que j'ai à vous dire, m'écriai je! Que puis-je vous dire, sinon que vous m'avez appris à ne plus jamais me fier à une femme. Vous m'avez déshonoré à jamaïs.

Elle regarda son chambellan, le sourcil froncé.

— Est ce le délire de la fièvre, ou quelque autre cause mal déguisée, dit elle. Peut-être une saignée.



Ah! ce chant terrible, cette face inspirée!

— Ah! vous jouez bien la comédie : je sais comment vous vous en tirez, répondis-je.

— Que signifie?...

— Cela signifie que j'ai été volé par vous, il y a moins d'une demi-heure.

— Ah! ceci dépasse toutes les bornes, s'écria-t elle, en simulant la colère. Vous vous prévalez du titre d'ambassadeur, mais ce titre a des privilèges limités, Monsieur!

— Votre impudence est admirable, lui dis-je. Mais Votre Altesse ne se jouera pas de moi deux fois dans la même nuit. Je me baissai et saisis le bas de sa robe : « Vous eussiez bien fait de changer de robe, après la course que vous venez de fournir.

Ses joues se colorèrent vivement.

— Insolent, cria-t-elle; puis se tournant vers son chambellan : faites appeler les gardes et jetez cet homme à la porte.

— Je verrai le prince d'abord.

— Non, vous ne verrez pas le prince! Arrêtez-le, Von Rosen, arrêtez-le.

Elle ne savait pas à quel homme elle avait affaire; elle croyait peut-être que j'allais attendre ses coquins de valets; son jeu était trop tôt démasqué. Son but était de s'interposer entre moi et son mari, mais je voulais, à tout prix, me trouver face à face avec lui. D'un bond je m'élançai dehors, je traversai le vestibule et me précipitai dans la grande salle d'où m'avait semblé venir le murmure de la réunion. A l'autre bout de la pièce je vis un personnage assis sous un dais. Au dessous de lui était une rangée de dignitaires et, de chaque côté, je distinguai vaguement l'ondulation des têtes qui composaient cette vaste assemblée. Je m'avançai jusqu'au milieu, mon shako sous le bras, et le sabre traînant sur les dalles.

— Je suis un envoyé de l'Empereur, prononçai je à haute voix. J'apporte son message à Son Altesse le prince de Saxe Felstein.

L'homme assis sous le dais leva la tête; et je pus voir sa figure pâle et amaigrie; ses épaules étaient voûtées comme si elles eussent plié sous un fardeau trop lourd.

— Votre nom, Monsieur, demanda-t-il?

— Je suis le colonel Étienne Gérard, du 3e hussards de Conflans.

Tous les yeux s'étaient fixés sur moi, mais aucun ne trahissait la sympathie, bien au contraire. La femme m'avait suivi, et ayant gagné l'estrade, elle se mit à parler au prince à voix basse avec des gestes impérieux, tandis que je me redressais, bombant la poi

trine et frisant ma moustache, tout en regardant autour de moi d'un air calme et assuré. Dans un coin de la salle, je vis un groupe d'hommes vêtus de noir, et enveloppés de manteaux : ils s'entretenaient mystérieusement, mais je percevais, à chacun de leurs mouvements, le cliquetis de leurs sabres et le bruit de leurs éperons.

— La lettre particulière de l'Empereur m'informe que c'est le marquis de Saint Arnaud qu'il a chargé d'un message, dit le prince.

— Le marquis a été traitreusement assassiné, répondis-je.

Mes paroles furent accueillies par des murmures et je remarquai que les têtes se tournaient du côté des hommes noirs.

— Où sont vos papiers, demanda le prince.

— Je n'en ai pas.

Une clameur farouche s'éleva autour de moi.

— C'est un espion! A la potence, hurla une voix dans un coin, et le cri fut répété par douze autres voix. Je me contentai de tirer mon mouchoir et de secouer la poussière qui couvrait ma pelisse.

Le prince étendit ses mains maigres et le tumulte s'apaisa.

— Où sont vos lettres de créance, et quel est votre message ?

— Mon uniforme vaut bien des lettres de créance et mon message ne doit être connu que de vous seul, répondis je.

Il passa la main sur son front avec le geste d'un homme qui ne sait quel parti prendre. La princesse se tenait toujours près de lui, la main appuyée sur son fauteuil : elle lui dit de nouveau quelques mots à l'oreille.

— Nous sommes ici réunis en Assemblée, quelques-uns de mes fidèles sujets et moi même. Je n'ai pas de secrets pour eux, et, quel que soit l'objet du message de l'Empereur, ils ont le même intérêt que moi à le connaître, dit le prince.

Un murmure d'approbation répondit à ces paroles, et tous les yeux se tournèrent de nouveau vers moi. Je me sentais dans une situation critique, car autre chose est de commander à huit cents hussards et autre chose de porter la parole devant un tel auditoire. Mais je fixai mes yeux sur le prince et j'essayai de crier ce que je lui aurais dit si nous avions été seuls : je criais à pleine voix comme si j'avais été à la parade, à la tête de mon régiment.

— Vous avez souvent manifesté vos sentiments d'amitié envers l'Empereur, leur dis je : eh bien! le jour est venu de mettre cette amitié à l'épreuve. Si vous lui restez fidèles il vous récompensera

comme il sait récompenser. C'est chose facile pour lui de faire d'un prince un roi, et d'une province un royaume. Il a les yeux fixés sur vous, et si vous ne pouvez lui faire grand mal, lui, peut vous ruiner. En ce moment même il passe le Rhin avec deux cent mille hommes. Toutes les forteresses du pays sont entre ses mains. Dans huit jours il sera ici, et si vous l'avez trompé, vous et votre peuple, vous n'aurez plus à placer votre espoir qu'en Dieu. Vous le croyez affaibli parce que quelques uns d'entre nous ont attrapé des engelures en Russie l'hiver dernier. Tenez! Regardez! m'écriai je, en leur montrant du doigt une grande étoile qui brillait à travers la fenêtre: Quand cette étoile disparaitra, il disparaitra à son tour, mais pas avant.

Vous eussiez été fiers de moi, mes amis, si vous aviez pu me voir et m'entendre, car, tout en parlant je faisais sonner mon sabre et je balançais ma pelisse, comme si mon régiment eût été rangé là derrière moi, dans la cour.

Tous m'écoutèrent en silence, mais le prince sembla se courber davantage comme si le fardeau qui pesait sur ses épaules fût devenu tout à coup trop lourd; et il promena autour de lui des yeux égarés.

— Nous venons d'entendre un Français parler pour la France. Qu'un Allemand, maintenant, parle pour l'Allemagne, dit une voix.

Les assistants se regardèrent les uns les autres en chuchotant. Mon discours, pensais je, a produit son effet, et personne n'ose se déclarer contre l'Empereur. Mais la princesse, embrassant l'assemblée d'un regard de feu lança d'une voix claire ces paroles qui vibrèrent dans le silence.

— Est ce une femme qui répondra à ce Français? Est il possible que parmi les « Cavaliers de la Nuit » de Lutzow, pas un ne soit capable de se servir de sa langue aussi bien que de son épée?

Aussitôt il se fit un bruit de chaises renversées et un jeune homme sauta debout sur une table. Il avait les traits d'un inspiré, de grands yeux pleins de feu, et de longs cheveux : son sabre pendait à son côté et ses bottes étaient couvertes de boue.

— C'est Korner, cria l'Assemblée. C'est le jeune Korner, le poète: il va chanter.

Son chant d'abord doux, rêveur, évoqua la vieille Allemagne, la mère des nations, ses plaines riches et fertiles, ses vieilles cités grises, ses héros morts dans les batailles. Puis le ton se haussa et résonna comme un appel de trompette. Il chanta l'Allemagne, un

instant surprise à l'improviste et vaincue, mais se relevant et brisant les chaînes qui entravaient ses membres de géant. Qu'était-ce donc que la vie pour la convoiter? La mère, la mère chérie, appelait à son aide : ses cris retentissaient dans le vent de la nuit, elle appelait ses enfants à son secours. Ne lui répondraient-ils pas?

Ah! ce chant terrible, cette face inspirée, cette voix de clairon! Où étais-je? Où était la France? Où était l'Empereur? Ils ne criaient pas, ces gens, ils hurlaient de délire, debout sur les chaises et les tables. Ils étaient fous, ils sanglotaient : les larmes coulaient à flots sur leurs joues. Korner était descendu de sa table et ses camarades l'entouraient en agitant leurs sabres. Le visage du prince s'était empourpré, et se levant de son trône :

— Colonel Gérard, dit il, vous avez entendu la réponse à votre message : portez-la à l'Empereur. Le sort en est jeté, mes enfants; je lutterai et je périrai, s'il le faut, avec vous.

Il s'inclina pour indiquer que la séance était levée, et tous ces hommes se dirigèrent vers la porte en vociférant pour aller jeter la nouvelle dans toute la ville. Quant à moi, j'avais accompli ma mission bravement et je ne fus pas fâché de me retrouver dehors emporté dans le remous de la foule. Que me restait-il à faire au palais, maintenant? J'avais ma réponse : mon devoir était de la porter à l'Empereur, quelle qu'elle fût. Je ne tenais pas à voir Hof et ses habitants jusqu'au jour où j'y reviendrais à la tête d'une avant garde. Je laissai donc la foule et me dirigeai tristement vers l'endroit où l'on avait conduit mon cheval.

Il faisait sombre, du côté des écuries, et j'étais à la recherche de quelque palefrenier, quand, tout à coup je me sentis saisir les bras par derrière. Des mains me prirent aux poignets et à la gorge et le canon d'un pistolet s'appuya contre mon oreille.

— Pas un mot, chien de Français, dit une voix. Nous le tenons, capitaine.

— Avez vous la bride?

— La voici.

— Passez la lui autour du cou.

Je sentis la lanière de cuir se serrer autour de mon cou. Un valet d'écurie tenait à la main une lanterne à la lueur de laquelle je me vis entouré de « Cavaliers de la Nuit » que je reconnus à leurs manteaux noirs.

— Que voulez-vous faire de cet homme, cria une voix.

— Le pendre à la porte du palais.

— Un parlementaire!

— Un parlementaire sans lettres de créance!

— Mais le prince?

— Allons donc! Vous savez bien que le prince sera bien forcé de se mettre de notre côté.

— Il n'aura plus aucun espoir de se faire pardonner et, demain, il peut revenir sur sa décision de ce soir, comme il l'a fait déjà; mais il aura beau protester de sa fidélité, il aura quelque peine à expliquer la mort du hussard.

— Non, non, Von Strelitz, dit une autre voix, nous ne pouvons pas agir ainsi.

— Ah! vraiment. Je vais vous prouver que si, et un coup brusque tiré sur la bride faillit me jeter par terre, à moitié étranglé.

Au même instant, la lame d'un sabre brilla et la bride fut coupée à deux pouces de mon cou.

— Par le ciel, Korner! c'est de la mutinerie, ceci, et vous m'en rendrez compte, cria le capitaine.

— J'ai tiré mon sabre comme un soldat et non comme un brigand, dit le jeune poète. Le sang peut tacher sa lame, mais non le déshonneur. Camarades, opposons-nous à ce que cet officier français soit maltraité.

Une douzaine de sabres sortirent des fourreaux, et il m'apparut que mes défenseurs et mes ennemis étaient à peu près en nombre égal. Mais le bruit de la querelle fit accourir la foule de notre côté.

— La princesse! criait-on. Place à la princesse.

Je levai les yeux et je la vis devant moi, sa figure douce encadrée dans l'ombre. J'avais des raisons pour la haïr, car elle s'était jouée de moi, et m'avait volé; cependant, je sentis un frémissement comme j'en ressens encore, chaque fois que je pense que j'ai tenu cette femme dans mes bras et respiré le parfum de ses cheveux. Je ne sais si elle repose aujourd'hui en terre allemande ou si, les cheveux blanchis par l'âge, elle traine encore sa vieillesse dans le château de Hof, mais elle vit toujours jeune et charmante dans le cœur comme dans la mémoire d'Étienne Gérard.

— Quelle honte! s'écria-t-elle, en arrachant de ses propres mains le nœud coulant qui me serrait le cou. La cause que vous soutenez est celle de Dieu, et vous commencez par une action aussi diabolique! Cet homme m'appartient, et le premier qui touchera à un cheveu de sa tête m'en répondra.

Tous s'enfuirent devant son regard fulminant et son ton de commandement. Elle se tourna vers moi.

— Suivez-moi, colonel Gérard, dit-elle.



Regardez! c'est l'étoile de l'Empereur.

Je la suivis dans la pièce où j'avais été introduit d'abord. Elle ferma la porte, et me dit avec un sourire.

— N'est ce pas témérité de ma part que de m'enfermer ainsi, seule avec vous, car ce n'est plus la comtesse Polotta de Pologne, mais bien la princesse de Saxe-Felstein que vous avez devant vous.

— Peu m'importe le nom, répondis-je. J'ai secouru une femme que je croyais en danger et pour me récompenser, elle m'a volé mes papiers et presque mon honneur.

— Colonel Gérard, dit elle, nous avons joué, vous et moi, la même partie; l'enjeu en était important. Vous avez montré, en vous chargeant d'une mission qui ne vous était pas confiée directement, que rien ne peut vous arrêter quand il s'agit de la gloire de votre pays. Mon cœur est allemand autant que le vôtre est français; moi aussi je suis prête à tout, même à la fourberie et au vol pour venir au secours de ma patrie souffrante. Comme vous, je suis franche.

— Vous ne m'apprenez rien que je ne sache, répondis je.

— Mais, maintenant que la partie est jouée et gagnée, reprit elle, pourquoi vous en vouloir ? je tiens à vous dire, toutefois, que si jamais je me retrouvais dans un danger comme celui que j'ai imaginé à l'auberge de Lobenstein, je ne pourrais souhaiter rencontrer un plus brave et plus galant protecteur que le colonel Etienne Gérard. Je n'aurais jamais cru pouvoir sentir pour un Français ce que j'ai ressenti pour vous quand je vous ai dérobé vos papiers.

— Mais cela ne vous a pas empêchée de les prendre, lui répondis-je.

— Ils nous étaient nécessaires, à moi et à l'Allemagne, dit-elle; je connaissais les arguments qu'ils contenaient et l'effet qu'ils devaient avoir sur le prince. Si ces papiers lui étaient parvenus, notre cause eût été irrévocablement perdue.


Cet homme m'appartient, dit elle

— Pourquoi, lui dis je, Votre Altesse s'est elle abaissée à de tels expédients quand une vingtaine de ces brigands qui, tout à l'heure voulaient me pendre, se seraient si facilement chargés de la chose.

— Ce ne sont pas des brigands, : c'est le meilleur sang de l'Allemagne, dit-elle avec feu. Si vous avez été malmené, rappelez-vous les indignités qu'ont subies les Allemands, et en particulier la Reine de Prusse. Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas fait arrêter sur la route! j'en avais donné l'ordre et j'attendais à Lobenstein la nouvelle de votre capture. Mais, au contraire, c'est vous même qui êtes arrivé; alors ne sachant plus quel parti prendre, j'ai dû me servir des armes que me fournissait mon sexe.

— J'avoue que vous vous en êtes bien servi ; vous m'avez battu, Altesse et je vous laisse en possession du champ de bataille.

— Mais vous pouvez reprendre vos papiers. — Et elle me les tendit tout en parlant. — Le prince a passé le Rubicon maintenant, ajouta t-elle, et rien ne peut le faire revenir en arrière. Vous pouvez remettre ces papiers à l'Empereur et lui dire que nous avons refusé de les recevoir. Personne ne vous accusera d'avoir perdu vos dépêches. Adieu, colonel Gérard. Tout ce que je puis vous souhaiter de mieux c'est de rentrer en France sain et sauf et d'y rester désormais ; avant un an il n'y aura plus de place pour un Français de ce côté-ci du Rhin.

C'est ainsi que je jouai contre la princesse de Saxe-Felstein une partie dont l'enjeu était un royaume : c'est ainsi que je la perdis. J'avais bien des choses en l'esprit lorsque je repris la route de France avec ma petite Violette. Mais au milieu des pensées qui m'assaillaient, je revoyais toujours le visage charmant de cette princesse Allemande, et j'entendais la voix du soldat poète chantant sa patrie. Je sentis qu'il y avait quelque chose de redoutable dans cette forte, dans cette patiente Allemagne, — la mère des nations — comme chantait le poète, et je compris que ce pays ne pouvait être conquis. Comme je poursuivais ma route, je vis poindre le jour et la grande étoile, que je leur avais montrée à travers la fenêtre, pâlir et s'éteindre dans le ciel d'Occident.

CONAN DOYLE.

(Traduction de Geo ADAM).



LE MAGASIN DE L'ARC-EN-CIEL

En ce temps là, me dit mon ami Jacobus, j'avais vingt ans, 'étais un jeune coquebin au corps solidement charpenté et muselé, nais à l'âme candide et fraiche comme une fleur qui s'ouvre. Au ortir d'un collège ecclésiastique des environs de Loches, ma amille m'avait envoyé à Tours pour commencer mes études à 'école secondaire de médecine et m'avait confié à la surveillance l'un parent éloigné, M. Mouronval, propriétaire d'un grand maga in de nouveautés, à l'enseigne de l'*Arc-en-Ciel*, rue de l'Inten lance. Je logeais chez lui et j'y prenais pension. C'était, pour mes parents, une sécurité et une garantie de sagesse, car M. Mouronval passait pour un homme rigide, impeccable, dont la maison était enue comme un couvent. A dix heures, au moment où on fermait e magasin, la porte d'entrée était également close à double tour, t le pensionnaire qui se fût attardé aurait couru le risque de cou cher dehors. Ce n'était pas mon cas, d'ailleurs; j'avais plutôt des goûts casaniers et, sitôt mon dîner avalé, je remontais travailler

dans ma chambre juchée sous les toits. La sévérité de M. Mouronval m'en imposait et je ne me souciais pas, en dérogeant à la règle, de me faire expulser de la patriarcale maison de ce notable commerçant.

Assez grand, portant beau, Aristide Mouronval, bien qu'ayant passé la cinquantaine, conservait une austère verdeur. Ses lèvres rasées, son nez proéminent, ses sourcils bourrus et ses favoris poivre et sel lui donnaient un faux air de magistrat. Correct et vêtu de noir, ce juste ne badinait pas sur le chapitre des mœurs. Il menait sa femme et son magasin au doigt et à l'œil. Au timbre solennel de sa voix, les commis tremblaient et les demoiselles de comptoir baissaient respectueusement le nez. Parmi ces dernières une seule ne semblait nullement effarouchée, et répondait aux coups de boutoir d'Aristide par une moue dédaigneuse. C'était pourtant une mince et frêle Berrichonne de vingt ans, nommée Sylvine, que la gracilité de sa taille et la délicatesse de ses traits ne prédisposaient guère à tenir tête à l'autoritaire négociant. Seulement, elle sortait d'une maison de Paris, était fort habile vendeuse, plaisait à la clientèle, et ces raisons, sans doute, inclinaient Mouronval à une exceptionnelle indulgence.

En sa qualité de « première », elle mangeait avec moi à la table des patrons et sa présence charmait la monotonie des heures de repas. Assis en face d'elle, j'admirais sa jolie figure à l'ovale allongé, ses lèvres malicieuses et un tantinet sensuelles, ses yeux bruns veloutés et pleins de caresses, son front haut, étroit, encadré dans des bandeaux de cheveux châtains. Elle ressemblait à une madone, mais à une madone qui rêve à des fredaines, et cette grâce à la fois virginale et voluptueuse me troublait amoureusement l'imagination.

Parfois, nos regards se rencontraient et la caresse de ses yeux pleins de langueur et de malice me tombait comme une chaude rosée sur le cœur. Insensiblement, je devenais fort épris; de confus désirs me montaient au cerveau, de même qu'en avril la sève monte aux branches des arbres; mais mon inexpérience et ma timidité de coquebin me faisaient croire que Sylvine était aussi virginalement innocente qu'elle en avait l'air. Il me semblait que je n'oserais jamais lui dire un mot de travers, ni la toucher seulement du bout du doigt.

Nous logions tous les deux sous les combles, nos chambres étaient presque voisines et, souvent, à l'heure de la couchée, nous nou

rencontrions dans l'escalier. Elle montait la première, et à la vacillante clarté de mon lumignon, je reluquais avidement son élégante silhouette, ses cheveux noués en un chignon très bas, sa taille mince et le flottement de sa jupe sur les marches. Parfois, elle se retournait, surprenait mon regard convoiteusement fixé sur elle; un sourire retroussait les coins de ses lèvres rouges, ses prunelles veloutées laissaient tomber sur moi, entre les cils rejoints, une encourageante œillade; mais j'avais une telle émotion, ma gorge était si serrée, que je ne pouvais articuler un mot. Nous nous souhaitions le bonsoir et je gagnais ma chambre avec le cœur gros de soupirs et de désirs rentrés.

A la fin, elle eut pitié de ma sottise, et, un soir où nous nous trouvions seul à seule devant sa porte, elle me dit :

— Je ne sais ce qu'a ma croisée; les gonds sont rouillés, je crois, et je ne suis pas assez forte pour faire joindre les deux battants. Vous seriez bien gentil de m'aider à la fermer.

Je marmottai deux ou trois mots d'acquiescement et je la suivis dans sa chambre qu'imprégnait une fine odeur de verveine. J'avais la poigne solide, et, en un tour de main, la targette de la croisée fut fixée dans le crochet

J'allais me retirer tout bêtement, quand Sylvine reprit avec un malicieux sourire :

— Reposez-vous un moment... Vous n'êtes pas si pressé de travail que vous ne puissiez faire un brin de causerie!

Je lui obéis, et comme elle ne possédait qu'une chaise, elle s'assit sur son lit, les jambes pendantes, la jupe laissant voir deux petits pieds qui me mettaient la tête à l'envers. Dans l'étroite cellule, il n'y avait entre elle et moi qu'un très petit espace, mais ce vide me semblait immense et infranchissable. Pourtant je ne songeais qu'à le franchir, et sous le poids de cette préoccupation, je vous assure que la causerie n'était guère animée. Sylvine parlait seule, tandis que je ne quittais pas des yeux les deux mignons souliers ornés de bouffettes de soie noire. La suggestion était trop forte; brusquement je m'agenouillai devant elle et je baisai dévotement ses deux pieds tentateurs.

En un clin d'œil, elle fut debout. Je m'étais relevé à mon tour, m'imaginant déjà qu'elle allait me chasser honteusement. Point. Elle me jeta ses deux bras autour du cou, ses lèvres se haussèrent jusqu'au niveau des miennes et, tout frémissant, je savourai l'exquise caresse de ses timides baisers.

— Ah! Sylvine, balbutiai-je suffoqué de joie, vos baisers me rendent fou!... Vous m'aimez donc un peu?

Elle roula sa jolie tête sur mon épaule et murmura :

— J'ai vu que vous en aviez envie... Quelle folle je suis, n'est-ce pas?...

La glace était rompue et je vous jure bien que je rattrapai le temps perdu en soupirs... Cette soirée de délices se renouvela souvent. J'adorais cette virginale et troublante Sylvine et nous oubliions toute prudence, au risque d'éveiller les soupçons du rigide M. Mouronval. Un soir que je confiais à ma petite amie mes craintes au sujet de l'austère tyran du magasin de l'*Arc-en-Ciel*, elle éclata de rire :

— Lui, austère! s'écria-t-elle, c'est le plus enragé juponnier que je connaisse!... La plupart des demoiselles de magasin ont été ses maîtresses... Il a voulu essayer avec moi, mais je l'ai giflé et, depuis ce temps-là, il se tient coi...

Il faut croire que les amours heureuses exhalent une odeur subtile qui les trahit.

Aristide Mouronval finit par se douter de quelque chose et devint subitement inquiet. Sa surveillance redoubla d'une façon gênante.

Souvent, sur le tard, nous l'entendions rôder dans le couloir; mais, derrière notre porte close, nous n'en avions cure et nous riions de ces tracasseries policières. Pourtant, il arriva, une nuit, que nous nous endormîmes et lorsque je m'éveillai dans la chambre de Sylvine, le jour pointait déjà.

Je me levai en hâte et me glissai dans le corridor; mais à peine avais je refermé la porte qu'une poigne nerveuse s'abattit sur mon épaule et j'entendis la voix solennelle de Mouronval grogner sourdement :

— Misérable libertin, je vous y prends!...

L'amour me donnait de l'audace, et aussi le sentiment du danger que je faisais courir à Sylvine.

Lentement, je me dégageai et empoignant à mon tour l'austère négociant à la gorge :

— Oui, c'est moi, répliquai je férocement, et si tu ne te tais pas, tu t'en mordras les doigts!

Je ne me reconnaissais plus; dans ma colère, j'osais tutoyer le terrible despote de l'*Arc-en-Ciel*.

— Si tu fais un esclandre, continuai je, je te traîne dans ta boutique et devant ta femme et tes commis, je raconte que tu débauches

toutes tes demoiselles de magasin... J'ai des preuves!... Maintenant, file doux et flanque-moi la paix!

On ne vit jamais homme plus abasourdi et plus piteux. Le tyran était maté.

— Assez, assez, bredouillait-il, lâchez-moi!

Il redescendit l'escalier et je rentrai dans ma cellule.

A partir de cette glorieuse matinée, le magasin de l'*Arc-en-Ciel* justifia son nom; la paix et la mansuétude y régnèrent sans un nuage.

L'austère Mouronval devint coulant, tolérant, paisible comme un mouton.

Ce fut enfin l'âge d'or pour les vendeuses et les commis, qui ne soupçonnèrent jamais la cause de cette miraculeuse transformation.

André THEURIET.



LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite)

Cyrano, une fois libre, put se rendre compte, à la lueur de la lanterne, de l'exigüité et de l'aspect repoussant de cette cellule qu'on le condamnait à habiter, et que Cabirol appelait significativement la logette des enragés.

— Mon brave, dit-il alors au geôlier, si vous me donnez ce vêtement de pierre pour un habit, il est trop large, mais si c'est pour un tombeau, il est trop étroit.

— C'est bon, fit Cabirol, bourru; vous vous y habituerez.

Et il continua d'inspecter tous les coins du caveau, qui eût pu se passer de cet examen, car il était de pierre dure, ne possédait pas la moindre fenêtre et ne pouvait offrir d'autre issue que la porte, d'ailleurs solidement fermée?

Durant cette visite minutieuse autant qu'inutile, Savinien, très au fait des usages des gens de prison, glissa discrètement dans ses chausses tout l'argent qu'il avait sur lui.

Bien lui en prit.

Cabirol s'approcha de lui, et se mit à le fouiller sans façon.

— Que faites vous? lui dit Cyrano, affectant un ton irrité.

— C'est mon droit, riposta Cabirol. Je suppose d'ailleurs que je ne vous fais aucun mal.

— Au contraire, c'est pour mon bien que vous travaillez en ce moment, fit Cyrano, souriant de son équivoque. Allez! mon ami, allez. Si j'ai quelque commerce à faire avec Satan, comme on dit, c'est que je le loge en ma bourse.

— Oh! vertubleu! s'écria alors le geôlier, dépité de ne pas trou-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 12 mars.

ver un rouge liard, je l'ai bien vu, d'abord, que c'était un sorcier. Il est gueux comme son patron Belzébuth.

Il reprit son trousseau de clefs pour rouvrir la porte du cachot et aller conter sa déconvenue à sa femme.

Savinien profita du moment où Cabirol avait le dos tourné, et, extrayant prestement trois pistoles de sa cachette :

— Monsieur le concierge, dit il, je veux vous faire voir que je suis un bon diable. Voilà une pistole ; je vous supplie de me faire apporter à souper ; je n'ai pas mangé depuis midi.

Cabirol ouvrit de grands yeux.

— Une pistole ? fit-il. Où l'avez-vous prise ?

— En voilà encore une pour reconnaître la peine que vous allez vous donner.

— Oh ! oh ! sourit le geôlier subitement radouci, qu'est-ce donc qu'on m'avait dit ? Vous êtes un honnête seigneur, Dieu me pardonne !

Il tendit la main pour recevoir l'argent, et ajouta :

— Je vais faire ce que vous désirez.

— Faites plus encore, — et une troisième pistole brilla entre les doigts de Cyrano, — envoyez auprès de moi votre valet pour me tenir compagnie, car je n'aime pas la solitude.



Pigoche parut portant une marmite fumante.

La main de Cabirol se tendit de nouveau.

— On s'est trompé bien sûr, en vous mettant ici, murmura t il d'une voix attendrie. Un homme si généreux, si paisible, capable de... Non, je ne puis le croire. Bon courage, Monsieur, je me charge avant trois jours de vous rendre blanc comme neige.

Ces protestations n'empêchèrent pas Cabirol de verrouiller la porte en sortant.

— Je connais le faible du maître, se dit alors Cyrano ; si le valet est tel que je l'ai jugé, messieurs les rats qui trottinent par ici ne m'auront pas longtemps pour compagnon.

XXVIII

Savinien passa dans sa cellule une heure fort désagréable. Il commençait à s'impatienter et à douter de sa bonne étoile, lorsqu'un bruit de clefs, joint à celui des verrous de la porte, le tira de ses réflexions.

La clarté d'une lampe pénétra dans la logette, et Pigoche parut, portant une marmite fumante qu'il déposa tout proche de Cyrano.

— A la bonne heure! dit le gentilhomme, on ne me vole pas trop mon argent.

— Eh la la! fit Pigoche, dont la mine naïve et point trop rassurée s'épanouit en un large sourire, vous avez raison de ne pas vous affliger; voilà du potage aux choux que quand ce serait... Tant y a, c'est de la propre soupe de notre maitresse ; et, par ma foi, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graisse.

Ce disant, il trempa la cuiller jusqu'au fond et aussi le bout de ses doigts pour inviter Cyrano à l'imiter.

Le gentilhomme avait faim.

Il prit bravement son parti de cette communion grossière, saisit la cuiller de bois que lui présentait Pigoche, tout en soufflant sur sa part, et l'enfonça à son tour dans la soupe odorante.

— Morguienne! s'écria le valet, vous êtes bon frère. On dit que vous avez des envieux, jerniguoi! ce sont des traitres. Eh! qu'ils y viennent donc pour voir! Piquez! piquez, Monseigneur le sorcier, tant y a, toujours va qui danse!

Cyrano se mit à rire de cette naïveté et commença à rivaliser d'ardeur avec Pigoche, qui entassait cuillerée sur cuillerée dans sa vaste bouche.

Quand la marmite fut vide, les deux compagnons purent causer.

Pigoche avait sans façon fait sauter les agrafes de sa veste pour digérer plus à l'aise.

Savinien remarqua alors le cordon d'un scapulaire que le valet portait sous son vêtement.

Cette découverte lui suggéra une idée qu'il ne tarda pas à mettre à exécution.

— Tu es pauvre, mon grand ami, n'est-il pas vrai? demanda-t-il à Pigoche, et tu ne gagnes pas gros dans cette geôle ?

— Hélas, répondit le rustre, quand vous arriveriez de chez le devin, vous n'auriez pas mieux frappé au but.

— Tiens donc, continua Cyrano, prends cette pistole.

Pigoche allongea la main, mais sa main était si tremblante, qu'à peine la put-il fermer lorsque Cyrano y eut placé la pistole offerte.

Ce tremblement surprit peu le gentilhomme.

— De quoi trembles-tu, mon garçon? demanda-t-il.

— Monsieur, c'est de joie, fit le pauvre diable. Je n'eus jamais tant d'argent à moi.

— Cela étant, je puis te rendre bien heureux!

— De quelle façon.

— Si tu étais homme à vouloir participer à l'accomplissement d'un vœu que j'ai fait, vingt pistoles seraient à toi, comme ton chapeau.

— Bon Dieu du ciel, vingt pistoles? Est-ce que j'en pourrais tant tenir?

— Tu le verras bien, si tu consens.

— Dites, pour voir.

Cyrano prit un air de mystère.

— Sache, mon ami, raconta-t-il, qu'il n'y a pas un bon quart d'heure, un moment avant ton arrivée, un ange m'est apparu et m'a promis de faire connaître la justice de ma cause, pourvu que j'aille demain faire dire une messe à Notre-Dame-de-Cussan, au grand autel. J'ai voulu m'excuser sur ce que j'étais enfermé trop étroitement; mais l'ange m'a répondu qu'il viendrait un homme, envoyé du geôlier, pour me tenir compagnie, auquel je n'aurai qu'à commander de sa part de me conduire à l'église. J'imagine, mon ami, que cet homme c'est toi.

— On ne sait pas, fit Pigoche.

— Attends; l'ange m'a dit que cet homme me reconduirait ensuite en prison et qu'il devrait m'obéir sous peine de mourir dans l'an.

— Ce n'est pas moi, bien sûr, reprit le paysan, qui paraissait accepter avec assez de tiédeur les insinuations de Cyrano.

— Je ne sais pas si c'est toi ou un autre; mais je sais que, celui qui doit venir doute de moi, je n'aurais qu'à lui dire qu'il est confrère du scapulaire, et je te le dis. Réponds.

— Oui da! vous avez donc la double vue! Je suis confrère du scapulaire, en vérité. C'est y drôle que vous avez deviné ça?

— Peux-tu méconnaitre ma puissance, maintenant ?

— Non pas. Aussi ferai-je, mon bon seigneur, ce que l'ange a commandé.

Cyrano respira avec une douce satisfaction.

— Mais, continua Pigoche, il faut que ce soit à neuf heures demain matin, parce que maitre Cabirol sera pour lors à la ville aux accordailles de sa fille avec le fils du maitre des hautes-œuvres. Dame, écoutez, le bouriau a un nom aussi bien qu'un ciron. On dit que le petit aura de son père, en mariage, autant d'écus comme il en faut pour la rançon d'un roi.

Savinien coupa court à ce bavardage et dit à sa dupe :

— Tu ne manqueras pas de m'apporter un habit à toi que je puisse mettre pour n'être point reconnu et que je te rendrai en revenant en prison.

— Pardi! je vous baillerai ma veste de bouracan.

— Puis encore, dès demain matin tu iras au château de Colignac pour savoir si le comte connaît ma captivité.

— Va pour ça encore.

— Maintenant adieu, termina Cyrano, congédiant son auxiliaire dont la naïveté se prêtait si bien à l'exécution de ses projets; je vais tâcher de dormir un peu.

Il se coucha, en effet, sur la botte de paille jetée dans un coin de la cellule, et tâcha de prendre quelque repos.

Le lendemain, Pigoche arriva assez avant l'heure dite. Il portait sous le bras des vêtements que Cyrano se hâta d'échanger contre les siens.

— Vous m'assurez, hein! demanda Pigoche, quand les préparatifs furent terminés, que nous reviendrons ici après la messe ?

— Puisque je suis sous ta garde, comment veux-tu que je fasse pour ne pas revenir, je te le demande ?

— Dame, est-ce qu'on sait, un sorcier comme vous, qui reçoit la visite des anges du bon Dieu, ça doit être fin comme l'ombre. Pour le moins, prenons l'air, car il est quasiment neuf heures.

— Eh! mon ami, je ne demande pas mieux; précède-moi et prends garde qu'on ne nous découvre.

— Il n'y a pas de danger; rabattez tant seulement votre chapeau sur votre nez, qui, sauf votre respect, est une enseigne un peu bien apparente.

Cyrano n'aimait que tout juste ces allusions à la taille formidable de son nez.

En faveur de la circonstance, il fut indulgent pour Pigoche et se contenta de répondre docilement.

— Ton conseil est plein de sens, mon ami, mais tu as oublié de me dire une chose.

— Laquelle ?

— As-tu fait au château de Colignac la commission dont je t'avais chargé ?

— Oui da! mais j'ai trouvé visage de bois, c'est-à-dire que le comte est parti aujourd'hui à l'aube, avec le marquis de Cussan, pour chasser sur son domaine de Fezac, à vingt lieues d'ici.

— Diable! fit Cyrano... Enfin!... partons.

— Vous êtes un brave homme, dit Pigoche avant de sortir, il faut donc que je vous prévienne. Je vais vous conduire à Notre-Dame-de-Cussan ; mais auparavant besoin est de vous apprendre que, si vous faisiez mine de déguerpir en chemin, ce petit chien là vous aboierait aux jambes.

Et Pigoche tira de ses chausses un long pistolet, qu'il fit voir à Cyrano.

— Bon, dit le poète, tu es un garçon prudent, mais ton chien crèvera avant que je lui donne l'occasion d'aboyer.

Ainsi discourant, le prisonnier et son cerbère avaient gravi l'escalier du souterrain et gagné le parloir de la geôle.

Un air frais et parfumé venait du dehors, qui dilata voluptueusement les poumons de Cyrano.

— Ah! fit-il, c'est bon la liberté! Sans plus tarder, mon garçon, je veux te payer ton dû.

Et ouvrant sa main toute grande, il offrit à Pigoche, en les faisant joyeusement tinter, les vingt pistoles promises, qu'il avait préparées d'avance.

Pigoche crut voir vingt soleils dardant sur lui leurs chauds rayons, et il eut comme une sorte de honte à recevoir autant d'argent.

Prenant pour de la défiance ce qui n'était que de l'hésitation, Cyrano lui dit :

— Prends. Elles sont d'or et de poids, je te le jure.

— Eh! Monsieur, je n'en doute pas.

— Prends alors. A quoi songes-tu?

— Je songe que la maison du gros Macé est à vendre, avec son clos et sa vigne. Je l'aurai bien pour deux cents livres ; il faut huit jours pour bâtir le marché, et je voulais vous prier, mon bon Sei-

gneur, si c'était votre plaisir, de faire que, jusqu'à tant que le grand Macé tienne bien comptées vos pistoles dans son coffre, elles ne deviennent point feuilles de chêne, comme fait toujours l'argent des sorciers.

— Va, dit Savinien, riant de cet égoïsme naïf, je te le promets.

On quitta aussitôt la prison. Pigoche fit passer son compagnon par une porte donnant sur la campagne et lui fit faire une centaine de pas à travers un carré de blé.

Puis il s'engagea sur un sentier qui allait rejoindre diagonalement la grande route, à une portée de mousquet des dernières maisons de Colignac.

— La grand'messe est à dix heures, dit-il alors au gentilhomme. Jouons des jambes prestement, si nous voulons arriver à l'*Introït.*

Cyrano ne se fit pas répéter le conseil. Tout en songeant à son pauvre cheval, qui lui aurait été si utile, et qui, à cette heure, mangeait forcément au râtelier de messire Cadignan, il allongea le pas de telle sorte que son compagnon eut bientôt peine à le suivre.

La cloche de l'église de Cussan sonnait les derniers coups de la messe lorsque les deux voyageurs arrivèrent au village.

Presque tous les habitants étaient aux champs, car on était en semaine, et le curé de Notre Dame disait sa messe en présence d'un très petit nombre d'assistants.

Pigoche, suivant de près Cyrano, entra dans l'église et s'agenouilla avec lui au dernier rang des fidèles, au moment où le prêtre montait à l'autel.

Le bon Pigoche commençait à se rassurer touchant les résultats de son escapade. La docilité de son prisonnier lui donnait de plus en plus confiance en sa promesse, et il se flattait de le reconduire sans encombre à la geôle de Colignac, s'avouant avec admiration que jamais il n'avait ouï parler de sorcier de si bonne composition.

Cependant l'office s'avançait. Quand on en fut à l'offrande, tous les assistants se levèrent pour aller s'agenouiller, un à un, devant l'autel et baiser, suivant l'usage, la patène dorée, après avoir laissé tomber une modeste aumône dans le plateau d'étain que leur tendait le clerc.

Savinien glissa une pièce blanche dans la main de Pigoche.

— Offre cela à l'enfant de chœur à mon intention, dit il ; moi, je mettrai une pistole pour mon vœu.

— Décidément, murmura Pigoche, vous êtes un bon chrétien.

Son tour était venu de se lever. Il quitta sa place, engageant d'un geste Savinien à l'accompagner, et, lorsqu'il entendit résonner derrière lui les pas du prisonnier, il s'avança dans une sécurité profonde vers l'autel, et tomba à genoux sur les dalles en récitant une courte prière.

Le plat d'étain passa devant lui ; il y posa la pièce d'argent, puis, ayant baisé dévotement la patène, il se releva pour faire place à Cyrano.

Mais le gentilhomme paraissait ne point se presser.

Pigoche se retourna, embrassa d'un regard la petite église et poussa un Ah! prolongé qui scandalisa fort toute l'assistance.

Cyrano avait disparu.

Il avait profité du moment où Pigoche montait les trois marches du chœur et s'absorbait entièrement dans l'accomplissement de son acte religieux, pour s'arrêter un instant, se glisser sans hâte le long de la grille qui séparait l'officiant des fidèles, arpenter ensuite la nef en trois sauts et finalement s'égarer dans la campagne.

Il était déjà hors du village, lorsque Pigoche s'aperçut de sa disparition et s'élança à sa poursuite en se cognant le front du poing d'une façon désespérée.

Cyrano connaissait le pays aussi bien, sinon mieux, que le crédule valet.

Aussi n'eut-il pas de peine à dérouter ses recherches. Après une battue de deux heures à travers bois et landes, Pigoche, la tête basse, reprit le chemin de Colignac, se creusant l'esprit pour imaginer une explication de la fuite du sorcier, mais, en somme, consolé de sa déconvenue par la possession des pistoles qu'il serrait énergiquement dans sa main de crainte de les perdre, et qui ne faisaient point mine de se métamorphoser en feuilles de chêne.

XXIX

De Cussan à Toulouse la distance était assez courte pour que le fugitif pût la parcourir en deux heures. Une circonstance favorable lui permit de franchir cette distance en trois fois moins de temps.

En courant à travers champs pour éviter les regards de Pigoche, il avisa dans une jachère un cheval qu'on avait mis au vert sans se défier des larrons ou des gens désireux, comme alors Cyrano,

de mettre quatre ou cinq bonnes lieues entre leur collet et la griffe des sergents.

Le gentilhomme piqua droit au cheval, l'enfourcha sans façon, quoiqu'il n'eût ni bride ni selle, et, l'empoignant à pleine crinière, le lança au galop sur la route de Toulouse, où il arriva vers midi.

Aux portes de la ville, il mit pied à terre et appliqua un solide plat de main sur la croupe de la bête, qui partit d'instinct dans la direction de Cussan, tandis que son cavalier faisait une entrée modeste dans les faubourgs de la ville des Capitouls, avec l'intention d'y prendre la poste jusqu'à Saint-Sernin.

Cyrano était très pauvrement accoutré.

L'habit et les chausses prêtés par Pigoche étaient, en réalité, des loques déplorables où les trous se comptaient par centaines, ou plutôt ne se comptaient plus, et dont les bords s'effilochaient en une frange sordide.

En outre, le poète assez nouveau en matière de gueuserie, avait arrangé sur lui ces haillons si bizarrement, qu'avec son grand air et sa démarche en complet désaccord avec l'habit, il ressemblait moins à un pauvre qu'à un aventurier déguisé.

Aussi commençait on à le regarder d'une façon assez inquiétante, car, malgré ces guenilles, bonne enseigne pour un mendiant, il marchait vite, la tête basse, et sans tendre la main à la charité des passants.

Il ne tarda pas à comprendre qu'il valait mieux entrer dans l'esprit de son rôle, et, surmontant sa honte dès qu'il voyait quelqu'un l'examiner, il s'approchait et d'un ton piteux sollicitait une aumône, non sans rire intérieurement de l'originalité de sa situation.

Ainsi cheminant, il arriva sur la place du Capitole et heurta au coin même de cette place un homme qui sortait d'une maison.

L'individu rudement poussé, fit entendre un juron et une menace.

— Ayez pitié d'un pauvre soldat, gémit aussitôt Cyrano, et si vous êtes bon chrétien...

Une exclamation violente de l'homme auquel il s'adressait l'empêcha d'achever sa phrase.

Il leva les yeux et reconnut Cabirol, le gardien de la geôle de Colignac, arrivé à Toulouse, le matin même, comme on le sait.

Tous deux restèrent consternés en se reconnaissant.

— Ah! malheureux! s'écria enfin le geôlier, je suis perdu!

Savinien prit un parti extrême.

— Main forte! messieurs, cria t il aux gens qui commençaient

à s'attrouper, main forte à la justice. Cet homme a dérobé les diamants du comte de Colignac; je le cherche depuis trois jours.

A peine avait-il lâché ces mots, que la foule se rua sur le pauvre geôlier, que Cyrano avait hardiment saisi au collet et serrait de façon à l'empêcher de répliquer.

— Pille! pille! crièrent les auxiliaires de Cyrano; menons le voleur au prévôt.

Dix mains arrachèrent Cabirol à l'étreinte de Savinien. Le geôlier se débattit et roula sur le sol, entraînant après lui une grappe de portefaix et de laquais pendus à ses habits, comme des chiens au flanc d'un cerf.



Voilà un petit chien qui vous aboierait aux jambes.

Ce fut pendant une minute un tohu-bohu indescriptible. Cyrano profita de cette bagarre pour s'enfuir, en criant :

— Ne le lâchez pas; je cours chercher les sergents.

Et il enfila une rue étroite qui devait le conduire dans un quartier où il espérait trouver un asile, changer de costume et se faire amener un équipage de poste.

Pendant ce temps, une douzaine d'archers de la prévôté accouraient sur la place du Capitole, au bruit de la bataille vaillamment soutenue par Cabirol, fondaient sur la populace, la dispersaient et délivraient le geôlier de Colignac aussitôt reconnu par les gens de justice.

Dès qu'il put souffler, Cabirol s'expliqua et raconta son aventure tout au long.

La foule, prompte à virer à tout vent, voulut dépenser ce qui lui

restait d'irritation au profit ou plutôt à l'encontre de Cyrano; elle se joignit aux soldats pour lui donner la chasse et le réintégrer sous les verrous.

En moins d'une demi-heure toute la ville sut qu'un homme fort dangereux, un sorcier de la pire espèce, un hérétique trois fois damné, s'était échappé de la geôle de Colignac, et qu'on le pourchassait à travers les rues de Toulouse.

Les bons bourgeois sortirent de leurs maisons et se mêlèrent au menu peuple et aux soldats pour assister et, au besoin, pour prêter la main à la capture du grand criminel.

De telle sorte que Cyrano, lequel se croyait à peu près en sûreté, ayant gagné la rue de la Friperie, perdue au milieu d'un dédale de voies étroites et tortueuses, entendit tout à coup une grande rumeur et fut désagréablement surpris en voyant déboucher à l'extrémité de cette rue un gros d'archers conduits par Cabirol en personne.

Le fugitif fit un haut-le-corps et rebroussa chemin de toute la vitesse de ses jambes.

Toutefois, il avait été aperçu.

Les soldats et le geôlier s'élancèrent sur ses traces. Ils couraient bellement, mais Cyrano avait des ailes.

Il parvint à mettre entre eux et lui la longueur de quatre ou cinq ruelles et s'arrêta, tout essoufflé, dans un carrefour.

Évidemment il fallait trouver un expédient sans délai, ou succomber.

Grâce à Dieu, il avait l'esprit inventif.

Il se barbouilla le visage, se frotta les cheveux de poussière, dépouilla son pourpoint, retroussa son haut-de-chausses, et jeta son chapeau dans un soupirail de cave.

Cela fait, pour ainsi dire en un tour de main, il étendit son mouchoir sur le pavé et, ayant disposé aux coins quatre cailloux, comme faisaient les lépreux mendiants, il se coucha vis-à-vis, le ventre contre terre, et se mit à geindre fort piteusement.

A peine était-il en cette posture, qu'il entendit les cris de la populace acharnée à son pourchas.

La troupe, une minute après, s'engouffra comme un coup de vent dans la ruelle.

En voyant ce grand corps maigre, allongé sur le sol, en entendant la plainte lamentable du faux lépreux, les bons Toulousains redoublèrent la vitesse et passèrent en se bouchant le nez, mais non

sans jeter quelques doubles dans le mouchoir du pauvre homme.

Cyrano respira seulement lorsque le bruit des pas de ses persécuteurs se fut perdu dans l'éloignement.

Ensuite, il ramassa la menue monnaie éparse sur le mouchoir, la glissa philosophiquement dans sa poche comme le prix légitime de son habileté, et se réfugia dans une allée pour reprendre ses habits.

Au bout d'un quart d'heure, n'entendant plus rien, il se résolut à s'abandonner à la fortune.

Mais, comme il quittait son refuge, une seconde troupe, non plus bruyante comme la première, mais muette et marchant à pas de chat, se présenta inopinément devant lui.

Cyrano aurait choisi ce moment pour se jeter dans les mains de ses ennemis, qu'il ne se serait certainement pas montré plus à propos.

Une formidable huée salua son apparition et les archers comme les bourgeois crurent n'avoir pas assez de bras pour l'arrêter.

Ils se précipitèrent sur lui, et, le saisissant, qui par les cheveux, qui par les jambes, qui par les habits, ils l'entraînèrent du côté de la prison.

Quelques mains prestes, plus soucieuses de son bien que de sa personne, le fouillèrent de fond en comble et lui prirent le reste de ses pistoles.

— Allons, pensa Cyrano tout en se débattant, je crois que j'aurai décidément bien de la peine à arriver à Saint Sernin. Ah ! mon pauvre Ludovic !

— Messieurs les archers, dit il ensuite, je me remets à votre garde. Veillez à ce que cette canaille m'épargne ses brutalités ; vous répondez de moi.

— Marchez, dit un soldat ; on va vous conduire à la ville.

Une grande rumeur venant du haut de la ville se fit entendre au moment où Cyrano, escorté de ses gardes, reparut sur la place du Capitole.

Presque aussitôt un homme accourut, et, s'adressant aux soldats :

— Tenez bien votre homme, dit-il ; voici les archers de la prévôté qui descendent, prétendant qu'il appartient à eux seuls de mettre la main sur le prisonnier.

— Bon ! fit Cyrano, on va donc se disputer l'honneur de m'avoir pris, maintenant.

— Vous nous appartenez, lui dit un soldat. Et prenez garde de tomber entre les griffes des gens du prévôt, car vous seriez condamné en vingt-quatre heures, et le roi lui-même ne vous sauverait pas.

Malgré ces mots indiquant une intention de résistance, les archers de la ville ne tinrent pas longtemps en présence des gens de la prévôté, qui arrivaient en bon ordre sur la place.

Le chef de la troupe cria :

— A nous !

Et, soudain, archers de la ville et archers de la prévôté se confondirent en une mêlée tumultueuse.

De pareils conflits se produisaient souvent entre ces deux corps, qui représentaient deux juridictions différentes et toujours rivales, celle du roi et celle de la municipalité.

Aussi la populace toulousaine prit-elle parti pour les hommes de la ville. Ils n'en furent pas moins repoussés avec une vigueur qui fit l'admiration de Cyrano.

— Peste, dit-il, voici des gens qui n'y vont pas de main morte. Si c'est ainsi qu'ils assomment leurs concitoyens, de quelle façon vont-ils m'arranger ?

La foule commençait à se débander.

Profitant de ce désordre, l'objet du litige, c'est-à-dire notre ami Cyrano, se laissa entraîner par le torrent du peuple, dans lequel il se perdit si bien que de nouveau il se jugea hors de péril.

Cependant les archers du prévôt continuaient à charger le peuple et les soldats de la ville réclamaient avec une énergie de plus en plus menaçante le prisonnier qu'on leur dérobait.

Cyrano courait toujours.

Un gros homme, qui fuyait aussi, s'écria tout à coup, en s'adressant aux gens dont il était entouré :

— Asile ! asile ! Venez, mes amis, c'est bien le diable si ces gueux d'archers nous délogent d'ici.

Et, ce disant, il courut vers une grande porte sombre, et de son poing cogna rudement au panneau en criant :

Commune ! Commune ! asile pour les gens de Toulouse !

La porte s'ouvrit. Toute la bande à laquelle Cyrano avait jugé prudent de s'adjoindre se précipita dans l'intérieur.

Là, les bons bourgeois commencèrent à se remettre de leur alerte.

Par contre, l'inquiétude de Cyrano augmenta.

Il venait enfin, mais trop tard peut être, de reconnaitre l'endroit dans lequel il s'était étourdiment introduit.

Ce refuge cherché par les bourgeois et quelques archers, c'était tout simplement la prison de la ville, dont le geôlier, tout dévoué à la commune, s'était empressé d'ouvrir les portes aux Toulousains, pour les dérober aux gourmades des gens du roi.

Parmi les fugitifs se trouvaient, nous l'avons dit, quelques archers.

L'un d'eux, après avoir repris son sang-froid et s'être bien assuré qu'il ne risquait plus rien, s'avisa de faire le brave.

— Camarades, dit-il, nous nous défendrons ici ; occupons le guichet, et malheur à qui tentera d'enfoncer les portes.

Un cri triomphant accueillit cette proposition, et les fugitifs de tout à l'heure se précipitèrent d'un air héroïque à la suite du fougueux archer.

Seul, Cyrano demeura assis sur un banc de pierre qui s'était trouvé fort à propos à sa proximité.

Le pauvre gentilhomme était à bout de forces, et toute son énergie ne suffisait plus à le soutenir. Meurtri, sanglant, brisé par les rudes atteintes de la foule, désespéré de se voir si loin de son but, il se sentait près de défaillir.

— Eh ! l'ami, lui cria l'archer qui s'était adjugé la défense de la place, as-tu peur et ne viens-tu pas avec nous ?

Machinalement, Cyrano leva la tête en faisant un signe de dénégation.

A la vue de ce visage pâle, de ces cheveux collés aux tempes, de ce grand nez caractéristique, l'archer éprouva comme une commotion en reconnaissant son captif, dont l'ardeur de sa course et le soin de sa propre sûreté ne lui avaient pas permis de remarquer plutôt la présence.

— Ah! diable! s'écria t-il, mais c'est notre homme, camarades. c'est notre homme! Pour sûr, il a bon nez, car il s'est conduit de lui-même en prison, et les gens du prévôt ne l'auront pas.

Puis, oubliant ses projets de défense pour courir vers Cyrano :

— Je vous fais prisonnier, de par le roi! prononça-t il.

— Faites, mon ami, dit docilement Cyrano, que tant d'événements, accomplis en une matinée, avaient totalement abasourdi.

Ces mots prononcés, le gentilhomme sentit se détendre tous les ressorts de son être ; n'ayant plus à dépenser ni ruse, ni force, il plia sous le coup, et ce vaillant des vaillants s'évanouit comme une femme, entre les bras de l'archer qui venait de l'arrêter.

XXX

Quand Ben-Joël, voyageant sous le nom de Castillan et porteur de la lettre de Bergerac, arriva au village de Saint Sernin et vint frapper à la porte du presbytère, le curé avait achevé son repas du soir et se préparait à se mettre au lit.

Le bohémien, précédé de Jeanne, la gouvernante, entra, le chapeau à la main, dans la salle à manger, et, d'un air honnête et discret, présenta à Jacques le pli contenant la missive de Cyrano.

Le curé l'ouvrit et parcourut rapidement la lettre.

Mais, au lieu de se répandre en exclamations et de souhaiter une joyeuse bienvenue au messager, comme s'y attendait Ben-Joël, Jacques leva sur lui son regard clair et l'examina avec une sorte de défiance.

C'est qu'il n'avait pas oublié les recommandations de Savinien. Le gentilhomme l'avait si bien mis en garde contre toutes les surprises à l'égard du précieux dépôt, il lui avait recommandé tant de précautions, que le bon curé n'osait pas, même devant des témoignages presque irréfutables, suivre le penchant de son cœur et tendre la main à cet étranger qui lui apportait des nouvelles de son frère de lait.

Instinctivement d'ailleurs, Longuépée sentait un mur de glace entre lui et cet homme.

Ce n'était pas ainsi qu'il s'était figuré voir ce Sulpice, ce petit clerc étourdi et pourtant si plein de dévouement, dont Cyrano lui avait parlé tant de fois.

La face basanée du voyageur, ses yeux sombres, son sourire, dont il réussissait peu à déguiser la fausseté, tout cela répondait mal à l'image que Longuépée avait gardée dans l'esprit.

— Cet enfant a vieilli ; il a souffert peut-être : il est devenu un homme depuis que Savinien m'a parlé de lui, réfléchit enfin le curé ; j'ai eu tort de ne pas mieux l'accueillir.

Et jaloux de réparer cette faute, Jacques tendit la main au nouveau venu, et, reprenant une physionomie bienveillante :

— Mon cher monsieur Castillan, dit il, excusez-moi de ne vous avoir point reçu dès l'abord avec tout l'empressement que vous méritez ; mais Cyrano a dû vous dire, certainement, qu'en cette

affaire la défiance devait être notre première règle de conduite. Or je ne vous connaissais pas, et...

— Et, interrompit effrontément Ben-Joël, s'emparant lui même de l'objection prévue, vous avez supposé un instant que je pouvais bien n'être pas moi.

— Précisément.

— Heureusement, continua le bandit avec un admirable sang froid, heureusement mon voyage s'est accompli sans encombre. Nul ne s'est douté que je portais un précieux message, et ceux qui veulent nuire à mon maitre n'ont pas eu le flair assez subtil pour me dépister.

— Je vous sais homme de ressources, mon cher Castillan, dit le curé, qui se familiarisait de minute en minute. Mais, pardon, j'oublie de vous offrir à souper. Vous devez avoir faim, j'imagine. Asseyez-vous là ; quoique ma cuisine soit pauvre quand je n'attends pas de commensal, Jeanne fera des merveilles pour vous réconforter de son mieux.

— Oh! je n'ai pas l'appétit difficile, monsieur le curé. Vous savez d'ailleurs que notre temps est compté, et, tout en mangeant, je vous demanderai de vouloir bien m'éclairer touchant vos intentions!

— Mes intentions! Vous savez bien ce que Bergerac m'écrit.

— Sans doute. Il désire que vous alliez le rejoindre à Colignac, avec moi, pour lui remettre le dépôt dont il vous a confié la garde. Je veux simplement vous demander si vous êtes prêt à m'accompagner demain matin.

— Demain, se récria le curé, vous n'y songez pas. Et mes paroissiens, puis je les abandonner ainsi? D'ailleurs, reprit il après avoir parcouru de nouveau la lettre, tandis que Ben-Joël attaquait le souper promptement servi par Jeanne, d'après les indications de Cyrano, il n'a dû partir de Paris que quatre jours après vous. Il est inutile que nous arrivions à Colignac avant lui ; il suffit que nous y arrivions en même temps, cela nous donne deux jours de répit, pendant lesquels vous pourrez vous reposer.

Cet arrangement souriait peu au bohémien.

Il craignait d'être arrêté d'un moment à l'autre dans l'exécution de ses projets ; il avait hâte d'en finir.

Toutefois, il ne put se dispenser de répondre :

— Comme il vous plaira, monsieur le curé ; je suis entièrement à vos ordres.

En parlant ainsi, Ben-Joël se réservait, on le devine, de trouver un expédient pour abréger son séjour, en s'emparant, par ruse ou par force, de l'écrit du comte de Lembrat, dont il se garda bien de révéler l'importance réelle à son hôte.

A l'heure même où le curé et le voyageur achevaient la veillée en causant amicalement des choses du lendemain, le vrai Castillan arrivait à son tour à Saint-Sernin.

Il convient, avant de poursuivre, d'expliquer en quelle condition il y arrivait, et pour cela il faut remonter un peu le courant des faits.

Aucun incident qui vaille la peine d'être noté ne signala le voyage de Castillan jusqu'à Fontaines, où il arriva, aussi honteux de lui-même, aussi furieux de sa défaite, aussi enragé à la poursuite de Ben Joël qu'il l'avait été à la première heure.

Là, une surprise l'attendait.

Comme il entrait, à la brune, dans l'unique rue du village de Fontaines, une forme se détacha de l'ombre d'un mur et se dirigea vers lui.

Le secrétaire entrevit une espèce de petit paysan, dont les longs cheveux, abrités par un chapeau troué, flottaient sur un sarreau de toile brune.

— Hé ! l'enfant, que veux-tu ? demanda-t-il, voyant le garçonnet saisir la bride de son cheval.

— Vous conduire à l'auberge, not'monsieur, fit le paysan, — si vous le voulez bien.

Le son de la voix de son guide fit tressaillir involontairement Castillan.

Cette voix, il croyait la reconnaître, quoiqu'elle lui semblât singulièrement déguisée.

— Tu es bien complaisant, répondit il. Conduis-moi donc, puisque te voilà sur ma route.

L'enfant se mit à marcher devant le cavalier et s'arrêta, à peu de distance, devant la porte d'une écurie.

— Jean, appela t il alors, apporte une lanterne et viens prendre le cheval de ce gentilhomme.

Quand le palefrenier ainsi interpellé arriva, Castillan saisit la lanterne et voulut en diriger la lueur vers le visage de son guide.

Mais l'enfant avait disparu

— Je suis fou, pensa Castillan.

Puis au valet :

— Soupe-t-on ici? demanda-t-il.

— Votre souper est prêt, mon gentilhomme, répondit l'autre.

— Mon souper... est... prêt! scanda le clerc étonné.

— Sans doute! puisqu'on vous attend depuis ce matin.

— Diable! se prit à songer Castillan, l'affaire se complique. Bah! voyons toujours! Je n'ai plus rien à perdre maintenant.

Il franchit d'instinct une petite porte par où pénétrait dans l'écurie une nappe de lumière.

— C'est là, dit Jean, qui le suivait, en lui désignant une pièce s'ouvrant sur la salle dans laquelle il venait de pénétrer.

— Merci, dit Castillan, déjà décidé à ne plus s'étonner de rien.

Et il poussa le panneau qui le séparait de la pièce où son repas devait se trouver si opportunément servi.



Le curé parcourut rapidement la lettre

Une table était mise dans cette pièce.

Devant la table se tenait debout le petit paysan dont la voix avait si brusquement réveillé les souvenirs de Castillan.

A peine l'eût-il regardé, qu'une vive rougeur enflamma ses joues.

Un flot de colère venait de lui monter au cerveau.

— Marotte! ah! triple gueuse! s'écria-t-il en s'élançant vers la bohémienne, qu'il avait aussitôt reconnue sous son déguisement de garçonnet.

Marotte resta immobile, attendant les effets de cette première explosion.

Elle était fort pâle, et son regard se baissait devant l'éclat des yeux irrités de Castillan.

Le secrétaire chercha la garde de son épée, puis, se ravisant tout à coup, il saisit la ballerine par le bras, et la secouant rudement :

— Où est ma lettre ? Maudite, où est elle ? cria-t-il. Ne m'as-tu pas assez vilainement trahi, et n'est-ce que pour rire encore de moi que tu m'as attiré ici ?

Marotte regarda longuement le clerc, et d'une voix vibrante d'émotion :

— Monsieur Castillan, dit-elle, vous pouvez me tuer, vous en avez le droit. J'ai commis une lâcheté, que voulez-vous ? On ne nous a guère appris, à nous autres, à distinguer le bien du mal. Mon repentir est venu trop tard pour vous sauver, mais assez tôt pour que je puisse vous être utile et vous aider à reprendre vos avantages. Voulez-vous de moi pour auxiliaire ? Acceptez, je vous réponds que vous n'aurez pas à le regretter.

Castillan examinait avec défiance l'étrange fille.

— Hum ! fit-il, voilà de belles paroles.

— Vous vous défiez ? fit Marotte. Vous avez tort.

Et, reprenant tout à coup le ton enjoué dont elle avait l'habitude :

— Mon brave cavalier, continua-t-elle, un mot va lever vos scrupules. Je ne sais pas ce que l'on vous veut, Ben-Joël est loin, et, si je l'avais voulu, vous ne m'eussiez jamais retrouvée. Donnez-moi donc la main et soupons. Je vous dirai ensuite ce que je puis faire pour vous.

Un regard charmant accompagna ces paroles.

Mais Castillan ne songeait plus à l'amour. Il avait hâte d'arriver à Saint-Sernin et de prendre sa revanche de sa mésaventure.

— Tu es sorcière, je crois, hasarda-t-il, tandis qu'un sourire s'ébauchait sur ses lèvres ; tu arranges les choses à ta façon, et l'on n'a plus qu'à dire oui. Mais, prends garde, cette fois je ne me laisserai plus endormir par tes airs de diablesse.

Seulement alors Sulpice saisit la main que Marotte lui tendait et la pressa doucement.

La paix était faite, sous toutes réserves, du moins.

Vers le milieu du souper, repas frugal de voyageurs, Castillan, qui n'avait cessé de réfléchir à l'étrangeté de son aventure, demanda tout à coup à Marotte :

— Comment se fait-il que tes intentions se soient ainsi modifiées à mon égard ? Nous nous sommes quittés, tu sais comment, et voici que je te retrouve prête à jouer le rôle d'un bon génie.

— Est-ce que je sais ? sourit Marotte. Est-ce qu'on s'explique ces choses-là ? La première fois que je vous ai vu, vous m'étiez,

ma foi, fort indifférent ; puis j'ai consenti à vous tromper ; puis encore j'ai réfléchi, j'ai pensé à vous, à votre loyale franchise, à vos paroles, à vos regards ; enfin, je me suis trouvée toute changée ; il y avait en moi quelque chose qui n'était plus moi. Je ne reconnaissais pas ma Marotte d'autrefois. J'ai voulu vous revoir, vous servir, vous faire oublier ce que j'avais été, en vous montrant ce que je puis être. Vous voyez bien que tout cela ne peut guère se raisonner. Peu importe, pourvu que cela soit. A nous deux, je vous le jure, nous allons faire pièce à maitre Ben-Joël. Prenez-moi pour votre chien, pour votre esclave. J'ai du courage et de l'adresse ; je veux partir avec vous pour Saint-Sernin.

Toute cette éloquence féminine, doublée par le charme du regard et la douceur de la voix, remuait étrangement maitre Castillan.

— Tu as du bon, avoua-t-il, quoique l'histoire de Romorantin me semble bien difficile à oublier ! Viens donc avec moi ; deux esprits valent mieux qu'un dans les cas difficiles, et je te crois de force à donner du fil à retordre à Satan lui-même.

Ce fut ainsi que Marotte, sous les habits d'un petit paysan, reprit sa place auprès de Castillan sur le cheval qui, déjà, l'avait portée d'Orléans à Romorantin, et que tous deux arrivèrent à Saint-Sernin peu d'heures après Ben-Joël.

— Il s'agit maintenant, dit Castillan à son alliée, lorsqu'ils furent parvenus au milieu du village, il s'agit de savoir où prendre le presbytère, le curé et le gueux qui m'a volé ma lettre et mon nom.

— La raison vous dit que le presbytère doit être à côté de l'église, et nous voici tout près du clocher. D'ailleurs, je connais Saint-Sernin ; laissez-moi vous guider.

— Tu connais donc tout, toi ?

— Pas tout à fait ; mais je connais Saint-Sernin, c'est tout ce qu'il faut.

— Allons !

— Vous êtes vif. Avez-vous la prétention d'entrer ainsi chez le curé ?

— Certes !

— Quelle imprudence ! Vous allez avoir à subir une confrontation. Ben-Joël protestera, vous réclamerez, et le curé vous mettra peut-être à la porte, car Ben-Joël a l'avantage d'être venu avant vous.

— Que faire ?

— Ne pas vous montrer, et, avant d'attaquer l'ennemi, observer ses manœuvres.

— Observer, grommela Sulpice ; c'est bon à dire. Mais observer quoi ? Cette place est noire comme un four.

— Mais cette fenêtre qui brille là-bas, au bout de la place.

— Eh bien, cette fenêtre ?

— C'est celle du presbytère. Votre homme est là, seigneur Castillan.

— C'est probable.

— Il s'agit de savoir ce qu'il y fait.

— Tu vois bien que tu te ranges à mon idée. Il faut entrer chez le curé.

— Non pas ! venez seulement.

Le cheval fut attaché à un arbre sur un carré de gazon dru comme du velours, qui lui offrait à la fois la litière et la provende du soir, et les deux alliés se dirigèrent vers le coin de la place où brillait la fenêtre du presbytère.

Cette fenêtre n'était pas à plus de huit pieds du sol.

— Appuyez-vous au mur, souffla Marotte, et prêtez-moi votre dos, s'il vous plaît.

Castillan s'arc-bouta des deux mains à la muraille et tendit l'échine docilement.

En deux bonds, la danseuse se trouva juchée sur les épaules du clerc.

— Vois tu ? murmura ce dernier.

— Oui, répondit Marotte ; ils sont là.

Ainsi fut surprise par la ballerine la première entrevue de Ben-Joël et de Longuépée.

Elle n'entendit pas les paroles prononcées par le curé et par son hôte ; mais à leur attitude, à leurs gestes, à l'expression de leurs traits, elle devina que le plus parfait accord régnait entre eux, et que le bohémien avait été accepté comme le véritable messager de Cyrano.

Elle avait donc eu raison de conseiller à Castillan la prudence.

Un conflit entre Ben-Joël et le clerc pouvait en effet détruire toute la confiance du curé et le décider à l'expulsion des deux compétiteurs.

Il fallait procéder avec une certaine discrétion ; Castillan le comprit bien vite, lorsque Marotte, descendue de son poste d'observation, lui eut raconté la scène à laquelle elle venait d'assister.

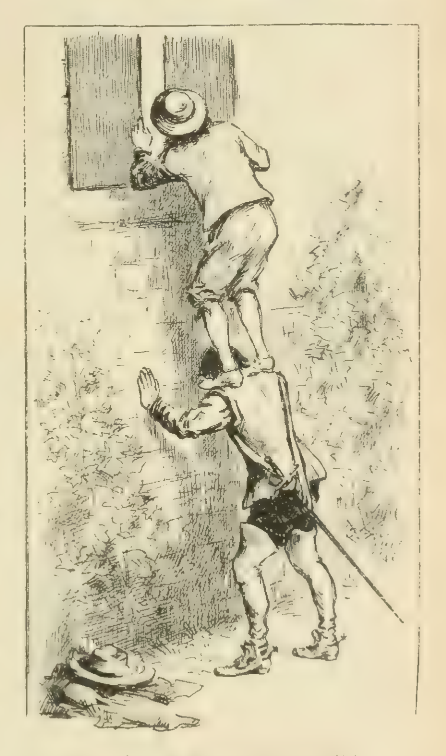
— Il s'agit maintenant, dit-elle, de s'arranger pour avoir demain matin un entretien secret avec le curé. Cela me parait difficile, car dans un village il n'est donné à personne de rester ignoré pendant une heure.

Castillan ne répondit pas. Tout un plan s'ébauchait dans son esprit.

— Écoute, prononça-t-il enfin. Je te connais assez pour ne plus douter de toi, et je vois bien que tu es prête à me servir aveuglément ; toi même, je pense que tu ne me prends pas tout fait pour un imbécile, quoique à Romorantin... Mais négligeons ce souvenir. Tu es pardonnée. Eh bien, ma chère, je vais te demander un grand service.

— Lequel ?

— Je me charge, moi, de Ben-Joël et du curé. Avant demain, j'aurai trouvé l'expédient que nous cherchons. Mais comme il peut surgir des difficultés imprévues, comme l'affaire peut prendre, en somme, une tournure embarrassante, le mieux est d'appeler mon maître à mon secours.



Oui, répondit Marotte, ils sont là !

— Votre maitre ?

— Le seigneur Cyrano de Bergerac. C'est lui qui tranchera le nœud de cette intrigue, si je ne suis pas assez habile pour le faire moi-même.

— Mais, d'après tout ce que vous m'avez raconté, M. de Cyrano doit être à Paris.

— Ta mémoire te fait défaut. A mon compte, mon maitre doit

être bien près de Colignac, s'il n'y est arrivé à cette heure.

— Et vous voulez ?

— Je veux que tu partes pour Colignac, dès l'aube, et que tu me ramènes mon brave patron.

— Aura-t-il confiance en moi ?

— Un billet que je te remettrai lèvera tous ses doutes. Tu montes à cheval ?

— Comme une amazone.

— C'est parfait. Tu prendras mon équipage, dont je n'ai que faire ici. Moi, je me charge d'assurer la situation jusqu'à ton retour. Mais dis à M. de Bergerac qu'il vienne sans aucun délai, et raconte-lui tout ce qui s'est passé.

— Même en ce qui me concerne ?

— Même cela. C'est un bon cœur ; il te saura gré de ta franchise.

— Est-il galant, votre maître, seigneur Castillan ?

— Ces questions-là vous sont interdites, mademoiselle Marotte, fit le clerc.

— Vous n'êtes pas jaloux, j'espère.

— Hum ! les femmes ! Enfin, il ne s'agit, pour le moment, ni d'amour, ni de jalousie. Nous avons d'autres soucis.

— Je vais donc partir, mon Seigneur et Maitre, dit Marotte, avec une soumission remarquable.

— Tu partiras au petit jour.

— Pourquoi ? Croyez-vous que j'aie peur des orfraies et des chats-huants. Il faut gagner du temps, et les trois heures de nuit qui nous restent me donneront une avance de quelques lieues. Écrivez votre billet.

— Je n'y vois goutte.

— Attendez.

Marotte tira de sa poche une mignonne lanterne sourde, battit du briquet et procura à Castillan une lumière suffisante pour qu'il pût tracer quelques lignes sur une page arrachée à ses tablettes.

— Tu es décidément une femme précieuse, dit-il à la danseuse, tout en écrivant, et c'est une vraie bonne fortune que de t'avoir rencontrée.

Trêve de compliments, et adieu.

Castillan appuya deux francs baisers sur les joues brunes de

Marotte, et la ballerine, à qui son costume d'homme laissait toute la liberté de ses mouvements, sauta en selle avec l'agilité d'un écuyer de profession.

— Tu ne t'étais pas vantée, remarqua le clerc. Tu es une véritable amazone.

En même temps, il remit le cheval en liberté et présenta les rênes à Marotte.

— Soyez prudent, murmura celle ci, avec un geste d'adieu.

— Soyez prompte, répliqua le clerc.

Le cheval, vivement talonné par la jeune femme, partit, rapide comme le vent.

Quand Castillan n'entendit plus le bruit de ses fers sonnant sur la route poudreuse, il s'étendit au pied de l'arbre et veilla jusqu'aux premières pâleurs de l'aube, ne voulant pas perdre de vue la maison du curé, désireux qu'il était de rester sûr de la présence de Ben-Joël au presbytère.

(A suivre.) Louis GALLET.



SIRE[1]

(Suite.)

VII

> Cette lettre fut écrite sur du papier doré sur tranche, avec une jolie petite plume neuve.
>
> LORD BYRON : *Don Juan.*

Dans sa chambre à coucher, Roulette, en bras de chemise, était assis sur une petite chaise basse, et fourrageait parmi des tas de papiers qui remplissaient un tiroir de commode Empire posé à terre. D'une main vigoureuse il bousculait et rejetait au fur et à mesure les paperasses tachées d'une encre très ancienne, ne mettant de côté que certains paquets jaunes, poussiéreux, sur lesquels ses doigts laissaient des traînées blanches. Parfois il interrompait sa besogne d'un hochement de tête ou d'un claquement de langue. Enfin, quand il eut vidé le tiroir en entier, et aligné son contenu sur le parquet, en un demi-cercle bien dessiné, il parut se recueillir une minute, observer avec prudence, comme avant de prendre une importante décision, puis il se courba et choisit une liasse nouée d'un cordon bleu fané.

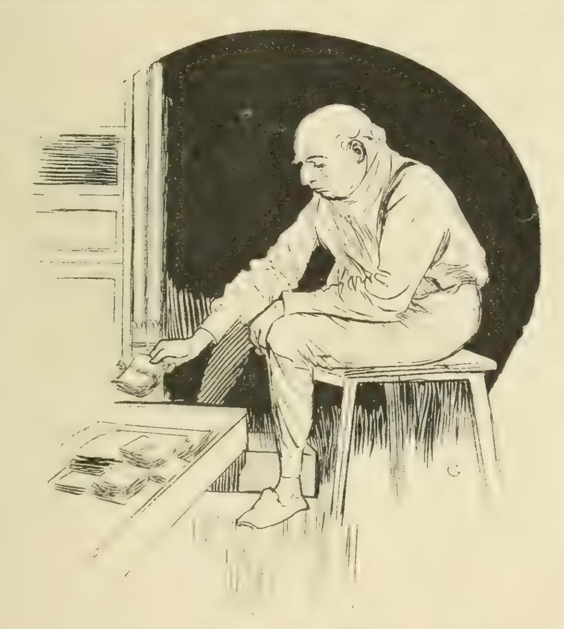
L'ayant déficelée avec précaution, il en retira quatre ou cinq lettres, parmi lesquelles une surtout, d'enveloppe étroite, longue et démodée, retint son attention. Il ouvrit sur le champ cette dernière, et des plis d'un papier guipure à compliment encadré de roses peintes, s'échappa une lourde mèche blonde, d'un blond cendré, joliment bouclée encore quoique très aplatie.

[1] Voir le numéro de *La Lecture*, du 23 avril.

Un léger : « ah ! » de satisfaction partit des lèvres de Roulette, tandis que caressant des yeux le billet doux naïvement enluminé, il le relisait à demi-voix :

Mon bon Denis,

Je veux bien enfin, puisque ça te fait tant de plaisir, te donner une mèche de mes cheveux que tu trouves si jolis. Je les ai coupés parce que c'est toi, derrière l'oreille, près du cou, là où tu m'em-



Il se courba et choisit une liasse.

brasses pour me chatouiller. Jure moi que tu les garderas toujours, n'est-ce pas ? Mardi j'étais au spectacle quand on t'a applaudi si fort. Tu as été beau et ta petite était fière de toi.

Demain à la même heure, près du jardin public.

Celle qui est à toi,

Zoé.

Un rayon d'orgueil illumina le front du comédien. Au souvenir de ses jeunes amours et de ses triomphes passés, son regard sembla

se voiler, mais cette ridicule faiblesse n'eut que la durée d'un bon mouvement, toute émotion fut vite bannie, et poursuivant sans doute une idée fixe, il continua d'opérer, plein de calme, le mystérieux classement qu'il avait entrepris. Coup sur coup plusieurs autres lettres furent extraites qui toutes également contenaient des cheveux de femmes, des noirs, des roux, et des châtain clair.

Dans l'entonnoir de ses larges paumes, il porta ces boucles frêles jusqu'à une table sur laquelle il les répandit. S'étant alors emparé d'un tabouret, il s'accouda, penché sur cette moisson de cheveux, les narines un peu troublées malgré tout par les pénétrantes et lointaines senteurs qu'ils exhalaient.

Avec un soin méticuleux et des gestes arrondis de perruquier, il étala l'un à côté de l'autre les soyeux copeaux, observa leurs nuances en clignant de la paupière, les enroula successivement sur son gros index couleur de buis comme autour d'un bâton à papillottes, les tiédit au souffle de son haleine ; puis, satisfait de l'examen, il distingua, parmi les plus belles, trois mèches qu'il mit à part, irréprochables : celle de Zoé (la blonde), et deux autres dans les tons châtains.

Ayant aussitôt divisé en trois carrés de même format une vieille feuille de papier à lettre, toute défraichie et piquée de mouillures, il enveloppa chaque boucle, pliant avec méthode les minuscules paquets, les cachetant tour à tour d'une goutte de gomme arabique.

Après quoi, il courut chercher dans la pièce voisine une plume et de l'encre, et très proprement, très gravement, il écrivit sur le papier qui contenait la boucle blonde de Zoé :

Cheveux de la Reine Marie-Antoinette, ma mère.

Et puis sur les autres, au petit bonheur :

Cheveux de Madame Élisabeth, ma tante chérie.

Cheveux de Madame Royale, ma sœur bien-aimée.

Le lendemain, qui était jour de visite, il arriva chez la comtesse le teint clair et l'œil vif.

Comme de coutume, il gagna dans les greniers la chambre de débarras qu'on lui avait abandonnée, une immense pièce perdue où Mme de Saint Salbi ne pénétrait jamais. Il endossait et quittait là ses habits royaux. Lecharme lui avait fait monter deux chaises de paille et une table de bois blanc avec une cuvette, un pot à eau et un pain de savon.

Les murs en partie mansardés, troués d'œils de bœufs, s'étayaient obliquement sur de grosses poutres équarries d'un

iècle ; des araignées de la Révolution, laborieuses tisserandes, re-risaient dans tous les coins leurs toiles déjà compactes, et le sol, ont les carreaux descellés fléchissaient sous le pied comme au jeu e la marelle, était encombré d'objets de rebut, de mélancoliques hoses en délabre. C'était toute une fourrière de meubles réformés, 'antiques ferrailles rongées par le cancer des rouilles : un long ısil de bédouin, des casseroles de dimensions étranges, des gi-ernes, le buste de l'abbé de Condillac, un bidet en vieux Rouen.

Roulette avait enfilé ses bas, sa culotte, et il était en train de oudrer largement sa perruque fichée sur son poing gauche, quand ; loquet de la porte cria, et le docteur passa sa tête épanouie. ;haque fois, il venait ainsi à la dernière minute, lui dire un amical onjour, en même temps qu'il observait les dispositions, bonnes u mauvaises, de son complice.

— Et comment, Sire, se sent aujourd'hui Votre Majesté? emanda-t-il avec un sourire piquant.

— Mais pas mal. Elle boulotte.

Allègrement, il se démenait, dégourdi de zèle, soucieux du ıoindre pli de ses basques, flattant de la main les dentelles de on jabot. Un insolite orgueil le transfigurait.

Le docteur ayant souvent remarqué, posés près du tricorne, lusieurs petits paquets pliés en carré, s'approchait pour en lire la dérobée les suscriptions, mais Roulette ne lui en laissa pas le ɔisir; prévenant ce puéril et indélicat manège, vivement il les scamota et les glissa dans son gousset. Et comme les yeux de ec

harme se portaient sur lui, tristes et sévères, articulant un ıuet reproche, exigeant une immédiate explication, il déclara d'un ir entendu :

— Chut! Ça, c'est du nanan!

Dès qu'il fut prêt, il se redressa, le menton dominateur, et paro iant, non sans noblesse, le mot de Louis XVI après les adieux à ı Conciergerie :

— Messieurs, marchons.

Ils descendirent un étroit escalier de service à rampe de fer ontre laquelle râclait l'épée de Roulette.

— Regardez bien où vous mettez le pied? recommandait echarme.

La maison reposait dans un calme de communauté religieuse, t l'on n'entendait, avec le craquement des semelles sur la pierre les marches, que la voix du vieux comédien, qui se préparait

combinant des tournures de phrases, essayant des intonations flatteuses : « Plût au ciel, madame, que les fleurs de lis... Dans les bras de quel port irons-nous jeter... jeter... »

— ...Notre dernière ancre! achevait le docteur.

Ils se séparèrent à l'entrée de l'appartement.

Après qu'il eût subi l'hommage répété des génuflexions et du baise-main, Roulette tomba d'un bloc sur son fauteuil, cuirassé de patience et de courtoisie, solidement décidé à endurer avec un masque plus amène encore que de coutume l'exaspérante et intarissable loquacité de la comtesse. Il était résolu d'avance à ne se rebuter de rien, prêt à tous les sacrifices, armé pour toutes les compromissions, même pour les lâchetés de l'amour-propre. En effet, au moment où, harassé des longues journées perdues en tête-à tête avec l'imbécile dame, écœuré de gaspiller — pour l'incertaine guérison de cette vieille folle qui lui était étrangère — les précieuses heures de sa verte soixantaine, il se disposait à démissionner et à laisser Lecharme se tirer d'affaire tout seul, voici qu'une pensée, vaste et machiavélique à la fois, sublime de hardiesse et néanmoins d'une pratique aisée, avait soudain germé dans son cerveau. Et sur le-champ il en avait entrepris la réalisation, talonné par l'angoisse de ne pas réussir, secoué, déraciné par cette espèce de furieux vent moral qui attise si fort les utopies, les secrètes chimères des vieillards.

Tandis que la comtesse, emportée dans les souvenirs d'une époque où naïvement elle s'imaginait presque avoir joué un rôle, évoquait de nouveau la splendeur de la Galerie des Glaces, il la contemplait longuement, très longuement, avec un air de pitié, ainsi qu'une pauvre petite proie.

Peu à peu ses lèvres se ralliaient l'une à l'autre, plus minces, ses sourcils barraient plus durement son front, une certaine férocité, empreinte pourtant de bonhomie, aiguisait son regard méchamment moqueur, et considérant la piteuse maniaque avec ses bandeaux déjà grisonnants, sa poitrine anéantie, plate comme un sac de cavagnole, si chétive et si menue en dépit de l'éternelle fièvre qui la consumait et faisait vibrantes de foi ses moindres paroles, il souriait en soi même et se félicitait de s'être donné à atteindre pour la fin de sa vie, un but glorieux, puissamment attractif.

Quand il crut l'instant favorable, il se pencha vers la comtesse, et tirant de sa poche avec une calculée lenteur les petits paquets s

ıdustrieusement accommodés, il les lui présenta, trouvant à peine ı force d'expliquer, tant sa voix chevrotait, soulevée de sanglots rêts à éclater :

— Prenez?... Acceptez? Quelques souvenirs échappés à la ɔurmente.

Mme de Saint-Salbi s'en empara, confuse et anxieuse à la fois,



Et comment, Sire, se sent, aujourd'hui, votre Majesté ?

nais dès qu'elle eut jeté les yeux sur les lignes tracées à l'encre, h! alors elle ne sut contenir l'impétueuse émotion qui l'envahis ait ; un cri jaillit de sa poitrine oppressée, sa tête se prit à osciller le droite à gauche, et balbutiant, serrant entre ses doigts à mitaines es fragiles reliques, elle répétait :

— Des cheveux! Ce sont des cheveux!... et de la Reine! Ai je

bien lu? oui, de la Reine! Et encore de Mme Royale? Et encor de Mme Elisab... Oh! Sire... Sire, c'est trop!...

Lui la réconfortait avec une autorité familière :

— Gardez-les donc, Madame, ces inestimables joyaux... « Elles ne peuvent pas, que je sache, être en de meilleures mains.

Incapable de rien répondre, à tel point le saisissement et la joi la suffoquaient, la comtesse, retenant son souffle et jusqu'aux bat tements de son cœur, décacheta, non sans une vague terreur sacri lège — les papiers jaunis... les papiers du temps! et quand appa rurent les chères belles bouches qui avaient autrefois frisé sur le nuques des princesses martyres, elle les porta toutes à la fois à s bouche avide, tandis que des pleurs ruisselaient, coulaient sur se vieilles joues.

Et ce fut une minute indicible.

Prostrée, affaissée sur elle-même, Mme de Saint-Salbi ne bou geait pas plus qu'une morte, fixant de ses prunelles voilées d larmes les mèches délicates, doublement sacrées pour elles, tandis que le Roy, les deux avant-coudes allongés sur les bras de son fauteuil, les doigts en griffes dans la sénile et rapace attitude du Voltaire de Houdon, se réménorait avec un vilain sourire au coin des lèvres la supplication de Zoé : *Je les ai coupés parce qu c'est toi, derrière l'oreille, jure-moi que tu les garderas tou jours? n'est-ce pas?* » Et il songeait que la vie était extraordi nairement cocasse.

Mais la Comtesse avait quitté son siège, et s'excusant auprès du Prince :

— Votre Majesté me permet-elle de chercher... là... dans un de ces meubles?.,. J'ai hâte de serrer mes trésors.,.

Il acquiesça d'un geste sacerdotal. Aussitôt, ayant agité un trousseau tintant de clefs dorées, tour à tour elle ouvrit un secré taire en marqueterie de bois des Indes et un chifonnier d'acajou cerise où se pressaient sur les tablettes et dans la pénombre des tiroirs — intactes et méthodiquement empilées — toutes les char mantes menues boites du siècle de la coquetterie. C'était des baguiers, des coffrets de maroquin du Levant, des coutellières de vermeil et des tirelires de laque. Les boîtes à mouches et à éponge, les étuis à poudre, d'argent ciselé, s'alignaient à côté des cassettes de vernis-Martin que flanquait la complète série des très petites boîtes compliquées dont les noms précieux ont la saveur d'une trouvaille : les surprises, les bergamotes, les baignoires.

Mais soudain le Roy chancela, comme dans un vertige, il battit l'air de ses bras tendus, porta la main à son front, puis à son cœur, tandis que ses yeux se fermaient, et il demeura inerte, ainsi qu'une souche.

Mme de Saint-Salbi, avec un cri de mère, s'était précipitée vers lui :

— Ciel! Qu'avez-vous, Sire?

Il se remit aussitôt de cette comédie, et sa lèvre esquissa un confus sourire :

— Je ne sais quelles vapeurs... Merci, Madame...

Penchée sur son visage, elle s'affolait.

— Parlez?... Votre Majesté veut-elle un cordial?... un fruit?

Il hésitait, feignant d'être arrêté par une fausse discrétion, mais, sous le regard passionné qui le couvait, il se résigna :

— Volontiers... un raisin de Damas.

— Avec de l'orangeade? ajouta-t-elle.

— Une larme alors!

Et des effluves de gratitude, s'échappant de ses prunelles mouillées, enveloppèrent la dévouée créature.

A peine eut-elle tiré à le casser le cordon de la sonnette, que Mme Adrien accourut, escortée de Brigitte, les manches troussées sur ses bras rouges.

Elles restèrent toutes deux clouées sur le seuil, stupides, multipliant leurs gauches saluts à l'adresse du Prince, les lèvres pincées pour ne pas éclater, assaillies par les ordres précipités de leur maîtresse qui commandait :

— Vite, canailles, un flacon d'orangeade à Monseigneur!

Puis, plus bas, et à la dérobée :

— Prenez mon beau verre en venise.

Au bout d'une minute Mme Adrien reparut, balançant sur un plateau le verre, le flacon, avec une carafe d'eau fraiche que pailletaient des gouttelettes glacées. Elle s'avançait vers le Roi, mais jalousement la comtesse lui arracha les objets des mains, en même temps que d'un geste qui prévenait toute réplique elle lui montrait la porte.

La garde dut se retirer.

Alors, avec onction et recueillement, elle versa elle-même dans le liseron de Venise, l'orangeade aux reflets de topaze incandescente, et l'offrit au Prince, de loin, n'osant franchir les distances. Il accepta le verre, le prit par la tige, entre les trois premiers

doigts, l'éleva jusqu'à son visage à la façon d'un calice, et déposa sur le rebord du cristal ses épaisses lèvres rouges que progressivement il baigna dans le liquide; puis, ayant arrondi le bras et baissé les paupières, il se désaltéra d'une seule coulée, la respiration suspendue.

Dès qu'il eut fini, elle ne put se retenir de l'interroger :

— Et ces fumées, Sire?

D'un signe de tête il la rassura :

— Grâce à Dieu, Madame, elles sont dissipées. La crise est loin.

Et comme elle lui demandait, toujours inquiète :

— « Votre Majesté serait-elle fréquemment encline à ces tourbillons? » il daigna la renseigner d'une voix dolente et brisée :

— Hélas! oui! Madame... une incurable maladie nerveuse contractée à l'époque de ma réclusion au Temple... tous les soins des princes de la science ont été impuissants... Un enfant ne traverse pas impunément de pareilles tempêtes... Et aujourd'hui, après les fatigues d'une vie douloureuse et surmenée, je n'aspire plus qu'au repos, à la paix... Ma vieillesse... je voudrais l'achever paisiblement, à l'ombre d'un calme foyer... bien calme... loin des intrigues de la terre...

Il poussa un navrant soupir, et laissant retomber ses bras abattus : « Mais, chassons ce rêve! »

Aux derniers mots qu'il avait prononcés, Mme de Saint-Salbi s'était prosternée à ses genoux, et les mains jointes en une ardente prière :

— Sire, écoutez moi?... je n'ose. Mais rappelez-vous la bienvenue dont je saluai Votre Majesté, quand j'eus l'immense bonheur de la recevoir pour la première fois sous mon toit : « Sire, tout ic vous appartient. Votre Majesté est chez elle et la maîtresse de la maison est votre servante. » Je vous répète aujourd'hui les mêmes paroles du fond... du fond du cœur...

Elle commença de pleurnicher discrètement, le visage enfoui dans son mouchoir de dentelles, tandis que le Roy, soucieux abîmé en une vague songerie, projetait tout bas : « Oui... peut être... un jour... »

Et soudain changeant de ton, la mine ouverte, l'œil pétillant e clair comme celui de son aïeul Henri IV :

— Cocarde blanche! Madame, la fière orangeade que vous me donnâtes tout à l'heure! en même temps qu'il pensait : « Je te tiens ma petite! »

VIII

Un petit sou me rend la vie.
GUIRAUD.

— Non, madame Adrien, tant que je n'aurai pas, à l'instar de Thomas, mis mon doigt dans le flanc de Notre-Seigneur, je n'y



saurais croire! Êtes vous sûre au moins de ce que vous avancez!

— Sûre comme de mon âge.

Le docteur frappait le parquet du bout de sa canne, proférait des mots sans suite; une vive contrariété altérait l'expression généralement bénigne de sa face bourgeoise.

— Encore une fois, commanda-t-il, répétez-moi tout bien lentement.

Mme Adrien se recueillit une seconde.

— C'était hier, vers les cinq heures, cinq et quart, cinq vingt... peu importe! Je passais par la chambre jaune pour tirer les persiennes, alors j'ai eu l'idée de jeter un œil dans le salon par le trou de la serrure... D'ailleurs, on est garde ou on ne l'est pas... Quand on se tracasse de son malade, il n'y a pas de scrupules ni de singerie qui tiennent! Ainsi voilà quinze ans, j'assistais un vieux noble gâteux, à Romorantin...

Lecharme l'arrêta net :

— ... Laissez ça... n'embrouillez pas les choses?

Elle reprit un peu vexée :

— Donc j'avais l'œil au trou et qu'est-ce que je vois? Madame... qui secouait une bourse, une bourse bleue, pleine de pièces d'or... Ça brillait à travers les mailles... Et puis elle s'est approchée de M. Denis, elle lui a tiré une révérence premier choix, et elle lui a mis la monnaie dans la main... paf!

— Dans la main! Voilà qui est considérable! s'écria le docteur. Mais il a refusé, je présume?

— Point du tout, il a souri, il a empoché, et puis il a dit à ce moment une phrase que je n'ai pas comprise : *C'est pour la cause... au service de la cause.* » — quelque chose dans ce genre-là... Madame avait l'air bien heureuse!

Lecharme avançait de grosses lèvres; une moue soucieuse enténébrait son visage renfrogné. Se confirmant tout haut son sentiment intime, il déclara : « Pouah! C'est une âme basse et cupide. » Puis congédiant la garde d'un geste découragé, il se dirigea vers la porte.

Sur le seuil, il se retourna, digne et mélancolique, et dit : « Je m'abstiendrai de voir la comtesse aujourd'hui... je n'y ai pas le cœur... Et puis, franchement, elle ne le mérite pas! » Ayant prononcé ces mots, il s'empara violemment de sa canne et de son chapeau qui occupaient une chaise en velours d'Utrecht, et il sortit, les mains derrière le dos, la tête penchée, dans l'attitude un peu théâtrale des gens honorables qui ont du chagrin.

Une fois dehors, il se prit à respirer abondamment; il ôta son chapeau avec lequel il fit le simulacre de s'éventer, puis il s'absorba dans sa préoccupation, et la bouche plissée d'amertume, il commença de laisser tomber tout le long de la route, des lambeaux de

phrases que les passants égayés recueillaient tour à tour avec des regards de condescendante pitié.

— ... Pleine de pièces d'or... Il a empoché... Oh! je lui dirai sans ambages : « Monsieur, vous êtes un chenapan... un voleur de grand chemin! »

A ce moment une lourde main se posa sur son épaule, tandis qu'une voix connue lui criait un bruyant bonjour.

Il leva les yeux et tressaillit en reconnaissant Roulette.

— J'al... j'allais chez vous, bégaya-t-il.

— Vous m'apportez du neuf? interrogea le comédien dont les traits respiraient l'allégresse.

Le docteur balbutiait subitement étranglé par l'émotion de cette brusque rencontre.

— Oui... non... si... c'est-à-dire peu de chose.

— Expliquez-vous! parlez!

Et Roulette lui prit le bras familièrement. Il le lui prit d'autorité. Quoique offusqué au dernier point par ce cavalier sans gène, Lecharme ne repoussa pourtant pas ce bras incongru qui s'était enlacé au sien. D'une énergique et chaleureuse pression de coude il le rapprocha lui-même contre son flanc, comme s'il attachait un prix à la possession de ce membre d'autrui, et ayant graduellement amené sur ses lèvres un sourire à la fois admiratif et bienveillant, il prononça :

— Hé! hé! mon gaillard, il parait que nous ne refusons point les présents d'Artaxercès?

Roulette, saisissant aussitôt de quoi il retournait, feignit un ahurissement profond.

— Que voulez vous dire? mon bon docteur, je ne comprends pas.

Ce dernier ne fut pas dupe :

— Vous comprenez fort bien! Ne faites pas l'innocent.

— Mais encore une fois...

— Inutile de nier, je sais tout ; il m'est revenu que la comtesse... vous avait remis... donné...

A ces mots le visage du comédien s'illumina.

— J'y suis! l'autre jour? Peuh! une misère, une petite misère! Comment pouvez vous attacher de l'importance à un aussi piètre cadeau? Vous?

— Permettez, mon cher ami, riposta Lecharme, si je suis bien renseigné, il s'agirait d'une bourse, d'une fort jolie bourse bleue, toute pleine de...

— Attendez! (Roulette parut réfléchir)... Est-elle bleue! Je ne me rappelle plus... Après tout, c'est bien possible...

— ... Toute pleine de pièces d'or.

Roulette suspendit sa marche, et d'une voix devenue sévère :

— Mais d'abord comment pouvez-vous savoir ça?

Le docteur prit un air énigmatique et malin :

— C'est mon petit doigt...

— ... Qui vous dit tout?

— Justement.

— Et où voulez-vous en venir? articula nettement le comédien.

Le docteur pâlissait; il ânonna :

— A rien, mon cher... à rien...

— Pas vrai. Je sens que vous avez une arrière-pensée.

— Mais non, je vous jure!

— Vous en avez une!...

— Pas la moindre, je vous répète... Seulement je m'imaginais... j'estimais...

Roulette éclata;

— Vous voulez que nous partagions?... C'est ça que vous voulez? Allons, dites-le?

Lâchant à ces mots le bras du misérable, le docteur décrivit dans l'air un geste de protestation indignée, puis le dégoût ayant aussitôt disparu de son visage pour laisser le champ libre à la réflexion de sentiments plus pratiques, il baissa les yeux, une furtive rougeur empourpra ses pommettes, et il confessa en toute simplicité :

— Mon Dieu, oui... au moins un quart.

Roulette le toisait, en silence, impénétrable, et Lecharme peu à peu s'enhardissait, renforçait sa prétention par de justificatifs arguments :

— Vous ne pouvez pourtant pas, en bonne conscience, émarger deux fois? Soyons honnêtes, que diable! Observez, mon cher ami, que je prends sur mes propres deniers le prix de vos visites... Je ne suis pas millionnaire!... Ne serait il pas équitable que de votre côté...

Mais Roulette agita négativement la tête et, glacial, déclara :

— Pas un sol... c'est de l'argent donné de la main à la main,.. C'est en dehors... Ça ne compte pas.

Le docteur, du coup, se récria :

— Ah! vous avez trop d'appétit, mon garçon? Mais le comédien lui coupa brutalement la parole :

— La paix ! Vous m'embêtez à la fin ! Si j'ai des profits, tant mieux pour moi, tant pis pour vous ; ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat... Et puis, voulez vous savoir mon opinion à votre sujet ? Vous n'êtes qu'un saltimbanque !

Lecharme blémit sous l'insolence.

D'instinct, il fit le geste de lever sa canne — une pauvre canne maladroite qui tremblait entre ses vieux doigts — mais le comédien lui ayant happé le menton entre le pouce et l'index comme en une tenaille de fer, le fit pirouetter sur ses talons, sans le lâcher, puis le jaugeant d'un œil débonnaire :

— Oh ! pas de jeux, mon oncle ? tu serais poivré *illico !*



Par le trou de la serrure.

Mais ils avaient été vus ; déjà les promeneurs alléchés s'attroupaient dans la convoitise d'un beau pugilat. Des maçons, des serruriers établissaient entre eux de virulents paris :

« Le bourgeois fait dans ses escarpins ! C'est le vieux qui a du poil !... »

A cet instant, Lecharme se vit, en imagination, piétiné par Roulette, assommé sur place aux acclamations d'une populace ignoble : on le rapportait chez lui sans force et sans couleur, en paquet sur une civière.

Néanmoins il ne trembla pas ; sans faiblir il soutint le regard méprisant et froid de Denis, et comme ce dernier demandait, en ricanant d'un air de défi :

— Alors, c'est la guerre ?

Il lui répondit froidement :

— Oui, Monsieur, et avec toutes ses rigueurs

— Très bien, Monsieur.

Ils se quittèrent sans se saluer.

Le docteur marchait d'un pas mal assuré, les jambes flageollantes; le Roy, lui, méditait, les bras croisés, songeant à la Cause, à cette vieille Monarchie héréditaire qui depuis tant de siècles... aux bourses bleues que les dignes douairières vous donnent, de la main à la main.

IX

Rien n'est impossible : il y a des voies
qui conduisent à toutes choses.
Si nous avions assez de volonté nous
aurions toujours assez de moyens.

LA ROCHEFOUCAULD.

Dans la semaine qui suivit ces événements, le docteur Lecharme fut informé par un laconique billet à la troisième personne que la comtesse entendait « dorénavant se priver des soins d'un audacieux charlatan, que la soif seule du lucre avait attiré jusque-là, puis retenu près d'elle ».

Cette disgrâce imméritée le frappa comme un coup de foudre. S'étant présenté chez Mme de Saint-Salbi, le front résolu, il se heurta dès le palier à Brigitte, embusquée en sentinelle avancée, qui lui déclara, le balai à la main — et n'ayant même plus l'air de connaître celui qu'elle débarrassait auparavant de sa canne et de son chapeau avec une si écœurante obséquiosité! — que Madame était en conseil avec le Roy et ne souffrait point qu'on la relançât. Comme il réclamait la garde malade, il apprit avec une stupéfaction croissante que cette dernière était retournée à Sisteron, dans sa famille, ayant reçu son congé depuis quatre jours.

— Ainsi, conclut irrévérencieusement la cuisinière,... vous n'avez plus qu'une chose à faire : trotter sec « En même temps, elle lui enjoignait du doigt le large escalier, libre, béant, le même escalier par lequel il avait amené l'ingrat Roulette, ce forban qui le supplantait aujourd'hui sous l'éclat emprunté d'une couronne dérisoire!

— Oui, Madame, avait affirmé le comédien à la comtesse quelques jours auparavant, ce docteur d'aventure, ce pitoyable empirique s'était mis en tête de me dénoncer à la haute police!...

Tout d'abord Mme de Saint Salbi se récria.

— Lui, Lecharme? Est-ce possible?

— Assurément, Madame, on m'a mandé qu'il faisait office de mouchard dans les familles malades où il s'insinuait... Un petit vol n'est pas pour lui faire peur...

— Ciel!

— Sous un débonnaire aspect et des formes presque courtoises, il cache un scélérat chargé de crimes ; il passe sa vie dans les sapes... et possède la pratique des poisons mieux que la Brinvilliers.

— Certes, avait déclaré la comtesse, cet homme-là est un vilain homme, un plat coquin !... Autrefois, une sérieuse lettre de cachet en aurait eu facilement raison.

— C'était le bon temps, Madame. Je vous l'eusse expédié à la Bastille ou au Fort-l'Evêque.

Il se levait déjà pour prendre congé, quand elle lui dit, le retenant du geste :

— Sire, dès demain, le docteur et cette femme Adrien que je soupçonne être son âme damnée, seront chassés de ma maison pour n'y plus jamais reparaître. Et maintenant, quel jour... quel... Votre Majesté daignera-t-elle combler le plus cher et le plus ardent de mes vœux en venant s'établir ici, et reposer sous mon toit sa tête fatiguée?

Roulette sourit, d'un indulgent sourire de prêtre qui distendait à peine la peau de ses lèvres rasées, et il affecta de se défendre, sans beaucoup de chaleur, « Il occupait un modeste logement dans un quartier perdu de sa bonne ville de Paris... Les sergents ne venaient point l'y tracasser... Il était bien là. Enfin ? à supposer qu'il acceptât son offre généreuse, et qu'il fût découvert dans la suite, il ne se pardonnerait pas de l'avoir compromise. »

Mais elle insista, les mains désespérément jointes :

— Ne me refusez pas. Votre Majesté sera ici chez Elle, tranquille en ses appartements... nul ne La dérangera et votre servante sera si heureuse!

Alors il avait cédé avec la mélancolique faiblesse d'un père excellent qui ne veut pas causer de peine à son enfant chérie.

— Soit! Madame... je vous rends grâce. Puisque vous l'exigez, dans quarante-huit heures le Roy de France n'aura pas d'autres Tuileries que cette maison.

Dès le surlendemain, Roulette fit apporter sa malle, une malle vaste et rude, avec des bandes de veau fauve, plaquée de lourdes ferrures, et qui semblait bien la triste caisse errante d'un émigré.

On la déposa dans la première des trois pièces qu'avait organisées à son intention Mme de Saint-Salbi.

Un vestibule à banquettes de chêne tendu de damas vieux rouge-framboise, un salon vert d'eau et une chambre à coucher *scabieuse* composaient tout l'appartement du choyé monarque, sans compter a *garde-robe* où la comtesse avait colligé dans une galante vitrine



Oh pas de jeux, mon oncle !

en bois de thuya une demi douzaine de bons auteurs triés sur le volet : le Dante, Parny, Fléchier, Collin d'Harleville et Milton.

Dans la soirée, vers les neuf heures, seul et sans valet, le Roy se présenta, toujours vêtu du même habit qu'il portait durant ses visites accoutumées à Mme de Saint Salbi. Cette dernière l'attendait, une girandole au poing ; elle lu baisa les genoux avec ferveur

et lui fit la conduite jusqu'au seuil de sa chambre où elle lui redit, agitée d'une violente émotion qui secouait le candélabre entre ses doigts : — « Maintenant Votre Majesté est chez Elle ; commandez, vous serez obéi ! »


Il s'accouda, le menton sur l'appui.

Il répondit : Merci, Madame, j'ai grand besoin de repos. Retirez-vous et me laissez. »

Elle disparut, titubante de joie, insensible aux gouttes de cire chaude qui pleuvaient sur ses mains.

Roulette, une fois la porte close, entreprit à pas mesurés l'inspection de ses appartements. Il remarqua d'abord, sur les cheminées et dans les encoignures, des plantes tropicales savamment étagées, dont les feuilles, parodiant le zinc, se projetaient avec férocité, barbelées d'hameçons noirâtres. Des violettes trempant dans une tasse de Sèvres sur un guéridon lui plurent davantage. On avait retiré les housses des sièges pudibonds, qui semblaient avoir froid ainsi, sans chemise, confus de révéler leurs charmes vieillots, les trésors fanés de leurs soies à ramages. Des estampes de Louis XVI et de Marie Antoinette étaient appendues aux cloisons, tandis que sur le marbre rouge d'une commode obèse à ventre de financier scintillaient plusieurs flacons de cristal niellé d'or contenant des liqueurs recherchées. Enfin, dominant un secrétaire perlé de cuivre, s'étalait largement le portrait demi nature de M. de Saint Salbi jeune, paré selon la mode de 1818 : une cravate

dite *jet-d'eau*, un habit à taille longue, un pantalon mameluck, et le manteau à la *Mina*.

Roulette allait, venait, furetait, tâtant le satin des canapés, estimant du pied les tapis plus doux que des toisons, dardant un œil inquisiteur au fond des tiroirs qu'il repoussait ensuite avec fracas.

Plein d'importance, il se laissait choir tour à tour sur les délicates chaises à lyre et sur les fauteuils moelleusement trapus, les jambes croisées, la main dans le gilet, comme un homme de qualité. Par instants il fredonnait. Puis, ayant ouvert tout à trac une des fenêtres de sa chambre, il s'accouda sur l'appui, le menton dans la main.

Sinistrement, aux lueurs falottes des quinquets à potence, la vaste cour avec ses petits pavés duvetés de moisissures vertes s'étendait devant lui, pareille à quelque perfide et glauque étang Les vieux bâtiments dormaient dans le silence du quartier noble une persienne claquait vers les *communs*. Et Roulette songeait l'œil fixé sur le blafard réverbère de tôle que le vent frisquet de ténèbres faisait danser au bout de sa corde.

Il songeait qu'une vieillesse considérable lui était désormai réservée, que ses cheveux blanchiraient dans l'honorifique aisanc acquise enfin par ses mérites. La vie et même la mort lui sou riaient...

Longtemps, il resta plongé dans son rêve, puis, se sentant gagn par le froid, il ferma la fenêtre et se jeta rapidement au lit. Mai quand il fut allongé entre les draps fins, jonchant l'élastique mate las de ses membres détendus, les reins heureux, les jambes ouverte l'orteil ravi, la tête lâchée dans les mols oreillers, sous le regar pesant et magnétique d'un grand Jésus-Christ d'ivoire qu déployait parmi les tentures de l'alcôve ses bras amaigris, un pro digieux bien être, un calme suave, une paix d'âme inéprouv jusqu'à ce jour l'envahirent soudain. Dans une vague mais care sante extase, il aperçut délicieusement son existence modifié tranformée par une grâce d'En haut. « J'ai trouvé la bonne voi pensait il, je suis à présent de la grande famille des personn posées, des honnêtes gens... » Il avait pour lui sa conscience; s'estimait.

Et, dans un généreux élan de reconnaissance — à vrai dire peu irréfléchi — Roulette fit à Dieu la formelle promesse de donn désormais aux pauvres sans barguigner, puisque les moyens de comtesse le lui permettaient.

X

> Je ne vous dirai pas : J'aime
> Votre rang me le défend.
>
> MARMONTEL.

Pendant toute la durée de mars, le comédien vécut, coucha, mangea chez Mme de Saint-Salbi, qui s'efforçait de violer le moins possible les précieuses règles de l'étiquette. Elle le servait elle-même, debout derrière sa chaise, en bonnet d'Alençon, attentive au pain, au sel, à tout... Et quoiqu'il eût insisté maintes fois pour qu'elle prît place à table en face de lui, jamais elle n'y consentit. A la fin du repas, comme le veut l'usage, elle présentait au Prince de l'eau pour se laver la bouche.

Dans l'après-midi, assistée de la cuisinière, — si sérieuse qu'on n'eût pas osé la croire au courant de la formidable imposture, — elle dressait la collation ; et chaque soir, un peu avant onze heures, un en-cas de nuit était également préparé.

Au déjeuner, le Roy se lançait en appétit avec une douzaine d'huîtres à la bigarrade, et pour son dessert, Brigitte, qui était sorcière en pâtisseries, lui confectionnait des fanchonnettes au sucre dont il était très friand.

C'était de grasses, de précieuses, d'inappréciables journées, passées le plus souvent avec la maniaque en tête à tête ; quand il ne se retirait pas dans sa chambre « pour penser ». Le salut de cette chère France lui tenait surtout au cœur.

— Je ne sais, disait-il, si je parviendrai jamais au trône, mais si le sort m'y fait monter plus tard, ne vous étonnez pas, Madame, de ce que vous verrez et de ce que je ferai.

Ils discutaient alors les abus criants, les réformes à tenter.

— Moins d'impôts, Sire, déclamait elle fiévreuse et inspirée. Soyez bon pour le peuple, mais pas si faible que votre père... et profitez des fautes commises... Le siècle a marché... Voici que nous entrons dans une époque où la Monarchie devra se faire libérale et moderne...

Il approuvait du geste :

— C'est parlé en vaillante Française.

Et elle continuait :

— Oui, Votre Majesté règnera, j'en ai l'inébranlable conviction, et son règne sera une ère de gloire pacifique, de durable prospérité...

Déjà elle s'imaginait les pompes fleurdelisées du Sacre, et les fêtes de la rue : tambours à cheval, pétards, montgolfières, mousquetaires bleus, pièces d'or frappées à l'effigie du Maître, et aussi les difficultueux conseils qu'il présiderait plus tard à une lourde table drapée de lampas, entouré de diplomates aux aguets, le doigt allongé sur une carte d'Europe.

Il la laissait dire, puis avec mélancolie :

— Hélas! votre Roy doit déjouer auparavant bien des mensonges, bien des fourberies. Il m'est revenu qu'un ancien Naundorff... un piètre horloger...

Elle le réconfortait : « Voyons, Sire, laissez-là ces intrigants, quittez, si vous m'en croyez, ces piteux objets et fiez-vous à Dieu! »

Mais avec plus d'abattement il reprenait :

— J'ai tant d'ennemis!

— Vous, Sire? Qui peut vous souhaiter du mal?

— Des méchants, Madame.

Alors, elle se dressait, ainsi qu'une lionne en fureur, jetant avec son familier juron : Bastille! — « Qu'ils y viennent, ces vilains? » de la même voix terrible dont Clovis, au récit de la Passion déplorait, la framée au poing : « Que n'étais-je là avec mes Francs? »

Ensuite le Roy se réfugiait dans ses appartements, et quand il avait poussé les verrous après que la comtesse lui avait plusieurs fois répété sur le ton de la prière : « Ménagez vous?... la tête bien libre... » il lançait de la pointe du pied ses escarpins au bout de la chambre, pirouettait, gambadait, mettait habit bas et s'étendait en simple culotte sur le large lit, où il ne tardait pas à ronfler dans la tiède paix de l'alcôve aux rideaux cossus.

Mais avec le temps, la vénération de la comtesse pour le Prince était devenue plus ardente et plus intime.

Sans cesse, on la surprenait derrière les portes, épiant l'apparition de Louis; elle se pâmait d'aise à sa vue, rougissait terriblement, et suçait les moindres paroles qui tombaient de sa bouche. Elle avait obtenu à force d'objurgations qu'il laissâ

traîner sur le marbre sarancolin des consoles quelque objet, tel que son tricorne ou ses gants, de sorte que par ces artifices elle eût la continuelle illusion de sa présence.

Durant les trop brèves après-dinées, c'était aussi de longues séances où l'éternelle question de l'avènement du Prince au trône était paisiblement envisagée.



Vous vous appellerez le Réparateur, Sire, parce que vous réparerez.

D'avance, elle le mettait en garde contre les malignités des favoris, et elle ne fut jamais si allègre et si fière que le jour où elle lui prophétisa le glorieux surnom dont la France ne pouvait manquer de le baptiser.

— Vous vous appellerez le Réparateur, Sire, parce que vous réparerez.

— C'est convenu, reprenait Roulette d'une voix forte : nous réparerons! nous réparerons!

Un soir, ils étaient attablés, comme de coutume, sous la lampe munie de son abat de soie vert-Campan, et ils jouaient au trou-madame, parlant bas.

Un mystérieux silence ouatait la pièce et tout l'appartement. Les meubles, les objets eux-mêmes semblaient dormasser dans une quiétude inaltérable, et derrière l'écran de vieux laque les tronçons d'une bûche effondrée se consumaient tout bas avec de petits prouts bénins, très hypocrites, qui faisaient lever par intervalles des flocons de cendre. C'était l'heure unique délicieuse, où les armoires échangent entre elles des craquement maçonniques, où l'on entend aux étages supérieurs des pas en chaussons qui s'éloignent, et dans la rue déserte l'appel sonore du cocher de maison qui ramène quelque douairière des Italiens, e réclame le portail à deux battants.

La comtesse tenait sur ses genoux la poche de levantine gonflé de grésillantes olives, exactement coulissée sur la boule d'ivoire et elle avait, dispensée en toute sa personne, la gravité fiévreus en même temps que sacerdotale d'un évêque le jour de son exaltation.

De ses doigts sagaces, mais prudents, à tâtons, au traver de l'étoffe elle guida un des noyaux d'ébène jusqu'à l'invisibl orifice.

Un léger *cric* retentit; l'olive avait franchi le col et pénétr dans la « chambre ».

— Trou! constata le Roy avec enjouement, et son visag s'éclaira d'une courte flamme égrillarde.

Ayant aussitôt soulevé la calotte de la sphère et saisi l'oliv percée d'outre en outre, Mme de Saint Salbi, à l'aide du poinçon en retira la surprise roulée.

Le Prince l'interrogeait : « Voyons le compliment? » Lisan alors, elle dit en premier le chiffre : 27, *la Dame masquée;* pu la devise :

De ses traits le Dieu de Cythère...

qui était le commencement d'une chanson célèbre d'autrefois.

Le Roy sourit : « Tubleu! la fleurette est mignonne. » Pui consultant le tableau : « 18, *la Vinaigrette;* 40, *le Cent-Suiss* Comtesse, vous Nous avez gagné; je suis battu, échiné d'impor tance, comme l'Anglais à Fontenoy! » Et il simulait, par manié de plaisanterie, une fort vive contrariété.

Mais tandis qu'elle s'inclinait confuse, le sac d'olives coula le long de sa robe et tomba sur le tapis.

Vivement Louis se baissa pour le ramasser. De son côté elle en fit autant, et leurs mains, s'étant rencontrées, se trouvèrent soudain l'une dans l'autre. Les paumes en moiteur, ils demeurèrent ainsi, deux, trois, quatre, cinq secondes... comme aimantés, incapables de secouer la mystérieuse torpeur qui les paralysait.

Enfin Mme de Saint Salbi, ayant tiré à elle avec emportement le bras du Roy, déposa sur l'auguste poignet un baiser religieux et tendre qu'elle appuya longtemps avec une secrète gourmandise.

Le Prince, au début, n'avait point bronché, blasé depuis belle lurette sur ces légitimes hommages; mais bientôt renversé de la ferveur prolongée avec laquelle se complaisait sur sa royale peau la bouche de la comtesse, il s'avisa, en une brusque lueur, qu'il était peut être aimé de la chétive extravagante, aimé d'un amour violent et craintif!

Il entrevit sur-le-champ des hivers, des printemps, des automnes de conjugal bien être, son autorité désormais consolidée par la bénédiction de l'Église, la dangereuse imposture définitivement régularisée

En caractères de feu, les mots-talisman *mariage morganatique* étincelèrent dans sa pensée, et, cédant une fois de plus à la téméraire impudence qui le talonnait dans toutes ses duperies, il pressa doucement sa main contre les lèvres de la folle toujours immobile et agenouillée, lui rendant son aveu au moyen de cette ruse délicate.

Du coup elle trembla de tout son corps, une livide pâleur glaça son visage, elle murmura, — mais si bas, que bien sûr elle fut seule à l'entendre :

— Faites-moi mourir, mon Dieu! » puis couvrant ses yeux de son mouchoir pour dissimuler le trouble qui la terrassait, elle se leva et alla s'asseoir sur un tabouret éloigné, au bout de la chambre.

Ils demeurèrent ainsi plusieurs pénibles minutes, sans se parler.

Cependant, comme Roulette, malgré tout gêné, suffoqué de l'ardeur avec laquelle venait d'éclater cette chaste et senile passion, déclarait — pour rompre les chiens — en bouffonnant avec le sac aux olives :

— Vous avez là un joli trou madame, en vérité? D'où vous vient-il?

Ce fut d'une mourante voix qu'elle trouva la force de lui répondre :

— Je le tiens d'un grand-oncle à moi... le marquis de Bonvalaise... qui était écuyer cavalcadour de Mme la Dauphine.

La soirée s'acheva dans une mélancolie solennelle, silencieuse; et quand pâlit la flamme de la lampe, ils se souhaitèrent presque avec froideur « la bonne et excellente nuit ».

(A suivre). Henri LAVEDAN.



Le Gérant : F. JUVEN Imprimerie de Vaugirard.

L'ESPAGNE,

CUBA ET LES ÉTATS-UNIS

I

Dans le Message qu'il adressait au Congrès, le 7 décembre 1896, et que les États-Unis, les insurgés Cubains, l'Espagne et l'Europe entière attendaient impatiemment, le Président sortant de la grande république américaine, M. Cleveland, s'exprimait en ces termes, pesés et mesurés :

« L'île de Cuba est si près de nous qu'à peine est elle séparée de notre territoire. Notre intérêt pécuniaire engagé dans l'île occupe le second rang, vient immédiatement après celui du gouvernement et du peuple espagnols (1). En outre, les États-Unis se trouvent inévitablement impliqués dans la lutte, soit par les vexations, soit par les dommages matériels qu'ils ont à souffrir. »



M. Cleveland.

Et le Président développait tout au long ces motifs.

Il y a, aux États-Unis, des Cubains réfugiés qui intriguent, conspirent, s'agitent, excitent l'opinion publique contre l'Espagne. Il y

(1) « On calcule, sur des bases certaines, que les capitalistes américains ont, pour le moins, de 30 à 50 millions de dollars employés en plantations, chemins de fer, exploitations minières et autres entreprises à Cuba. Le mouvement commercial entre les États-Unis et Cuba qui, en 1889, représentait environ 74 millions de dollars, s'éleva, en 1893, à près de 163 millions, et en 1894, un an avant qu'éclatât l'insurrection actuelle, atteignait encore 96 millions de dollars. » — *Message de M. Cleveland.*

a, à Cuba, des Cubains renégats qui ont acquis la nationalité américaine, mais ne s'en mêlent pas moins, au contraire, ne s'en mêlent que davantage des affaires de Cuba et, sous le couvert de leur nouvelle patrie, combattent l'ancienne plus librement. Il y a, un peu partout, dans les États confédérés, « des éléments turbulents et aventureux » qui ne cachent pas leurs sympathies pour la révolution et qui ne demandent qu'à les lui témoigner d'une façon très active.

De là, des embarras, des occasions de conflit et aussi des occasions de dépenses, car il faut entretenir une police vigilante à l'intérieur et sur les côtes, pour empêcher, autant qu'il est possible, le recrutement et le départ d'expéditions de flibustiers. Tout cela coûte, et, de la sorte, les États-Unis, intéressés à Cuba dans les affaires cubaines, y sont, de plus, directement ou indirectement, mais matériellement, pécuniairement intéressés aux États-Unis mêmes.

Intérêt géographique, intérêt politique, intérêt financier, intérêt commercial, pour toutes ces raisons donc et pour leur propre paix, les États-Unis, selon M. Cleveland, ont besoin que Cuba soit en paix; et pour toutes ces raisons, si l'Espagne à elle seule ne réussissait pas bientôt à rétablir la paix dans l'île, le président Cleveland offrait amicalement ses bons offices, laissant d'ailleurs entendre qu'à la tranquillité et à la prospérité de Cuba, comme, par surcroît, au bien de l'humanité en général, les États-Unis attachent tant de prix que, le cas échéant, ces bons offices, les mèneraient assez loin.

Les relations géographiques des États-Unis et de Cuba apparaissent, en effet, évidentes, nécessaires, dès que l'on regarde une carte. L'île est jetée en forme d'accolade entre l'extrême pointe du Yucatan : elle est comme l'arche principale du pont qui relierait l'Amérique septentrionale aux Amériques centrale et méridionale. Il ne s'en faut que d'un détroit qu'elle appuie au continent son cap de San Antonio : non loin de là finit le Texas, ancienne province espagnole devenue, après 1845, un des États de l'Union.

Géographiquement, l'île de Cuba se trouve ainsi, — c'est un fait de physique terrestre, — dans la sphère d'attraction des États-Unis : sphère d'attraction qui s'étend à mesure que la masse augmente.

Et ce n'est pas tout. Avant que, par sa proclamation du 1er janvier 1863, Abraham Lincoln eût aboli la servitude, un autre lie

social, s'il est permis d'appeler ainsi l'esclavage, unissait Cuba, île à esclaves, aux États à esclaves du Sud de la Confédération, créant de l'une aux autres une espèce de solidarité, les constituant en une espèce de syndicat pour résister et aux idées d'affranchissement qui venaient des États du Nord et aux mêmes idées qui, d'Espagne, commençaient à se frayer un courant à travers l'Atlantique. Mais, ce lien même ayant été rompu ou tranché, sur le sol américain d'abord, et, ensuite, sur le sol cubain, tous les liens pourtant n'en sont pas rompus ou tranchés du coup ; et une contiguïté historique et politique résulte, comme il est naturel, de la contiguïté géographique.

Il fut un temps où les États Unis et l'Espagne se touchaient sur une frontière bien plus longue. En ce temps là, l'Espagne était encore une grande puissance américaine, la plus grande de toutes, et les États Unis naissaient comme puissance américaine de premier ordre. Dès qu'ils se rencontrèrent face à face, il fallut marquer les positions : et c'est à quoi voulut pourvoir le traité signé à l'Escurial le 27 octobre 1795.

Si ce traité était, ainsi que beaucoup d'autres, un instrument caduc, on n'en parlerait pas ici ; mais, des vingt trois articles dont il se compose il en est au moins un, l'article 7, qui, après un siècle, a gardé toute sa force et toute sa vigueur. Les Espagnols d'aujourd'hui ne le citent point sans indignation : « De ceci, disent ils, il n'y a pas d'exemple, que l'on sache, dans l'histoire diplomatique ; une pareille clause n'a pu sortir que de l'imagination étrange, prodigieuse, monstrueuse, *portentoso*, de l'homme d'État, *del estadista* Godoy... C'est le fameux article qui vaut à l'Espagne tant d'humiliations ! »

Plus simplement, M. Canovas del Castillo le déclarait à la Chambre des députés : le traité de 1795, et en particulier son article 7, domine les rapports de l'Espagne avec les États Unis à Cuba. Il les domine, parce qu'il stipule, pour les Espagnols aux États Unis comme pour les Américains dans les colonies espagnoles, — mais ceux ci sont dans le cas d'en user infiniment plus que ceux là, et le traité tourne tout à l'avantage des États Unis, que les deux puissances ne recourront pas, en ce qui concerne les actes punissables de leurs sujets ou citoyens, à des tribunaux exceptionnels.

A cet article 7 du traité de 1795 se rattache le non moins fameux et non moins maudit protocole de 1877, qui fit scandale quand les

journaux de Madrid, vers la fin de mars 1896, en révélèrent au public l'existence ignorée pendant près de vingt ans. Il précisait les droits ou les privilèges des citoyens américains en Espagne, dans les iles adjacentes, dans les possessions d'outre mer, et ne mentionnait même plus de réciprocité au bénéfice des sujets espagnols dans les États et territoires de l'Union. Négocié en pleine guerre cubaine, il visait tout spécialement Cuba, les affaires cubaines, et la part qu'y prendraient, que devaient presque fatalement y prendre des citoyens américains.

Il était là dessus clair et net. Accusé « de sédition, d'infidélité, ou de complot contre les institutions, contre la sécurité publique, contre l'intégrité du territoire, contre le gouvernement suprême, ou de tout autre crime que ce soit », aucun citoyen américain ne pourrait être soumis à aucun tribunal exceptionnel, à moins qu'il ne fût arrêté les armes à la main. Et ce n'est ni plus ni moins, remarquent amèrement les Espagnols, qu'une prime à l'insurrection ; c'est la liberté de travailler à détruire la souveraineté de l'Espagne accordée aux citoyens américains, d'origine ancienne ou d'adoption récente. Veut on conspirer à peu près à l'aise, dans une sécurité et avec une impunité relatives, il n'y a que deux précautions à observer, dont la première est d'acquérir, au préalable, la naturalisation américaine, et la seconde de ne pas porter personnellement les armes : moyennant quoi l'on peut tout dire, tout faire et tout faire faire ; on ne tombera jamais que sous la juridiction, bénigne en comparaison de la cour martiale, des tribunaux ordinaires. Quand l'autorité espagnole se présentera, si elle l'ose, on l'apaisera en mettant sous ses yeux un papier au timbre des États-Unis : *Civis romanus ego sum !* En fait, c'est ainsi que les choses se passent et l'exemple en abonde. Que de citoyens américains se découvrent chaque jour à Cuba, qui n'y vinrent point du nord et portent un nom aussi peu anglo saxon que *Ruiz* ou *Sanguily* !

Quoi qu'il en soit, tant que subsistent le traité de 1795 et l[e] protocole de 1877, tous deux joints règlent officiellement, diplo[-]matiquement, les rapports de l'Espagne et des États Unis, en tou[t] endroit du globe où, sur un pouce de terre espagnole, il peut [y] avoir un citoyen américain.

« Traité d'amitié, limites et navigation », ainsi se qualifi[e] le texte de 1795, autrement dit : traité de bon voisinage. Mai[s] les Américains de 1895, ne sont plus tout à fait les mêmes qu[e]

ceux de 1795, et nombre de citoyens américains ont une façon d'entendre et de pratiquer le voisinage qui rendent la navigation suspecte, les limites incertaines, et l'amitié un peu difficile.

II

L'Espagne a le malheur que Cuba soit trop près des États-Unis, beaucoup trop au centre de leur sphère d'attraction. On sait que les Américains du Nord sont, comme par un don exprès, des géographes et des physiciens avisés : ils calculent longtemps à l'avance la chute des corps et la chute des étoiles, et ils tendent, pour les recevoir, d'un bras infatigable, le pavillon américain. Ce n'est pas hier, c'est en 1823, que M. Adams, alors secrétaire d'État, écrivait : « Il y a des lois de gravitation politique autant que de gravitation physique ; et, si une pomme détachée par la tempête de l'arbre qui l'a produite ne peut que tomber à terre en vertu de la loi de gravité, ainsi Cuba, séparée par la force de sa propre connexion avec l'Espagne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son sein »

Mais, personne n'étant le maître de l'heure, s'il est des gens qui l'attendent avec une patience plus ou moins commandée, il en est aussi qui veulent l'avancer ; s'il en est qui se contentent de ne pas quitter des yeux la pomme et de ne point souffrir qu'un passant la cueille, il en est de plus pressés, qui ne craignent pas de secouer le pommier. Il ne manque point, aux États-Unis, de gens pressés ; et, comme il y en a beaucoup dans le peuple, il s'en trouve quelques-uns jusque dans les Chambres. Le pouvoir exécutif, la diplomatie les contiennent et retiennent autant qu'ils peuvent ; non pas que le fruit leur semble méprisable, mais parce qu'ils savent mieux les inconvénients d'un mouvement trop brusque en matière de relations internationales. Et de là deux directions, deux partis, presque deux politiques vis-à-vis de l'Espagne au sujet de Cuba : une politique populaire, et une politique officielle ; une politique selon les règles, dans les formes, et une politique en dehors des règles et des formes, une politique à côté ; la politique de M. Cleveland et

de M. Olney, correcte, réservée, légale, responsable, et une politique compromettante, envahissante, illégale, irresponsable, à la Cecil Rhodes ou à la Jameson.

Elles, non plus, ces deux politiques ne datent pas d'hier. On les distingue dès le premier moment où les États-Unis se sont aperçus que Cuba n'était qu'à une demi-journée de la Floride. Dès 1810 ou 1812, dès le commencement de ce siècle, avant que M. Adams ait fait à la plus vaste et à la plus riche des Antilles une savante application des lois de la gravitation physique, bien des bras se lèvent et s'étendent pour secouer l'arbre, bien des bouches soufflent pour enfler la tempête. Quand la franc-maçonnerie est importée à Cuba, d'où vient-elle? Des États-Unis, de Philadelphie. Quel objet se propose, en s'en taisant à peine, la loge si fréquentée et si agissante des *Racionales Caballeros?* L'indépendance des Amériques; entendez leur indépendance vis à vis de toute nation européenne. Des diplomates même s'y prêtent complaisamment. Car, si la diplomatie de l'Union, prise dans son ensemble et comme institution, suit une ligne sage et prudente, cela n'empêche pas que de temps en temps elle n'ait, à cause des conditions particulières de son recrutement, des agents extraordinaires.

Mais la maçonnerie ne fait que préparer les voies, et bientôt on en vient aux insurrections, expéditions, coups de main. Où en est le point de départ et le point d'appui? Où les rebelles ont-ils leur arsenal, leur base d'opérations, leur place de refuge? Où trouvent-ils des hommes, des armes, de l'argent? Aux États-Unis. Quand parle-t-on sérieusement d'enlever Cuba, et qui en parle? Tel ou tel général américain échauffé par le succès de la campagne du Mexique, en 1846, et désireux d'employer au retour l'ardeur de ses régiments de volontaires. Qui veut se servir du célèbre publiciste cubain José Antonio Soco, et lui offre, en 1848, 10.000 pesos pour fonder à New York un journal qui prêchera la révolte, la guerre contre l'Espagne, l'invasion et l'annexion de Cuba? Des citoyens américains. Lorsqu'un transfuge de l'armée espagnole, le maréchal de camp don Narciso López, se présenta, en mai 1850, devant la ville de Cardenas, à la tête d'une petite troupe, de qui était composée cette troupe? En grande partie d'Américains; et, l'entreprise manquée, où se retira-t-il? En territoire américain, sur cet écueil de Key West, que les Espagnols, appellent par adaptation Cayo Hueso, un des rochers qui prolongent la Floride et la projettent en quelque manière vers Cuba.

Repoussé en 1850, mais encouragé, d'autre part, dans sa tentative, Narciso López revint à la charge en 1851. Durant l'année qui s'était écoulée, des feuilles volantes, des brochures et des journaux avaient été répandus à profusion parmi la population cubaine : où avaient ils été imprimés? Aux États Unis. Pour cette seconde expédition comme pour la première, d'où Narciso López avait-il tiré les hommes, les armes et l'argent? Des États-Unis et surtout de New York et de la Nouvelle Orléans. Le vapeur qui l'avait apporté avait passé d'abord pour un navire de la marine de guerre américaine.

Défait à la bataille de las Pozas, non sans avoir pu se croire un instant victorieux, López fut obligé de fuir, et des 500 soldats improvisés avec lesquels il avait eu l'audace d'attaquer une île défendue par 20 ou 30.000 combattants, pas un ne réussit à s'échapper. Cinquante d'entre eux, arrêtés tandis qu'ils essayaient de se sauver sur des chaloupes, étaient des citoyens américains, des jeunes gens dont quelques-uns appartenaient aux meilleures familles. Ils furent exécutés le 15 août. López lui-même, qui s'était caché dans la brousse, fut pris, condamné à mort, et fusillé le 1er septembre.

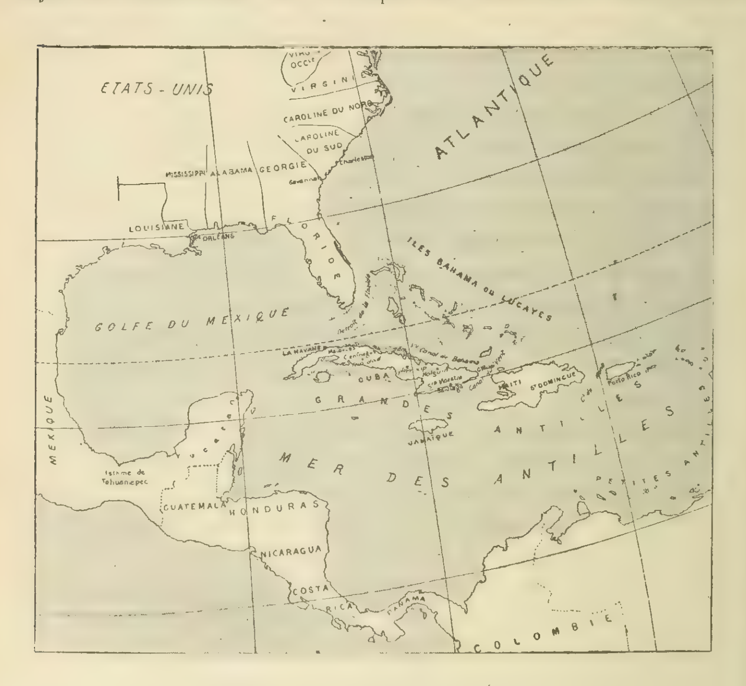
L'opinion publique aux États-Unis en était pourtant très surexcitée; en peu de jours, le général américain Houston levait une nouvelle expédition, et celle-là de 5.000 hommes, qui ne partit point, parce que, sur les entrefaites, on apprit la fin tragique de López et de ses compagnons.

Le gouvernement de l'Union envoya à la Havane le commodore Parker, en le chargeant d'y faire une enquête et de soutenir ses réclamations. Le capitaine général, don José de la Concha, le reçut courtoisement, mais ne lui permit d'accomplir aucun acte qui pût paraître une immixtion des États Unis dans une affaire relevant uniquement de la souveraineté de l'Espagne sur Cuba : en fin de compte, le Président s'en remit à la clémence de la reine Isabelle, pour ceux des prisonniers à qui la vie avait été épargnée. La reine, en effet, pardonna ; et des cinq cents partisans de Narciso López, cent soixante seize revirent leur pays.

Mais il y avait désormais du sang entre les États Unis et l'Espagne; du sang américain, versé à Cuba et pour Cuba par les Espagnols. Et la politique populaire, qui ignore les règles, les formes, les procédures, qui se soucie peu du droit des gens et, en général, du droit, n'en devint que plus nerveuse, plus fiévreuse.

plus enflammée, plus affamée. Le ressentiment et la colère furent si vifs dans les États du sud de l'Union que peu s'en fallut que, par une sorte d'application aveugle de la loi de Lynch, la populace de la ville de Mobila ne massacrât les naufragés d'un brigantin espagnol jeté à la côte.

Cependant à New-York, dès lors érigée en centre de propagande, la junte révolutionnaire cubaine poussait habilement et hâtivement



Cuba, les Grandes Antilles et les États-Unis.

ses travaux, *sus trabajos*, disent les Espagnols qui, de même, disent de ceux qui s'y livrent : les travailleurs, *los laborantes*. Cubains et Américains conjurés, on travaillait donc contre l'Espagne, sans relâche, aux États-Unis.

Les avis ne différaient que sur le plan de campagne : seraient-ce les Cubains qui s'insurgeraient encore, aidés par des citoyens de l'Union, à titre pour ainsi dire privé? ou bien valait il mieux que, se laissant porter aux passions déchaînées, ce fussent les États du Sud qui intervinssent ouvertement, à titre public et national?

Après de longues discussions, on reconnut pour chef de la future expédition le général nord américain Quitman, un des officiers qui, au retour de la guerre du Texas, voulaient mettre, en passant, la main sur Cuba.

De la demeure qu'il s'était choisie à portée de son terrain, dans l'État du Mississipi, Quitman, bien fourni de ressources par d'abondantes souscriptions, surveillait les préparatifs et ne négligeait pas d'entretenir, parmi les Cubains mêmes, des discordes et des troubles qui lui devaient profiter. L'homme qui avait appréhendé au corps López battu et fugitif était, un soir, à la Havane, au café de *Mars et Bellone*, lorsqu'un coup de feu tiré à travers les jalousies lui troua la poitrine et le tua net.

Maceo, chef des insurgés Cubains.

Ce fut comme un signal, comme un réveil.

Mais trop de gens étaient dans le secret. Les juntes révolutionnaires de New York et de Cuba étaient novices encore en cet art dangereux des conspirations et n'en avaient pas assez médité la première maxime, ainsi formulée par les maîtres : « Ne te confie qu'à des amis sûrs ; et des amis sûrs il se peut que tu en trouves un, ou deux : mais si tu vas plus loin que deux, il est impossible que tu les trouves (1). » Une tête ou deux, trois au plus : le reste doit être l'instrument dont on se sert et qui ignore.

(1) Machiavel. Discours sur la première décade de Tite Live, chapitre des *Conjurations*.

Pour correspondre avec Quitman, les conjurés cubains avaient recours à un certain Rodriguez, ancien détenu au *presidio* de Ceuta, où plusieurs avaient été jadis envoyés comme prisonniers politiques et où ils l'avaient rencontré. C'est ce Rodriguez qui allait et venait de Cuba aux États Unis, portant les lettres, rapportant les réponses, et si instruit de tout que, quand il fut dénoncer au gouverneur espagnol le complot prêt à éclater, il lui remit les noms, les adresses et les preuves. Les Cubains les plus compromis, Ramon Pintó et Estrampes, payèrent de leur vie leur imprudence et la trahison de Rodriguez. Le capitaine général enrôla, arma, exerça d'urgence des bataillons de volontaires. Si Quitman s'était présenté, il eût trouvé qui l'eût reçu. Mais, averti à temps que son projet était découvert, il ne se présenta point. Ce n'étaient pourtant ni les hommes qui lui manquaient, puisqu'il en avait réuni 4.000, décidés à le suivre ; ni le matériel de guerre, puisque ses commandes étaient faites; ni l'argent, puisqu'il avait en caisse plus de cinq millions de francs.

On ne veut pas refaire une à une l'histoire des conspirations de Cuba ; tout ce qu'on en veut dire, c'est que, depuis un demi-siècle, l'île a bien des fois essayé de renverser la domination espagnole, et que, pas une fois, le concours, l'assistance effective, la sympathie se traduisant en actes, sinon des États Unis, au moins de certaines classes de citoyens américains, ne lui ont été refusés. Les échecs répétés des généraux López Houston et Quitman, n'ont pas lassé de les imiter; et lorsque, dans la suite, ces conspirations, grandissant, se sont changées en insurrections formidables et en luttes interminables, partout et toujours le bras levé des Cubains a été visiblement ou invisiblement soutenu par quelque main américaine.

Faut-il rappeler, vers la fin de la Guerre de Dix Ans, la capture, sous pavillon américain, du *Virginius*, plein d'insurgés et chargé de munitions (1)? Faut il montrer la junte révolutionnaire cubaine devenue à New York une institution permanente et, pour ainsi

(1). Le ministre des États-Unis à Madrid était alors le général Sickles, dont M. Emilio Castelar traçait naguère ce plaisant portrait : « J'ai connu peu d'hommes d'État plus munis d'instruction politique que Sickles. Il savait sur le bout du doigt les commentaires classiques de la Constitution américaine. Quant aux traditions, il alléguait toutes celles imaginables et si, pour sa cause, il n'en trouvait pas sous la main, il en imaginait avec une enviable fertilité d'esprit. Il nous comblait de son amitié et nous accablait de ses bons offices. Mais, tout de suite après, il se disait chargé

dire, reconnue ; et, grâce à la complicité latente du milieu, José Marti organisant, de là bas, la nouvelle campagne ? Et, durant la présente guerre, qui ne connait les exploits du *Laurada*, du *Three Friends*, du *Bermuda* et autres ? Dans le budget de l'insurrection, si les comptes publiés sont dignes de foi, pour combien les États-Unis entrent-ils au chapitre des recettes ? Pour plus de la moitié du total. Où se tiennent contre l'Espagne des meetings furieux, où déchire-t-on le drapeau espagnol ? Où le général Weyler a-t-il été pendu en effigie ? Où parle-t-on de former pour Cuba et d'y débarquer des bandes de *cowboys* ? Où est le rendez-vous des « enfants perdus » de toutes les nations qui viennent chercher dans la révolution cubaine une position sociale ? N'est-ce pas aux États-Unis ? Mais ces « enfants perdus », qui les accueille ? qui forme et équipe ces bandes ? qui a pendu en effigie Weyler ? qui brûle le drapeau espagnol ? qui vocifère contre l'Espagne ? Ceux qui, depuis 1820, pressés de voir tomber la pomme, — comme disait M. Adams, — ont attaché au grand arbre de Cuba une corde qu'ils tirent de Key-West et de New-York. Leur politique, si c'en est une, c'est ce que nous avons appelé la politique populaire, par opposition à la politique officielle. C'est elle, aigrie, exaspérée par un demi-siècle d'efforts jusqu'ici inutiles ; mais c'est elle, suivie, identique à elle-même, obstinée et tenace, et comme serrant Cuba d'une prise qui ne veut pas lâcher.

III

Le gouvernement fédéral n'y peut rien : ou, ce qu'il y pouvait, il n'a pas négligé de le faire. Il a empêché que ses troupes, reve

1° de proposer l'indépendance cubaine ; 2° d'imposer à Cuba le rachat à prix d'or de son union historique avec l'Espagne, hypothèque donnée pour le paiement sur la valeur de toutes les propriétés publiques et les recettes des douanes ; 3° de ménager une trêve ou un armistice entre les belligérants (on était en pleine Guerre de Dix Ans), jusqu'à la solution du conflit.
C'est ce même M. Sickles qui, interrogé par le général Prim, qui voulait en finir, sur le prix que les États-Unis donneraient de Cuba et Puerto Rico, répondit tranquillement : « Cent cinquante millions de duros », et, — ajoute D. Em. Castelar, — « s'en alla, tout serein, comme s'il emportait les deux Antilles dans son gousset, entre son cœur et sa montre ». Puis, quand il vit que Prim n'acceptait pas : « Il n'y a, écrivait-il dans chacune de ses dépêches, rien à faire avec ces gens-là. »

nant du Mexique, ne tentassent une descente dans l'île ; il a laissé passer, dans l'affaire des compagnons de López, la dure justice de la guerre ; il a, sous le Président Pierre et le secrétaire d'État Marcy, licencié l'expédition de Quitman ; il a jadis réglé à l'amiable l'incident du *Virginius ;* il a tout récemment repoussé de son *veto* les motions trop inconsidérées, par où la politique populaire se faisait jour dans le Congrès, et qui proposaient de reconnaître : les unes, l'indépendance de Cuba, et les autres, du moins la belligérance aux Cubains ; il a donné au *Laurada* l'ordre de ne pas faire à Valence un voyage qui passerait en Espagne pour une provocation ; il a cité devant les tribunaux les armateurs et le commandant du *Three Friends ;* il a soumis à une surveillance qui a paru sévère les bâtiments soupçonnés de *flibusterie.* Les lois ne lui permettaient guère d'aller au delà.

M. Cánovas le proclamait hautement : ni de l'ancien Président, M. Claveland, ni de son secrétaire d'État, M. Olney, ni de leur ministre à Madrid, M. Hannis Taylor, il n'a jamais eu à se plaindre : avec eux et en eux a continué la tradition parfaitement correcte, selon les règles et dans les formes, de la politique officielle de l'Union : tradition fondée depuis que le département américain des affaires étrangères a été amené à s'occuper de Cuba. Mais, de ce que cette politique officielle observe les règles et les formes, de ce qu'elle est plus discrète que l'autre, il ne résulte à aucun degré que le gouvernement des États-Unis n'ait point une politique cubaine ; il en a une assurément, et qui, moins bruyante en ses manifestations, moins violente en ses actes, n'est pas moins ferme en ses desseins ni moins persévérante en ses démarches.

Comme la politique populaire, elle repose sur la loi, tenue pour certaine, de M. Adams : à savoir que Cuba est un corps qui ne peut manquer, quand il tombera, de tomber dans l'Union américaine qui, de son côté, ne peut manquer de le recevoir. Comme la politique populaire, elle estime que cela est écrit, que cela est nécessaire, que cela arrivera tôt ou tard et, comme elle, elle aimerait sans doute mieux que ce fût plus tôt que plus tard. Comme la politique populaire, elle ne demanderait peut-être qu'à avancer l'heure ; seulement elle connaît ses obligations, et, tandis que le peuple parle de brusquer et de prendre, elle ne parle que de traiter et d'acheter.

Mais, comme voilà soixante-dix ans que la politique populaire rêve de prendre, voilà soixante-dix ans aussi que la politique offi-

cielle songe à acheter. Pour cette démocratie qui s'est, dès l'origine, constituée sur le plan d'une vaste maison de commerce, et en qui, par la suite des temps, ce caractère s'est encore accusé, réalisant vraiment dans le Nouveau Monde, à la face de l'Ancien qui ne l'avait jamais vu, le type du gouvernement industriel, et le réalisant à ce point que les hommes d'État n'y semblent être souvent que des patrons actifs et entendus, et les affaires, — en tout bien, tout honneur, — que des affaires; pour la démocratie américaine le parti a été bientôt pris en ce qui concerne Cuba, et, une fois pris, le gouvernement de l'Union s'y est attaché avec cette obstination tranquille qui, dans les opérations à long terme, est une des conditions du succès. L'affaire cubaine aussitôt conçue, a été — n'est ce pas le mot? — établie : frais, tant; risques, tant; bénéfices, tant.

« L'île de Cuba, écrivait M. Adams lui même, Cuba, qui se voit presque de nos plages, en est arrivée à être pour les intérêts de l'Union américaine, soit commerciaux, soit politiques, un objet d'une importance transcendante et si grande qu'un jour viendra probablement où *l'annexion de Cuba à notre république fédérale sera indispensable pour le maintien et l'intégrité de cette Union.* » En ses considérants, M. Adams visait la situation de Cuba par rapport au golfe du Mexique et aux mers occidentales; l'ouverture et la sûreté du port de la Havane vis à vis d'une longue ligne de côtes américaines, dépourvues d'un tel avantage; la population de l'île; la nature de ses productions et de ses besoins, ce qu'elle donnait et ce qu'elle consommait, ce qu'elle pourrait exporter et ce qu'elle devrait importer, d'où naîtrait infailliblement un trafic à profits énormes. Le tout évalué en argent à la même date de 1823, par un autre ministre des États Unis, M. Appleton, recettes et dépenses balancées, à un excédent de 1.500.000 *pesos fuertes*, chiffre excessif, mais qui n'en faisait paraître l'affaire que meilleure. Coûte que coûte, et de préférence coûtant le moins possible, on y devait entrer, mais comment? Le plus simple n'était il pas que l'Union se fît le banquier de l'Espagne et prêtât son concours financier, en prenant bonne et valable hypothèque sur les revenus de Cuba, par exemple sur la douane de la Havane? — ce qui aurait pour effet utile d'écarter les deux seuls compétiteurs qui fussent à craindre dans les Antilles, l'Angleterre et la France.

Et le premier article du programme devenait : agir en sorte que,

jusqu'à ce que l'heure arrive, l'heure marquée, Cuba demeure en la possession de l'Espagne et que nulle autre puissance européenne : ni la Grande Bretagne, ni la France ne vienne se substituer à elle, afin que cette heure, qui doit sonner un jour, n'en soit point retardée. Le second article était : tâcher, par un coup de pouce adroitement donné, de faire gagner un tour à l'aiguille, sur le cadran mystérieux des destinées. Ne rien précipiter, mais ne rien garantir ; ne pas favoriser dans le Nouveau Monde, alors en éruption, les révolutions contre l'Espagne, mais avertir que, si l'incendie gagnait Cuba et Puerto Rico, à leur fortune était si intimement liée la prospérité des États Unis qu'ils n'en pourraient rester les spectateurs indifférents, et que cela créerait à leur gouvernement « des devoirs et des obligations dont il ne pourrait, quelque regret qu'il en eût, éluder l'accomplissement ». En même temps dénoncer les menées suspectes des autres, de cette Angleterre insatiable, qui traitreusement envoyait une frégate à Cuba pour relever l'état des défenses de l'île et s'enquérir des dispositions de ses habitants : sourire des yeux et menacer des dents ; inquiéter de la voix et engager du geste ; fermer le poing et laisser reluire de beaux dollars entre les doigts ; telle est, dès 1823, dans les notes de M. Adams et M. Nelson, et dès 1825, dans les notes de M. Clay à M. Everett, la politique de l'Union quant à la question cubaine, telle elle continue d'être jusqu'aux environs de 1848

En 1848, on la retrouve dans une dépêche célèbre du secrétaire d'État M. Buchanan à M. Saunders ; elle n'a pas changé, elle s'est précisée : on a suivi l'affaire, et l'on serait maintenant disposé à conclure. Une espèce de devis a été dressé par les statisticiens compétents. En 1830, il n'y avait de mis en valeur dans l'île qu'un douzième, et, en 1842, qu'un huitième à peine des terres cultivables. Mieux menée, l'exploitation de Cuba fournirait à elle seule toute l'Europe de sucre et de café.

« Sous l'administration des États Unis, Cuba ne saurait manquer d'être l'île la plus fertile et la plus riche du monde entier. » Elle n'avait qu'un million d'habitants ; elle en pourrait contenir dix millions : « Si Cuba faisait partie des États Unis, il serait difficile de calculer la quantité de grains, farines, riz, coton et autres produits de l'agriculture, comme aussi de l'industrie, de bois et de divers articles qui s'ouvriraient un marché dans cette île, en échange de son tabac, etc. Ses productions iraient en augmentant, à mesure qu'augmenterait sa population, et le développement de

les ressources tournerait au bénéfice de tous les États de l'Union. » Cuba est sur le point de s'insurger, M. Buchanan en est informé; les rebelles ont même demandé au gouvernement de l'Union de les soutenir avec quelques régiments de volontaires; et il va sans dire que le gouvernement a refusé : « Si désirée que soit par les États-Unis la possession de l'île, nous ne voulons la tenir que de la libre volonté de l'Espagne. Toute acquisition qui ne serait pas sanctionnée par la justice et l'honneur, serait toujours payée trop cher. » Mais ne pourrait-on pas s'entendre? et l'Espagne répugnerait-elle absolument, — incertaine comme elle l'est de la conserver longtemps et d'autre part, gênée en ses finances — à céder l'île contre une équitable, pleine et préalable indemnité?

— Dans le cas où le cabinet de Madrid accepterait sur Cuba une conversation, comptons bien. Que devons-nous offrir? « Pour fixer la somme, il est important de vérifier : 1° quel est le revenu liquide qu'en retire à présent le Trésor de la métropole? 2° et à combien montera cette rente, également liquide, pour les États-Unis, dans l'état actuel de Cuba? » En 1837, on parlait de neuf millions de duros; en 1844, de dix millions et demi; depuis 1844, le département américain des affaires étrangères n'a pas de renseignements dignes de foi. Pourtant il lui est revenu que « la Trésorerie de Madrid n'a jamais reçu plus de deux millions de duros. » M. Buchanan a cherché à savoir où allait le surplus; on lui a répondu : A défrayer le gouvernement colonial; à payer les troupes et à entretenir les vaisseaux de guerre nécessaires pour la défense et la sécurité de Cuba. » Si donc l'Espagne inclinait à céder ses droits sur Cuba aux États-Unis, comme ce serait autant de moins qu'elle aurait à porter au budget de ses dépenses civiles, militaires et navales, tout examiné et délibéré, » il semble que la somme de cinquante millions de duros serait une ample indemnité pécuniaire à l'Espagne pour la perte de sa colonie ».

Voilà faites des offres réelles. Au besoin, le Président autoriserait à aller jusqu'à cent millions de pesos; mais lui et son secrétaire d'État attendent de leur ministre à Madrid « les plus grands efforts pour acheter au meilleur marché possible «. M. Buchanan estime que le moment n'est pas mauvais, et il charge M. Saunders de cette mission ou commission délicate. Il lui prodigue les conseils. Le ministre procédera avec une extrême prudence. Dans une première entrevue il se bornera à tâter le terrain. Qu'il n'écrive pas; il est toujours grave d'écrire, ici particulièrement : les gouverne-

ments espagnols se succèdent trop vite, les indiscrétions sont faciles. Ces ouvertures doivent être confidentielles : voyez, s'il en transpirait quelque chose, l'effet d'une interpellation aux Cortès! M. Saunders ira, par conséquent, trouver le ministre d'État espagnol, et lui démontrera d'abord que Cuba est profondément troublée, que la révolution y couve, que les Anglais y intriguent, et que, de



M. Canovas del Castillo.

toutes façons, l'Espagne va perdre sa colonie. M. Buchanan se doute bien de l'objection qu'on lui fera. Mais quoi! Napoléon, au faîte de sa puissance et de sa gloire, Napoléon lui-même n'a-t-il pas cédé la Louisiane? L'Espagne peut donc, sans se diminuer, céder à l'Union l'île de Cuba. Tout justement dans le cas où l'on traiterait, ce seraient les conventions du 30 avril 1803, pour la vente et l'achat de la Louisiane, qui serviraient de modèle, amendées légèrement en deux ou trois clauses.

(A suivre.) Charles Benoist.

POUM

Poum ressemblait à tous les autres enfants.

Il vint au monde en pleurant. Il était de tempérament humide.

Une voyelle et trois consonnes exprimèrent pendant longtemps tout le vocabulaire de sa bouche sans dents. Elles résumaient le monde en deux mots : le sentiment et l'instinct, avec ce qu'ils comportent d'ineffable idéal et de puissante matérialité : papa, la tendresse ; tata, la nourriture.



Il a pas peur des cocottes, Poum !

Les premiers voyages d'exploration auxquels se livra Poum furent, si l'on peut dire, assis, alors que, soudé à un singulier petit vase, il se déplaçait par un mouvement insensible, raclant les pieds le parquet. Christophe Colomb de la nursery, il découvrit ainsi des montagnes qui étaient des fauteuils, se cogna à des icebergs qui étaient des angles de table, patina sur les lacs gelés des carreaux de faïence, connut les pincettes, la pelle et le soufflet.

La première parole remarquable proférée par ce jeune gentleman attesta l'irrécusable domination de l'astre sous lequel il était né, et dont l'influence devait à jamais le poursuivre. Délaissant un délicieux miam miam de tata lolo, il leva au plafond des yeux extatiques, fasciné par le rond de clarté qu'y projetait la lampe.

— Oh ! la lune ! s'écria-t-il.

Et longuement il béa, on ne sait quel rêve en ses yeux vagues.

La seconde parole mémorable lancée par Poum marqua bien qu'il subissait, tout comme un autre, l'attirance de ces deux pôles magnétiques qui régissent contradictoirement notre être, la peur et le courage, l'une mère des lâches, l'autre père des héros. Chaque jour (il marchait alors sur deux petites jambes de beurre) Poum accompagnait sa maman à la basse cour. Il se plaisait à voir distribuer le grain aux poules ; et raccroché aux jupes, fier et pusillanime, il répétait d'une voix qui tremblait d'audace :

— Il a pas peur des cocottes, Poum !

Ces paroles, que la prospérité complaisante a recueillies, constituent les souvenirs de chaque homme et le bagage ridicule et attendrissant de son passé.

Poum était prédestiné au rêve, avec un rien d'hurluberlu.

Il ne saisissait pas bien les rapports qui unissent entre eux les êtres et les choses, et il ne cherchait pas à approfondir l'infini Mais il sentait de manière intense, et le monde visible et invisible se déformait en lui, avec une force extraordinaire de souvenir et d'évocation.

Bien des fois, absent, parti « dans la lune », il « s'écoutait » voi et entendre. Un jour, on chercha Poum dans toute la maison, dan tout le jardin. On courut sur la route. On fit monter à cheval le ordonnances. Au bout de trois heures de recherches, on le trouv blotti sous un énorme chou montant. Que faisait-il là ? Attendait-i de renaître ? Fakir ingénu, contemplait il son nombril ? Écoutait il la voix du silence et de l'Absolu ?

Personne ne le sut jamais.

Lui non plus.

Poum avait un caractère affectueux. Il aima de préférence le objets, parce qu'ils sont inertes et cependant dociles. D'un bout d bois, on tire des merveilles, on trace des routes. Tout ce qui vit a contraire vous dérange et vous nuit. Un chat griffe, un chien mor un cheval se cabre; tout cela fait peur. Pourquoi est-ce que gigantesque Polyphème aboie si méchamment, quand Poum s défile, prudent, à vingt mètres? Le visage humain lui-même quelque chose d'insolite et de dur. Poum n'aime pas le palefreni qui s'enivre et qui jure. Pauline, sa bonne, l'inquiète comme u génie redoutable et malin, dont la liberté, la joie de Poum tr

souvent dépendent. Il la craint bien plus que sa maman, qui a un visage si doux et si bon.

Une figure terrible, une grosse voix, des moustaches blanches hérissées, quelqu'un dont Poum a horriblement peur, c'est son père. Un prestige l'environne; devant lui, des respects se prosternent. Apparaît-il? les ordonnances s'empressent. Dans sa tunique galonnée d'or, son pantalon d'un rouge écarlate, le colonel fulgure comme un Dieu des tempêtes. Poum n'est pas bien sûr si son père ne commande pas, en plus de son régiment, au vent, à la pluie, aux habitants de la ville et de la France. Est-ce que son papa serait l'Empereur, par hasard?

Que ce papa soit le meilleur et le plus doux des hommes, rien ne s'y oppose. Mais comment Poum le saurait-il? Quand il entend la forte voix de commandement, il regarde le trou de la serrure. Trop petit, ce trou; Poum n'y peut passer.

Grand-père Vernobre a des traits moins précis. Que Poum reste trois jours sans le voir, il l'oublie. Et cependant grand-père n'est pas un personnage de mince importance : il inspire le décorum qu'il exige, il a l'air de M. Décorum lui-même, c'est-à-dire de quelque chose d'un peu raide, de figé, de très grave. Tout cela s'explique : grand-père sait beaucoup de secrets : il ne les dit pas. Ça le rend sérieux comme une carpe.

Cousine Mad et cousin Stép sont des acteurs de premier rôle dans le drame et la comédie que Poum, inconscient, joue et vit. Qu'y a-t-il encore? Oh! quelqu'un de très curieux, qui lui ressemble comme un frère, un drôle de petit garçon pâlot, gringalet, yeux absents, bouche fendue, doigts sales; et ce petit garçon habite les miroirs.

Il en surgit, dès que Poum s'y cherche. Et ils se regardent longuement, avec gravité, tous deux, l'original et le reflet.

Mais l'enchantement, le paradis, ce qui est pour Poum la raison de vivre, le bonheur suprême, la merveille des merveilles, c'est le jardin, ce jardin de langueur et de sommeil qui semble celui de la Belle au Bois dormant, ce jardin des pays chauds, des plages de soleil, de la grande mer bleue dont on aperçoit, entre les platanes de la large allée, le miroitement de satin clair, les moires délicates. Jardin où le ciel est d'un bleu si pur, où les nuages sont d'une neige si légère qu'elle vogue au vent très haut; jardin que le soleil crible, où les roses sont plus roses que les roses de partout ailleurs.

Jardin plein d'insectes bleus, verts, ailés, de fruits d'or, de palmes vertes! Jardin où il fait si bon vivre!

La maison, à côté, est hostile : blanche, oui, propre et fraîche, oui; précieuse avec sa salle à manger où fument de si bons plats, belle avec son salon de meubles en soie à ramages sur lesquels on n'ose pas s'asseoir, agréable avec tous ses coins perdus, lingerie, buanderie, salle de bains, effrayante aussi par ses corridors le soir et ses réduits où les robes ont l'air des femmes de Barbe Bleue, pendues; mais belle ou laide, hospitalière ou ennemie, c'est la maison, toujours un peu la prison.

Tandis que le jardin!... Dans le jardin, Poum savoure la sauvage liberté du lazzarone qui cuit au soleil, du Cosaque galopant dans les steppes de l'Ukraine, de l'Esquimau dans sa hutte de glace. Et Poum a son arbre favori, dans lequel il se hisse, s'installe à califourchon sur la maîtresse branche. Immobile, pendant des heures, il écoute, retenant sa respiration, le tic tac de la petite horloge de vie, le cœur qui bat dans sa poitrine; ou bien, l'œil baignant dans l'azur, il regarde monter et descendre comme en une fluide essence, une bête singulière, qui va, vire, flotte, une espèce d'insecte noir avec des trous, *qui n'existe pas*, lui a-t-on affirmé, mouche volante, caprice de son œil.



Poum était plongé dans sa lecture.

Poum n'a sur tout que des notions élémentaires. Il sait que mentir est un crime énorme. Il a découvert que faire ce qui est défendu cause des satisfactions immenses. L'obéissance le révolte, et la crainte le dompte. Au delà du monde, constitué par le vaste jardin et des êtres supérieurs à lui, plus grands, plus forts, géants bizarres qui y dominent et le dominent, nain minuscule, il ne s'imagine rien. Il croit, parce que Pauline le lui a dit, que les étoiles sont des vers luisants, et il a peur qu'il ne lui en tombe une dans le cou. Il aime regarder le soleil en face, parce qu'après les arbres paraissent rouges.

Sa religion est encore vague. Il prie, toujours mal éveillé ou bien endormi. Cela le trouble, ce bon Dieu qui voit tout et que l'on ne voit pas. M. le curé a parlé en chaire du doigt de la Providence ; ce doit être un fameux doigt!

Est ce qu'il y a un dé, d'argent ou d'or, au bout? Un dé grand comme la timbale de Poum? Un dé à boire?

LE LIVRE D'ÉTRENNES

Poum était plongé dans sa lecture avec un intérêt si vif qu'il oubliait de ronger ses ongles.

De contention, sa figure prenait une expression hagarde et ses oreilles devenaient toutes rouges.

La princesse, montée sur l'éléphant, mangeait de la confiture de roses dans une soucoupe d'or, quand voilà qu'une grosse main duvetée de poils gris, s'interposa entre le nez de Poum et le livre, qu'elle confisqua:



Monsieur Poum, vous êtes un heureux coquin.

— Qu'est-ce que tu lis, Poum?

Poum se retourna, furieux, reconnut son grand père et dit, avec plus de vivacité que de politesse:

— Tu le vois bien, c'est un livre que Mme de Falcord m'a donné!

Et il lança la main pour rattraper le livre, le manqua. Grand père, le haussant jusqu'à ses yeux, en examinait les tranches d'or, les images pathétiques.

— Rends le moi, grand père!

Mais grand père ne cédait pas le livre que son doigt, en guise de signet, gardait ouvert à la page. Son regard tomba sur l'endroit où la princesse, montée sur l'éléphant, mangeait de la confiture de roses dans une soucoupe d'or. Subitement intéressé, il reprit d'un peu plus haut, pour mieux savoir.

— Grand-père ! supplia Poum.

Taquinerie ou obstination, grand-père ne lâcha pas le livre, esquiva même, d'une pirouette, le saut de tigre par lequel Poum essayait de reconquérir son bien ; et cet homme d'âge, cet homme grave, qui ne manquait cependant pas d'occupations plus utiles ou de distractions plus sérieuses, s'entêta à vouloir connaître l'accident imprévu qui fit que, devenant toute pâle, la princesse laissa échapper la soucoupe d'or et poussa un cri, tandis que le fidèle Indien, assis devant elle sur le cou de l'éléphant, se retournait en montrant des yeux blancs, des dents qui claquaient d'effroi.

— Rends-le-moi ! Rends-le moi ! implora Poum que l'impatience de savoir, lui aussi, dévorait.

Ah bien, oui ! C'est alors qu'un rhinocéros, sortant des taillis que sa masse énorme faisait craquer, — renversa une chaise ! Non, c'est Poum qui faisait diversion, espérant ainsi détourner grand-père de sa lecture. Peine perdue. Grand-père leva à peine le nez, pour ne pas perdre l'entrée du prince Rustem : au grand galop de son cheval blanc couvert d'écume, il accourait brandissant une lance de bois de fer à pique d'argent incrustée de perles fines.

Crac ! C'est la vitre qui vole en éclats et brise ses morceaux sur le pavé. L'indignation de Poum, qui ne connaît plus de bornes, risque le tout pour le tout.

Grand père reste stupide, puis s'écrie :

— Petit imbécile ! Je vais t'apprendre, moi !

Et il emporte le livre, pour de bon.

L'ÉCRITOIRE

Avec le livre d'étrennes, Poum avait reçu une écritoire fameuse, une écritoire comme on n'en voit pas souvent, et qui avait dû coûter joliment cher, car d'abord elle formait pupitre, et ce pupitre était en laque vernie arabesquée d'or. Bon ! mais elle s'ouvrait, cette écritoire ! Ah ! Et avec une clef pendue à une faveur rose. Très bien ! Et une fois ouverte, ah ! là, là !

Un sous main gaufré et satiné bâillait sur des tranches de papier buvard azur. Ce n'est rien encore. Fixés à des élastiques, un porte-plume, un porte crayon, un décimètre pouvant servir de règle, un grattoir qui coupe — oh ! comme un rasoir ! — brillent d'un blanc

d'os et d'un vif-argent de nickel. Attendez ! Qu'est-ce qu'il y a sous ce couvercle ? Des plumes en cuivre rouge, d'un pouce de long. Et sous cet autre ? Des bâtons de cire. Oui, mais quelle cire ? De la cire verte, violette, jaune, grenat, ocellée d'or et sablée d'argent !

Est-ce tout ? Eh bien ! et l'encrier de cristal de roche, et la boîte aux pains à cacheter, et l'éponge, et ce triple étage de feuilles de papier à lettres et d'enveloppes au chiffre de Poum, — parfaitement ! un P majuscule à la fois suave et hautain !

Poum aura peut-être bien des ivresses dans sa vie. Il connaîtra l'ambition, il connaîtra les plaisirs du luxe et la fièvre des voyages. Sur le tapis vert, il ramassera des louis et des billets de banque, verra s'amonceler le trésor d'une nuit. Mais jamais il ne jouira d'une volupté aussi paradisiaque que celle que lui procure la contemplation du précieux cadeau.

Il n'y aura qu'une écritoire comme celle-là dans sa vie.

Aussi Poum éprouve-t-il le besoin de s'écrire une lettre à lui-même. Il prend, entre ses doigts qui tremblent un peu, une belle feuille de papier. Lentement, avec des hésitations et des prudences méticuleuses, il griffonne quelques mots, les sable, les sèche au papier buvard, souffle dessus pour être bien sûr de ne pas faire de gâchis. Il plie la feuille, l'introduit avec peine dans une résistante enveloppe, sur laquelle il inscrit, en tirant la langue tant il s'applique, son nom et son adresse. Il cachette enfin : de rouge ? non ! De vert ? non ! De jaune canari. Et, ivre de fierté, il incruste dans la cire bouillante le cachet, en inclinant son front sur la bougie qui lui roussit les cheveux.

Voilà qui est fait.

Poum, maintenant, range son écritoire, la referme et se transporte au fond du jardin. Là, grimpant sur un banc, contre un massif d'héliotropes autour duquel bourdonnent des abeilles joyeuses, Poum s'octroie, avec gravité, de décacheter la lettre, et il se déclare en criant comme un onagre, ces mots qu'elle contient, expressifs en dépit de leur orthographe déplorable :

— « Meucieu Poum, vou zaitezun neureu coq hin ! Mèmè fiè voude vautre granpère, quilni viainepa fourré son nè dédant !! le vilain ! »

LES SOLDATS DE PLOMB

Toute l'armée était rangée en bataille. On avait consenti à ce que Poum déblayât la table ronde. Sans souci de la stratégie, il avait disposé en première ligne son infanterie, petits fantassins filant tous du même pied, d'un élan oblique, arme sur l'épaule droite! Derrière, toute sa cavalerie cabrée d'un même bond et pointant du sabre avec ensemble. Derrière, les artilleurs servant les canons, de vrais canons qui crachaient des pois chiches. Le résultat immédiat d'une si belle disposition d'armée est que les cavaliers chargeaient leurs propres fantassins, et que les canonniers mitraillaient avec une égale impartialité leur cavalerie et leur infanterie.

Poum n'en était pas moins fier pour cela. L'essentiel, chacun sait ça, c'est que tous les soldats se tiennent debout, en lignes bien régulières, et qu'aucun d'eux ne tombe, parce qu'alors des files entières s'écroulent. Son armée enfin en marche, les canons chargés jusqu'à la gueule, prêt à tirer le ressort et à foudroyer de dos ses soldats, Poum tomba dans une profonde méditation.

— Maman, demanda-t-il en se grattant, est-ce qu'il meurt beaucoup de soldats pendant une bataille ?

— Oui, sans doute, dit la mère.

— Et les autres, précisa Poum, est-ce qu'ils meurent aussi ?

Voyant qu'elle le regardait sans comprendre :

— Ceux qui ne meurent pas, est-ce qu'ils meurent tout de même, plus tard, après ?

— Mais oui, bien sûr, fit la mère interloquée.

— Alors tout le monde meurt ? Papa mourra ? Tu mourras ? Je mourrai. Même sans aller à la guerre ?

— Mais, mon enfant...

Poum hurla tout soudain :

— Ce n'est pas juste. Pourquoi meurt-on ? Je n'ai pas envie de mourir.

Et, calmé instantanément, il rasa de son bras, comme d'une faux, la tablée, en disant aux soldats de plomb avec philosophie :

— Eh bien, alors, si c'est comme ça, mourez tout de suite !



Courons, Poum, attrape-moi

COUSINE MAD

Poum vivait donc au cœur du grand jardin, qui symbolisait pour lui le paradis, ni plus ni moins : le paradis de ses échappées folles, de ses courses après les papillons; le paradis de ses gourmandises, car le verger regorgeait de prunes mûres et l'herbe s'étoilait de noyaux de prunes mangées, le paradis de ses peurs, quand les guêpes bourdonnaient, ou que les taillis, le soir, s'assombrissaient, ou que le grand chien de garde, Polyphème, aboyait, comme un monstre sauvage!

Dans ce paradis, deux êtres, aux yeux de Poum, complétaient, avec Polyphème, une trilogie d'où se tiraient tous les éléments de drame et de comédie, d'idylle et de mystère, dont ce minuscule individu, poète comme tous les enfants, récréait son esprit; j'entends par là ses cousins Stéphane et Madeleine, cousin Stép! et cousine Mad!

Le reste du monde n'existait pas pour Poum. Mais cousin Stép! Ah! par exemple, celui-là n'était pas un garçon ordinaire! Brun, velu, fort comme un Turc pour ses seize ans, nul mieux que lui ne savait tenir une chaise en équilibre sur l'extrémité de son nez, ni lever une table en l'air au bout de ses dents. Il déployait une merveilleuse aptitude pour se déguiser en sauvage ou en fantôme. Il savait faire la grosse voix de gendarme, celle de l'homme des bois ou de Croquemitaine. Et quelles inventions taquines, sournoises et redoutables! Comme il faisait peur à Poum en le menaçant de le jeter tout cru dans la gueule de Polyphème! Comme il savait le faire pâlir en lui annonçant que des voleurs, indubitablement, pénétreraient cette nuit dans la maison et égorgeraient tout le monde, à commencer par Poum! Ce Stép, vraiment, avait le génie cruel. Il représentait le mal; c'était l'Ahrimane du paradis enfantin de Poum, qui l'adorait et l'exécrait!

Mais cousine Mad! Oh! celle là, c'était l'être de lumière et de tendresse, la fée, l'Ève blonde de cet éden, l'Ormuzd femelle. Elle symbolisait tout ce qui est douceur, beauté, bonté; elle incarnait des visions suaves, des souvenirs de mains blanches bordant un petit lit, de lèvres molles baisant des paupières qui palpitent et se

ferment de sommeil; elle rappelait mille précieux petits dons : poupées taillées dans un chiffon, ciseaux prêtés afin de découper, bien sage, des images au pied de sa table à ouvrage; et c'étaient encore des tartines de confitures, et puis des petites chansons allègres jouées au piano, en un tapotement de notes qui ressemblait à une danse de marionnettes. Oh ! cousine Mad !

Par malheur, elle n'était pas toujours là pour défendre Poum et le protéger contre son frère, le terrible Stép!

Ce matin là, Stép justement était d'humeur farouche ; et Poum, rien qu'à le considérer, sentait une délicieuse et atroce terreur se glisser comme une couleuvre froide le long de son dos et glacer son petit derrière. Aussi se tenait-il à distance, prêt à une fuite qu'il savait d'ailleurs inutile, le cousin faisant les enjambées de sept lieues de l'Ogre.

Stép, une main à son menton, contemplait, en louchant effroyablement, maitre Poum; il ricanait d'une façon sarcastique et insensée; et son silence planait, gros d'épouvante. Pour se mettre en appétit, il avait déjà proposé au jeune gentleman de l'enduire de miel, afin de le faire dévorer par les guêpes et les abeilles. Ensuite il avait imité Polyphème avec une rare perfection, en aboyant si fort que celui ci, du fond de sa niche, avait fait chorus et mis en rumeur tous les chiens du voisinage. Puis il avait invité son minuscule cousin à s'asseoir, et chaque fois il lui avait retiré brusquement la chaise, en le laissant choir sur des orties. Que pouvait-il bien méditer encore? Tout à coup il parla :

— Poum ! déclara t il... Poum! reprit il après un court silence d'angoisse... Poum! je meurs de faim!

Il montra ses dents en roulant les yeux comme un cannibale :

— Poum!... je pense que vous n'êtes pas bien gras, je pense que vous devez être coriace, je pense que j'aimerais mieux manger un lapin, ou une dinde, ou un cochon de lait. Mais comme je n'ai ni cochon de lait, ni dinde, ni lapin sous la main, je vais vous manger, Poum!...

Poum devint pâle, et ses jambes flageollaient : il avait beau se dire : « Ce n'est pas vrai! C'est pour rire! » il avait peur tout de même.

Cousin Stép continua :

— Seulement, comment vais je vous manger, Poum? là est la question! Haché menu et trempé dans la saumure? Dépecé en quartiers frits à la poêle? Bouilli dans la marmite ou salé au

court bouillon? Et à quelle sauce? mayonnaise, tomates, oignons, vinaigrette? Sur une purée de fèves, peut être, ou plutôt... Eh! oui, qui sait?... les pommes de terre sont si bonnes en ce moment que... Non, décidément, Poum, je vous mangerai comme un agneau, rôti à la broche!

Et ce disant, Stép fondit sur lui et en une seconde l'emporta, ligoté et ficelé comme un saucisson, devant le feu de la cuisine :

— Là; je vous embrocherai tout à l'heure (il dépendit une terrible lardoire); en attendant, un petit air de feu vous attendrira, et je vais toujours préparer la table. Ne pleurez pas, Poum, je vous prie, — car la victime commençait à sangloter tout bas, — ne pleurez pas, vous pourriez éteindre le feu!



Puis, il avait invité son minuscule cousin à s'asseoir.

Et Stép mit la nappe sur la table, disposa à grand bruit les assiettes, se coupa une tranche de pain large comme une roue de voiture, se versa en claquant la langue un litre de vin dans un verre immense, gagné à la foire et qui était large comme un pot à fleurs. Puis, décrochant sa montre de son gilet, il sembla calculer le temps que prendrait la cuisson, et, ayant été retourner Poum qui commençait à devenir très rouge, il s'assit, les jambes croisées, en se livrant à un monologue où de cruelles alternatives d'espoir succédaient pour le jeune agneau rôti au découragement le plus affreux :

— Ai-je si faim que cela? insinuait Stép. Peut-être pourrai-je attendre à demain et mettre Poum en liberté? Oui, mais il se sauverait!... Non, qu'il cuise! Je vais lire mon journal en attendant. (Et il déployait un journal, s'arrêtait :) Ai-je bien le droit de manger ce petit Poum, qui est si gentil, qui aime tant les prunes et les confitures? (Il prenait une voix terrible :) Oui, oui, j'en ai le droit, car il m'a volé l'autre semaine vingt-six mouchoirs de poche et une somme de trois mille francs que je possédais en timbres-poste (supposition bien gratuite mais Poum en ce moment y crut presque et

se désola d'avoir volé). — Allons, finissons-en, et que je l'empale!

Là, Poum poussa des cris si aigus et si épouvantables que toute la maison en émoi s'agita, dans un bruit de portes et de fenêtres ouvertes; le méchant Stép soudain disparut, s'envola par la croisée; et, radieuse, cousine Mad s'élança dans la pièce, au secours de Poum affolé.

Ah! Dieu! que c'était doux pour lui de s'en aller maintenant, le cœur encore pantelant et les yeux rouges, la main dans celle de Mad, au milieu du jardin, dans la direction des prunes, tout en suçant un gros et consolant sucre d'orge! Quelle lumière de soleil! Comme les fleurs sentaient le miel! Et les guêpes qui ne piquaient pas! Et Stép disparu, évanoui! Peut être reparaitrait-il, aiguisant encore son grand couteau; mais non, c'était un rêve, tout cela, un cauchemar! Comme l'avait dit cousine Mad : « C'était pour rire! » Et elle avait ajouté :

— Oh! le petit bêta!

Mais Poum, quoique susceptible, ne s'était pas senti froissé; et il se serrait contre la robe moelleuse de la jeune fille, levant son menton et renversant son nez retroussé pour mieux l'apercevoir, sa protectrice, sa douce, l'ange aux yeux bleus. Elle lui disait :

— Courons, Poum! attrape-moi!

Et sa robe voltigeait comme un grand papillon blanc, et il l'attrapait toujours; comment cela se faisait-il? Mais voilà qu'on était arrivé sous les prunes : quelle bonne odeur chaude et sucrée!...

— Tiens, Poum! disait Mad, mange celles ci, ce sont les meilleures!

Mais Poum, au milieu de son bonheur, se sentait tout à coup consterné : une affreuse constatation, un jour de vérité navrante se faisaient en lui. Sans s'en apercevoir, dans sa terreur et son trouble, là bas, ficelé devant le feu, il avait... il s'était... oh Dieu, oui! et son petit pantalon en était tout humide! Et voilà, comble d'humiliation, que cousine Mad, reconnaissant la cause de son air penaud, s'écriait :

— Poum, oh! le petit sale!

Et Poum alors fondait en larmes. Elle essayait de le consoler, l'emmenait dans sa chambre pour le changer. Et Poum, suppliant, répétait, prévoyant quel avantage et quel parti cousin Stép saurait tirer d'une catastrophe pareille :

Ne lui dis pas, Mad, ne lui dis pas!

Mad le promettait.

— Jure-le, Mad, jure le!

Mad jurait. Alors le petit Poum, habillé et changé, très honteux encore, mais rassuré et content, lui disait :

— Je t'aime, Mad, je t'aime!

Et il lui mettait les bras autour du cou, et il l'embrassait de toutes ses forces, étonné qu'elle sentit si bon la fraise; eh! parbleu, c'étaient ses lèvres qui sentaient ainsi : les jolies, les exquises fraises des bois!

— Mad, je veux que tu sois ma femme! Quand je serai grand, Mad, je te prendrai pour femme!

Elle répondait :

— Oui.

Et elle ajoutait :

— Pauvre petit Poum!

LES CHAPEAUX

Ce soir là, les parents de Poum donnaient un grand dîner. Par principe et par amour-propre, ils recevaient d'une façon très brillante; aussi Poum entendait-il parler de ce dîner depuis trois semaines. Des phrases telles que : « L'évêque viendra ». — « Le général aussi, si sa goutte le lui permet. » — « Des foies gras de Strasbourg. » — « Un beau chevreuil. » — « Ma robe rose garnie de point d'Alençon. » — « Du pomard de grand père. » — « Le lustre du grand salon. » — « Une livrée neuve aux domestiques. » — et quelques autres propos semblables dansaient, en obsession, dans sa petite tête!

Il aimait bien que ses parents donnassent de grands dîners, d'abord parce qu'il n'y assistait pas; ensuite parce qu'il lui était donné, s'il avait été bien sage, de voir sa mère dans l'éblouissement de sa belle robe et de jeter un coup d'œil sur la table parée comme un autel, avec ses blancheurs, ses éclats de cristaux et d'argenterie, ses pyramides de fleurs et de fruits; enfin parce que, lorsque tout le monde était à table et qu'il ne risquait pas d'être surpris, il pouvait se glisser dans l'antichambre et là, devant deux grands divans plats, sur lesquels s'amoncelait tout un étalage de chapellerie, dénombrer et contempler en extase les coiffures variées que les invités avaient déposées, en entrant.

Oh! ces chapeaux, c'était inouï qu'il y en eût tant, c'était à faire croire que chaque personne venait avec deux chapeaux au moins, l'un sur la tête et l'autre à la main. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les formes, et de l'or, et de l'argent, et des plumets et des broderies, depuis le chapeau à cornes du général, en passant par le casque à aigrette de son aide de camp jusqu'aux casquettes vertes, rouges, noires, à galons d'or des officiers supérieurs, jusqu'au bicorne brodé d'argent du préfet, jusqu'au chapeau rond et plat de l'évêque, poilu comme un castor et lustré comme du vernis, avec une ganse violette autour!

Par malheur, Poum n'avait pas été sage; aussi, malgré ses supplications et ses larmes, il lui fut impitoyablement refusé de voir sa mère en robe rose et de glisser son œil dans la salle à manger féerique. Condamné à dîner seulement d'un petit potage de semoule au lait, agrémenté d'une tranche de pain sec, il devait, c'était l'ordre, être fourré et bordé étroitement dans son lit avant l'arrivée des convives!

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.





L'emplacement du Bazar de la Charité après l'incendie.

LA VIE A PARIS [1]

6 mai 1897.

C'est la « mort à Paris », aujourd'hui. Paris terrifié est en deuil. L'épouvantable catastrophe d'hier jette sur le printemps qui fleurit un lugubre voile noir. Quel spectacle hier, autour du palais de l'Industrie et dans le dépôt funèbre où l'on avait aligné les cadavres. Quelles scènes tragiques, pendant que les coupés remontaient, comme aux autres beaux soirs de mai, l'avenue des Champs-Elysées pour aller au Bois ! Quels tableaux pendant que, tassée à l'abord des portes d'entrée où, d'un côté, on allait reconnaître les morts et de l'autre on prenait connaissance de la liste des sauvés

(1) Nous extrayons ce chapitre du très intéressant volume que M. Jules Claretie vient de faire paraître : *la Vie à Paris en 1897*.

ou des *condamnés*, la foule pouvait voir, à travers les marronniers en fleurs, les illuminations joyeuses des cafés-concerts, et entendre presque par-dessus la rumeur des chars, l'ironique musique des orchestres voisins.

Quelle antithèse! Les refrains de Polin d'un côté et ce charnier de l'autre, cette vision macabre, infernale, les corps à demi carbonisés et tordus, les tas de chiffons humains au-dessus desquels se penchent les agents munis de torches, les parents étranglés d'angoisse, des coiffes blanches de sœurs de charité. Et, la lumière rouge des braseros, les lueurs et les gouttelettes des flambeaux de résine, les corps à demi entrevus sous ces clartés vacillantes, les aspects terribles d'eaux-fortes de Goya de toutes ces créatures vivantes quelques heures auparavant et maintenant réduites à cet état qui n'a de nom dans aucune langue, comme dit l'orateur sacré. Je ne sais rien de plus atroce que ces scènes dont des groupes de plâtre — Rouget de l'Isle debout et je ne sais quel cuirassier blanc assis — étaient, en ce dépôt de la sculpture devenu une Morgue, les témoins ironiquement muets.

J'ai vu les morts de Sedan, de Champigny et de Buzenval. J'ai entrevu, dans la salle de la mairie de la rue Drouot, quelques morts arrachés à l'incendie de l'Opéra Comique. Ces atroces visions n'étaient rien comparées à celle que donnait, cette nuit, la salle des cadavres au palais de l'Industrie — ce palais de l'Industrie dont l'histoire semblait terminée avec le Salon de cette année, et qui ajoute, en manière de post scriptum, cet affreux chapitre à ses annales!

Il y a au musée de Florence des scènes en cire, des figurines d'un sculpteur sicilien nommé Zumbo, pestes, tremblement de terre, massacres, fin du monde, qui, par leurs épouvantes, leurs horreurs d'un réalisme fantastique, donnent seules l'impression qui se dégage de ces tas de morts en paquets. Oui, devant ces cadavres arrachés au brasier, je songeais à ces sinistres chefs-d'œuvre de Zumbo.

Et ces haillons, ces débris, ces restes à demi calcinés, ces pauvres créatures dont les corps transparaissaient comme sous une gaze noire, sous les vêtements consumés, étaient des femmes, des filles, des mères! Elles s'étaient parées il y avait quatre heures à peine, pour porter leur obole au Bazar de la Charité. Ces collets garnis de dentelles, ces boas légers, tout ce luxe exquis de la Parisienne, ces étoffes printanières et gaies devaient être pour elles comme le *san benito*

dont on entourait les victimes des *quemaderos*. Elles étaient joyeuses, elles étaient heureuses! Elles allaient à la grande fête qui plait au cœur des femmes; celle où l'on donne, où l'on secourt, où l'on console!

L'Opéra-Comique brûlait au lendemain d'une représentation de charité : la représentation d'une revue de M. de Massa : *Cœur de Paris*. C'est pendant un battement du « cœur de Paris » que le Bazar de la Charité a pris feu.

Ce grand hangar où je voyais s'engouffrer avec une seule issue, il y a trois semaines, la foule accourue pour assister aux tableaux vivants de la *Passion de Jésus-Christ*. La Passion! C'est hier qu'on l'a jouée, hélas! Et ces draperies, ces tentures du bazar, ces décors du vieux Paris, comptoirs pittoresques, boutiques à auvents, et les enseignes joyeuses, le *Lyon d'or*, la *Truie qui file*, le cadre ingénieux et charmant qui donnait du piquant à la kermesse où roulait l'or — pour les pauvres — tout a été un aliment, un adjuvant du désastre.

On songe à cette catastrophe qui s'abattit ainsi, pendant un bal, sur l'ambassade d'Autriche, courut de même le long des tentures, enveloppa de feu les danseurs et d'où Napoléon arracha Marie-Louise, dans ses bras.

Encore à l'hôtel Schwarzenberg accourait on pour le plaisir. Au Bazar de la Charité, on venait pour le devoir. Un devoir souriant, un devoir aimable. La femme est tout naturellement une sœur de charité qui tantôt porte la bure et tantôt la soie. Vendeuses et acheteuses, toutes avaient le même but, la même confiance et le même sourire, et ils s'enrichissaient les comptoirs des visiteuses! Une étincelle a tout consumé.

Le fléau a passé sur ce hangar de la rue Jean Goujon et en a fait un cimetière, une terre noire d'où sort une étouffante odeur de mort. C'est une des plus sombres tristesses, ce sera un des souvenirs les plus atroces de Paris.

Hier, en apprenant l'étendue du désastre — à huit heures et demie, — je téléphonais au semainier de la Comédie de faire relâche. Mais la foule était entrée, la salle attendait et les spectateurs, la plupart étrangers, étaient à leurs places. Il y avait ou il devait y avoir une représentation de charité encore (les Parisiennes se prodiguent lorsqu'il s'agit des pauvres), au Cirque Molier, et le même public qui, dans le jour, portait ses billets de banque rue Jean Goujon voulait aller donner son argent rue Benouville. La

Comédie a joué, mais ce soir, elle ferme ses portes. Elle a eu ses anxiétés dans la terrible soirée d'hier. Elle a sa part dans ce deuil d'une ville. Elle gardera, comme Paris lui-même, ce grand Paris si vibrant et si bon, la mémoire de ceux et de celles qui ne sont plus — les victimes du devoir de bonté, les martyres de la charité!

Dans quel état d'esprit s'est réveillé Paris, ce matin, et combien de visites, çà et là, d'interrogations anxieuses, de fébriles sonneries de téléphone! Tout le monde a un ami, s'il n'a pas un parent dans cette foule et peut-être parmi ces morts. Il en a entendu des exclamations diverses, des cris de douleur ou de joie, le téléphone parisien! — « J'étais sortie du bazar à trois heures! J'allais y entrer quand le feu a pris! — Et Mme A... ? — Sauvée! — Et Mme B... ? — Morte! » Quels affreux dialogues transmis ainsi mécaniquement par l'instrument implacable où se sont collées, où se posent encore tant de lèvres tremblantes!

Imaginez donc des tragédies modernes comparables à celles là, à cet incendie qui est pour la haute société parisienne ce qu'est l'horrible coup de grisou pour les mineurs que l'explosion défigure, couche dans la terre, qui brûle et calcine comme les pauvres mortes étendues sur les planches du palais des Champs Élysées!

Et le soleil est beau ce matin, sur les arbres, les verts marronniers d'où les fleurs tombent une à une, comme des larmes blanches! Et la journée printanière éclaire l'avenue riante, la place de la Concorde blanche et gaie, le coin le plus aimable de Paris, tandis — éternelle antithèse humaine, férocité de la vie qui continue et de la nature qui regarde — tandis que, rue Jean-Goujon, on déblaye encore le champ du martyre et que, derrière les planches, salle 8, dans le *campo santo* improvisé, on interroge, on fouille, on retourne, on reconnait toujours des cadavres, et que les faces pâles des vivants se penchent, terrifiées, sur les visages bouffis ou carbonisés des pauvres morts!

Jules Claretie.

SIRE [1]

(Suite)

XI

> Peut-être ces sortes d'organisations aiment-elles le mensonge pour le mensonge, comme on aime l'art pour l'art, comme les Polonais aiment les batailles.
>
> BARBEY D'AUREVILLY. — *Le dessous des cartes.*

Depuis cette soirée, une gène insurmontable paralysait leurs quotidiens téte à-tète; ils n'osaient plus se regarder en face, ils se tenaient plus raides que des pieux, à distance l'un de l'autre, les coudes au corps dans de gauches attitudes. A tout bout de champ Mme de Saint Salbi vacillait, prise d'un vertige de confusion qui lui empourprait le visage et les oreilles; à table, elle se troublait en sucrant les fraises du Roy.

Ce dernier néanmoins, après une perplexité de quelques jours, ne tarda pas à renfourcher son audace ordinaire : les sièges se rapprochèrent peu à peu, et comme par le passé ce fut de douces et graves causeries monarchiques. Mais la comtesse n'avait plus la même confiance tranquille, cette heureuse animation de toute sa personne ingénument suspendue aux lèvres du Prince. Maintenant la voix lui chevrotait pis qu'à une nonagénaire, elle entreprenait des phrases d'une toise qu'elle abandonnait en plein milieu, enfin elle ne baisait plus les mains de l'hôte auguste, se bornant à une emphatique révérence pied de veau chaque fois qu'elle se retirait.

Roulette, lui, ne cessait à toute heure et à toute minute de retourner en sa cervelle son aventureux projet et d'en méditer les

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 23 avril.

mesures. Cette union avec la comtesse lui paraissait l'équitable couronnement de sa rude et bohémienne carrière. Ayant en l'étoile qui l'avait si bien guidé jusque-là une aveugle foi de ruffian, pas une seconde il ne mettait en doute que son plan réussit jusqu'au bout. Il sentait les événements dociles complices de son machiavélisme. Déjà, dès le début, tout ne lui souriait il pas? Le docteur, dangereux un instant, avait été impitoyablement congédié, et depuis nul n'en savait de nouvelles précises; on le disait malade, n'exerçant plus la médecine, retiré quelque part, dans un petit coin de la banlieue; Brigitte était discrète et sûre, ne voyant dans toute cette affaire qu'une grosse farce inoffensive de carnaval dont elle pouvait tirer profit. Il ne restait donc aujourd'hui qu'à guetter un moment propice pour faire avec ménagements à Mme de Saint-Salbi la demande de sa main, tout en prenant garde de l'assommer par l'excès de la joie.

Mai commençait à insinuer la pâleur de ses premiers rayons de soleil; du gris morose le ciel tournait au bleu timide, et dans les calmes cités du faubourg Saint Germain, les bourgeons verts couleur de galuchat pointaient aux branches des marronniers de qualité. La comtesse avait rentré dans les armoires ses manchons avec ses boas et ses palatines de menu-vair.

Un matin, Roulette achevait à peine de s'habiller quand un coup sec retentit à sa porte. Fort surpris, il dit : Entrez! et presque aussitôt Mme de Saint-Salbi fit irruption en grand désordre de toilette, pas de mitaines, perdant ses mules, avec moitié de la tête en poudre et l'autre au naturel. Ses yeux, sa bouche, tout dans sa figure criait une joie violente en même temps que soudaine, ses lèvres s'agitaient sans pouvoir proférer aucun son, et de la main droite frénétiquement tendue elle présentait au Roy une liasse de papiers surchargés de cachets et de timbres. Vivement il s'en empara, intrigué au dernier point, balbutiant:

— Que se passe t il, Madame? Et en quel équipage?.....

Recouvrant alors la parole, elle lui apprit en phrases entrecoupées la colossale bonne nouvelle qui bouleversait sa vie.

— Sire... que Votre Majesté veuille bien excuser... Je reçois tout à l'heure une lettre qui m'instruit... Un arrière-cousin oublié... perdu de vue... voilà trente ans... Il est mort... Il me laisse toute sa fortune, son château de Langeais... c'est un héritage de... de... quatre à cinq millions pour le moins. Alors — et ici elle tomba sur les genoux — j'ai pensé aussitôt : « Ce sera pour mon Roy... pour

la Cause... pour les Lis... pour le Trône et l'Autel... Et je suis venue vite, j'ai couru afin de vous dire: « Je ne veux rien de tout cela... cet or est à vous, à vous seul ! »

Haletante, elle convoitait l'acceptation du Prince. Ému jusqu'aux larmes, il la releva en silence, agité lui aussi — mais, pour quels autres motifs, grand Seigneur! — d'un affreux tremblement; et résolu aussitôt à frapper le coup, avec une calme lenteur il attira contre lui la défaillante créature, de telle façon que sa joue vint s'appuyer sur le velours de son habit, à l'endroit même où battait, si sonore, son gros cœur vénal, son cœur qui déjà tressautait et s'élançait au-devant des millions.

Éperdue, la comtesse le fixait de ses yeux hagards et fous, pâlissant sous la tiède haleine du Maître qui lui soufflait au visage. Elle constata qu'il refermait sur elle, en les croisant, ses robustes bras, tandis que très basse, tentatrice et respectueuse à la fois, sa voix lui sifflait dans l'oreille des paroles enchanteresses.

— Eh bien oui, Madame, je consens à la recevoir, cette fortune que vous m'offrez... mais seulement à une condition: c'est que vous daignerez la partager avec votre Roy, qui depuis longtemps vous aime, — oh! d'un respectueux amour! — et qui vous prie, en cette heure solennelle, d'être sa compagne, sa femme, la Reine devant Dieu.

Comme il achevait, il la sentit soudain si molle contre sa poitrine qu'il eut l'horrible appréhension de l'avoir tuée net. Mais sa frayeur se dissipa, la comtesse reprenait ses sens. Elle poussa un soupir d'extase, ses paupières qui s'étaient rabattues se relevèrent sur ses rayonnantes prunelles, en même temps que deux très grosses larmes, amassées sous les cils, roulaient le long de ses vieilles joues fanées.

— Oh! Sire, gémit elle sourdement, ne m'abusez pas!... c'est un rêve insensé...

— Non, Madame, lui répliqua t il avec une infernale passion contenue, non, ce n'est pas un rêve, et je ne vous abusai point quand je vous fis à la minute cette promesse que j'ai tant à cœur de tenir: Nulle princesse du sang, vous m'entendez? nulle archiduchesse n'était mieux que vous digne et capable de me conseiller dans ce grand œuvre réparateur de la Royauté française... Vous serez la sagesse et la dignité de ma Maison. Et maintenant (ici ses yeux pétillèrent d'une admirable flamme), plus de souverain quand nous serons seuls; dorénavant ne voyez en moi, Yolande, que le plus affectionné de vos sujets.

A ces mots, s'étant penché, du bout de ses lèvres il effleura en un vague baiser le pâle front de la comtesse qui souriait d'un maladif et béat sourire, à demi folle, envahie jusqu'aux moelles d'une félicité qui n'était plus de ce monde.

XII

Martin vernit l'équipage
Qu'il me donnera.
Vieux Ramponneau.

Roulette ne dormit point les nuits suivantes. Il rêvait tout éveillé au chemin parcouru, au bond prodigieux qui, d'un coup, l'avait assis en ce plein tas d'argent. Mais sur-le-champ, de vagues inquiétudes commencèrent à le tarabuster, une crainte mystérieuse que la police et les gens de robe, saisis et mis en branle par Lecharme, ne fourrassent désagréablement leur museau dans ses mignons projets. A la pensée d'un échec possible, d'une catastrophe éclatant à la dernière minute, ou de quelque complication imprévue, des tremblements le secouaient entre ses draps, bientôt suivis d'une froide torpeur qui lui congelait tous les membres, et lui rendait le cerveau pareil à un bloc de glace.

Il croyait entendre des cris, des holà! des « de par le Roy! » avec une volée de forts coups frappés à la porte, à la mince porte qui bientôt cédait. Puis empoigné, brutalement appréhendé au col par une vile soldatesque, il se voyait poursuivi devant la justice pour crime d'imposture et captation, jugé, condamné, finalement jeté dans un étroit cachot. Avec l'aube il était le premier à rire de si vaines imaginations : « M'arrêter ?... moi! Oser porter sur ce monarque une main sacrilège ?... Ta ta ta! » et au souvenir de ses puériles transes nocturnes, les épaules lui allaient à l'étouffer.

Néanmoins, par excès de prudence, après avoir longtemps balancé sur le parti qu'il devait prendre, il résolut, pour mieux se tirer d'un pas si glissant, de précipiter la marche des choses, quoi qu'il dût lui en coûter. Ce château de Langeais, que la comtesse venait d'hériter, lui parut un bon lieu propre à enterrer son opulente vieillesse. Foin de l'ennuyeuse capitale où la bourgeoisie de ce règne sot et plat promenait ses toupets, ses pédantes cravates et

ses pantalons de casimir! Il fuirait Paris, et « retiré dans ses terres » entouré de valets qu'il saurait choisir attentifs, dégourdis, probes surtout! il terminerait en chauffe la couche son auguste et enviable existence, les reins dans la plume et le verre aux lèvres, un grand verre tout plein rempli de ces gais et alertes crus de la Touraine qui délient la langue et les pensers. Il s'offrirait cent douceurs somptueuses : des chiens danois, des chevaux navarrins,



Un gros fracas secoua les vitres de la rue noble.

des voitures à quatre lanternes; il ne se laverait plus lui même, et sonnerait un polisson de-laquais pour se faire ramasser son mouchoir. Il mangerait dans de la vaisselle plate, coucherait dans des lits à plumets; il serait le maître des coffres forts! Et s'il tombait jamais en maladie par le plus fâcheux des hasards, la vieille comtesse, sa femme — oh! la belle bouffonnerie! — n'était elle pas là pour le panser, le bichonner, frotter ses douleurs, et le contester à la Mort?

Il se mit donc en tête de partir avant la seconde quinzaine de mai pour le château, et à la fin d'un repas, les portes une fois closes à verrous, il s'en expliqua tout franc avec la comtesse.

— Parlons bas, Madame? On me tient par de secrets rapports qu'il serait prudent que je quittasse Paris pour une couple de mois. Je suis entouré de factieux,... des intrigues se nouent... Voici le

temps où derechef le Roy de France n'est peut-être plus en sûreté parmi ses enfants.

Ici Roulette soupira et ses lèvres se contractèrent dans une grimace de douloureuse amertume. Madame de Saint-Salbi l'écoutait tendrement, grave et attentive.

Il reprit :

— J'ai songé dans cette occurence à me réfugier chez vous...

Sur un geste de la comtesse il se corrigea aussitôt :

— Chez nous, soit, dans notre terre de Langeais. Là, répartissant entre le repos et l'étude mes dernières forces, j'attendrai des jours meilleurs. Là enfin, poursuivit-il avec chaleur, je pourrai plus à l'aise consacrer aux pieds des autels... cette précieuse union qui sera le sourire et le parfum de ma vieillesse.

Un flux de pourpre envahit le visage de la pauvre femme.

— Dès qu'il vous fera plaisir, balbutia-t-elle, nous partirons.

Il décida sur-le-champ.

— Eh bien, mettez-vous en mesure Madame, pour quitter d'ici... vers la semaine prochaine. D'après mes calculs, il nous suffira de trois jours pour accomplir sans fatigue ce voyage; vingt-quatre heures de Paris à Orléans, autant d'Orléans à Tours, je compte un jour en plus pour les accidents et les retards possibles. Mais jusqu'à la minute du départ, continuez de vivre en repos... Volontairement oublieux, pour cette exceptionnelle circonstance, du haut rang où Dieu m'a fait naître, je prétends tout régler par moi même, sans intermédiaire aucun.

Effectivement, dès le lendemain matin, il disparut et ne rentra que fort avant dans la soirée, déclarant, aussitôt écroulé dans un fauteuil :

— Je suis rompu...

Après un long silence il ajouta en s'adressant à Mme de Saint Salbi :

— Vous pouvez radoucir vos esprits, chère amie, tout est conclu... terminé... Lundi prochain sur les quatre heures de l'après midi, notre coupé viendra nous quérir... Il est de chez Ehrler... Les postiers sont ainsi : deux pommelés, deux noirs, et cela fera un assez joli damier... Enfin nous sommes prêts, et nous n'avons plus qu'à boucler nos porte-manteaux.

Elle avait joint les mains, plongée dans une extrême confusion.

— En vérité, Sire... Comment! vous n'avez pas dédaigné, vous même, une si misérable besogne ?

— Ma foi oui! répliqua-t-il avec enjouement; là-bas ils m'ont ppelé : Monsieur... ils ne se doutaient pas... Ah! je me suis fort iverti.

— Mais quel nom leur avez-vous donné? lui demanda t elle éjà tremblante.

— Comte de Spade... c'est le titre sous lequel j'ai résolu de oyager incognito. Les armoiries qui seront peintes sur le caisson e la chaise sont : un écu ovale, écartelé aux premier et quatrième deux léopards, un et un, aux deuxième et troisième à la face frettée, imbré d'une couronne comtale.

Toute la semaine se consuma en fiévreux préparatifs. Après voir discuté s'ils feraient choix à Paris d'un certain nombre de aquais pour les emmener au château, ils tombèrent d'accord qu'il 'était peut-être pas sans danger d'étaler au départ un si fastueux éploiement de valetaille.

— Aussitôt rendus, déclara le Roy, nous prendrons nos gens à a campagne... parmi les vignerons... les paysans...

— Votre Majesté a raison, s'était écrié Mme de Saint-Salbi ; ces ons gars s'attacheront à vous... et qui sait si les laquais de la eille, Sire, ne seront pas les Chouans du lendemain ?

Alors, en un geste prophétique, il avait étendu le bras vers 'avenir, laissant tomber d'une voix sourde :

— Peut être...

Et le lundi suivant, qui était le vingt-trois du mois de mai, à uatre heures dix minutes, un gros fracas secoua les vitres de la ue noble, déserte comme à l'ordinaire — les claquements de fouets t le tapage des grelots attirant aux fenêtres armées de Judas maints isages terreux de vieillards, à l'œil vert effaré.

Fond bouteille à filets blancs, c'était le coupé du comte de Spade, ttelé de ses quatre percherons puissamment doublés, qui s'arrêtait levant le portail de l'hôtel. Sous la rude poigne des deux jockeys anguins culottés de peau, la plaque de métal au biceps, fichés oide entre les fontes à pistolets chaperonnées de drap et le boudin bien roulé contre la palette, les impatientes bêtes stoppèrent, grat ant le pavé de l'ongle, agitant leurs épissières en queues de enard

Ayant mis pied à terre, le jockey de volée se planta debout à la ête des chevaux, tandis que son camarade restait l'étrier chaussé, a gerbe de rênes au poing ; l'on n'entendait que le cliquetis des gourmettes alternant avec le choc des palonniers, et l'irreprochable

chaise d'une sévère élégance, oscillait et rebondissait mollement, haut suspendue et comme bernée par de larges bretelles de cuir. Elle n'avait pas de siège, à moitié garnie de glaces à son devant, munie à l'arrière train d'un plateau pour les coffres et les valises.

Mais soudain Roulette, une lourde sacoche en sautoir, et à demi drapé dans un ample manteau flamme de punch, se dressa sur le seuil, aux côtés de Mme de Saint Salbi en soie carmélite brodée de jais, coiffée d'un boisseau de velours à voilette mauve, la taille enguirlandée de schalls, d'écharpes, et balançant un cabas de perles. Fixes, les deux postillons avaient retiré leur chapeau et demeuraient nu-tête. Il leur dit : « Remettez ! »

Puis, aussitôt : Vos noms ?

— Pigache, répondit le plus vieux, immobile en selle.

— Et moi Firmin, ajouta le second.

— Vos deux chevaux sont francs du collier ?

— Pour ça oui, monsieur le comte.

S'étant approché, il entreprit à pas lents le tour de l'équipage, inspectant à l'amoureuse les bridons, les mors, les jaunes harnais plaqués d'un S d'argent, vérifiant d'un rapide coup d'œil la correction des étrivières.

Bouche cousue, rein cambré, les deux hommes ne bronchaient point, flairant une compétence. Quand il eut poussé à bout son examen, il déclara au premier postillon :

— « Pas mal... mais quel est le merlan qui t'a noué ta queue ? elle ne fait pas le trognon. » Et visant du doigt la croupe du timonnier de gauche, il désignait la faute.

Ensuite, sur son ordre, Firmin ouvrit la portière, abattit les marchepieds, et l'intérieur du coupé apparut, capitonné de satin cachou, avec ses petits stores à mille plis, son miroir, ses poches, sa lampe Carcel, ses embrasses et ses tablettes mobiles. Alors le comédien toucha l'épaule de la comtesse absorbée par les recommandations de la dernière heure qu'elle prodiguait à Brigitte, et lui prenant le poignet, il la soutint affectueusement, tandis qu'elle se hissait dans la chaise qui allait l'emporter tout à l'heure, elle et son Roy, hors de l'Ile de France. (La cuisinière ne devait les rejoindre que le surlendemain par la diligence.) A son tour, le comte de Spade, bondissant d'une jambe alerte, se plaça près de son amie, puis penché à mi corps, il jeta d'une voix impérative :

— En route, frottez moi le pavé !

Il y eut une pétarade de fouets, les postillons rassemblèrent, et

s quatre normands, bien enlevés, détalèrent à pleins sabots par les ngues rues aritoscratiques.

Plus d'un quart d'heure, immergés tous deux dans une rêverie uette, ils ne se dirent pas une parole. Avec regret, le solennel artier les voyait s'enfuir.

Le jour baissait. A travers les ramures des jardins à statues bries, parmi les jeunes feuillages des parcs emmêlés de ronces, le oleil, en perruque d'or, commençait sa majestueuse descente vers horizon, distribuant de préférence — ainsi que de royales faveurs - ses mourantes flammes à ceux des chapiteaux blasonnés des lus séculaires couronnes, tiédissant au fond des hôtels historiques s bleuâtres portraits des maréchaux de camp et des aïeules, ralumant un peu de passé, *enversaillant*, pour une heure, le triste ubourg goutteux, aux ailes de pigeon dépoudrées, au regard eint, se divertissant avant son coucher, par une ironique fantaisie e monarque, à nimber de ses plus rouges et de ses plus fulgurants lieux la berline armoriée de ce beau Sire d'antichambre!

L'œil largement fixe, les mains appaumées aux genoux, Rouette demeurait taciturne, et Mme de Saint-Salbi, respectant ce ilence à coup sûr peuplé de cuisants souvenirs, songeait tout bas : Ce voyage rouvre ses blessures... C'est Varennes qui recomnence! » Mais bientôt il s'essuya le front de la manche de son abit — comme pour mettre en déroute les noirs papillons du passé, – son teint se colora, et il parut prendre intérêt aux spectacles nstantanés du trottoir, aux piétons à peine entrevus. Puis, comme l souriait, la comtesse ayant exigé la cause de ce pâle sourire :

— C'est que je pense, lui dit il, combien mon départ fait peu de ruit parmi mon peuple.

Hautaine, elle protesta :

— Bastille!... quand Votre Majesté rentrera Roy tout de bon, la anaille alors poussera des cris et jettera en l'air ses bonnets...

— Oui, les hommes sont ainsi, confirma le Prince, néanmoins, hose étrange! Madame, ce voyage précipité... ces chevaux de oste... il me semble que je ne reverrai jamais plus Paris, ni mon ouvre... ni la place Louis Quinze... Et c'est comme un exil!

A peine avait il achevé ces mots qu'il se sentit rudement empoigné à bras le corps et tiré en arrière par la comtesse, en même emps qu'elle lui commandait haletante :

— Renfoncez-vous vite, Sire...

D'instinct sans chercher à comprendre, il se jeta dans le coin du

coupé, soudainement étranglé d'une poignante angoisse et se tuan de demander ce qu'il y avait. Sans lui répondre, la comtesse ayant frotté de son gant la vitre de l'étroit œil-de-bœuf percé l'arrière de la voiture, lui fit signe de regarder. Il se précipita a carreau, et à quelques mètres, il reconnut avec saisissemen Lecharme, ravagé, Lecharme, vieilli de quinze ans, tout neige accoutré d'un lamentable carrick sans boutons. Bavant de fureur il tempêtait, debout au milieu de la chaussée, bâtonnant de loi les jockeys, menaçant encore de son impuissant gourdin la chais emportée à toute bride qui avait failli le culbuter.

DEUXIÈME PARTIE

I

> Ces vieilles tours ne soutiendroı
> plus d'assauts!
>
> Lord Byron. — *Childe Harold.*

Bâti de roc vers la fin du x[e] siècle, sur la rive droite de la Loir à deux heures de marche de Tours par Foulques Néra, le Fauco noir d'Anjou, qui guerroya pour le Sépulcre en Palestine, fut ro de Jérusalem et mourut à la chasse — réédifié au XIII[e] siècle grâc taux soins de Pierre de la Brosse fils d'un sergent à masse de sai Louis, le même qui devenu ministre de Philippe le Hardi, fu accusé de trahison, jugé en Vincennes, et branché aux fourche patibulaires en 1278, — tour à tour pendant près de deux cents an pris, perdu, repris et reperdu par l'Anglais — ennobli par le pol tique mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne qui fu célébré dans sa chapelle en présence des ducs d'Orléans et d Bourgogne, du prince d'Orange, des comtes d'Angoulême, de Fo et de Vendôme, — ayant appartenu plus tard aux Bellay, au Effiat, aux Luynes — finalement acheté vers 1810 par un certai comte de Boute Renard, un original misanthrope qui venait d mourir après trente cinq ans de célibat, laissant son immense for tune à M[me] de Saint Salbi, sa cousine très éloignée qu'il n'ava vue qu'une fois quand elle était jeune fille, — ce très glorieux châ

u de Langeais au fond duquel Roulette, ayant humé jusqu'aux
s toute honte et toute impudeur, avait calculé de se tapir en atten-
nt une mort qu'il se préparerait facile et douce, dressait hautai-
ment le plus plus pur, le plus terrible et le plus princier modèle
l'architecture des Croisades.

Surveillant bien, de l'éminence où, formidable, il était accroupi,
bourg qui ne comptait guère plus de douze cents âmes, et la vaste
mpagne à plusieurs lieues à la ronde, garroté de douves que les
ux de la Romer et celles des pluies emplissaient de glauques
rées, il arborait à pic, ainsi que des peupliers de pierre, ses
ijestueuses tours à ferronnières de créneaux, offrant un déve-
ppement de quatre cents pieds, forées de cent quatre-vingts ouver-
res de machicoulis et de soixante-dix baies de défense, casquées
toits rapides hérissés de lances qui semblaient vouloir embrocher
s nuages, et autour desquelles viraient horizontalement — féo-
les girouettes! — des oriflammes et des gonfanons de fer fleur-
lisés de la rouille des âges. On accédait à sa porte en ogive par un
nt-levis ankylosé, muni cependant de sa herse et de ses chaînes qui
fonctionnaient plus, et à l'intérieur, après qu'on avait franchi
poterne, c'était : d'abord une cour pavée où les fortifications
ient remplacées par d'élégantes lucarnes à clochetons et à
eltes tourelles, percées de baies en croix à la façon du Primatice,
iis, au delà des ruines romanes de l'ancien château, une sorte
parc ordonnancé, bien appliqué, proprement tondu dans le
oût de M. Le Nôtre, avec des vis-à-vis d'ifs en paniers, des bou
ngrins géométriques, des parterres au compas, mosaïqués de
eurs, et un pensif bassin, à cuvette de marbre moussu, dont les
ords craquelés s'effritaient sous le sabre des iris dégainant par
ut, à travers les moindres fissures. Enfin la forteresse était séparée
 deux parties bien distinctes : dans l'avant cour, la châtellenie,
nfermant la *justice* et les prisons qui par ordre du nouveau pro
riétaire furent transformées de suite en écuries, remises et com
uns; et le château, placé dans la cour haute, qui comprenait
habitation, c'est à dire une interminable enfilade, — répétée à
lusieurs étages, — de vastes pièces aux murailles de huit pieds
'épaisseur, aux plafonds robustement poutrés, avec ces splendides
monumentales cheminées à contre cœur de fonte, sous le man
au desquelles un chevalier grandi du haume de tournoi pouvait
ntrer debout, sans saluer, et par où, chêne à chêne, s'envolèrent
 fumée des forêts de vingt lieues.

Il est aisé de penser combien tout le monde fut mis en l'air dans le village, au soir, à l'inattendue arrivée du comte et de la comtesse de Spade en chaise poussiéreuse. On apprit aussitôt que c'étaient les nouveaux seigneurs et qu'ils avaient dessein de se fixer à Langeais l'année entière. Au bout des huit premiers jours (pendant lesquels le château demeura comme mort, leurs deux hôtes mystérieux n'en bougeant point), ce fut peu à peu, à la continue, une procession de chariots lacés de bâches s'engouffrant sous le porche, et qu'on affirmait chargés de meubles et de cabinets rares, d'étoffes tissées d'or, de fabuleuses richesses. Là-dessus, les langues bien pendues s'en donnèrent, et il n'y avait dans le bourg maison, boutique ou auberge qui ne se dépensât en gorges chaudes sur le compte de récents et déjà énigmatiques châtelains.

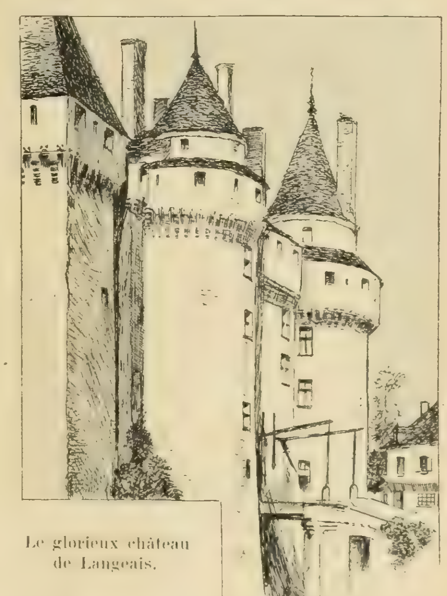


Lecharme, bavant de fureur, tempêtait.

Il fallut deux mois tout ronds au comte de Spade pour mener à terme la complète installation des appartements tels qu'il les avait rêvés, et ce temps fut relativement bien court si l'on s'arrête à la terrible quantité de sièges, de bureaux, de bibliothèques, de con

modes, tableaux, lustres et objets de toute sorte qu'il fit venir de Paris par convois de charrettes.

Quotidiennement, il présidait, en personne, à la ridicule et dégradante transformation des imposantes salles aux murs renfrognés, aux noires solives, qu'il prétendit — malgré les observations risquées timidement au sujet de leur caractère gothique — faire meubler dans le style du XVIIIe siècle, exigeant à tout prix de la rocaille, réclamant des petits Amours potelés, féru de soies à ramages, de consoles et de berquinades.



Le glorieux château de Langeais.

Et, progressivement, la rébarbative forteresse, consciente du monstre qu'elle était en chemin de devenir, dévorant son humiliation de se sentir à la fois féodale et rococo, subissait ainsi, sous la patte sacrilège et artistique des tapissiers, la plus hétéroclite des métamorphoses.

Lambrissée de tentures galantes, enjuponnée de brocarts et de damas, gouachée de bergères, de blancs moutons et de cages d'osier, fardée de roses pastorales, stupide de voir les colombes de Cythère nicher dans le casque du Faucon noir d'Anjou, tout attristée des attributs mièvres, des râteaux, des houlettes et des flûtes de Pan qui remplaçaient, à ses cloisons de roc, les panoplies d'arquebuses et de dagues, les bouquets de pertuisanes du temps fameux.

Loin de se laisser émouvoir par les criants reproches que lui jetaient sans cesse aux yeux les portes, en dépit de tout demeurées ogivales, et les profondes embrasures des fenêtres aux persistants meneaux, Roulette, au contraire, mis en ragoût par ces disparates, émoustillé du piquant que l'aspect général des choses y gagnait, trouva l'invention si nouvelle qu'il accentua davantage le chan

tourné, le gracieux, l'enguirlandé du mode Louis XV. Un peu plus, il eût poussé l'impertinente bagatelle jusqu'à faire coller des talons rouges aux larges pieds de fer des quatre preux en chemise de mailles, bombant dans les coins du vestibule d'honneur leur vide et sonore thorax! Mais si le comte hésita devant cette profanation des armures, il n'en exécuta pas moins à la lettre son inflexible programme. Tous les petits couloirs et les escaliers en colimaçon furent tendus de siamoise à flammes bleues, et seule, au rez-de-chaussée, la trop sévère salle des Gardes, avec ses piliers romans, ses caissons blasonnés, sa cheminée aux landiers merveilleux, son ratelier d'épées à deux mains, et ses têtes de dix-cors bramant aux corniches, trouva grâce devant les fureurs de *joli* qui le tisonnaient depuis qu'il était passé Dieu du trumeau.

II

Madame, il neige sur nos têtes.
A notre âge, plus de conquêtes.
Renonçons aux tendres désirs!

Le Chevalier de Nerciat.

Une vingtaine de jeunes gens du pays, choisis à tête reposée d'après les indications du curé, l'abbé Narbonne, consulté à ce sujet, avaient été engagés aussitôt comme valets et affublés de la livrée vert bouteille à passe poil blanc, avec la culotte et les bas de même nuance, Roulette ne pouvant pas, à cause de l'incognito qu'il s'était imposé, arborer le bleu de roy de la Maison de France. Le portier qui avait été quinze ans au service de M. de Boute-Renard fut gardé, un homme lent, sérieux, aux larges épaules, inclinant une noble tête à la Greuze garnie de longs cheveux décolorés. On le vit bientôt chaque dimanche, un peu avant les offices, défiler très exactement à dix pas derrière la comtesse dont il tenait avec respect les Heures enfermées dans un sac de velours amaranthe. Les commères lui avaient fait depuis longtemps une réputation de sorcier; il prédisait la grêle et donnait la clef des cauchemars. En dehors des lingères, filles de service et femmes de Mme de Saint Salbi, le personnel comprenait en outre deux cochers, plusieurs palefreniers et faquins d'écurie pour panser les huit chevaux, plus une cuisinière et ses aides, un barbier, et le valet de

chambre particulier du comte, décoré aussi par lui du titre de *secrétaire intime*, qui sortait de chez un prélat d'importance et se nommait Roseau.

Cependant le curé qui était un saint homme, pauvre et accommodant, avait accepté, sur les instantes prières du châtelain, de consacrer par la bénédiction de l'Église sa secrète union avec la comtesse de Saint-Salbi, à cette condition qu'ils s'engageaient tous deux à rectifier plus tard par une nouvelle cérémonie, aussitôt que les circonstances leur en donneraient le loisir, cette première et tout juste suffisante célébration de leur mariage. Roulette promit et signa tout ce qu'on voulut, les faux et les parjures n'étant point de taille à le taquiner. Il fit don au curé d'une jument poil rouge, de dix-huit ans, assez faible sur ses deux jambes de derrière, sellée d'une housse de londrain galonnée d'argent à laquelle pendaient deux sacoches d'écus pour les pauvres, en échange de quoi il reçut un billet de confession signé et parafé de la grosse écriture de Narbonne. Et de beau matin, un samedi, au fond d'une pièce retirée, disposée à cet effet depuis plusieurs jours — et dans le plus profond mystère — par la comtesse marchant en pleins bosquets du paradis, les deux époux bien dévots, les cils baissés, munis chacun d'un cierge à poignée de velours blanc, s'agenouillèrent sous les tremblantes mains du prêtre, et, délicieusement gauches, se passèrent l'un l'autre au doigt le symbolique anneau d'or.

Tout le temps que dura le Saint Sacrifice, MADAME sanglota, prostrée sur son carreau de velours.

Le soir de ce jour fameux, Roulette qui, comme bien on suppose, ne brûlait point pour la comtesse d'une polissonne flamme, se dégagea, ainsi que d'habitude, sur le coup de dix heures, du siège profond et moelleux où il venait de digérer en silence les extraordinaires événements de la matinée, tout en faisant scintiller à son doigt la bague royale que sa femme lui avait offerte, montrant sur le chaton le portrait de Marie Antoinette entouré de roses de Hollande montées à l'antique. Déposant ensuite un courtois baiser sur la main que lui présentait sa morganatique épouse, il dit simplement, avec un sourire paternel et délicat de mari sexagénaire : « Bonne nuit... ma sœur! » Puis, escorté de Roseau qui l'assistait à sa toilette, il gagna son lit baldaquiné d'argent, garni d'un seul oreiller à barbes de malines.

Cette respectueuse continence ne surprit en rien Mme de Spade, à qui — si par un retour du cœur ou des sens elle avait été tentée

de l'oublier — ses cheveux gris apparus dans le miroir auraient aussitôt réappris la chasteté. Elle se trouvait heureuse ainsi, n'ayant jamais poussé la présomption jusqu'à croire que le Roy pût lui faire, à son âge, l'impudique honneur de la tolérer à ses côtés, sous les mêmes courtines.

III

Abundat divitiis. — Nulla re caret
LHOMOND.

Le comte, mis en humeur de grignoter la monnaie, et à qui des nouvelles dents perçaient chaque jour, fut bientôt paré des plus rares dentelles, et des plus somptueuses étoffes, bouffi d'argent, de breloques et de joyaux, avec des manchettes en passement d'Angleterre jusqu'au bout des ongles, et des vestes galonnées d'or à la Bourgogne. Une fièvre de luxe le dévora tout à coup. Il entassa commandes sur commandes sans compter, mettant aux abois ses cordonniers et ses tailleurs de Paris.

Une vaste pièce du rez-de-chaussée, lambrissée richement, haute de trois mètres, et tout autour meublée d'armoires et de placards de chêne, lui tenait lieu de resserre. Là, sous de triples rideaux de futaie à grains d'orge, étaient pendus à des cerceaux de bois ses habits et ses culottes, depuis les simples négligés de cabinet jusqu'aux costumes de cérémonie qu'il devait endosser plus tard dans la salle du Trône, aux Tuileries ; enfin, ses trente vêtements complets, ayant chacun sa canne et sa tabatière assorties — tous en double pour que le change lui fût aisé l'après-dînée. Sur un registre, il désignait le matin à Roseau l'habillement du jour ; puis, après son déjeuner, on lui apportait dans sa ruelle un immense plateau chargé de sorbets au marasquin, et de petits pots de blanc-manger que l'on renouvelait toutes les trois heures.

Il se mit bruyamment à priser pour se donner du bel air, il collectionna des tabatières d'hiver et d'été, les premières assez lourdes, les autres plus légères que des plumes ; il eut sans cesse à la main de mignonnes boîtes en écaille brune et blonde, en porcelaine dure de Saxe, en pâte de Sèvres, de Mennecy, de Chantilly, en ivoire, en nacre ou en burgau, la plupart décorées de miniatures par Klingstel, Blaremberg ou Baudouin. Et les escaliers, les tapis,

les couettes des bergères étaient saupoudrés de grains de tabac d'Espagne.

Dans les salons déserts, il errait et baguenaudait, solennel et empesé, les bras morts, trainant sur le verglas des parquets ses souliers à talons de carmin, recouverts de larges boucles carrées en argent ou en biscuit de Wegwood qui s'allongeaient de chaque côté de la cheville et rasaient presque le sol. Tantôt, en de rêveurs accoudements, il s'établissait au coin des cheminées de cipolin, près des pendules à décor rocaille, rehaussées de bronze d'or moulu, qui figuraient des siestes souriantes de Vénus, aux cuisses alanguies, et des colin maillard d'Amours dépravés. Ou bien il se déployait devant les miroirs, faisant la roue, dindonnant dans ses jabots avec un royal port de tête et des gestes législatifs, constatant en soi-même : « C'est égal, je me suis étonnamment décrassé! »

Autour de lui, dans le brouillard camaïeu des dessus de portes, se blottissaient, toujours surprises, les Suzannes et les Galathées peureuses ; les joufflus chérubins bedonnaient espièglement parmi les guirlandes de roses ; du plafond, pendaient avec leurs jets d'eau de bougies, les lustres de cristal de Bohême ; et le rare était qu'à force de s'entendre appeler, gros comme un âne : « Monseigneur » par ses gens, et « Sire » par la comtesse, le comédien, saoûlé de grandeur, se croyait Roy tout de bon.

Tous les jours, à heure fixe, il sortait dans son équipage attelé de deux beaux carrossiers aubères, aux naseaux fleur de pêche, avec Pigache en livrée magnifique sur le siège et coiffé du lampion. Ratatiné dans le fond de la voiture, il ne passait jamais la tête à la portière, assoupi dans une étrange torpeur de Crésus bâillant à ses richesses.

A peine de retour, il lui fallait aussitôt manger, collationner, satisfaire les excentriques fringales de son ventre. La chère la plus exquise transformait en somptueux repas de Lucullus les moindres goûters, en cas, ou médianoches qu'on lui dressait dans de la vaisselle plate. Et c'était les Potages à la d'Artois, les Sarcelles Régence, le Turban de cailles à la Conti, les Papillotes de lamproies au champagne, la Purée de perdreaux Gentilhomme, le Biscuit chaviré aux pistaches, les Coulis, les Épices, les Brûlots, l'Omelette d'œufs de faisans de vingt cinq louis, comme autrefois au couvert du maréchal de Soubise. Et du vin de Hongrie qui avait plus de quarante ans.

IV

Les Rois n'ont aucun usage du monde.

Mme de GENLIS.

Quant à la comtesse, petit à petit, elle était misérablement tombée entre les mains de son despote, qui aujourd'hui l'obsédait et la malmenait pis qu'une négresse, ayant quitté vis-à-vis d'elle ses anciens airs de respect, et trouvant même un gentil plaisir à la bafouer. Il la faisait sangloter souvent.

Elle demeurait sans fiel, avec une angélique humilité, avalant la pilule doux comme un sirop; mais à sa mine plus pâle et à ses tempes plus creuses, on voyait clairement qu'elle était en trouble de cœur. Tête première, elle se jeta davantage dans la piété dont elle s'astreignit à observer toutes les rigoureuses pratiques, au pied de la lettre; outre les offices des dimanches et fêtes classées, elle consacrait chaque jour plusieurs heures à ses litanies et à ses rosaires, et jeûnait très sévèrement les jours d'obligation. Loin de le désarmer, ces mômeries ne tardèrent pas à exaspérer le Roi, qui prit bientôt une licence effrénée, répandant sans retenue contre les gens d'église les lardons les plus scandaleux. Alors il buvait d'autant, s'échauffait, secouait sa perruque, prenait la poste, crevait les châssis, vomissait mille ordures à gorge béante, des boisseaux de blasphèmes, puis s'allait coucher en vacarme, et recommençait le lendemain. Quand il avait fulminé tout son saoûl, la comtesse, domptant sa désolation, essayait bien de le ramener, mais l'anguille lui glissait des doigts.

A mesure que Roulette cédait à je ne sais quel impétueux prurit d'insolence et de somptuosité, Madame, au contraire, tournait encore plus au renoncement et à la prude, parlant quelquefois d'aller s'ensevelir au fond des Chartreuses. Elle avait étendu dans le poivre ses vertugadins avec ses anciennes robes falbalassées, pour ne plus porter que de modestes jupes de droguet, et il la trouvait pitoyable ainsi, pensant : « Quel fagot, bon Dieu! » A chaque minute, il lui pouffait de rire au nez, avec un air désinvolte, en gâchant des macarons et des nougats, toutes sortes de *massepains* et de *croquantes* dont il avait ses basques toujours bourrées.

Dès lors, sa rage de dépenses ne fit que grandir et il lâcha la bride à tous ses caprices, à ses plus ruineuses folies.

En premier lieu, ce fut des déshabillés du dernier galant, des peignoirs de brocart à tulipes de vermeil, des bas de soie pluie de roses et couleur de perdrix, écussonnés sur le mollet aux armes de France, des mules polonaises bordées de grèbe avec boucle aux petits pages, des culottes de satin feu liserées de cannetille d'argent. Et puis des gants à grand garçon, à grande fille, à cadet, des gants chair brûlée, lilas, chamois, gorge de ramier, feuille morte, puce et citron. Il s'empesta d'odeurs qui entêtaient tout le monde à vingt pas. Les moindres objets qu'il frôlait de la main puaient aussitôt la bergamote, le musc ou la frangipane; et avant d'enfiler ses effets de nuit, toujours il s'attardait une grande demi-heure sur sa *Poire-tapée*, culotte à bas, fredonnant des ariettes, en gilet de pékin vert-pomme et souliers de peau rose.

Pendant trois semaines, il fut travaillé d'une passion de jeux; vite il apprit le trictrac, le zanzibar, brusquembille et biribi, puis s'en dégoûta un matin. Le trou-madame lui-même à présent l'assommait. Quarante-huit heures il s'amusa d'un sceau gravé aux léopards, avec lequel il timbrait furieusement à la cire pourpre les moindres papiers qui traînaient sur les tables, jusqu'aux menus des repas. Cette curiosité passée, il se fit acheter un fort beau cheval cap de more qui se nommait Régulus, et savait passader avec mille grâces; mais il ne l'enfourcha qu'une fois, ne se trouvant plus assez dispos, ni assez jeune pour s'aventurer sur une selle. Quand ce terrible accès de luxe et de gaspillage fut amorti chez lui, un instant il pensa se dissiper par la culture des jardins; à peine, hélas! eut il bricolé dans le parc plusieurs après dînées, un sécateur en poche, qu'il se déprit de cette fantaisie comme des précédentes. Ensuite, la manie des perruques eut son tour. Dans une étroite galerie voûtée du comble, d'où l'œil embrassait au loin la vallée, cent vingt modèles de toutes formes, alignés sur des dressoirs, coiffaient des champignons de bois de violette : depuis les perruques à l'aventure, à la dragonne et à l'oiseau royal, jusqu'à la brigadière, aux trois marteaux et à l'aile de pigeon. Plusieurs fois le jour, il s'enfermait tête à tête avec ses chignons poudrés, se livrant à de minutieux et compliqués essayages devant une large glace de Venise, parmi des nuages d'amidon.

Il se remémorait en ces instants l'époque lointaine où, postillon botté de cuir jusqu'aux hanches comme Pigache et Firmin, il

claquait la triple mèche sur les grand'route... gt... gt .. gt... avec un joli catogan cravaté de soie noire qui lui brinquebalait dans le dos. Devant le seuil des guinguettes, les percherons en sueur, arrêtés, fumaient comme des soupes, se couant leurs grelots, hennissant à l'avoine... — « Hoé! Hoé! Mam'zelle Catau, chopine en deux verres! » et quand il patinait la gorge des filles qui lui versaient de haut le coup de l'étrier, c'était des joyeux rires de cuisine et des propos verjus.


Il met aux abois ses tailleurs de Paris.

Elles ne l'appelaient pas « Votre Majesté! » en ce temps là, ah! dame, non! Depuis... que d'étapes et de relais!

V

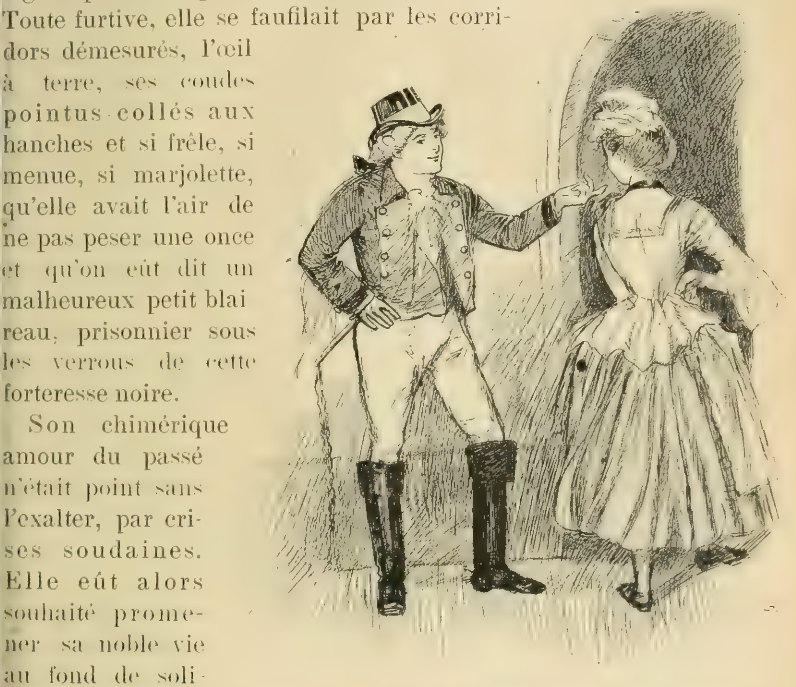
Mes biens, mes trésors sont les fleurs.

Cardinal de Bernis.

Septembre fut un enchantement printanier ; de ses plus tièdes rayons le soleil baigna les campagnes, les roses refleurirent, les rossignols vocalisèrent aux étoiles, comme si le mois de mai, une seconde fois, descendait du ciel sur la terre.

La comtesse, de jour en jour, se tassait dans sa chétiveté, avec des paupières humblement rabattues, des pieds en chaussons de discrète personne, des corsages puritains, des robes droites, et de bigotes pèlerines qui n'en menaient pas large.

Toute furtive, elle se faufilait par les corridors démesurés, l'œil à terre, ses coudes pointus collés aux hanches et si frêle, si menue, si marjolette, qu'elle avait l'air de ne pas peser une once et qu'on eût dit un malheureux petit blaireau, prisonnier sous les verrous de cette forteresse noire.



Elles ne l'appelaient pas « Votre Majesté ! » en ce temps-là !

Son chimérique amour du passé n'était point sans l'exalter, par crises soudaines. Elle eût alors souhaité promener sa noble vie au fond de solitudes savamment ombragées, et ses rêves rétrospectifs s'égaraient volontiers dans d'imaginaires paysages d'éventail ou d'écran, égayés de moulins coquets, avec d'aimables cours d'eau que sillonnaient des barques peintes pleines de musiciens poudrés. Et avec une égale ardeur elle soupirait après les profanes divertissements d'autrefois, perdus à jamais... tels que les chasses aux flambeaux, les goûters à grands laquais dans les kiosques, ou quelque ballet en plein air donné sur les gazons par l'essaim des danseurs en veste rose et en tonnelet d'argent. Ces courts tranports étaient bientôt suivis d'un terrible revers. A ces minutes de prostration elle paraissait une vieille dame contemporaine de la guerre de Sept ans, son nez s'allongeait du double, et il y avait comme du crépuscule dans ses pauvres yeux désenchantés.

Sans cesse flanquée de deux gros angoras, l'un à la fourrure gris-bleuâtre, de ceux que l'on appelle chartreux, l'autre concolore, nuancé comme un carcajou, elle glissait, les épaules drapées d'une mante en poult de soie capucine, à travers les salons dont les hautes glaces à diadème d'or lui renvoyaient son humiliante image, souffreteuse et recroquevillée. De sa voix blanche et cassée, tout en trottinant, elle parlait à ses bêtes favorites : « Minon... Mistigris... » Mais elle était triste à mourir, et en proie au calme désespoir dont elle ne laissait transpirer aucune marque, elle avait besoin, pour reprendre courage, de repenser souvent aux disgrâces et aux infortunes des femmes d'un mâle génie qui s'étaient trouvées jadis à pareille école. Elle mangeait alors son chagrin, refoulait ses larmes et l'image de la persévérante Maintenon se dressait devant elle, avec cette indiscutable autorité qui n'appartient qu'aux leçons de l'Histoire.

Pour se distraire et amuser ses loisirs, — aidée du jardinier, un vieux paysan sourd, au dos arrondi, — elle avait laborieusement disposé près des ruines de l'ancien château une *horloge de Flore.*

C'était, plantées en rond de manière à figurer un vaste et complet cadran, une collection de fleurs les plus ridiculement disparates, lesquelles s'épanouissant ou se fermant à certaines minutes fixes du jour, composaient une étrange pendule végétale, remontée par le soleil, avancée ou retardée par la saison, et dont les odorantes aiguilles indiquaient, sans jamais se tromper, la déroute du Temps.

A trois heures du matin s'ouvrait le salsifis des prés, à quatre heures la chicorée sauvage, à cinq heures la laitue, à six l'hypochœris tachetée, à sept le nénuphar des champs, à huit le souci, à neuf la ficoïde napolitaine. Et, à partir de dix heures jusqu'à quatre heures, l'une après l'autre, se fermaient avec la même ponctualité : la crépide des Alpes, le laiteron de Laponie, l'œillet prolifère, l'épervière auricule, la barkansie, l'alysse utriculée. Enfin, par une mystérieuse alternance, la belle de nuit, comme pour un baiser, entre bâillait ses lèvres à cinq heures, alors que soixante minutes plus tard le *géranium livide* resserrait farouchement les siennes ; et le pavot s'endormait, la tête basse, deux heures avant l'éveil du cactus à grandes fleurs qui replie ses pétales pendant les douze coups de minuit.

VI

Il faut se garder comme de Satan
des animaux qui ont le pié fourchu.

*Histoire du Diable, à Amsterdam, aux
Dépens de la Compagnie.* MDCCXXIX.

Tandis que le Roy n'était occupé qu'à ses vilainies et à ses algarades, la comtesse trouvait donc du bonheur à soigner les chères plantes de son jardin réservé, arrachant la mauvaise herbe, tranchant les feuilles desséchées, poignardant le sol d'innombrables tuteurs. Chaque jour, en dépit du temps incertain, il fallait qu'à plusieurs reprises elle quittât sa chambre et descendît pour venir admirer *l'horloge* dont elle faisait le tour à pas lents, pleine de componction, les mains jointes.

A droite, à gauche, dans les parterres glorieusement découpés en fleurs de lis et bordés de buis nain, rayonnaient — rose lilacé, bleu froid, pourpre mauve, carmin ou saumoné, — les balsamines, le bâton de Jacob, la campanule des Carpathes, l'anémone céleste, l'œil de paon ; puis les amarantes queues de loup, les disciplines de religieuses à grappes retombantes, la pourpre du Népaul, l'herbe du vent qui balance de sombres clochettes, la tête du dragon, les ancolies rouges aux reflets safran, les alaternes panachées de blanc et de vert, aux couleurs de la Maison. Et à plat, sur le tain à peine ridé de la morne pièce d'eau, stagnaient aussi, comme en pâle caoutchouc, d'Ophéliennes plantes aquatiques : les pontédéries, la sensitive flottante, les nymphæas d'Asie, les nénuphars aux larges assiettes de jade.

Plus loin, les bosquets taillés avec érudition enfonçaient la perspective de leurs avenues voûtées, semblables à des catacombes de verdure, les sentiers ombragés se creusaient dans une mystérieuse fraîcheur, et au dessus des épais massifs d'arbres poussant çà et là en liberté leurs robustes mâtures, les tours du château, renchérissant de sève, montaient impétueusement dans le ciel.

Nuls pépiements d'oiseaux n'égayaient cette solitude. Les mésanges huppées, les chardonnerets avaient déserté depuis longtemps les boulingrins où trop souvent la serpe eût risqué d'entamer

leurs nids; seul, résonnait continuellement le bruit monotone et cadencé des poux de bois rongeant de leurs invisibles vrilles acérées le cœur des troncs centenaires. Mais, par instants, au milieu du vaste silence en marche, un insolite ricanement s'élevait, propagé par les échos, une espèce de cri bêlé que semblait tousser l'âpre gosier d'un homme des bois, et qui, peu à peu, en une décroissante cascade de hoquets, s'éteignait au loin... Bien qu'accoutumée à l'entendre la comtesse ne pouvait alors s'empêcher de tressaillir. Cependant, le lent galop d'un gros animal empêtré de ronces faisait craquer les branches des taillis, une rauque haleine soufflait, de plus en plus proche, et à travers quelque haie brusquement défoncée d'un coup de tête, immobile, à la fois interdit et solennel, Cathédrale apparaissait.

Ennobli de cet énorme nom gothique par M. de Boute-Renard, son ancien maître, qui depuis neuf ans l'avait lâché dans le parc, après lui avoir fait dorer les cornes, c'était, — sous le vénérable sayon de poils qui le fourrait — un solitaire bélier du Danube, sphinx au front pastoral, promenant parmi les décombres du vieil et hospitalier domaine sa dédaigneuse longévité.

De préférence, il rôdait à travers les ruines. Ces dernières offraient d'abord, montant la garde, quatre piliers tachetés de roux, inégalement tronqués, d'épaisses tranches de murailles que les lierres ficelaient et ligottaient de leurs lazzos, des blocs de machicoulis éboulés depuis des siècles, troués et retroués comme des pierres ponces, et enduits d'une mousse olivâtre, puis des oubliettes autrefois profondes de trois cents pieds, comblées aujourd'hui, et le cul de basse fosse d'une tour qui avait primitivement servi de cachot pour les femmes, à l'intérieur de laquelle se voyaient scellés encore les crocs et les griffes de fer où — à cette époque regrettée de saine et expéditive justice — le mari pouvait, séance tenante, faire hisser par les cheveux l'épouse coupable d'avoir déshonoré son lit.

Traînant ainsi qu'une robe à queue sa lourde pelisse thibétaine, Cathédrale était le seul être vivant qui troublât la paix, si noblement conquise de ces ruines. D'une patte élastique et légère il les escaladait, pour brusquement surgir en plein ciel, tête haute, perché sur une crête — comme dans les sépias d'Hubert Robert ou de Panini — mâchonnant du bout des lèvres une brindille de capillaire. Animant et renforçant rien que par sa présence le mélancolique paysage désert, il multipliait à des distances si invraisem

lables — souvent aux deux extrémités du parc à la fois — ses pparitions simultanées de chaque minute, qu'on eût pu le croire loué d'ubiquité. Mais le plus inimaginable était, sans contredit, 'ondoyante mobilité de son être, l'incessante et radicale métanorphose que subissait, au physique autant qu'au moral, toute sa personne de bélier, selon le caprice du temps, la fantaisie du décor ou la nuance de l'heure, l'espèce de peau neuve instantanée que aisait plusieurs fois par jour cet étrange animal multiforme. Il avait des ongles fourchus de satyre, des cuissots qu'on sentait nerveux encore sous leur toison flottante, un dos large à souhait pour les califourchons d'enfants nus, une barbiche mogole à la pointe lu menton, deux cornes magnifiquement plantées qui lui descenlaient en spirales rutilantes autour des oreilles, ainsi qu'aux temps des anciens casques mérovingiens. Tantôt, quand il écartait les branches en titubant, il semblait avec son museau couleur de mûres et sa prunelle enflammée un bon ivrogne de faune savourant en cachette, à travers les feuilles, des ébats de baigneuses, et alors il évoquait sur-le-champ mille ressouvenirs d'églogues, Daphnis et Chloé... le poème des Amours naïves où flotte l'âme de Longus... Tantôt impénétrable, il se résorbait dans une gravité biblique, l'on eût dit un hautain bélier de Chanaan, ou bien quelque victime propitiatoire attendant le large coup de couteau du Sacrificateur. Enfin, la forte et païenne senteur de sa virilité, charriée par les brises, imposait un troublant et vague rêve de corruption antique, de jeux orgiaques, de banquets romains où, sur des lits festonnés de roses, l'homme et la bête, brutes gorgées de viandes, supprimaient peu à peu la dérisoire distance qui les séparait à peine, au point de fraterniser à tâtons dans la plus monstrueuse des camaraderies!

Dès le soir de son arrivée, Mme de Saint Salbi avait manifesté une répulsion instinctive à l'égard de Cathédrale, qui, de son côté, s'était, à première vue, pris pour Roulette d'une exubérante amitié, accourant au galop à sa rencontre avec de joyeux bonds aussitôt qu'il le voyait déboucher d'une allée, comme s'il eût reniflé, dans sa divination de vieil ermite retors, la belle canaille d'aventurier qu'était ce comte de Spade.

Et les jours s'écoulaient pour Madame — bien qu'elle se tuât d'occupations — dans un incommensurable néant. Quand les pluies la retenaient au château, elle apprêtait des herbiers, composait des liniments et des baumes : du baume de Fioravanti pour les yeux,

et du baume des Turcs pour les plaies et blessures, — ou bien elle préparait des gelées et des marmelades d'abricots de plein vent dont le Roy faisait à ses desserts une très active consommation. Elle était peinée de voir que le Prince, dégringolé dans la plus grossière insouciance, ne soufflait plus mot de l'avenir, et semblait chaque jour s'éloigner davantage du Trône. Aurait-il oublié déjà son devoir et fait bon marché de ses droits? Après tant de gloire entassée siècle par siècle, après tant de grands coups, tant d'assauts, tant de boulets et d'étendards, cette honte-là était-elle ménagée aux bastilles du Faucon-Noir de devenir la Capoue d'un Bourbon Fainéant?



Cathédrale apparaissait.

Roulette, en effet, continuait de croupir dans la même sottise, envoyant à sa femme son petit paquet, chaque fois qu'elle hasardait de timides observations.

Pendant les repas servis dans un silence glacial, et durant les mornes soirées, on ne s'entretenait plus, comme à Paris, de la prochaine Restauration monarchique. La comtesse y songeait toujours, mais elle n'osait guère en parler.

Embrasé par les alcools et gavé de truffes le comte, après le couvert, arpentait d'habitude la salle d'Anne de Bretagne où des tapisseries de haute lice déployaient avec emphase le triomphe de Mardochée. Pivotant sur ses talons, il esquissait des pas de branle à danser, puis à toute gueule il entonnait les chansons du bon vieux temps : *la Catacoua... Le Port-Mahon est pris... Mon père était pot...* Au fracas des refrains gaillards, les angoras bondissaient ahuris, mis en fuite, et la comtesse, outrée de l'insolence, grima-

int pour ne pas éclater, ravalait héroïquement son désespoir. D'aucunes fois, il s'accoudait à une des fenêtres ouvertes, et là, se faisait donner de la trompe.

Debout au milieu de la cour sablée, Pigache et Firmin en tenue. enforcés de six piqueurs, sonnaient à pleine poitrine le *Réveil*, *Lancé*, la *Royale*, s'époumonnant avec zèle sous l'œil du Maître mais rassasié. Impitoyable, il leur réclamait toute la série :

— Hep? le *Vol-Ce-L'Est?...*

— *La Reine* à présent?...

— Allons, coquins... une belle *Dampierre?...*

— Tayaut! les *Petits sentiers d'Avon?* et je vous laisse souffler.

A la joyeuse humeur de ces fanfares, Madame sentait flotter utour d'elle, dans la nostalgie du soir, l'âme hennissante de la ieille Vènerie française. Aussitôt, la campagne, déserte à plusieurs eues à la ronde, se peuplait pour elle, comme pour une chasse *du Temps*, de grands chevaux pies ou pommelés, harnachés de volaque lanc, galopés par des gentilshommes de velours en bottes à chau-ron et armés du couteau. De mignonnes intrépides en gants cris-ins franchissaient des troncs d'arbres abattus parmi les nuages de oudre qui s'envolaient de leur petite tête éperdue. Et les chiens chan-ient... les chiens titrés de Jadis, ils chantaient à belle gorge pour es pleurs du dix-cors, pour l'agonie du loup, pour les fins du ragot!

Tandis que la Comtesse, recueillie dans son rêve, demeurait mmobile ainsi qu'une statue, les huit hommes, en cercle, poussant lu gros ton et du grêle, ne discontinuaient toujours pas *d'appeler* ous les étoiles rabattues déjà dans le ciel. Emportés à toute bride ar le vent, les *tontaine* et les *donhon*, meute sonore, descendaient lans le val, remontaient les coteaux, chassaient à travers les bois ointains, puis — la dernière note à peine éteinte en tremblant — es piqueurs déjà grisés, lentement se dispersaient, la sueur au ront, l'œil un peu fou, balançant les trompes tièdes encore des hal-alis et des curées chaudes que venaient d'aboyer leurs pavillons le cuivre. Alors, se bourrant de tabac les narines à pleins pouces, e comte versait en un vaste fauteuil, où il demeurait d'abord inerte, es jambes croisées; ensuite ses bras s'échappaient, glissaient le ong des cuisses, paumes en dehors et doigts écartés, sa boite rou-lait à terre, et il se prenait à ronfler épouvantablement, la perruque sur l'oreille.

(A suivre.) Henri LAVEDAN.



LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(*Suite.*)

XXXI

Le soleil ne se montrait pas encore sur l'horizon, lorsque Castillan vit, à travers la brume du matin, un homme se diriger à pas pressés vers la petite église de Saint-Sernin.

Cet homme était le sacristain.

Il venait ouvrir les portes du sanctuaire et tout préparer pour l'office quotidien, car, durant la semaine, Jacques Longuépée avait l'habitude de dire sa messe de très bonne heure.

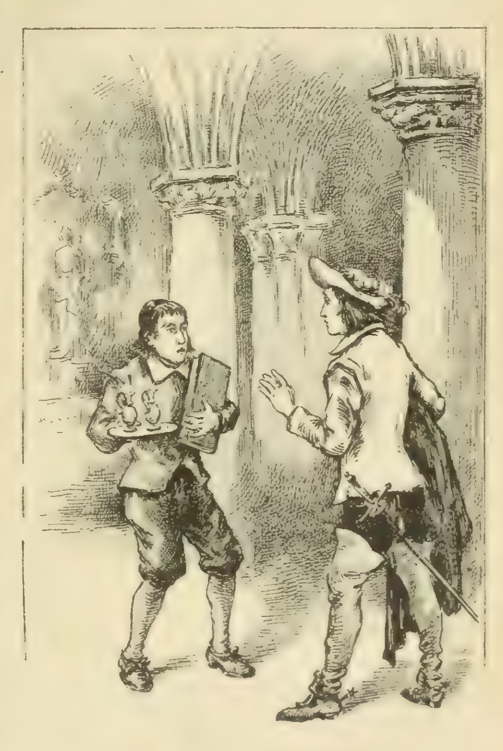
Je joue de bonheur, pensa Castillan. Voilà un moyen tout naturel d'avoir avec le curé un entretien discret. Je vais me confesser à lui, et, si je ne me trompe, ma confession l'intéressera plus que si je lui avouais une demi douzaine de péchés mortels.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 12 mars.

Les habitants n'étaient pas encore sortis de leurs maisons.

Castillan put entrer dans l'église sans être vu. L'ombre était encore si profonde dans la chapelle, que sans la lueur qui venait de la sacristie, le clerc aurait eu de la peine à se guider.

Il s'agenouilla contre la grille du chœur, et quand le sacristain vint poser sur l'autel les burettes et le missel, Castillan sortit si inopinément de l'ombre devant lui, que le pauvre homme laissa échapper un cri de terreur.



Rassurez-vous, lui dit Castillan.

— Rassurez-vous, lui dit Castillan d'une voix douce. Rassurez-vous, mon ami. Je suis un pauvre voyageur, et désire qu'après sa messe, votre digne pasteur me reçoive au tribunal de la pénitence.

Comment avoir peur d'un homme qui faisait montre de telles dispositions?

Le sacristain, vite rassuré, montra à l'étranger un coin profondément obscur, en disant :

— Le confessionnal est là, mon brave monsieur. Dans une petite heure, messire Jacques ira vous y joindre. Ce n'est pas jour de grand'messe, aujourd'hui.

— Merci, mon ami, et priez pour moi.

Tout en parlant ainsi, Castillan chercha la main du sacristain et y fit glisser une pièce d'argent.

— C'est pour les pauvres, ajouta-t-il, en se dirigeant vers le confessionnal, où il s'enfonça, en apparence abîmé dans une religieuse méditation.

Un bruit de pas et un murmure de voix lui apprirent bientôt que le curé était arrivé.

Jacques venait, en effet, de commencer à dire sa messe.

Il avait laissé au presbytère Ben-Joël encore endormi; mais sa confiance, si grande qu'elle fût à l'égard du messager, ne l'avait pas empêché de fermer soigneusement la porte de sa chambre, où il gardait depuis deux ans le dépôt mystérieux de Cyrano.

Lorsque Jacques, sa messe finie, revint à la sacristie, son assistant lui dit :

— On vous attend au confessional, monsieur le curé.

— Ah! fit Jacques, un de mes paroissiens a donc commis quelque grosse faute, qu'il s'y prend de si bonne heure pour venir s'accuser ?

— L'homme qui attend est un étranger, monsieur le curé.

— J'y vais. Mais quel peut être ce pénitent? Il n'est arrivé personne hier soir à Saint-Sernin, à part Sulpice Castillan, le secrétaire de mon cher Savinien.

— Je ne sais. L'homme qui vous demande ne m'a pas laissé voir son visage, et sa voix ne m'est pas connue.

— C'est bien. Donne-moi mon surplis. Il ne faut pas faire attendre ce bon chrétien.

Et le curé, faisant résonner les dalles sous son pied robuste, vint s'asseoir dans son confessionnal, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur celui qui l'attendait.

En entendant s'ouvrir la grille qui le séparait de son juge, Castillan respira avec satisfaction.

— Enfin, nous y voici! fit-il, presque à voix haute.

— Que dites-vous, mon fils? interrogea le curé, surpris de l'exclamation. Commencez, s'il vous plait, les prières de la pénitence.

— Mon père, excusez-moi; la confession que j'ai à vous faire n'a pas un caractère purement religieux. Il s'agit d'intérêts mondains, et, si j'ai pris la liberté de vous faire appeler ici, c'est qu'il importait que personne ne pût soupçonner le véritable sujet de notre entretien.

Longuépée, de plus en plus intrigué par ce début, jugea à propos de présenter une objection à son interlocuteur et, renonçant aux formules paternelles du confesseur :

— Monsieur, répliqua-t-il, il vous eût été facile de me parler chez moi sans redouter aucune indiscrétion.

— C'est tout justement chez vous que je ne voulais pas aller, sans vous avoir mis au courant de ma petite histoire. Souffrez donc que nous nous en tenions à la situation présente.

— Soit, Monsieur. Je vous écoute.

— Le premier de mes aveux consistera à vous dire mon nom. Et ce nom, monsieur le curé, ne sera pas la moindre de vos surprises. Je m'appelle Sulpice Castillan.

Le curé fit un soubresaut dans sa logette.

— Vous allez me dire, mon père, continua le clerc sans laisser à Jacques le temps de s'étonner, que vous possédez déjà au presbytère un Sulpice Castillan. Mais quel est le bon? Lui ou moi? C'est pour vous permettre de résoudre cette question délicate que je suis ici, et s'il vous plait de m'écouter avec bienveillance, vous ne tarderez pas à sortir de l'embarras où je viens de vous plonger.

Castillan raconta alors avec une entière bonne foi les aventures dont il avait été le héros depuis son départ de Paris, sans en excepter l'épisode de Marotte.

— Monsieur, lui dit Longuépée, après avoir écouté attentivement cette confession, il se peut que tout cela soit parfaitement vrai; cependant je ne veux rien décider en l'absence d'une preuve matérielle.

— Mon Dieu, monsieur le curé, je ne me dissimule pas la difficulté de ma position, et je consens volontiers à n'être pas pris encore pour moi même, puisque mon voleur a été assez adroit pour gagner votre confiance. Souffrez seulement que je vous demande une grâce.

— Laquelle?

— D'après ce que vous marque mon maitre, vous devez le rejoindre à Colignac.

— En effet!

— Eh bien, renoncez à ce projet; attendez M. de Bergerac chez vous.

— Que me proposez-vous là?

— Je vous propose une chose très prudente. Qui sait si, lorsque vous vous mettrez en route avec l'homme que vous persistez à considérer comme le vrai Castillan, il ne profitera pas de votre isolement pour vous assassiner et s'emparer de l'écrit dont vous avez la charge.

— C'est aller bien loin dans vos suppositions. Je ne suis pas un enfant, et je sais me défendre, mon ami.

— Sans doute; considérez toutefois que ce bohémien a des complices, et que, fort contre lui, vous pourriez être impuissant contre une bande de spadassins. Enfin, monsieur le curé, continua péremptoirement Castillan, il faut que vous restiez, et cela par la raison que j'ai fait dire à mon maitre d'accourir à Saint-Sernin en toute hâte.

— Vous avez fait cela ?

— Ce matin même, et par l'intermédiaire de cette même Marotte, qui est la cause première de ma mésaventure.

— Ah! Monsieur, si vous dites vrai, c'est mettre dans des mains bien suspectes le salut de la position.

— Soyez tranquille; je réponds d'elle maintenant. Encore un mot, monsieur le curé. Prenez vous un peu de confiance en moi ?

— Votre accent de sincérité me touche, répondit Longuépée. Cependant, je vous l'ai dit, je n'ai point de raison suffisante encore pour considérer mon hôte comme un imposteur.

— Soit. Attendez une révélation; elle ne tardera pas à se faire. Il est bien entendu que ce que je viens de vous apprendre demeurera un secret entre nous deux?

— Ne m'avez vous pas dit qu'il s'agissait d'une confession?

— C'est vrai; je suis tranquille. Il me reste à vous adresser une dernière recommandation.

— Faites.

— Je vous engage à déclarer nettement à votre hôte, en rentrant chez vous, que vous n'êtes plus décidé à partir, ayant appris la nouvelle de l'arrivée prochaine de votre ami Cyrano. Vous verrez l'effet de cette confidence. Par exemple, je vous invite à faire bonne garde, car il est probable que Ben Joël va se mettre en tête de vous enlever, par ruse ou par force, le dépôt confié à vos soins.

— Je ferai selon votre désir. Toute cette aventure me trouble, et je sens que la plus grande prudence doit présider au moindre de mes actes.

— C'est bien parler, monsieur le curé. Si vous avez par hasard, au presbytère, quelque vieille épée, mettez la à votre portée; si, mieux encore, vous possédez une paire de pistolets, confiez leur deux bonnes balles de plomb sur une consciencieuse charge de poudre. Tout cela peut vous être utile d'un moment à l'autre. Maintenant que vous voilà dûment prévenu, je vous laisse vis à vis de mon maître la responsabilité des événements.

Sulpice se leva pour se retirer.

En même temps que lui, Jacques quitta le confessionnal, et, saisissant le bras de son interlocuteur, il amena Castillan en pleine lumière, et, le regardant fixement :

— Vous avez l'air d'un honnête homme, mon ami, dit il. Vous me répondez que Cyrano est averti de ce qui se passe ?

— Sur mon âme, je vous jure que mon messager est parti avant l'aube, répondit Castillan.

— Bien ! qu'allez-vous faire maintenant ?

— Attendre.

— Avez vous pris gîte dans quelque auberge ?

— Non ! je ne tiens pas à me faire voir ; je vais chercher quelque poste d'observation à proximité du presbytère.

— Vous serez vite découvert. Écoutez, je ne veux rien négliger de ce qui peut être utile dans le cas présent, et il y a du bon dans ce que vous m'avez dit. Glissez vous donc derrière le presbytère, poussez une petite porte qui donne sur les champs ; vous vous trouverez devant une écurie qui m'appartient. Au milieu de l'écurie est une échelle qui conduit dans un étroit grenier : réfugiez vous là, j'irai moi même vous porter de la nourriture et vous tenir au courant de ce qui se sera passé. Est ce convenu ?

— Parfaitement ; je crois que nous allons nous entendre. Vous direz à Ben Joël ce que je vous ai conseillé de lui dire ?

— Je vous le promets.

— Ah ! merci, monsieur le curé ; venez maintenant ; je ne crains plus rien.

— Laissez moi sortir le premier; mais avant deux minutes, soyez à votre poste.

Castillan suivit de point en point les instructions du curé. Il attendit le moment favorable pour traverser, sans être vu, la petite place de l'église, et trouva sans difficulté la cachette dont lui avait parlé Longuépée.

Il y était à peine depuis cinq minutes, lorsque le curé parut, portant du pain, du vin et quelques vivres.

— Mon homme dort encore, dit Jacques ; j'en profite pour vous apporter à déjeuner. Monsieur... Comment vous appellerai je ?

— Parbleu ? appelez moi Castillan, puisque c'est mon nom.

— Mais l'autre ?

— L'autre ? appelez le mon drôle. Il ne mérite pas mieux.

— Gardons nous d'un jugement téméraire, murmura Jacques. Tout à l'heure, je vais être mieux éclairé.

Et, laissant son pénitent expédier le déjeuner qu'il lui offrait, Jacques passa de l'écurie au presbytère qui y attenait, par une petite cour peuplée de poules et de canards.

Ben Joël était levé et attendait le curé dans la salle à manger.

— Avez-vous bien dormi ? lui demanda gracieusement le prêtre.

— Parfaitement. J'ai pensé qu'il fallait se préparer par un repos convenable aux fatigues et aux veilles de notre prochain voyage.

Le curé prit un air bonhomme et répondit, tout en observant minutieusement la physionomie de l'étranger :

— Vous avez bien fait, mon cher Castillan ; demain et les jours suivants, vous pourrez vous reposer encore, si c'est votre plaisir, car nous n'allons plus à Colignac.

— Nous n'allons plus à Colignac ! se récria Ben-Joël. Et pourquoi, monsieur le curé ?

— Parce que mon ami Cyrano m'a fait mander ce matin qu'il allait arriver à Saint-Sernin d'un moment à l'autre.

Une mortelle pâleur s'étendit sur les traits de Ben-Joël, et sa voix expira dans sa gorge.

Le curé, qui l'examinait, surprit ce trouble passager. Mais le bohême, sentant peser sur lui le regard inquisiteur du prêtre, se remit bien vite, et ce fut, en souriant, de l'air le plus naturel qu'il répondit :

— Ma foi, monsieur le curé, aucune nouvelle ne pouvait me surprendre plus agréablement à mon lever! mon maître arrive! Eh bien, franchement, j'en suis ravi, car c'est une preuve qu'il va mieux. Vous savez que je l'ai laissé fort souffrant à Paris.

— Je sais cela, fit le curé, tout interdit de la bonne tournure que prenaient les choses, et, en même temps, fort perplexe à l'égard des soupçons que lui avait suggérés le vrai Castillan ; — je sais cela, et je vois à votre contentement que vous êtes vraiment attaché de cœur à votre maître.

— Je l'aime comme un père! s'écria Ben Joël, qui fit effort pour amener une larme d'émotion au coin de ses paupières.

Le curé lui tendit la main en se disant :

— Lequel me trompe de ces deux hommes?

— Ce soir, mon brave, songeait en même temps Ben-Joël, je serai sur la route de Paris et j'aurai l'écrit de Lembrat. Arrive ensuite le capitaine Satan, je m'en moque.

Ce fut dans ces dispositions que s'acheva la journée.

Jacques, fidèle à sa promesse, vint rendre compte à Castillan

de l'impression produite sur Ben-Joël par l'annonce de l'arrivée de Savinien.

— Cet homme est très fort, dit Sulpice ; il a répondu naturellement ; je m'y attendais presque. Dans sa position on doit tout prévoir. Laissez venir la nuit, monsieur le curé, laissez venir la nuit.

Ben-Joël, on le comprend, avait, dès la première menace de l'arrivée de Bergerac, ébauché tout un plan pour la nuit suivante.

Il ne quitta pas le presbytère de toute la journée, et prit une connaissance exacte des localités.

En pénétrant dans la chambre du curé, où Longuépée avait passé une partie de l'après midi, l'œil de lynx de Ben Joël fut bien vite attiré par l'armoire de chêne scellée à la tête du lit.

— C'est là! se dit instinctivement le bohème.

Dès ce moment, ses dispositions furent prises. Il s'agissait tout simplement de profiter d'une courte absence du curé pour crocheter l'armoire, ou, si cette occasion ne pouvait être saisie, de s'introduire pendant la nuit dans la chambre, de poignarder Jacques et de s'emparer du précieux écrit.

Ben-Joël n'était pas homme à reculer. Son idée conçue, il ne songea plus qu'à l'exécuter dans les meilleures conditions possibles.

Au souper, le curé, qui, lui aussi, avait médité sur les événements du jour et s'était tracé, comme Ben Joël, son petit programme, dit négligemment à son hôte :

— Ami Castillan, ce soir, si vous le permettez, nous ne prolongerons pas trop notre veille. Il faut que je sois à l'église dès l'aube, ce qui ne vous empêchera point, j'espère, de dormir la grasse matinée.

— J'y compte bien, monsieur le curé, sourit l'aventurier. Si vous voulez vous retirer, ne vous gênez donc point pour votre serviteur.

— Oh! je ne suis pas tellement pressé que je ne puisse vous offrir, avant le coucher, un verre de notre eau de vie de Saint Sernin. Elle est moins bonne que celle de Cognac, mais vous savez le proverbe : A défaut de grives...

— On prend des merles, acheva joyeusement Ben Joël.

Après avoir bu à la santé de son hôte, le curé se retira, le laissant aux soins de la servante.

Quand il jugea le prêtre profondément endormi, le bohème prit un flambeau et se dirigea à son tour vers sa chambre.

En passant devant celle du curé, il remarqua que la clef n'était plus sur la porte.

D'un doigt discret, il pesa sur le loquet, le fit jouer et essaya de pousser le panneau.

La porte résista.

Elle était verrouillée à l'intérieur.

— Diable! fit le bandit, maître Jacques est prudent. Je n'avais pas prévu cela. Bah! j'attendrai bien à demain. Le Bergerac n'a pu faire diligence au point de gagner quatre jours sur nous.



Hé! Monsieur Castillan, lui cria Jacques!

Et il se glissa le long du corridor, sans faire plus de bruit qu'une ombre.

Mais au lieu de s'endormir aussitôt, il se jeta tout habillé sur son lit, l'oreille aux aguets et prêt à saisir une circonstance favorable.

Quel que fût son désir de réussir, cette veille solitaire devait fatalement vaincre notre rusé bandit.

Vers minuit, ses yeux se fermèrent malgré lui, sa tête tomba sur l'oreiller, et il s'endormit profondément.

L'horloge de Saint Sernin sonnait trois heures lorsque Ben Joël revint à lui.

Il se frotta vivement les yeux et, mâchonnant un juron :

— Imbécile! dit il, j'ai dormi. Il n'est peut être plus temps.

La fenêtre laissait filtrer dans la chambre les premières lueurs de l'aube. Ben Joel s'approcha du vitrail et regarda du côté de l'église.

Elle était encore fermée, et personne ne se montrait sur la place.

Peu après, un bruit se fit dans la direction de la chambre du ıré.

Le bandit respira.

Le bruit, perçu vaguement d'abord, devint plus distinct, et en Joël entendit bientôt s'ouvrir et se refermer la porte de la rue.

Il courut de nouveau vers la fenêtre, assez à temps pour voir le ıré traverser la ace et suivre une ıelle à gauche de 'glise, où il allait ıns doute pénétrer ır l'entrée particu- ère de la sacristie.

Le frère de Zilla e perdit pas de mps en nouvelles flexions.

Il sentait qu'il fal it agir sans délai.

En conséquence, s'arma d'une ourte pince de fer de quelques cro ıets, prit entre ses ents son couteau uvert et se dirigea ers la chambre de ıeques.

La porte était tou ours fermée à clef.



Allons, saute, voleur de nuit!

Mais forcer une serrure n'était pour Ben Joël qu'un jeu d'en ınt.

Il opéra si délicatement, que la porte s'ouvrit comme si, pour btenir cet effet, il eût suffi au bohème de prononcer un mot agique, ou comme s'il eût été porteur d'une de ces « mains de loire » devant lesquelles, suivant certains récits merveilleux, ombaient les grilles et les verrous les plus solides.

Une fois dans la chambre, le bandit fureta rapidement, comme our l'acquit de sa conscience, dans tous les tiroirs et sur tous les

meubles; puis il se rabattit vers l'armoire de chêne, où il pressentait l'existence du trésor tant désiré.

En ayant rapidement étudié l'armature, il glissa sa pince sous l'un des panneaux et pesa de tout son corps sur l'instrument.

Le chêne craqua sous ce robuste effort, mais les ferrures résistèrent.

Ben-Joël, tout entier à son entreprise, allait recommencer la tentative, lorsqu'éclata soudainement derrière lui la voix sonore du curé.

— Hé! monsieur Castillan, lui cria Jacques, debout, les bras croisés, au milieu de la chambre, que faites-vous là, s'il vous plait?

Cette interpellation railleuse fit bondir le bohème, qui se retourna pour faire face au danger.

Ne pouvant nier l'évidence, il jeta sa pince, assura son couteau dans sa main, et, se redressant d'un air menaçant devant le curé

— Vous avez bientôt dit votre messe, monsieur le curé, ricana t-il; ce sera tant pis pour vous.

— Misérable! tonna Jacques, n'as tu pas honte du métier que tu fais?

Ben-Joël s'élança, le couteau levé.

Au moment où son bras s'abattait, la main du curé le saisit au vol et le serra d'une étreinte à lui briser les os.

— Lâche ton arme, lui dit il en même temps.

Cette recommandation était superflue. Les doigts engourdis de l'assassin s'étaient déjà détendus et le couteau qu'ils tenaient venait de tomber sur le plancher.

Ben-Joël n'avait décidément pas de chance dans ses guet-apens.

Il voulut parler, s'humilier, sauver sa peau, comme il l'avait fait naguère lorsqu'il fut si rudement gourmé par Cyrano sur la route de Fougerolles; le curé ne lui en laissa pas le temps.

— Si Dieu ne nous défendait de verser le sang, fit-il, il serait profitable de débarrasser le monde d'une créature comme toi. Remercie le de t'avoir fait tomber entre les mains d'un chrétien.

Ben Joël, pour toute réponse, fit un brusque soubresaut pour se dégager.

— Ah! c'est ainsi que tu le prends, lança Jacques. Tu n'aimes ni les conseils, ni les sermons. Va donc, mon drôle, va te faire pendre ailleurs. Il est heureux pour toi que Cyrano ne soit pas arrivé.

Ce disant, le curé saisit sans façon le bohème par ses chausses t par le haut de son pourpoint, puis, l'enlevant de terre, il le porta ıns hâte vers la fenêtre qu'il défonça d'un coup d'épaule.

— Ne me tuez pas, monsieur le curé, geignit Ben-Joël effaré, ne ıe tuez pas.

— Allons, saute, voleur de nuit, répliqua le curé, en faisant ıdement franchir au bohème l'appui de la croisée et en le main ənant toujours suspendu dans l'espace.

— Grâce! cria la voix étranglée de Ben-Joël.

— Saute donc, répéta le curé. La fenêtre est à sept pieds du sol. ıurais-tu peur, par hasard?

Ben Joël se hasarda à regarder et vit le terrain tout près de lui.

— Pour que je saute, lâchez-moi, murmura-t il humblement.

— Tu es décidé; c'est bien heureux. Allons, bon voyage, mon rôle; mais ne recommence pas : une autre fois tu n'en serais pas uitte à si bon marché.

Les mains de Jacques s'ouvrirent et le bohème, qui, le danger isparu, avait repris tout son sang froid, le bohème tomba sur le azon avec l'élasticité d'un chat.

Cela fait, il prit la fuite à toutes jambes, sans demander son este, et non sans songer qu'une balle de mousquet pourrait bien 'atteindre en route.

Après cette exécution, le curé courut au grenier où Castillan, veillé déjà, attendait impatiemment les nouvelles du jour.

En voyant Jacques lui ouvrir les bras, Sulpice devina qu'il 'était passé quelque chose de décisif.

— Mon brave enfant, dit le prêtre en l'embrassant à pleines oues, vous m'avez sauvé la vie.

— Ah! ah! fit Castillan. Notre homme...

— Notre homme! interrompit le curé, il est loin, s'il court encore.

Et, en deux mots, Jacques fit assister le jeune homme à la courte scène qui venait de se passer.

— Quoi! se récria Sulpice, vous l'avez laissé s'échapper?

— Sans doute. Il n'est plus nuisible, dès l'instant qu'il est démasqué.

— Détrompez vous. Enfin, ce que vous avez fait est bien fait; ɔn ne peut vous reprocher votre bonté d'âme. L'arrivée de M. de Cyrano mettra fin à vos inquiétudes et vous rendra toute votre ranquillité.

— Amen! répondit en souriant le curé. Venez prendre possession d'un gîte plus digne de vous, mon enfant, mon vrai Castillan, cette fois.

Les deux nouveaux amis descendirent ensemble, et Jeanne ne vit pas sans surprise un nouveau personnage s'asseoir devant le substantiel déjeuner qu'elle avait soigneusement élaboré à l'intention du convive de la veille, disparu sans qu'elle parvînt à s'en expliquer le motif.

Ce qui, par parenthèse, plongea la bonne servante dans un abîme de réflexions, dont le curé ne jugea pas à propos de la tirer ce jour-là.

La prochaine arrivée de Cyrano était l'unique objet des préoccupations de Jacques.

Il attendait son ami avec une joie enfantine, avec une impatience mal déguisée.

Il avait hâte de l'embrasser d'abord et ensuite de lui remettre ce précieux dépôt qui, depuis deux ans, lui avait causé tant de souci.

XXXII

Avant de voir ce qu'il advint de Ben Joël, aussi bien que de Cyrano, alors aux prises avec la justice toulousaine, il convient de reprendre l'histoire de Zilla.

Elle venait de pressentir les desseins criminels du comte Roland et était sortie seule, au milieu de la nuit, de la maison du Cyclope en proie à une exaltation voisine de la folie.

Où allait-elle? Dans le premier moment elle ne le savait pas elle-même. Après avoir couru jusqu'au pont Neuf, qu'elle franchit d'un pas rapide, la fraîcheur de la nuit apaisa un peu cette fièvre ardente, qui la poussait au hasard à travers la ville; elle s'arrêta devant le Châtelet et se prit à réfléchir,

Ses pensées se coordonnèrent peu à peu; elle releva la tête avec résolution et reprit sa marche d'un pas délibéré.

Zilla avait désormais un but.

Elle remonta la rive droite de la Seine, s'engagea dans les ruelles étroites voisines de la rue Saint Paul et vint frapper à la porte de l'hôtel de Lembrat.

Le maître était rentré depuis une heure; tout dormait dans la

son. Zilla attendit une demi minute. Après quoi, elle souleva nouveau le heurtoir de fer ouvragé et le laissa retomber sur la nde porte.

'n bruit se fit dans la cour ; des pas se rapprochèrent, et une x rude demanda :

— Qui frappe ?

— Je veux parler à M. de Lembrat, répondit Zilla avec impa ice.

— M. le comte repose ; ce n'est pas l'heure de le voir.

— Ouvrez, vous dis je ; il s'agit d'une affaire très importante.

— Allons, coureuse, au large ! et ne frappez plus, ou je vous prendre par les sergents. A-t-on jamais vu ! Déranger les gens ne heure de la nuit !

Ce disant l'inflexible portier se retira, faisant sonner ses pas rds sur le pavé.

La bohémienne comprit que toute nouvelle tentative serait sans et.

D'ailleurs, elle comptait bien n'avoir rien à redouter pour nuel durant ces quelques heures.

Résolue de ne pas laisser au comte le temps de lui échapper, elle ssit sur la borne plantée à la porte de l'hôtel, s'enveloppa dans cape, et demeura immobile dans l'ombre, en murmurant :

— J'attendrai.

Cette nuit fut longue comme une année. Pénétrée par l'humi é de l'aube, Zilla grelottait ; mais sa tête était brûlante, et tte ardeur fébrile l'empêchait de céder à la souffrance et à la igue.

Le jour vint et la trouva pâle, mais l'œil plein d'éclairs ; frisson nte, mais debout et prête à la lutte.

Une rumeur vague dans les alentours de l'hôtel annonça bientôt réveil de la ville ; quelques passants se montrèrent au bout de rue, et des grincements de fer se firent entendre auprès de la une femme.

C'étaient les verrous de la grande entrée qui glissaient poussés ir la main du portier ; les deux panneaux de chêne s'entr'ou rirent, et Zilla put jeter un regard dans la cour, où s'agitait déjà valetaille du comte Roland.

Prudente comme il convenait de l'être en pareille situation, illa s'éloigna de quelques pas, sans perdre de vue la porte de hôtel.

Une taverne était ouverte à peu de distance ; elle y entra po s'y réchauffer un instant, puis demanda de l'eau, dont elle baig son visage flétri par une longue veille, rajusta ses vêtements, et nouveau se dirigea vers l'hôtel.

Le portier féroce, qui peu d'heures auparavant l'avait si f rudoyée, avait sans doute oublié ou pris pour un mauvais ré l'incident de la nuit, car il ne sembla ni surpris ni fâché lorsq Zilla se présenta devant lui.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'il voyait la jeu femme, et les confidences des laquais lui avaient appris que maître du logis n'était pas sans avoir quelque considération po elle.

On ne savait pas de quelle nature étaient les relations établ entre le comte et la bohémienne, mais ces relations étaie certaines ; cela suffisait pour épargner à Zilla un accueil dés gréable.

Elle s'adressa à un valet accouru à sa rencontre, se nomma demanda presque impérieusement à parler au comte.

— Monseigneur n'est pas levé, objecta le valet.

— Faites-le prévenir, insista la visiteuse.

— Le réveiller ! Oh ! non, je ne m'y risquerais pas. Attendez, vous voulez.

— Soit.

Et Zilla, sur un signe du laquais, l'accompagna jusqu'aux a partements, où on la fit asseoir dans une vaste antichambre, l'engageant à patienter.

Trois mortelles heures s'écoulèrent ainsi. Enfin, le son d'u voix bien connue parvint aux oreilles de Zilla.

Le comte était debout et fort en colère à en juger par le diapas auquel sa parole était montée.

Peu après Roland parut. La jeune femme ne se doutait p qu'elle était la seule cause de l'irritation qui se lisait encore da les regards du comte et dont les éclats étaient arrivés jusqu'à el

Elle fit un pas vers lui et sans attendre sa question :

— J'ai à vous parler, prononça-t-elle d'un ton brusque.

— De si bonne heure ? essaya de sourire le comte.

— L'heure ne signifie rien. Renvoyez vos gens.

— Vous parlez bien royalement, ma belle. Que se passe-t-il ?

Il congédia du geste les laquais qui l'avaient suivi, et d'un a impatient :

– Je suis pressé, fit il ; que voulez-vous ?

– Je vais vous le dire. Vous êtes venu chez moi hier, sous un texte perfide, et vous m'avez pris un objet que je viens vous emander. Rendez-le moi.

L'équivoque n'était pas possible. Le ton net et tranchant de la ne permettait pas à Roland d'en douter.

Le comte prit un air étonné et répondit :

– Un objet ? c'est bien vague Je n'ai rapporté de chez vous e la lettre écrite à l'intention de ce Manuel. Est ce à cette lettre e vous faites allusion ?

– Vous savez bien que non !

– Alors je ne vous comprends pas.

– Entrons dans votre appartement, monsieur le comte.

– Pourquoi faire ?

– Pour y prendre la fiole de poison que vous m'avez soustraite er !

Le comte tressaillit légèrement, quoique déjà préparé à cette ostrophe.

Ce mouvement n'échappa pas à Zilla.

– Vous voyez bien, s'écria t elle, que vous n'êtes pas aussi norant que vous le dites.

– Je suis étonné, voilà tout, et si je ne vous croyais folle ou arée par quelque sentiment inexplicable, je subirais d'un front oins tranquille vos réclamations et vos insultes.

– Rendez-moi ce que je vous demande, Monseigneur.

– Vous y tenez donc ? Ah ça, mon enfant, sourit le comte, nt l'accent s'adoucissait à mesure que s'irritait la voix de la hémienne, faites moi le plaisir de me dire à quel propos je puis oir besoin de poison ? Si j'en voulais, d'ailleurs, il ne manque s de droguistes lombards ou florentins à qui j'en saurais heter.

– C'est possible, mais ayant trouvé à portée de votre main arme qui vous était nécessaire, vous l'avez saisie ; c'était moins ompromettant.

– Voyons, Zilla, qu'est ce qui vous pousse ? que supposez ous ?

– Je suppose que vous voulez vous débarrasser de Manuel, et ue vous vous êtes servi de moi pour cela.

– Je songe bien à Manuel ! Si je voulais m'en débarrasser, omme vous le dites, j'aurais mille moyens au lieu d'un. Le pre

mier et le plus simple serait de le laisser condamner, et tout just ment je vous ai offert de le tirer de prison.

Cela fut dit très naturellement avec une certaine bonhomie q ébranla un instant les convictions de Zilla.

Le comte s'aperçut de l'effet produit par ses dernières parole un sourire furtif passa sur ses lèvres.

— Êtes-vous convaincue ? ajouta-t-il, pensant assurer s triomphe.

— Je ne me laisse pas convaincre sans preuves.

— Quelles preuves voulez-vous ?

— Facilitez moi l'entrée du Châtelet. Je veux parler à Manue

— C'est impossible.

— En ce cas, rendez moi la lettre que j'ai écrite hier au pr sonnier, d'après vos conseils.

— Vous renoncez donc à sauver Manuel ?

— Je vous le dirai. Tout d'abord, rendez-moi ma lettre.

— Je le voudrais, répliqua tranquillement le comte ; malhe reusement, ou... heureusement, — car j'entends mieux vos intéré que vous — je ne l'ai plus.

— Où est-elle ?

— Manuel doit l'avoir entre les mains — je la lui ai fait pa venir.

— Quand ?

— Ce matin.

— C'est faux ! exclama Zilla. J'ai passé la nuit à la porte c votre hôtel, et personne n'en est sorti.

(A suivre.) LOUIS GALLET.

Le Gérant F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Pa

POUM [1]

(Suite)

Quoi! ne pas même guetter au trou d'une serrure l'arrivée de ces nportants et mystérieux personnages; écouter, sans pouvoir doriir, le bourdonnement confus des voix de la salle à manger, jusu'au grand bruit de chaises reculées, suivi d'un lourd silence, qui iarquait le passage par couple u salon! Quoi! ne pas épier le a-et-vient empressé des doiestiques, ne pas humer les lats au vol! Poum se fût onsolé de tout cela, encore. Iais ne pas admirer, en une orte d'extase hypnotique, ses mis les chapeaux, ces chaeaux variés, brillant neuf, orés et argentés sur tranche, vec des coiffes de satin qui entaient bon la pommade... Non! non! l'âme de Poum se évolta. Il rendrait visite aux hapeaux, il les compterait, il es tirerait un peu par l'oreille pour voir s'ils ne s'ébouleraient pas, l leur caresserait le poil doucement, comme à des bêtes inoffenives, il pousserait l'audace, peut être, jusqu'à en tenir un entre es mains, le plus petit, et, avec une terreur et une joie indicibles, l'essayer sur sa propre tête devant la glace!



L'essayer sur sa propre tête.

Fortifié par une si noble résolution, il mangea sans trop de nélancolie, sa petite semoule au lait et sa tranche de pain sec, se aissa déshabiller et coucher par sa bonne, Pauline. Celle-ci, assez naussade, le pressait.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 7 mai.

— Dites votre prière, Monsieur.

— Oui, Pauline, — et, son *Notre Père* achevé, il implora :

— Pauline, ne m'appelez pas monsieur, appelez-moi Poum Pauline !

— Je vous appellerai monsieur, puisque vous vous faites mettr au pain sec. Dormez tout de suite, Monsieur.

Poum, le cœur gros, ferma les yeux immédiatement; il adorai Pauline et il en avait très peur. Sournoisement, il attendit qu'ell eût achevé de ranger ses habits sur une chaise et eût emporté l bougie ; il se dressa alors sur son séant, écouta les bruits confus d l'antichambre, le claquement des portes, le fracas de la vaissell dans la cuisine, la rumeur d'invasion des hôtes dans la salle à man ger, un brouhaha de voix qui traversait les cloisons. Il attendit dans l'obscurité, son regard dirigé vers le petit point lumineux d la serrure, avec la crainte que Pauline ne l'espionnât derrière l porte et n'entrât le menacer du fouet. Justement, la serrure grinça et Poum, comme un lapin affolé, ressauta, au plus vite, dans le draps. Une forme s'approcha de lui, dans le noir; une main — était ce pour la fessée ? — tâtonna sur le lit.

— Vous dormez, Poum ? demanda la femme de chambre.

Et il répondit naïvement, d'un ton bien sage :

— Oui, Pauline, je dors.

— Tenez, dit-elle en lui glissant un petit four sec dans les doigts dites que je ne suis pas bonne ? Mais vous irez le rapporter encor à votre maman, et je serai grondée.

— Oh ! non, Pauline !

Et délicieusement, Poum se mit à croquer le petit four dont le amandes faisaient : croc ! croc ! sous ses dents.

— Pauline, est ce qu'il est venu dîner, est-ce qu'il avait so grand chapeau violet ?

— Qui ça ?

— Le chevreuil, Pauline !

— Le chevreuil ?

— Non, je veux dire l'évêque, Pauline ; et est-ce qu'on l'a serv sur la table et est-ce qu'on l'a mangé ?

— Qui ça ?

— L'évêque... le chevreuil, Pauline !

— Vous dites des bêtises, Poum. Oui, tout le monde est venu on est à la moitié du dîner, et dormez tout de suite.

— Oui, Pauline, merci, Pauline.

Elle sortit, et il se rétablit sur son séant, calculant le moment où, le dessert servi et le va-et-vient des domestiques ralenti, il pourrait, avec moins de risque d'être surpris, ouvrir la porte de sa chambre, celle du couloir, et, se glissant dans l'antichambre, s'y trouver face à face avec l'étalage pompeux et suggestif des chapeaux. L'heure était venue, il coula à bas de son lit et avec des battements de cœur effroyables, en chemise, il tourna sans bruit le loquet de la première porte, puis celui de la seconde. A sa grande stupeur, ayant risqué un œil par l'entre bâillement de la porte, il vit que d'autres que lui avaient eu l'idée de venir admirer les chapeaux : presque tous les domestiques étaient là, groupés devant l'étalage, et si absorbés qu'ils ne paraissaient pas se douter de sa présence.

Il reconnut le gros Jean, le cocher, et Firmin, le valet de chambre et Pauline, et la vieille Agathe, et Baptiste le serveur, et le cuisinier Rigobert. Baptiste, délicatement, élevait en l'air le chapeau à plumes blanches du général et le faisait admirer aux femmes à la fois scandalisées et ravies. Firmin avait pris, avec un gros rire étouffé, le chapeau à poil de castor de l'évêque, et il le mit tout à coup sur la tête du gros Jean, ce qui fit rire tout le monde. Baptiste alors campa le bicorne emplumé du général sur la tête de Pauline. Elle l'ôta vivement, mais Baptiste le reprit et l'enfonça sur sa tête à lui. Firmin s'était coiffé de la casquette brodée d'un inspecteur des forêts, et, la bouche fendue de guingois, l'air canaille et ravi. Les trois hommes ébauchèrent un pas de cancan devant les femmes indignées, terrorisées, et prises tout de même d'un rire étouffé et convulsif. Le gros Jean avec son chapeau d'évêque retournait sa lèvre et roulait des yeux blancs, dans une grimace hideuse. Firmin portait sa casquette sens devant derrière. Baptiste, sous le chapeau du général, dansait des entrechats à décrocher le bec de gaz. Une sorte de vertige devant ce spectacle prit le cuisinier : il empila cinq ou six chapeaux les uns sur les autres, et, coiffé de cette pyramide, il se mit à pivoter comme un derviche tourneur, tandis qu'Agathe et Pauline, grisées à la contagion, polkaient ensemble en relevant leur robe de la main gauche.

Poum, dans son trouble, sa stupeur, son envie de rire et de pleurer à la fois, car cela lui semblait très drôle et très inconvenant, ne put, les pieds glacés par le carreau, retenir son nez qui partit, en coup de pistolet, secouant des éternuements prolongés. Ce bruit insolite pétrifia les danseurs ; ils jetèrent pêle-mêle les chapeaux et se

bousculant déguerpirent, pris d'une panique telle que le gros Jea se cogna le front à un portant et qu'Agathe perdit sa pantoufle Alors Poum, sentit sa petite-rate se dilater comme un ballon, et riant de tout son cœur, il regagna son lit si précipitamment qu'il renversa Thomas et ce qu'il y avait dedans !

LE PETIT FRÈRE

Il se passe quelque chose de grave. La maison depuis huit jour est en émoi ; Poum se creuse la cervelle. Il a beau s'informer chacun prend un air de mystère et met un doigt sur sa bouche, e écarquillant les yeux : « Chut ! chut ! » Il ne voit plus sa mama que l'après-midi ; elle est toujours étendue sur sa chaise longue Papa certainement a quelque chose. Il se promène avec impatienc sur la terrasse de long en large, les mains derrière le dos... I attend. Quoi !... On sonne ! Qui est ce qui sonne ? Poum se préci pite sur le perron.

Tiens ! c'est M. Ripert, le docteur. Personne n'est malade, pour tant... Il est tout guilleret ce matin, M. Ripert. Poum, qui a un terreur absurde des médecins, ne déteste pas trop celui-là, parc qu'il est toujours souriant, rasé de frais, petit, gras, rose, et qu'i a d'habitude, dans une poche de son gilet, une petite boîte rond d'écaille pleine de bonbons à l'anis.

— Bonjour ! bonjour ! fait M. Ripert, en tapotant la joue d Poum au passage.

Guilleret, sans doute, mais préoccupé. Qu'est ce qui se passe M. Ripert doit apporter une nouvelle importante. Peut être que l marchande de bonbons à l'anis est morte... ou bien, qui sait ? — i y a du nouveau, du côté de la Chine...

Ah ! voilà Pauline qui passe en courant. Elle porte une pile d serviettes.

— Pauline ! Pauline !

— Je n'ai pas le temps.

Poum s'élance, il s'accroche à ses jupes.

— Qu'est ce qu'il y a donc, Pauline ?

— Lâchez moi vite, je n'ai pas le temps.

Poum trépigne et hurle :

— Je veux savoir !

— On attend votre petite sœur ! Là, êtes-vous content ?

Pauline a disparu. Poum, stupéfait, reste immobile. Est ce possible ?... Voilà plusieurs mois qu'on l'attend, la petite sœur. Poum a bien entendu dire, l'année dernière, qu'on l'avait commandée en Chine, mais elle n'arrivait pas. En vain Poum a fait de longues stations à l'endroit du jardin d'où l'on découvre la mer. Son cœur a battu, à chacun des bateaux qu'il apercevait, fumée lointaine, d'abord, sur le ciel bleu, puis navire jouet dont on distingue peu à peu les mâts fins, les minuscules cheminées. Mais chaque fois le navire grandissait, grandissait, et voiles déployées, il entrait dans le port sans apporter de petite sœur. C'était désespérant, à la fin ! Poum avait renoncé à l'espoir de voir venir par mer la petite sœur promise.

Il ne l'attendait plus du tout. Pauline avait voulu l'attraper évidemment. Nul bateau, hier, à l'horizon. A moins qu'il n'en soit arrivé un cette nuit... Mais Poum aurait entendu le cri que les bateaux poussent quand ils veulent entrer dans le port, ce mugissement épouvantable qui semble sortir des entrailles d'un monstre infernal et qui fait fuir les petits garçons à toutes jambes.

D'ailleurs, est il prouvé, après tout, que les enfants viennent de Chine ? Des personnes dignes de foi l'affirment, il faut bien le reconnaitre. Mais il y a d'autres versions. Firmin prétend — et Poum le croyait encore récemment — qu'on les trouve dans les choux. Que de fois, il s'est promené, curieux, à travers le potager, soulevant toutes les feuilles ! Rien !... Même Crochart, le jardinier, l'autre printemps, voyant le désappointement de Poum, a planté près de la pompe, à sa prière, un carré de choux spéciaux, appelés choux à petite sœur. Mais ils étaient tout pareils à des choux ordinaires. Ils ont épanoui leurs grosses feuilles recourbées et frisées. Ils ont ensuite monté en graine, et Poum n'a jamais découvert, sous leurs touffes vertes, la moindre petite sœur.

Si c'était vrai, pourtant ? Si elle était arrivée cette nuit, par un bateau entré dans le port en cachette ? C'est probablement la nouvelle que M. Ripert apporte... Et Poum, saisi d'un vertige, saute de joie à cloche pied, en jetant des cris inarticulés.

Il convient pourtant d'élucider la chose. Allons questionner grand-papa !...

M. Vernobre demeure au bout du jardin, dans un vieux pavillon. Poum s'y rend à petits sauts. Mais on n'avance pas assez vite ; le voilà qui se met à galoper en levant très haut les genoux. C'est

un jeune poulain ; il hennit. La porte du salon est ouverte. Poum fait irruption.

— Petite sœur arrive, grand-père !

M. Vernobre se lève en sursaut. Qu'est ce qu'il y a donc ?... Il dormait, sans doute. Son journal lui tombe des mains. Il devient très rouge. Poum, sournois, s'enquiert :

— Il est donc arrivé un bateau de la Chine ?

— Certainement nigaud ! Donne-moi ma canne.

Mais voilà Firmin qui accourt. Décidément, il y a du nouveau !... Il dit quelques mots à l'oreille de M. Vernobre. Grand-père murmure : « Très bien ! très bien ! » et, sans prendre le temps de mettre son chapeau, il part, il est déjà loin. Firmin conseille à Poum de se promener tranquillement dans l'allée des platanes. Sa maman l'enverra chercher tout à l'heure. Et Firmin prend un air mystérieux, met un doigt sur ses lèvres : « Chut ! chut !... »

C'est évident... Le bon Dieu a fait un envoi de la Chine. Petite sœur est arrivée. Poum savait bien, d'ailleurs, qu'elle arriverait. Tous les enfants viennent de Chine. C'est pour cela que les missionnaires font collection de timbres. Ils ramassent tous ceux qu'ils peuvent avoir, et, quand ils en ont mille, un petit enfant naît. Aussi, chaque fois que Poum peut décoller un timbre, il le fait. Il a, depuis six mois, déchiré plus de trois cents vieilles enveloppes pour donner à sa maman les précieux petits carrés jaunes, verts, bleus, rouges.

Zette, sa petite amie, avait raison. D'ailleurs, la grande boite en laque, qui est sur la console blanche du salon, ne permettrait pas d'en douter. C'est dans cette boite que lui-même, Poum, a été expédié de Chine, — sa maman le lui affirmait il y a quinze jours encore. Et c'est connu, chaque enfant naît au milieu des fleurs. Ainsi Zette est venue au monde dans une caisse emplie de pétales de lis. La boite de Poum était garnie de feuilles fraiches et de grappes d'acacia.

Quel bonheur d'avoir une petite sœur ! Dans quelles fleurs va-t-elle naitre ? Zette, sans contredit, est gentille. Mais bien souvent aussi elle est capricieuse, têtue. Elle crie comme un âne rouge quand Poum veut toucher à ses poupées. Les filles ne comprennent rien ! Et puis, il faut faire leurs quatre volontés. Elle n'est de bonne humeur que quand elle joue à la maitresse... « Poum ! brossez le tapis ! Poum ! allez chercher deux sous de beurre ! Poum ! portez mon en tout cas !... » Et Zette a beau avoir de longs che-

veux flottants, aussi doux que de la soie dorée, Poum en a assez de faire le domestique.

Il a toujours rêvé une petite sœur. D'abord, elle sera moins haute que lui, de la tête. Quand ils iront promener ensemble, elle portera le seau et la pelle, le ballon et le goûter. Elle lui obéira en toute circonstance. Jamais elle n'habillera ses poupées sans prendre conseil de Poum, et Poum la considère d'avance elle-même comme une poupée perfectionnée, plus amusante, une poupée qui marche et qui parle. Il pourra jouer tout à son aise avec son dé, son fil, ses aiguilles. En retour, il aura pour elle des attentions délicates. Il la défendra contre les chiens et les autres animaux méchants, et fier, en y songeant il se campe, un poing sur la hanche. Il sera son protecteur et son ami. Sa tendresse va, en pensée, jusqu'à se résoudre à un équitable partage futur des fruits confits, des papillotes et des fondants. Poum possède un grand cœur.

Ah! voilà Pauline qui fait des gestes, là bas, au bout de l'allée!... Nul doute. Elle appelle... Ça y est! La boite a dû arriver pendant que Poum se rendait chez grand père... Et les jambes de tricoter!

— Venez vite! Votre maman et votre papa vous demandent.

— Elle est arrivée?

— Qui, elle?

— Petite sœur... la boîte... jette Poum essoufflé.

— D'abord, ce n'est pas une petite sœur qu'il y avait dans la boite...

— Quoi donc, Pauline, quoi donc?

— Un petit frère, ma fine! Un autre Poum!

Un autre Poum?

Quelle est cette plaisanterie? Un autre Poum? Non, ce n'est pas possible! Et le vrai Poum, Poum premier, le seul, l'unique, pris d'une colère folle, s'arrête, éclate en sanglots, tape du pied et crie :

— Je n'en veux pas! Je n'en veux pas! Qu'est ce qu'il vient faire? Une petite sœur! C'est une petite sœur qu'il me faut!

Pauline le raisonne. Peine perdue! Un petit frère, pourtant, déclare t elle, c'est très amusant. Poum est inconsolable. Ses projets d'avenir, longuement caressés, son rêve de tendresse, de protection!... tout cela s'écroule, disparait, s'évanouit. Plus de petite compagne, plus de jeux innocents, de poupée, ni de chiffons.

C'est un véritable crève cœur. Au lieu de la mignonne créature désirée, toute fraiche, toute rose, Poum songe avec inquiétude à ce personnage nouveau, à ce petit frère qui fait ainsi son entrée dans sa propre vie, sans être attendu. Il suppute vaguement qu'il est frustré. Il n'a pas d'affection prête. Un autre Poum! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Votre maman est couchée. Elle est tombée en allant au-devant de votre petit frère. Ce ne sera rien.

Poum n'entend pas. Poum est partagé entre son gros chagrin et sa curiosité. Un petit frère? Comment est-il? Vite, vite, l'escalier, le corridor, et toc! toc! toc! la porte s'ouvre.



Poum n'a jamais découvert la moindre petite sœur.

Maman est étendue dans son lit, toute pâle, la tête appuyée à l'oreiller de dentelles. Elle sourit doucement. Papa est debout près d'elle. Il lui tient la main. Grand-père et le docteur causent ensemble à voix basse, dans l'embrasure de la fenêtre. Tout le monde a l'air content.

Poum, ému, s'arrête sur le seuil. Où donc est-il, cet autre Poum? mais papa se retourne.

— Viens vite, mon gros!

Et Poum, enlevé par deux bras puissants, voit au-dessous de lui la bonne figure heureuse de son père. Et maman le baise au front, en lui disant:

— Va voir ton petit frère.

Poum le cherche. Ah! il y a un berceau de l'autre côté du lit. Poum le reconnait, ce berceau, c'est le sien! On le spolie, déjà. Pas de boite... on a dû l'enlever... M. Ripert écarte avec précaution le rideau léger. Poum aperçoit, dans la blancheur des draps, un paquet rougeaud. C'est cela, le petit frère? Mon Dieu! qu'il est vilain!...

Un autre Poum? Ah! non, vraiment. Et Poum, rasséréné, considère en silence, avec un peu d'orgueil et de pitié, cette chair endormie, ce petit tas vivant et mystérieux.

POUM A LA CHASSE

La veille, le père de Poum, l'oncle Arsène, M. Mugolat et M. Dubreuil étaient rentrés d'un pas lourd, la terre rouge des labours à leurs gros souliers. Ils avaient retiré de leurs carniers des lièvres à fourrure rousse, des perdrix dont l'œil mi-clos gardait un reflet de vie, des cailles laissant pendre leur aile fracassée. Tout ce gibier, étalé sur la grande table de la cuisine, sentait chaud le duvet, et des gouttes de sang tombaient sur le carreau, lapées aussitôt par les chiens.



Il se les représentait comme des animaux bizarres.

Poum caressait ce poil et cette plume avec admiration. Il fallait être joliment adroit pour tuer tant de bêtes ! On lui avait persuadé qu'elles ne souffraient pas : pan ! pan ! c'est si vite fait ! Et celles dont on broyait la tête au coupant des semelles cloutées, ne voulait-on pas les empêcher de souffrir ? Un homme, d'ailleurs, ne s'attendrit pas. Et Poum se raidissait, bien que, bonne petite âme, la larme lui vînt à l'œil de tout ce massacre. Les chasseurs, grisés d'air vif, parlaient d'une voix forte. M. Dubreuil, qui riait jusque dans son ventre, plaisantait M. Mugolat tout en nez, et bien penaud, ma foi. Non seulement il avait manqué tous ses coups mais il avait failli tirer sur M. Dubreuil, le prenant à travers les taillis, à cause de son complet de toile fauve, pour un daim.

Poum, cette nuit, ne rêva que flamme et fumée, culbutes

d'oiseaux foudroyés en plein vol, ricochets de lièvres boulant au fossé. Quand chasserait-il, lui aussi? Et pas seulement des perdreaux et des lapins qui ne se défendent pas, mais des sangliers furieux, des porcs-épics et des cochons d'Inde, que ses connaissances imparfaites en orthographe lui faisaient écrire cochons-dindes, et qu'il se représentait comme des animaux féroces et bizarres, ayant des défenses d'ivoire et un éventail de plumes sur le dos.

Aussi fut-il ravi d'un transport indicible quand, au réveil, cousin Stép, hirsute et brusque, entra dans sa chambre et dit :

— Vite, Poum, debout! nous allons à la chasse.

— Tous les deux ?

— Oui. Sa Majesté l'empereur d'Autriche devait nous accompagner, mais il vient de m'envoyer un télégramme pour s'excuser : il a un panaris, au doigt qui presse la gâchette.

Poum, à demi incrédule, préfèrerait le croire : l'empereur d'Autriche, c'est improbable, mais flatteur. D'ailleurs, il cherche en vain ses culottes, dont la pendule s'est coiffée par miracle. Dieu! que le cousin Stép paraît soucieux! il en louche, tord son nez et avale sa bouche,

— A quoi penses-tu Stép ?

Et Poum a déjà une petite angoisse dans la voix ; car de telles manifestations, chez Stép, présagent des choses extrêmement graves, des périls suspendus.

— Je me demande, Poum, s'il est bien prudent de nous aventurer ce matin.

(Pourquoi? Il fait très beau ; par la fenêtre, on voit les petites feuilles des arbres qui dansent dans le soleil. Le jardinier arrose les tulipes. Tout respire la paix et la sécurité.)

Stép feint d'examiner le parc et le bois qui fait suite, avec ses poings mis bout à bout en longue vue.

— Je ne vois rien... j'espère, je veux espérer... peut-être ne *la* rencontrerons nous pas... D'ailleurs, j'ai chargé mon fusil à balles — (il a un vrai fusil, envie et admiration de Poum) — espérons qu'*Elle*... est occupée autre part. Il est vrai qu'*Elle* court comme le vent. *Elle* a croqué hier le petit garçon du fermier Bauduche, tu sais, ce vilain petit joufflu qui te fait toujours la grimace. *Elle* l'a dévoré, miam, miam, en deux bouchées.

— Qui, *Elle?* Qui, *Elle ?*

Et Poum, dans son émoi, oublie de savourer le délicat plaisir de

la vengeance, car il exècre le petit Bauduche qui se moque de lui, et il est clair que ce polisson, s'il est mangé ne lui fera plus la grimace.

— Chut! dit Stép dont l'index augural s'élève en paratonnerre. Cela porte malheur de *la* nommer. Sache seulement, mon pauvre Poum, qu'elle a non pas une, mais sept têtes et dix cornes. On peut dire qu'elle ressemble à un léopard, bien qu'elle ait les pieds d'un ours et les pattes d'un lion. Elle crache des grenouilles, elle se nourrit de feu, et son regard est si venimeux qu'il lance la mort. Je vais te la nommer, car enfin il vaut mieux que tu la connaisses, afin de ne pas être exposé à lui manquer de respect, si tu la rencontres par hasard; mais je ne réponds pas que son nom, rien qu'à l'entendre, ne te donne une rage de dents ou une colique sèche. Elle s'appelle...

— Ne me le dis pas, Stép, ne me le dis pas!

Et Poum se bouche les oreilles. Mais Stép, regardant de tous côtés (on voit bien qu'il n'est pas rassuré), proclame solennellement :

— C'est LA BÊTE!

La curiosité de Poum l'emporte sur la terreur.

— Quelle bête, Stép?

Stép ferme les yeux, ses dents claquent, ses genoux s'entrechoquent, il bégaye :

— LA BÊTE DE L'A-PO-CA-LYP-SE.

Poum reste atterré, puis timidement :

— Si nous remettions la chasse à demain?

— Impossible, Poum! Il y a du perdreau. Je le flaire. — Il renifla. — Tu vas tuer trois perdreaux, Poum, aussi vrai que tu es un homme. Car tu es un homme, n'est-ce pas? Tu n'as pas peur? Allons! prends ton fusil, bois ton petit chocolat, et partons!

Dix minutes plus tard, ils sont au bout du parc, là où les taillis commencent.

— Tiens ton fusil bas, Poum! Si tu avais accroché cette branche, tu m'envoyais la charge dans l'œil.

Poum, à cette admonestation sévère, très vite abaisse le canon, bien qu'il n'ait qu'un fusil pour rire, et dont on imite la détonation avec la bouche.

— A toi un perdreau!

Et Stép, hurlant la détonation et les échos prolongés :

— Badaboum! Ouffrrr!...

Il court, se penche et, béant, lève les yeux au ciel :

— Coup triple, Poum ! Trois perdreaux ! Viens voir ! Quand je dis trois perdreaux, il ne reste plus que leurs têtes ; ton fusil était tellement chargé que la violence du coup a emporté le reste. Oh ! mais c'est merveilleux ! voilà ce que j'appelle viser !

C'est de la magie, en effet ; il y a bien, dans la main de Stép, trois têtes à l'œil mort, dont la collerette de plumes pare un coup décapité. Poum admire, et s'étonne, un peu fier. Il lui semble pourtant que ces perdreaux ne lui sont pas inconnus, et qu'hier, sur la table de cuisine...

— Recharge ton fusil, Poum ! Attends, mets des balles, c'est plus sûr. Je vais te le charger moi-même.

Stép tire de sa poche trois ou quatre balles, qu'il escamote en faisant le simulacre de bourrer jusqu'à la gueule le fusil de Poum.

— Là, nous voilà prêts à tout. Mais écoute ! N'entends-tu rien ?

Le vent bruit, léger, dans les feuilles. Le cœur de Poum bat à grands coups, le sang lui bourdonne aux oreilles. Il lui semble que Stép est pâle.

— Tu tireras le premier, Poum, si *Elle* vient. Vise à la poitrine. Il me semble que j'entends, là bas, là bas — (il étend le bras en se courbant contre terre), — des pas qui glissent, qui glissent... Ce ne peut être qu'*Elle*. Décidément, je t'aime trop, je ne veux pas qu'elle t'avale comme le petit Bauduche. Je vais aller au devant d'elle, j'ôterai ma casquette et je lui dirai : — Madame la *Bête*, dévorez-moi, si vous ne me jugez pas trop coriace, mais ne faites pas de mal à ce pauvre petit Poum. Je vais te donner ma bourse et ma montre en souvenir. Prends aussi mon mouchoir, ton nez coule. Adieu, Poum, embrasse-moi : tu diras à mes parents de faire dire une messe pour moi. Il est amer, mais glorieux, de mourir pour un ami !

— Oh ! Stép, ne t'en va pas, reste ici !

Et dans les affres de Poum perce autant de désespoir à voir Stép se sacrifier que d'épouvante à l'idée de rester seul.

— Alors, cachons-nous. C'est la suprême ressource. Vite, vite, derrière cet arbre ! Couche-toi par terre, que je casse des branches, que je te couvre de feuilles. Ne parle pas, retiens-toi de respirer. Ferme les yeux. Oh ! Seigneur ! *Elle* approche. N'entends-tu pas comme *Elle* aiguise ses griffes sur un arbre ?

Stép racle le chêne le plus voisin avec son couteau.

— *Elle* approche, *Elle* approche. Ferme bien les yeux, Poum !

Elle ouvre une bouche, bon! Voilà des grenouilles! Oh! comme elle en crache! des vertes, des bleues, des noires! — Coa! Coa! Brékekex! Elle a sept têtes et dix cornes! Elle marche en se dandinant comme un ours, et elle bondit comme un léopard. Oh! Elle vient vers nous! Elle vient! Fais ta prière, vite, un pavé et un à-terre, non! un *Pater* et un *Ave!* Ah! elle s'éloigne! Je vais lui tirer un bon coup de fusil sous la queue.

— Non! oh non, Stép! Ne tire pas! Elle reviendrait!

— C'est juste, il ne faut pas l'irriter. Personne n'aime recevoir un coup de fusil dans cet endroit sensible. Attention! Il me semble qu'elle revient. Non, elle s'éloigne, décidément elle s'éloigne. Maintenant je puis te le dire, ce n'est pas sur M. Dubreuil (quel ventre!) — que M. Mugolat (quel nez!) — a failli tirer en le prenant pour un daim: c'était sur la Bête! Il l'aurait manquée, c'est indubitable. Et elle l'aurait happée entre griffes et crocs; seulement le nez de M. Mugolat lui serait resté dans la gorge, comme une arête. Tu souris, Poum? J'en suis bien aise. Allons! je constate que tu n'as pas eu peur. Rien qu'un peu... Veux-tu que je te laisse rentrer seul à la maison?

— Oh! non, Stép!

— Alors, je dirai à tout le monde que tu es un petit couard?

— Oh! non, Stép!

Et Poum regarde son bourreau avec des yeux attendrissants, car il aime son supplice, il aime ses frayeurs, et il aurait voulu, dût-il en mourir, voir en face la Bête de l'Apocalypse, quoiqu'il sache parfaitement qu'elle n'existe pas.

POUM ET LE ZOUAVE

Poum s'ennuyait fort, un jour que ses parents l'avaient laissé par pénitence à la maison, et il avait épuisé toutes les ressources de son esprit inventif, tracassé le chien, rempli ses souliers à la pompe, eu très peur d'un cafard, bâillé aux mouches, craché dans le bassin, appelé de tout son désir, puis voué à l'exécration son amie Zette, parce qu'elle ne venait pas, humé en l'air les cheveux pommadés de la petite fille, rêvé qu'il était le Pape, décidé qu'il serait soldat et qu'il couperait les têtes des ennemis, convoité pour

le jour de l'an une boîte à musique, appelé mentalement son vieux professeur, le père Moinot, un « sale moineau », récité la leçon du lendemain : « Les fleuves principaux de la France sont... sont... », sans en pouvoir déclarer un seul, sur quoi, un dégoût précoce de tout l'avait envahi, et avec l'extravagance d'un Néron qui aurait lu Schopenhauer, ledit Poum s'était mis d'abord à sauter à cloche-pied le long des allées, en arrachant toutes les feuilles, puis à faire la locomotive : « Phou ! Phou ! Phou ! » en entrant dans la salle à manger pour y chiper quelque fruit, quand — ô stupeur ! — un être rare et dont la singularité devait le hanter, désormais, lui apparut !

C'était un zouave.

Perché sur une échelle, en culotte rouge et souquenille de toile, ce zouave peignait les boiseries du plafond. Il ne parut pas surpris qu'une locomotive entrât ainsi dans une salle à manger, et cria :

— Cornichon ! dix minutes d'arrêt ! Buffet !

Poum restant partagé entre le saisissement et le doute si cornichon devait s'interpréter comme une plaisanterie ou comme une insulte, le zouave abaissa sur lui un regard de chat-pard, montra des dents culottées en bouts de pipe, et grave, le pinceau à hauteur de l'œil :

— Salut, mon colonel !

Poum prit un air digne, celui avec lequel son papa rendait le salut aux fonctionnaires, en élevant à demi son avant-bras à cinq galons. Bienveillant, il daigna même dire :

— Si votre échelle n'est pas solide, vous pourriez bien tomber.

— Ça me guérirait du torticolis ! dit le zouave qui, haussant et déclenchant son cou d'une façon bizarre, fit un terrible moulinet avec sa tête comme s'il se préparait à la lancer dans le jardin.

Un cri en partit à Poum de terreur et d'admiration.

— Tiens, dit le zouave très vexé, v'là mon œil qui vient de tomber ! Cherchez donc, s'il vous plait, là, sous l'échelle, à gauche !

Effectivement, sa paupière gauche, fermée, suggérait, dessous, un réceptacle vide.

— C'est la seconde fois que ça m'arrive, quand je remue la tête trop fort. L'autre fois, c'était à la chasse en Tartarie, chez Barbari, mon ami. Un crocodile l'a bouffé !

— Je ne vois pas d'œil par terre, dit Poum qui cherchait, à demi crédule, tant le flegme du zouave l'impressionnait.

L'homme fit une cabriole, dégringola de l'échelle sur le parquet,

capta dans sa fuite bizarre et zigzagante un objet invisible et se le réintégra, en l'aplatissant d'une tape, dans l'orbite.

— Tiens, Mathieu! comment vas-tu, mon vieux?

Il rouvrit la paupière, ses deux yeux au complet.

Poum, soulagé, se mit à rire. Le zouave aussi.

— Juste comme le crocodile, fit il. Il se rigolait tant d'avoir avalé mon œil que le voilà qui le restitue, sauf votre respect, à la façon de ma grand'mère, quand elle s'empiffrait des pièces de cent sous.

Poum ouvrit de grands yeux.

— Vous ne me croyez pas? demanda le zouave. Peut-être que vous n'avez jamais entendu parler de ma grand'mère, Barbe Scaramoucha, rue de la Ficelle, à Crackenville-les-Voleurs. Elle est bien connue, pourtant!

Poum déclara, très ferme, quoique poli :

— Je ne la connais pas.

— Avez-vous une pièce de cent sous?

Poum secoua négativement la tête.

— Et une pièce de quarante sous?

— Pas davantage.

— Vous avez bien une pièce de dix sous! dit cet homme avec une ironie si impérative que Poum s'extirpa, inquiet d'avance pourtant, une pièce toute neuve du fond de sa poche, où elle voisinait avec une toupie et un soldat de plomb.

— N'y a pas de mérite, un enfant l'avalerait. N'importe! Ouap!

Dans cet aboi, le zouave escamota la pièce.

Oh! rendez-la-moi! supplia Poum.

L'autre ouvrit de grands yeux :

— Mais puisque je l'ai avalée!

— Oh! rendez-moi ma pièce!

— Écoutez, il faut que je travaille, la peinture n'attend pas! Et votre papa donc!

Il fit mine de regrimper à l'échelle.

— Ma pièce! gémit Poum.

Le zouave, soupçonneux, dit alors d'un air d'inquisiteur :

— Êtes vous sûr que ce soit de l'argent et pas du plomb?

— C'est dix sous, en argent, tout neuf!

— Mais en êtes vous tout à fait sûr?

Son ton extraordinaire marquait une angoisse telle, que Poum balbutia :

— Pourquoi ?

— Si votre pièce est fausse, autant me le dire tout de suite. Je suis un homme mort.

Il se prit le ventre, convulsa ses traits :

— C'est une pièce fausse. Je suis empoisonné!

Il se tordit.

— Il n'y a qu'un remède. Pas un mot. N'appelez personne. Un bon cigare me sauverait ou une pincée de tabac. Est-ce qu'il n'y a pas de tabac ici? Ah! que je souffre! Attendez, j'ai entendu dire



Je lui dirai : Madame la Bête, dévorez-moi!

qu'un verre de rhum, en pareil cas... Oh! mon Dieu! quelle torture! Ou seulement du kirsch... Ah! Ah! Ah!... là là!

Poum se précipita sur le buffet, atteignit un flacon, versa un verre à bordeaux plein, le tendit au zouave qui roulait des yeux blancs.

— Ah! ah! Merci! (Il but.) C'est du... ouye! Ah! l'animal, qu'il est fort! — du (il clappa sa langue) schnick coupe en quatre numéro un.

Il se renversa le reste dans le gosier et dit :

— Plus de danger, la pièce est fondue!

Il asséna sur Poum un regard clair, irréfragable.

— Fondue, psst! dissoute! évaporée!

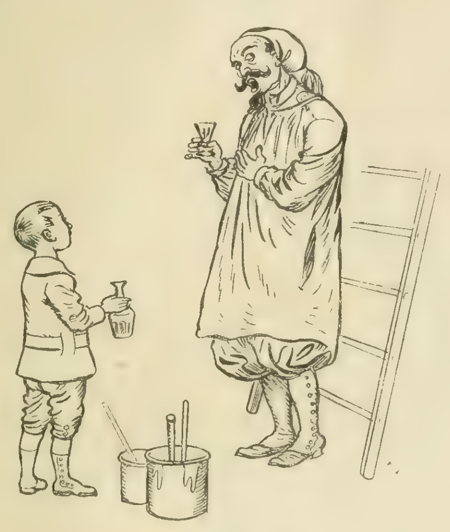
— Ma pièce! recommençait Poum.

Le zouave lui dit, compatissant et professoral :

— Il y avait une reine qui s'appelait Cléopâtre, du temps de aint Antoine. Elle avait avalé ses boucles d'oreilles, en perles, our faire sa tête. Elle but un grand pot de vinaigre et digéra le out, sans ça, macache bono! Ça lui restait sur l'estomac!

Il ajouta, pensif :

— C'est pas des blagues. Tenez, moi qui vous parle, je suis ranc-maçon. Regardez, j'ai la marque.



Ah! l'animal! qu'il est fort!

Il releva sa manche; sur son bras blanc hérissé de poils, un tatouage bleu figurait un cœur traversé d'une flèche :

— C'est pour vous dire que les francs maçons, quand on révèle leurs secrets, on peut être sûr qu'un fantôme vous percera le cœur et vous fera mourir. Ainsi, une supposition : vous diriez comme ça à votre papa que vous m'avez parlé, vous raconteriez ce qui s'est passé entre nous — (le zouave le regardait fixement, d'horrifique manière) — eh bien, la nuit, quand tout le monde dort, voilà une main qui sort de dessous votre lit, une tête de mort qui s'avance, et...

Le zouave s'arrêta court, médusé, comme si le fantôme lui apparaissait, tandis qu'une voix foudroyante, échappée à une

bouche hérissée d'une moustache blanche, ricanait dans le fond de la salle :

— Continuez, zouave, continuez !

Poum fit un saut de carpe en reconnaissant le colonel, son papa qui dit sévèrement sans le regarder :

— Rendez ses dix sous à ce petit imbécile !

Le zouave devint rouge, plus rouge que sa culotte, et restitua la pièce. Poum la prit, content de la ravoir, mais humilié d'être appelé imbécile devant son mystificateur.

Le colonel regardait le buffet ouvert, le carafon décoiffé, le verre vide. Il y eut un grand silence, pendant lequel il mâchait sa moustache :

— Mon cognac est-il bon ? demanda-t-il enfin, sarcastique et terrifiant.

Silence du zouave, la main sur la couture du pantalon.

— Mon cognac est-il bon ? répéta-t-il plus fort.

Alors, plus faible qu'un souffle, indiscernable, la voix du zouave :

— Oui, mon colonel !

— Charmé de l'apprendre ! Eh bien, mon garçon, cela vous a donné du courage ? Ne vous privez pas de travailler, parce que je suis là !

Le zouave bondit sur l'échelle et se mit à badigeonner vertigineusement la corniche, transpercé par l'œil de lynx de son chef, tandis que Poum, lui, se faisait tout petit et palpait sa pièce en évitant de renifler.

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

L'ESPAGNE, CUBA ET LES ÉTATS-UNIS

(Suite et Fin.) (1)

Pénétré de ces instructions, et muni des pleins pouvoirs de son ouvernement, M. Saunders entreprit la démarche, au mois de uillet 1848. La cour d'Espagne était à la Granja, et le portefeuille es affaires étrangères venait de passer du duc de Sotomayor à I. Pidal, dans le minisère présidé par le général Narvaez. C'est par le gééral que M. Saunders ésolut de commencer l'ataque, espérant arriver par lui à la reine mère, Christine, dont l'influence sur les affaires cubaines était très grande, à cause des intérêts considérables qu'elle avait dans l'île. Narvaez était fin et se tenait sur ses gardes. Il fut d'une politesse exquise, n'écouta pas M. Saunders, et le renvoya à M. Pidal, qui avait toute sa confiance.



Le général Weyler.

Le ministre des États-Unis, s'il eût été le maître, n'eût peut-être pas poussé plus loin : « Pour l'instant, assurait-il à son chef, la meilleure politique, en ce qui touche Cuba, serait de n'en faire aucune. » Mais l'ordre revenait, impératif. M. Saunders se présenta chez le ministre d'État espagnol, qui, dans cette audience du moins,

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 7 mai

semble avoir été assez faible. Seulement, ce q e redoutait M. Buchanan se produisit en effet : ses intentions furent ébruitées et, dès lors, tout était manqué. La presse de Madrid jeta feu et flammes. L'énergie de M. Pidal s'y réchauffa, et quand M. Saunders, qui eût préféré se taire, voulut ajouter un mot, ce fut l'honneur castillan qui lui répondit par la bouche du ministre d'État : « Là-dessus, je ne puis rien entendre ; que Cuba s'abîme plutôt dans l'Océan ! accoure une vague qui l'engloutisse, plutôt que nous ne cédions l'île à une autre puissance ! » M. Saunders n'avait plus qu'une chose à faire ; il la fit, et donna aussitôt sa démission.

Le gouvernement fédéral s'en consola et ne se déconcerta pas. Quelques années durant, il temporisa, retenant ses agents trop zélés, leur disant : Attendez, le fruit n'est pas mûr encore, essayant de donner à croire que, s'il avait proposé d'acheter Cuba, c'était sans grande envie que l'Espagne acceptât, — pour causer.

Toutefois, lorsque M. Soulé vint occuper le poste de ministre des États Unis à Madrid, en septembre 1853, il n'y apportait pas seulement des paroles en l'air ; et, derrière ses insinuations, il y avait la somme ronde de deux cents millions de pesos. Le prix montait ; preuve évidente que l'Union ne renonçait pas à ses projets sur l'île. Mais M. Soulé n'était guère l'homme qui convenait à une négociation exigeant tant de souplesse et de tact. Il l'était si peu qu'on se demande si, en le nommant, le gouvernement fédéral n'avait pas eu pour but de marquer ainsi son mécontentement, de faire sentir à l'Espagne une main menaçante, et d'exercer sur elle comme une pression indirecte ; si on ne l'avait pas désigné, contrairement à tous les usages, et quoi que la reine et ses ministres pussent en penser, au titre, non point de *persona grata*, mais bien de *persona ingratissima*.

Si tel était, en vérité, le but du Président américain et de son secrétaire d'État, ils se trompaient gravement sur ce qu'est l'Espagne ; et, si leur but n'était pas tel, ils se trompaient du tout au tout sur ce qu'était M. Soulé. Nous avons dit que la politique officielle de l'Union, correcte et attachée aux formes, avait, quand même, employé quelquefois de singuliers instruments, et que cette diplomatie selon les règles s'était faite, quelquefois, au moyen de diplomates très irréguliers : il est probable que de tous M. Pierre Soulé fut le plus singulier et le plus irrégulier. Français d'origine, ses opinions politiques exaltées l'avaient contraint à s'exiler de France ; et, après avoir mené une vie errante, qui nulle part ne

s'était assagie, il avait fini par atterrir et se fixer à la Louisiane, où il avait, comme avocat, conquis une juste réputation. Il avait sans peine obtenu la naturalisation américaine, et il était à un si haut degré convaincu de la dignité qu'elle lui conférait que, sur toutes ses lettres, sa signature est suivie de ce seul titre : « Citoyen des États-Unis ». Devenu Américain, il était allé représenter au Sénat, dans le Congrès fédéral, son pays d'adoption ; son éloquence, intempérante, exubérante, un peu déclamatoire, son esprit absolu, tranchant, cassant, un peu fantasque, l'y avaient mis hors de pair, en vedette ; ses défauts le servant autant et plus que ses qualités, il s'était dessiné, dans une Assemblée où de tout temps ont abondé les physionomies originales, une physionomie plus originale que les autres. C'était lui qui jadis avait défendu López, après l'invasion de Cárdenas ; c'était lui qui ne cessait de reprocher au Président Fillmore de n'avoir pas déclaré la guerre à l'Espagne pour venger les cinquante citoyens de l'Union fusillés ; c'était lui qui, le 25 janvier 1853, — moins de trois mois avant sa nomination à Madrid, — avait prononcé au Sénat un discours d'une violence inouïe, dans lequel il s'étonnait que le Sénat ne pressât pas le gouvernement de cueillir à l'arbre la pomme de Cuba.



Marie Christine, Reine régente d'Espagne.

— Flibusterie ! dira-t-on. Qui le dira ? L'Angleterre qui, en

1740, a été à deux doigts de « flibuster » Cuba? L'Espagne qui, récemment, n'a été retenue que malgré elle de « flibuster » les provinces de l'Équateur? Les États-Unis eux-mêmes? « J'ai peur qu'il n'y ait eu quelque chose de flibustier en ce général américain, qui, en 1812, interprétant par l'équivoque les instructions que lui avait données M. Monroe, alors secrétaire d'État, s'empara de vive force de l'île Amelia et de Pensacola; qu'il n'y en ait eu jusque dans M. Monroe, qui, tout en désapprouvant le fait de l'attentat, conseilla que l'on conservât le point usurpé, pour pouvoir faire un arrangement amiable avec l'Espagne! » Et M. Soulé continuait: « Flibustier Hamilton, et flibustier aussi le général Andrew Jackson; flibustiers ceux qui, en 1819, en 1820, en 1821, plus tard en 1836 voulurent aller émanciper — et annexer — le Mexique! »

Oh! M. Soulé ne demandait pas, — il avait la verve trop riche et le verbe trop rapide pour ne pas se contredire un peu; mais que lui faisait une contradiction? — il ne demandait pas que l'on arrachât Cuba à l'Espagne, en violation des préceptes du droit des gens. Et néanmoins il demandait qu'on en finit avec cette éternelle question cubaine. Or comment en finir? A l'achat de l'île on ne pouvait pas penser. C'était une idée à abandonner. « Quiconque connait le moins du monde la hautaine susceptibilité de l'orgueil castillan ne saurait se mettre en tête d'aborder ce sujet épineux sous forme de *duros* et de *centavos*, de francs et de centimes. » Comment donc s'y prendre pour avoir Cuba, sans l'acheter? Comment donc prendre Cuba, sans violer le droit des gens? Il y a des guerres légales, concluait M. Pierre Soulé, et de celles-là sont les guerres qu'une nation est moralement obligée d'entreprendre pour sa propre conservation.

Entre les États-Unis et l'Espagne, pour la conservation des États-Unis par l'annexion de Cuba, il voyait venir une de ces guerres justes, légales, qui sont, non pas une violation, mais comme une sanction du droit des gens; et sur l'issue de cette guerre, M. Soulé était tranquille.

Avec quel superbe dédain il relevait la phrase de M. Pidal à M. Saunders: « En vain, l'Espagne souhaiterait-elle que l'île fût submergée par l'océan plutôt que de la savoir aux mains d'une autre puissance. Si l'ouragan se déchainait, l'île flotterait encore sur les eaux et se rirait des vagues agitées, cependant que dans la tempête disparaitrait la souveraineté espagnole. Lorsque le temps sera

venu, et les assauts de la mer, ni les forteresses de l'Espagne, ni ses canons, ni ses garrots, ni les édits de ses Gallien ne la sauveront de nos puissantes serres. » Le 6 août 1853, moins de trois mois après ce discours, — le rapprochement des dates est édifiant, — M. Soulé était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république des États-Unis en Espagne.

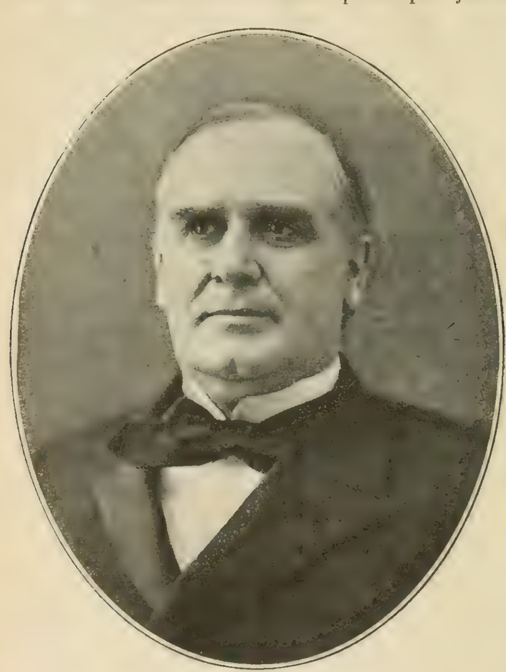
Il ne partit pas discrètement, comme partent, à l'habitude, les diplomates. Il accepta des banquets et des sérénades; il écouta des toasts et y répondit, à Washington et à New-York. Et si, à Washington, il eut soin de dire : « Ma mission est, sans aucun doute, de conciliation et de justice » ; s'il y adressa un salut aux gloires anciennes, si même il reconnut et rappela les vertus présentes de l'Espagne, huit jours après, à New-York, bien que les termes en fussent adoucis et voilés encore, le vieux langage et la vieille pensée, le fond du vieil homme reparut. Plus de 5.000 personnes avaient défilé sous les fenêtres de l'hôtel où logeait M. Soulé, en une de ces processions bruyantes dans lesquelles l'esprit public aime là-bas à se manifester ; et, parmi ces 5.000 personnes, la junte révolutionnaire cubaine, les membres de l'ordre de l'*Étoile solitaire* et de beaucoup d'autres associations.

Le drapeau américain marchait en tête, suivi d'une quantité de bannières, d'oriflammes et de transparents : on y voyait, peints ou brodés, M. Soulé lui-même, le Président Pierce, Lopez et Critenden, un des citoyens de l'Union exécutés à Atarés, Cuba, la Jeune Amérique et Cuba, avec diverses inscriptions déclarant que *Cuba serait arrachée des griffes du loup espagnol*. Mais ce qui dominait, c'était l'étoile symbolique, l'étoile de Cuba ; on l'avait mise partout : c'était elle qui inspirait décorateurs et orateurs. Le secrétaire du Comité annexionniste cubain, don Miguel Tolon, terminait ainsi sa harangue : Que Dieu daigne tracer de son doigt la route au bateau qui va vous conduire, et faire briller sur votre front les rayons d'une nouvelle étoile dans le ciel de la Jeune Amérique ! »

A quoi M. Pierre Soulé, ne se contenant plus que malaisément, répliqua : « Il n'est pas possible de croire que cette puissante nation puisse rester plus longtemps enchaînée dans les étroites limites qui circonscrivent la jeune république américaine... Je ne vois dans ma mission rien d'incompatible avec mes ardentes sympathies pour ceux qui souffrent, avec leurs espérances en un avenir meilleur et leurs vœux fervents pour la liberté. Je ne dois point vous parler

longuement de cette mission, mais je dois vous dire qu'un ministre américain ne cesse jamais d'être citoyen américain, et que, comme tel, il a le droit de prêter l'oreille aux cris d'angoisse que jettent les peuples opprimés... » M. Soulé ajouta « de l'ancien continent », mais la foule voulait comprendre et comprit : « du Nouveau Monde ».

Dieu, de son doigt, daigna tracer la route au navire qui emportait ce ministre américain plus que jamais citoyen américain : vers la fin de l'été M. Pierre Soulé était à Madrid, ayant pu, pendant le voyage, méditer les instructions de M. Marcy : « Il peut se faire que vous trouviez l'Espagne disposée à envisager l'avenir d'un œil prudent, pour prévenir de la sorte un événement inévitable. Elle ne peut pas ne pas voir que, dans une période pas très lointaine, Cuba se délivrera ou sera délivrée de sa présente sujétion coloniale. Ces liens se trancheront de quelque façon que ce soit. En vue de la forte probabilité, pour ne pas dire de la certitude, d'un pareil événement, l'Espagne pourrait, d'une manière conciliable avec son honneur national et avantageuse pour ses intérêts, anticiper et donner naissance à une nation indépendante, de sa propre race, et avec laquelle elle aurait des relations commerciales aussi profitables que celles auxquelles elle l'oblige par une annexion que soutient et prolonge la force... Les États Unis seraient cordialement en faveur de cette séparation volontaire, et, s'il le fallait, *y contribueraient de grand cœur par quelque chose de plus substantiel que leur bonne volonté.* »



M. Mac Kinley.

Comme suite à ces instructions, arrivaient, le 25 avril 1854, les leins pouvoirs du Président, autorisant M. Soulé « à négocier vec le gouvernement de Sa Majesté Catholique la cession aux États-Unis de l'île de Cuba ». Mais le ministre américain était, en e moment, de fort méchante humeur : il avait été froidement reçu la cour et dans la société de Madrid, ainsi qu'on peut bien le supposer. Les premiers mois de son séjour n'avaient pas arrangé les hoses, soit par sa aute, soit par celle es circonstances, ui tendaient de plus n plus les rapports ntre les deux pays. l dut convenir qu'il n'avait aucun moyen l'entamer la négociation si ardue qu'on lui recommanlait, qu'au moindre mot sur ce chapitre toutes les portes et toutes les oreilles se fermeraient, et que rien de sérieux ne pouvait être fait. Au reste, s'agissait-il de négocier un achat ? Était-ce l'argent à la main qu'il fallait parler ? « L'indifférence suprême et le sans gêne avec lesquels l'Espagne considère les dommages que nous souffrons paraissent indiquer son dessein de s'assurer jusqu'où elle peut nous défier et nous insulter impunément. Il est certainement nécessaire de l'obliger à apprendre que notre patience a des bornes. Qu'elle reçoive cette fois une bonne leçon, et soyez persuadé qu'elle s'éveillera de ses songes et prêtera une attention plus docile à la voix de la raison. »


M. Sagasta.

M. Soulé penchait, on le voit pour la manière forte ; mais le Président et le secrétaire d'État, à Washington, étaient heureusement plus calmes. L'Angleterre et la France ayant à nouveau

demandé aux États-Unis qu'ils s'engageassent comme elles à ne point annexer Cuba ; cette demande ayant fait l'objet, au cours des années 1852 et 1853, d'un échange de notes entre M. Everett, prédécesseur de M. Marcy, lord John Russell, premier ministre de la reine Victoria, et le marquis Turgot pour la France ; ayant enfin été rejetée par les États-Unis, péremptoirement et à jamais (1), le secrétaire d'État de l'Union américaine invita ses trois envoyés à Madrid, à Paris et à Londres, à conférer en commun sur la conduite à tenir dans la question cubaine.

Cette conférence eut lieu du 9 au 18 octobre 1854, d'abord à Ostende, puis à « Aquisgran, en Prusse ». Il en est rendu compte à M. Marcy dans un document très probablement rédigé par M. Soulé, bien que sa signature y figure la dernière. « Nous sommes arrivés à la conclusion, dit ce document, que les États-Unis doivent faire un effort immédiat et formel pour acheter Cuba à l'Espagne, à quelque prix qu'on y puisse réussir, en ne dépassant pas la somme de... *duros* (2). » Immédiat et formel, cet effort des États-Unis doit être, en outre, « ouvert, franc et public » pour forcer « l'approbation du monde ». L'intérêt vital de l'Espagne lui commande de vendre, et l'intérêt vital des États-Unis leur commande d'acheter Cuba, sans différer. « Il y a des considérations qui font qu'un retard dans l'acquisition de cette ile peut être souverainement dangereux pour les États-Unis. » En revanche, un peu de complaisance peut être pour l'Espagne souverainement avantageux : « Elle ne saurait ne pas voir en quelle mesure une somme d'argent comme celle que nous voulons lui payer pour Cuba contribuerait au développement de ses vastes ressources

(1) Note de M. Edward Everett, du 1er décembre 1852 : « Aucune administration de ce gouvernement, pour forte qu'elle soit dans la confiance publique sous tout autre rapport, ne pourrait tenir un seul jour, sous le poids de la haine que susciterait contre elle le fait d'avoir stipulé avec les grandes puissances d'Europe qu'à aucune époque future, et quel que fût le changement des circonstances, par aucun accord avec l'Espagne, par aucun fait d'une guerre légale (si par malheur survenait cette calamité), ni encore par le consentement des habitants de l'île, dans le cas où ils parviendraient à se rendre indépendants comme les autres colonies de l'Espagne sur le continent américain, ni même obéissant à la suprême loi de leur propre conservation, jamais les États-Unis ne pourraient acquérir la possession de Cuba. » — Sedano, p. 111.

(2) La somme n'est pas précisée dans le texte imprimé (Sedano p. 137), mais on peut induire, d'un passage suivant, que l'on songe à proposer cent vingt millions de « duros ».

iturelles. Deux tiers de cette somme, s'ils étaient employés à la onstruction de chemins de fer, seraient pour le peuple espagnol ne source de plus grande richesse que n'en a ouvert à ses visions ernan Cortez. »

Qu'est-ce que l'Espagne tire de l'île ? Pas même 1 pour 100 du rix que les États-Unis consentent à lui en donner. Et, au demeu ant, n'y a-t-il pas des guerres justes ? N'en est-ce pas une que la utte où l'oppression poussée aux extrêmes contraint un peuple our secouer le joug de ses oppresseurs ? Sans doute, le Président st inflexible dans sa détermination de garder la neutralité. Mais e sommes-nous pas « en un siècle d'aventures » ? et, les Cubains e soulevant, quel pouvoir humain empêchera les citoyens ou *des* itoyens américains de les secourir ? Si l'Espagne, réfractaire à on intérêt et animée par son orgueil têtu, par un faux sentiment e son honneur, refuse de vendre Cuba aux États Unis, alors se osera la question : Que doit faire le gouvernement américain ?

Ce qu'il devra faire ? pour en décider, les trois ministres réunis nvoquent encore une loi physique, la première des lois naturelles ui obligent les États comme les individus : la loi de la conserva ion personnelle. » Notre histoire nous défend d'acquérir Cuba ans le consentement de l'Espagne, à moins que l'acquisition ne se ustifie par la loi de notre propre conservation. » En conséquence, « quand nous aurons offert pour Cuba à l'Espagne un prix très supérieur à sa valeur actuelle et que ce prix aura été refusé, la question se posera ainsi : Cuba espagnole met elle en un péril certain notre paix intérieure et l'existence même de notre chère Union ? — Si oui, toutes les lois humaines et divines nous justi fieraient de l'arracher à l'Espagne, étant en notre pouvoir de le faire, et cela en vertu du même principe qui justifierait un indi vidu d'abattre la maison de son voisin, lorsqu'il n'aurait plus un autre moyen de préserver de l'incendie sa demeure à lui (1). » *Jam tua res agitur...*

Le Président et M. Marcy durent trouver que c'était aller trop vite en besogne, et en prendre trop à l'aise avec le voisin dont la maison brûle. Ils rappelèrent M. Soulé à la modération diploma tique. Si le moment était favorable pour traiter de l'achat de Cuba, qu'il en traitât ; s'il ne l'était point, qu'il remît à une meilleure occasion, en se rabattant sur un traité de commerce et en faisant,

(1) Mémoire de MM. James Buchanan, J.-J. Mason et Pierre Soulé, du 18 octobre 1854. - Sedano, p. 137 144.

du reste, valoir des réclamations que l'Union se croyait en droit de formuler. M. Soulé comprit la leçon et répondit : « Votre dépêche ne me laisse d'autre alternative que de languir ici dans l'impuissance ou de manquer à un mandat qu'il me serait impossible, à raison des obstacles semés sur mon chemin, de remplir d'une façon satisfaisante pour le gouvernement et honorable pour moi. Vous ne devez donc pas être surpris de la résolution que m'impose le souci de ma dignité. Je renonce à mon titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États Unis près le gouvernement espagnol. »

M. Soulé après M. Saunders : c'était le second ministre que le persévérant désir d'acheter Cuba coûtait à l'Union américaine ; — désir malgré tout aussi vif et plus vif aujourd'hui que lorsqu'il fut avoué pour la première fois, puisque, dans son Message du 7 décembre 1896, M. Cleveland disait : On a suggéré aussi au gouvernement l'idée que les États Unis achètent l'île ; et elle serait probablement digne de considération, s'il se rencontrait de la part de l'Espagne une intention manifeste de discuter une pareille proposition. »

IV

Ainsi, de 1815 ou 1820 à 1897, les États-Unis ont suivi invariablement, vis à vis de l'Espagne, au sujet de Cuba, cette politique ou ces deux politiques : une politique officielle, correcte, réservée, ne dépassant pas, comme point extrême, une proposition d'achat ; et une politique populaire, impulsive, effrénée, qui s'emporterait facilement en des écarts et des excès ; qui, dans les formes juridiques ou non, par une guerre juste ou non, respectant ou non le droit des gens et les conventions, et ce qu'on pourrait appeler les convenances internationales, et ce qui constitue d'un État à l'autre, à côté du droit public même une sorte de morale publique, recourrait volontiers aux armes et mettrait sans scrupule la force la plus brutale au service de ses convoitises ; toutes les deux, d'ailleurs, ces deux politiques, fondées, en dernière analyse, sur le même principe, sur la loi de gravitation découverte par M. Adams : l'île de Cuba ne peut manquer de tomber dans la Confédération améri-

caine, qui ne peut manquer de la recevoir; mais la première, la politique officielle, sous-entend « tôt ou tard », et la seconde, la politique populaire, crie « tout de suite »!

A la vérité, les deux politiques de l'Union quant à la question cubaine ne sont peut-être pas, dans la réalité des faits et de la vie,



Alphonse XIII, roi d'Espagne.

aussi distinctes, aussi nettement séparées : c'est peut être un peu artificiellement qu'on en ferait deux catégories ; et elles se confondent peut être ou, du moins, se rejoignent par instants. N'est-ce pas la politique populaire qui perce dans les motions déposées au Sénat et à la Chambre des représentants ; motions pour la plupart radicales et quelques unes belliqueuses, tendant ou à reconnaître la belligérance aux insurgés et l'indépendance de Cuba ; ou même à intervenir entre les Cubains et l'Espagne, en menant la médiation jusqu'au bout ? N'est-ce pas elle encore dont on devine la pres-

sion et la poussée dans certains paragraphes du Message, cependant si calme et si ferme, de M. Cleveland? D'autre part, la correction, la prudence de la politique officielle a-t-elle été sans réagir sur la politique populaire? et si le *jingoïsme* américain n'a pas brisé tout frein et perdu toute mesure dans ses expansions en paroles et en actes, n'est-ce pas à cette réaction de la première des deux politiques sur la seconde qu'il faut en attribuer le mérite? Oui, si les choses n'ont pas pris, entre les États-Unis et l'Espagne, un plus mauvais cours; si la paix a été maintenue, si l'on peut espérer qu'elle continuera de l'être, si toutes les chances sont pour qu'elle le soit, — c'est au gouvernement des États-Unis qu'on le doit.

Mais non pas seulement à lui : le maintien de la paix, on le doit aussi, et pour beaucoup, au sang-froid du gouvernement et de la nation espagnols. Quand dans les meetings, aux États-Unis, on déchirait et brûlait le drapeau espagnol ; quand on pendait en effigie Weyler, général espagnol ; quand les journaux américains étaient remplis de menaces et d'injures contre l'Espagne, on pouvait craindre que la fierté, ou l'orgueil, ou le point d'honneur espagnols, — quelque nom qu'on veuille donner à ce travers qui est souvent une si grande vertu et toujours une si grande force, — on pouvait craindre que ce qui est toute l'Espagne dans l'Espagne d'aujourd'hui ne se révoltât, et que les Espagnols ne se souvinssent qu'il y avait chez eux un ministre, des consuls, des citoyens, des drapeaux et des écussons américains : lesquels drapeaux et écussons eussent pu servir de preuve que dans le pays des bûchers, il ne faut pas jouer avec le feu. M. Cánovas dêl Castillo ne s'en défendait pas : il eut alors de terribles jours et de terribles nuits. Le moindre monome d'étudiants partant de la Puerta del Sol, par la Calle Mayor, pouvait arriver à la Plaza de San Martin, où était la législation des États Unis, foule furieuse, peuple déchaîné. Certes, il le disait avec son énergie tranquille, M. Cánovas eût mobilisé — et on le savait — toute la garnison de Madrid plutôt que de permettre qu'il fût porté, en la personne du ministre des États Unis ou d'aucun des siens, atteinte à la loyauté et à l'hospitalité de l'Espagne. Mais la situation eût été plus que grave, et le différend ou les dissentiments s'en seraient mortellement envenimés...

Grâce, par conséquent, au gouvernement et à la nation espagnols comme au gouvernement et à la partie assise et rassise de la nation américaine, les pires maux, le suprême péril ont pu être

jusqu'ici évités. L'échéance du 4 mars, à laquelle devait s'opérer aux États-Unis la transmission des pouvoirs présidentiels, et dont on avait dit que ce serait pour le ministère espagnol « le Cap des Tempêtes », a été franchie sans accident. Et aussitôt en Espagne on débaptisait ce cap redoutable enfin doublé, et l'on saluait déjà « le Cap de Bonne-Espérance ».

Le dernier mot de M. Cleveland avait été « la paix »; le premier mot de M. Mac Kinley a été « la paix ». En entrant à la Maison-Blanche, M. Mac Kinley a épousé la tradition de la politique officielle, circonspecte et correcte; en arrivant à Madrid, le général Woodford n'a rien fait qui puisse donner à craindre qu'il n'épouse pas celle de M. Hannis Taylor. Et c'est encore une justice à rendre à M. Cánovas del Castillo que, de tous les Espagnols, il fut sans doute celui que le changement de présidence aux États-Unis préoccupa ou inquiéta le moins : le sens profond qu'il avait du gouvernement l'avertissant que, n'importe quel homme politique fût élu, cet homme ne serait pas tant un Président nouveau que le successeur, l'héritier et le continuateur d'une longue série de Présidents. Mais aussi, et précisément parce que tout de suite la tradition le lie et qu'il devient un anneau de la chaîne, cette politique officielle, s'il en accepte et s'il en perpétue les formes de correction et de réserve, le Président élu n'en modifie
pas, il n'en fait ni dévier ni obliquer la dire
ment il est un successeur, un héritier et un

C'est pourquoi les difficultés à propos
empiré par l'arrivée de M. Mac Kinley au
été et n'en pouvaient pas être résolues. Il
les États-Unis et l'Espagne, trop de mal
malentendu fondamental, qui suffit à tout
Unis, depuis tantôt un siècle, veulent
qu'elle ferait un excellent marché en leur
peut que ce soit la vérité, mais c'est la seule
ne puisse comprendre, qui ne puisse jamai
ou dans un cœur espagnols, de faire de Cuba — représentant pour l'Espagne ce que l'île représente et saturée de sang espagnol — de faire de Cuba matière de marché. Inversement, l'Espagne se trompe en s'imaginant qu'à force d'héroïsme, et comme par la vertu de ses sacrifices, elle fera oublier aux États-Unis que Cuba est à cinq ou six heures de la Floride et fléchir les inflexibles lois de la gravitation politique que M. Adams et après lui tous les Prési

dents et tous les secrétaires d'État américains ont proclamées et invoquées contre elle.

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » a dit M. Mac Kinley en style évangélique. Malheureusement il y a sur la terre trop d'hommes — et trop de faits — de mauvaise volonté. S'il existe un malentendu entre l'Espagne et les États-Unis, il en existe un autre entre les États-Unis et l'insurrection cubaine. Les États-Unis auraient tort de croire que l'idéal des Cubains rebelles à la domination espagnole soit d'être annexés à l'Union et de voir leur étoile aller faire dans le firmament américain une quarante-sixième ou quarante-septième partie de constellation. L'étoile de Cuba est une étoile solitaire, et l'idéal des insurgés, le vrai, c'est une république à la mode haïtienne. Mais, en retour, les Cubains auraient tort de se flatter que les États-Unis laisseraient, à leur ombre et dans leur sphère d'attraction immédiate, se fonder définitivement et sans penser à la discipliner, à se l'agréger, sinon à l'absorber un jour, une seconde république d'Haïti. — Voilà bien des illusions ; voilà bien des causes de querelle ; en voilà pour bien longtemps ; et il pourrait se faire que le Nouveau Monde eût dans la question cubaine sa question d'Orient.

Charles BENOIST.

LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite)

Le comte fit un mouvement de colère aussitôt réprimé. Il avait besoin de ménager Zilla ; un mot tombé de ses lèvres pouvait, sinon le perdre, du moins le compromettre gravement.

— Vous êtes une femme, conclut-il, et j'excuse votre démenti. Croyez pourtant, Zilla, que rien n'est plus vrai que ce que je vous affirme. L'avenir vous montrera que vous aviez tort de me soupçonner. Cela dit, mon enfant, je vous quitte. Mon devoir m'appelle au Louvre.



Les archers la saluèrent de quelques propos galants.

Et, saluant Zilla de la main, il passa devant elle et disparut, la laissant interdite au milieu de l'appartement.

Presque aussitôt cinq ou six valets reparurent dans l'antichambre où s'était passée cette scène, et Zilla comprit qu'elle n'avait rien à faire là.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 26 février.

— Cet homme me trompe, songea-t-elle en se retirant ; mais ma volonté triomphera de lui. Manuel sera mis en garde contre ses pièges.

Les réflexions de Zilla ne l'égaraient point. Roland avait encore entre les mains la lettre qu'il prétendait avoir envoyée à Manuel. S'il ne l'avait pas rendue à la bohémienne, quoiqu'elle lui fut désormais inutile, puisqu'il avait en sa possession le poison redoutable qu'il était venu chercher à la Maison du Cyclope, c'était, assurément, parce qu'il voulait ménager Zilla et jouer son rôle jusqu'au bout.

La gitana redescendit vers le Châtelet, avec l'intention de s'adresser à messire Jean de Lamothe lui même pour obtenir l'autorisation de communiquer avec le prisonnier.

Un huissier l'introduisit, non sans quelques objections, auprès du grand prévôt.

Ce dernier la reçut d'un air sévère. A ses yeux, Zilla avait été complice de la prétendue usurpation de Manuel et n'avait dû sa liberté qu'à la bienveillante intervention du comte.

Il avait lui-même, il est vrai, considéré comme une suffisante réparation de la faute commise, les aveux de Ben-Joël et de Zilla ; mais cela ne l'empêchait point de conserver au fond du cœur une honnête rancune contre ces coupables métamorphosés en dénonciateurs et en témoins. Jean de Lamothe avait été pour Roland et ses auxiliaires une dupe trop facile, et c'était avec une entière bonne foi, — il est bon de le répéter, — qu'il consacrait son temps et son intelligence à l'instruction du procès de Manuel.

Zilla ne se sentit nullement troublée par l'accueil du grand prévôt, son amour pour Manuel étant prêt à tous les sacrifices comme à toutes les humiliations.

Elle s'approcha de la vaste table encombrée de dossiers et de sacs à procédure, derrière laquelle trônait Jean de Lamothe, et, d'une voix lente et calme :

— Me reconnaissez-vous, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Sans doute. Est ce pour m'apprendre quelque fait nouveau que vous êtes venue ?

— Non ! Je suis venue pour vous demander une faveur.

— Laquelle ?

— La permission de voir Manuel.

— Oui da, fit le magistrat, voir Manuel ! Vous n'y pensez pas, ma fille ?

— Vous avez le pouvoir de m'accorder cette grâce.

— Oui, mais vous n'avez pas le droit de la solliciter.

Zilla releva la tête.

— Et pourquoi ? fit-elle avec une intention de révolte.

— Vous êtes bien curieuse. Faut-il vous dire que je ne suis pas ûr de votre retour au bien, et que je ne veux pas vous fournir occasion de vous entendre avec Manuel ?

— Que puis-je tenter de redoutable pour votre justice.

— Est-ce que je sais ? Allons, ma fille, allez-vous-en et ne péchez lus.

— Monsieur, je vous en supplie. Il y va de la vie de Manuel eut-être ! Laissez-moi le voir.

— Vous perdez votre temps.

— Laissez-moi lui écrire, au moins.

— En voilà assez. Je suis occupé. Toutes vos larmes ne me oucheront pas. Quand j'ai dit non, c'est non. Tenez-le pour cerain.

— Et si je vous disais, lança Zilla affolée, si je vous disais, nonsieur le prévôt, qu'on vous a trompé, que..

Le prévôt frappa sur un timbre.

Un huissier parut, messire Jean lui montra Zilla :

— Si cette femme se présente de nouveau ici, dit il, je vous léfends de la laisser entrer.

Sur ce mot, il se leva, et, renouvelant la scène qui avait eu lieu, moins d'une heure auparavant, à l'hôtel de Lembrat, il poussa une porte située au fond de l'appartement et disparut.

Zilla eut un cri de colère. Elle allait tout avouer, et on ne voulait plus la croire, on ne voulait même pas l'entendre.

L'espérance qu'elle avait caressée en se présentant chez le comte et chez le grand prévôt s'évanouissait pour toujours.

La sœur de Ben Joël ne devait plus compter que sur ses propres forces.

Elle eut à ce moment comme une hallucination terrible.

Elle vit Manuel se tordant sur la terre de son cachot. Il avait bu le poison versé par une main vendue au comte, et il mourait en maudissant Zilla.

— Non, cela ne sera pas, s'écria-t-elle, je ne le veux pas ; je l'empêcherai.

Et, sans savoir encore comment elle s'y prendrait pour conjurer ce danger qu'elle sentait proche, elle se retrouva au bas de l'esca

lier du grand prévôt, qu'elle avait franchi quelques minutes auparavant presque certaine de son succès.

Elle n'eut que quelques pas à faire pour arriver devant la porte de la prison.

Les archers de la prévôté ne manquèrent pas de la saluer, au passage, de quelques propos galants; mais elle leva sur eux un regard à la fois si fier et si triste, que pas un ne se hasarda à la poursuivre davantage.

Elle demeura un instant pensive devant cette porte inexorable, qu'un simple mot de messire Jean aurait pu lui ouvrir toute grande, et là une idée folle lui vint.

— Si j'allais m'offrir comme servante au geôlier? pensa-t elle.

Un sourire amer plissa ses lèvres. Elle comprenait déjà l'inanité de cette inspiration.

Il fallait trouver mieux. Alors, quoiqu'elle eût la mort dans le cœur, la bohémienne redressa sa taille souple, laissa s'épanouir sur ses traits une gaieté factice, et, marchant vers un groupe d'oisifs arrêté à quelque distance, et dont elle attirait depuis un moment la curiosité, elle se mit à chanter une joyeuse chanson.

En un clin d'œil elle fut entourée. Les archers vinrent un à un se joindre aux curieux; à leur suite apparurent deux ou trois valets de geôle, vers lesquels se porta plus particulièrement l'attention de Zilla.

L'un d'eux était fort jeune, et sans doute le métier qu'il faisait était nouveau pour lui, car il avait bien la physionomie la plus franche et la plus épanouie qu'il fût possible d'imaginer.

La lourde atmosphère des prisons n'avait pas encore suffisamment pesé sur son front, et le spectacle des misères humaines n'avait point éteint le rayonnement de ses yeux.

Insensiblement, Zilla se rapprocha de lui. Une espèce d'intuition lui disait qu'elle allait trouver un refuge auprès de cet enfant.

Elle cessa de chanter et prit la main de l'un des archers, en même temps qu'elle disait :

— Voulez vous connaître votre avenir? Je le lirai dans les lignes de votre main.

L'archer se dégagea, un peu effrayé de cette brusque proposition. Un ricanement moqueur courut dans la foule.

— Il a peur! fit une voix.

Zilla n'insista pas. Elle interrogea du regard les assistants, et dix mains se tendirent en même temps vers elle.

Elle joua pendant quelque temps ce rôle de devineresse, auquel on l'avait habitué depuis l'enfance, et, comme le jeune homme qu'elle avait distingué semblait hésiter à lui demander à son tour son horoscope, elle lui sourit et lui fit signe de s'approcher.

Il céda vite à cet encouragement et présenta sa main toute grande ouverte

Zilla posa son doigt sur la ligne de vie, et ses regards fascinateurs cherchèrent ceux du jeune homme.

— Heureux enfant, dit-elle alors, il aime... et il est aimé.

Cette révélation, facile à faire quand celui qui interroge est un beau garçon de vingt ans à peine, fit monter un nuage de pourpre sur le front du jeune valet.

— Et... murmura-t il, savez-vous?

Il n'acheva pas. Il craignait d'en trop dire peut être et voulait laisser à Zilla le soin de lui raconter elle-même tous les secrets de son cœur.

— Venez, continua mystérieusement la devineresse, ce que j'ai à vous révéler ne peut être entendu que de vous.

XXXIII

La foule s'écarta devant la bohémienne.

Elle ne quitta pas la main du jeune homme, qu'elle entraina à quelque distance.

Comment vous nomme t on? lui demanda t elle alors.

— Johann Müller, répliqua-t-il.

— Ecoutez moi, dit Zilla ; vous êtes jeune, vous aimez et je vois à la douceur de vos traits que vous devez facilement compatir au malheur des autres.

— Pourquoi me dites vous cela? murmura Johann, étonné du ton dont ces paroles étaient prononcées.

— Parce que j'ai besoin de vous, et que dès le premier instant, j'ai compris, à votre vue, que vous ne repousserez pas ma prière.

— A celle qui a deviné si vite que j'aimais et qui m'a annoncé le bonheur, je n'ai rien à refuser, si ce qu'elle me demande est possible.

— Merci, enfant, prononça Zilla.

Et sa main serra plus énergiquement celle du jeune homme, et ses yeux s'attachèrent pleins de gratitude sur les siens.

— Vous voyez ce tombeau, continua-t-elle, en montrant d'un geste triste les hautes murailles du Châtelet; il renferme la meilleure part de mon cœur, car j'aime, moi aussi, et celui que j'aime va mourir là peut être.

Avec son admirable instinct de femme, Zilla avait deviné que sur cette âme honnête et généreuse que trahissaient les regards de Johann, un sentiment aurait plus de prise qu'une banale séduction.

Elle aurait pu offrir de l'or : elle préférait s'abandonner aux bons instincts du jeune homme, le prendre pour confident de sa peine, l'intéresser à ses espérances, et faire vibrer en lui des cordes plus délicates que celle de l'intérêt personnel.

Il la regarda avec surprise, mais sans s'effaroucher de ce début, lequel devait pourtant lui faire pressentir que Zilla allait lui demander quelque chose de compromettant, ou tout au moins de hasardeux pour son repos.

La physionomie de la bohémienne respirait une espérance si ardente, qu'il n'eut pas le courage de lui imposer silence ou de l'abandonner.

— De qui voulez vous parler? se hasarda t il à demander, après avoir jeté un coup d'œil furtif autour de lui pour s'assurer que personne n'était à portée de sa voix.

— Vous avez entendu parler, sans doute, d'un jeune homme que l'on accuse d'avoir usurpé le titre et le nom d'un autre.

— Ne l'appelle-t-on pas Manuel? interrompit Johann.

— Précisément! Vous le connaissez?

— Autant que l'on peut connaître un prisonnier entrevu, à la lueur d'une lanterne, dans les ténèbres d'un cachot.

— Pauvre Manuel! Il souffre bien, n'est ce pas?

— S'il souffre, du moins ne se plaint il pas.

— Mais excusez-moi, reprit aussitôt Johann, l'heure est venue de rentrer au Châtelet, et si c'est à ce Manuel que vous vous intéressez, je vous ai dit tout ce que je sais de lui.

En même temps, il tira de sa poche une petite pièce d'argent et voulut la glisser dans la main de la bohémienne.

Zilla le repoussa doucement.

— Un instant, fit elle; je ne vous ai pas tout révélé, moi. Et si vous n'avez plus rien à m'apprendre, j'ai du moins encore une importante grâce à vous demander.

— Je vous ai dit que je serais heureux de vous obliger. Parlez donc vite, car si le geôlier me voyait m'attarder ainsi avec vous, je serais certainement puni.

— Non! Dieu vous protégera, car vous êtes bon. Ce Manuel, que vous connaissez et que j'aime, un grand danger le menace, Johann. Il a des ennemis puissants. Recueillez vos souvenirs : ne s'est il rien passé d'étrange à son sujet?

— Depuis quand?

— Depuis qu'il est au Châtelet? depuis ce matin, surtout.

— Non, à part les visites que lui a faites messire Jean de Lamothe pour l'interroger, et celle d'un gentilhomme qui avait obtenu l'autorisation de lui parler, je ne vois rien qui vaille la peine d'être noté.

— Et ce gentilhomme?... Est-ce hier soir qu'il est venu?

— Non!

Zilla respira.

— Attendez, se ravisa presque aussitôt Johann, quand je dis que le prévôt et ce gentilhomme seuls ont vu le prisonnier, je me trompe...

— Que s'est il passé? interrogea fiévreusement la devineresse.

— Un homme s'est présenté tout à l'heure au Châtelet, un valet, je crois...

— Le but de cet homme?

— Il apportait quelques provisions au prisonnier...

— Des provisions! fit Zilla, toute pâle.

— Oui. Quelque bonne âme s'est émue sans doute de la détresse de Manuel, et, sachant combien est dur le régime de la prison, a voulu lui en adoucir la rigueur.

— Ah! tout est perdu! s'écria Zilla, se tordant les bras avec désespoir. Le temps que j'ai passé auprès du grand prévôt a suffi au misérable pour accomplir son œuvre.

Johann ne comprenait rien à cette douleur subite. Il essaya vainement de calmer Zilla. Elle ne l'écoutait plus. La terrible vision qu'elle avait eue une heure auparavant, s'ébauchait de nouveau dans son esprit, et haletante, la prunelle fixe, elle s'y attachait tout entière.

Enfin, le sentiment de la réalité lui revint.

— Johann, articula t elle, il faut que je le sauve, entendez vous? et il faut pour cela aussi que vous m'aidiez.

— Quel danger redoutez vous?

— La mort pour Manuel. Enfant, à toi ma reconnaissance éternelle, si tu conjures le péril. Je serai ton esclave; je t'appartiendrai comme un chien appartient à son maître...

— Que faut il faire? demanda Johann, irrésistiblement entrainé par l'accent de Zilla.

Elle détacha de son poignet un bracelet d'argent et se servit de la pointe d'un stylet qu'elle portait toujours sur elle, pour graver sur le métal quelques caractères dont Johann ne pouvait comprendre le sens, mais qui pour Manuel, habitué à écrire aussi bien qu'à parler la langue romany, contenait toute une révélation et le mettaient en garde contre les tentatives criminelles de Roland.

Johann, laissant à peine à Zilla le temps d'achever, renouvela sa question :

— Que faut-il faire?

— Remettre ceci au prisonnier, conclut elle en lui présentant le bracelet, et le lui remettre non pas demain, non pas ce soir tout, à l'heure.

« Hélas! vit-il encore! » soupira Zilla avec angoisse.

Johann avait pris le bracelet; toutefois il paraissait hésiter.

— Je crains, se risqua-t-il, de ne pouvoir faire tout de suite ce que vous désirez. Je ne descends aux cachots que vers midi...

— Va; va vite, le ciel t'inspirera.

Le jeune homme se disposa à s'éloigner.

— Je t'attends, lui dit encore Zilla. Reviens tout me dire, tout, entends-tu, même le malheur que je redoute.

Et, brisée de fatigue autant que d'émotion, elle tomba accroupie sur le pavé, tandis que Johann s'empressait de retourner à la geôle.

Il disparut à ses yeux, et l'esprit de la devineresse recommença à flotter dans cette brume du rêve que créent les angoisses de l'attente, alors que la vie d'un homme peut dépendre d'une minute, bien ou mal employée.

Longtemps, elle resta ainsi, sans se soucier de l'attention des passants.

Elle ne voyait devant elle que cette masse sinistre du Châtelet, se profilant sur le ciel graduellement assombri.

Bientôt la silhouette de la prison s'estompa jusqu'à se confondre avec le ciel, puis un clair rayon vint se jouer sur les créneaux.

Il était nuit, et Zilla attendait toujours.



Gilberte et Roland

Elle avait passé la moitié de la journée, morne et pensive, ne ›rtant de sa prostration que pour lever de temps en temps la tête voir si Johann n'apparaissait pas.

Rien ne vint. La nuit se fit de plus en plus profonde ; le couvre-u sonna dans le voisinage, et Zilla dut provisoirement renoncer l'espérance de connaître la destinée de celui qu'elle aimait.

Tous les ressorts de son esprit se détendirent à la fois ; elle porta s mains à sa poitrine, qu'étreignait une souffrance aiguë, et, omme elle tentait de se lever, un vertige subit la força à retomber ur le sol.

Zilla était enfin domptée, non par les émotions, non par la ouleur, mais par la nature. Elle avait faim, réalité mesquine, rannie absurde, qui l'obligeait à s'occuper d'elle-même alors que outes ses pensées, toutes ses inquiétudes étaient pour un autre.

Depuis la veille au soir, la bohémienne n'avait pas mangé. Elle t un effort suprême, se releva, et, s'appuyant aux murailles qui ouvent fuyaient sous sa main mal assurée, elle regagna péniblement la Maison du Cyclope.

— Eh ! d'où venez vous, lui dit la vieille logeuse, en la voyant insi, pâle et chancelante, et quel malheur vous est donc arrivé ?

La bohémienne ne répondit pas et rassembla ses dernières orces pour gravir l'escalier conduisant à sa chambre.

Après s'être réconfortée, Zilla pensait se retrouver telle qu'elle était la veille : vaillante, prête à tenir tête à tous les événements.

Cette confiance était de la présomption. La bohémienne, il est vrai, avait repris une partie de sa vigueur physique, mais un frisson agitait ses membres. Ce frisson, d'abord superficiel, pénétra bientôt toute sa chair ; elle se sentit glacée jusqu'au cœur.

Elle se jeta sur son lit, entassa sur son corps grelottant des vêtements et une cape de laine, puis elle ferma les yeux, espérant le sommeil et avec lui l'oubli.

Mais elle était trop profondément frappée pour trouver une minute de repos.

Toute la nuit, elle s'agita sur sa couche, en proie à un malaise indéfinissable.

Durant cette lutte du corps contre le mal qui l'envahissait, son âme soutenait un combat plus terrible encore contre elle même.

Zilla songeait que son amour lui avait fait commettre une grande faute ; pour sauvegarder cet amour, elle avait disposé de la liberté, de la vie de Manuel.

La passion, si intense, si profonde qu'elle fût, pouvait elle excus un semblable abus?

Au lieu d'aller trouver le comte, au lieu de vouloir fléchir sévérité de messire Jean de Lamothe, au lieu, en un mot, de che cher le salut de Manuel dans l'emploi de moyens très aléatoire Zilla pouvait s'armer d'une preuve victorieuse et proclamer haut ment l'innocence du jeune homme.

Elle possédait le livre de Ben Joël; elle savait du moins où prendre et à quelle page trouver cette preuve.

Mais agir ainsi, c'était se séparer pour toujours de Manuel, e lui rendant son nom et son titre, et l'égoïsme de Zilla n'avait p se résoudre à un tel sacrifice.

Maintenant, elle voyait bien clairement que ses hésitations et se réserves avaient laissé le champ libre aux manœuvres du comt Roland.

— Si Manuel est mort, à cette heure, se dit elle, c'est moi, mo seule qui l'ai tué.

Cette pensée horrible pesait sur son âme d'un poids insuppor table.

Elle essaya vainement de se rassurer contre sa propre conscience elle n'y parvint pas. La logique des faits l'écrasait.

— Eh bien, s'écria-t elle enfin, comme si les juges étaient l pour recueillir son aveu désespéré; il vivra! Je détruirai l'œuvr inique du comte Roland; je rendrai à Ludovic de Lembrat la for tune de son père et l'amour de celle qu'il m'a préférée.

Le jour filtrait à travers la grande verrière de la fenêtre d Zilla.

Elle ne voulut pas attendre davantage pour mettre à exécutio ses projets.

Ses paupières se soulevèrent péniblement, et elle essaya d descendre de ce lit où l'avaient jetée la fatigue et la souffrance.

Sa tête pesait sur ses épaules, comme si elle eût été de plomb

Elle la laissa retomber sur l'oreiller, et ses tempes se mirent battre avec violence; il lui sembla en même temps qu'un cercl de fer lui serrait le front, et que le globe de ses yeux était de feu

Ses paupières se refermèrent; elle attendit un instant la fin d cette crise.

Une torpeur étrange la tenait captive; elle n'osait faire un mou vement, craignant de provoquer une nouvelle attaque de ce ma subit qui la torturait.

Pourtant l'âme veillait encore, et l'âme disait à ce corps brisé de se lever et de marcher.

La bohémienne fit un saut brusque et se jeta hors de sa couche.

Au même instant, lorsqu'elle fut debout, quoique chancelante, il lui sembla qu'un coup violent s'abattait sur son front.

Elle demeura étourdie ; néanmoins elle étendit les bras en avant et tenta de marcher dans la direction d'un meuble où se trouvait enfermé le livre de Ben-Joël.

Ce fut l'effort suprême.

Zilla se sentit emportée dans une sorte de tourbillon vertigineux, elle cessa de voir, elle cessa d'entendre, et tomba lourdement sur le parquet, en poussant un soupir étouffé.

Quand la vieille logeuse de la maison du Cyclope eut entendu sonner midi, elle s'étonna de ne pas voir descendre Zilla.

Durant la nuit précédente, elle avait été frappée de l'altération de ses traits. Si peu compatissante qu'elle fût de son naturel, elle prit cependant assez d'inquiétude pour monter jusqu'à la chambre de Zilla, et savoir quelle cause la retenait aussi tard chez elle.

Zilla était toujours étendue sur le parquet, sans mouvement.

La vieille lui toucha le front et les mains. Les mains étaient froides et le front brûlant.

Avec une énergie qu'on n'aurait pas soupçonnée en elle, elle prit alors dans ses bras ce corps inerte et le porta ou pour mieux dire le traîna sur le lit.

Puis elle courut prendre une aiguière sur une tablette, et, croyant à un simple évanouissement, inonda d'eau le visage de Zilla.

Sous cette aspersion, la bohémienne frissonna de tous ses membres, mais ses yeux ne s'ouvrirent pas, mais ses lèvres restèrent muettes.

Épouvantée, la logeuse courut à la porte et appela à son aide.

Un médecin arriva bientôt, amené par les bohémiens habitant la maison, et ce fut à grand'peine qu'il parvint à rappeler Zilla à la vie.

La pauvre fille ne recouvra que pour quelques minutes sa connaissance ; un nouvel accès de fièvre triompha de son énergie ; elle eut le délire et le médecin déclara que ses jours étaient en danger.

Il fallait veiller continuellement sur elle ; en l'absence de Ben Joël, la vieille logeuse s'y décida.

Pendant ce temps, Johann Müller, fidèle à la parole donnée à

Zilla, épiait son retour pour lui apprendre ce qui s'était passé. La veille il avait été retenu par son service et n'avait pu sortir, même un instant.

Il se lassa enfin d'une trop longue attente et rentra dans la prison, se perdant en conjectures au sujet de cette étrange fille, si ardente dans sa tendresse et tout à la fois si oublieuse.

Les détails fournis par le jeune geôlier sur le prisonnier étaient parfaitement exacts.

Jusqu'à la veille de ce jour Manuel n'avait vu dans son cachot que le comte Roland, on sait en quelle occasion, et messire Jean de Lamothe.

Le temps s'écoulait pour lui sans crainte comme sans espérance ; il se sentait tellement envahi par le sentiment d'un malheur irrémédiable, que sa pensée était comme morte.

Sa vie monotone n'était troublée que par la visite quotidienne du geôlier, qui venait lui apporter son pain et renouveler sa provision d'eau.

Une heure après la visite de Zilla au comte, et tandis qu'elle essayait vainement d'obtenir du prévôt la faveur de voir Manuel, un homme s'était présenté au Châtelet.

Il avait montré l'ordre délivré à Roland par messire Jean de Lamothe, et les portes s'étaient ouvertes devant lui.

Cet homme portait un panier contenant deux bouteilles de vin, un pain frais et un pâté.

On l'introduisit, sans le questionner, auprès de Manuel, avec lequel on le laissa seul.

Il est presque inutile d'ajouter que cet homme était un envoyé du comte Roland.

Il avait reçu de son maître des indications fort précises et de nature à mettre en défaut toute méfiance.

Lorsqu'il entra dans le cachot, Manuel était, comme de coutume, accroupi dans un coin. Il ne donna pas un signe d'attention, il ne détourna même pas la tête en entendant la porte de sa prison s'ouvrir à une heure insolite.

Au bout d'une minute, toutefois, comme le nouveau venu se tenait immobile devant lui, Manuel le regarda, autant que pouvait le lui permettre la clarté douteuse pénétrant dans le cachot.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il ensuite.

— Monsieur, fit le messager du comte, une personne qui s'intéresse à vous m'a chargé de vous remettre ceci.

En même temps, il posa à côté de Manuel le panier dont il était porteur en ajoutant :

— Demain matin et tous les jours, je viendrai renouveler ces provisions. Le grand prévôt l'a permis.

— Est-ce le comte de Lembrat qui vous envoie ?

— Non, Monsieur, fit le valet, fidèle à sa consigne.

— Est-ce Cyrano ?

— Non. Mais ne m'interrogez pas. La personne désire garder le secret.

Un éclair traversa l'esprit de Manuel.

— Si c'était Gilberte ? songea-t-il.

Il regarda alors plus attentivement le messager, dont les traits ne lui rappelaient aucun visage connu.

— Pourquoi garder ce secret ? objecta-t-il alors. En me disant le nom de celui ou... de celle qui vous envoie, que risquez-vous ? Est-ce une femme ?

— Peut-être. Mais je vous le répète, ne me demandez pas ce que je ne dois pas dire. Adieu, Monsieur, ou plutôt à demain. Rien ne vous manquera désormais de ce qui peut adoucir la rigueur de votre captivité.

Quand Manuel se trouva de nouveau seul, il tenta de résoudre le mot de cette énigme.

Qui pouvait s'intéresser à lui ?

Cyrano sans doute. Mais ne venait-il pas d'apprendre que Cyrano n'était pour rien dans la délicate attention dont il était alors l'objet ?

Gilberte ? Il y avait songé un instant, et le mystère dont s'enveloppait le message pouvait excuser cette pensée, certainement inadmissible, maintenant qu'il la jugeait de sang-froid.

Gilberte était trop bien gardée, trop bien surveillée, pour pouvoir donner à Manuel un témoignage aussi direct de son souvenir.

Restait Zilla. Manuel la savait coupable et la pressentait jalouse ; pourtant il n'allait pas jusqu'à lui dénier une certaine générosité que n'avaient pu entièrement anéantir les calculs de son égoïsme.

Manuel, éclairé d'ailleurs par les paroles de Ben-Joël, était en droit de croire à l'affection de Zilla, et s'il comprenait fort bien pourquoi la bohémienne avait participé à sa perte, il comprenait aussi qu'elle pût s'intéresser à sa position et chercher les moyens de l'alléger.

En somme, il voulait expliquer la démarche du mystérieux messager, et, faute de mieux, il le faisait en en attribuant l'inspiration à Zilla.

Il eut alors la curiosité d'examiner les provisions qu'on lui apportait, comptant presque trouver un billet adroitement caché, et dans ce billet l'explication tant cherchée.

Il rompit le pain, fouilla le panier et ne trouva rien, le comte s'étant bien gardé de se servir de la lettre de Zilla.

Sa main repoussa alors les aliments, dont l'arome appétissant ne le tentait pas encore.

Vers midi, cependant, à l'heure où il avait l'habitude de prendre son repas, il étendit la main vers ce pain si blanc, qu'on lui offrait en échange de son pain grossier, en rompit une parcelle et mangea.

Puis il entama le pâté, dont il avait déjà pris deux ou trois bouchées, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

(A suivre.) LOUIS GALLET.





SIRE [1]

(Suite et Fin).

VII

> Il est un seul bien que j'envie
> Et qui vaudrait tout l'univers,
> Ce serait de faire à Sylvie
> Regarder la feuille à l'envers
>
> LE PRÉSIDENT HÉNAUT.

Mais bientôt le Roy afficha de nouvelles manières fort étranges. Empoigné d'un regain de coquetterie, sans cesse il folâtrait, piaffait, plastronnait devant les miroirs, déclarant : « Tous ces temps-ci je me suis négligé. Dorénavant je veux prendre garde à moi. » Il eut un jeu complet de cannes en bambou chiqueté, garnies d'or, des jets blonds rehaussés de cailloux et de gemmes. A de certains moments, il paraissait tout guilleri, faisant le beau mignon, la joue en fleur, et plaisantant à la manière française : « Ma foi, rions, chantons, j'en suis d'avis! Qui sait si nous vivrons demain? » A d'autres il s'agitait et se tracassait, l'œil grimaud, comme en proie à de secrètes inquiétudes. Il passait maintenant des heures entières au fond du jardin, mystérieux promeneur aux écoutes, s'éclipsant dès qu'il découvrait au loin la jupe en ballon ou le parasol de taby de la comtesse.

Au bout d'une semaine de ce manège, on sut à l'office de quoi il retournait, et cela aussitôt ne fit de doute pour personne, que M. le comte s'était laissé engluer, pis qu'un petit clerc aux charmes de la Guillemette, une des filles de la lingerie. Bousculée de questions par ses camarades, la friponne elle même en convint à moitié, à la suite de quoi, les laquais, après force compliments et turlupinades, burent au succès de l'affaire.

La Guillemette marquait alors dix neuf ans. Sa taille était

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 23 avril.

médiocre, c'est-à-dire ni grande ni petite, droite et facile à rompre. Elle avait la chevelure blonde, les yeux très foncés, plus doux qu'une culotte de velours noir, le teint d'une finesse et d'un coloris à ravir, le bras rond, la lèvre vermeille et les dents passablement blanches.

Roulette, un jour, s'étant rencontré par hasard face avec elle dans un corridor, l'avait effrontément dévisagée, chatouillé de sa gentille mine. Celle-ci, ayant soutenu son regard une bonne minute, sans plier, avait rougi, baissé la vue par respect, puis s'était échappée en courant. Cela ne servit qu'à enflammer le Prince. Il avait fort aimé la petite joie dans le temps, aussi résolut-il, éperonné d'un fougueux retour de jeunesse, de faire sa cour à cette chambrière, et d'en avoir les gants.

— Qu'ai-je à craindre ? songeait-il cyniquement. Rien. Et à supposer qu'une paternité inattendue me menace, je trouverai bien alors quelque galopin du village qui épousera, sans le savoir, la vache et le veau !

Depuis un mois, d'ailleurs, le démon de la chair le questionnait sans mesure, et chaque nuit il ne pouvait fermer l'œil, brisé par de pénibles insomnies à la Tantale, rêvant l'amour avec une créole, ou bien des débauches perfectionnées en compagnie de filles d'opéra.

Dès qu'il eut couché en joue la poulette, il s'observa d'abord sévèrement, dans la crainte de donner quelques soupçons, puis, peu à peu, son désir augmentant, il se relâcha ; ce fut des regards mourants, des pâleurs, des baisers de loin à l'adresse de la Guillemette qui ne voulait rien comprendre. Il avait beau tempêter à part soi, se jurer qu'il n'était pas homme à pousser des soupirs, à filer l'amour platonique, ni à s'amuser plus longtemps à la moutarde, il n'avait pourtant pas le courage de s'en dédire, à tel point le tendron lui semblait « un vrai morceau de Roy » mangeable et bon à croquer ; jusqu'au jour où, le voyant exaspéré à la limite, elle lui concéda un rendez vous dans les greniers de la tour du Nord.

. . . .

. . . .

Quand ils en sortirent, une heure après, le Roy n'était pas fort paré, tirant ses bas, ajustant son habit couvert de poussière et de plâtre comme s'il eût été donner dans les travaux de maçons, et la coquine se pavanait toute rouge, des épingles de paille plein les cheveux, balançant ses cottes avec de grands airs du Barry.

Ce fut une passion assez folle de la part du Prince pour qu'il perdît pitoyablement tout sang-froid et cessât de prendre les plus élémentaires précautions. Quand il pensait à la comtesse, il conjecturait bien qu'une catastrophe ne pouvait manquer d'éclater, et il se promettait d'être plus prudent; mais avec une mine ou un sourire la Guillemette lui faisait tout oublier.

Ils se voyaient souvent à la dérobée dans les coins déserts du parc, ou dans quelque galerie du comble, ayant été forcés, à cause des rats si familiers qu'ils venaient grignoter leurs chaussures, de renoncer au grenier de la tour du Nord. Mais, le plus souvent, ils abritaient leurs amours sous les lambris en chaume d'un petit chalet à demi-pourri, entortillé de vigne vierge et de douce-amère grimpante, où le jardinier déposait ses rateaux et ses tuyaux d'arrosage. Tandis qu'ils pigeonnaient à l'unisson, tout près l'un de l'autre blottis sur une brouette renversée, Cathédrale faisait le guet, embusqué à cinquante pas, gouvernant ses yeux ronds autour de soi avec circonspection, la corne en baïonnette, nouveau bélier d'Assas prêt à jeter au plus léger bruit un hennissement d'alarme. Et le mauvais sujet d'animal, dénué de scrupules, jouait d'instinct, sans jamais avoir eu besoin d'être dressé, ce vilain rôle avec une telle application sournoise, arborait si impudemment sa complicité, qu'il en devenait presque auguste et qu'il avait l'air de remplir un devoir sacré.

Jusque-là, madame avait vécu à mille lieues d'un pareil concubinage, quand le nom de la Guillemette, échappé à Roseau devant elle, ainsi que plusieurs sourires mal réprimés à son passage sur la lèvre insolente des valets, soudainement la mirent en éveil et elle tomba dans une prostration muette qui lui dura plusieurs jours. Elle raisonnait, tout alarmantée : « En suis-je bien sûre? Qu'est ce que ceci? Quoi! tout de bon le Prince aurait du goût pour une fille du petit peuple? Bastille de Bastille! mais il se dégrandit! il se jette dans les abimes! »

A cette affreuse pensée, elle demeurait fort interdite, la cervelle sens dessus dessous, les membres rompus d'une malice si noire. Mais, plus elle s'acharnait à sonder ce tour, plus il lui paraissait sanglant. Alors seulement, il lui revint tout à coup en l'esprit comme depuis trois semaines le comte se mettait sur ses beaux airs, avec un extérieur animé, une démarche sautillante et des yeux qui se laissaient aller, en même temps qu'il marquait un empressement beaucoup plus vif que de coutume pour la solitude. Elle

comprenait maintenant pourquoi jamais plus il ne parlait du Trône, préoccupé qu'il était d'un bien autre timon que celui des affaires, puisqu'il avait suffi d'une simple Gothon de lingerie pour l'engourdir dans les plus énervantes délices et lui faire déserter sa Mission!

Et si la comtesse trouvait à ce calice tant d'amertume, ce n'était point par sotte jalousie de femme, par humiliation de se sentir délaissée. Loin de là. Elle admettait indulgemment les écarts des Roys, et dans le noble détachement de son affection quasi-maternelle, sa tolérance était si large et si humaine qu'elle eût, à coup sûr, excusé une liaison honorable, un caprice pour quelque princesse ou dame d'honneur. Mais cet effronté ravalement du Monarque la suffoquait au plus haut point, et la Sublimité des Lys lui en paraissait éclaboussée.

Bientôt, ses esprits la tenaillant sans trêve, elle pressentit dans un dégoûtant et prochain avenir l'inévitable cortège des hontes : le scandale, les couches clandestines, les bâtards. A cette perspective, hors d'état de balancer davantage, elle résolut, à la première bonne occasion, de s'en ouvrir tout net au Roy, et de lui en adresser ses doléances, quoi qu'il pût en résulter pour elle.

A quelques jours de là, un certain soir, comme elle s'apprêtait à se coucher, environ avant minuit, l'idée lui vint de s'accouder à sa fenêtre, pour contempler quelques instants la splendeur bleue du ciel héraldiquement constellé d'or. Elle se mit donc à la croisée, promenant ses yeux sur les sombres verdures sans connaissance, les plantes inanimées, les gazons que la lune trempait d'argent, les statues qui semblaient cristallisées au milieu d'un féerique jardin de rêve.

Tout autour d'elle un grand silence intimidait la végétation recueillie. Les écuries et les communs reposaient, bêtes et gens dans la même tranquillité; les chiens n'aboyaient pas. C'était la belle nuit, grave et pure, glissant en paix sur le monde. Mais, devant le calme solennel et troublant de l'heure, l'aspect de ce parc faisant le mort, de ces profonds jardins trop discrètement énigmatiques pour ne pas abriter quelques mystères, la comtesse, illuminée d'une rapide intuition, sentit que le Prince était à coup sûr caché là, derrière ces massifs et ces buissons, prostituant peut-être, à cette minute même, la dignité royale dans les bras de sa paysanne! Il lui parut que le moment était bien choisi pour démasquer le coupable et le forcer à rougir de sa propre perfidie. Ayant aussitôt

passé un saut-du-lit, elle descendit telle qu'elle était, coiffée de son *battant-l'œil*, en jupon et en mules.

Une fois en bas de l'escalier, après avoir enfilé d'un trait le salon du Sceptre, la salle des Audiences et la galerie des Monnaies, puis traversé les deux cours, elle s'engagea dans les sentiers blancs du parc. La solennité du clair de lune l'impressionna dès qu'elle se vit seule, à cette heure avancée — minuit justement tintait à l'horloge du château. — Elle s'arrêta pour écouter et suivre les douze coups tombant comme de lourdes fleurs de métal dans le religieux silence des champs, puis elle repartit, marchant à pas menus et précipités. Les graviers criaient sous ses minces semelles; immuables et stationnaires, les astres scintillaient, pareils à des milliers de phares démesurément lointains, et, tout au fond du bois, quelques crapauds sanglotaient, jetant leur plainte étrange d'harmonica. Mais au fur et à mesure qu'elle avançait, la comtesse se prenait à douter. N'avait-elle pas cédé à la minute à une vilaine pensée de méfiance qui constituait un outrage qualifié envers le Roy? Et si elle s'était trompée! oui, si le Prince reposait paisiblement dans sa chambre comme elle eût dû s'en assurer avant que de prendre alarme d'une façon aussi précipitée? Et puis, quel bas métier d'espion faisait-elle là, tout au plus excusable de la part d'un laquais ou d'une femme de police?

— Rentrons, décida-t-elle, rentrons... et déjà elle s'apprêtait à rebrousser chemin, quand un bruit de voix et d'éclats de rire étouffés la fit tressaillir.

Elle scruta les alentours, de toute l'acuité de ses yeux inquiets, et, ayant soudain cru apercevoir deux ombres qui s'agitaient à une cinquantaine de mètres, non loin des ruines, elle marcha incontinent dans cette direction. Son cœur battait à coups pressés, et il lui semblait que les arbres du parc, affolés, dansaient la sarabande autour d'elle. Peu à peu elle avait fait un bon détour, recherchant de préférence les parties noyées d'ombre, n'avançant maintenant que sur la pointe du pied, retenant son souffle. Et plus elle se rapprochait plus les deux silhouettes, intimement engagées dans un amoureux colloque, se précisaient. L'hésitation n'était plus permise à présent, la scandaleuse réalité s'imposait : c'était bien le Roy en compagnie de la Guillemette, le Roy en personne... là!.. Coupées de rires étranglés, leur paroles s'entendaient, haletantes, fiévreuses et libres :

— Aïe! aïe! que je t'aime, petit cœur!

— Monsieur plaisante ! allons ?

— Ah ! viens plus près, sois ma femme, et passons-nous du tabellion !

— Pattes de velours, monsieur le Comte ! pattes de velours !

Un baiser violent et sec claqua dans les ténèbres comme un fouet. Puis le silence aussitôt se rétablit, les voix cessèrent, et les crapauds déshérités continuaient seuls de se plaindre éternellement aux étoiles dont ils sont peut-être les amoureux éblouis.

Alors, madame, ayant bondi tout à coup, les bras menaçants, apparut, blanche et terrible, aux nocturnes amoureux cloués sur place. Poussant un cri, vite ils se dressèrent, faisant déjà mine de prendre la fuite ; mais la Méduse qu'elle était, d'un geste glaçant d'autorité, les pétrifia, tandis qu'elle commençait, toute frémissante d'indignation, de sabouler le comte, à qui elle dit d'abordée : « Courage,... Poussez vos pointes ! » Puis, se tournant vers la Guillemette, plus sotte qu'un panier percé : « Sur ce pied, vous pouvez décamper, la petite ! » Un frou-frou de jupes se fit entendre à travers les branches, et ils demeurèrent seuls, face à face, le Roy et madame.

Rien de si honteux alors, que le visage de Roulette, ni de si déconcerté que toute son insolente personne. En costume de lit, sans bas, les pieds nus dans des savates de maroquin paille, n'ayant pour tout vêtement, sous son ample peignoir de batiste, que sa chemise et sa culotte aux trois quarts dégrafée, il se tenait debout, fort confus, le chef casqué d'un raide et haut bonnet de nuit en étamine, que cravatait un ruban de soie lilas très large, noué à la Franklin sur le front.

Madame avait joint ses mains d'albâtre et, d'une voix sourde, elle accablait le Roy des plus attendrissants reproches : « Vous, Sire ? Vous ?... Votre Majesté ?... voilà donc qu'Elle se jette dans les effroyables passions ! Hélas !... toute cette semaine... et celle d'avant... vos airs qui n'étaient plus les mêmes... j'ai aussitôt soupçonné quelque chose sous la tapisserie... Mais cela... cela... jamais. Cette créature me cause de l'ombrage... Si encore c'était une fille de bon ton ! Pas même... Que comptez vous faire ? Oseriez vous prolonger avec elle sous mes yeux... Oh ! Sire ! quelle croix vous me faites porter ! »

Roulette avait eu le temps de rasséréner ses esprits : « D'abord, Madame, lui dit il avec une feinte douceur, ne vous mettez pas en peine de cette petite... et puisque, sur de simples apparences ..

— Pouvez vous!... des apparences!

— Je crois que vous m'interrompez, Madame?

Elle se tut, subjuguée, et après un silence assez long, il reprit :

—... Puisque sur de simples apparences vous n'avez pas reculé à me juger, il suffit. Cette fille partira... Je lui aurai sa maison toute montée à Paris, et vous n'entendrez plus parler d'elle.

— Certes, l'on voit par là comme elle vous tient à la peau, et qu'elle n'a pas dû vous vendre un petit prix ses coquilles!

Sur ce mot, Roulette se piqua.

— Et s'il me plait, ma fortune est-elle à moi? Suis-je maître à cette heure? Je commande, on m'obéit.

— C'est durement que vous me parlez, Sire... Vous ne voyez pas que je souffre, et que je suis sur le gril à cause de vous...

— Ah! ah! ah! Celle-là est bouffonne, Madame. Dirait-on pas que je vous fais chez moi la vie mauvaise!... Sur le gril!...

Et il commençait de grommeler, haussant les épaules, secouant la tête. Mais madame se redressa vibrante et hardie, avec un air inspiré de prophétesse.

— Non, Sire! il ne s'agit pas de moi qui ne suis rien moins qu'un fétu, mais de vous, du Roy... de la Monarchie dont vous ne parlez jamais plus!... Car c'est là ce qui me ravage le cœur... c'est de voir que la grande chose... régner enfin!... vous n'y songez pas... tandis que moi, j'y pense de jour, de nuit... sans cesse. Excusez-moi, Sire, mais il faut, à la fin, que je déborde... Votre Majesté glisse sur une pente fatale. Dans l'oisiveté, — qui est bien la plus détestable conseillère des Princes! — Elle est en chemin de tout oublier : les leçons du passé, la gloire de sa race, les évangiles de l'échafaud, la divine mission si belle, si facile à remplir, pourtant! Aussi je dis que Votre Majesté est doublement coupable : envers son peuple, ainsi qu'un mauvais père qui n'aurait plus souci de ses enfants; et envers le Roy Martyr, comme un fils ingrat qui perdrait le souvenir de son père. Plus qu'un mot maintenant. Si vous ne vous hâtez pas, Sire,... le jour venu, l'heure sonnée de vous aider vous-même, si vous ne savez pas sauter à cheval, entrer chez vous cocarde blanche au feutre, et dire : « Me voilà!... » le Ciel ne vous aidera pas... c'en est fait des Bourbons, et je ne veux pas prévoir la mitraille de malheurs sous laquelle croulera une France désenchantée qui ne sera plus la vôtre... la vieille France!

D'une seule haleine, elle avait jeté ces paroles, crépitantes

comme une salve de mousqueterie, avec un accent et une véhémence de passion capables, à coup sûr, de ranimer au fond de ce cœur glacé la flamme qu'elle se refusait malgré tout à y croire à jamais éteinte. A présent elle se tenait immobile et abattue, effrayante d'une pâleur spectrale que les clartés de la lune faisaient plus



Tandis qu'ils pigeonnaient à l'unisson.

marmoréenne encore, épouvantée de son audace presque sacrilège, attendant les foudres royales qui devaient la pulvériser.

Roulette l'avait écouté en se rongeant, les sourcils crispés autant que les lèvres, donnant des signes non équivoques de la colère qui s'entassait en lui. Dès que la malheureuse femme se tut, il éclata enfin, comme un Stromboli qui n'est plus maître de sa lave.

— Sacré nom d'une fleur de lis!... ne me poussez pas à bout, n'ajoutez pas un mot... ou je vais vous en lâcher comme jamais de

votre vie... Vous ne me connaissez pas, je veux la paix... la paix... la paix... et qu'on ne me mange pas la cervelle... avec la monarchie... tout le diable et son train!

— Arrêtez! Sire, votre père vous entend. Et, bondissant elle lui appliqua ses mains sur la bouche pour arrêter le vomissement des blasphèmes qu'elle redoutait. Mais il la saisit par les épaules, et,



L'autre accélérait sa gigue.

la faisant tourbillonner si fort qu'elle en pensa tomber toute plate :

— Et tant mieux s'il m'entend, vertu de catin! Plus de Bourbons, plus de trône. Et zut aux lis.

— Sire! je vous en supplie... quel transport!... Au nom du ciel... au nom de la Couronne.

Mais il lui ferma la bouche.

— Tout ça, c'est de bons amphigouris, Madame!... Taisez vous!

Les yeux écarquillés d'horreur et la bouche grande ouverte, la comtesse poussait de petits hoquets douloureux à chacune de ces

paroles qui lui pénétraient dans le cœur comme des poignards, et lui, sa face lie de vie tout en flamme, poursuivait dans un gueulement de charretier embourbé la kyrielle de ses révoltants propos. Le postillon reparaissait; la même brute qui, autrefois, cinglait la croupe de ses percherons à en faire voler le poil arraché par rubans, aujourd'hui fouettait d'insultes, à tour de bras, l'inoffensive vieille devenue sa victime. Il semblait prendre je ne sais quel plaisir féroce à la passer par l'étamine, savourant les coups réfléchis qu'il lui portait, et cela en même temps d'un si extraordinaire sérieux, qu'un mort même n'eût pu s'empêcher d'en rire.

Furieux, humilié d'avoir été surpris en flagrant délit de bagatelle, il s'exaspérait à la fin contre les sottes prétentions de madame : cette idée fixe de royauté l'excédait, lui empoisonnait sa vie, qui aurait pu être confortable! Maugrebleu! c'était bien le moins, après tout ce qu'il avait daigné faire pour cette rabâcheuse, qu'elle le laissât vieillir en paix, sans le harceler davantage et lui pousser le sceptre dans les reins!

Aussi, résolu, tandis qu'il la tenait dans l'étau, à ne pas la lâcher avant d'avoir démoli, une fois pour toutes, les absurdes projets de restauration monarchique dont elle le fatiguait, cédant, d'autre part, à la tentation d'une formidable farce, il se recueillit soudain, l'œil cruellement émoustillé, une langue de gastronome lui caressant les lèvres, puis, espaçant ses mots, les pourléchant :

— Ecoutez bien ceci, Madame, je ne veux pas régner.

La comtesse avait frémi des pieds à la tête; on entendit la claque de ses deux mains se joignant paume à paume, tandis qu'elle demandait, stupide :

— Pourquoi? Sire? pourquoi?

— Pourquoi, madame? Et Roulette, s'étant avancé de deux pas, le lui souffla près du visage avec lenteur :

— Parce que je suis... ré-pu-bli-cain.

— Répu... répu... Telle qu'une pythonisse du désespoir, elle bégayait, l'écume aux lèvres, l'horrible mot qu'il acheva.

— ...blicain, parfaitement! Ré... pu... bli... cain!

Et aussitôt, ne se trouvant pas assez payé de son abominable plaisanterie par l'expression de terreur hagarde qui décomposait le visage de la comtesse, il voulut encore la porter à son paroxysme.

Une infernale pensée comique le redressa, les deux poings plantés aux hanches, une jambe en l'air comme s'il allait danser

le branle, et avec un hennissant éclat de rire, d'une voix de Révolution, d'une voix enrouée de sans-culotte, il entonna, dans le royal silence de la nuit, la *Carmagnole :*

Madame... Veto... avait... promis
De faire... égor... ger tout... Paris !

La comtesse, jetant un cri, s'était écroulée sur le sol, gémissant : « Seigneur ! Il est fou ! Oh ! le pauvre Sire ! le pauvre Sire ! » Et elle tendait vers lui ses bras suppliants.

Mais, sans pitié, l'autre accélérait sa gigue démoniaque et son chant de mort :

Monsieur... Veto... avait... promis
D'être fidè... le à sa patrie !...
Dan-sons... la car... magnole
Vi... ve le son !... Vi... ve le son...

En cadence, l'une après l'autre ses savates frappaient la terre comme s'il pataugeait dans des flaques de sang ; son peignoir découvrait ses jambes velues et, brusquement, un rayon de lune l'enveloppant tout entier, il apparut fantastique et terrifiant, avec sa haute coiffe d'étamine affaissée, cassée en deux, qui avait pris la forme d'un bonnet phrygien.

Madame, à genoux, la face dans le gazon, arrachait maintenant l'herbe à poignées et s'en bouchait les oreilles pour ne pas entendre l'effroyable psaume de la guillotine, que répétaient, comme à plaisir, les échos des bois.

VIII

Tous les bancs sont mouillés
on ne peut plus s'asseoir.
JULES LAFORGUE.

L'Été prit fin.

Puis l'Automne accourut, s'installa sous les cieux déjà poudrés ; et il y eut dans le parc, aux violons de la bise, des chacones et des passacailles de feuilles mortes.

IX

Il s'affaiblissait, ce grand prince,
mais la mort cachait ses approches.

Bossuet
(*O. F. de M. le duc d'Enghien.*)

On était maintenant aux derniers jours de novembre, et des ambassades d'oiseaux sauvages passaient parfois, haut dans le ciel. Deux mois s'étaient écoulés depuis la terrible scène de la Carmagnole, à la suite de laquelle, dans les quarante-huit heures, la Guillemette avait disparu du château. Pour d'autres motifs le comte avait aussi renvoyé prudemment dans son pays la cuisinière Brigitte, sa parente, avec la poche bien garnie. Il craignait toujours qu'elle ne le dénonçât, par bêtise. A présent il se sentait plus à l'abri, d'autant qu'il ne rajeunissait guère et que la tranquillité lui tenait fort à cœur.

Il semblait en effet que son algarade à la comtesse lui eût porté malheur, car dès le lendemain, il s'était abîmé dans je ne sais quel malaise, enduit d'une hypocondrie générale qui ne le lâchait plus. Pénétré du sentiment de sa faiblesse et de son isolement, au milieu même du luxe immérité qui l'environnait, il n'avait pas reculé, par bonne politique, à faire volontairement de vagues excuses à sa femme : « Pardonnez-moi, Berthe, les incohérents propos que dans une heure de fièvre... Tout cela est la faute du Temple... et de M. Simon, le carleux de souliers ! Voilà l'état dans lequel ils ont mis le Roy ! ». Et la comtesse, aussitôt tombée à genoux, lui avait à son tour demandé pardon de la peine qu'elle s'imaginait avec grand remords lui avoir causée, protestant que jamais, pas même l'ombre d'une minute, elle n'avait cru à autre chose qu'à un égarement passager du prince.

Il avait tout à coup gonflé, le prince, avec une rapidité surprenante, et, le ventre énorme, pareil à une futaille, il vivait dans l'appréhension d'être rompu au nombril, tout le corps soutenu par des bandages de cuir qui s'entre-croisaient sur son torse, à même la peau. Et à mesure qu'il grossissait, il se sanglait ridiculement, voulant à tout prix passer pour menu et faire sa guêpe. Il eut même pour chaque habit deux culottes différemment coupées.

A son lever, Roseau lui demandait, grave comme le pape : « Monsieur le comte s'asseoit-il aujourd'hui ? » Et lorsqu'il devait rester debout, il montait sur deux chaises, puis, de là, descendait dans sa culotte maintenue à bras levés par plusieurs de ses gens. Avec cela toujours grimpé sur un ton d'insupportable arrogance, difficile à servir, sacrant après la valetaille pour une porte jetée trop rude ou bien pour un plat d'argent gardant la trace mal torchée d'un pouce, à tel point que tous baissaient le nez dans le château, et que nul n'osait muser en sa présence.

En même temps il fut galopé d'une étrange inquiétude, d'une défiance générale de toutes choses et de toutes personnes. Il avait l'imagination farcie de complots tramés dans le mystère pour se débarrasser de lui expéditivement. C'était ainsi mille superfluités de précautions vides de sens. Un valet goûtait sous ses yeux les plats de sa table, et buvait une gorgée de ses vins, même des flacons cachetés. Il restait dorénavant les mains nues, ayant découvert dans un vieux grimoire que de fameux personnages avaient été jadis empoisonnés par des gants, et la nuit souvent, il se réveillait en impromptu, claquant la petite mort, interrogeant dans l'ombre d'une voix mal assurée : « Qui va là ? Homme ou femme ? » Enfin il n'était plus le même personnage, et autant il avait paru plusieurs mois éloigné de la monarchie, autant il se carnageait aujourd'hui de son prochain avènement au trône, ayant reconnu que c'était le seul moyen de vivre en paix avec la comtesse désormais rassurée.

Pour la charmer et lui bien persuader qu'il songeait sérieusement à sa mission, il avait entrepris d'établir avec elle la liste des présents à faire à tous les souverains, ainsi qu'aux ambassadeurs et aux gentilshommes de sa maison à l'occasion du sacre.

Deux fois la semaine, cet important travail, pour lequel il avait consulté la liste des bijoux et cadeaux offerts par les rois de France depuis 1662 jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, s'accomplissait dans un cabinet en niche, orné de sofas, très agréablement peint avec de petits cartouches et des dessins de Bérain figurant en miniature des oiseaux qui voletaient parmi les fleurs. Les cadres des glaces, les gorges du plafond, les sculptures des lambris et la décoration des fenêtres n'offraient pas une moindre élégance, et des appliques en Vincennes imitant des tulipes, des narcisses et des jacinthes, sortaient en bouquet des murs. Là, ayant à portée de la main sur une coquette table pied de biche une écritoire garnie de ses cornets et poudriers, le monarque, bien plongé au fond d'un lit

de repos canné aux armes de Saxe et de Pologne, dictait à la comtesse coiffée d'un bonnet à grand papillon :

— Ecrivez, Madame... au roi d'Espagne, notre portrait entouré de cent soixante-treize brillants, deux guéridons de vermeil et douze chapelets de pierres fines.

— Pierres fines, répétait tout bas la comtesse comme si elle eût dit : amen.

— ... A la reine de Suède un présent de parfums, de rubans, avec une chaloupe de velours noir lisérée d'or et un service de vaisselle.

— ... Vaisselle.

— A M. le nonce du pape, une croix pectorale de diamants roses, un pot à oille et une agrafe de manteau.

Parfois elle l'interrompait :

— Surtout que Votre Majesté n'oublie pas le roi de Danemark ; il est à ménager... le Portugal est également de nos amis...

Roulette hochait la tête :

— Paix, Madame, n'ayez crainte... je vous dis que tout sera fait et bien fait. Vous savez que j'ai une mémoire de prince.

Et dans le silence recueilli qu'accentuait encore le seul grincement de la plume de la comtesse, la voix lente et grave de Louis reprenait :

— Nous disons... à M. l'ambassadeur de Russie, trois tasses d'or pour recevoir le sang des ours à la chasse...

Mais bientôt ce jeu ne lui suffit plus. Durant quelques jours il eut des accès de littérature, empoigné d'un bel amour pour Crébillon et ses tragédies, parlant théâtre avec la comtesse, lui rappelant aussi les ballets qu'il avait vus, du temps qu'il avait la taille fine et le jarret craquant : « Il y en avait surtout un où la Brélan dansait à miracle... et tout le monde mourait d'envie de la posséder ! » Madame rougissait.

Brusquement, il se passionna de musique, fit venir des épinettes, des virginales, un orgue de Somer, et dès son lever il s'emparait d'une mandoline dont il grattait comme un sauvage, suivi des angoras à longs poils qui ronronnaient, bombant leurs gros dos.

La comtesse, plus d'une fois, lui chantait au clavecin, de sa vieille petite voix, la romance célèbre de la marquise de Travanet : « Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi !... « et pour lui plaire, elle rapprit la harpe qu'elle avait su, jeune fille, enguirlander à ravir de ses souples bras nus flottant comme des écharpes.

Oh! alors, les étranges, les étonnantes soirées que les leurs! Tandis que le Roy, affaissé en paquet sur un fauteuil, la tête tombée sur la poitrine et l'œil atone, battait mollement la mesure, madame, presque pas assise sur le haut tabouret contre lequel elle paraissait debout, posait d'abord ses mains, puis ses longs doigts à bagues marquises, nonchalamment elle effeuillait... un peu... beaucoup... — ainsi que des pâquerettes fanées — les vieillotes mélodies qui font avec élan regretter le bel Autrefois. Tour à tour c'était des cadences, des grandes roulades, des arpègements, les jolis caprices poudrés de Mondoville, de Scarlati et de Rameau, et la colonne enguirlandée de l'instrument rayonnait comme une grosse houlette d'or. Par les fenêtres ouvertes se déroulaient à perte de vue les steppes infinis du firmament pâle, au fond desquels cinglait vent en poupe, en droite ligne parmi des cordillères de nuages, la lune, tour à tour apparue, disparue, semblable à quelque ballon-fantôme, à un aérostat polaire planant sur des chaos de banquises; tout se taisait, et dans l'attentive pénombre des ténèbres bleues qui baignaient la pièce, les falottes mains à mitaines de madame continuaient toujours de voltiger sans relâche, effleurant, caressant les cordes minces verticalement tendues, les cordes à ce point miroitantes qu'elle semblait pincer — ossianesque somnambule — de magiques rais de pluie, blancs et sonores. Et le suranné concert se poursuivait ainsi jusqu'au moment où l'aboyeur de nuit, faisant sa ronde en bas des murailles du château, jetait dans le large silence du bourg son triste et monotone avertissement : « Je viens vous... ann... noncer... en vous souhai...tant le bonsoir... qu'il est... 10 heures... sonnées! »

Les gothiques époques du couvre feu, leurs sabbats terrifiants, leurs légendes à beffroi et à fantômes ressuscitaient une courte minute, et revivaient avec la voix d'outre tombe du vieil homme qu'on se figurait être le Passé en peine, barbe blanche désolée, vaguant à travers les ruelles, avec une lanterne éteinte. Madame alors quittait sa harpe qu'elle recouvrait d'une housse en soie prune.

Et l'autre s'entendait encore, loin... mais loin, « ... bonsoir. . qu'il est... sonnées! »

X

« Je m'en vas chez mon père céleste...
Et il me couronnera. »
(Dernières paroles de NAUNDORFF.)

Le comte avait pris l'habitude, chaque jour, après le grand déjeuner qui se proclamait au coup de midi, de se faire transporter sur une des terrasses du château d'où l'on jouissait d'une vue incomparable. Là, entre deux créneaux, se trouvait installée une ancienne lunette d'approche de trois pieds, par Passevent, entourée de velours cramoisi, à l'aide de laquelle il surveillait avec intérêt les environs. C'était, à l'horizon, les deux tours jumelles de la cathédrale de Tours; un peu moins loin, à l'embouchure du Cher, les bois touffus et les pignons de Villandry où Philippe-Auguste traita la paix avec Henri II d'Angleterre; plus près, vers la gauche, les ruines du château de Cinq-Mars, qui fut rasé par ordre du cardinal de Richelieu; au midi, une masse épaisse de plusieurs lieues, la forêt de Chinon; puis, sur les bords même de l'Indre, dont la riante vallée se confond avec celle de la Loire on apercevait Blanchâtre et le château d'Ussé qui fut, dit-on, le romanesque séjour de la Dame des Belles-Cousines et du petit Jehan de Saintré. Enfin, dans les premiers plans de cet immense et majestueux panorama, parmi les prairies, les coteaux et les vignobles, se déroulait le beau bassin de la Loire couverte de voiles marchandes et dont les grandes eaux battaient jadis les piliers de la forteresse, avant qu'elles eussent été contenues et matées par ces admirables digues commencées sous Louis le Débonnaire.

Abîmé dans une sorte d'hébétude somnolente, Roulette demeurait là, plusieurs heures, au soleil qui ne se montrait plus qu'à de rares intervalles, et il n'ouvrait point la bouche, considérant d'un air farouche la comtesse navrée de le voir glisser en enfance. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les bizarreries de son caractère ombrageux, tant il était devenu d'un commerce difficile et rebutant. Il voulait que toutes les portes fussent fermées à clef, et les fenêtres tendues d'épais rideaux. Impossible même aux domestiques de l'approcher. Ceux-ci devaient ne point prononcer une syl-

labe en sa présence, s'abstenir de rire, et déposer leurs souliers dans le vestibule du rez de chaussée quand ils avaient à monter aux appartements. Pour les lettres et gazettes, il entendait qu'elles fussent jetées dans une corbeille d'osier placée à cet effet au bas de l'escalier.

Il ne sortait plus guère maintenant. Les chevaux, gonflés de foin,



Elle effeuillait de ses longs doigts les vieillotes mélodies d'autrefois.

repus d'avoine, crevaient de santé dans les écuries, et quand, par hasard, sur les instances de Madame, il se décidait à une promenade, c'était le matin, dès patron jacquet, qu'il montait en voiture dans l'intérieur de la grande cour exactement fermée, tandis que Pigache avait défense expresse de jamais se retourner sur son siége. Toutes ces pitoyables jongleries ne faisaient que renforcer dans le village l'espèce de terreur énigmatique inspirée par l'ori

ginal châtelain. A la veillée, les bonnes femmes affirmaient qu'il avait toujours à portée de sa main des pistolets chargés, et qu'il possédait une île dans les pays chauds où trois cents nègres enchaînés plantaient pour lui des cannes à sucre, jour et nuit.

Cependant les bois, secoués par la bourrasque, se dépouillaient de plus en plus, de gros nuages pommelés, à croupe rebondie, galopaient dans le ciel comme des percherons d'Apocalypse, et, au-dessus des bouquets de plomb des toitures tenant tête à la rafale, du matin au soir les girouettes de fer chantaient la chanson du Vent.

Or, un après-midi, le comte, selon sa coutume, était assis sur la terrasse en dépit des premières bises de novembre qui jetaient comme des pierres les pommes de pins sur le sol, et il s'occupait à faire des fleurs de lis avec des assignats posés en liasses près de lui, sous un presse-papier de marbre.

Appuyée au rempart crénelé, Madame lui parlait doucement comme aux insensés ou aux petits : « Eh bien, Sire ? que souhaite Votre Majesté pour son dîner ? Veut-elle une chiffonnade, avec une jolie truite au bleu ? »

Il ne répondait pas. Hochant la tête, il poursuivait plein de gravité, sa puérile besogne, et rien n'était navrant, pour qui l'eût vu, comme le spectacle de ces deux vétustés, de ces deux hivers étranges se faisant vis-à-vis, par ce temps morose, sur cette terrasse déserte, devant ce château, si triste et si mystérieux depuis le sauve qui peut de la belle saison, que même en plein jour il avait l'air à présent d'y faire clair de lune et d'y tinter minuit,

Lamentable surtout était la comtesse, d'une carnation si diaphane à mesure que l'âge l'immatérialisait, qu'on eût dit une femme en cierges. Ses cheveux, presque blancs, où se jouaient des lueurs d'argent violet, le désenchantement de ses boucles qu'elle ne prenait plus le soin de lisser, l'outre-tombe enfin qu'il y avait dans son regard toujours humide et comme abreuvé de pleurs, un regard lointain, d'une douce fixité oblique, et tel qu'en ont seuls certains pastels de grandes dames mortes, tout cela, ainsi que ses mains, si chétives sous les plis de leurs manches à jabots, et ses pauvres petits pieds étroits dans leurs mules de damas ardoise, semblait pourtant n'éveiller aucune gratitude compatissante dans l'âme de Roulette qui, de jour en jour, n'offrait plus à sa compagne martyre que l'odieux aspect d'une croissante caducité.

— Rentrons, proposa tout à coup madame, le vent est trop vif, et Votre Majesté en paraît incommodée...

— Je le veux bien... car j'éprouve en effet un malaise, une...

Il n'acheva pas. Ses bras battirent l'air tandis qu'une insolite pâleur, soudain suivie d'une rougeur sombre envahissait son visage, et poussant un horrible cri rauque, il s'affaissa inerte dans sa chaise qui bascula et chavira, le détrônant, le jetant à terre avec un bruit sourd.

Aussitôt transporté dans ses appartements par les valets accourus aux clameurs de la comtesse, le Prince fut étendu sur son lit, où, malgré tous les efforts tentés pour le ranimer, il demeura sans connaissance jusqu'à sept heures du soir, heure à laquelle arrivèrent enfin MM. de Bercegrange et Paroisse, les médecins que Pigache, à franc étrier, avait été quérir à Tours en calèche.

Dès qu'elle les aperçut, la comtesse se précipita au-devant d'eux, à demi-folle, et leur pressant tour à tour les mains dans les siennes :

« Promettez de le sauver, et de faire pour lui ce que vous feriez... pour un Roy! »

Le vénérable docteur Paroisse prit la parole, et, d'une voix lente, presque sévère : « Nous ferons pour M. le comte, madame, comme pour un homme. Dans un lit, il n'y a, pour nous autres, ni monarque, ni vigneron, ni duchesse, ni harengère, il n'y a qu'une créature malade ayant droit à sa part de santé.

— Vous avez raison, fit-elle, allons vite près de lui? »

Sans s'appuyer à la rampe, impétueuse et vive comme une jeune fille, elle les précéda dans l'escalier dont elle effleurait à peine les marches. La douleur aussi bien que la joie donne des ailes.

A la file, ils entrèrent dans la vaste pièce où planait déjà le silence des catastrophes. L'examen des médecins fut d'assez longue durée. Sur leur prière, madame s'était écartée pour les laisser plus libres. Tournant le dos au lit, elle ne bougeait point, assise près d'une console où se trouvaient posés encore sur un plateau le pot au lait à bec et la tasse à deux anses qui avaient servi le matin, — pour la dernière fois peut être! — au lever du Roy; mais son immobilité même prouvait les angoisses où le plongeait cette consultation dont elle souhaitait et redoutait en même temps l'issue. On percevait par instants, sans qu'on en distinguât le sens, les quelques phrases échangées à voix basse entre les médecins penchés sur le corps toujours inerte du comte, ainsi que les muettes allées et venues de Roseau, et cette scène, uniquement éclairée par deux grands candélabres, qui figuraient par contraste des enfants rieurs

tenant des brandons à bras tendus, offrait un étrange caractère de solennité poignante.

Ne pouvant plus se maitriser, madame à la fin cria de sa place :

— Vivra-t-il ?

— Seulement si Dieu le permet, lui répondit M. de Berce-grange.

— En ce cas je réponds de Dieu ! affirma-t elle avec une chaleur hautaine.

— Pour nous, déclara le médecin, nous estimons notre tâche — trop courte hélas, et presque inutile ! — remplie à présent. Le malade est dans un état de syncope qui va cesser d'ici une demi-heure. A son réveil il recouvrera toute sa connaissance et son entière lucidité, mais pour bien peu de temps, nous le craignons. Une terrible crise le menace, qui peut... qui doit l'emporter. C'est alors qu'il faudra prier, madame, car il sera dans la paume de Celui-là seul qui sait, quand il lui plait, faire revivre les mourants.

— Ainsi, dit elle, ayant retrouvé déjà en face du péril toute son énergie, vous ne pouvez plus rien, et vous partez ?

Ils ne répondirent point, elle comprit, et d'un sang-froid à glacer, leur faisant une profonde révérence :

— Merci, Messieurs. Vous connaitrez peut-être un jour quel homme vous avez soigné là, sur ce lit ! » Puis, les laissant tout interloqués de la singularité de ses dernières paroles, autant que du luxe qui les environnait et auquel ils n'avaient point jusque-là prêté d'attention, elle ne s'occupa plus que de son Roy.

Couché sur le dos, les deux bras abandonnés sur les couvertures, le comte était toujours sans mouvement, remplissant toute la largeur du lit de sa corpulence.

Tout à coup il ouvrit les yeux, en un tour de main il changea de couleur, son visage apaisé s'éclaira, et il demanda d'une voix très basse : — Je voudrais bien voir M. Narbonne. Sans tarder, car c'est pressé !

La nouvelle de l'accident survenu au comte, ainsi que l'arrivée, puis le départ des médecins, avaient révolutionné le village, et le curé, justement comme on s'apprêtait à l'aller chercher, se présentait au château afin d'obtenir des nouvelles. Malgré la douleur qui l'accablait, madame était trop femme de piété pour n'avoir pas ressenti une douce joie en entendant le prince, jusque là si violemment éloigné de Dieu, réclamer la présence de son saint ministre.

Que de fois elle avait dû se cacher pour réciter ses prières, à propos desquelles il lui lançait toujours chat aux jambes!

— Ah! Monsieur, dit elle à l'abbé en retenant à grand'peine ses larmes, il vous a demandé de lui-même, il est perdu...

— Pour la terre, Madame, mais gagné pour le Ciel. C'est quelque chose.



Les docteurs de Bercegrange et Paroisse.

Elle eut un geste de révolte : — Le Ciel peut bien attendre!

— Pax, Madame la comtesse, et prions plutôt, tous tant que nous sommes, pour que le Ciel ne nous fasse pas trop attendre et languir durant l'éternité.

Dans l'âme de tout homme qui se voit un peu mourir, si pervers ou si incroyant qu'il ait vécu, la crainte, avant garde du repentir, opère souvent des miracles. C'en était un que Roulette eût exigé l'abbé Narbonne. On a beau se piquer d'irréligion et simuler le

brave, la seule perspective d'un paradis pour les gens de vertu et d'un enfer pour la clique est de nature à vous jeter dans un fâcheux détroit. Et puis, qui saura jamais les mystérieux retours faits sur soi-même aux heures où l'on sent qu'on n'est plus qu'à deux toises de la redoutable Porte derrière laquelle, Thomas incrédule, on mettra sa main dans la large plaie divine? Brutalement chaviré avant la fin de la pièce, perdant pied sur ces planches fragiles d'ici-bas, le comédien envahi de remords, avait mentalement imploré le pardon de son imposture, mais l'attaque l'avait foudroyé avant que ses lèvres eussent pu articuler le nom du prêtre. Sa première parole et sa première pensée à son réveil avaient été néanmoins pour lui, et peut-être madame, si sensible et si tendre, souffrit-elle alors de n'en avoir pas été l'objet.

— « Enfin! laissez-nous seuls, » commanda le malade impatient, aussitôt que le prêtre parut.

Madame obéit, et tandis que Roulette — moins touché par la grâce que talonné par un salutaire effroi du Lendemain — épanchait humblement dans le sein du vieux curé stupéfait la confession de ce qu'il appelait : *le crime de sa vie*, elle regagna sa chambre dont les hautes fenêtres à petits carreaux avaient vue sur l'église de Langeais.

C'était une bien modeste et bien ancienne église de village, dans le style du quinzième, avec un chœur vermoulu, à pans coupés, dont les vitraux enfumés par les âges s'allumaient d'or et de cinabre aux glorieux bûchers du soleil couchant. Ses arcs-boutants et ses piliers déchiquetés, troués comme de la pierre ponce, où les hirondelles crépissaient leurs nids, étaient, par endroits, tapissés de mousses jaunes, pareilles à des lambeaux de velours d'Utrecht, et sa flèche, de construction anglaise, qui passait pour dater du temps de Richard Cœur de Lion, empalait le coq sans pattes qui doit à la diane du Jugement Dernier se désembrocher à tire d'ailes de tous les clochers de France. Bien souvent, madame, à la coulée du jour, était venue se recueillir sous ses voûtes, prosternée dans le banc seigneurial, où jamais le Roy n'avait consenti à paraître.

A cette minute, où Dieu prenait si manifestement sa revanche, la cloche soudain se mit à tinter, avec lenteur, hélant pour l'Angelus les travailleurs perdus dans les sillons. Les volées, avec un bruit de vieux bronze campagnard, vibraient dans la pureté lumineuse du ciel brusquement éclairci, et c'était comme une rustique absoute

donnée par l'airain à toute la nature, au laborieux bétail, aux habitants lassés des chaumières.

Tandis que les derniers accents de la cloche résonnaient encore, la comtesse, dans un mystique élan de foi, fit le vœu, si le Roy guérissait, d'observer jusqu'à la fin de sa vie le maigre perpétuel, de vendre au profit des pauvres ses bijoux, son linge de corps et toutes ses hardes, et de ne plus porter qu'une robe de bure, sachant pourtant bien par expérience, la pauvre et dévouée victime, que les sacrifices les plus héroïques sont impuissants à conjurer les malheurs en marche.

De retour dans la chambre du comte, elle fut aussitôt frappée de l'affreux changement qui s'était opéré en lui. Depuis qu'il avait achevé sa confession et reçu le pardon de ses fautes, la raison l'abandonnait de nouveau. Dressé sur son séant, le front ruisselant d'une sueur froide, et visqueuse il regardait fixement devant lui un spectacle invisible qui semblait captiver toute son attention. Ses lèvres tremblaient, mouillées aux commissures d'une écume jaunâtre comme aux instants de sa vie où il entrait en fureur, et du geste il imposait silence à madame pétrifiée. Debout à son chevet, tenant jointes ses fortes mains de paysan, — si délicates néanmoins quand elles maniaient le calice et cueillaient l'hostie — l'abbé Narbonne priait, avec une touchante ferveur, en homme familiarisé depuis longtemps aux terribles folies de cette lutte suprême.

Pendant plusieurs instants le comte demeura ainsi : le grand lit craquait sous les saccades de sa respiration haletante. Puis, tout à coup, il parla. Il parla haut et fort avec une effrayante volubilité, tel qu'un enfant qui récite une leçon apprise par cœur, répétant phrase par phrase, mot par mot, les instructions qui lui avaient été données autrefois rue de Varennes, par le docteur Lecharme : « ... D'une main je joue avec le Saint Esprit qui pend sur ma poitrine... Tâcher d'avoir un sourire de monarque. Je l'aurai... Elle se précipite à mes genoux, qu'elle baise, je la laisse faire... »

Les paroles, pressées, coulaient à flots, à torrents de sa bouche qui soudain se tordit, et resta grande ouverte, ne vomissant plus aucun son. L'abbé se pencha lui présentant un petit crucifix pour la bonne mort. Il le considéra longuement, ses traits convulsés se détendirent et, fixant le prêtre, avec une moue de résigné : « Ah oui ! c'est vous qui êtes le Récollet ? Allons ! je vois bien que je suis

tondu! » Neuf heures sonnaient alors, et, sur la pointe du pied, l'on apporta des lampes qui remplacèrent les bougies dont la longue flamme chauffait déjà les bobèches.

Puis le moribond anonna des paroles sans suite, des propos de délire que suggérait à son esprit enténébré le misérable et dernier rôle qu'il avait joué sous un nom pompeux qui n'était qu'une vaine écorce. Il voulait qu'on lui mit ses cordons et ses crachats, projetant une guerre dans les Flandres, commandant qu'on fit avancer sur l'heure les brigades du guet, et mille incohérences plus inattendues les unes que les autres.

Tantôt il courbait la tête et se recueillait en une terreur réfléchie; on eût dit alors qu'il se sentait vis-à-vis du grand Juge en mauvaise posture, et que sa conscience le travaillait; tantôt il promenait ses yeux autour de soi avec lenteur, la colère crispait soudain son visage, et il accablait d'injures l'abbé Narbonne : « Tirez-vous de là, maugrebleu, rengainez votre eau bénite, et me laissez en paix! » Ensuite, c'était des immobilités terribles, des prostrations d'une profondeur de gouffre, durant lesquelles on n'entendait que la plainte du vent dans les branches, le hennissement macabre d'un cheval s'élevant du côté des communs, le glas des heures, tous les bruits ironiques de la vie du dehors qui poursuit son cours et ne veut rien savoir.

De minute en minute, la face du comédien, de blême qu'elle était devenait terreuse et plombée, couleur de plomb, de cette terre qui l'allait recouvrir dans l'éternelle nuit, les joues flasques et pareilles à des morceaux de linceul se collaient aux mâchoires dont elles dessinaient l'ossature, le nez bourbonnien s'amincissait et s'effilait tel qu'un bec de grand oiseau de proie, tandis que les inspirations de la poitrine péniblement soulevée se faisaient plus intermittentes, comme s'il eût, l'avare, sordidement coupé en quatre les petites secondes de royauté qui lui restaient à dépenser. Tout certifiait sa fin immédiate. Elle était écrite à la fois sur ses traits livides, sur ceux de madame qui semblait la statue tombale de la Désolation, sur ceux de l'abbé Narbonne en oraisons, à l'affût de l'âme prête à jaillir.

A ce relai suprême, l'ancien postillon, ayant pu se mettre sur le côté, tourna vers la comtesse un œil cave, décoloré, renfoncé dans l'orbite, mais dans l'expression duquel apparut avec évidence un désir fou de parler joint à l'angoisse de n'en avoir plus la force. Pénétrée de cette crainte religieuse qui vous paralyse au chevet

des mourants comme si le moindre geste trop brusquement fait, le moindre petit mot dit trop fort, allaient briser le fil si ténu qui les retient à la terre, madame s'avançait vers le Roy, — avec quelles infinies précautions! — quand ce dernier, ayant rassemblé toute son énergie, parvint à prononcer gravement ces mots, qui tombèrent dans la chambre, comme si la foudre y éclatait :

— Pardon... Je ne suis pas... Je n'ai jamais été Louis XVII !



Pardon... je ne suis pas Louis XVII !

Cette phrase horrible n'eut pas été plus tôt achevée qu'une égale terreur, presque surnaturelle, décomposa le visage des trois acteurs de cette scène tragique, dont l'un avait déjà les deux pieds dans la tombe. Roulette, allégé par cet aveu *in extremis* en même temps que stupéfié vaguement du coup qu'il avait frappé, madame, tout entière aux affres de cette révélation qui jetait à bas les saintes idoles de sa vie et la faisait douter du passé, du présent, du ciel et d'elle même, enfin le vieux prêtre, implorant Dieu, le suppliant tout bas de ne pas lui donner deux cadavres à bénir, tous trois alors, pâles d'une semblable pâleur, se regardèrent dans une si glaciale et si effrayante anxiété que, si elle eût duré une minute de plus, elle leur eût arraché avec la vie et la raison, des cris de douleur

comme on n'en pousse que sous la griffe des plus hideux cauchemars.. Devant l'interrogation muette de la comtesse, à la prière de ses yeux hagards, l'abbé Narbonne n'hésita pas, et, plutôt que de voir tomber raide à ses pieds la touchante folle qui ne demandait qu'à croire encore à son Roy, au martyr méconnu qu'elle ne tarderait pas à rejoindre, il eut pitié et il fit, le curé de campagne, le premier mensonge qu'il eût jamais fait depuis cinquante-deux ans qu'il avait reçu la tonsure. Attirant madame à quelques pas, il lui jeta dans l'oreille : « Ne le croyez pas... J'ai reçu sa confession... Il est bien le fils de saint Louis. »

Réprimant une exclamation de joie, elle se laissa crouler à genoux sur le tapis, la tête dans ses mains, tandis que le prêtre commençait à réciter tout haut le *Pater* dont les belles expressions latines vibrèrent avec une majesté inconnue. C'est des moments de cérémonie, redoutables et grandioses, où Dieu a l'air de faire la moitié du chemin au-devant de l'homme qui arrive à lui.

Le moribond râlait maintenant, avec une douceur régulière. Tout à coup il se raidit, comme le prêtre en était à ce passage : ... *Adveniat regnum tuum*... ses pupilles se dilatèrent jusqu'à atteindre le double de leur diamètre, et il expira.

XI

« Dieu seul est grand. »
(MASSILLON. — *O. F. de Louis XIV.*)

Ce n'est pas un des moins saisissants effets de la mort que l'espèce d'arrogance dramatique et théâtrale qui préside à toutes ses formalités. Étrange dernier acte, en effet, que celui qui se représente dans nos églises vastes et hautes ainsi que les plus belles salles d'Opéra, acte joué sans souffleur, parfois devant des banquettes vides, où il y a des chœurs, des violons, des soprani, des figurants, des décors de velours et d'hermine, plantés par des machinistes funèbres, et des rangées de cierges en guise de rampes, où le principal rôle est tenu par un personnage bien muet qui récolte néanmoins à cette heure plus de bouquets que le plus brillant des ténors italiens dans toute sa carrière, où l'assistance, qui n'est

pas payante, tour à tour pleure, bâille, ou rit, avec les plus abominables passions tapies au fond de l'âme.

En même temps, il apparaît alors avec évidence combien la Camarde, en dépit des sentiments égalitaires qu'on lui prête, a de dédain pour la roture et le commun des mortels. La morgue inébranlable de cette grande dame, la lenteur espacée de ses manières ses chamarres d'argent, son goût d'ostentation, de parure, de luxe, de piaffe et de pavane sentent leur aristocrate d'une lieue. Il y a je ne sais quel contentement secret, mais certain, dans l'étalage des crêpes et des tentures qu'elle nécessite. Elle est à la fois talon noir et collet monté. Ne lui parlez pas de ces malheureux qui s'éteignent sans même laisser au fond de leur tiroir le moindre grand cordon, la plus petite plaque à porter sur un coussin... Non, les cadavres bien nés, les cendres du Faubourg, les restes qui remontent aux Croisades lui sont seuls précieux, et elle réserve aux os des douairières, à la dépouille des pages de Charles X un tout spécial accueil empreint de reconnaissance pour ces morts à particule, dont la réclame est une autre monnaie que celle des pauvres hères qui vont dormir inaperçus, comme ils ont végété. Frapper la population et la canaille lui est comme une mésaillance ; aussi, pour rattraper la qualité par la quantité, s'en donne-t-elle largement quand elle coupe les blés de ces basses prairies, et alors nous avons les épidémies, la peste, le choléra, ou bien la guerre, qui coûte cinquante mille fils de paysans pour cent officiers nobles. Enfin, si l'étiquette n'avait pas été trouvée et organisée par les Cours, elle l'aurait à coup sûr inventée, car elle est la source et le prétexte d'un des plus merveilleux genres de mise en scène qui soit au monde : la mise en scène funéraire.

Véritablement, n'étaient les pleurs qu'elle fait couler, il faudrait bénir et remercier la Mort pour les extraordinaires spectacles qu'elle procure gratis aux vivants, pour ses fastueuses cavalcades, ses cortèges, ses défilés, ses orchestres, ses tambours baillonnés, ses cloches, ses bouts de l'an, ses messes admirables, ses *Libera*, ses *Dies Iræ*, ses *Requiem*, ses *Tuba mirum*, ses *De profundis* qui sont pour nous un voluptueux et terrifiant avant goût de l'au delà, et nous laissent tout pantelants d'angoisse religieuse.

A ces moments là, le défunt, fût il immortel et harassé de gloire, disparaît pour céder sa place à la Mort, et c'est Elle, Elle seule qu'on voit s'avancer entre les lampadaires, parmi l'encens, au petit pas de son noir quadrige. Et voilà pourquoi, comme elle est la

Vanité faite fléau, qu'elle pue deux fois plus encore d'orgueil que de pourriture, elle adore s'emmarquiser et s'offrir, quand elle le peut, de princières obsèques, n'ayant jamais tant d'allégresse au cœur que les soirs où elle découronne un Roy, fût-ce un Capet d'imposture, oui, fût-ce un roy de folle et de malade, un ancien postillon né dans une arrière-boutique et versé dans un palais.

La nuit, la journée du lendemain et la seconde nuit qui suivirent la catastrophe, madame, refusant toute nourriture, puisant ses seules forces dans sa douleur, les passa au chevet du prince étendu tout habillé sur un lit de parade, avec du rouge de Portugal aux pommettes, et des gants blancs, dans la suprême ironie de son costume royal.

Elle ne pouvait détacher ses regards de ce visage dont l'ordinaire vulgarité, invisible pour elle seule, avait disparu depuis qu'il reposait, comme un bloc de marbre, parmi les oreillers de velours bleu. Eclairée ainsi, aux lueurs mouvantes des flambeaux et des girandoles, la tête du Roy, énergique et nette, avec des trous d'ombre aux tempes et au creux des mâchoires, semblait la tête déjà moulée de sa propre statue. La comtesse y retrouvait le puissant contour du profil qu'elle avait tant de fois rêvé sur l'or des monnaies de France, et elle demeurait recueillie, muette, devant la beauté empreinte sur les traits de l'auguste défunt que la Mort, déférente, abritait jusqu'à la fin sous son dais. Et c'était Louis XVII en personne, le Dauphin de Trianon, le fils adoré d'Antoinette, qui était là, cadavre, déjà froid comme une macreuse.

Quelques heures avant la mise en bière, la comtesse, anéantie, alla s'asseoir près de l'une des fenêtres, grande ouverte sur une aube froide de la fin de novembre.

Une stupeur générale émanait des bois dépouillés, des gazons flétris, des ruines accablées, comme si la terre, les arbres, les pierres se communiquaient entre eux, dans leur langage inconnu, « l'étonnante nouvelle »: « Le Roy est mort? » Du fond des taillis où il était retiré, le bélier Cathédrale poussa un affreux hennissement. Dans le ciel les nuages de la nuit avaient même échafaudé pour cette Majesté qui venait de rendre son âme à Dieu, un prodigieux catafalque avec son *premier plan*, son *lointain*, ses charpentes, sa voûte, ses tentures de ténèbres. Les dernières étoiles, comme de pâles cierges, l'éclairaient encore; des

fumées montaient à ses angles ainsi que des torches mal éteintes, et de longs voiles éplorés, des voiles d'une lieue qu'on eût dit de mousseline noire, flottaient doucement tout autour, funèbres écharpes. Mais soudain la fragile et colossale machine oscilla, se fendit, ses marches s'effritèrent, le vent souffla les cierges, renversa les colonnes, chavira la voûte, arracha les rideaux, culbuta la grandiose pièce montée mortuaire dont les débris tordus disparurent bientôt vers le nord, charretés par un obscur et lent nuage qui avait la forme d'un tombereau géant.

Et madame restait toujours à la même place.

Hypnotisée en quelque sorte par ce spectacle où elle voulut voir une mystérieuse prophétie, elle comprit soudain, par intuition, dans une brusque échappée sur l'avenir, que c'en était à jamais fini de cette inexprimable et glorieuse chose qui s'appelle : le Prestige monarchique.

Sans doute, la Monarchie n'était pas morte avec celui qu'on allait coucher sous la dalle, elle vivrait encore des siècles durant, et elle prospèrerait dans cette France qui lui devait son indestructible grandeur. Malgré les révolutions qui pourraient la briser le matin pour la rendre plus nécessaire le soir, elle ressusciterait toujours de ses cendres plus forte et plus complète, mais *sans prestige*, sans le charme, l'éclat et la grâce qui la brodaient et la paraient, sans cette fleur d'étiquette qui en était la politesse poudrée, toujours en éveil, sans le culte et la religieuse adoration de tout un peuple. Finis les Versailles et les Marly, finis les Suisses veillant à la porte des Reines, finis les fastueux carrosses, qui n'éclaboussaient et n'écrasaient personne, qui n'étaient point tellement gardés que Ravaillac ne pût sauter sur leur marchepied, ni tellement rapides qu'on ne les rattrapât à Varennes ; finis les palais d'eau, les naumachies, les Apollons des bassins, les Cérès des charmilles, les fifres, les plumets, les timbales sonores, et les chasses, la vieille louveterie. Finis : *Monsieur frère du Roy*, *Mesdames*, *le Dauphin*, *les enfants de France*, tous ces grands mots de six pieds, mots magiques, si chers au cœur des fidèles, et qui évoquaient toute l'Histoire quand ils tombaient de la bouche des hérauts ou des lèvres frémissantes de Bossuet ; finis le règne et la splendeur de l'épée, l'arme nationale du champ de bataille et du salon, jamais rendue, si tôt tirée pour rien : pour une femme, une fleur, un ruban ; finie la monarchie du mobilier, de l'architecture, des jardins, des quais aux sévères parapets, des fortifications à la Vau

ban, et aussi celle des portraits, des tapisseries, de l'art et de la mode.

Certes, l'avenir aurait autant de courage, mais jamais plus la souriante bravoure du passé, la courtoisie de Fontenoy; il flotterait toujours des drapeaux, jamais plus d'étendards ni de cornettes; il resterait toujours de la noblesse, jamais plus de gentilshommes...

Et enfin, se demandait la comtesse, que deviendront les Lis, nos Lis, ces idéales fleurs de neige qui coûtèrent tant de pur et de beau sang? Après avoir accompagné, suivi pas à pas la monarchie à travers les siècles, s'être épanouis sur ses blasons et sur sa coiffure depuis le heaume des Croisés jusqu'au feutre des gars de Charette, peut être eux aussi, grattés sur la pierre des palais et sur le marbre des tombeaux, chassés de partout, du costume, des cocardes, des sabres et des écussons, ils disparaîtront à jamais, pour ne plus subsister, dans la mémoire des hommes futurs, que comme des divins souvenirs, d'immortelles et poétiques fleurs de légende!

. . . .

. . . .

Quand vint l'heure de visser la bière, madame y plaça, non sans un immense regret, les cheveux de Marie-Antoinette, de Mesdames Elisabeth et Royale, ces reliques mêmes que le prince lui avait données, un jour qui fut un des plus beaux de sa vie; mais pour ces dernières minutes d'adieux elle reconquit tout son calme et sut avoir l'âme à la hauteur du coup qui la foudroyait.

Sans se départir du plus rigide sang-froid, elle régla l'étiquette mortuaire avec le curé, à savoir : le grand luminaire, un poêle brodé, l'argenterie de l'église avec le *De profundis* en faux bourdon et toute la sonnerie. Enfin, la valetaille vêtue d'enterrement, et les glaces des salons drapées pour six mois, elle adopta pour elle le deuil de cour, qui est la coiffe de crêpe noir, les manches en pagodes avec l'éventail de crêpe, le manchon revêtu de raz de Saint-Maur, les gants et les souliers bronze.

Et dans le fond du parc, à l'ombre des ruines romanes du vieux château, un peu à gauche de l'horloge de Flore à présent envahie par les ronces, Denis Roulette, grâce à une permission obtenue par madame, fut enterré en grande pompe de village, par une matinée grise, sans soleil, au milieu d'un assez nombreux concours de paysans que la somptuosité des obsèques avait attirés.

On pouvait encore voir, il y a quelques années, la dalle de marbre noir qui fut scellée sur sa tombe avec cette inscription :

ICI REPOSE

DANS L'ATTENTE D'UNE BIENHEUREUSE RÉSURRECTION

CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE

NÉ A VERSAILLES LE 27 MARS 1785

DÉCÉDÉ A LANGEAIS LE 19 NOVEMBRE 1843

✝

Sic transit gloria mundi

Henri LAVEDAN.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IV

ROMANS

CONTES ET NOUVELLES

PORTRAIT LITTÉRAIRE

VARIÉTÉS

Le Gérant : F. Juven

Imprimerie de Vaugirard.